F.103

Vingtième Année — N° 1 Janvier-Mars 1940

1940/46

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR
F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ HARVARD

DIRIGÉE PAR

P. HAZARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

SOMMAIRE

		Pages
J.-M. Carré	*Paul Hazard*	5
M.-H. Pauly	*W. B. Yeats et les symbolistes français.*	13
E. Lambert	*Maurice Barrès et l'Espagne*	34
C. E. Engel	*Le colonel Lawrence et la culture française*	51

Notes et documents : Bodin et Ben Jonson (J. L. Brown). — Did Maupertuis read Hume's *Treatise of human nature?* (R. B. Oake). — Quelques lettres inédites concernant les relations intellectuelles franco-anglaises au dix-huitième siècle (G. Bonno). — Une source anglaise du *Stello* d'Alfred de Vigny (G. Bonnefoy) 66

Chronique 100

Bibliographie 114

Comptes rendus critiques : C.-E. Engel. L'abbé Prévost en Angleterre (H. Roddier). — Robert Pitrou. Rainer Maria Rilke : Les thèmes principaux de son œuvre (S. Rémond) 122

PARIS
BOIVIN & C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VI^e^)

8° Z 21190

Paraît chaque trimestre Tous droits réservés

BOIVIN ET C^ie, ÉDITEURS, 5, Rue PALATINE, PARIS

Tél. Danton 01-82 Chèques Postaux : Paris 1604

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE *VINGTIÈME ANNÉE*

Abonnements (1 an, 1940) { France et Colonies. **100** fr. Étranger.. . . . **130** fr.

Le numéro { France et Colonies. **30** fr. Etranger (franco).. **35** fr.

Années antérieures. Prix de l'année complète. . . . . . 150 fr.

AVIS A NOS ABONNÉS

Malgré les circonstances et les difficultés qui en sont les conséquences, nous continuons la publication de cette Revue.

Nous remercions nos nombreux amis et abonnés qui nous ont encouragés dans cette décision en nous envoyant plus tôt que d'habitude l'ordre et le montant de leur réabonnement.

A ceux qui ne nous ont rien fait savoir jusqu'à présent nous envoyons ce premier numéro en les priant de nous faire parvenir **le plus tôt possible** le montant de leur abonnement par versement à notre compte chèques-postaux, Paris 1604, par mandat-poste ou par chèque à vue sur Paris.

Au cas où vous n'auriez pas l'intention de continuer à recevoir la Revue, nous vous prions de nous **retourner** ce premier numéro.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et C^ie, 5, rue Palatine, Paris.

Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance, réclamation* ou demande de *changement d'adresse.*

COMMUNICATION

De nombreux collègues, amis, élèves et lecteurs de Paul HAZARD ont exprimé le désir de s'associer afin de lui offrir, à l'occasion de sa récente élection, son épée d'Académicien.

Un Comité vient de se constituer pour déférer à leur vœu et en assurer la réalisation. Il comprend déjà :

Georges DUHAMEL, l'Amiral LACAZE et Louis MADELIN, de l'Académie Française,

MM. Edmond FARAL, de l'Institut, Administrateur du Collège de France,

Jean-Marie CARRÉ, Professeur à la Sorbonne,

Horatio SMITH, Professeur à Columbia University (N. Y.)

Jean THOMAS, Professeur à l'Université de Lyon,

Charles PICHON, Ancien élève de la Faculté des lettres de Paris.

Les souscriptions doivent être envoyées à M. Charles PICHON, 172, Boulevard du Montparnasse, Paris (XIV^e), soit sous forme de chèque barré, soit par versement à son compte de chèques postaux Paris, 6945.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

1

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France.)

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

P. HAZARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

20e ANNÉE — 1940

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. DÉPÔT LÉGAL

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE (VIe)

8° Z 21190

Voir : microfiche même cote P 90/3908

PAUL HAZARD

L'Académie Française vient d'accueillir notre directeur, notre chef, notre ami. L'honneur en rejaillit sur l'équipe française de littérature comparée. Sans doute, d'Alfred Mézières à Pierre de Nolhac, à Edmond Jaloux, à André Maurois, la Coupole a vu siéger plus d'un écrivain attiré par les littératures étrangères, mais c'est la première fois que se trouve consacrée, par une exceptionnelle distinction, la carrière d'un « comparatiste ». Aussi me sera-t-il permis de dire à Paul Hazard, au seuil de cette revue, combien nos lecteurs sont heureux de cette élection. Dans cette triste période où les valeurs spirituelles sont en butte à d'aussi redoutables assauts, c'est une consolation pour nous de penser qu'un esprit noblement européen a été couronné au cœur même de Paris, sur les bords de notre Seine, par la grande compagnie qui est le symbole même de la tradition française. L'hommage rendu à Paul Hazard le dépasse : il va à Leopardi, à Michel-Ange, à Cervantès aussi bien qu'à Stendhal et à Lamartine ; il va à cette pathétique Europe de la fin du XVII^{e} siècle et du siècle des « lumières », dont il s'est fait et se fera encore l'incomparable historien.

Sa première parole, aussitôt après son élection, a été pour ses étudiants — « cette race fière et quelquefois ombrageuse, cette race aux yeux vifs » qu'il a si bien évoquée dans le *Figaro* du lendemain, et dont, seul devant sa table de travail, il a senti si souvent la présence stimulante et protectrice. A ses amis « les plus obstinément fidèles », il a dit sa gratitude et son amitié.

Pour la plupart, les lecteurs de cette revue ont été ou sont, à quelque degré, ses étudiants. N'est-il pas juste qu'à travers la dispersion de la guerre, ils entendent aujourd'hui parler de lui ? Si j'esquisse bien imparfaitement la carrière et la personnalité de Paul Hazard, ils m'excuseront en songeant

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

que je suis moi-même aux Armées, loin de lui, de ses livres, de son compagnonnage fraternel.

Je laisse à l'écrivain qui le recevra un jour sous la Coupole le soin de retracer sa vie. Mais comment ne pas souligner la leçon de vaillance et de droiture qui s'en dégage ? Un petit « gars du Nord » né dans un tout petit village des Flandres, à Nordpeene, en 1878, un enfant d'instituteur que je vois penché sur les bancs de l'école, laborieux, tenace, consciencieux, épris, comme ceux qui l'entourent, de travail modeste et bien fait. Années dont il gardera bon souvenir, apprentissage qu'il donnera en exemple, lorsqu'il affirmera l'excellence de l'enseignement primaire, à l'époque de notre rencontre, dans ces réunions ardentes et un peu chimériques des « Compagnons » de l'après-guerre, où nous esquissions la réforme de l'Université nouvelle. Puis c'est le collégien d'Armentières, le lycéen de Lille ; c'est l'arrivée à Paris, à Lakanal, la progression régulière des succès scolaires, les études brillantes et l'éveil de la vocation. Le voici parti. Sa réussite paraît naturelle. Tout est si naturel chez lui ! et c'est peut-être sa caractéristique la plus frappante. Il s'élève, mais reste lui-même, toujours. Reçu à l'École normale supérieure en 1899, il y entre, après son service militaire, en 1900, et il en sort facilement Agrégé des lettres en 1903.

Muni d'une bourse de séjour en Italie, il y restera deux ans. Dès à présent, il est non pas fixé, mais orienté : l'homme du Nord, déjà imprégné d'une forte culture gréco-latine, va connaître le climat spirituel de la Méditerranée. Mais il lui faut gagner sa vie, revenir enseigner aux lycéens de Saint-Quentin, de Reims, de Louis-le-Grand, et, pendant qu'il leur apprend le latin, le grec, le français, arrachant durement à un programme chargé ses laborieux loisirs, il prépare sa thèse magistrale : *La Révolution française et les lettres italiennes* (1910) [1].

Le voici donc « comparatiste ». Et dans quel esprit aborde-t-il ses nouvelles études ? S'élevant au-dessus des questions de littérature nationale, il se sent attiré, de plus en plus, par l'examen des influences diverses qui forment l'histoire des

1. Cf. Paul Hazard, Quand un Flamand découvre l'Italie, *Nouvelles littéraires*, 20 janvier 1940.

idées, par l'exploration de ces régions spirituelles dont les frontières idéales s'étendent et se resserrent mystérieusement, selon les circonstances historiques. Décrire l'expansion littéraire de la France à une époque de fermentation et de dynamisme extraordinaires comme celle de la Révolution, épier les conséquences de cette expansion et les modifications qu'elle-même a pu subir au contact des idées que pourtant elle transforme, tel est le grand sujet auquel il s'attaque. Comme thèse secondaire, il donne une édition attentive du *Journal* de Ginguené. La distinction de son travail — modèle de critique à la fois élégante et solide — lui assure, en 1911, la succession de notre maître Fernand Baldensperger à l'Université de Lyon. En 1913, il publie une étude sur *Leopardi*, petit livre aux proportions modestes, mais qui, après plus de vingt-cinq ans, reste encore la meilleure interprétation — et la plus humaine — que le douloureux poète italien ait trouvée dans notre pays. Mais il n'est pas infidèle aux études françaises, et l'Académie lui décerne, en 1913, pour son *Discours sur la langue française*, — à lui qui la manie si bien — son grand prix d'éloquence.

Puis c'est la guerre, l'invasion et c'est alors la plus dure épreuve. Lille est occupée. Son cœur est resté dans la *Ville envahie* qu'il évoque sous le pseudonyme de Paul de Saint-Maurice [1] (1916). Séparé des siens, il est, pendant des années, sans nouvelles de sa famille demeurée dans la petite patrie flamande. Il « sert » donc, stoïquement, l'âme inquiète, d'abord comme officier à l'État-Major du général d'Amade, puis, plus tard, comme capitaine interprète, il dirige un important service en Italie. Combien de fois, moi-même officier au 2e bureau du G. Q. G., n'ai-je point reçu avec émotion les messages que nous transmettait sa voix lointaine ! Sa modestie m'interdit de dire ici les services éclatants qu'il nous a rendus. Mais quand son pays est libéré, il apprend, dans la joie de la victoire, les souffrances des siens et la mort de sa mère, survenue en pleine guerre, sous la domination allemande. Rien n'est plus émouvant que le petit livre, sans doute aujourd'hui bien rare, consacré par Paul Darmentières à cette chère mémoire.

1. Église et paroisse de Lille.

1919. Le voici professeur à la Sorbonne. Pendant sept ou huit ans, il y enseigne surtout la littérature française. Oh ! ce n'est pas qu'il oublie sa chère Italie. Il y revient toujours avec Chateaubriand, avec Lamartine, avec Stendhal, et, après avoir vu l'Italie en guerre, il s'attarde à présent dans l'Italie de la paix, l'Italie nouvelle, celle qui se fait ou se refait, témoin le volume agile et perspicace qu'il intitule *L'Italie vivante* (1921). Quel que soit d'ailleurs le sujet qu'il touche, il s'affirme avant tout lui-même : un homme, un maître. Rien ne lui est fermé. Il sait maintenant aussi l'allemand, l'anglais, l'espagnol. D'instinct, le Flamand qu'il est resté s'assimile les traits essentiels de la culture anglo-saxonne ; l'humaniste qu'il est devenu comprend, avec son intelligence et son goût d'artiste, la civilisation subtile de la Méditerranée. Le savant n'est pas prisonnier des formules, inféodé à ces méthodes d'exposition pédantes et stériles qu'on a parfois pratiquées chez nous, n'hésitons pas à le dire, avec une rigueur excessive. Des fiches, oui, bien sûr, des dossiers bien tenus, sans doute, mais il les domine, n'en est pas dominé. Il ne croit pas trop à la méthodologie abstraite. La méthode, c'est avant tout pour lui (me contredira-t-il ?) le goût du bon travail, de la conscience et du talent. Les mouvements d'idées circulent autour des hommes et la sociologie ne lui cache pas la société.

Comment mieux le caractériser qu'en reprenant les paroles de notre collègue E. Tonnelat ? « Il a toujours su garder les vertus qui font de notre modeste et laborieux peuple de province l'armature indestructible de la France. Ces vertus sont la simplicité et la droiture, l'amour du travail bien fait, l'ordre et la persévérance, le sens très juste et très fin de la valeur véritable des individus, une très courageuse indépendance d'esprit associée à une infatigable courtoisie, bref, un ensemble de qualités discrètes et fortes pour lesquelles j'aimerais reprendre un mot que le vieil Amyot appliquait à la noblesse du cœur et de l'esprit : celui de « gentillesse » [1].

Rien d'étonnant, dès lors, s'il réussit. Ses cours publics sur Lamartine, sur Stendhal sont pris d'assaut. Mais ses cours réservés aux étudiants lui permettent de donner plus

1. *Nouvelles littéraires*, 13 janvier 1940.

encore sa vraie mesure. Il enseigne, mais il dirige; il séduit, mais il s'impose. C'est que, selon le mot de Michelet, l'enseignement est pour lui une grande amitié. Innombrables, ceux que sa parole a guidés, ceux à qui son exemple a donné le goût des chemins ardus, de la recherche désintéressée, de la science. Mais de la science vivante. Comme il est bien armé pour la diffuser, comme il est servi par son goût du concret, de l'humain ! Joseph Bédier le savait bien, lorsqu'il s'assura son concours pour diriger la publication de la grande *Histoire illustrée de la Littérature française* (1923).

Si absorbante qu'elle soit, sa vie de professeur ne nuit pas à sa production scientifique, et Fernand Baldensperger, qui fonda en 1920 avec lui notre *Revue*, put éprouver, au cours d'une collaboration parfaite de quinze années, la valeur, l'originalité, la variété de ses études et de ses recherches. Après son départ pour l'Université Harvard, c'est grâce à Paul Hazard — et à notre ami l'éditeur Charles-Henri Leduc — que la *Revue de Littérature comparée* n'a pas sombré, et rien ne peut être plus réconfortant pour nous que de la voir, malgré la tempête de cette seconde guerre, doubler le cap de la vingtième année, au moment même où Paul Hazard peut fêter à la fois son élection à l'Académie française et le trentième anniversaire de son entrée dans l'enseignement supérieur. Dans ce monde de terrifiante barbarie, honneur et longue vie aux œuvres de l'esprit !

Paul Hazard publie son *Lamartine* en 1925 et son *Stendhal* en 1927. Il traduit en 1928 les plus beaux, les plus douloureux (les plus amers parfois) des sonnets de Michel-Ange, et en 1929 il édite, en collaboration avec ses étudiants américains, ses *Études sur Manon Lescaut*. Je touche ici à l'un des aspects les plus importants de la vie universitaire de Paul Hazard. Alors que le grand public français l'ignore encore, l'étranger l'accueille et l'adopte. D'année en année, de nombreuses missions lui sont confiées. Les universités du Nouveau Monde l'appellent à plusieurs reprises et, du Nord au Sud, son nom et son œuvre y sont connus et admirés. Des centaines d'étudiants y attendent, tous les deux ans, son retour désormais rituel parmi eux, et avec lui, c'est un peu de notre humanisme, un peu de notre rayonnement qui pénètrent dans les deux Amériques. A ces étudiants qui au

delà des mers l'ont accueilli et qui l'aiment, à ces universités étrangères qui lui ont conféré les titres les plus élevés, il donne depuis des années une large part de son temps et, grâce à lui en partie, se maintient cette pénétration réciproque d'une vieille civilisation qui n'entend pas mourir et de ces peuples jeunes, avides, pleins d'élan et d'entrain qui lui demandent les clefs de l'avenir.

Docteur *honoris causa* des universités de Turin et de Camerino, de Santiago du Chili, de Mexico, de Harvard, de Sofia, membre de l'Académie Royale de Belgique et de l'Académie de Boston, ces témoignages qui, au delà de lui-même, s'adressent à la culture française, lui sont des titres chers. Mais il ne s'arrête pas à ces lauriers. Ce lourd enseignement, en France et à l'étranger, ne fait pas fléchir son labeur personnel de savant et d'artiste, et il poursuit sans se lasser, dès qu'il rentre chez nous, son œuvre littéraire. Son élection au Collège de France (1925) allège sa vie. Il n'est plus lié aux programmes d'examens, il est délesté des lourdes besognes professionnelles qui pèsent sur nous à la Sorbonne : le voici plus libre. Il sera plus actif encore.

Un charmant ouvrage, *Les livres, les enfants et les hommes* (1931), plein d'une fine et ingénieuse psychologie, constitue une sorte de halte sur la route des ouvrages plus austères. Le *Don Quichotte* de Cervantès, publié en 1932, le ramène à ses études de littérature comparée et à cette œuvre immortelle qu'il admire entre toutes. En 1935 enfin paraissent les trois premiers volumes de l'*opus magnum* auquel il consacre, depuis des années, tous ses loisirs, toute sa peine, toutes ses recherches : *La crise de la conscience européenne* (1689-1715). Prendre la France en pleine gloire, au soir d'une de ses plus grandes périodes d'histoire politique, morale et littéraire, alors que son destin semble assuré pour toujours, que l'Europe pensante écoute sa parole, la retient, la transpose et la transmet, dépister dans ce monument splendide la fissure, à peine perceptible encore, qui compromet déjà l'équilibre de l'édifice, tandis qu'autour de lui se lèvent des forces nouvelles et hostiles, étudier ce moment unique où un monde va cesser d'exister et où l'autre n'est pas encore, cette lutte dramatique, ce changement poignant de valeurs dans une civilisation arrivée à un tournant décisif, tel est l'objet de

cette œuvre admirable dont la clarté ne le cède en rien à la vigueur et à la science. Je n'insisterai pas ici sur cet ouvrage qui est déjà devenu, pour nous comparatistes, un ouvrage classique, et je renvoie ceux qui ne le connaîtraient pas encore à l'excellente analyse qu'en a donnée ici, en 1935, B. Munteano. Qu'on me permette seulement de le souligner, c'est une de ces grandes études qui renouvellent l'histoire littéraire, bousculent les classifications faciles où elle a tendance à s'assoupir, changent la perspective des siècles. Abattues enfin les cloisons chronologiques dressées pour la commodité des manuels ! La charnière n'est pas là où on la croyait. La crise commence sous la pompeuse assurance du siècle de Louis XIV. Et la crise, c'est la revanche de la vie, le sens du mouvement, le souffle de l'esprit nouveau. Le phénomène est européen, l'inquiétude saisit tous les peuples, et pour la première fois peut-être l'action des pays du Nord se substitue à celle des pays méditerranéens. Admirable fresque pleine de rythme et d'ampleur, où Paul Hazard a dressé, dans le foisonnement des analyses nuancées, les grandes figures de l'époque, où il a su s'affirmer à la fois historien, philosophe, psychologue et peintre. Des courants, des influences, des modes d'agir et de penser, mais aussi une Europe vivante, une société, des grands hommes. Spinoza, Locke, Leibniz, Bossuet, Bayle nous apparaissent en plein relief, sous un éclairage souvent nouveau, et c'est avec des vivants, non avec des fantômes, qu'on s'achemine vers la bataille de l'*Aufklärung* et de la Révolution.

Paul Hazard a démontré qu'on pouvait être profond et clair, exact et frémissant, simple et brillant. Il a mis de l'ordre dans une étude immense, d'une extraordinaire complexité, et ce panorama de l'Europe est le type même d'un travail à la française.

Il s'apprêtait à continuer. N'avait-il pas déjà fait au Collège de France des cours sur Voltaire, sur l'âge des lumières, sur la pensée du XVIIIe siècle ? Il avançait. Tandis que le succès l'encourageait partout — la traduction allemande de l'ouvrage était sur sa table, la traduction anglaise en bonne voie — la guerre, comme il y a vingt-cinq ans, l'arracha à ses laborieuses vacances. Alors, mettant de côté manuscrits et livres, il a repris son poste, son uniforme, et s'est

remis au service du pays. Car il sait mieux que personne ce que nous défendons, et il l'a dit en termes éloquents dans la *Revue des questions de défense nationale* [1]. « Dans le chaos du réel, dans l'incohérente multiplicité des faits qui tendraient à opprimer ou à dissoudre la conscience, nous maintenons, comme une vive flamme, notre puissance de clarté. Nous aimons l'ordre, c'est notre passion, nous aimons la logique, c'est presque notre manie. Heureuse manie, et tous les jours plus nécessaire, dans un monde où le désordre et l'illogisme tendent à devenir la loi. Au lieu d'ériger en dogme philosophique la mobilité, le changement et la contradiction, nous professons une foi invincible dans la raison dominatrice. » Face à des gens qui proclament qu'il n'y a pas de vérité, pas de droit, pas de loi, pas de règle, nous défendons le pays de Descartes, de Pascal, de Corneille et de Racine.

En appelant à siéger dans sa compagnie le lieutenant-colonel Paul Hazard, professeur en ce haut Institut scientifique qui porte le beau nom de Collège de France, l'Académie entend donner une consécration officielle à une œuvre et à une vie qui font honneur à la Pensée et à la France.

Jean-Marie Carré.

1. Octobre-novembre 1939.

W. B. YEATS
ET LES SYMBOLISTES FRANÇAIS

Le 29 janvier 1939 mourait, à Roquebrune Cap Martin, l'écrivain William Butler Yeats qui, par ses ouvrages dramatiques, ses poèmes et sa prose, fut, avec Synge et George Russell, l'un des promoteurs les plus éminents de la Renaissance littéraire irlandaise. Ses œuvres poétiques lui valurent une renommée que la critique française contribua à établir dans l'opinion mondiale, et qui mérite de se prolonger dans le temps. W. B. Yeats restera un très grand poète dans les rangs des plus représentatifs de l'École Symboliste, à côté de Verlaine et de Mallarmé. Est-ce à dire que Yeats fut un disciple des Symbolistes français, qu'il connut à la fois par leurs œuvres et personnellement, à l'époque même où sa vocation littéraire s'affirma, se développa, s'enrichit et s'épanouit en de remarquables chefs-d'œuvre ? Avant de préciser en quoi consistèrent exactement ces relations, ces rapports du poète irlandais avec nos Symbolistes, nous chercherons à donner un aperçu des influences qui, tout en préparant Yeats à les comprendre, diminuent d'autant la part de leur contribution.

Écrivain anglo-irlandais (toutes ses œuvres sont en langue anglaise), Yeats est purement irlandais ; pour comprendre le poète, le penseur et l'artiste, l'on ne saurait négliger d'abord l'influence essentielle de son pays natal.

Il est né à Dublin en 1865, mais le pays dont il reçoit l'empreinte la plus forte et la plus tenace est la province de Sligo, dans l'Ouest sauvage. Dès ses premières années, il y fait de longs séjours, chez son grand-père, marin-armateur, un original comme semblent l'avoir été plusieurs membres de sa

nombreuse famille. L'enfant, hypersensitif, est pris, façonné par le milieu et la nature dans lesquels il passe, presque exclusivement, les dix premières années de sa vie; or tous les éléments de cette enfance irlandaise concourent à faire de lui un mystique symboliste.

Son caractère propre, son esprit, naturellement très religieux, nullement satisfait, nous dit-il [1], par la religion protestante dans laquelle il est élevé, tendent à lui faire accepter, comprendre et assimiler tout le mystère qui émane du paysage et du folklore des côtes de l'Ouest irlandais. Il vagabonde dans le port de Sligo, sur les quais (que l'un de ses oncles construisit avant de sombrer dans la folie), il y écoute les marins vanter les exploits incroyables de son aïeul, et les merveilles qui peuplent le monde, puis il erre le long de la côte, splendide et sauvage, où la lumière, diffuse, toujours changeante, revêt de mystère les formes tourmentées des rochers, des falaises et des montagnes toutes proches ; il fréquente les chaumières, écoute les contes de fées, les légendes antiques, toujours renouvelées par les paysans qui croient au surnaturel ; dans la demeure familiale, un de ses nombreux oncles, astrologue et mystique, recueille avec le plus grand intérêt les récits d'une servante, douée de seconde vue. Yeats grandit, heureux, dans l'atmosphère propre à l'ouest de l'Irlande où le rêve semble plus réel que la vie, et les fées, les revenants, les esprits, les monstres, plus nombreux et plus intéressants que les vivants. L'habitude du rêve, la croyance en un monde surnaturel, que l'on peut atteindre par de mystérieux rapports, resteront toujours le fond du caractère de cet enfant du Connaught.

Il est ainsi préparé à comprendre le sens profond et la portée cachée de l'ancienne littérature celtique irlandaise, dont les contes de fées, les légendes, les récits des marins et des paysans sont les vestiges populaires. Il ne parle pas la langue irlandaise, mais il découvre l'antique littérature gaélique à travers les excellentes traductions de Standish O'Grady, de Sigerson et de Douglas Hyde. Par elles, il pénètre dans un merveilleux magique qui repose essentiellement sur un sym-

1. *The Autobiography of W. B. Yeats*, N. Y., 1938, p. 2 et suiv.

bolisme incantatoire sacré, des plus curieux. Il y découvre aussi cette langue anglo-irlandaise littéraire, qui sera celle de tous les poètes et dramaturges de l'*Irish Revival*, et qui s'efforce de reproduire, en anglais, les rythmes et les mètres du gaélique. Or ces rythmes et ces mètres, extrêmement nombreux et subtils, cherchent à provoquer, dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur, la naissance de l'idée que veut transmettre le poète, par la musique essentiellement évocatrice de leurs combinaisons ; la poésie gaélique ancienne de l'Irlande est mystique et incantatoire en sa forme comme en son fond.

A cette influence générale de son pays s'ajoute celle que W. B. Yeats reçoit de son père, le peintre John Butler Yeats, qui emmène sa famille à Londres en 1887. Le nouveau milieu dans lequel le jeune homme se développe, ne s'oppose nullement à celui de sa première enfance. L'intelligence s'y applique à analyser le rêve intérieur. Peintre de valeur, J. B. Yeats a ses idées, pénétrantes et originales sur l'art et le style, il les développe avec feu, en discute dans ce milieu intellectuel et idéaliste qui groupe peintres, critiques et poètes autour de William Morris, d'Edward Dowden et d'Edwin Ellis. A son fils, il lit et commente, avec enthousiasme, les plus grands poètes anglais, lui résume sa théorie de l'art littéraire par ces mots « : All must be an idealisation of speech, and at some moment of passionate action or somnambulistic reverie. » C'est alors que W. B. Yeats est saisi d'un enthousiasme juvénile pour l'école française de sculpture et Rodin. L'atelier de son père est largement ouvert au souffle des influences françaises. « No influence touched us but that of France. » John Butler connaît et apprécie le caractère français qu'il compare au caractère irlandais et oppose au caractère anglais. Cependant, dès cette époque, W. B. Yeats est attiré par les Préraphaélites, par Turner, puis par Whistler ; l'école réaliste de Manet le heurte et le blesse : « I longed for an art allied to poetry. » Puvis de Chavannes le séduit, mais, plus encore, Gustave Moreau qui répond à sa soif de beauté, d'irréel, et dont les toiles lui semblent l'illustration des antiques légendes gaéliques. « In my heart, I thought that only beautiful things should be painted and that only ancient things and the stuff of dreams were beautiful. »

Les trois années que Yeats passe alors à l'Académie de Peinture de Dublin contribuent à donner de la précision et de la couleur aux visions du futur poète : le mystique découvre, en chaque objet, le symbole d'une vérité cachée ; l'artiste, fils d'artiste, revêt chaque idée, chaque sentiment, d'une forme colorée qui devient symbole, par sa forme, et par sa couleur [1].

La tendance mystique irlandaise attire vers les sciences occultes (magie, ésotérisme, théosophie) ceux qui ne trouvent pas satisfaction dans le catholicisme. A l'Académie de Peinture de Dublin, Yeats se lie avec le poète mystique AE dont il partage bientôt la foi en l'occultisme et les expériences de spiritisme. Chez le professeur Dowden, il rencontre Sinnett et l'entend discuter du Bouddhisme ésotérique ; sous son influence, Charles Johnston, son ami, fonde la Loge dublinoise de la « Société Théosophique ». Cette Société, qui a eu la plus grande influence sur le mouvement de Renaissance littéraire en Irlande, est un centre littéraire, artistique et intellectuel que E. A. Boyd qualifie de « intellectual melting pot » et qui cherche à retrouver le sens caché des croyances et des superstitions irlandaises, à exposer la portée philosophique et religieuse de l'antique littérature gaélique. W. B. Yeats, théosophe ardent [2], se révèle médium, et, dès lors, expérimente des aventures spirituelles qui peuvent déconcerter ; il rêve de fonder, en Irlande, sur un récif, un sanctuaire et un ordre monastique, semi-bouddhique, semi-druidique [3], dont il établit minutieusement, dans sa

1. Le don est celui de toute la famille, un frère de W. B. Yeats devient excellent peintre, une de ses sœurs fonda, sous les auspices de William Morris, un atelier de broderies artistiques qui ressuscita les anciens dessins celtiques.

2. Le critique E. A. Boyd nie la sincérité du mysticisme de Yeats, qu'il qualifie de « littéraire » uniquement. Nous trouvons la réfutation absolue de ce jugement de Boyd dans le nombre des ouvrages d'occultisme, d'expériences ésotériques personnelles qu'offre la vie de Yeats jusqu'à la veille de sa mort, ainsi que dans les nombreuses anecdotes prouvant la ferveur théosophique de Yeats, que nous tenons de plusieurs de nos amis irlandais et tout particulièrement du poète AE avec lequel nous nous sommes longuement entretenue de la « Société Théosophique de Dublin » et de son influence sur l'*Irish Revival*.

3. AE trouvait d'étroits rapports entre le bouddhisme et la religion druidique ; Henri Hubert, dans la sérieuse étude qu'il consacre à la civilisation celtique, rapproche les druides des brahmanes de l'Inde (Cf. *Les Celtes depuis l'époque de la Tène*. Paris, 1932, p. 283).

pensée, les articles de foi, les mystères et le rituel.

Désormais, le symbolisme de Yeats se précise et se définit, il devient une philosophie, ou, plutôt, une religion, basée sur des expériences surnaturelles, personnelles, qui permettent au croyant, au mage, au voyant, de retrouver le contact direct avec la nature, avec le divin. Le monde matériel est formé de symboles ; la mission du théosophe-poète est de le révéler, et, ainsi, de relier l'homme au divin.

A ces diverses influences, qui concourent à faire de Yeats un symboliste, s'ajoutent bientôt deux influences littéraires non moins fortes : celle d'Oscar Wilde qu'il fréquente vers 1887 et 1888, qui critique ses premiers essais poétiques et l'encourage dans sa voie, et surtout, celle de Blake, « ce symboliste qui eut à inventer des symboles, et qui dut se créer de toutes pièces une mythologie [1] », et dont la somptueuse édition annotée fut l'une des premières entreprises littéraires de Yeats.

*
* *

Tels sont les éléments de symbolisme que possède déjà Yeats lorsqu'il entre en relations avec les symbolistes français. Avant de rechercher ce que ces derniers purent ajouter à celui qui se présentait dès l'abord comme l'un des leurs, nous nous attacherons à préciser en quoi consistèrent ces relations, tant littéraires que personnelles.

L'influence française qui se faisait sentir dans l'atelier du peintre irlandais ne se limitait pas à l'art. Grâce à son père, Yeats connut les grands poètes français. Adolescent, il a lu tout Victor Hugo, Balzac en partie, et déjà il rêve d'écrire des poèmes épiques qui « eussent été, sans doute, demi-Hugo et demi-de la Motte Fouqué.... afin de répandre partout l'histoire et les légendes de l'Irlande médiévale et de remplir une fois de plus l'Irlande de lieux sacrés [2] ». Cependant, les traductions ne le satisfont pas et il saisit l'occasion d'apprendre la langue française : un groupe de jeunes socialistes, qui projettent un voyage en France, organise une classe de français dont les cours ont lieu, le soir, dans une ancienne écurie,

1. M. Cazamian. *Le roman et les idées en Angleterre*, t. II, p. 331.
2. *Autobiography*, p. 202.

appartenant à William Morris. Yeats s'inscrit à ces cours et devient bientôt un brillant élève que complimente et encourage la vieille maîtresse française; malheureusement, le père de Yeats insiste bientôt pour que ses sœurs suivent également ces leçons ; dès lors, le jeune homme, assez bohême et craignant de passer dans sa famille pour un étudiant modèle, ne fait plus rien et abandonne bientôt le groupe.

Il est loin de posséder notre langue, mais il en sait assez pour lire nos poètes désormais dans le texte même. Alors lui arrive de France la confirmation qu'est né à Paris un nouvel idéal philosophico-religieux et poétique qui correspond intimement à ses aspirations les plus profondes. Mme Blavatsky, fondatrice de la « Société de Théosophie », revient d'un voyage en France et annonce aux disciples qui fréquentent sa maison à Londres, qu'une violente réaction contre le matérialisme se manifeste, de plus en plus vive, dans les cercles littéraires et artistiques français, que les poètes des jeunes écoles s'adonnent à l'occultisme, y cherchent et y trouvent une inspiration nouvelle.

Arthur Symons, d'un an plus âgé que Yeats et son voisin de chambre à Londres, rentre, lui aussi, de Paris, brûlant d'enthousiasme pour le nouvel idéal poétique qui s'y affirme avec Verlaine et Mallarmé, dont il rapporte précieusement les œuvres. Ce Gallois a « un rôle considérable d'initiateur parmi les jeunes littérateurs anglais et se montre l'agent le plus actif du cosmopolitisme si remarquable à l'époque [1] ». Il donne d'excellentes traductions des symbolistes français, traductions qu'accompagnent des études critiques incomparables, entre autres sur Maupassant, Baudelaire et Daudet [2]. Son influence sur Yeats est considérable, il lui communique son admiration pour les œuvres qu'il traduit et commente, il l'associe à son travail en lui soumettant ses essais.

> Arthur Symons, dit-il [3], avait le don de se glisser, pour ainsi dire, dans l'âme d'autrui ; mes pensées gagnèrent en richesse et en clarté par sa sympathie ; je ne saurai jamais jusqu'à quel point ma pratique et ma théorie doivent aux passages qu'il me lut de Catulle Mendès, de Verlaine, et de Mallarmé.

1. M. Cazamian, *Le roman et les idées en Angleterre*, t. II, p. 225.
2. *Ibid.*, p. 330.
3. *The Autobiography of W. B. Yeats*, N. Y., 1938, p. 272.

Son ami l'avait déjà initié à Villiers de l'Isle-Adam.

J'avais lu *Axel* pour moi-même, et le lisais toujours, et avec tant de difficulté que certains passages en recevaient une importance exagérée, tandis que le tout restait si nébuleux que je pouvais, sans grand effort, imaginer que je possédais enfin le Livre Sacré auquel j'aspirais [1]. Symons faisait alors des traductions de Mallarmé et de Verlaine qui sont les traductions poétiques les plus accomplies de notre époque... [2]

et qui, nous le verrons dans l'étude des influences directes des symbolistes français sur l'œuvre de Yeats, contribuèrent grandement à l'élaboration formelle de plusieurs de ses poèmes.

L'influence de la France se fait sentir, de plus en plus forte, sur les amis de Yeats ; nombre d'entre eux y font de longs séjours ; Dowson et Wilde sont installés à Dieppe ; Symons multiplie ses voyages à Paris où vivent alors Macgregor Mathers et Stuart Merrill ; le jeune Aubrey Beardsley, peintre dont les visions, le mysticisme ardent, nourri par une imagination débridée et fiévreuse, renforcent l'influence de Blake sur Yeats, part à son tour, après tant d'autres pour le midi de la France et, quarante ans avant son ami, s'en va mourir à Menton. En 1890, Yeats rejoint ses amis. Son autobiographie, publiée l'année dernière [3], contient des souvenirs exacts de ses séjours à Paris, séjours fréquents, nous dit-il, mais de courte durée, du moins avant la Grande Guerre. Le temps n'existe pas pour le poète mystique qui nous livre en bloc souvenirs et impressions, sans les dater ou les préciser. Quoi qu'il en soit, le premier séjour de Yeats à Paris fut de plusieurs mois et lui permit d'entrer immédiatement en rapport avec les adeptes français de l'occultisme, ainsi qu'avec les principaux poètes symbolistes. Tout d'abord, le jeune poète habite rue Mozart chez son ami Macgregor Mathers, cet « esprit étrange qui lui enseigna la valeur et l'usage des symboles » [4], plus tard, il demeure boulevard Raspail, puis au Quartier Latin dans un hôtel pour étudiants ; il s'attarde

1. *The Autobiography of W. B. Yeats*, p. 273.
2. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 332.
3. Édition New York 1938 comprenant la réédition complétée de *Reveries on Childhood*, Londres 1926, et de *The Trembling of the Veil*, Londres, 1926.
4. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 332.

aux terrasses des cafés avec Ernest Dowson, mais, incapable de soutenir une conversation en français, ne peut se mêler aux discussions des étudiants ; il vit très simplement, dîne pour un shilling dans un restaurant anarchiste du Boulevard Saint-Jacques. Il jouit avec délices de l'atmosphère du Paris d'alors ; la vague d'occultisme qui déferle dans les milieux littéraires le submerge et l'enchante. Dans l'*Epilogue* de son œuvre théosophique *Per Amica Silentia Lunae*, il écrit :

> Quand je vins en France pour la première ou la deuxième fois, Mallarmé venait d'écrire : Tout notre âge est rempli du tremblement du voile du Temple. On rencontrait partout de jeunes hommes de lettres qui parlaient magie. Un écrivain anglais distingué me demanda de l'accompagner dans une visite à Stanislas de Guaita parce qu'il n'osait s'aventurer seul dans sa mystérieure demeure.

Cet étrange personnage, auteur de la *Muse Noire* et de *Rosa Mystica*, qui voulut fonder le Collège de France de l'occultisme, constitua une importante bibliothèque d'occultisme et institua l'ordre cabalistique des Rose-Croix, accueille le jeune théosophe dublinois en initié, et le reçoit aspirant au premier grade de son ordre.

Chez lui, Yeats rencontre Strindberg « qui cherchait alors la pierre philosophale dans un logement non loin du Luxembourg ». Par lui aussi, sans doute, il entre en relation avec le Sar Péladan, auteur du *Vice Suprême*, qui se disait issu des rois mages, qui en imposait par « sa crinière d'astrakan, sa barbe cannelée, ses robes de soie et sa phraséologie assyrienne » [1] autant que par ses retentissants mandements au Pape, et qui, à Passy, dans la pénombre de ses salons orientaux où de rares « roses mystiques » répandaient une vague lueur rouge, avait d'étranges visions et « évoquaient d'inoffensifs esprits pour l'édification de ses disciples [2] ». Il rencontre son compatriote Synge qui alors, nous dit-il, « dévorait la littérature française et écrivait des vers morbides et mélancoliques » et qui l'entraîne à prendre du haschich avec les disciples de Saint-Martin, l'illuministe du XVIII^{e} siècle. Chez son ami, le poète Stuart Merrill, il converse avec un étu-

1. E. Raynaud. *La mêlée symboliste* (1890-1900). *Portraits et Souvenirs.*
2. Dr H. Krans, *Yeats and the Irish Literary revival*, p. 62.

diant persan qui se vante d'avoir retrouvé le secret des anciens alchimistes et lui montre sa bague faite en or alchimique...

Mon esprit critique, écrit Yeats [1], se moquait, mais j'étais charmé. Paris était aussi rempli de légendes mystérieuses que le Connaught. Une nouvelle fierté, celle du disciple, s'ajoutait à la fierté de l'artiste.

Pas plus que les jeunes poètes français, Yeats ne sépare ces expériences occultes des recherches d'un esthétisme nouveau..

Villiers de l'Isle-Adam, le plus hautain des hommes, venait de mourir. J'avais lu son *Axel* lentement et péniblement, comme on lit un livre sacré... et je l'avais applaudi sur la scène...
Le mouvement littéraire avait été hautain avant même que la Magie ne l'ait touché, Rimbaud avait chanté : « Suis-je donc une vieille fille pour craindre d'embrasser la mort ? » Partout à Paris et à Londres, des jeunes gens se vantaient de leur grenier et déclaraient n'avoir nul besoin de ce que la foule estime [2].

Le courant spiritualiste est très net chez les jeunes écrivains vers 1890. Les dieux littéraires de Yeats, Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire, Verlaine sont des mages comme le Sar Péladan, mais des mages qui, comme Yeats, possèdent, outre le don des visions, celui de l'expression poétique. Avec les symbolistes français, Yeats discute cette esthétique.

Le fait qu'il parle alors très mal notre langue limite, il est vrai, ses relations à ceux de nos symbolistes qui possèdent la langue anglaise, c'est-à-dire à Verlaine et Mallarmé. Sans doute fut-il plus tard en rapports avec de nombreux poètes, symbolistes ou non, et hommes de lettres français et belges, mais c'était à une époque où sa personnalité poétique s'était affirmée par de nombreux chefs-d'œuvre, et ne subissait plus les influences extérieures, et ces relations tardives furent plutôt des rencontres que des échanges. Par contre, celles qu'il eut avec Verlaine et Mallarmé, en 1890 et pendant les années suivantes, alors que, âgé de 24 ans, il n'avait encore écrit qu'un recueil de poésies, l'impressionnèrent si vivement qu'il les mentionnera dans plusieurs de ses ouvrages.

1. *Per Amica Silentia Lunae*, Epilogue, p. 92.
2. *Per Amica Silentia Lunae*, p. 93.

Il a rencontré Verlaine soit au café, soit dans son restaurant anarchiste du Boulevard Saint-Jacques, et celui-ci, pour répondre à son désir d'avoir avec lui une conversation plus longue et plus intime, lui envoie une carte l'invitant à « Coffee and cigarettes plentifully », signée « Yours quite cheerfully Paul Verlaine ». Yeats trouve le poète dans un misérable logis, tout en haut d'une maison meublée rue Saint-Jacques, immobilisé dans un fauteuil et les jambes bandées. La conversation, en anglais, est fort cordiale ; le timide et sensitif Irlandais se retrouve dans une atmosphère familière, en présence de la bonhomie naïve, de l'originalité et de la bohême de Verlaine.

Ce dernier lui demande s'il connaît bien Paris, lui vante le charme de coins peu connus, et, lui montrant ses jambes malades, accuse Paris d'être la cause de ses misères. « J'ai vécu à Paris, dit-il, comme une mouche dans un pot de confitures. » Le jeune poète interroge avidement Verlaine sur sa poésie, un peu sur celle de Hugo, beaucoup sur Villiers de l'Isle-Adam. Fort tard, il prend congé du malade, lui demande la permission de revenir. Yeats ne rappelle, dans ses Mémoires, que cette première visite, prélude de plusieurs autres. Nous le retrouverons, six années plus tard, fort ému et fidèle, à l'enterrement du poète [1].

C'est par Verlaine, semble-t-il, que Yeats apprit l'étroite amitié qui existait entre Villiers de l'Isle-Adam et Mallarmé, et ce fut pour entendre ce dernier parler de l'auteur tant admiré d'*Axel* qu'il s'enhardit à prendre part aux Mardis. Fort bien accueilli par Mallarmé et ses amis, Yeats souffrit néanmoins de ne pouvoir se mêler à leurs ardentes discussions et de ne pouvoir y briller comme dans les cercles londoniens ou dublinois ; un peu farouche, par timidité, il se tenait immobile, dans un coin du canapé, légèrement penché en avant, les longues mèches de ses cheveux d'un noir de corbeau lui cachant le front et voilant ses yeux clairs et perçants, et il écoutait sans mot dire, l'air absent. Il avait demandé à son hôte de ne pas le présenter et il espérait bien passer inaperçu ; s'il voyait par hasard des yeux se tourner vers lui, s'il entendait murmurer : « jeune poète irlandais »,

1. *Autobiography*, p. 291.

alors il s'échappait ; mais, charmé par ce milieu d'ardente intellectualité, il ne manquait pas de réapparaître au Mardi suivant, attiré aussi par l'accueil que lui réservait Mallarmé et par les longues discussions, en anglais, qui suivaient parfois le départ des hôtes français. Nous n'avons malheureusement trouvé aucun texte de Yeats permettant de vérifier ce que nos amis dublinois nous ont rapporté de ces entretiens ; nous comptions demander quelques précisions au poète lui-même, mais nous avons été surpris par sa mort. Les deux poètes — nous le verrons en étudiant l'influence de Mallarmé sur Yeats — avaient de nombreux points communs, outre leur admiration pour Villiers de l'Isle-Adam ; ils parlèrent sans doute, de leurs théories esthétiques, d'Edgar Poe, cet Américano-irlandais, auquel Baudelaire avait initié Mallarmé dès l'adolescence, et qui se trouvait avoir avec ce dernier les plus curieuses affinités, d'Oscar Wilde, qui, nous l'avons vu, encouragea les premiers essais de Yeats et dont on peut retrouver l'influence dans le maniérisme de *La dernière mode*, du Préraphaélisme, dont Mallarmé avait adopté l'esthétique, des familiers de la jeunesse de Yeats dans l'atelier paternel, Rossetti, Burne-Jones, William Morris, que Mallarmé avait rencontré à Londres lors de son voyage en 1863, enfin de William Blake, dont Yeats préparait l'édition annotée. Quelques années plus tard, désenchanté par l'*Ubu-Roi* d'Alfred Jarry, qu'il était allé entendre au Théâtre de « l'Œuvre », Yeats s'écriait, résumant ses admirations françaises :

> Après Stéphane Mallarmé, après Paul Verlaine, après Gustave Moreau, après Puvis de Chavannes, après notre propre poésie, après toute notre couleur subtile et notre rythme nerveux, après les nuances pâles et mêlées de Conder, qu'est-il possible de plus ? Après nous, le Dieu Sauvage ! [1]

* * *

Quelle fut l'influence exercée sur Yeats par ce symbolisme français qu'il connut, dès 1888, par ses lectures et ses amis ; puis, à partir de 1890 et pendant les « nineties », par sa vie à Paris et ses relations personnelles avec quelques-uns des

1. *Autobiography*, p. 421.

poètes les plus représentatifs de l'École [1] ? Dans les études qu'ils ont consacrées à Yeats, deux éminents critiques [2] relèvent cette influence mais jugent qu'elle est impossible à déterminer d'une façon précise. Yeats la reconnaît ouvertement dans plusieurs de ses ouvrages de critique ou d'autobiographie ; il fixe parfois, en quelques mots, la dette qu'il a envers tel ou tel écrivain ; en s'appuyant sur ces aveux laconiques, mais précis, il semble que l'on puisse dégager quelque peu, sans pouvoir rien affirmer d'une manière dogmatique et définitive, la part du mouvement symboliste français dans l'œuvre de Yeats.

Cet exposé, dont nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse superficielle, comporte trois genres d'étude : d'une part, une comparaison minutieuse, pour le fond comme pour la forme, des premières œuvres poétiques de Yeats, les *Poems and Ballads of Young Ireland* de 1888 et, surtout, les *Wanderings of Oisin* de 1889 (alors que l'auteur était déjà sous les influences complexes, ethniques, familiales, littéraires et ésotériques énoncées plus haut), avec les œuvres poétiques écrites après les séjours qu'il fit à Paris, les *Various Legends and Lyrics* de 1892, le recueil intitulé *The Wind among the Reeds* de 1899, et, principalement, la seconde édition, fort remaniée, et de façon significative, des *Wanderings of Oisin* parue en 1895 ; d'autre part, l'analyse comparée des ouvrages dramatiques de Yeats avec ceux des symbolistes français ; enfin l'étude de ses théories littéraires et esthétiques telles qu'il les exprime dans *Ideas of good and evil* spécialement.

La première en date et la plus nette de ces influences symbolistes françaises est celle de Villiers de l'Isle-Adam qu'il connut par ses œuvres et par les souvenirs de Verlaine et de Mallarmé, mais non personnellement, puisque Villiers venait de mourir lors de l'arrivée de Yeats à Paris. *Axel* enchante Yeats, parce qu'il y découvre un profond message de spiritisme présenté sous une forme littéraire parfaite. Ses visites aux divers « mages » parisiens et l'atmosphère chargée d'occultisme qui est celle de la nouvelle école littéraire ren-

1. Nous n'étudierons pas ici l'influence possible de Yeats sur certains symbolistes français, en particulier sur Mallarmé par Blake, etc.
2. Mme M. Cazamian et le Dr H. Krans, *op. cit.*

forcent ce prestige de Villiers. Yeats voit en lui la fusion de l'idéal mystique qui est le sien avec l'esthétisme le plus pur. Il retrouve cette même fusion dans les milieux intellectuels et artistiques qu'il fréquente à Paris : désormais, il ne se sent plus, comme à Londres ou même à Dublin, perdu avec quelques amis dans un monde en général fermé, sinon hostile, à ses théories, mais au contraire en communion d'idéal avec un esprit qu'il admire infiniment, puis avec toute une école fraternelle de pensée, d'art et de poésie.

Un curieux parallélisme existe d'ailleurs entre Villiers de l'Isle-Adam et Yeats, dans leurs vies, leurs caractères, leurs pensées, et leurs génies artistiques. Breton, issu d'une famille de marins et de prêtres, comme celle de Yeats, Villiers passe une enfance rêveuse sur les grèves et dans les landes sauvages ; comme Yeats, il se révèle poète très jeune, fréquente les milieux artistiques, littéraires et les cercles ésotériques. Avec Mallarmé, il est un des pères du symbolisme et il apparaît à John Charpentier « l'expression même de la renaissance de l'âme celtique... sa magnifique figure domine la génération de 1870-1890 et en résume, dans une éblouissante synthèse, les caractères les plus profondément ethniques en même temps que les aspirations les plus hardiment modernes » [1], comme Yeats sera un des principaux promoteurs de la renaissance littéraire irlandaise et son poète le plus grand, le plus représentatif. Leurs caractères présentent de telles analogies que tel jugement inspiré par l'un convient également à l'autre.

> Il fut extraordinairement rêveur, fantaisiste, pareil à un égaré, ivre d'idéalisme dans une vie moderniste... il cultiva son art avec l'amour fou de la perfection, travailla énormément dans les heures les plus désespérées, demeura un croyant, un aristocrate, un honnête homme là où tout autre eût renié son idéal et avili son talent... son art précurseur et hautain fut bafoué par des juges médiocres [2].

Leur idéal esthétique se confond : leur symbolisme essentiel, leur conception hermétique de l'art, leur culte pour la

1. John Charpentier, *Le Symbolisme*, p. 82.
2. Camille Mauclair, *Princes de l'esprit*, p. 74

beauté, allié à une sorte de désespoir qui met dans leurs œuvres une note de tristesse constante, leur spiritualité passionnée qui les éloigne de la vie et des disciplines mentales qu'elle implique [1], leur magie d'imagination, leur émouvante métaphysique, leur génie extraordinaire, mais qui parfois manque d'équilibre [2], la qualité même de leur mysticisme [3] sont semblables en leurs moindres nuances. Sans chercher, comme J. Charpentier [4], à faire de cette conception de l'esthétisme symbolique une manifestation du génie et de la sensibilité des races spécialement celtiques, nous remarquerons que « cet esthétisme est en partie l'œuvre des Celtes. Plusieurs des représentants les plus authentiques de la doctrine de l'art pour l'art sont d'origine celtique. Wilde est Irlandais, Machen Gallois, Davidson et Barrie Écossais [5] ». Poe enfin est Irlandais, Poe dont l'influence sur Villiers fut des plus nettes, « déterminante, décisive » à tel point que « la pensée poétique esthétique de Poe pousse de nouveau vigoureusement avec Villiers [6] » qui continue les récits occultistes et fantaisistes de Poe avec un génie identique prouvant leur étroite parenté littéraire. La filiation se prolonge avec Yeats. « J'estime, dit Yeats, que Villiers de l'Isle-Adam a donné sa forme à tout ce qui dans *Rosa Alchemica* n'a pas été formé par Pater [7] ». Le fond, dans ce conte, comme dans tous les poèmes qui empruntent leur nom et leur symbolisme à la rose, emblème de l'amour spirituel et de la suprême beauté, a, lui aussi, été, en partie, influencé par Villiers, par le Sar Péladan et Stanislas de Guaita. La poursuite du « red-rose-bordered hem » de la beauté est alors le « leit-motiv » des pensées de Yeats ; il émerge déjà dans *The Rose* et dans plusieurs des *Poems* ; dans les deux contes en prose, *The Secret Rose* et *Rosa Alchemica*, il s'épanouit (nous le trouverons à son point culminant dans *The Wind among the Reeds*). Ces

1. Cf. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 329.
2. Cf. André Fontainas, *Mes Souvenirs du Symbolisme*, p. 84, et Van der Meulen *L'Idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam*, Thèse, Amsterdam, 1925.
3. Cf. Dr Claude Testu. *Essai psycho-pathologique sur Villiers de l'Isle-Adam.*
4. *Op. cit.*
5. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 327.
6. Louis Seylaz, *Edgar Poe et les premiers symbolistes français.* Thèse.
7. *Autobiography*, p. 273. Pater, lui-même, tire ses conceptions en grande partie de Mérimée, de Flaubert, Baudelaire, Sainte-Beuve. Cf. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 123

deux contes, fond et forme, sont comparables en tous points aux contes occultistes de Villiers, on y retrouve la même angoisse de l'âme « aux prises avec l'inconnu et s'affolant à la recherche de Dieu [1] », le même pessimisme à l'égard de la vie « ayant véhémence de passion et trouvant son contrepoids dans une adoration pour la beauté d'autant plus pénétrante qu'elle est implicite [2] », la même étrangeté souvent tragique, la même puissance de vision, une forme harmonieuse, le rythme infiniment varié d'une syntaxe très souple sertissant des images splendides et majestueuses ; une langue subtile et éclatante, aisée, pleine et souple, impressionnante par sa vitalité mystérieuse, savante et simple, « gardant son armature toute classique sous une floraison de métaphores splendides [3] ». Cependant, dans ces deux contes Yeats ne sépare pas les légendes de son pays natal de celles dans lesquelles il projette son inquiétude spirituelle ; les personnages sont l'incarnation de principes spirituels, mais la scène est en Irlande. Dans l'*Adoration of the Magi*, où l'influence de Villiers est aussi nette, le cadre même emprunte, cette fois, des éléments à la vie à Paris de Yeats, qui y mêle des apports d'Irlande et de Palestine. Ce long conte spirite, vraiment extraordinaire, où une prostituée « symboliste » du Quartier Latin accouche d'un esprit, et, pour ce faire, a besoin de l'assistance de trois mages irlandais, rappelle

> d'une façon singulièrement audacieuse, les conditions et les tares sociales ou morales qui ont entouré, sur les bords de la Seine, la naissance d'un idéal nouveau, et, par un détour surprenant, affirme les rapports qui attachent à cet idéal la Renaissance Celtique, sous l'égide d'un Christianisme vague et lointain autant que radicalement orthodoxe [4].

La part de Villiers, ce Breton au singulier catholicisme, ne pouvait être négligée, pour Yeats, dans la formation de l'idéal symbolique ; on l'y retrouve à travers le voile de la fiction, comme l'on retrouve dans la forme de l'*Adoration des Mages*, les qualités esthétiques de *Rosa Alchemica.*

1. C. Mauclair, *op. cit.*, p. 82.
2. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 336.
3. C. Mauclair, *op. cit.*, p. 84.
4. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 342.

BIBLIOTHÈQUE ... RENNES

L'influence de Villiers de l'Isle-Adam se remarque aussi dans l'œuvre dramatique de Yeats. La violente émotion causée par la lecture d'*Axel* a laissé une empreinte, inconsciente peut-être, mais indélébile, dans l'esprit de Yeats. L'analogie entre son théâtre et celui de Villiers est tout aussi frappante que celle de leurs contes et récits occultes. Ce théâtre possède un caractère essentiellement lyrique :

> Les hymnes philosophiques tout imprégnés des émotions personnelles de leur auteur, fort puissants et lyriques, y font pâlir les événements les plus extraordinaires dont Villiers se sert pour illustrer ses conceptions profondes, si bien qu'ils s'évanouissent dans le domaine de l'irréel et de la fantaisie pure [1].

Les caractères et l'action sont très déficients, mais la perfection voulue du langage, la musique des phrases, recherchée dans un but d'effet vocal, le cadre plastique, coloré, pittoresque, l'étrange et délicate magie de ces visions mises en scène, font des pièces de théâtre de Yeats, comme de celles de Villiers, d'admirables poèmes où l'idéal symboliste de fusion entre tous les arts, musique, peinture et poésie, se trouve être étrangement et splendidement réalisé. L'analyse des pièces de Villiers et de celles de Yeats révèle des analogies précises dans certains sujets ou symboles, dans le traitement scénique de ces symboles. *Elen*, ce drame symbolique de Villiers, où l'amour, forme concrète de la soif humaine de l'infini, ne doit pas, sous peine de crime horrible, être consommé, car ce serait souiller irrémédiablement cette aspiration profonde, où les deux héros, la courtisane et l'étudiant, dans un rêve d'opium, naviguent à la recherche de cet amour idéal, dans une barque, au sein d'un paysage de mort, peut être mis en parallèle avec *The Shadowy Waters* où Forgael, le roi-pirate des Océans, faisant voile vers une terre mythique, capture en mer une femme infiniment belle ; Forgael ne peut répondre à l'amour de Dectora que lorsque, purifié de tout désir humain, cet amour devient « a quest of love that is purely of the spirit [2] » ; uni dans cet idéal, le couple continue sa navigation symbolique.

1. R. Palgen, *Villiers de l'Isle-Adam, auteur dramatique*, Introduction.
2. Dr H. Krans, *op. cit.*, p. 124.

L'influence d'*Axel*, tout autant que celle d'*Elen*, se ressent dans la thèse mystique essentielle de *The Shadowy Waters* (AE rapporte d'ailleurs que Yeats, longtemps préoccupé de ce drame, n'en trouva la version satisfaisante, après de nombreux tâtonnements, que sous l'influence du symbolisme français [1]). Le désir d'amour extatique chez Sara comme chez Axel, si fort que, ne pouvant l'atteindre ou le conserver, ils choisissent la mort, se retrouve également dans *On Baile's Strand* et surtout dans *Where There is nothing* où le héros cherche un refuge dans un monastère, y devient moine et bientôt, cherchant l'union mystique avec l'infini dans cette vie même, en arrive à vouloir transmettre à ses frères un message ésotérique bouddhiste, semblable à celui de Janus.

De même qu'il nous a été impossible de séparer l'influence « occultiste » de Villiers et celle que Yeats reçut directement de Péladan et des divers spirites rencontrés à Paris, de même il n'est guère possible de séparer l'influence esthétique de Villiers et celles de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé qui s'y mêlent de façon presque inextricable.

Celle de Baudelaire, reçue à travers les lectures et l'enthousiasme de Symons, est d'autant plus difficile à déterminer que Baudelaire, comme Villiers et Mallarmé d'ailleurs, subit également l'influence d'Edgar Poe, et que Yeats connut celui-ci bien avant l'œuvre baudelairienne.

Celle de Verlaine, sans doute plus directe, puisqu'il connut le poète, s'avère tout aussi difficile à préciser. Les qualités essentielles de sa forme : la musique plus harmonieuse et mélodieuse que symphonique, qui se moule sur la rêverie lyrique du poète, la fluidité de ses rythmes plus incantatoires qu'évocateurs, les assonances parfois supérieures à la rime, sont, en effet, des éléments essentiels de l'ancienne littérature gaélique que Yeats avait connue dès l'enfance par les traductions de Hyde et de Sigerson, puis par celles de son ami William Larminie [2] et dont il s'était approprié les caractères avec la facilité d'un Irlandais de race. Là encore, il faut croire que Yeats fut affermi dans sa propre voie par un exemple admirable et admiré.

1. Cf. Forrest Reid, *W. B. Yeats, a critical study*.
2. Cf. E. A. Boyd, *Ireland's Literary Renaissance*, Ch. VI-VIII, p. 122-166, *W. B. Yeats*, et Cl. X, 213, *The Dublin Mystics*.

L'action de Mallarmé est surtout d'ordre esthétique et formel.

Nous avons constaté l'influence de Wilde, des Préraphaélites, et, surtout, de Poe, sur les théories esthétiques de Mallarmé [1]. C'est à Poe que Mallarmé emprunte cet idéal de poésie pure, cette foi dans le pouvoir magique des mots et des phrases, cette conviction que les liens avec l'au-delà s'établissent en ces visions révélatrices, que la poésie doit avant tout être une musique au pouvoir d'évocation et de suggestion, que la noblesse du vers réside en sa beauté propre, indépendamment de toute signification des termes, enfin que le poète, à travers les symboles retrouvés, rejoint l'Infini et que sa mission est religieuse.

Or, Yeats, nous l'avons vu, par sa nature, son enfance, son éducation, ses relations, ses lectures et ses premiers travaux sur Blake, possédait déjà, vers 1890, précisément ce credo esthétique. Jamais encore, cependant, il ne l'avait entendu défendre, développer, expliquer, vu pratiquer, surtout, avec une ardeur aussi pure et aussi convaincue que par Mallarmé. Il fut comme un jeune croyant qui, tout à coup, rencontre un saint dans sa foi. Mallarmé, qu'un critique a qualifié de « martyr littéraire », dut, par ses entretiens avec Yeats, et par son exemple, consolider et fixer à jamais les principes d'esthétique du poète irlandais. C'est à Mallarmé, aussi, que Yeats doit la recherche de la perfection dans la forme poétique, corollaire indispensable de l'esthétisme symbolique et incantatoire. Sans l'admirable leçon de labeur et d'abnégation poétiques que fut pour lui la vie de Mallarmé, Yeats n'eût, sans doute, jamais atteint la perfection technique à laquelle atteignent ses œuvres poétiques, lorsqu'il eut pris contact avec le maître du symbolisme français. Dans son autobiographie, il nous dit qu'il doit aux œuvres de Mallarmé la forme élaborée des poèmes de *The Wind among the Reeds* et celle du drame lyrique *The Shadowy Waters*, « ou la mélopée du vers accompagne une symphonie en bleu, en vert et en or [2] ».

L'étude comparée des œuvres poétiques de Yeats, avant 1890 et après cette date, montre un progrès incomparable

1. Ch. Louis Seylaz, *op. cit.*, Poe et Mallarmé, p. 164 et suiv.
2. M. Cazamian, *op. cit.* p. 335.

dans la perfection technique du vers. Dans les *Poems and Ballads of Ireland* de 1888 on trouve déjà une délicatesse, une habileté et une musicalité remarquables ; mais la technique du vers reste incertaine, malgré la beauté de l'inspiration, dans la 1re édition des *Wanderings of Oisin* de 1889. Dans l'édition de 1895, au contraire, la forme atteint sa perfection ; la transformation est merveilleuse, les descriptions perdent un tiers de leur ampleur, les images, les comparaisons trop éloignées disparaissent, mais la couleur essentielle du poème demeure, grâce à ses adjectifs brefs, d'une précision, d'une exactitude extrêmes, désormais enchâssés de façon à faire ressortir chaque valeur poétique[1]. Tous les procédés esthétiques préconisés par Mallarmé s'y retrouvent, employés avec le plus grand bonheur.

Le petit volume de *The Wind among the Reeds*, ouvrage où le symbolisme mystique de Yeats atteint son apogée, a toujours été réédité sans aucun changement de l'auteur, comme si celui-ci était satisfait, une fois pour toutes, de sa perfection formelle. Il serait en effet impossible de changer, ou seulement de déplacer aucun mot, aucune expression, sans détruire l'harmonie interne de ces vers qui expriment le mysticisme du poète par leur musique propre autant que par le sens des mots. Dans *In the Seven Woods* [2] et *The Green Helmet and other Poems* [3], Yeats franchit les bornes qu'osa rarement dépasser Mallarmé, et nous donne des œuvres dont l'obscurité est, en général, absolue, qu'il néglige d'expliquer, mais qui, par la magie du verbe, restent splendides. Admirables par le son et par la forme, ces poèmes se peuvent lire pour leur seule musique sans qu'il soit utile d'en chercher le sens. Le poète symboliste pourrait, semble-t-il alors, lui aussi, aboutir à l'amère constatation « Mon art est une impasse », de Mallarmé, lorsqu'il constate, dans *The Green Helmet*

> The fascination of what's difficult
> Has dried the sap out of my veins.

Yeats, qui reçut de Villiers de l'Isle-Adam, de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé tout ce qui pouvait assurer, affir-

1. Cf. Forrest Reid, *op. cit.*
2. 1903.
3. 1910.

mer, fixer et enrichir son symbolisme inné et acquis, n'avait désormais plus rien à recevoir des autres poètes de cette École. Si la conception du symbolisme d'Henri de Régnier et de Yeats sont identiques, au point qu'on a pu croire à une influence directe, en réalité il n'y a là qu'une rencontre. D'autre part, l'intéressante comparaison que l'on pourrait faire entre Maeterlinck et Yeats accuserait plus de contrastes que de similitudes.

L'attitude de Yeats, beaucoup plus tard, envers nos contemporains, Claudel et Jammes, révèle un intérêt qui ne se relâche pas, pour les manifestations du symbolisme. Dans l'épilogue de *Per Amica Silentia Lunae* que nous avons déjà partiellement cité, Yeats confie :

> L'été dernier, vous, qui avez l'âge auquel j'entendis parler pour la première fois de Mallarmé et de Verlaine, m'avez beaucoup parlé des poètes français que les jeunes lisent maintenant. Je connaissais déjà quelque peu Claudel, mais vous m'avez lu, pour la première fois, de Jammes un dialogue entre un poète et un oiseau, qui nous fit pleurer, et le volume entier du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* de Péguy. Rien n'était demeuré semblable à jadis, si ce n'est la préoccupation religieuse, car ces poètes soumettaient tout au Pape, et tous, même Claudel, un orgueilleux orateur, affirmaient qu'ils voyaient le monde avec des yeux de vignerons et de charbonniers. Ce n'était plus l'âme évoluant d'elle-même, et s'enseignant à elle-même... l'âme magique... mais c'était la Mère-Patrie et la Mère-Église. Mes pensées n'ont-elles pas parcouru le même cercle, quoi que je n'aie pas trouvé ma tradition dans l'Eglise Catholique, qui ne fut point celle de mon enfance, mais où la tradition est, je crois, plus universelle et plus ancienne ?

Cette confidence de Yeats nous explique l'évolution de son symbolisme. Cette magnifique doctrine mystique est proprement surhumaine, elle mène à la folie Poe, Wilde et Blake ; elle ramène ou fait aboutir Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire, Verlaine, puis les symbolistes modernes, à la religion catholique ; elle jette Mallarmé dans le néant épouvantable de son « impasse » ; par quelle évolution Yeats a-t-il pu échapper à ces destins ? Il y échappe en « parcourant le même cercle » qu'un Claudel ou qu'un Jammes pour aboutir, comme eux, à la « tradition de son enfance », tradition qui n'est pas catholique ou protestante, mais qui est bien le mysticisme gaélique

de son pays natal. L'atmosphère qui se dégage de la nature même du pays, tout autant que des légendes qui s'y attachent, le garde de la folie ou de la stérilité, le sauve en renouvelant continuellement son inspiration. « Il connut le vertige de l'esprit et du cœur, l'Irlande l'en guérit » [1], comme elle le préserva de l'artifice, de l'abstraction, pierres d'achoppement des poètes et des écrivains symbolistes.

Cette évolution, au sein d'un idéal qui reste constamment mystique et, grâce à l'Irlande, d'une vitalité toujours enrichissante, prouve que Yeats eût été, de toutes manières, un poète symbolique. La part d'influence française n'est cependant pas négligeable. Elle apparaît distincte, lorsqu'on compare avec celle de Yeats l'œuvre du mystique irlandais peintre, théosophe, poète, George Russell, lui aussi élevé dans le Connaught.

« Quelle différence y a-t-il entre votre mysticisme et celui de Yeats ? » demandions-nous à AE, il y a quelques années. « La grande différence, répondit-il, vient de ce que je ne l'ai pas suivi à Paris. » Cette différence se remarque surtout dans la forme littéraire ; dans la recherche, chez Yeats, d'une beauté esthétique parfaite, dont l'importance surpasse à tel point le fond de la pensée que le critique E. A. Boyd a cru pouvoir nier la sincérité du mysticisme de Yeats, n'y voir qu'une attitude purement littéraire. Alors qu'AE, philosophe panthéiste, plus encore que poète, est parfois nébuleux, lourd dans sa richesse et sa simplicité, Yeats est, avant tout, un admirable artiste, maître dans l'art des mots, des images, de la musique verbale. Les symbolistes français qu'il connut, à l'époque même où son génie naissant s'affirmait, servirent en quelque sorte de catalyseurs à ses théories mystiques et esthétiques, furent, surtout, d'admirables modèles, des maîtres qui lui enseignèrent l'irremplaçable valeur du travail dans la recherche passionnée du Beau.

MARIE-HÉLÈNE PAULY.

1. M. Cazamian, *op. cit.*, p. 243.

MAURICE BARRÈS ET L'ESPAGNE

Parmi les voyageurs français qui ont parcouru l'Espagne et l'ont fait connaître en France, le plus célèbre, et à juste titre, depuis Théophile Gautier, est sans aucun doute Maurice Barrès. Depuis le *Voyage en Espagne*, qui est du reste ce que nous ayons jamais eu de plus prenant et de plus vrai comme vision de « Tras los Montes », c'est dans *Greco ou le Secret de Tolède* que beaucoup de Français ont été chercher depuis quelque vingt ans des sensations d'Espagne ; et l'on trouve incontestablement dans ce livre, comme aussi dans de magnifiques pages écrites plusieurs années auparavant et publiées dans *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*[1], les impressions inoubliables d'un grand écrivain.

Certes, Barrès n'est pas, et ne veut pas être, avant tout, comme Gautier, un homme « pour qui le monde extérieur existe » ; il n'a pas passé les Pyrénées pour voir les choses objectivement, avec la précision d'un daguerréotype, comme aurait dit le bon Théo ; c'est l'homme du « culte du moi » ; et il serait malséant de vouloir que l'auteur du *Jardin de Bérénice* ait fait abstraction d'une personnalité aussi marquée que la sienne en quittant le sol de France. C'est Barrès tout entier que nous trouvons dans ses impressions d'Espagne, aussi bien que dans ses impressions d'Italie ou d'Orient. « Si j'aime encore Tolède, dit-il quelque part[2], c'est surtout d'être une grande part de ma vie passée. » Et si nous ne connaissions la grande amitié qui l'unissait au peintre Zuloaga, nous pourrions croire que celui-ci a voulu spirituellement railler son ami quand il a figuré dans un portrait célèbre, sur les hauteurs qui dominent le Tage, un Barrès énorme et, par derrière, un tout petit Tolède.

1. Voir, en particulier, *Un amateur d'âmes* et *En Espagne* (*avril-mai* 1892). — *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* a paru en 1894, *Greco ou le Secret de Tolède* en 1912.

2. *Greco ou le Secret de Tolède*, p. 56.

Il ne faut donc pas demander à Barrès de faire abstraction de ses idées personnelles pendant qu'il s'est trouvé en Espagne ; et il ne faut pas lui demander davantage de décrire toutes les parties de ce pays à la manière d'un manuel du parfait voyageur en suivant scrupuleusement dans le détail toutes les routes accessibles au touriste. Il ne s'en préoccupe point, et ne semble connaître qu'une faible partie de l'itinéraire classique suivi jadis par Théophile Gautier ou Edgar Quinet. Il ne nous décrit ni les provinces méditerranéennes avec la riche Catalogne et le Levant ensoleillé, ni la côte atlantique avec la verte Galice et les montagneuses Asturies. De l'âpre « Meseta » centrale et des massifs qui l'accidentent, il ne nous fait voir ni l'Aragon austère, ni la Manche ou l'Estrémadure, ni même la Vieille Castille chargée d'histoire. Les villes ou les paysages peu connus ne l'attirent pas. Ce qu'il veut nous montrer, c'est ce qu'il croit être l'essentiel ; et peu lui importe sans doute qu'on n'y trouve guère à première vue qu'un itinéraire d'agence de voyages aux monuments officiellement marqués d'un double astérisque : l'Escorial, Tolède, l'Andalousie. Il ne faudrait pas croire que ce choix soit fortuit, ou bien qu'il soit dû à ce que ce sont là les seuls lieux connus de l'étranger. En réalité, Barrès a choisi ainsi les endroits qui lui paraissaient représenter le mieux ce qui est pour lui l'âme du pays. Déjà Edgar Quinet « avait besoin du soleil d'Andalousie pour se guérir du froid de l'Escorial »[1]. De même, le héros d'*Un amateur d'âmes*, c'est-à-dire Barrès lui-même, traite la nostalgie de sa sœur Pia par ce qu'il appelle les « jets alternés d'Espagne », par la succession de la chaleur andalouse et de la froide solitude de l'Escorial. L'Escorial et l'Andalousie expriment pour Barrès les deux aspects contradictoires de l'Espagne, le contraste violent entre l'Occident et l'Orient, entre le monde européen et le monde arabe, entre la sécheresse glacée du Nord et le murmure des eaux fraîches sous la brûlante splendeur du soleil africain.

Au Nord, — dit Barrès comme autrefois Quinet, — les Espagnes sont sécheresse : fécondes, abondantes quand même, leur aridité étant faite de sensibilité contractée. Au Midi, c'est un fleuve irrésistible de sensualités ; mais qui craindrait de s'y souiller ? il nous emporte dans le sens de la nature. Dans ce pays double, tout mollesse et puis rien que ressort, la lutte est éternelle des Castillans

1. *Mes Vacances en Espagne*, 1846.

contre les Maures et contre l'enchantement d'Andalousie. Long effort, puissant contraste d'où sortit le génie ascétique de sainte Thérèse, des dramaturges, de tous les artistes et des maisons royales d'Espagne !

Tolède réunit en elle ces deux aspects contradictoires par une rencontre unique. Elle est donc la véritable synthèse de l'Espagne entière. Et le peintre grec qui a exprimé l'âme de cette ville avec le plus de profondeur se trouve résumer par là même la quintessence de l'âme hispanique. Telle est l'idée fondamentale de Barrès, richement orchestrée dans le style dont il avait le secret.

*
* *

Tolède mise à part, l'Andalousie est de toute l'Espagne ce que Barrès nous a décrit le plus en détail. Ses impressions andalouses n'en sont pas moins, somme toute, assez rapides, et ne portent guère que sur des paysages et des sites universellement connus. Dans Séville, qu'il trouve « trop commerçante, trop moderne, trop rieuse », il voit d'abord la manufacture de tabacs, rendue célèbre par *Carmen* et déjà décrite par Gautier ; et sa visite aux cigarrières lui suggère surtout des sentiments analogues à ceux du *Jardin de Bérénice* : « Pourquoi donc, si joyeuses ces *cigarreras* ne me laissent-elles que de la tristesse ?... [C'est que j'ai vu à la sortie] quelles mains indignes allaient manier ces précieux bijoux. Des créatures, si joliment faites pour collaborer à des sensibilités raffinées, ne satisferont que de simples sensualités. » Le chapitre est suggestivement intitulé *Les bijoux perdus*. Mais la vérité obligerait à dire que, si Barrès n'avait pas quelque peu regardé les cigarrières de Séville à travers certains souvenirs littéraires, un bon nombre d'entre elles aurait pu lui paraître avoir déjà satisfait par trop longtemps à de simples sensualités ou même n'avoir jamais été dignes de collaborer à des sensibilités raffinées comme la sienne. A Séville encore, il assiste, comme jadis Gautier à Malaga, à la rituelle et nécessairement andalouse course de taureaux. Il ne saurait manquer de voir à son tour dans l'Hospice de la Charité le tableau célèbre de Valdés Leal qui avait inspiré au même Gautier une de ses pages les plus connues ; et cette vision lui inspire surtout des réflexions, sans doute quelque peu égocentriques, sur Don Juan.

A Cordoue, de même, il trouve avant tout une impression

personnelle : la Grande Mosquée, qui se prêtait pourtant à de beaux développements sur l'Espagne musulmane, n'évoque guère en lui que l'histoire de Philippe l'Arabe expirant gorgé de volupté ; et tout ce qu'il nous donne de vision directe tient en quelques lignes : « J'étais assis sur les marches de pierre, à l'ombre des murs, dans la cour de la mosquée de Cordoue... Devant moi, sous les palmiers, passaient les enfants qui vont à la fontaine, et je les louais de savoir tenir leurs amphores sur leurs hanches naissantes. Chaque fois que ces petites Sarrasines posaient leurs pieds souples, j'admirais le frémissement de jeune bête qui courait dans tout leur corps, dans leurs jeunes corps crottés et délicieux comme un raisin du bas du cep. » Ce n'est donc pas une vision d'art qu'il recherche, ni la révélation du passé, mais plutôt une sensation un peu ambiguë. Nous avons bien là l'idée essentielle, fort simple et toujours répétée de Barrès : l'Andalousie, c'est l'Orient arabe, c'est-à-dire la sensualité païenne et trouble, mêlée de sang et de mort, jusque dans ses chapelles et ses images pieuses.

Aussi est-ce principalement Grenade qui l'attire, Grenade, la ville des rois Maures et de l'Alhambra. C'est Grenade l'Orientale que Delrio-Barrès choisit entre toutes pour faire sentir à sa jeune sœur le contraste entre « les âpretés de Castille » et « la mollesse d'Andalousie ». Il la réduit elle aussi à ce qui est pour lui l'essentiel : « Grenade est bâtie sur les extrémités de trois collines qui se détachent de montagnes élevées et neigeuses. Les maisons et d'admirables arbres couvrent leurs pentes qui s'abaissent pour mourir au seuil d'une immense plaine de verdure bénie. La ville basse est moderne ; on y voit des hommes de cercle ou plutôt des buveurs d'apéritifs, comme on en trouve dans tout le Midi de la France, en Espagne, en Italie, importants, fats, demi-élégants ; et, quand on aura signalé le perron de la Cartuja, où s'étagent les mendiants, les infirmes, comme un des plus étonnants pourrissoirs humains, et puis reconnu l'insignifiance de l'école de peinture grenadine, visible à la cathédrale, on connaîtra l'essentiel. Tout l'attrait demeure dans l'ancienne Grenade, dont les ruelles délabrées serpentent pour escalader les côtes de l'Alhambra et de l'Albaycin, où elles se font sous la lumière un pittoresque vis-à-vis. » On peut se demander pourquoi la Cartuja, que signalait d'ailleurs aussi Gautier, est ici seule mentionnée, alors que les palais et les tours de l'Alhambra n'ont rien inspiré à Barrès, pas plus que la Grande Mosquée de Cordoue ni les églises élevées à Grenade après la Reconquête par les Rois Catholiques. C'est

que les monuments par eux-mêmes ne lui suggèrent pas grand' chose : « Le charme de Grenade n'est point compliqué, — croit-il en effet constater — : c'est de posséder les plus beaux arbres du Nord et des eaux vives sous un soleil africain. Son nom attire l'univers, mais elle n'est qu'une tente dans une oasis, et, sous un parasol délicieusement brodé, un des plus mols oreillers du monde. »

La même sensualité trouble qu'il ressentait à Séville et à Cordoue, inquiète ses héros quand il leur fait rendre visite aux tziganes de l'Albaycin. Sous un catholicisme de façade, elle s'avère impudique et païenne :

Une après-midi, ils visitèrent les pentes décharnées de l'Albaycin où des trous creusés dans le roc abritent, parmi les nopals gigantesques, le peuple décharné des tziganes. Cette nation errante, quel romanesque elle a mis dans le monde ! Sur le passage de ses filles tombe au rang de simple bêtise qu'*on ne peut pas aimer ce qu'on n'estime pas*. Elles dansent, des haillons pailletés sur les reins, et avec des yeux de braise, longs, fendus, qui ne disent point s'ils sont amis ou ennemis. Par toutes les villes de l'Europe, elles éveillent dans l'âme des simples une sensualité analogue à cette rêverie tendre et impure amassée par les poètes autour d'Hérodiade qui est une fleur et un aromate. Au seuil des cavernes apparurent des mendiants demi-nus, de tous sexes. Six petites filles marchaient à reculons devant les trois visiteurs et, de leurs mains appliquées sur les bouches un peu épaisses, envoyaient des baisers en répétant à la Pia : *Bonita caramella. Belle comme un bonbon* !... Avec précipitation... l'aînée de la bande, qui pouvait bien avoir huit ans, organisa une extraordinaire danse, où des libertés de jeunes animaux dévoilaient des hanches presque de femmes. Fantaisie déroutante, ces enfants arides dansant un *zorongo* comme des hérétiques dans ce demi-jour religieux !... Puis indéfiniment à travers les sentiers, ces mauvaises enfants obsédèrent les trois jeunes gens de leurs cris, de leur tournoiement, les pieds nus sur les cailloux brûlants, la main toujours tendue, et, pour signifier qu'elles partiraient si on leur faisait un cadeau, elles mêlaient à leurs demandes l'apostrophe que si souvent leur avaient lancée tant de voyageurs agacés : *Cinq centimes et allez-vous-en* !... *Cinq centimes et allez-vous-en* !... Peu de jours après, comme la Pia remontait la vallée du Genil, non loin de l'endroit mémorable où le dur vainqueur reçut la clef des mains du petit roi Boabdil, cinquante voix d'enfants, sur la côte opposée, célébraient la Vierge très pure de leurs voix aigrelettes. La Pia reconnut ses petites

mendiantes : *Maria... Ora pro nobis, Maria,* l'écho répète : *Merito, senora, cinco centesimos* » (sic).

On pourrait croire ici à une chose vue, étant donnée la précision des détails. Ce n'est pas, cependant, entièrement le cas. L'orthodoxie douteuse des tziganes était déjà un thème mentionné par Gautier : « Une des prétentions des gitanos est d'être bons Castillans et bons catholiques, mais je crois qu'au fond ils sont quelque peu Arabes et mahométans, ce dont ils se défendent tant qu'ils peuvent, par un reste de terreur de l'Inquisition disparue. » Et quant à la danseuse, elle était d'abord apparue à Gautier, avec le même âge précisément, et dansant la même danse que celle de Barrès, mais plus païenne encore et seule de son espèce : « Nous aperçûmes », dit-il en moins de mots, mais dans une évocation plastique toute en suggestion visuelle, « une petite fille de huit ans, entièrement nue, qui s'exerçait à danser le zorongo sur un pavé pointu. » A défaut d'années, la danseuse de Gautier a, chez Barrès, acquis des vêtements en devenant maîtresse de danse et, peut-être, de catéchisme ; mais, comme pour les deux Majas de Goya, on se demande si celle qui est vêtue n'est pas plus impudique que l'autre.

*
* *

Le contraste est grand entre Grenade l'Andalouse et l'austère Escorial, choisi par Barrès comme jadis par Edgar Quinet pour symboliser l'Espagne chrétienne du Nord, car il y voit « le lieu de l'ascétisme et la traduction en granit de la discipline castillane, issue d'une conception catholique de la mort ». C'est l'Escorial que Barrès choisit seul : il ne parle pas de Ségovie ou de Salamanque, et c'est à peine s'il mentionne « Avila, la ville des mystiques, silencieuse, parfumée par la cendre de sainte Thérèse et par les cierges, se consumant en adoration perpétuelle dans une multitude de couvents, qui abritent sous leurs ruines de belles tombes en marbre et la règle du Carmel ». On dirait presque que Barrès n'a pas vu cette ville extraordinaire d'Avila ; et pourtant il n'y a peut-être pas d'endroit dans la péninsule où l'on puisse mieux sentir ce qu'a été le catholicisme espagnol, quand on voit cette ville austère enserrée dans son âpre enceinte de murailles, avec la sombre forteresse de sa cathédrale et ses églises romanes

grandes et petites, avec le couvent de Santo Tomás encore tout plein du souvenir des Rois Catholiques et de leur confesseur Torquemada, avec son Carmel enfin où l'on croit retrouver toujours sainte Thérèse et saint Jean de la Croix.

Il pourrait sembler en vérité que tous ces souvenirs sont indifférents à Barrès, en quête plutôt d'impressions personnelles que des marques irrécusables laissées par l'histoire. Il lui faut uniquement « une antithèse », comme il dit, pour caractériser par opposition à l'Andalousie l'autre aspect de l'Espagne « violente et contrastée »; et cette antithèse, c'est pour lui l'Escorial. On se rappelle comment Gautier avait longuement décrit le monastère et le paysage à cet endroit de son itinéraire, et comment il a rendu la sensation d'étouffement et de froid glacial que cet énorme sépulcre de pierre avait brusquement fait peser sur son esprit assoiffé de lumière et de beauté plastique. Barrès ne conserve de tout cela que l'idée générale ; il en retranche toute description du site et du monument : « Ce paysage anarchique, tourmenté par de sombres passions et qui supporte le monastère royal comme une dalle écrasante de granit bleuâtre » lui donne le « vertige du gouffre ascétique » ; c'est avant tout pour lui la représentation de « l'empire catholique de la douleur » ; car, ce qu'il y recherche, c'est « moins cet impassible et monochrome labyrinthe que toute la conception de vie, la méthode morale, l'éthique qu'il symbolise. Bleu granit éternel, lignes inflexibles qui resserrent l'âme, de telle sorte que, ne dépensant rien en gestes, ne perdant rien au dehors de son ardeur, elle soit toute tassée et brisante, comme une cartouche de dynamite placée dans la roche, et qui ne peut s'évader qu'en rompant du côté du ciel. »

* * *

Parmi toutes les villes d'Espagne, c'est certainement Tolède que Barrès a le plus et le mieux décrite, car elle résume en elle « les sensations de l'Escorial et de l'Alhambra » : « Apreté de Castille où passe un long soupir d'Andalousie ! Sur cette ville à la fois maure et catholique, les parfums qui montent de la Sierra se marient à l'odeur des cierges échappée des églises. » Quinet notait déjà : « Dans Tolède, l'éternelle guerre du Coran et de l'Évangile continue jour et nuit ; les pierres combattent ; les monuments de l'islamisme et du christianisme sont en présence, groupés comme au soir d'une bataille décisive. » Et Barrès y retrouve à son tour, comme

dans l'Espagne entière, mais concentrée sur le rocher qu'entoure le Tage, cette « lutte du Maure et du Castillan... qui a façonné les arts, les mœurs et le caractère de la race. » La tour-minaret de Santo Tomé le fait « souvenir qu'une âme musulmane est captive dans les assises de Tolède ». A Tolède, il se sent « rejoint par un air qui vient du Midi » ; il « respire l'Orient ». Ou, comme il dit encore, « les terrains autour de Tolède présentent des plis immenses et tels qu'on dirait un grand burnous dépouillé et lancé hors des murs par un peuple qui toutefois n'a pas pu rejeter son sang. Et dans Tolède, si je n'ai jamais le cœur froid, ni les yeux ennuyés, c'est que j'y vois à chaque pas la plus belle lutte du romanisme et du sémitisme, un élément arabe ou juif qui persiste sous l'épais vernis catholique ». « Les raisons d'être de Tolède ! — et ceci résume toute sa pensée, — c'est un superbe dialogue entre la culture chrétienne et l'arabe, qui s'assaillent et puis se confondent. »

Il est impossible de ne pas ressentir dans la cathédrale tolédane ce contraste tant recherché par Barrès entre le monde chrétien et le monde oriental. Certes il en a compris le caractère composite et pourtant espagnol : « Dans cet édifice gothique, commencé par un architecte français, sous le règne d'une princesse française, tous les ateliers de l'Europe sont venus travailler, et pourtant je connais par tous mes sens que je suis en Espagne. Cet amas de trésors, ce superbe amalgame donne une image parfaite de ce qu'est la nationalité espagnole. Tout y proclame le triomphe de l'orgueilleuse Église militante qui créa cette âme composite. » Mais il ne voit pas ce qu'il y a d'étrangement arabe dans cette cathédrale française, ses triforiums faits d'arcs entrecroisés et polylobés, ou le tombeau purement mauresque de Messire Fernand Gudiel qui n'avait pas échappé à l'œil qui savait si bien voir de Théophile Gautier. Son idée presque obsédante de la sensualité d'Andalousie lui suggère une appréciation bien peu exacte de la façade sud du monument, qui est surtout flamande en réalité : « Des écusssons de marbre blanc s'y détachent sur un fond noir. Et ce contraste saisissant nous donne, dès l'abord, le même genre de plaisir, la même plénitude sensuelle qui s'exhale des vigoureux chevaux d'Andalousie, d'une jeune Sévillane éclatante, ou bien des énormes œillets parfumés de Cordoue. » Et c'est toujours pour la même raison qu'il remarque avant tout dans cette cathédrale la chapelle dite Mozarabe où l'on célèbre encore le culte catholique comme au temps de la domination musulmane : « Cette

chapelle est une des plus précieuses traditions de Tolède, une relique du temps des Maures [1]. Elle perpétue la constance de ceux qui, sous la domination musulmane, gardèrent leur sang et leur foi. Là se conservent des usages liturgiques spéciaux, d'origine orientale, apportés en Espagne, aux premiers temps, par les barbares goths ; et là viennent encore prier, au début du vingtième siècle, quelques familles mozarabes de toutes conditions. »

Parmi les innombrables monuments de cette ville-musée qu'est Tolède, ceux qu'il retient et voit le mieux, ce n'est donc pas la cathédrale ; et ce ne sont pas davantage les constructions des grands Cardinaux-archevêques de la fin du xv[e] et du xvi[e] siècle. Ce sont les édifices où se mélangent intimement l'art chrétien et l'art arabe, par exemple « la petite église du Christo (*sic*) de la Luz, une ancienne mosquée devenue église », ou bien la synagogue que Quinet appelait pittoresquement la « sultane captive qui se cache dans un magasin de fourrages », et que Barrès nomme en italien « Santa Maria la Bianca, la plus pure perle tolédane enfouie au quartier juif. Synagogue divine par la netteté de ses arabesques, de ses rosaces, de ses arcs mauresques et byzantins, et dans laquelle un tableau fait voir une vierge étendue, et qui nous dit sur son rouleau : *Au bord du Jourdain je suis rêvant.* »

Ce qui « excite le plus » Barrès, comme il dit, « c'est de voir dans Tolède des ouvrages construits, après la Reconquête, par les catholiques, sur un plan où l'on reconnaît une pensée arabe. Ainsi le clocher de Santo Tomé. Je ne me lasse jamais, l'imagination s'ébranle perpétuellement à voir les éléments décoratifs arabes employés par les Espagnols pour la plus grande gloire du catholicisme. Au lieu de versets du Coran, l'ouvrier trace sur les murs des phrases latines, espagnoles. Il s'est converti, il dit une nouvelle chose, mais sur le même ton que ses pères arabes. » Dans la Maison de Mesa, il remarque qu'à de merveilleuses arabesques « se mêlent des écussons espagnols ». A Saint-Jean-des-Rois, enfin, il voit encore « des écussons employés comme des éléments décoratifs d'Orient. Des écussons pensés à l'arabe ! Quelle

1. La chapelle elle-même est une construction qui date surtout du début du xvi[e] siècle, et c'est le cardinal-archevêque Francisco Jiménez de Cisneros qui y fit alors restaurer le culte mozarabe. La description sommaire de Barrès paraît ici inspirée par la lecture de guides anciens traditionnels plutôt que par la vision directe des choses.

riche complexité cela suppose dans l'âme des ouvriers ! Il se prolonge indéfiniment dans mon imagination excitée, l'intérêt que me donnent ces êtres qui se croient des catholiques espagnols et que je reconnais à leurs actes comme des Sémites » [1].

La religion même devient pour Barrès à Tolède quelque chose d'oriental : « Les Tolédans, agenouillés sur les dalles des églises, passent des heures en face des vérités théologiques aussi volontiers que les Orientaux devant les décorations entrecroisées de leurs murailles. Une simple portière de cuir tombe entre leur plaisir contemplatif et la rue dont elle n'arrête même pas le bruit ». — « Dans la Chapelle des Carmélites tolédanes, dit-il encore, je me suis rappelé une phrase de Mahomet. » Partout il trouve un sentiment religieux particulier à cette ville plus orientale que moderne ; il y aurait quelque chose à gagner là d'après lui dans « le jeu des plus hautes et des plus paisibles facultés spirituelles. De tels états, ajoute-t-il, ne semblent pas compatibles avec la grande civilisation et par exemple avec l'emploi de chef de gare. Mais ils laissent dans Tolède une atmosphère où plus d'un, qui ne s'en doute pas, gagnerait à fréquenter. »

Ainsi nous retrouvons partout l'idée fondamentale autour de laquelle se cristallise en quelque sorte toute la vision de l'Espagne par Barrès. Mais ici la chose vue s'impose à lui d'une façon bien plus objective en dehors de toute idée préconçue, pour les paysages sinon pour les monuments. Il n'a pas décrit tout Tolède à la manière d'un guide pour touristes cosmopolites ; mais pour ceux qui connaissent cette ville étonnante, les pages où il en décrit les sites et les rues sont parmi les plus belles qu'elle ait jamais inspirées. Il caractérise en quelques mots « cette ville cuite et recuite », « sur qui ne marquent plus les années, tant elle est vieille, ni les événements tant elle est légendaire ». Il en montre la décrépitude et la grandeur : « Tolède, sans cesser d'ailleurs d'être fière, glisse jusqu'au fleuve avec les décombres de ses palais mêlés à ses ordures ». Il marque la transparence de la lumière détaillant les moindres aspects de la vallée du Tage et de ses ponts : « Tout en bas, à leurs pieds, des cavaliers, si petits à

1. Gautier avait écrit de même à propos de cette décoration de Saint-Jean-des-Rois : « Sur les murailles couraient de longues inscriptions à la louange de Ferdinand et d'Isabelle, en caractères gothiques entremêlés de fleurs, de ramages ou d'arabesques ; imitation chrétienne des sentences et des versets du Coran employés par les Mores comme ornement d'architecture ».

cette distance, mais très nobles quand même, traversaient le pont Saint-Martin sous les hautes portes. Le tintement des mulets venait jusqu'à eux, chaque grelot détaillant sa note avec netteté dans l'air sec et chaud. La transparence supprimait les distances... On distinguait, dans cette lumière incomparable du soleil déclinant, des voyageurs étrangers avec leur guide sous le bras... O lumière ! splendeur sur la ruine de cette antique métropole [1] ! »

Il n'y a rien de plus vrai et de plus beau que cette vue d'ensemble de la ville par où commence *Un amateur d'âmes* :

Tolède sur sa côte, et tenant à ses pieds le demi-cercle jaunâtre du Tage, a la couleur, la rudesse, la fière misère de la Sierra où elle campe, et dont les fortes articulations donnent, dès l'abord, une impression d'énergie et de passion. C'est moins une ville, chose bruissante et pliée sur les commodités de la vie, qu'un lieu significatif pour l'âme. Sous une lumière crue qui donne à chaque arête de ses ruines une vigueur, une netteté par quoi se sentent affermis les caractères les plus mous, elle est en même temps mystérieuse, avec sa cathédrale tendue vers le ciel, ses alcazars et ses palais qui ne prennent vue que sur leurs invisibles patios.

Et voici maintenant l'intérieur de la ville, où tout l'essentiel est noté, parfois dans les mêmes termes que par Gautier, mais dans une tonalité bien différente :

Si l'on excepte une seule rue, qui joint le Zocodover à la cathédrale, et l'abord immédiat des hôtels, nulle boutique dans Tolède. On circule indéfiniment à travers un réseau d'étroites ruelles pour tomber, de loin en loin, sur de petites places solitaires où l'herbe croît en toute saison, où deux voix qui passent font un événement. Le long de ces hautes, tortueuses et montueuses venelles, deux lignes de dalles suivent les maisons. Entre les dalles, un pavage, un semis de cailloux plantés la pointe en l'air. Tout en haut, l'étroite ligne du ciel bleu. Que l'on gravisse ou que l'on descende ces âpres couloirs, ce sont toujours des églises, des couvents, d'énormes murs, bâtis, il faut le dire, avec de pauvres matériaux, avec des briques ou parfois des pierres jetées dans des

1. Cette qualité de l'atmosphère de Tolède avait été déjà notée aussi par Gautier presque de la même manière ; mais c'est uniquement en peintre que celui-ci l'avait appréciée quand il écrivait : « Cette vue a cela de particulier qu'elle est entièrement privée d'air ambiant et de ce brouillard qui, chez nous, baigne toujours les larges perspectives ; la transparence de l'atmosphère laisse toute leur netteté aux lignes, et permet de discerner le moindre détail à des distances considérables ».

lits de mortiers. Peu de fenêtres et toujours grillées [1]. Des portes en granit, lourdes et tristes, ceintes d'un chapelet sculpté... Des clous larges comme des soucoupes et quelques-uns avec une tête de la grosseur d'un œuf, décorent magnifiquement les panneaux massifs des portes [2]. A nos pieds, des enfants aux gestes souples, jeunes bêtes dignes et gentilles dans leurs haillons, avec des yeux de braise, et, sur nos têtes, le mirador d'où nous guette une demi-figure jeune et moqueuse, interviennent à propos pour nous faire réfléchir que, dans Tolède, il y a autre chose que de vieilles peintures et des pierres délitées.

Rien de plus vrai encore, et en même temps de plus poignant, que cette description des quartiers misérables qui tombent en ruines et disparaissent en poussière des deux côtés du ravin qui descend de la cathédrale vers le Tage :

Ce matin, j'ai quitté la haute ville des vainqueurs, la ville solidement construite des palais. Je veux gagner le Tage, et j'entre dans la misère d'une ville arabe. Je descends une côte africaine ; les maisons toutes blanches sont séparées par des espaces de rocailles, par des pourrissoirs pleins de tuiles brisées. Peintes à la chaux, elles flamboient. Leurs portes ouvertes laissent voir une cour briquetée : des fleurs, des enfants et des femmes accroupies à l'arabe, dans des voiles blancs très sales, sur des marches blanches... Une chanson orientale... s'élève du milieu de cette côte brûlée... Cela vient d'Andalousie et se chante avec une inflexion de mélancolie, à la manière du muezzin sur un minaret.

La plus belle vision sans doute que l'on puisse garder de Tolède, surtout à l'heure où le jour va disparaître, celle que l'on a de l'autre rive du Tage en face de la ville après être monté jusqu'à la petite chapelle de la Vierge de la Vallée, reste fixée pour nous dans une page admirable, où seuls les derniers mots rappellent sur une note un peu aigre la personnalité de Barrès au moment même où il achève dans une parfaite harmonie la description d'un paysage qui contient de l'éternel :

Depuis cette chapelle, on embrasse d'un regard le vaste roc

1. Cf. Gautier : « Les maisons de Tolède ont peu de fenêtres sur la façade, et ces fenêtres sont habituellement grillées ».

2. Cf. Gautier : « Les portes.... ont un aspect de solidité et d'épaisseur auquel ajoutent encore des constellations de clous énormes ».

que charge Tolède et qu'enserre le Tage. L'impériale Tolède se ramasse en pleine lumière sur cette dure montagne, dont elle épouse les saillies et ne couvre que le sommet. Les débris de ses palais courent largement au Tage et lui laissent, là-haut, une superbe position d'orgueilleuse en détresse... — Les maisons se tiennent sur le haut du roc et se silhouettent dans le ciel. Leurs murs d'un blanc cru ont un aspect d'Orient, tandis que les toits se confondent avec l'immense teinte violette de toute la montagne. Cet entassement grandiose, où l'on s'étonne que tant de minarets de mosquées se mêlent aux terrasses des monastères et aux clochers des églises, l'Alcazar les domine... — Au centre du tableau, la cathédrale, comme un poids trop lourd, imprime à la montagne une sorte de fléchissement d'où coule vers le fleuve une traînée de maisons. Mais, sur la droite et sur la gauche, le socle puissant demeure nu, et l'on voit son granit sous les décombres qui glissent du faîte.... — C'est à l'instant du crépuscule que cette Tolède, depuis la Vierge de la Vallée, devient extraordinaire. Quand le puissant support granitique de la ville est déjà tout dans le violet, les derniers rayons qui passent pardessus les sierras illuminent Tolède d'une flamme jaune où se mêlent de rares ombres. Bientôt, les montagnes entrées dans le noir se découpent sur un ciel rouge qui enflamme la ville, puis en s'éteignant la laisse dans la nuit. Une à une, les lumières, comme des veilleuses devant des vierges saintes, piquent les ruines. Une émotion de beauté m'envahit. Un grelot lointain, le trot d'un mulet, et puis le dimanche, quelques bouffées de musique, ébranlent toutes mes puissances intellectuelles.

*
* *

Dans cette Tolède où s'incarne pour Barrès l'âme de l'Espagne vint s'établir vers 1575 un Grec mystérieux dont les tableaux étranges nous paraissent aujourd'hui par leur réalisme subtil et leur profondeur mystique la plus parfaite expression de la société castillane au temps de Philippe II. Domenikos Theotokopoulos plus connu sous son surnom de *Greco*, était né en Crète, et à sa formation avaient contribué l'Orient byzantin et la Renaissance italienne. Il devait donc symboliser aux yeux de Barrès, par la dualité même de ses origines, la ville qui réunissait déjà en elle les « jets alternés » de l'Espagne andalouse et castillane. Aussi ce que Barrès note avant tout chez Greco, c'est le mélange de l'Occident et de l'Orient. Il voit dans le plus célèbre de ses tableaux,

l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*, le « chef-d'œuvre d'un sentiment à la fois arabe et catholique » ; et il se souvient, en le contemplant, « de la mince chanson arabe qui se perdait, la veille, dans les ténèbres de sa première soirée tolédane ». Par une merveilleuse coïncidence, le peintre crétois débarqué d'Italie était marqué par le destin pour comprendre et exprimer mieux que tout autre l'Espagne de Cervantès et de sainte Thérèse, la Tolède de Santo Tomé et de Saint-Jean-des-Rois :

Quelque première éducation byzantine, ou bien la nostalgie de son milieu oriental lui servirent-elles pour qu'il aimât cette population catholique et moresque ? Nous sommes libres de l'imaginer comme un héritier de la vieille civilisation hellénique, ou d'admettre que, grandi au milieu des spectacles de l'Islam, il était prédestiné pour interpréter la part sémitique qu'il y a dans Tolède.

Dans quelle mesure est-il légitime de confondre Byzance et l'Islam ? Il n'en reste pas moins que Barrès analyse et décrit les tableaux de Greco avec la même vérité, avec la même beauté d'expression que nous avons trouvée dans sa vision du paysage de Tolède. Il serait trop long d'entrer dans le détail de cette étude. Notons du moins combien il y a de justesse dans cette idée que Greco a donné son expression la plus parfaite à la société espagnole de son temps :

Ses toiles complètent les traités de sainte Thérèse et les poèmes de saint Jean de la Croix. Elles initient à la vie intérieure des dignes Castillans. Aucun livre n'en donne une idée aussi complète, aussi neuve. Nous y voyons mieux que les traits des morts : leurs rêves, leurs songeries. Greco nous mène au fond natif des Tolédans du XVIIe siècle. Voici leurs plus nobles désirs qui s'étirent vers le ciel, et sans Greco, sans cette peinture hallucinée, nul de ces cœurs n'eût été préservé de la mort. S'il ne me tenait compagnie, je ne sentirais aucune âme dans cette ville près de tomber en poussière ; j'ignorerais avec quelle étoile les Tolédans étaient accordés. Quand je parcours leur cathédrale, c'est par Greco que je connais de quel émoi ils la remplissaient. Loin de l'heureuse allégresse italienne et de la bonne santé prosaïque des Flandres, il nous place au milieu d'un peuple triste, contemplateur, d'une mélancolie funèbre. J'aimerais moins les décombres de Tolède, si je ne voyais, grâce au Greco, les couleurs et les grandes lignes du mysticisme qu'ils ont abrité.

Ces lignes qui terminent presque le livre sur *Greco* sont le meilleur commentaire de cet *Enterrement du Comte d'Orgaz* dont elles nous invitent à relire la description au début de l'ouvrage :

C'est une composition en deux parties : dans le bas l'Enterrement du seigneur d'Orgaz ; au-dessus sa réception à la Cour céleste. Au premier plan saint Augustin et saint Étienne, couverts de riches étoffes, s'inclinent pour soulever dans leurs bras le corps inanimé du seigneur d'Orgaz vêtu de sa cuirasse flamande. Derrière eux, debout et serrés, une trentaine de gentilshommes, de prêtres et de moines, presque tous vêtus de noir, forment d'un bout à l'autre une sorte de frise. Une atmosphère de solennelle tristesse pénètre, apaise ce bel office des morts. Dès l'abord il nous saisit l'âme et nous rend grave. Nous avons sous nos yeux une élite de la société tolédane, peinte d'après la vie, avec son expression la plus noble. Ce sont des personnages sévères, durs de corps et d'esprit, capables d'une certaine fantaisie bizarre et triste, mais non de vraie joie et d'abandon... Le miracle qui s'accomplit devant eux les édifie sans les étonner. Aussi bien, comment s'étonneraient-ils d'avoir la visite de ces deux saints, puisqu'ils savent qu'au même moment l'âme du seigneur d'Orgaz reçoit audience de la Cour céleste ? Cette audience, nous la voyons. Elle occupe le ciel du tableau. Le seigneur d'Orgaz s'y présente tout nu devant le Christ, la Vierge et le cercle des bienheureux [1]. La scène fait un contraste absolu avec la belle peinture réaliste du bas. Des tons livides et restreints jusqu'à l'indigence, des formes prodigieusement allongées, amincies et tourmentées, lui donnent un caractère spectral qui nous inquiète, nous scandalise et nous attire.

Quel était, à Tolède et devant les tableaux du Greco, le sentiment profond de Barrès, c'est ce que nous laisse apercevoir une comparaison entre l'*Enterrement du Comte d'Orgaz* et une autre composition, moins connue d'ailleurs, du peintre crétois :

Le chef-d'œuvre du Greco selon mon cœur, la fleur de sa vie

1. L'erreur dont Barrès est ici victime, sans doute d'après quelque guide de Tolède ou quelque ouvrage sur Greco, a depuis longtemps été signalée. En réalité, le personnage presque entièrement nu que l'on prend souvent pour l'âme du Comte d'Orgaz est saint Jean-Baptiste les reins ceints de la peau de mouton traditionnelle, et figuré à la gauche du Christ, tandis que la Vierge est assise à la droite du Juge suprême.

surnaturelle, c'est... sa *Pentecôte* que l'on voit au musée de Madrid. Souvent les Greco me demandent un effort, je crois y distinguer des mouvements qui se contrarient, un manque de continuité dans l'accent et dans la manière de le traiter. Ainsi, quelles que soient mes raisons d'aimer la partie supérieure d'Orgaz, j'y trouve du disparate. Elle est légitime, nécessaire, mais mal raccordée, mal fondue. Au contraire, cette *Pentecôte*, cette venue de l'Esprit Saint, me donne une pleine unité d'impression. Tous ces êtres, Apôtres et Saintes Femmes, qui à bien voir sont des portraits, s'élancent, d'un seul et même mouvement hors de leur condition naturelle, pour rejoindre l'Esprit Saint qui plane lumineusement. Nous les voyons devant nous qui se spiritualisent. Un enchantement d'enthousiasme les perce et les transfigure, les héroïse. Le vieillard Greco, dans cette *Pentecôte*, a donné sa plus rare génialité. Dans Orgaz, il juxtaposait un chef-d'œuvre d'art réaliste (un enterrement à Tolède) et un essai de peinture de rêve. Mais ici il groupe des êtres vivants, des Espagnols, tordus, fondus, volatilisés par le plus prodigieux émoi. C'est, rendue sensible, une vérité de la religion.

*
* *

Telle qu'elle apparaît ainsi, l'idée que Barrès s'était faite de l'Espagne en des temps moins troublés pourra sembler aujourd'hui un peu sommaire et systématique. Barrès n'a pas cherché à voir d'autres sites ou d'autres monuments que ses devanciers ; on dirait même qu'il s'est efforcé de restreindre le plus possible en étendue le champ de son enquête. Cependant, même lorsqu'il paraît reproduire ce que d'autres avaient dit avant lui, il l'exprime d'une façon personnelle. Là comme ailleurs il s'est beaucoup cherché lui-même, et ce qu'il a vu de l'Espagne, il l'a vu bien souvent en fonction de son moi. Mais, bien souvent aussi, il a vu en même temps l'essentiel, il a senti admirablement le mélange intime et le contraste fondamental de l'Orient et de l'Occident que l'on retrouve tour à tour d'un bout à l'autre de l'histoire de la péninsule hispanique comme dans son art et dans ses paysages. Depuis que Barrès alla promener en Andalousie et en Castille son culte du moi, puis chercher dans Greco le secret de l'Espagne, nous avons vu se succéder les angoisses d'une guerre mondiale et d'un atroce conflit fratricide ; et n'y a-t-il pas une tragique ironie dans sa vision de l'impériale Tolède « sur qui ne marquent plus les années, tant elle est vieille, ni

les événements, tant elle est légendaire» ? Pourtant il y a là, tout de même, une promesse et un espoir. Aujourd'hui encore, lorsque la guerre est à nouveau déchaînée sur le monde, on trouvera du moins le réconfort que donne la beauté à relire les pages qu'un magicien du style a consacrées à un pays dont le destin est demeuré d'être toujours un des grands champs de bataille de la chrétienté.

Élie Lambert.

LE COLONEL LAWRENCE ET LA CULTURE FRANÇAISE

Le nom du Colonel Lawrence évoque, dans l'esprit de bien des lecteurs, une suite d'idées fantaisistes, qui simplifient par trop une existence aux détours inattendus. Depuis sa mort, il échappe cependant à sa légende, et ses lettres, que David Garnett a publiées, dévoilent quelques aspects du mystère de sa personnalité. Le côté théâtral de sa réputation s'efface pour dégager les éléments durables de son œuvre. Lawrence avait deux fois hasardé tout son avenir : d'abord en organisant la révolte arabe, en 1917, puis en écrivant les *Seven Pillars of Wisdom*. La première tentative se termina en 1918 par le succès de la révolte et, en 1919, par l'échec de la création d'un royaume arabe. Échec rendu définitif, après vingt ans de diplomatie, par la signature de l'accord anglo-franco-turc d'Ankara, au début d'une nouvelle guerre. La déception de 1919 brisa la volonté de Lawrence et la direction de sa vie. Il se rattacha à la création littéraire, et son nom doit survivre dans ce domaine. Les *Seven Pillars*, en dépit du roman bibliographique qui embrouille les étapes de sa publication, est l'un des grand livres contemporains. Autour de lui, les lettres et les autres travaux de son auteur prennent une valeur historique.

Dans un certain sens Lawrence peut être considéré comme un amoureux du passé, qui a voulu recréer un âge révolu. Lorsque, à vingt ans, en 1908, il reçoit une « scholarship » de Jesus College, à Oxford, il choisit comme « special subject » les Croisades. Cela se travaille « deux semaines avant les examens », écrit-il à l'un de ses frères ; cela se travaille aussi au cours de deux étés passés en Syrie. Sorti de l'Université,

il est attaché aux fouilles de Carchemish, sur l'Euphrate, sous les ordres de Sir Leonard Wooley. Lorsqu'en 1914, la guerre éclate, il prend un poste aux Bureaux Arabes du Caire. C'est là qu'il conçoit l'idée d'amener les tribus d'Arabie à se révolter contre les Turcs. Les difficultés, les exploits, et aussi les désillusions de cette invraisemblable tentative forment le sujet des *Seven Pillars of Wisdom*, un témoin de l'histoire de la guerre de 1914-1918, et aussi une confession qui révèle l'âme inquiète et douloureuse de son auteur. Celui-ci prend en dégoût cette période de sa vie et, de toutes ses forces, cherche à l'oublier. Il rend ses grades, ses décorations, quitte le Foreign Office, change de nom, s'engage dans l'aviation comme simple soldat. Pourquoi ? On a cherché beaucoup d'explications à ce geste, Lawrence en a lui-même donné plusieurs, contradictoires. A ses heures de loisir, il traduit l'*Odyssée*. Son engagement expirait en mars 1935. Quelques semaines plus tard, il se fracturait le crâne dans un accident de motocyclette et mourait le 18 mai. Il avait 47 ans.

La littérature tient une place dominante dans sa vie. Parmi de nombreux textes, en voici un qui révèle bien cet état d'esprit. Sur la page de garde de son exemplaire de la *Singing Caravan*, le poème oriental de Sir Robert Vansittart, Lawrence écrit : « Carried with me on Handley-Page, from Paris to Egypt in 1919. Between Paris and Marseilles the Chapter II of my 7 *P. of W.* was written on a back cover of this book.. Its rhythm was derived from the beat of the R. R. Eagle VIII engine of our machine [1]. » Cette union de l'action et de la littérature est constante chez lui. Au cours des randonnées de la guerre il portait sur lui *The Oxford Book of Verse* et la *Morte d'Arthur* de Mallory. A tout moment, dans ses lettres, il fait de la critique littéraire. Et une note se répète : l'attrait qu'exerce sur lui la culture française.

C'est inattendu. Lawrence n'aimait guère la politique de la France en Orient ; pendant et après la guerre, il avait été hostile au mandat français sur la Syrie et le Liban. Mais Lawrence lui-même a écrit à David Garnett, qui, justement s'étonnait de cette sorte de paradoxe : « Your previous note

1. *T. E. Lawrence by his Friends*, p. 508 (p. p. A. W. Lawrence; Jonathan Cape, Londres, 1937).

suggested that I might be anti-French, biased against them for political reasons. Whereas I'm always reading the Frenchmen I like [1] ». Et Sir Leonard Woolley rappelle qu'il avait gardé d'excellents souvenirs de ses voyages en France et que, généralement, les Français lui plaisaient [2].

Lawrence a su le français très tôt : ses parents ont habité Dinard lorsqu'il avait entre trois et sept ans. Les langues que l'on apprend à cet âge s'oublient, mais se réapprennent plus tard. Lorsque, à dix-huit ans, il retourne passer des vacances en Bretagne, il peut très bien se faire comprendre : « People complimented me on my wonderful French. I have been asked what part of France I come from [3]. » E. M. Forster, le grand romancier, qui a été l'un des meilleurs amis de Lawrence, croit que sa connaissance de la langue a été plus pratique qu'approfondie. Il m'a écrit : « I was amused to find among (Lawrence's) papers a letter from a stranger, a French lady which he in acknowledging, had evidently assumed to be from a man, the profusion of *ée*'s in the text not shaking his opinion ! » Cependant, Lawrence traduira un ouvrage français, *Le Gigantesque* (*The Forest Giant*) d'Adrien Le Corbeau [4] ; il entreprendra de traduire un roman de Pierre Custot, puis l'abandonnera. Il songera aussi à *Salammbô* et reculera devant la difficulté extrême du style de Flaubert [5].

Que vaut sa traduction du livre d'Adrien Le Corbeau ? L'éditeur, Jonathan Cape, dans une préface de la réédition du texte anglais, faite après la mort de Lawrence, affirme que le travail est très libre, une interprétation tout au plus. Lawrence lui aurait dit qu'il a même ajouté « un ou deux couchers de soleil ». Or, il n'en n'est rien. *The Forest Giant* est un travail scrupuleux. Pas une phrase n'a été ajoutée ni retranchée. Et c'est un modèle du genre. Pas un contre-sens, pas une inexactitude. Lawrence ne s'est pas astreint à rendre une phrase par une autre ; il a réuni ou séparé ce qui ne l'était pas en français, de sorte que son texte reste libre et fluide ;

1. *Letters of T. E. L.*, p. p. D. Garnett (Cape, 1938), n° 360, 14 juin 1928.
2. *T. E. L. by his Friends*, p. 93.
3. *Letters* n° 8, Mont-Saint-Michel, 26 août 1907.
4. *Le Gigantesque*, Fasquelle, 1923. Le texte anglais est signé J. H. Ross.
5. Cape dans *T. E. L. by his Friends*, p. 468.

on y retrouve toute la beauté de son style habituel. Il a récrit deux fois son texte, et la plénitude de l'original passe dans la traduction. Le sujet du livre est l'histoire d'un séquoia, depuis les évolutions de la graine, entraînée par les eaux ou les vents, jusqu'à la mort de l'arbre, vieux de sept mille ans, « a magnificent idea », commente Lawrence. A. Le Corbeau emploie souvent des termes techniques, lourds et ternes. Presque toujours, Lawrence parvient à les éviter: « radicule » devient «rootlet»; « absorption dans l'ambiance» : «caught up into the stream of life ». Certains équivalents révèlent la richesse et la sûreté du vocabulaire du traducteur : « sombre voûte des forêts»: « dun echoing archway »; «fin bruissement d'ailes » : « soft shiver of wings» ; « une horreur opaque, fraîche et sans éclaircie baignait la semence du séquoia » : « a chill blind unpenetrable horror overcame the pine-seed » ; souvent, des phrases trop lentes en français sont condensées en formules nettes : « Les âges, longs ou brefs, offrent peu de différence au milieu de l'éternité » : « in the midst of eternity, an age is not so long » ; « Le crépuscule s'épand, triste et blême sur ce paysage flottant dans l'imprécision » : « Evening came down wan and weeping over an uncertain scene » ; « Jamais l'éternité ne s'évanouit entièrement » : « what has happened never wholly ceases to happen », etc... On pourrait multiplier les citations. Une conclusion s'impose : Lawrence connaît le français au point de saisir toutes les nuances de la langue littéraire. Peut-être lui faut-il faire un effort, mais il n'y paraît pas.

*
* *

A travers les allusions dont ses lettres sont parsemées, on peut reconstituer l'attitude de Lawrence à l'égard de la culture française [1].

Un trait domine toute sa vie : l'intérêt qu'il porte au Moyen Age français. On ne peut exagérer l'importance de ce thème. L'évocation de cette période s'impose à son esprit.

1. Je tiens à remercier M. David Garnett qui m'a communiqué des fragments d'une précieuse lettre inédite, écrite en mai ou juin 1928 auxquels je ferai de nombreux emprunts.

L'archéologie médiévale est l'un de ses premiers enthousiasmes. Deux voyages en France, à pied ou à bicyclette, lui permettent de connaître les principaux châteaux et les cathédrales. A Jesus College, il se passionne pour l'étude des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles avant de se spécialiser sur les Croisades. Et il lui vient à l'idée de connaître les châteaux français d'outre-mer, les forteresses des Croisés, en Syrie. Il entreprend l'exploration de ces ruines, voyageant à pied, l'été, dans des conditions de fatigue épuisante, souvent malade, plusieurs fois volé par des brigands, une fois blessé et laissé pour mort. En 1910, il obtient le grade de M. A., avec sa thèse sur l'architecture militaire des Croisés. Pendant ces trois ou quatre années, ses lettres semblent des carnets de croquis. Voici les châteaux et les cathédrales de France :

Château-Gaillard : « Also the scenery all along the river is exceedingly fine. Long strings of barges pulled by steam-tug... and the whole place is over-shadowed by the hills with the ruins of the Château... I had better content myself by saying that its plan is marvellous, the execution wonderful and the situation perfect. The whole construction bears the unmistakable stamp of genius. Richard I must have been a far greater man than we usually consider him [1]».

Fougère : « I saw (Fougère) by moonlight and a more exquisite sight I have seldom seen. The castle is quite above and beyond words. It pollutes it to mention any but Château Gaillard, Pembroke and Caerphilly in the same breath... The Tour des Gobelins is six stories in height and circular. It stands on a granite cliff 80 feet high and in the moonlight had a marvellous effect. It set off the strength of the Mélusine, a tower near with an enormous expanded base... Beyond the Mélusine, after a hundred yards of machicolated curtain come Raoul and Yrienne, two wonderful chefs-d'œuvre of military architecture [2]».

Vézelay : « This I found superb but rather in sculpture than in proportions. The carvings were the finest early work I had met till then [3] ».

1. *Letters*, n° 7, 11 août 1907, Richard I^er^ est, bien entendu, Richard Cœur de Lion.
2. *Letters*, n° 8, 26 août 1907.
3. *Id.*, n° 10, 2 août 1908.

La Provence : « I slept that night at Crussol, a fine XII century castle on a 500 feet precipice over the Rhône... Beaucaire which I saluted for the sake of Nicolette, into Arles. *The* thing in Arles is the cloister of St. Trophimus : it is absolutely unimaginably fine with its sculptures and its proportions ; all other architecture is very nearly dirt besides this Provençal Romanesque, when the scale is small... I have seen the 3 best (almost the only 3) examples at Arles, Montmajour and St-Gilles, and am absolutely bewildered... Les Baux a queer little ruined and dying town upon a lonely olive sandall'd mountain. Here I had a most delightful surprise. I was looking from the edge of the precipice down the valley far over the plain, watching the green changing into brown and brown into a grey line far away on the horizon when suddenly the sun leaped from behind a cloud and a sort of silver shiver passed over the grey : then I understood and instinctively burst out with a cry of Θάλασσα, Θάλασσα that echoed down the valley and startled an eagle from the opposite hill ; it also startled two French tourists... (Aigues-Mortes) is a lovely little place, an old, old town huddled along its old streets, with hardly a house outside its old walls still absolutely unbroken and hardly at all restored or in need of it. From it, St. Louis started for his crusades and it has seen innumerable events since [1] ».

Carcassonne : « I'm not going to describe that : ' tis impossible, impious to attempt such a thing : go and see it, expecting to find the greatest thing of your life and you will find one many times finer. How on earth has it remained unknown with its memories and its remains when people flock to St. Michel or the Tower of London [2] ? ».

Cordes : « Cordes, which is another of the indescribable, never to be paralleled, places. Imagine such a town to exist in our XXth century Europe... Take a hill, too steep for a horse to pull a cart up ; add houses, all of XIVth century except a few quite modern comparatively, say renaissance ; streets (mostly stairs), irregular and broken, running under archways and tunnels, round corners and into courtyards, expanding sometimes into a ' place ', sometimes into a cesspool. Cover these ruelles with grass, heap them with refuse, with vines and with flowers ; fill them with a picturesque tho' squalid population, throw about plenty of ruins, a church or two, eight or ten XVth century fortified gates, exquisitely carved

1., *Letters*, n° 10, 2 août 1908.
2. *Id.* n° 11, 9 août 1908.

doors luxuriating in iron-wrought Renaissance locks and hinges that would be worth a fortune in England ; make your house of stone, of brick, of tiles, of plaster and wood, but not of one only; patch a stone house with brick or wood and vice-versa ; make the plaster fall off where most artistically effective, let the dirtiest and most winding streets have the most flowers and creeper, the finest flamboyant windows and the best arcades ; in fact, put in whatever is quaint or lovely and tumble-down where it is most needed pictorially and most unlikely in reality ; deluge it with a blaze of colour and of dirt and you are in a fair way to construct Cordes, though you can never get the real thing with its hand looms and its threshing floors, its pottery and its fruit. An artist might (barring fevers) paint here for a year without a repeat and all his pictures would be lovely : it is a dream-city, with a nightmare added as well [1] ».

Reims : « Go alone to Reims, and sit down at the base of the sixth pilaster from the West on the South side of the nave aisle, and look up between the 4th and the 5th pillars at the 3d window of the clerestory on the North side of the nave. Take all the direction at a gulp and find yourself looking at an altogether adorable mist of orange and red, such a ruby, and such a gold as I have seen nowhere else in glass. And here it is all in a maze of colours, blended to despair, without a suspicion of pattern or form in it. One can imagine saints and angels and medallions and canopies, but without the smallest reason or foundation. It is pure colour, perfect. I don't suppose there was a piece of glass in it of one colour more than 3 inches square (in a window of 30 feet) and it stained the floor of the nave... an indescribable blend. The sun only came through it at about 5 o'clock and the « purple patch » climbed from the floor up to one of the pillars and faded into grey, but while it lasted I came to myself and abjured presumption and Rossetti saints. We can't do it ! or at any rate can't..... Go also to Lisieux, the most perfect town (all superlative to-night) of wooden houses in Normandy [2].

Ces impressions de jeunesse ne s'effaceront pas. En 1923, à une époque où avec une obstination presque maladive, il s'efforçait d'oublier tout son passé, il se trouve un jour devant la cathédrale de Wells. Il est alors soldat de 2e classe dans le

1. *Letters*, n° 11, 9 août 1908.
2. *Id.*, ns° 22, 29 août 1910.

corps des tanks. Un vieux pasteur l'aborde et lui demande à quoi il pense. Et voici la dissertation qu'entame Lawrence : « I told him that I was pondering over the contrast of English and French cathedrals. Ours set in closes so tree-bound and stately and primly-kept that they serve as a narthex to the shrine... Whereas French cathedrals have their feet in market places, and booths and chimmeys and placards and noise hem them in : so that in France you step from your workshop into the aisle, and in England you cannot even enter till the lawns have swept the street-dust from your feet[1]. » C'est toute une civilisation et toute une culture qu'il a recréées à partir des vieilles pierres d'Arles et de Reims ; il a trouvé là beaucoup plus que les éléments d'une thèse de doctorat.

Les Croisés transportent le style roman de France en Orient et Lawrence part étudier les cracs de Syrie. La couleur des descriptions est moins vive : les conditions du voyage laissent moins de loisirs qu'en France.

«... We went to a splendid castle, Kalaât el S'ch'k'if (perhaps you had better call it Beaufort), a fine fortress (early xiii) well situated above the Litani... On top of the hill... is a much finer fortress (Banias). It is a castle 500 yards long on a spur of Hermon and has got in one place rudimentary machecoulis like those of Château Gaillard, so I was very satisfied with it[2]. »

« I got to Hôsn, which is I think the finest castle in the world ; certainly the most picturesque I have seen — quite marvellous. I stayed 3 days with the Kaimmakam... He sent an escort with me next day to Safita, *a Norman keep, with original battlements :* the like is not in Europe, such a find[3] ! »

« At Harim, I found a Crusading castle, too ruined and rebuilt to be valuable, with underground passages which would have rejoiced the rest of the world... From Harim, I paid a flying visit to Antioch to see the walls : miles long[3] ».

Durant les deux années de fouilles à Carchemish, il retourne parfois visiter les forteresses franques de Syrie. Ger-

1. *Letters*, n° 209, 27 juin 1923.
2. *Id.*, n° 13, 2 août 1909.
3. *Id.*, n° 15, 29 août 1909. Hosn est le Crac des Chevaliers et Safita le Castel Blanc.
4. *Id.*, n° 16, 7 septembre 1909.

trude Bell, l'exploratrice, vient visiter les chantiers au cours d'un de ses voyages. Lawrence lui sert de cicerone et lui pose des questions insidieuses sur une foule de sujets, parmi lesquels figurent l'architecture française et celle des Croisés [1].

Archéologue, architecte, poète au style étincelant de couleur, Lawrence recherche d'autres aspects de son époque de prédilection. Lorsqu'un de ses frères cadets entre, à son tour, à Oxford, il lui trace un programme d'études médiévales qui comporte les œuvres de Bertrand de Born, le *Roman de Renard*, la chronique de Guillaume de Tyr [2]. En 1911, à la fin de la saison des fouilles, il fait ses bagages et note « Packed also my Rabelais, Holy Grail, Rossetti and Roland » [3]. Le lendemain, entre deux crises de dysenterie : « Lay down in a hemp plantation ... sleeping and reading the Holy Grail » [4]. Les légendes du St-Graal et la *Chanson de Roland* figurent souvent dans les listes de livres qu'il relit. En particulier, il mentionne cette dernière à David Garnett parmi ses ouvrages favoris. Il cite encore souvent *Aucassin et Nicolette*, le *Petit Jehan de Saintré*, des fabliaux. Dans la bibliothèque de sa maison de Clouds Hill, Lawrence possédait tous ces ouvrages, presque tous portant sa signature sur la page de garde et la date du jour où il les avait achetés en France.

L'Orient médiéval dépasse de beaucoup, pour lui, le domaine de la littérature. L'enthousiasme lyrique qu'il éprouve, à première vue, pour Fayçal, est-il un écho presque inconscient de l'admiration si souvent ressentie par des Anglais pour des Sarrasins décoratifs et romanesques ? De Richard Cœur de Lion à lady Hester Stanhope et à Doughty, beaucoup de voyageurs britanniques ont subi l'envoûtement de l'Orient. Lawrence suit ainsi une ancienne tradition. Sa façon de comprendre la guerre en Arabie et en Syrie — la seule qui fût à la portée des nomades à peine disciplinés qu'il menait — est encore un souvenir des Croisades. Est-ce chercher trop loin que de rattacher sa conduite, au cours des années déci-

1. *Letters*, n° 30, 23 mai 1911.
2. *Id.*, n° 31, 8 juin 1911.
3. *Oriental Assembly*, p. 51. L'ouvrage m'a été gracieusement communiqué par son éditeur, Williams and Norgate. Le 4e ouvrage est, naturellement, la *Chanson de Roland*.
4. *Oriental Assembly*, p. 53.

sives de la guerre, à la révélation du Moyen Age qu'il avait eue en France devant les ruines de Fougère et de Château-Gaillard ?

*
* *

Dans un domaine plus littéraire, l'influence française qu'il a subie est aussi nette. Dans la lettre que j'ai déjà citée, écrite à l'un de ses frères qui prépare les *degrees* d'Oxford, il donne une documentation sommaire sur le xv^e et le xvi^e siècle : « If you touch Renaissance France, read a little Rabelais (especially *L'Ile Sonnante* in Book V) ; between Villon, Rabelais and Ronsard (with Clément Marot) you get the flesh and blood of the Renaissance [1]. » Rabelais représente pour lui l'un des sommets de la pensée humaine; il le répète souvent : « My big books, *Leaves of Grass*, *War and Peace*, *The Brothers Karamazoff*, *Moby Dick*, Rabelais, *Don Quixote* [2] » écrit-il en 1924 ; et, trois ans plus tard, c'est encore la même liste qu'il donne à Edward Garnett [3]. Rabelais était le seul des quatre auteurs étrangers qu'il lisait dans l'original. Il cite parfois Marot, du Bellay, Ronsard et les grands classiques. Il découvre ces derniers à vingt-deux ans : « I can read Molière and Racine and Corneille and Voltaire now : — a whole new world. You know, I think, the joy of getting into a strange country in a book : at home when I have shut my door and the town is in bed — and I know that nothing, not even the dawn — can disturb me in my curtains [4]. » L'exploration de cette terre inconnue crée parfois des déceptions : plus tard, il écrira à David Garnett qu'il estime « Molière no good [5] ». Par contre : « Racine I have read all, I wish he had written for ever [6] ». La littérature du xvii^e siècle est l'une de celles qui s'exportent le plus difficilement. En Angleterre, ce sont surtout des érudits, Lytton Strachey, T. S. Eliot, Maurice Baring, qui ont saisi le charme de ses vers : Lawrence prend ainsi rang parmi une élite. Toujours dans la même lettre à David Gar-

1. *Letters*, n° 31, 8 juin 1911.
2. *Id.*, n° 255, 29 septembre 1924.
3. *Id.*, n° 327, 1er décembre 1927.
4. *Id.*, n° 21, août 1910.
5. Lettre inédite que m'a aimablement communiquée M. Garnett.
6. *Id.*

nett, il note, sans commentaires, Boileau et Piron : il a dû lire ce dernier pour comprendre les vitupérations de Voltaire, qu'il n'aime pas. Et, enfin, il faut retenir cette déclaration : « There went something out of France after the Fronde, what I call strength. » C'est en effet le moment où la littérature française rompt avec la puissance exubérante du XVI^e siècle pour se discipliner. Le ton change, s'assourdit, si l'on veut.

Le XVIII^e siècle ne semble guère l'avoir intéressé. Attiré par le Moyen Age et par Racine, Lawrence ne goûte pas cet âge sans poésie, sans élan, intellectuel et raisonneur, qui affirme sans preuves et sans discussions, alors que lui-même, inquiet, instable, cherche une solution à l'énigme de sa vie. Il a d'abord demandé sa voie à la littérature ; il lui demande plus tard l'oubli, et, peu à peu, son attention se fixe surtout sur les poètes et les plus poétiques des prosateurs. Il cherche en eux une symphonie d'harmonies ou de couleurs : « Lamartine I like », écrit-il à David Garnett [1]. Il voit aussi en lui l'auteur du *Voyage en Orient* : « The Asia of Kinglake and Lamartine is wholly gone. Our eyes show us this, and some of us, the medievalists, lament it [2] ». Par delà un orientalisme périmé, il recherche la musique du style et des vers. Il écrit encore à D. Garnett : « The next great crowd are the de Nerval, Rimbaud, Verlaine, Leconte de Lisle, Heredia, with Mallarmé perhaps. Baudelaire wrote fine prose [3]. » Helléniste, sa traduction de l'*Odyssée* a cependant peu de ressemblances avec celle de Leconte de Lisle, à l'archaïsme voulu, alors que Lawrence a donné un texte en style aussi moderne que possible. Par contre, l'impression que lui a produite Heredia a dû être profonde. En 1915, pendant qu'il était encore au Caire, il apprit qu'un de ses frères avait été tué sur le front. Sa réponse à la lettre d'un autre de ses frères, qui lui avait appris la nouvelle, est une lettre très sèche, dans laquelle perce une intense lassitude. Et l'on y trouve cette phrase : « All the relief I get is in *The Greek Anthology*, Heredia, Morris and a few others! Do you [4] ? »

1. Lettre inédite.
2. *Oriental Assembly*, p. 73.
3. Lettre inédite.
4. *Letters*, n° 87, 17 juillet 1915. Les Lawrence étaient cinq ; deux furent tués

Toujours dans la lettre à David Garnett, il nomme sans commentaires, parmi les auteurs qu'il a lus : Victor Hugo, Théophile Gautier et Balzac. Par contre, *Salammbô* lui paraît « almost the best thing in French », « a miracle of style », qu'il met de pair avec l'*Arabia Deserta*, de Doughty, son livre préféré [1]. L'Orient surnaturel de Flaubert ne choque pas cet homme qui connaît l'Arabie et la Syrie comme peu de voyageurs ont pu le faire. Bien au contraire : il admire la reconstitution de Flaubert, lui trouve une vérité profonde, une force d'évocation qui permet de négliger les détails inexacts. Dans l'introduction des *Seven Pillars of Wisdom* [2], il écrit, lorsqu'il analyse le sens de la révolte arabe : « The logical end of a war of creeds is the final destruction of one, and *Salammbô* is the classical textbook instance [3]. » Cette allusion à l'épisode du Défilé de la Hache mérite d'être retenue.

Il faut encore citer deux autres jugements, de moindre importance : « My mind moves me this morning to write you a whole series of letters, to be more splendid than the *Lettres de Mon Moulin* [4]. » Et, lorsqu'il recommande des ouvrages français à une amie américaine mariée à un Français : « A short story of Mérimée, *La Vénus de l'Ile*, is most wonderful, I think, and also several others I have read [5]. » Il s'agit, naturellement, de *La Vénus d'Isle.*

Lawrence n'a pas été attiré par les écrivains uniquement intellectuels, semble-t-il. « The memoir people, Taine and Thiers a wash out », dit-il à David Garnett, dans la lettre que j'ai déjà citée. Viollet-le-Duc le passionne, à titre d'archéologue et d'auteur du *Dictionnaire Raisonné.* Quelques mois avant sa mort, alors qu'il a tout fait pour étouffer en lui les souvenirs de sa jeunesse, Lawrence écrit, à propos de ce travail : « It isn't a book to possess but one to refer to. I call it a cheap price for what must be, in England, a rarity. I expect

1. *Letters*, n° 163, 28 août 1922.
2. Supprimée dans l'édition de 1926 et celle de 1935. Publiée dans *Oriental Assembly*.
3. *Oriental Assembly*, p. 111.
4. *Letters*, n° 205, 10 mars 1923.
5. *Id.*, n° 71, 24 avril 1914.

it is common in Paris : but then there is the franc exchange [1]. » La livre sterling valait alors 75 fr. !

Aucun écrivain contemporain ne semble avoir vivement intéressé Lawrence. Cependant, il a lu Proust, comme beaucoup d'Anglais cultivés : « I feel that *Ulysses* (slightly) and Proust (enormously) depend on social conditions for their public, which means their value [2] ». Il saisit ainsi le défaut fondamental du roman d'atmosphère tel que l'a conçu l'auteur de la *Recherche du temps perdu.* Il connaît quelques livres de Gide et fait une remarque pénétrante sur lui : « André Gide's book on Dostoevsky was not good. He tried to make him into a Protestant (Gide is a French Protestant) and didn't get to grips with his real powers and depths. Few Frenchmen could. They are too dapper to feel as untidily and recklessly as the Russians [3] ». Sur Anatole France, qu'il avait lu d'abord en traduction, il a aussi une formule heureuse : « *L'Étui de Nacre...* of course delightful but too much in one vein [4]. » Avec le vieux pasteur de Wells à qui il avait exposé ses théories sur les cathédrales françaises, il discutait Verhaeren et *La Cathédrale* de Huysmans [5]. David Garnett me signale des mentions, sans commentaires, de Giraudoux et de Julien Benda. Lawrence semble s'être tenu au courant de toute la production française contemporaine.

Il connaît la plupart des poètes. Lorsqu'il était à Carchemish, en 1913, James Elroy Flecker, de Montana où il se soignait, lui avait recommandé les *Poèmes* de Paul Fort, *Aréthuse* de Henri de Régnier et deux recueils de Samain, *Le Jardin de l'Infante* et *Aux flancs du Vase.* Lawrence les commanda en France, en compagnie du *Horla*, de Maupassant [6]. Le voyage fut compliqué. *Le Horla* se perdit en route, Paul Fort eut du retard ; les autres recueils finirent par arriver. « Samain is very beautiful but hot air... I don't think much of H. de Régnier [7]. » Ailleurs, il cite Guillaume Apollinaire,

1. *Letters*, n° 532, 18 août 1934.
2. *Id.*, n° 550, 20 décembre 1934.
3. *Id.*, n° 281, 15 janvier 1926.
4. *Id.*, n° 59, 5 avril 1913. A la même date, il lit *Marie-Claire*, de Marg. Audoux.
5. *Id.*, n° 209, 27 juin 1923.
6. *Id.* n° 67, 26 décembre 1913.
7. *Id.*, n° 71, 24 avril 1914.

Jules Laforgue, dont les *Moralités Légendaires* lui semblent « a miracle of style[1] » comme *Salammbô*[1]. A David Garnett il écrit : « As for the de Noailles, Jammes, Larbaud sequence, I haven't much patience with them [2]. »

* * *

Ce sont là les références que j'ai relevées. La correspondance de Lawrence n'est pas entièrement publiée : 583 lettres ont paru, pas toujours intégralement. De nouveaux documents révéleront peut-être d'autres aspects de la question. Cependant, on peut déjà tirer certaines conclusions de ces citations. Tout d'abord, il est vain de dresser une liste des grands noms qui peuvent manquer : rien n'autorise à croire que si, par exemple, Lawrence ne cite pas Chateaubriand, c'est qu'il n'ait rien lu de lui. Il est probable qu'il a négligé peu d'ouvrages français importants. Constatons la netteté de son choix. A vingt-deux ans, il a choisi ses auteurs préférés ou plutôt les notes qui lui plaisent. Ce qu'il demande à la littérature française, c'est un élément de poésie et de musique différent des sonorités anglaises : Racine, en premier lieu, puis Lamartine, Nerval, Rimbaud, Verlaine, les Parnassiens. Sur cette recherche d'harmonies neuves, un document apporte une indication supplémentaire : la liste des disques de phonographe que possédait Lawrence [3]. Un catalogue de ce genre est plus révélateur que celui d'une bibliothèque, car on n'achète des disques que pour les entendre, tandis qu'on peut laisser un livre dormir sur une étagère.

Lawrence adorait la musique et sa collection de disques était l'indice d'un goût sûr : presque tout Beethoven, beaucoup de Mozart, de Wagner, de Schubert ; du Strawinsky et du Hugo Wolff, de nombreuses pièces d'Elgar, des chœurs grégoriens et des pièces d'orgue anciennes, enregistrées par Dupré, etc. Les disques français forment une sélection : plusieurs pièces de Josquin des Prés, de Mauduit, de Couperin ;

1. *Letters*, n° 163, 28 août 1922.
2. Lettre inédite.
3. Dans *T. E. Lawrence by his Friends*, dressée par W. Warwick James.

la *Symphonie Fantastique*, la *Symphonie sur un Thème Montagnard* de Vincent d'Indy ; *Psyché*, le trio, le quatuor, le quintette en *fa* majeur de César Franck ; une pièce de Caplet ; la rhapsodie pour orchestre et deux sonates de Debussy ; les pièces pour harpe et le trio de Ravel ; *Pacific* 231 de Honnegger ; le *Bœuf sur le Toit* de Darius Milhaud. A deux ou trois exceptions près, ce sont là des œuvres de premier plan, mais non pas celles qui, exécutées trop souvent, sont presque devenues banales. Les sonates de Debussy sont beaucoup moins connues que ses préludes. Le trio de Ravel, délicieuse œuvre de jeunesse, n'a pas la vogue de *la Valse* ou du *Boléro*. Quant au choix des auteurs, Berlioz, d'Indy, Franck, Debussy et Ravel sont cinq des plus grands compositeurs français ou de culture française. Une liste complète ne comporterait guère en plus que deux noms : Fauré et Roussel. Le choix de ces œuvres françaises, d'inspiration plus profonde et moins abstraite que les pièces anglaises ou allemandes, plus architecturales que les russes, ne révèle pas seulement un goût pour la nouveauté des harmonies et des rythmes. Lawrence a dû trouver en elles un écho de son goût littéraire. Elles livrent une partie du secret de cet esprit inquiet : son sens lyrique. La mesure des vers et des notes est pour lui un besoin impérieux. Ce qu'il leur demande est peut-être le frémissement, l'éclat et l'équilibre dont l'union se trouve réalisée chez Racine et chez Nerval, chez Berlioz et chez Ravel.

Claire-Éliane Engel.

NOTES ET DOCUMENTS

BODIN ET BEN JONSON

Les rapports entre Bodin et Ben Jonson ne sont pas passés entièrement inaperçus. Ils apparaissent dans *The Masque of Queens*, où Ben Jonson lui-même signale *La Démonomanie des Sorciers* comme une des sources de sa science de la sorcellerie [1]. M. Castelain le remarque dans son analyse de *The Masque of Queens* :

« Et sans doute, il y a dans tout cela plus d'érudition que de fantaisie ; de tous les masques de Jonson, il n'en est peut-être pas un qui témoigne de plus de science. Chaque page est bourrée de notes, de citations et de références ; il a lu tout ce qui concerne la démonologie, la sorcellerie, et Paracelse et Bodin et Porta [2]. »

On trouve aussi une référence à Bodin dans l'édition définitive de Ben Jonson de C. H. Herford et de Percy Simpson [3] où il s'agit des livres de la bibliothèque de Ben Jonson :

« There is ample proof that the twenty pounds Lord Pembroke gave him every New Year's day to buy books were carefully spent. Jonson's library was an arsenal of learning... Similarly, the elaborate notes of the *Masque of Queens* show his close study of the literature of witchcraft. »

Mais malgré sa connaissance intime de la *Démonomanie* on ne trouve pas d'ouvrages de Bodin dans la liste hypothétique des livres de la bibliothèque de Ben Jonson dressée par Herford et Simpson. Il est tout à fait possible que Jonson ait possédé un exemplaire de quelque ouvrage de Bodin, détruit par l'incendie qui ravagea sa bibliothèque au mois d'octobre 1625 [4]. Cependant

1. Paul Brink, dans sa compilation, *Literarische Anspielungen in den Werken Ben Jonsons'* (Strasbourg, 1908), p. 117, donne une liste des emprunts à Bodin comme Jonson lui-même les indiqua.
2. Maurice Castelain, *La vie et l'œuvre de Ben Jonson*, Paris, 1908.
3. Oxford, Clarendon Press, 1925, vol. I, p. 250.
4. *Ibid.*, p. 261.

cette connaissance de la *Démonomanie* n'est pas un fait extraordinaire, puisque ce livre était parmi les ouvrages de Bodin un des plus répandus et avait suscité beaucoup de discussions en Angleterre, surtout après que Reginald Scott eut écrit son *Discovery of Witchcraft*, où il attaque violemment la crédulité de Bodin [1].

Un lien plus significatif entre Bodin et Ben Jonson se trouve dans *Volpone*, dans le passage suivant [2] :

> And then for your religion, profess none
> But wonder at the diversity of all ;
> And for your part protest were there no other
> But simply the laws of the land, you could content you.
> Nic. Machiavel and M. Bodin both
> Were of this mind.

Sir Politic Would-Be, le personnage qui parle, est une caricature du petit esprit trivial, qui fait le diplomate important et le citoyen du monde. J. D. Rea, dans son édition de *Volpone* [3] a démontré que Ben Jonson a cherché à faire une caricature de Sir Henry Wotton, ambassadeur anglais à Venise à cette époque.

On remarquera ce fragment de *Volpone* pour plusieurs raisons : son interprétation erronée, mais significative, des faits ; les problèmes de rapports qu'il nous pose ; l'indication qu'il nous donne à propos de l'opinion anglaise sur Bodin durant la première partie du XVII^e siècle.

Examinons de plus près ce passage. D'abord Ben Jonson déclare que Machiavel et Bodin étaient tous les deux athées ; que leur religion était la religion de l'État, leur dogme la loi du pays. Mais le poète anglais, comme nous le verrons, avait tort. Il a puisé son opinion, sans doute, dans des œuvres de critique postérieures plutôt que dans l'étude des écrits mêmes de Bodin (sauf la *Démonomanie*) et de Machiavel. Car quoique Bodin et Machiavel soient loin d'être orthodoxes, néanmoins ils ne sont athées ni l'un ni l'autre.

1. *The Discoverie of Witchcraft, wherein the Lewde dealing of Witches and Witchmongers is notably detected in sixteen books*, London, 1584. Voir l'édition moderne, avec une introduction excellente, du Dr Brinsley Nicholson, 1886. Comparez aussi Gabriel Harvey dans *Pierce's Supererogation* (1593, édition de Grosart, II, 291), où il dit : « Scotte's *discovery of Witchcraft* dismasketh sundry egregious impostures and in certain principalle chapters and speciall passages hitteth the nayle on the head with a witness ; howsoever, I could have wished he had either dealt somwhat more curteously with Monsieur Bodine or confuted him somewhat more effectually. »
2. Act. IV, scène I.
3. London, 1919 (Yale Studies in English, 59), Intro. XXXI.

La nuance exacte de leur sentiment religieux est difficile ou même impossible à déterminer objectivement. La complexité de la personnalité religieuse de Bodin a attiré beaucoup d'écrivains [1] ; peut-être les jugements les plus satisfaisants sont-ils ceux de quelques critiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. Martin del Rio, jésuite, auteur de *Disquisitionum magicarum libri sex* [2], cité par Bayle, décrit la religion de Bodin comme étant « amphibie ». L. J. Diecman, dans son *De Naturalismo* dit :

« De religione hominis (Bodini) certius nihil dici potest, quam secundum varios aetatis annos variam fuisse [3]. »

Et Polycarpus Lyserus écrit dans son *Selecta de Vita et Scripti Joannis Bodini* :

« Qui Bodinum atheis accensent, vel athei vocabulum nimis late accipiunt, vel Bodini scripta non evoluerunt. Si reprehendendus est Bodinus circa religionem, dicerem illum potius superstitiosum, et ad Iudaismum pronum, quam atheum. In primis Daemonomania, et, universae naturae theatrum; talia habent, quae ab atheo nunquam afferuntur [4]. »

Ostensiblement, Bodin est resté catholique toute sa vie, en dépit de beaucoup d'accusations de protestantisme. Comme M. Chauviré l'a remarqué [5], il n'est pas probable que Bodin soit allé à Genève pour y devenir protestant ; le Jehan Bodin cité dans la *France Protestante* doit être un autre. Pendant son adolescence, il avait été Carme [6]. Cependant, il est bien difficile de concilier une foi orthodoxe avec l'audace de l'*Heptaplomeres*. Mais, s'il n'est pas orthodoxe, Bodin possède une religiosité profonde. Même sa première œuvre importante, la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566) respire le sentiment d'un Dieu tout-puissant, le Dieu terrible des Hébreux ; Bodin exprime la conception théocratique de l'histoire des réformateurs allemands :

« Quid autem ad immortalis Dei gloriam, quid ad veram utili-

1. P. Mesnard, *La Pensée religieuse de Jean Bodin*, *Revue du XVIe siècle*, XVI (1929) ; pp. 77-121 aussi F. von Bezold, *Jean Bodin's Colloguium Heptaplomeres und das Atheimus im XVI Jahrhundert*, *Historische Zeitschrift*, CXIII (1914), pp. 260-315.
2. Lyon, 1612.
3. Leipzig, 1684, p. 3.
4. Wittemberg, 1715, section VIII.
5. *La République de Jean Bodin* (Paris, 1914), pp. 24-25.
6. A. Ponthieux, « Quelques documents inédits sur Jean Bodin », *Revue du XVIe siècle*, XV (1928), pp. 56-99.

tatem maius esse potest, quam quod ab historia sacra, religio adversus Deum, pietas in parentes, charitas in singulos, iustitia in omnes propagatur ? unde vero prophetarum voces et oracula, unde animorum aeternam vim ac potestatem, nisi ab historiae sacro fonte hausimus [1] ? »

En tout cas, nous pouvons dire que Bodin, obsédé par les influences célestes, par l'astrologie, la démonomanie, etc., possède un sentiment vif du surnaturel ; Ben Jonson le compare à tort à Machiavel, plus rationnel, plus sceptique sur les manifestations de l'au-delà.

Nous ne pouvons faire que des hypothèses quand il s'agit de la foi personnelle ; mais quant à l'attitude de Bodin et de Machiavel envers la religion dans l'État, il n'y a pas d'ambiguïté. Tous les deux la considèrent comme un frein social indispensable, comme un instrument de solidarité, comme un moyen d'assurer la vie de la République. Bien plus, le sentiment déiste de Bodin est non seulement à la base de son système de l'État, mais il est le fondement, comme l'a si bien montré M. André Gardot, de ses opinions sur le droit international de son temps. Les *Discorsi* de Machiavel sont un témoignage de la nécessité de la religion dans l'État ; Machiavel y exprime ses vues sur ce sujet : I (12, 14) ; II (12, 13, 15)[2]. Bodin souligne l'idée dans la préface de l'édition de 1578 de la *République* :

« Polybe gouverneur et lieutenant de Scipion l'Africain, estime le plus sage politique de son aage, ores qu'il fust droict Athéiste, néantmoins il reccommande la religion sur toutes choses, comme le fondement principal de toutes Républiques, de l'exécution des loix, de l'obéissance des sugets envers les Magistrats, de la crainte envers les Princes, de l'amitié mutuelle entr'eux et de la iustice envers tous : quand il dit que les Romains nont jamais rien eu de plus grand que la religion, pour estendre les frontières de leur Empire et la gloire de leur hauts faits par toute la terre [3]. »

Il insiste sur la question et, ce qui est caractéristique, il le fait presque dans les mêmes termes dans le chapitre VI du livre IV de la *République* :

1. *Proemium de facilitate, oblectatione, et utilitate historiarum*, p. 4.

2. Par exemple, I (12) : « Les princes ou les républiques qui veulent se maintenir à l'abri de toute corruption doivent, sur toutes choses, conserver dans toute sa puissance la religion et ses cérémonies et entretenir le respect pour leur sainteté, parce qu'il n'y a pas de signe plus assuré de la ruine d'un Etat que le mépris du culte divin ». (*Œuvres* de Machiavel, traduites par A. C. Buchon, vol. I, Paris, 1867).

3. P, II.

« Et d'autant que les Atheistes mesmes sont d'accord, qu'il n'y a chose qui plus maintienne les estats et Republiques que la religion, et que c'est le principal fondement de la puissance des Monarques et seigneuries, de l'execution des loix, de l'obeissance des sugets, de la reverence des magistrats, de la crainte de mal faire, et de l'amitié mutuelle envers un chascun, il faut bien prendre garde qu'une chose si sacree, ne soit mesprisee ou reuoquee en doubte par les disputes : car de ce poinct là despend la ruine des Republiques : et ne faut pas ouÿr ceux qui subtilisent trop par raisons contraires puis qu'il est ainsi que *summa ratio est quae pro religione facit*, comme disoit Papinian [1]. »

Il est clair, dès lors, que Machiavel et Bodin partagent la même opinion sur la nécessité de la religion dans l'État. Bodin cependant, à cause soit d'une fausse interprétation, soit de malentendu, accuse Machiavel, dans la préface de la *République*, d'athéisme et il projette d'écrire un traité antimachiavélique. Mais je trouve que peut-être cette *erreur* est plus complexe qu'elle ne paraît... Bodin, comme nous le voyons dans la *Methodus*, a connu à fond l'œuvre de Machiavel [2]. Cette « fausse interprétation » est-elle voulue ? Est-ce que Bodin, dans la *République*, s'incline devant l'opinion publique française de plus en plus hostile envers les Italiens et attaque Machiavel pour plaire aux lecteurs, quoiqu'il sache bien que ses accusations ne sont pas entièrement justifiées ? Au moins la différence de ton frappante, quand il s'agit de Machiavel, entre la *Methodus* et la *République*, soulève des doutes de cette sorte.

Lisons cette attaque dans la préface de la *République* :

« Nous avons pour exemple un Macciavel, qui a eu la vogue entre les couratiers des tyrans et lequel Paul Jove ayant mis au rang des hommes signalez, l'appelle neantmoins Atheiste, et ignorant des bonnes lettres : quant à l'Atheisme, il en fait gloire par ses escrits : et quant au sçavoir, ie croy que ceux qui ont accoustumé de discourir doctement, peser sagement, et resoudre subtilement les hauts affaires d'estat, s'accorderont qu'il n'a iamais fondé le gué de la science Politique, qui ne gist pas en ruses tyranniques, qu'il a recherchees par tous les coins d'Italie, et comme une douce poison coulee en son livre du Prince, où il rehausse jusqu'au Ciel, et met pour un Parangon de tous les Roys, le plus desloyal fils de Prestre qui fust onques : et lequel neantmoins auec

1. Éd. de 1578, p. 480.

2. Voir surtout l'histoire des *conversiones* de Florence, basée sur Machiavel, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (Paris, 1572), pp. 249 sq.

toutes ses finesses, fut honteusement precipité de la roche de tyrannie haute et glissante, où il s'estoit niché, et en fin exposé comme un belistre à la mercy et risee de ses ennemis, comme il est advenu depuis aux autres Princes qui ont suivy sa piste, et pratiqué les belles reigles de Macciavel [1]. »

Par conséquent, Bodin, loin d'être un disciple avoué de Machiavel, comme l'implique l'opinion de Ben Jonson en associant son nom à celui du Florentin, se range officiellement et ouvertement dans le camp opposé. Son hostilité vis-à-vis des opinions de Machiavel est d'ailleurs exprimée dans d'autres passages de la *République*. Un paragraphe comme celui-ci est caractéristique :

« Tel (comparable à Caracalla) estoit le Comte Valentin, fils du pape Alexandre septieme (*sic*), que le Macciavel met pour le parangon des Princes, quelque traitté qu'on fist avec lui et son père, il n'y auoit iamais de fiance [2]. »

Si l'on peut se demander si la plupart des écrivains du XVI^e^ siècle en France avaient lu Machiavel, on peut être sûr que Bodin l'avait lu : non seulement le fameux *Prince*, mais aussi les ouvrages moins connus tels que les *Istorie Fiorentine*, l'*Arte della Guerra*, les *Discorsi*, et même le *Ritratto delle Cose della Francia*, et les traces de ces lectures sont facilement reconnaissables dans son œuvre [3]. Et quelle était la réputation de Machiavel en Angleterre au commencement du XVII^e^ siècle ? Est-ce que Jonson a fait à Bodin un compliment délicat en le comparant au Florentin ? Malheureusement, non. Car, en ce qui concerne la personnalité de Machiavel, l'Anglais lettré moyen du XVII^e^ portait sur elle un jugement conventionnel et arrêté. L'étiquette était déjà posée sur Machiavel, et sa personnalité si définitivement fixée qu'il n'était nécessaire à personne de consulter sa vie ou ses écrits pour se former une opinion. Machiavel eut la chance d'être condamné d'avance, à cause de l'ignorance du public anglais, et c'est pour cela qu'il eut cette notoriété sur la scène élisabéthaine, notoriété qu'il n'aurait pas eue autrement. Comme Meyer [4] et Praz [5] l'ont

1. P. III.
2. Éd. de 1578, p. 596.
3. Une étude excellente sur les rapports de Machiavel et de Bodin se trouve dans le mémoire de M. Guillaume Cardascia pour le diplôme d'Études supérieures d'italien, *L'Influence de Machiavel sur Jean Bodin et les Auteurs politiques français du XVI^e^ siècle* (1937).
4. *Machiavelli and the Elizabethan Drama*, Heidelberg, 1897.
5. *Machiavelli and the Elizabethans*, Oxford University Press, 1928.

bien prouvé, le lecteur anglais moyen et l'écrivain anglais moyen n'ont pas formé leur jugement d'après ce que Machiavel a écrit, puisque ses ouvrages furent traduits longtemps après que sa légende eut été fixée [1]. L'idée courante que l'on eut de Machiavel fut plutôt créée par la traduction anglaise du livre d'Innocent Gentillet, *Discours sur les Moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un Royaume... contre Nicolas Machiavelli* (1576), faite par Simon Patericke en 1602 [2].

Cette traduction, d'une popularité énorme, a fait de Machiavel, à partir de *The Jew of Malta*, le personnage représentatif de la méchanceté dans de nombreux drames élisabéthains. Le nom du Florentin, dans l'esprit anglais, était irrévocablement synonyme de toutes choses infernales. Ce fut le sort de Bodin de faire ses débuts dans la littérature anglaise en très douteuse compagnie ; le fait que Ben Jonson l'a considéré comme un frère en diabolisme de Machiavel prouve que le portrait de Bodin était brossé de la même encre qui a noirci irrémédiablement la réputation de l'auteur du *Prince.*

On a bien connu en Angleterre le nom et la légende, sinon le fond, de Machiavel, grâce aux efforts de Gentillet et des dramaturges. Bodin n'eut pas un Gentillet pour lui faire la même réclame et pour le défigurer ; mais il y a bien des voies par lesquelles il aurait pu être connu en Angleterre et attirer l'attention passagère de Ben Jonson. Je n'insiste pas ici puisque les rapports de Bodin avec les Anglais et spécialement avec les diplomates anglais forment le sujet d'une autre étude.

D'abord, naturellement, il fut connu dans les milieux académiques. La *République*, d'après Gabriel Harvey, fut beaucoup lue à Cambridge [3] :

« You cannot stepp into a scholar's studye, but tenne to one you shall likely find either Bodin, *De Republica*, or Le Roye's Exposition uppon Aristotles Politiques or sum other like French or Italian Politique Discourses. »

Bodin fit une traduction latine de la *République* en 1586, puisqu'il avait observé pendant sa première visite en Angleterre que

1. Cf. Ad. Gerber, *Niccolo Machiavelli : Die Handschriften. Ausgaben und Uebersetzungen seiner Werke im* 16 *und* 17 *Jhrd.* Gotha, 1912.

2. *Discourse upon the Means of well-governing and maintaining in good peace a kingdome or other principalities... against Nicholas Machiavell, the Florentine,* London, 1602.

3. *Letter-Book,* Camden Society, 1884, p. 79.

son livre était lu à Cambridge dans une version latine fautive [1]. Le *Letter Book* de Harvey contient une autre référence à Bodin qui montre une connaissance de la *Methodus* [2] :

« You suppose that the first age was the goulde age. It is nothing soe. Bodin defendeth the goulde age to flourish nowe and our first grandfathers to have rubbied thorowghe in the iron and the brasen age at the beginning when all things were rude and unperfitt in compairson of the exquisite finesse and delicacye that we are growen unto at these days. »

Ce qui est sans doute une référence au chapitre VII de la *Methodus* : *Confutatio eorum qui quatuor monarchias aureaque secula statuunt* [3]. L'amitié personnelle de Bodin et de Harvey est notée par Sydney Lee dans sa *French Renaissance in England* [4] :

« Harvey made the personal acquaintance of Bodin, when the latter visited the University of Cambridge in 1579. Bodin, according to the Cambridge scholar's own account, likened him to Homer [5]. Harvey's enemy, Tom Nash, states that Harvey addressed a highly complimentary letter to Bodin which drew from the Frenchman an ' answer in the like nature ', which was hardly intended to be taken seriously. »

De plus, Ben Jonson, au cours de ses lectures étendues, ne pouvait manquer de s'intéresser dans une certaine mesure à la question de la raison d'État, tant discutée pendant la Renaissance [6]. C'est aussi un débat dans lequel Bodin a pris une part

1. Épître Déd. de l'édition latine (1586) : « Tametsi nova occasione ad id (pour faire une traduction latine de la *République*) maximè impulsus essem, cùm Londini Olybium Gallum hominem in privatis illustrium virorum aedibus ; alium item apud Cantabriges in ipsa Academia difficili ac molesta ratione Anglis Rempublicam nostram interpretari comperissem. »

2. Harvey, *op. cit.*, p. 86.

3. Cf. *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, 2e éd. (Paris, 1572), p. 470. « Nam aetas illa quam auream vocant, si ad nostram conferantur, ferrea videri possit, etc. »

4. Oxford, Clarendon Press, 1910, pp. 321-322, n. 1,.

5. Cf. dans G. Harvey, *Works*, éd. Grosart (London, 1884-85), I, 252, ces vers du sonnet XXII de Greene's *Memorial of certaine Funerall Sonnets* :

« Some tales to tell, would I a Chaucer were :
Yet would I not even now a Homer be :
Though Spencer me hath often Homer termed :
And Monsieur Bodine vowd as much as he. »

Cf. aussi *ibid.*, II, 23 et II, 24.

6. Cf. F. Meinicke, *Die Idee der Staatrason in der neureren Geschichte*, München, 1925.

importante. Il y a des indications de cette préoccupation dans *Volpone*, outre le fragment déjà cité :

Peregrine (lisant le journal de Sir Politik) :

> I went and bought two toothpicks, whereof one
> I burst immediately in a discourse
> With a Dutch merchant, 'bout ragion del stato [1].

Et Sir Politik :

> I had read Contarene, took me a house,
> Dealt with my Jews to furnish it with moveables [2].

Le Cardinal Gasparo Contarini, l'auteur de *De Magistratibus ac Republica Venetorum*, était bien connu de Bodin, qui fait souvent allusion à lui à la fois dans la *Methodus* et dans la *République*, et qui attaque sa thèse que Venise est un exemple du *stato misto* [3]. L'ouvrage de Contarini avait été traduit en anglais par Lewis Lewkenor en 1599 [4]. Une autre indication des lectures de Ben Jonson sur les sujets politiques : trouvée cette fois dans la *Magnetic Lady* :

Sir Moth : (à propos de Bias un « vi-politic » ou « sub-secretary. »

> A chrysolite, a gem, the very agate
> Of state and policy, cut from the quar
> Of Machiavel ; a true Cornelian
> As Tacitus himself, and to be made
> The brooch to any true state-cap in Europe [5].

Bodin était même mieux connu des diplomates anglais que des personnages académiques comme Gabriel Harvey. Jean Moreau-

1. Act. IV, scène I.
2. *Ibid.*
3. *Republique*, éd. de 1578, p. 191 : « Contarin a faict mesme iugement de la Republique de Venise, disant qu'elle estoit meslee des trois Republiques, comme celle de Rome et de Lacedemone. Car, dit-il, la puissance royale est aucunement au Duc de Venise, l'Aristocratie au Senat, l'estat populaire au grand Conseil. Depuis luy, Ianot a mis en lumière le vray estat de la Republique Venitienne, où il monstre par evidens tesmoignages, recueillis des anciens registres de Venise, que Contarin s'estoit fort abusé... mais quoy qu'il en soit, il est tout certain qu'à present c'est une vraye seigneurie Aristocratique... » Voir aussi la *Methodus* (éd. de 1572), p. 291 : « Quae cum ita sint, non video cur Contarenus Rempublicam Venetorum ex triplici genere temperatam esse putat... »
4. *The Commonwealth and government of Venice... translated by L. Lewkenor*, London, 1599.
5. Act. I, scène I.

Reibel, dans sa thèse, *Jean Bodin et le Droit Public Comparé* [1], a démontré l'importance de ces amitiés diplomatiques pour la formation de la *République* ; de plus, les relations de Bodin avec plusieurs hommes d'État anglais sont évidentes aussi dans la *Methodus* [2]. Et un coup d'œil sur le *Calendar of State Papers, Foreign Series*, pendant la période de 1582 à 1586, nous révèle la présence du nom de Bodin souvent dans les circonstances intéressantes et suggestives. Nous y trouvons onze références à Bodin à cette époque [3].

Une lettre personnelle de Bodin à Walsingham, datée le 20 janvier-le 9 février 1582, nous apprend que Bodin avait été en correspondance avec la Reine Elisabeth ; mais craignant qu'elle ne fût fâchée contre lui, il demanda à Walsingham de tenter une réconciliation avec elle. En outre, il décrit la Furie d'Anvers comme étant une affaire malheureuse [4].

« Since I was informed last year that the Queen of England had been offended by some word which I had let slip in my letter, and which seemed to me at the time necessary, I have not ventured to make bold to write to her ; fearing that I might haply reopen the wound instead of healing it. You know how difficult it is to conduct oneself so wisely towards princes and princesses, when it is a question of saying or not saying something touching their state, as not to offend them. However, the occasion which has presented itself in the last few days has constrained me to write to her, as you may see by the letter I have written, which I am sending to you to judge if it is expedient to present it. If it pleases her to send for me, I shall not fail, on receiving your letter, to obey her as I ought ; and will let it be understood there that I have been obliged to pass into England in order to go to France, to avoid the danger I might incur if I went direct. To this end I will get leave from his Highness to go and see my family, as soon as the terms with him are settled. He will, it seems to me, never be really secure, on account of the distrust and deadly enmity which many have conceived against us from the late trouble, and which has its origin much farther back than many think. But I

1. Paris, 1933. Voir surtout chap. IV.

2. Par exemple, p. 246, éd. de 1572 : "Anglos excipio, qui excedere patria non audent iniussi, ut ex ipso comite Rotellando, non modo generis splendore et opibus sud etiam virtute clarissimo, didici ".

3. Je consacrerai une autre étude à une considération plus détaillée de ces lettres.

4. *Calendar of State Papers, Foreign Series, of the Reign of Elizabeth*, January-June, 1583, édité par A. J. Butler et S. C. Lomas, London, 1913, p. 84, n. 72.

have found it very strange that such ill counsel so badly managed has been followed by a letter still worse conceived, sent by his Highness's ministers to the Council of this city; in which he avows the fact instead of casting far from him and upon another so notable a fault, or seeking some honourable cloak for so dishonourable an adventure. Nor can I believe that my master, a Prince of so good a House, can have ordered, still less avowed, such an exploit, to wipe out the splendour and the lustre of his fine actions... I leave it to your discretion to close and seal as you will the letter to her Majesty. »

Cette lettre semblerait démontrer que Bodin n'a pas conseillé la Furie d'Anvers, en dépit des accusations des quelques critiques [1].

Une deuxième lettre de Bodin à Walsingham, datée d'Anvers, le 5 mars 1582, raconte l'entrée du duc d'Alençon dans la Flandre et la position précaire des Français dans ce pays. Le ton de la communication est très sombre [2] :

« I do not write to you of the entries, dances, and festivities given for his Highness, knowing that the whole has been described to you to the life by the very people who saw it all. It is true that his Highness is not come to enjoy himself... but for war with a powerful foe. That is why I told him in England that no conquering prince, elected and called in by the subjects of another, had ever gone save with a good powerful army, for there is no doubt but that the enemy will soon besiege the towns, nor that they will devastate the open country, being masters of it, to stir up the subjects to rebellion against the new lord, before they have given him allegiance... But leaving the issue to God, I beseech you, for the sincere affection I bear to the good and safety of your state, to watch more than ever over its preservation, since it is as near as it ever was to inevitable dangers ; of which I again beg you to take care before you are anticipated. »

Ces lettres indiquent, il me semble, qu'il existait entre Bodin et Walsingham des rapports assez importants qui ne sont pas relevés même par Conyers Read dans son livre excellent, *Mr. Secretary Walsingham and the Policy of Queen Elizabeth.* Il reste encore des problèmes à résoudre pour déterminer exactement les relations entre le publiciste français et le premier ministre de la reine d'An-

1. Celle de Strada, par exemple, l'historien de Flandre, mentionné par H. Baudrillart dans *J. Bodin et son temps* (Paris, 1856), p. 129.

2. *Op. cit.* January 1581-April 1582. Édité par A. J. Butler. London, 1907, p. 532, n. 584.

gleterre. Read note seulement une influence générale de Bodin sur la pensée politique de Walsingham [1].

Les autres lettres, principalement d'Audley Dannett à Walsingham, sont moins intéressantes. Cependant, il en reste une, d'un ton vraiment dramatique ; elle provient des Archives vénitiennes, riche source de précieuses narrations, et elle est datée de Paris, le 12 septembre 1586. Elle révèle que Bodin s'était peut-être mystérieusement mêlé au fameux complot Babington, dirigé contre la vie de la reine Elizabeth. Je ne cite que les phrases finales d'une longue lettre dans laquelle le complot entier est résumé [2] :

The English Ambassador tells me that it was understood from the examination of the prisoners that the Queen of Scotland had given her consent to the attempt ; to clear up the whole affair arrests are being made every day. The English Ambassador has orders from his mistress to communicate these occurrences to his Most Christian Majesty, and to point out to him that in virtue of the good relations between the two Crowns it would be right and proper for him to refuse asylum in his kingdom to men of such quality. Further, the Ambassador is to beg for the arrest of Bodino, a literary person, who has written many books, and one on a republic ; the charge is that several of his letters to his friends are dated " August 28th, last day of the Queen of England " ; and they desire to receive from him an explanation of that date.

A propos de la Reine d'Écosse, une lettre d'Audley Dannett à Walsingham, datée du 20 janvier 1583, nous donne des renseignements imprécis mais intéressants sur Bodin et Marie Stuart. La lettre est écrite d'Anvers [3] :

«... Still there was enquiring of the Duke of Lennox, and often assurance that the French were so soundly affected towards her Majesty that no aid for him might be looked for from thence. He that was the instrument to give me so great assurance, was the very author of the letter of which I sent you a small " parcel " The

1. Conyers Read, *Mr. Secretary Walsingham and the Policy of Queen Elizabeth*, Oxford, 1925, vol. II, p. 219 : « It would be rash to say that Walsingham shared Duplessis-Mornay's political thoeries. There is more of Bodin than of Duplessis in his few scattered observations upon the subject of princely authority... »

2. *Calendar of State Papers and MSS existing in the Archives and Collections of Venice* (1581-1591), vol. VIII, éd. par Horatio Brown. London, 1894, p. 202 sq., n. 407.

3. *Calendar of State Papers, Foreign Series,* January-June 1583 and addenda. par A. J. Butler et S. C. Lomas. London, 1913, p. 54, n. 47.

whole letter cannot yet be obtained, but it is promised to be seen hereafter. *The man is 'Jhon Bodin'*. Upon this late'accident' [La Furie d'Anvers, sans doute], he is here left behind, in some trouble for his liberty, but in no danger of life. He has lately sent for me, talks with me at large of many things, and desires any means to help he may be permitted *to go to England*. Wherein I shall further his purpose what I can. He expects from the *Queen of Scots* some great matter for his own advancement, which I think *is to be her chancellor in France*. »

Les archives espagnoles aussi contiennent quelques notes sur Bodin. Par exemple, Don Bernardino de Mendoza, fameux ambassadeur en Angleterre sous Philippe II, nous fournit une indication sur la visite de Bodin à Londres avec le duc d'Alençon en 1583 pendant les négociations amorcées pour un mariage entre le Duc et la « Reine vierge ». Le jugement de l'Espagnol sur Bodin est assez sévère, mais c'est sans doute le jugement de beaucoup de gens à ce moment, tout semblable à celui de Ben Jonson. La lettre, qui se trouve dans la série importante de *Documentos ineditos para la historia de España* [1], est datée de Londres, le 27 février 1581 :

« Estaba aguardando esta Reina un Gentil-hombre de Alanzon el cual llego a los 19 ; llamase Monsieur de Marchamont, acompañado de muchos Gentiles-hombres, y entre ellos el consejero, Juan Bandin [Bodin] para serlo suyo, que es tan hereje como los libros que ha escrito. »

De plus, une « relation » de l'an 1577 (contenue aussi dans le *Calendar of State Papers, Foreign Series* [2]) où il s'agit d'une question de préséance entre la France et l'Angleterre, renferme une citation de deux pages, tirée du Livre I, chap IV de la *République*. C'est un témoignage qui fait preuve de la diffusion rapide de l'ouvrage (dont la première édition parut en 1576) et de l'autorité presque officielle qu'il a exercée dans les milieux diplomatiques.

Ces lettres nous donnent des renseignements précieux sur quelques détails de la vie de Bodin qui sont encore mal connus.

Mais, quoique les idées politiques de Bodin, comme nous le voyons, aient été très répandues en Angleterre surtout après la

1. Vol. 91, p. 548. Mentionné aussi par Bezold et par Moreau-Reibel.
2. *Calendar of State Papers, Foreign Series*, 1577-1578, ed. par A. J. Butler, London, 1901, n. 569.

traduction anglaise de la *République* par Richard Knolles en 1606[1], quelques-unes de ses vues étaient loin d'être agréables aux Anglais[2], surtout ses vues sur la gynécocratie. Comme le dit Sydney Lee [3] :

« But there were points in Bodin's argument which offended English sentiment and exposed it to frequent censure. His incidental warning against feminine monarchy caught the eye of many an Elizabethan and was warmly contested by Elizabethan controversialists. »

L'opposition anglaise aux vues antigynécocratiques de Bodin est exprimée, par exemple, dans le *Right of Succession in the Kingdom of England* [4] par Sir Thomas Craig.

La *République* semble être la seule œuvre de Bodin qui fût traduite en anglais. Cependant, Bodin lui-même (comme M. Chauviré l'a noté) a parlé d'une traduction de la *Réponse au Paradoxe de M. Malestroit*, faite à la demande du chancelier d'Angleterre[5]. (Je n'ai pas trouvé d'autres références à cet ouvrage.) De plus, les doctrines économiques de Bodin étaient très bien connues en Angleterre, comme M. Hauser [6] l'a démontré :

« Mais c'est surtout en Angleterre — peut-être parce que Bodin accompagna en ce pays François d'Alençon en novembre 1581, et il n'est pas impossible qu'il ait déjà été du voyage d'août-septembre 1579 — que les idées de Bodin paraissent avoir exercé une profonde action. Nous savons déjà que la hausse des prix s'était manifestée en Angleterre avec un certain retard par rapport au continent. Mais la vague battait son plein lorsque Bodin y arriva. Elle y avait même déterminé l'achèvement de la fameuse réforme que Bodin juge d'ailleurs avec une certaine sévérité et sans avoir compris qu'elle préparait pour des siècles la royauté de la livre

1. London, 1606. La page de titre contient cette citation significative de W. Shuger « of Graies Inne, Gent. » « Fremant omnes licet, dicam quod sentio : Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum, mihi videtur Joannis Bodinis de Republica liber (si quis materiam et modum tractandi viderit) et authoritatis pondere et utilitatis ubertate superare ». La préface de Knolles, très élogieuse, reflète la réputation de Bodin en tant que penseur politique et homme d'État.

2. Cf. Sir William Holdsworth, *A History of English Law*, vol. IV, p. 194.

3. *Op. cit.*, p. 322.

4. London, 1703 (Écrit, cependant, à peu près en 1600).

5. Cf. Chauviré, *op. cit.*, p. 33, n. 2. « La *Réponse* semble avoir eu un vif succès : Bodin nous apprend que le chancellier d'Angleterre la fit traduire en anglais. » (*Rép.*, éd. de 1579, p. 641.)

6. Introduction à son édition de la *Réponse* (Paris, 1932), p. LXVI.

sterling... Cette popularité de Bodin en Angleterre ne cessera pas de sitôt, puisque dans son *England's View* de 1603, le fameux Gérard de Malynes consacra des pages à la critique de Malestroit et de son contradicteur. Bodin, ou comme on disait outre-Manche Bodine, est une autorité constamment citée. »

En réalité, Gérard de Malynes a subi l'influence de la pensée économique de Bodin même avant le *England's View* ; examinons un passage de *A Treatise of the Canker of England's Commonwealth*, de 1601, où elle est déjà évidente [1].

« According to the plenty or scarcity of the money, then, generally things become dearer or goods cheaper whereunto the great store or abundance of monie and bullion, which of late years is come from out the West Indies into Christendom, hath made everything dearer according to the increase of money, which like unto an Ocean dividing her course into severall branches in diverse countries hath caused a great alteration and inhauncing of the price of everything and most especially because the money itself was altered in valuations in some countries ; so that the measure being altered and made lesser, there went more number to make up the tale, and of necessitie other things went accordingly. For monie must always remaine to be the rule and therefore is called *Publica mesura.* »

Bayle a conservé beaucoup d'anecdotes [2] où il s'agit de Bodin pendant sa visite en Angleterre, dans l'entourage du duc d'Alençon : anecdotes trop connues pour être répétées ici. Et il y a des critiques exagérées de la mort païenne de Bodin et de son impiété (dirigées, naturellement, contre l'auteur du fameux *Heptaplomeres*), telle que la lettre de Jacque Gillot à Scaliger, où il dit que « le vilan... est mort Juif sans parler de Jesus Christ par les dernières paroles que j'ai en vers de lui » [3]. Des histoires de cette espèce ont peut-être aidé Ben Jonson à former son opinion sur le caractère de Bodin.

L'explication la plus plausible de la juxtaposition des deux noms dans *Volpone* est qu'elle n'était pas tout à fait préméditée, mais plutôt qu'elle est arrivée presque fortuitement. Après avoir utilisé l'exemple inévitable de Machiavel, Ben Jonson aurait cherché un autre nom pour achever le vers... Il a trouvé Bodin : un Français, un écrivain politique, d'une réputation douteuse au

1. London, 1601, p. 10.
2. *Dict. Historique*, art. Bodin.
3. *Épîtres françaises écrites à Scaliger*, Citée par Bayle.

point de vue religieux ; et il a employé le nom sans trop se demander si on pouvait rapprocher étroitement les idées politiques et morales des deux hommes. Cette juxtaposition, cependant, nous fournit un document intéressant sur la réputation de Bodin en Angleterre pendant les premières années du XVIIe siècle.

J. L. Brown.

DID MAUPERTUIS READ HUME'S *TREATISE OF HUMAN NATURE* ?

David Hume's relationships with the French and his influence on French writers after 1754, when the first translation of his Political Discourses appeared [1], become obvious and fairly easy to follow, though they still present a number of unsolved problems. Before that date, however, it is extremely difficult to ascertain exactly to what extent Hume and his writings were known outside England. An excellent survey of what still remains the state of scholarship in this question was published by Rudolf Mertz under the title, *Les Amitiés Françaises de Hume et le mouvement des idées* [2].

In *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit* [3], Prof. Ernst Cassirer finds in the *Essai de Cosmologie* of Maupertuis one of the earliest examples of the spread of Hume's ideas on the Continent. In a passage of several pages length (vol. II, pp. 423 ff), Mr. Cassirer paraphrases the arguments of Maupertuis, consistently pointing them out as being of the same order as Hume's, and then, on page 424, he offers the following statement in footnote :

« Die betreffende Stelle findet sich bereits 1746 in den Schriften der Berliner Akademie ; sie beweist daher, dass Maupertuis' Kenntnis von Humes Lehre nicht auf dem *Enquiry* beruht, der erst i. J. 1748 in London erschien, sondern auf dem *Treatise* v. J. 1739-40. »

Later in this paper I quote in full the passage to which Mr. Cas-

1. As : *Discours politiques de Monsieur Hume* (tr. M (auvillon), Amsterdam, 1754-57. Translation by Abbé Le Blanc, also in 1754, appeared at Amsterdam (Paris) under the same title.
2. In *R. L. C.*, vol. 9, 1929 (p. 644 ff.)
3. Berlin, 1922-23.

sirer has reference. It is clear that if Mr. Cassirer is right, we have here a fact of immediate interest to the student of comparative literature.

Mr. Cassirer's statement has been adopted in at least one important recent work on Hume, John Laird's *Hume's Philosophy of Human Nature*[1]. Rudolf Mertz was probably the first to throw suspicion on it, in the article quoted above[2]. Mr. Mertz points out that in a letter to Hume, dated August 30, 1755, the Abbé Le Blanc quotes a letter from Maupertuis [3]. In this quotation from Maupertuis we find the statement that he has had the *Philosophical Essays* translated, that he has seen parts of the *Essays Moral and Political* and that he has heard of a further work, *Principes de Morale* — probably *An Enquiry concerning the Principles of Morals*. London, 1751. But despite this very specific mention of other works, there is no mention whatsoever of the *Treatise*. Mr. Mertz feels that Maupertuis would certainly have mentioned it had he known of it.

The earliest mention of Maupertuis in Hume's correspondence, as far as it has been published, is in the letters from Le Blanc in the year 1755 [4]. In the absence of further evidence, therefore, all that can be done is to examine probabilities and investigate the text.

That Maupertuis had read the *Treatise*, especially as early as 1746, would seem highly improbable. The book was never translated during Hume's lifetime, either into French or German. It has never been fully translated into French[5]. The English edition, though possibly more successful than is indicated by Hume's phrase that « it fell dead-born from the press », was never reprinted during the 18th century. The first translation of his work was that of *Political Discourses*, London 1752, the *Discours politiques* referred to above. The earliest evidence in his letters of any interest in his work on the part of continental thinkers dates from 1749 [6]. There has been no correspondence between Hume and Maupertuis published.

1. London, 1932, page 77 f.

2. Page 668.

3. Cf. J. Y. T. Greig, *Letters of David Hume*, Oxford, 1932, p. 226, footnote.

4. *Loc. cit.*, note 2.

5. First German translation : *David Hume ueber die menschliche Natur*, etc. (ed. Ludwig Heinrich Jacob), Halle, 1790-92. The only French translation is *Psychologie de Hume*, etc. (Renouvier and Pillon), Paris, 1878. This comprises only the 1st vol. of the *Treatise*.

6. Sec Hume's letter to Montesquieu, April 10th, 1749, in J. Y. T. Greig,, *op. cit.*, p. 133.

If now we turn to the text of the *Essai de Cosmologie* it is difficult to find any probability of direct influence by Hume's thought. The *Essai* went through four editions. It was first published in the *Mémoires* of the Berlin Academy, as noted above. In 1750 it appeared in one volume as *Essai de Cosmologie* and was reprinted under that title in both collected editions of the *Œuvres* at Dresden in 1752 and at Lyon in 1756 [1]. I have not seen the edition of 1750 [2], but a careful collation of the texts of 1746, 1752 and 1756 shows no important variations. The edition of 1752 removes the technical section of the argument to the end and adds a preface. That of 1756 drops the technical section entirely and adds an *Avant-propos* which replaces the preface of 1752. We shall return to the question of this *Avant-propos*, but the argument of the *Essai* itself shows only minor corrections and there is no possibility of Maupertuis' having changed it as a result of having read Hume in the meantime.

There is not a single reference to Hume in the *Essai*, either in text or footnote, though there are several to Newton, Bernoulli and Leibniz. Since, considering the period, the text is carefully footnoted, and since, when in writing to Le Blanc, Maupertuis spoke of Hume in terms of high if vague praise [3], it would seem strange, if Mr. Cassirer is right, that Maupertuis, debt is not acknowledged.

The passage which Mr. Cassirer paraphrases (page 424), is to be found page 180, paragraph 3 [4]. It reads as follows :

« Si quelqu'un, qui n'eût jamais touché de Corps, et qui n'en eût jamais vû se choquer, mais qui eut l'expérience de ce qui

1. I am indebted to P. Brunet's *Maupertuis, l'Œuvre*, etc., Paris, 1929, for these bibliographical dates. He gives them as follows : *Les lois du mouvement et du repos, déduites d'un principe de métaphysique* (Mém. de l'Académie de Berlin, 1746).
Essai de Cosmologie, 1 vol. Berlin, 1750.
Œuvres, 1 vol. in-12, Dresde, 1752.
Œuvres, 4 vol. in-8, Lyon, 1756, 2e édition, 1768.

2. The catalogue of the Bibliothèque Nationale lists an edition of 1750, in-4°, no place of publication, that of the British Museum one of the same year, in-8° (Berlin ?). Since this paper was written I have, by courtesy of the Harvard College Library, seen an edition of 1751 (also listed in the *British Museum catalogue*). This edition shows no important changes from the point of view of the question I have discussed ; it seems to agree fairly well with that of 1752. The data are as follows ; 2 pp blank, *Essay / de / Cosmologie* / Par M. de Maupertuis / Mens agitat Molem. / Aeneid. Lib. IV. / (Publisher's Trademark) /Leide, / De l'Imp. D'Elie Luzac, Fils /. MDCCLI. / verso blank, 12 pp. « Avertissement », 104 pp. text., 4 pp. blank, Octavo.

3. *Loc. cit.*, note 2, page 82.

4. In *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres*, 1746, Berlin, 1748.

arrive, lorsqu'on mêle ensemble différentes couleurs, voyoit un corps bleu se mouvoir vers un corps jaune ; et qu'il fût interrogé sur ce qui arrivera, lorsque les deux corps se rencontreront ? Peut-être que ce qu'il pourroit dire de plus vraisemblable seroit, que le corps bleu deviendra verd dès qu'il aura atteint le corps jaune. Mais qu'il devinât (*prévît* in 1772, 1756) ou que les deux corps s'uniroient pour se mouvoir d'une vîtesse commune ; ou que l'un communiqueroit à l'autre une partie de sa vîtesse pour se mouvoir dans le même sens avec une vîtesse différente ; ou qu'il se réflechiroit en sens contraire ; je ne crois pas cela possible. »

The sum of what Maupertuis wishes to say here is to be found at the opening of the preceding paragraph : « Il est vrai que nous ne connoissons le mouvement que par nos sens : mais y a-t-il beaucoup de choses que nous connoissons autrement [1] ? » But this point of view might have been taken by any anti-Cartesian of the period, certainly by any Newtonian and disciple of Locke, such as was Maupertuis. Hume was certainly not the only source for a perceptual theory of knowledge. Let us compare the passage quoted by Mr. Cassirer with one from John Locke's *Essay on the Human Understanding.* This had been available in French since 1700, when the translation by Coste first appeared. I quote from the edition of 1729 [2], so the passage was certainly available to Maupertuis :

« Il-y-a, dans quelques-unes de nos Idées, des relations et des liaisons qui sont si visiblement renfermées dans la nature des Idées mêmes, que nous ne saurions concevoir qu'elles en puissent être separées par quelque Puissance que ce soit. Et ce n'est qu'a l'égard de ces idées que nous sommes capables d'une connoissance certaine et universelle. Ainsi l'idée d'un Triangle rectangle emporte nécessairement avec soi l'égalité de ses Angles a deux droits ; et nous ne saurions concevoir que la relation et la connexion de ces deux Idées puisse être changée, ou dépende d'un Pouvoir arbitraire qui l'ait fait ainsi à sa volonté, ou qui l'eût pu faire autrement. Mais la cohésion et la *continuité* des parties de la Matière, la manière dont les sensations des Couleurs, des Sons, etc. se produisent en nous par impulsion et par mouvement, les regles et la communication du Mouvement même étant des choses où nous ne saurions decouvrir aucune connexion naturelle avec

1. *Loc. cit.*, note 4, page 83.
2. *Essai philosophique concernant l'Entendement Humain*, etc., *par M. Locke, Traduit de l'Anglois par M. Coste*, Amsterdam, 1729, IV, III, 29.

aucune idée que nous ayions, nous ne pouvons les attribuer qu'a la volonté arbitraire et au bon plaisir du sage Architecte de l'Univers. Il n'est pas nécessaire, à mon avis, que je parle ici de la Résurrection des Morts, de l'état a venir du Globe de la Terre et de telles autres choses que chacun reconnoit dépendre entiérement de la détermination d'un agent libre. Lorsque nous trouvons que des Choses agissent réguliérement, aussi loin que s'étendent nos Observations, nous pouvons conclurre qu'elles agissent en vertu d'une Loi qui leur est prescrite, mais qui pourtant nous est inconnuë : auquel cas, encore que les Causes agissent réglement et que les Effets s'en ensuivent constamment, cependant comme nous ne saurions découvrir par nos Idées leurs connexions et leurs dépendances, nous ne pouvons en avoir qu'une connoissance expérimentale.

. . . .

Nous ne pouvons aller, sur ces choses, au delà de ce que l'Expérience particuliére nous découvre comme un point de fait, d'où nous pouvons ensuite conjecturer par analogie quels effets il est apparent que de pareils Corps produiront dans d'autres Expériences. Mais pour une *connoissance* parfaite touchant les Corps naturels (pour ne pas parler des Esprits) nous sommes, je croi, si éloignez d'être capables d'y parvenir, que je ne ferai pas difficulté de dire que c'est perdre sa peine que de s'engager dans une telle recherche (IV, III, 29).

In his argument Maupertuis uses, it is true, a far more concrete example than does Locke anywhere in the above passage. But I do not think it is going too far to see in it not only a probable source for the passage of Maupertuis quoted by Mr. Cassirer, but to find there the germ at least of the whole *Essai*. Certainly the experimental method is defended by Locke on the basis of a perceptual theory of all knowledge except the mathematical. As certainly he takes the existence of laws verifiable by the senses to be a proof of a Providence, as does Maupertuis. Without laboring the point further, I think it will be admitted that there is a striking similarity of ideas to be observed in the expressions of the two men.

The most significant contribution of Hume to the theory of epistemology was his concept of causation. It is for traces of this theory therefore, that we most naturally look in trying to find traces of his influence, and it is in this light that the *Avant-propos* to the 1756 edition of the *Essai* becomes of immediate interest. Here Maupertuis is answering objections to his argument, in especial those of the occasionalists. He says :

« Quelques-uns ne veulent point admettre de causalité entre ce qu'on appelle le mouvement, force, action, effet des corps. Ils se fondent sur ce que nous ne concevons point clairement comment les corps agissent les uns sur les autres. Mais ils agissent, soit comme causes immediates, soit comme causes occasionnelles ; et agissent toujours avec une certaine uniformité, et selon de certaines loix ; et s'il nous manque quelque chose pour expliquer la maniere dont ils agissent, nous ne sommes pas moins en droit d'appeler *effet*, ce qui suit toujours un phénomene et *cause* ce qui le précede toujours. Si ces Philosophes veulent essayer dans quelqu'autre genre que ce soit de donner une idée plus parfaite de ce que tout le monde appelle cause et effet, ils s'y trouveront peut-être si embarrassés qu'ils ne nous en disputeront plus l'usage dans une matiere ou peut-être leur rapport est moins obscur qu'en aucune autre [1]. »

Now though there is no introduction here of Hume's criticism of necessary causation, nevertheless the definition of cause as ' constant antecedent ' is one which was probably original with Hume. Since this passage does not appear until the 1756 edition the suspicion arises that *between* 1752 and 1756 Maupertuis had become acquainted with Hume's ideas. This is what would be suggested by the date of the Le Blanc letter referred to above, and by the dates of the first translations of Hume's works. For although the *Philosophical Essays concerning Human Understanding* were not translated into French until 1758, a German translation appeared in 1755 [2].

This theory gains greatly added force by an examination of a related work of Maupertuis that appeared in the *Mémoires* of the Berlin Academy for the year 1756 [3], the same year that the final edition of the *Essai* was printed. This is called *Examen Philosophique de la Preuve de l'Existence de Dieu employée dans l'Essai de Cosmologie.* On page 406, section XXIV, we find the following :

« Tandis qu'on abuse ainsi des mots de causes et d'effets et qu'on les place partout ; quelques autres philosophes nient toute *causalité* : les arguments dont se sert pour cela un des plus grands hommes d'Angleterre (Mr. Hume) sont assurément des plus ingenieux

1. *Œuvres Completes,* Lyon, 1756, vol. I, p. VII.

2. *Essais Philosophiques de M. D. Hume,* etc., Amsterdam, 1758-60, 2nd. ed., Amsterdam, 1759-64. *Philosophische Versuche ueber die menschliche Erkenntnis von David Hume, Ritter,* etc., Hamburg et Leipzig 1755 (ed. by J. G. Sulzer).

3. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres* for 1756. M. P. Brunet gives 1757 as the date, though he notes it as included in the *Mémoires* for 1756 (*op. cit.*, note 1, page 83).

et des plus subtils : cependant il me semble qu'entre trouver des causes partout et n'en trouver nulle part il est un juste milieu où se trouve le vrai : si c'est refuser à la Providence ce qui lui apartient que de nier les causes c'est nous arroger ce qui ne nous apartient pas que de nous croire toujours capables de les connoitre. »

Maupertuis, as empirical scientist, is anxious to preserve the concept of causality because he realises that without it science cannot reach any fruitful general conclusions. He believes, rightly or wrongly, that Hume's theory endangers the concept and therefore makes special mention of his position. But the point of view which Hume expresses was already contained in the *Treatise*. Is it likely that Maupertuis would need ten years in which to make up his mind to its criticism ?

In short, the biographical and other data which are available make it extremely improbable that Maupertuis ever read the *Treatise*, much less read it as early as 1746 ; the ideas expressed in the *Essai de Cosmologie* are anti-Cartesian and empirical and the epistomology is radically perceptual in its basis, but these facts are by no means sufficient to prove any influence by Hume ; when we do finally discover a direct reference to Hume in Maupertuis' work it is an attempt to refute him, not to adopt his point of view ; it would seem probable that Maupertuis did not read Hume until 1754-55.

It would appear, therefore, that until more data are forthcoming, the views of P. Brunet in his *Maupertuis, l'Œuvre et sa place dans la pensée scientifique du XVIII^e^ siècle*[1], will stand, and that, as Mr. Brunet suggests, Locke, Newton and Berkeley are the chief English sources for Maupertuis' thought.

Roger B. OAKE.

QUELQUES LETTRES INÉDITES CONCERNANT LES RELATIONS INTELLECTUELLES FRANCO-ANGLAISES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

De récentes recherches à Londres, parmi les manuscrits du British Museum et dans les archives de la Société Royale (The Royal Society of London for Improving Natural Knowledge) *nous ont permis de glaner quelques textes inédits illustrant divers aspects*

1. 2e *Partie, Le Philosophe*, passim.

des relations intellectuelles franco-anglaises au XVIII^e siècle. Nous les présentons ici, dans l'ordre chronologique, accompagnés de quelques notes.

G. Bonno.

I

La propagande pacifiste de l'abbé de Saint-Pierre en Angleterre.

Cette première lettre se rapporte aux efforts de l'abbé de Saint-Pierre pour répandre en Angleterre ses théories pacifistes. On y voit paraître cette ardeur de prosélytisme qui excita plus d'une fois les sourires de ses contemporains et qui faisait dire que le bonhomme aurait adressé son *Projet de paix perpétuelle* à Charles XII s'il l'eût connu, et même à Attila, si Attila eût été encore en vie. Comment fut-il conduit à rechercher outre-Manche le patronage du médecin érudit Hans Sloane, secrétaire de la Société Royale de Londres ? Probablement par l'intermédiaire de son compatriote et ami, Pierre Varignon, membre de l'Académie des Sciences et correspondant de Sloane. On verra que ce dernier, dans sa réponse courtoise et réservée, ne manifeste qu'un intérêt médiocre pour les idées de l'abbé de Saint-Pierre, qu'il semble ne vouloir considérer que d'un point de vue médical.

De l'abbé de Saint-Pierre à Sloane (*British Museum*, Additional Mss. 4043, fol. 246).

Paris, Palais Royal, 14 *avril* 1714.

J'aprens, Monsieur que vous avez lu le projet d'un arbitrage permanent entre les souverains pour rendre la paix perpétuelle en Europe [1], mais je ne sais pas encore si vous êtes *iréniste* [2], c'est-à-dire si vous êtes du nombre de ceux qui pensent que ce projet si beau dans la spéculation ne laisse pas d'être possible dans l'exécution.

Si je puis être informé Monsieur que vous et quelques-uns de vos amis vous êtes de ce sentiment je me déterminerai avec plaisir au voyage de Londres [3] pour vous consulter tous sur les moyens que l'on peut prendre pour mettre peu à peu dans votre

1. *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*. Utrecht, 1713, Antoine Schooten, 2 vol. in-12.
2. Souligné dans le texte.
3. Découragé peut-être par la réponse évasive de Sloane, l'abbé de Saint-Pierre ne mit pas ce projet à exécution.

opinion ceux qui décident dans les Etats et pour préserver ainsi l'Europe et votre nation et la nôtre en particulier des grands malheurs où les guerres soit intestines soit étrangères peuvent les jetter durant le siècle même où nous vivons.

Je vous supplie donc, Monsieur, vous qui aimez votre patrie et qui vous intéressez au bien des hommes de faire quelque trêve avec vos autres occupations, de méditer un peu sur ce sujet et de mettre même par écrit quelques-unes de vos réflexions afin que j'en puisse profiter avec plus de facilité.

Permettez-moi de vous assurer que personne n'est plus sincèrement que moi votre très humble et très obéissant serviteur,

l'abbé de Saint-Pierre

Du même au même (*B. M.* Add. Mss., 4043, 249).

Paris, Palais Royal, 30 *avril* 1714.

Je vous supplie, Monsieur de faire rendre ces feuilles à M. Watts libraire. Il imprime en anglois l'ouvrage sur les moyens de rendre la paix perpétuelle [1]. Il m'en a promis quelques exemplaires. Je vous prie de lui dire que je le prie de vous en donner un de ma part.

De Sloane à l'abbé de Saint-Pierre (*B. M.* Add., Mss., 4068, 89).

Monsieur, J'ay eu l'honneur de recevoir vos deux lettres dont je vous remercie aussi bien que d'un exemplaire de votre livre traduit en anglais sur un projet de paix universelle, et d'un autre que l'on me donna hier sur les chemins [2]. Aussitôt que j'eus vos papiers, je les fis rendre à M. Watts par un de ses confrères. Je suis beaucoup obligé à votre bonté de tout cela.

Je serai fort aise que la paix générale soit établie pour toujours car les craintes quoique fort souvent sans fondement, et quoique bien fondées, souvent dissipées par des providences imprévues, ne laissent pas de faire du dommage à la santé des pauvres mortels qui quelques fois ont de telles faiblesses d'esprit que de trouver du danger où il n'y en a point.

Les mauvais chemins aussi font des gens malades, par exemple les grandes secousses font que les pierres dans les reins ou dans la vessie donnent de la peine, qui autrement seroient restés en repos. Je ne puis pas assez louer des personnes comme vous qui

1. *A project for settling an everlasting peace in Europe.* Londres, 1714, in-8°.
2. *Mémoire sur la réparation des chemins,* 1708, s. l., in-4°.

travaillent à tant de biens. Si je puis vous être de quelque utilité dans ces sortes de choses je le ferai très volontiers et suis, Votre...

II

La diffusion de la culture anglaise a Bordeaux en 1741.

La lettre suivante provient des archives de la Société Royale de Londres (MöMF, 49). Elle est adressée à Martin Folkes (1690-1754), mathématicien et numismate, qui succéda à Sloane le 30 novembre 1741 comme président de la Société Royale. L'auteur de la lettre, Jean Barbot (1695-1771), ami de Montesquieu et président à la Cour des aides de Guyenne, avait été élu à l'Académie de Bordeaux le 4 septembre 1718 ; il en était devenu le secrétaire perpétuel en 1730.

Monsieur,

Votre grande réputation m'a donné le désir de m'adresser à vous. M. le Président Montesquieu m'en a donné la confiance. Je sais que les personnes destinées par leur naissance à protéger les sciences ne se refusent pas à tout ce qui peut en répandre le goût. C'est dans ces vues que j'ose prendre la liberté de vous demander une liste des chefs d'œuvre de l'Angleterre qui ne sont pas assés connus en France. Notre dessein est de faire entrer peu a peu dans une Bibliothèque publique les meilleurs livres que l'Angleterre ait produits. M. de Montesquieu qui fait tant d'honneur à sa patrie et à l'Académie de Bordeaux travaille dans le même objet et nous attendons les éclaircissemens d'une personne aussi éclairée que vous pour exécuter ce projet. Je vous supplie de regarder mon importunité comme un hommage qui est deu à vos lumières, et je me flatte qu'en faveur des sciences vous voudrés bien repondre ou faire repondre à votre loisir au mémoire que j'ay l'honneur de vous envoyer.

Permettés moy Monsieur de vous offrir deux dissertations qui ont remporté les prix que nous distribuons toutes les années et de joindre dans le même pacquet l'ouvrage d'un Académicien de Bordeaux qui, à ce que j'espère, ne vous déplaira pas. Je voudroys bien pouvoir vous être utile dans ce pays ci, et vous donner des marques de la parfaite estime et du profond respect avec lequel je suis Monsieur Votre très humble et très obéissant serviteur. Barbot.

à Bordeaux 30 *décembre* 1741.

III

Une victoire du newtonianisme en France en 1742.

C'est encore des archives de la Société Royale de Londres (M/MF 63) que provient cette lettre adressée à Martin Folkes par Maupertuis, qui depuis 1728 était lui-même membre de la Société. Dix ans après l'époque où Maupertuis s'était fait un des premiers défenseurs de l'attraction newtonienne en France, avec son *Discours sur la figure des astres* (1732), on le voit saluer ici avec une satisfaction évidente le triomphe des idées de Newton dans la chaire même du Collège de France où, pendant plus de vingt ans, Privat de Molières s'était ingénié à défendre, sous des formes plus ou moins rajeunies, les théories cartésiennes du plein et des tourbillons.

Monsieur,

La connoissance que vous m'avés procurée de M. le comte de Danneskiood [1] m'a fait tant de plaisir et tant d'honneur que je vous en dois de grands remerciemens. Je pars dans quelques jours pour aller visiter nos provinces avant que d'entreprendre le voyage d'Italie, j'aurois bien souhaitté pouvoir luy être icy plus utile et luy faire connoitre tout le cas que je fais de votre recommandation et de son meritte.

J'ay deja eu l'honneur de vous faire mon compliment ou plutôt de vous marquer la joye que j'ay eue de voir notre liste honorée de votre nom [2]. Quoyque j'aye eu peu besoin d'y contribuer, par l'empressement avec lequel tout le monde vous donnoit son sufrage, ce sera une chose dont je me glorifieray toujours que c'ait été dans l'année de mon directorat que l'Académie ait acquis l'honeur de vous posséder.

Oserois-je vous prier de me faire la grace de m'envoyer une liste la plus exacte qui sera possible de tous les bons ouvrages imprimés en Angleterre sur l'astronomie et la navigation. On ne parle plus icy de cette fameuse horloge pour la longitude [3]

1. Frédéric Danneskjold-Samsoe (1703-1770), qui fut surintendant de la marine danoise, avait été recommandé par Martin Folkes à Montesquieu, qui l'introduisit chez Mme de Tencin (*Correspondance de Montesquieu*, p. p. F. Gébelin et A. Morize, Paris, Champion, 1914 ; I, 375).

2. Martin Folkes avait été élu associé étranger de l'Académie des Sciences le 5 septembre 1742, pour succéder à Halley.

3. Invention d'un horloger anglais, dont l'exactitude fut contestée plus tard par le Père Castel (*Correspondance de Montesquieu*, II, 85).

faites moy le plaisir de me dire où la chose en est, et au deffaut si nous pouvons esperer d'avoir les tables de la lune de M. Halley [1].

On vient de faire la chose du monde la plus courageuse dans ce pais-cy. M. l'abbé de Gua [2] professeur de philosophie au college royal enseigne la philosophie de M. Newton dans cette même chaire où l'on n'a parlé que de tourbillons depuis cent ans. Il a commencé par une harangue telle que l'auroit pu faire M. Cotes [3]. C'est un homme fort scavant en géométrie et qui meriteroit bien une place dans la Société Royale si vous vouliés l'y faire entrer.

On vous aura remis quelques uns de mes derniers ouvrages [4] que M. de Montesquieu s'étoit chargé de vous faire tenir.

Je suis, mon cher Monsieur, avec le plus sincère attachement et la plus haute estime, votre très humble et très obéissant serviteur MAUPERTUIS.

UNE SOURCE ANGLAISE DU *STELLO* D'ALFRED DE VIGNY

On se propose, dans ces quelques lignes, de rechercher d'où le Docteur Noir a tiré l'érudition, qui, au chapitre XVI de *Stello*, interrompt le drame « d'une manière déplorable aux yeux de quelques dignes lecteurs » (p. 64) [5]. « Dans ce fauteuil même..., dit le Docteur Noir, j'aurais pu vous jeter dans un de ces agréables étonnements qui font que l'on se dit : c'est un puits de Science. » D'où vient cette science dont il est parlé en termes à la fois ironiques et suffisants ?

1. Edmund Halley (1656-1742) préparait une édition revue et corrigée de ses *Tabulae astronomicae* publiées d'abord dans les *Philosophical Transactions of the Royal Society* (XXXVII, 193) en 1719, mais elle ne fut publiée que plusieurs années après sa mort, en 1749.

2. Jean-Paul de Gua de Malves (1712-1789), membre de l'Académie des Sciences depuis 1741, successeur de Privat de Molières dans la chaire de philosophie du Collège de France en 1742, fut élu membre de la Société Royale de Londres le 10 mars 1743.

3. Roger Cotes (1682-1716), mathématicien disciple de Newton dont il réédita les *Philosophiae naturalis principa mathematica*, en 1713, avec une préface défendant le système de son maître contre les principales objections des Cartésiens.

4. Probablement sa *Lettre sur la Comète* et la seconde édition de son *Discours sur les différentes figures des astres*, publiées l'une et l'autre en 1742.

5. Cette étude complète celle de Ch. W. Biret, *A. de Vigny's Chatterton, A Study of genesis and sources*, Princeton, 1938. Les références se rapportent à l'édition des Œuvres, de M. F. Baldensperger chez Conard.

Presque uniquement, semble-t-il, d'un seul livre [1], mais auquel il eut abondamment recours : —*Poems supposed to have been written at Bristol in the fifteenth century, by Thomas Rowley Priest ; with a commentary in which the antiquity of them is considered and defended, by Jeremiah Milles, D. D. Dean of Exeter, London* 1782. Ce livre dont Vigny a tenu à nommer l'auteur [2] permet d'expliquer tout le chapitre XVI de *Stello*, et peut-être même la genèse entière de l'épisode consacré à Chatterton.

Ce que Vigny remarqua d'abord ce fut la précocité étrange de l'enfant, le génie du jeune homme (« dix ans et demi ! » a-t-il noté au crayon, page 454, en regard d'une phrase de Jeremiah Milles : Additional Evidence), le caractère, mêlé d'orgueil et d'ambition (p. 10) — et tout aussitôt, la supercherie poétique malheureuse, qui, en fin de compte, se retournait contre lui : il s'était donc trouvé des critiques, pareils à ce Jeremiah Milles, qui s'étaient obstinés à croire à l'existence du moine Rowley, même au jour où Chatterton avait dénoncé sa supercherie, et revendiqué comme siens les poèmes écrits. Que disait Milles ? — qu'un « gamin illettré » était incapable, tant par l'âge que par le génie, d'avoir composé des poèmes comme : La *Bataille d'Hastings*, la *Tragédie d'Ella* : « for the present question is not whether the author was called Rowley or Chatterton; but, whether the poetry itself was composed by a learned priest in the fifteenth century, or by an illiterate boy of the present age. Mr. Tyrwhit and M. Warton have adopted the latter supposition » (Preliminary Dissertation, p. 3) — et encore, à propos de la *Tragédie d'Ella* « which required not only an elevation of poetic genius far superior to that possessed by Chatterton but also such moral and mental qualifications, as never entered into any part of his character or conduct, and which could not possibly be acquired by a youth of his age and inexperience ». C'est donc en lisant Milles et ses pesants commentaires, que l'idée lui vint de représenter Chatterton victime beaucoup moins de sa propre supercherie que des « critiques », qui ne voulurent pas reconnaître cette supercherie lorsqu'il vint lui-même la dénoncer. De là, les passages essentiels de la lettre à Kitty Bell : « J'espérais que l'illusion de ce nom supposé ne serait qu'un voile pour moi ; je sens qu'elle m'est un linceul. O ma belle amie... croirez-vous que je n'ai pu réussir à

1. Emprunté à la bibliothèque royale le 5 novembre 1831. La liste complète des emprunts de Vigny à la bibliothèque royale puis impériale sera publiée dans : *La Pensée religieuse et morale de Vigny*, thèse en préparation.

2. *Chatterton*, p. 307 : « Je dévoilerai Jeremiah Milles et Warton (Warton ne paraît lui avoir été connu que par les citations de Jeremiah Milles).

renverser le fantôme de Rowley que j'avais créé de mes mains. Cette statue de pierre est tombée sur moi et m'a tué... » De là, immédiatement après, dans cette lettre, le paragraphe haineux contre les critiques, « race d'hommes au cœur sec, à l'œil microscopique », « race indestructible et destructive dont le sang est froid comme celui de la vipère et du crapaud » (*St.*, p. 60-61) — car ils n'ont pas voulu reconnaître le poète vivant.

A ce livre, Vigny a emprunté non seulement la donnée essentielle de son récit, il lui a, en second lieu, emprunté des détails de langue. Lorsque, à propos des poèmes de Chatterton, le Docteur Noir déplore (un peu comme La Fontaine déplorait la perte des vieux mots français) la disparition « du vieil anglais, son mélange de saxon et de normand, ses e muets, ses y [1] et la richesse de ses rimes en aie et en ynge, la perte des vieux mots si naïfs et si expressifs » (*St.*, p. 68), tous les exemples invoqués à l'appui viennent en droite ligne du lexique qui termine l'ouvrage :

Emburled :				
Seconde Églogue,	vers	54,	page 404 :	armed see burled
Deslavatie :				
Tragedy of Ella,	—	1046	— 264 :	rather undutifulness, unfaithfulness.
Acrool :				
Quatrième Églogue,	—	6	— 416 :	faintly or a murmuring voice
Myndbruche :				
Tragedy of Ella,	—	400	— 225 :	firmness of mind sense of honour.
Mysterk :				
The English Metamorphosis	—	33	— 358 :	mystic
Ystorven :				
Première Églogue	—	52	— 397 :	dead

Enfin du même livre viennent encore le texte et le commentaire des deux poèmes étudiés. Comme il avait déjà fait pour *Cinq Mars* et pour l'*Almeh*, comme il devait le faire encore pour *Servitude et Grandeur militaires*, Vigny découpe le dialogue de ses personnages dans la trame même du livre, qui lui sert d'informateur :

1. Remarquez, chez Vigny, le goût des orthographes compliquées et archaïsantes, très visible sur ses manuscrits : crystal... satyre (*sic*).

Battle of Hastings [1]

p. 40 N° 1

O Chryste, it is a grief for me to telle,
How manie a nobil erle and valrous knyghte
In fyghtynge for Kynge Harrold noblie fell
Al fleyne in Hastyngs feeld in bloudie fyghte.
O sea ! our teeming donore han thy floude,
Han anie fructuous entendement,
Thou wouldst have rose and sank wyth tydes of bloude
Before Duke Wyllyam's knyghts han hither went ;
p. 41 Whose cowart arrows manie erles fleyne
And brued the feeld wyth bloude as season rayne.

Vigny, plutôt que de les reproduire, a préféré traduire ces dix premiers vers. Quant à l'appréciation du Docteur Noir sur ce début : « c'est bien un peu homérique » (*St.*,p. 70), elle ne fait que reproduire la note qui accompagne ces premiers vers « This poem opens with an ejaculation not unlike that of Earl Percy over Douglas :

O Chryst my very heart doth bleed
With sorrow for thy sake —and like Homer, our poet laments the fate of those heroes who fell in the battle. Il A. 1. 3.

Πολλὰς δ'ἰφθίμους ψυχὰς Αϊδι προΐαψεν

The souls of many chiefs untimely slain »

Le deuxième passage que remarquent Stello et le Docteur Noir est encore tiré de

Battle of Hastings

N° 2

Le vers 221 (p. 116) est cité en anglais (*St.*, p. 70)

Kynge Harold hie in ayre majestic raysd

les vers suivants 231 et au delà (p. 117) ne sont que résumés (*St.*, p. 70)

This Willyam saw, and soundynge Rowlandes songe
He bent his yron interwoven bowe,
Makynge bothe endes to meet with myghte full stronge,
From out of mortals syght shot up the floe

1. Milles feint de distinguer entre les poèmes de Rowley et les « imitations » de Chatterton.

Là encore, comme précédemment, « la science du Docteur » (*St.*, p. 70) met à profit une très longue note qui prétend rendre compte de ces vers (p. 117, 118).

« It is mentioned by Malmsbury that William began the engagement by sounding Rowland's song and celebrating the atchieviements of that romantic hero to inspire his army with courage : « — *Tunc cantilena Rolandi inchoata ut martium viri exemplum pugnaturos*[1] *accenderet*». P. 101 — This custom of exciting martial ardour in the soldiers, and of striking terror into the enemy, by a war-song, is of high antiquity, and universal practice among all savage and barbarous nations : The Hunns are said to have charged with the barbarous sounds of Hui hui (see Warton's Dissertation vol i) and the Turks... Jean [2] de Wace confirms this account, by saying that Taillifer [3], a Norman warior and a good songster, preceded the duke in the battle, singing the praises of Charlemagne, Roland and Olivier.

Taillifer qui moult bien chantout,
Sorr un cheval qui tost aLout [4]
Devant le Duc alout chantant,
De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassals
Qui morurent en Roncevals.

Suivant le poème, Vigny en vient maintenant à décrire le choc des «deux races », Saxons et Normands — « le sire de Châtillon attaque le earl Aldhelme ; le sire de Torcy tue Hengist»(*St.*, p. 71) — assez inexactement d'ailleurs, si l'on se reporte aux passages en question (Châtillon, p. 79, n° 1, vers 341 ; Torcy, p. 68, n° 1, vers 278 ; Hengist, p. 74, n° 1, vers 318). Pour terminer, le Docteur Noir s'extasie une fois de plus sur la somme d'érudition que représente le poème (*St.*, p. 72). Mais là encore il suit très docilement son guide qui se préoccupe de mettre en regard les noms des chevaliers qui combattirent à la bataille d'Hastings, tels qu'ils apparaissent dans les vers du moine Rowley et tels qu'ils nous sont donnés par les chroniqueurs anciens, Hollingshead, Stowe, Fox (p. 154).

1. *St.*, p. 71 : « *pugnatores* ».
2. Vigny a corrigé en « *Robert* de Wace » : *St.*, p. 71.
3. *St.*, p. 71 : « Taillefer ».
4. *St.*, p. 71 : « aLLout ».

Poem	*Verse*	*Rowley's List*	*The historians List*
2	481	Hue de Longueville	Le Seigneur de Longueville (Holl.)
1	451	Walleri [1]	Le Sire de Saint Walery (Stowe)
1	427	Partaie	Le vidame de Patays (Holl.)
1	251	Pikeny	Le seigneur de Picquigny (Holl.)
			Le sire de Picquiegny (Fox.)
2	351	Du Mouline	Guilleaume des Moulins (Holl. and Fox)
			Moulinous (Stowe)
1	497	Sancelotte	Le sire de Sanceaulx (Stowe and Fox).
1	278	De Torcie	Le seneschal de Torchy (Holl. Stowe, Fox).
			Le sire de Torchy (Stowe, Fox).
2	51	Tancarville	Tarcarville (Fox).

Le deuxième poème étudié par le Docteur Noir devant Stello est la *Ballade de Charité* (*An excelente balade of Charitie*) et il s'étonne que le même poète ait eu un génie assez souple pour écrire au sortir d'une épopée médiévale, des « chants élégiaques » (*St.*, p. 72). Le commentaire de Jeremiah Milles était particulièrement favorable aux vers que Vigny a remarqués, traduits, et cités (*St.*, p. 72, 73). « This poem is written in the stile of a moral satyrist, censuring the pride, pomp, and want of generosity in the wealthy Ecclesiastics of those days. It is in effect an illustration of the parable of the good Samaritan, marking, with the most severe and poignant reflections, the contrast between the charitable Limitour, and the supercilious Abbot. The satire is keen, the morality excellent, and the description worked up with wonderful art, propriety and dignity of expression. The ripeness of the Autumnal season, the heat of the sun, the closeness of the atmosphere, the gradual approach of the thunder-storm, with its violent effects,

1. Ces 2 noms respectivement sont le premier et le dernier d'une page (154). De là la phrase « que d'historiens *depuis* Hue de Longueville jusqu'au sire de Saint-Valery « (*St.*, p. 72) » Mais le Docteur Noir commet une faute : il s'agit de combattants et non « d'historiens ». Il y a beaucoup de distraction dans sa « science ».

the momentary intervening calm, and return of the storm, cannot be descrived in words more expressive of their effects » (p. 364, 365). Vigny qui a cité et traduit les vers 8 à 14, utilise, pour une remarque du Docteur Noir (*St.*, p. 73), une note qui se rapporte au vers 16 non cité par lui.

> Beneathe an holme, faste by a pathwaie side
> Which dide unto Seynde Godwine's covent lede,

— « The Abbot of Saint-Godwin's at the time of the writing of this, was Ralph de Bellomont, a great stickler for the Lancastrian family. Rowley was a Yorkist »

« O Damné commentateur ! » Sur cette apostrophe de Stello au Docteur Noir prend fin le chapitre XVI. Mais ailleurs encore Vigny a eu recours au livre de Jeremiah Milles. C'est là[1] qu'il lut, admira, commenta la *Tragédie d'Ella* (p. 196), la « ballade » (?) *de Sir William Canynge* (p. 430), la *Tragédie de Gooddwyn* (p. 285), *le Tournoi* (The Tournament, an interlude, p. 306) et les « vieilles Églogues » (1re, p. 391 ; 2e, p. 398 ; 3e, p. 407 ; 4e or Elinour and *Juga*, p. 414) dont Chatterton parle à Kitty Bell (*St.*, p. 59).

Enfin, il faut signaler que Vigny, à la suite de sa pièce de *Chatterton*, tint à publier, pour prouver le génie du poète dont il avait idéalisé l'histoire, la *Bataille d'Hastings*, *la Ballade de Charité*, les *Métamorphoses Anglaises* (*Chat.*, p. 350). La notice qui introduit la *Ballade de Charité* s'inspire encore du commentaire de Jeremiah Milles et utilise un détail fourni par lui. « *The Excellent Ballad of Charity*, so well deserving that title, was the last poem of Rowley's produced by Chatterton, who sent it to the printer of the Town and Country Magazine only a month before his death » (p. 364). Pareillement pour les *Métamorphoses Anglaises* (p. 353).

Dans ces quelques lignes, on ne s'est préoccupé que de déterminer les emprunts les plus évidents. Mais je crois que, dorénavant, toute étude qui serait à entreprendre sur Chatterton et Alfred de Vigny, devrait tenir compte de ce fait essentiel : que Vigny lut les poèmes de Chatterton dans l'édition de Jeremiah Milles et peut-être dans celle-là seulement. Mais surtout — cette étude nous aide à préciser un nouveau sens, à cette distinction du Docteur Noir et de Stello qui commande tout le livre, et pensa, un moment, commander tous les livres à venir. Cette distinction est tour à tour celle de la sensibilité qui veut croire, et de l'intelligence qui

1. Plutôt que dans le t. XV, des *English Poets* de Chalmers (1810). Cf. *Chatterton*, p. 350, 358.

la retient, de la sensibilité qui a des velléités d'agir et de l'intelligence qui lui révèle une action plus pure, par les idées, — elle n'est par moment que l'opposition de deux tendances, optimisme et pessimisme — elle n'est, moins encore, que l'opposition du rire et des larmes. Mais elle fut aussi, sur le point qui nous occupe, la confrontation de l'analyse pédante et de l'admiration du cœur, et il est visible, dans les lignes de ce chapitre, que Vigny préférait à la critique assez vaine du Docteur Noir, la critique du cœur, même impulsive de Stello.

G. Bonnefoy.

CHRONIQUE

Les amis de la « Revue de Littérature comparée ». — Le fondateur de notre Revue, M. F. Baldensperger, désirant nous donner dans les circonstances difficiles que nous traversons un nouveau témoignage de sa fidèle et active sympathie, a fait un don de 5.000 fr. pour l'établissement et la publication de la deuxième table décennale de la Revue. Éditeurs et directeurs l'en remercient de tout cœur.

Actualité et universalité de Racine. — « La vie continue » : telle est la devise de chacun, en ces jours troublés que vit l'Europe occidentale et qu'elle accepte avec une gravité qui paraît sereine, tant elle sait, tel le génie racinien, dissimuler l'émotion et le frémissement derrière une sobre maîtrise de soi. Tel est aussi le mot d'ordre, héroïque à sa manière, que s'est donné notre Revue. Elle est née à l'aurore de cet après-guerre, dont nous avions attendu une compréhension mieux informée et définitive entre les élites des divers pays civilisés. Sa vingtième année s'achève dans les angoisses d'un nouveau déchirement de l'Europe. Mais nous sommes de ceux qui refusent de désespérer et d'ajouter foi aux prédictions trop légères ou trop hâtivement apocalyptiques sur le naufrage de notre culture. De ce long cortège de malentendus, d'errements et de massacres qui s'appelle l'histoire, il faut que l'homme dégage malgré tout un message d'espoir et de confiance en l'avenir meilleur qu'il travaille à créer. Il est quelques valeurs qui survivent : nous croyons fermement que l'idéal et la méthode de notre discipline comptent parmi ces valeurs ; et les mois qui viennent de s'écouler ont montré, autour de l'œuvre racinienne, un effort de compréhension sympathique et fervente, qui nous convainc de la permanence et de la survie des valeurs esthétiques.

Certes, Racine n'est pas du petit nombre de ces génies que l'on se croit tenu d'honorer ou d'adorer sans la plus légère réserve. L'admiration pour Racine, en France même, ne s'est jamais muée en religion ou en idolâtrie, comme l'a fait parfois le culte moliéresque ou, hors de France, le culte shakespearien, goethéen, dantesque ou pouchkinien. Réserves, réticences, hostilités même

n'ont pas manqué aux récentes célébrations raciniennes — et cela est tant mieux. Racine, parmi les bosquets de myrtes païens ou les allées de saules jansénistes où le croise encore l'ombre de Boileau, entend sans doute son ami le consoler à jamais par les vers maladroits de son Épître VII. Éveiller encore quelques incompréhensions passionnées et même des haines vigoureuses, c'est être mécompris peut-être, mais c'est aussi être discuté et lu, donc être resté vivant et actuel.

Par la voix d'Anatole France, de Lemaître, de Péguy, de Suarès, de Valéry, de Mauriac, de Giraudoux, de l'abbé Bremond, la France littéraire avait si souvent parlé de Racine en ce siècle, qu'elle n'a rien ajouté d'essentiel à l'occasion de ce troisième centenaire de la naissance du poète. La grande enquête que, de plusieurs côtés, notre époque a entreprise sur le XVII^e siècle apportera sans doute bien des révélations de détail sur l'œuvre racinienne : les rapports de Racine avec une certaine poésie religieuse ou même avec les qualités mélodiques, fluides et discrètes que cultivait le lyrisme français du XVII^e siècle, une fois mieux connus, jetteront sans doute quelque lumière sur le miracle harmonieux du vers racinien ; l'étude de la langue, de la syntaxe, des images, de la composition des tragédies, attend encore le chercheur systématique, patient et cependant novateur et poète, qui osera entreprendre cette tâche avec un esprit libre. Nous nous sommes peu à peu dépris de bien des traditions routinières sur le jansénisme de Racine ; ne faudrait-il pas examiner également l'hellénisme si vanté de l'œuvre racinienne, en oubliant la lecture de *Théagène et Chariclée*, et même les notes du poète sur son exemplaire de Sophocle ou son goût pour Euripide ; car on peut aimer les Grecs à la folie, lire leur langue mieux qu'homme au monde et se croire leur disciple, tout en s'écartant d'eux autant que les imitateurs de Racine ont trahi leur modèle. Et d'ailleurs le créateur d'Ériphile et d'Aricie a-t-il vraiment compris l'essentiel de l'âme hellénique, la religion, la soumission résignée aux décrets divins et l'abnégation de l'*amor fati* ? — Enfin, s'il y a chez Racine et dans le classicisme en général une stylisation et la création ou la recherche obstinée d'un style, la lecture des mémoires, des correspondances, des romans et des écrits mineurs de l'époque — lecture trop rarement tentée par ceux qui s'obstinent à détacher le classicisme d'un XVII^e siècle confus et complexe — devrait nous éclairer aussi sur les dessous et la vérité vécue de cette ardente peinture de la passion. Romanesque (un récent article de M. Baldensperger l'a rappelé), sensibilité, sensualité, sont aussi des éléments de la grandeur toujours actuelle du créateur de Bérénice et de Roxane.

Il est particulièrement surprenant que les nombreux apprentis-docteurs qui peuplent de nos jours les universités aient obstinément négligé le sujet si curieux que poserait la diversité de l'accueil fait à Racine par diverses générations littéraires, en France ou à l'étranger. Friedrich Bentmann, dans sa *Geschichte der Racine-Kritik in der französischen Romantik* (Wurzbourg, 1930), et Mario Fubini, dans le beau volume qu'il a publié à Turin en 1925, sont parmi les rares à avoir abordé certains aspects de cette passionnante enquête. Racine au xviii^e^ siècle, et l'inévitable parallèle avec Corneille qui hanta plus d'un critique de La Bruyère à Vauvenargues et à Sébastien Mercier, devraient constituer la première étape de cette tentative pour voir Racine à travers ceux qui l'ont vu autrement que nous. Le Racine qu'ont cru comprendre Chateaubriand, Talma, Geoffroy, Joubert, le public et les professeurs du Premier Empire, formerait la seconde partie de cette histoire. Le romantisme introduit le parallèle Shakespeare-Racine, dont l'étude précise est encore à faire. Nombreux sont d'ailleurs les romantiques (de Lamartine à Musset) qui ont cru ou voulu aimer Racine, mais ne l'ont pas fait à la manière qui est aujourd'hui la nôtre, donc que nous croyons la bonne. Aucun d'eux, pas même Sainte-Beuve, fort décevant sur ce point, n'a su rajeunir, ou rendre romantique, notre conception de Racine. La génération d'écrivains et d'artistes la plus farouchement antiracinienne (celle de Th. Gautier, de Renan, de Taine, de Flaubert et de Leconte de Lisle) est aussi celle qui voit le culte scolaire et éloquent de Racine s'établir dans les collèges et les amphithéâtres, au pied des chaires de Nisard et de Saint-Marc Girardin.

La dernière partie de cette enquête, qui serait aussi un curieux chapitre de la triple histoire du théâtre, du goût et de l'enseignement en France, s'ouvre avec le succès du symbolisme. Une conception moins éloquente de la poésie, née dans les chapelles symbolistes, propagée (à leur insu peut-être) par quelques grands universitaires comme Lemaître et Lanson, nous a rendus plus sensibles aux sortilèges du vers racinien. La brutalité physiologique du naturalisme contribuait en même temps à faire goûter la hardiesse « réaliste » de Racine peintre de la passion aux lecteurs de *Fort comme la Mort*, du *Lys Rouge* et du *Côté de chez Swann*. Enfin, un reclassement hardi des valeurs dramatiques, après la longue jonchée de ruines qui marque l'histoire du théâtre du xix^e^ siècle, dévoila l'originalité inégalée de Racine comme constructeur et technicien du théâtre, et comme « père du théâtre moderne », selon le titre que lui décernent aujourd'hui de nombreux admirateurs étrangers. Les trois grands aspects de la vivante et frémissante présence racinienne aujourd'hui nous paraissent en effet

pouvoir se résumer aisément en ces trois termes : Racine poète, Racine peintre et psychologue de l'amour, Racine homme de théâtre.

Les menues réserves qu'ont proposées quelques lecteurs difficiles (par exemple dans le numéro spécial consacré à Racine par *La Muse Française* du 15 juillet 1939) n'enlèvent rien au prestige de ce dramaturge qui a dominé une grande partie du roman d'après-guerre : les ravissements du jeune héros des *Jeunes filles en fleurs* écoutant la Berma, aussi bien que les répulsions passionnées du *Baiser au Lépreux* ou les déserts torrides de l'amour parcourus par Mauriac, les velléités incestueuses de plusieurs Phèdres du roman moderne comme tant d'autres évocations, hélas ! trop peu auréolées de poésie mythologique, de proies fatales de Vénus. Le Français d'aujourd'hui, même s'il n'a jamais ânonné *Britannicus* et *Athalie* sur les bancs du collège, possède Racine, à son insu, dans sa chair et son sang. Il n'en était pas de même, jusqu'à ces derniers temps, à l'étranger. Les compatriotes du poète s'étaient plu à répéter, comme l'ont fait les Écossais pour Burns et les Russes pour Pouchkine, que les harmonies raciniennes restaient lettre morte pour les oreilles et les sensibilités étrangères. On les a trop longtemps pris au mot. En fait, il n'est plus sûr qu'il en soit ainsi. Nous nous refusons à croire, pour notre part, que la poésie soit la moins transmissible des valeurs littéraires. Keats, Shelley, Yeats, ont été mieux aimés hors d'Angleterre que Jane Austen ou Thackeray ; Rilke compte plus de fervents hors d'Allemagne que Thomas Mann ou Hauptmann ; et Baudelaire jouit dans le monde d'une renommée plus incontestée que Stendhal et peut-être que Balzac. Il est réconfortant pour nos études de littérature comparée de constater que certaines des exégèses les plus averties et les plus fines de la poésie racinienne sont dues à des plumes étrangères : De Sanctis, Croce et Fubini en Italie, Vossler ou Schröder en Allemagne, Lytton Strachey en Angleterre.

Un rapide coup d'œil jeté sur l'évolution de la critique et du goût dans divers pays voisins du nôtre montre que la compréhension de l'œuvre racinienne n'a cessé de se faire plus attentive, mieux informée et plus portée à l'éloge. M. Fubini a retracé l'accueil fait par l'Italie à Racine dans le dernier numéro de cette Revue. L'Espagne d'aujourd'hui, mère de purs poètes comme Pedro Salinas ou Jorge Guillen, ne ratifierait plus sans doute le jugement péremptoirement hostile de Menendez y Pelayo [1].

1. Menendez y Pelayo, *Historia de las ideas estéticas en España*, vol. 5, 1891, Madrid, Dubrull. « Aun en Francia, se le admira friamente, dit-il de Racine, y no se le lee mucho fuera de los colegios. Propriamente no esta vivo, a lo menos como lo estan Corneille y Molière ».

Grillparzer [1], Hebbel (lettre de Vienne du 13 janvier 1856), Gottfried Keller (lettre du 16 septembre 1850), ont dit, après Heine, leur goût pour Racine. Nietzsche, dans *Ecce Homo*, se proposait de défendre contre Shakespeare le poète français, « nicht ohne Ingrimm », non sans furieux acharnement. Un critique de Bâle, E. Merian-Genast, a, suprême éloge, rapproché Racine de Gœthe dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* de décembre 1935 ; et Rudolf Alexander Schröder, dans *Für deutsche Würdigung Racines* (*Corona*, 1931, vol. II), puis dans *Racine und die deutsche Humanität* (Munich, 1938) et dans quelques adroites versions de *Bérénice* et d'*Athalie*, a beaucoup fait pour l'appréciation de Racine en Allemagne, dans les années proches et vaines où deux élites crurent, en s'efforçant de mieux goûter et de mieux louer l'une Racine et l'autre Gœthe, édifier un pont solide pour le rapprochement intellectuel franco-allemand.

Mais c'est en Angleterre que le contraste a été le plus marqué, depuis les commentaires étroits et souvent haineux de De Quincey, Hazlitt, Landor, Macaulay, Trollope. On sent encore un effort de bonne volonté, plutôt qu'une adhésion entière et spontanée, dans les récents commentaires de Mary Duclaux (*Life of Racine*, 1925), d'A. Tilley (*Three French Dramatists*, 1933) et même dans les éblouissantes pages de Lytton Strachey. Un article du *Times Literary Supplement* (9 mars 1933) commençait par ces lignes qui traduisent bien l'attitude actuelle de nos voisins d'outre-Manche : « Whether it is possible for an Englishman really to appreciate Racine is a problem that can never be solved, but it would seem that it is no longer possible for an Englishman unashamedly to lay the blame of failure on Racine rather than on himself». Déjà, en juillet 1909, dans un article du *Quarterly Review* (vol. 211, p. 138), un critique fort averti concluait une étude sur le même sujet par ces paroles réservées : « We are not sure that Racine represents absolutely the highest flight of the French poetical genius, but we have no doubt that to understand his enchantment completely is the crown of a long converse with French poetry » [2].

Les raisons de cette adhésion britannique à Racine sont diverses : au premier plan, la meilleure compréhension du classicisme français qu'a acquise une Angleterre plus ouverte aux valeurs continentales et résolue à mieux pénétrer, peut-être à travers Racine, Montaigne ou Proust, les secrets déroutants de l'âme française. Le préjugé romantique, qui ne voulait glorifier que les

1. Grillparzer, *Sämtliche Werke*, Stuttgart, Cotta, 1887, vol. XIV, étude de 1840 sur *Andromaque*.
2. L'auteur est F. Y. Eccles.

génies ardents, fulgurants, démesurés, s'est également fort affaibli dans l'Angleterre de T. S. Eliot et d'Aldous Huxley, éprise d'intellectualité et de subtilité analytique. Surtout, nous croyons qu'il a fallu, pour faire ranger par la Grande-Bretagne Racine au nombre des « world-poets », la disparition de la superstition shakespearienne qui s'indignait de ne trouver dans Racine ni inquiétude métaphysique ni décor de nature ni chocs d'images bondissantes de fantaisie ni luxuriance de comparaisons étranges. Il a fallu enfin que l'on cessât d'opposer Racine aux Grecs. Une génération pénétrée d'hellénisme comme le fut celle de Landor, de Macaulay et de Matthew Arnold ne pouvait cacher sa déception en ouvrant Racine après Sophocle. Elle s'irritait de ne voir dans *Andromaque* ou *Phèdre* qu'une copie affadie et pompeuse d'Euripide. L'affaiblissement de la culture classique aujourd'hui, jusque chez les Oxoniens, permet enfin de comprendre que Racine, peintre de la révolte exaspérée contre les décrets des dieux et du destin, analyste de déchirements désordonnés d'âmes contradictoires, évocateur de créatures folles de passion dont une Antigone se fût écartée avec effroi, est plus loin des Grecs que Shakespeare lui-même, et ses sages et soumises Ophélie, Desdémone, Imogène.

Ce sont les mêmes raisons sans doute (détachement plus grand encore à l'égard de la littérature anglaise et de l'idolâtrie shakespearienne, affaiblissement de la culture gréco-latine, et aussi large ouverture d'esprit chez les érudits et inlassable bonne volonté chez les professeurs) qui expliquent le succès actuel de l'œuvre racinienne auprès de l'élite universitaire américaine. Les presses de l'Université de Princeton ont publié en 1936 une nouvelle traduction en vers des meilleures pièces de Racine. De nombreux articles ont paru ou s'apprêtent à paraître dans les revues spécialisées des États-Unis. Le congrès annuel de la *Modern Language Association* — nous le rappelons plus bas — vient de célébrer officiellement le troisième centenaire de Racine. Et il n'est pas aujourd'hui de plus vibrant éloge de ce « père du théâtre moderne » que celui qu'a tracé, en 1930, dans un court essai sur *The Modern Drama*, l'un des esprits les plus vigoureux et les plus subtils de l'Amérique, Waldo Frank. Ibsen, Dostoievski, Tchékhov, Shaw, tels sont, d'après ce critique, quelques-uns des héritiers indirects de Racine au théâtre — et nous ajouterions Musset, Lenormand et O'Neill.

Racine, dont le trois centième anniversaire est tombé au milieu d'une époque tragiquement héroïque, est-il cependant le poète qu'il convient de célébrer à cette heure ? D'aucuns ont posé la question, en suggérant qu'en ces temps de crise angoissée, la

France doit plutôt se tourner vers Corneille (*Contemporary Review*, Londres, décembre 1939). Tel fut le cas en 1914-1918. La guerre actuelle, et le choc spirituel qu'elle a produit, vont-ils déterminer ce retour à Corneille que M. Jean Sclumberger et M. Robert Brasillach appellent de leurs vœux depuis quelques années déjà ? Il est trop tôt pour répondre. Mais il n'est pas sûr, dirons-nous, que la France ait aujourd'hui besoin de lire *Horace* pour rester patriote, ou des éloges cornéliens de la volonté pour rester tenace. Il n'est pas sûr non plus que Racine ne puisse être un maître de grandeur d'âme et d'héroïsme.

Henri PEYRE.

La commémoration du tricentenaire de Racine hors de France. — Cet anniversaire a été célébré avec éclat dans un grand nombre de pays étrangers, et a donné lieu de se manifester à bien des admirations et des sympathies pour un génie et un théâtre qui, s'ils sont entre tous spécifiquement français, n'en offrent pas moins une large valeur artistique et humaine que l'on reconnaît maintenant mieux que jamais, et que dans les pays les plus divers on s'est plu, au cours de nombreuses cérémonies commémoratives, à mettre en évidence. Discours, conférences sur tel ou tel aspect de Racine, représentations partielles ou intégrales de telles ou telles de ses pièces, soit dans le texte français, soit en traduction ; il serait difficile d'énumérer sans omissions tout ce que la fin de 1939, dans tant de capitales ou de villes d'Université, a offert en ce genre. Sans prétendre aucunement à être complets, signalons quelques-unes de ces manifestations.

En Belgique, où la troupe de Gaston Baty a donné de *Phèdre* des représentations fort goûtées pour leur stylisation du décor antique, l'Académie de langue et de littérature française, dans sa dernière séance publique de 1939, a entendu son directeur en exercice, le célèbre poète Albert Mockel, rendre au grand tragique un lyrique et substantiel hommage. Parmi les diverses conférences, citons celle qui a été faite, aux *Amitiés françaises* de Bruxelles, par M. Louis Vaunois. —A Genève, ce fut à M. Paul Valéry qu'on fit appel pour célébrer dignement le poète de *Phèdre*. Il le fit avec l'élévation de pensée et la noblesse d'expression qui caractérisent sa critique. A Lausanne, les professeurs A. Bonnard, R. Bray, P. Kohler, M. Raymond, des Universités de Lausanne, Berne et Genève, traitèrent de divers aspects de l'œuvre et de l'âme de Racine. Une autre fois, ce fut, à la radio, une harmonieuse succession d'*images raciniennes*, présentées par M. R. Bray avec un art discret ; le même préfaça, également à la radio,

une audition d'*Andromaque*. A Berne, une brillante conférence du professeur P. Kohler sur « Racine et la tragédie française » réunit l'élite intellectuelle de la capitale helvétique.

La célébration du tricentenaire de Racine a offert en Hollande un éclat particulier. Une séance commémorative officielle a eu lieu dans l'Aula de l'Université d'Amsterdam, organisée par la Société Hollande-France, l'Alliance Française, le Centre néerlandais du P. E. N. Club, la Société littéraire des Pays-Bas, la Société des Amis du théâtre. Au programme : une causerie par notre collaborateur le Pr K. R. Gallas : *Un étranger devant Racine* ; une conférence de M. A. Van Duinkerken sur *Le rite du sacrifice de l'homme dans la tragédie de Racine* ; des lectures commentées de quelques scènes, par le Pr E. Guilhou, directeur de l'Institut français d'Amsterdam. D'autre part, une série de 9 conférences avec lectures commentées par M. Jacques Copeau ont eu lieu à Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Harlem, Utrecht, Maestricht, Roermond, Groningue et Nimègue. Des fragments d'*Esther* et d'*Athalie* avec la musique de J.-B. Moreau furent exécutés à Amsterdam et à la Haye par un groupe d'élèves et d'anciens élèves du Conservatoire Royal de Musique de La Haye. Enfin, le Pr E. Guilhou a donné à Eindhoven une conférence sur Racine, trois fois centenaire.

Autant que ces proches voisins de la France, les pays danubiens et balkaniques ont montré la plus intelligente sympathie pour ce que Racine représente de l'art le plus raffiné de l'Occident latin. A Budapest, le Théâtre National donna de brillantes représentations d'*Andromaque* et des *Plaideurs*, suivies dans la presse de quantité d'articles où se montrait une juste appréciation de Racine et du génie littéraire de la France. Puis la société littéraire *La Fontaine* organisa une matinée commémorative où M. Antoine Németh prononça un éloquent éloge du grand tragique. — A Belgrade eut lieu, sous le patronage de l'Académie Royale, une grande cérémonie racinienne, avec une conférence du professeur M. Ibrovac, suivie de la représentation de scènes d'*Andromaque* et de *Bérénice*. A Bitolj, le Centre Français, qui déploie tant d'activité dans ce chef-lieu de la Macédoine serbe, organisa une séance nourrie de conférences fort précises et de récitations. A Zagreb, une « académie » consacrée à Racine eut lieu au Petit Théâtre ; elle comprenait des conférences du « dramaturge » du Théâtre National croate, M. Ivanisevic, et de son secrétaire général, M. Batusic, avec récitations tirées de *Phèdre* et de *Mithridate*. — A Sofia, ce fut une conférence du professeur Thomov au cours d'une brillante séance de la Faculté des Lettres, une représentation de *Mithridate* au Théâtre National, une série de

conférences radiophoniques dues à M. N. Dontchev, historien des relationslittéraires franco-bulgares. — A Bucarest, les « Amis de l'Histoire littéraire » se sont réunis en une séance commémorative où M. N. Grigorescu parla de « La liberté, premier élément du christianisme, dans l'œuvre de Racine » et M. P. Teodorescu fit l'historique des traductions de Racine en roumain ; M. Ramon Fernandez a donné une conférence sur *Phèdre*; et l'Institut français des Hautes Études a organisé un cycle de conférences au cours duquel on a pu entendre notamment le professeur N. Jorga, conseiller royal, ancien président du Conseil des Ministres, et M. Ion Pillat, le poète connu.

Les États-Unis ont compris l'importance qui s'attache, surtout par les temps troublés que nous traversons, à une commémoration racinienne : l'ordre en face du chaos, plus ou moins « organisé », la décence en face de la turbulence, la véhémence intérieure de l'art animant l'eurythmie des dehors, il n'est pas douteux qu'à prendre les choses de haut, le « cas » de Racine offre une merveilleuse illustration de ces alternatives. M. A. F. Clark, de Vancouver, l'auteur bien connu de *Boileau and the French classical critics in England*, a fait en somme la liaison entre les groupes de langue anglaise en publiant à la Harvard University Press un *Jean Racine* qui est bien le premier volume d'importance consacré par un Britannique à un grand poète que diverses raisons mettaient plutôt dans l'ombre. Cette étude, fort attentive et faite *con amore*, tout en admettant les règles du jeu universitaires, mérite un compte rendu spécial.

D'autre part, des conférences de MM. Allard, Baldensperger, Clark, Gibson, Peyre, des communications radiophoniques, des représentations ou déclamations raciniennes, ont mis abondamment États-Unis et Canada au courant des raisons qui mirent en son temps, et qui laissent après deux siècles et demi l'art tragique racinien à une place éminente dans la dramaturgie universelle.

Mais c'est à la réunion annuelle, du 27 au 30 décembre 1939, de la *Modern Language Association* à la Nouvelle-Orléans que Racine a pu fêter une reviviscence mi-scolaire et mi-profane. MM. Baldensperger, W. Bird, Bowe, L. Cons, R. Taupin, F. Urmatt présentaient, dans une séance racinienne agrémentée de musique, divers aspects des mérites ou des influences qu'après trois siècles il convient d'attribuer plus que jamais à un poète dont les prophètes à courte vue avaient souvent prédit la caducité. Si les problèmes de « style », comme le disait naguère un homme d'État anglais, doivent être au premier plan des raisons d'être des Universités, qui sait si le vivant prestige du poète de

Phèdre ne contribuerait pas à remettre en honneur des qualités dont le monde a grand besoin ?

Publications récentes. — Mlle Yvonne Bezard a disparu prématurément au moment où allait sortir des presses (Librairie Boivin) son ouvrage si bien documenté et si neuf sur *Le Président de Brosses et ses amis de Genève*. On sait avec quel soin et quel succès elle avait étudié les relations franco-suisses à la fin du XVIIIe siècle ; sa mort laisse les plus vifs regrets.

Nulle part à l'étranger mieux qu'en Italie les grands écrivains français ne sont l'objet d'études diligentes et approfondies. M. Carlo Pellegrini publie une *Letteratura francese* (Milan, Principato) très solide et personnelle, fruit d'une longue et pénétrante intimité. Sur bien des points, il nous apporte des jugements directs, solidement motivés, dont la fraîcheur et le bonheur d'expression donneront une impression de nouveauté aux plus vieux routiers de l'histoire des lettres françaises. Des textes bien connus comme la ballade de Villon à la Sainte Vierge sont analysés avec une finesse et une émotion d'une qualité précieuse, et l'auteur apprécie avec une sympathie rare chez les étrangers ce qui fait la valeur humaine et unique d'un Corneille et d'un Racine. M. Giovanni Macchia déploie dans *Baudelaire critico* (Florence, Sansoni) une érudition impeccable, et montre une remarquable familiarité avec l'esprit lucide et tourmenté de Baudelaire. Cet excellent ouvrage, qui n'a pas d'équivalent exact en notre langue, étudie en détail, avec beaucoup de goût et de finesse, les divers aspects de Baudelaire critique de la peinture, critique littéraire, admirateur de Wagner. Il rendra les plus éminents services.

Puisque, par la plume de son dévoué vice-président français, le 3e Congrès d'Histoire littéraire, consacré à la discussion des « genres », a fait connaître l'essentiel de ses séances dans le dernier numéro de la *Revue*, il n'est pas trop tard pour rappeler que le « roman » de M. Robert Brasillach, *Les Sept Couleurs* (Paris, Plon, 1939), est une brillante démonstration de la relativité des titres et des formes du discours tout au moins. Sept variétés de développement se suivent pour faire progresser une action assez simple en soi « au cours du temps qui fuit ». Récit, Lettres, Journal, Réflexions, Dialogue, Documents, Discours, viennent tour à tour — et non pas emmêlés, comme il arrive le plus souvent — donner sa variété appropriée à une aventure qui passe ainsi, dirions-nous, de l'objectif au subjectif, ou du dramatique à l'introspectif, ou de l'impersonnalité à la confession. Tour de force qui n'empêche point, assurément, le genre du « roman » de dominer

ou de supporter un ensemble qui n'est disparate que dans la forme, mais qui permet de méditer sur la qualité des types d'expression, interchangeables et interpénétrables plus que ne le voudrait un art poétique rigoureux.

Se doute-t-on assez, parmi les « neutres », que les valeurs intellectuelles ne sont pas moins en jeu que les réalités plus substantielles en un temps où s'affrontent tant de « dynamismes » ? La guerre des idées, moins meurtrière que l'autre heureusement, précède ou accompagne l'autre bien souvent. Qu'il soit donc permis au « comparatisme », certain par expérience que l'esprit souffle où il veut, de se proclamer en parfait désaccord avec la méthode dont procède, par exemple, l'article de M. E. Glässer dans la *Zeitschrift für fr. Sprache und Literatur*, LXII (1939), où le « nordisme » de Lamartine est extrait de données contestables ou même d'erreurs patentes, comme l'épigraphe attribuant au poète des *Méditations* un aphorisme fameux de Voltaire.

Travaux en cours. — Le grand travail de M. Clarence D. Rouillard (Toronto) sur *The Turk in French history, thought and literature* (1520-1660) est sous presse aux éditions Boivin.

M^lle^ Marianne Pilenco achève sa thèse principale pour le doctorat ès lettres sur *Tolstoï en France : les débuts jusqu'à la mort de Tolstoï* (1880-1910).

M^lle^ Claire Turey (Lwów), auteur d'un volume en polonais sur Boleslas Prus, prépare une thèse de doctorat ès lettres sur l'*Influence des romanciers français sur Prus.*

M. Slobodan Yovanovitch (Belgrade) prépare une thèse pour le doctorat d'Université sur *Le théâtre d'idées en France et en Angleterre de 1890 à 1914.*

M. R. Zellweger (Saint-Gall) prépare une thèse pour le doctorat d'Université sur *Les débuts du roman rustique en Suisse, Allemagne et France* (1840-1860).

M^lle^ Christine Morrow (Australie) achève sa thèse pour le doctorat d'Université sur *Le roman irréaliste en France et en Angleterre.*

M. William Cunningham prépare, à la Faculté des Lettres de Besançon, une thèse d'Université sur *Henri Bremond et l'Angleterre.*

Parmi les bénéficiaires actuels des bourses J. S. Guggenheim, signalons quatre intellectuels américains qu'intéressent des sujets touchant à nos études : W. K. Ferguson (*L'interprétation de la Renaissance depuis le XV^e^ siècle*), L. Gershow (*Le despotisme éclairé au XVIII^e^ siècle*), H. J. Muller (un manuel à l'usage des critiques contemporains, destiné à faire leur part aux tradi-

tions littéraires et aux notions récentes en fait de sociologie et de science), A. M. Wilson (une biographie de Diderot).

Autour des Universités. — MM. Paul Hazard et J.-M. Carré, mobilisés, ont dû suspendre leurs cours, l'un au Collège de France, l'autre à la Sorbonne; M. H. Peyre a été nommé professeur à l'Université de Yale (U. S. A.) ; M. H. Tronchon a été transféré à Clermont-Ferrand avec toute la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg ; M. F. Baldensperger continue à enseigner à Harvard University (U. S. A.) ; la conférence de littérature comparée de M. P. Van Tieghem à la Sorbonne a été momentanément transformée pour combler des vides dans une autre discipline littéraire, mais il reste à la disposition des candidats au diplôme d'Études supérieures, au doctorat ès lettres, et des autres travailleurs dans le domaine de la littérature comparée.

Les Vivants et les Morts. — L'attribution du Prix Nobel de littérature pour 1939 au grand romancier finlandais Frans-Emil Sillanpää consacre d'une manière éclatante l'entrée de la littérature de langue finnoise dans le cercle des littératures européennes. Depuis les premiers romans ou drames des années 1860, cette jeune littérature avait fait des progrès immenses qui lui permettent de se mesurer avec d'autres plus anciennes. Le talent hors de pair d'Aleksis Kivi, les beaux livres ou les belles pièces de Minna Canth, de Juhani Aho, de Pakkala et de tant d'autres plus récents, avaient montré la valeur de cette littérature, que l'hommage solennel conféré à son représentant actuel le plus illustre met en pleine lumière.

Le 7 février 1939 est mort l'un des hommes qui avaient travaillé le plus activement, et avec un inlassable enthousiasme, à faire mieux connaître et mieux aimer en France la pensée et la littérature américaines : Régis Michaud. Né à Montélimar, en 1880, R. Michaud, alors qu'il étudiait à la Sorbonne la littérature médiévale et préparant une licence d'histoire, eut soudain la révélation d'Emerson et entreprit, dans plusieurs ouvrages, de servir la diffusion des « mystiques et réalistes anglo-saxons », et notamment d'Emerson, en France. Après la guerre de 1914, au cours de laquelle il servit sur le front français, il retourna aux États-Unis et se passionna pour la jeune génération d'écrivains révoltés et fougueux qui, en pleine époque de prospérité et d'apparente quiétude, révélait le tourment profond de l'âme américaine. R. Michaud fit connaître en France ces novateurs dans un livre hardi, souvent contestable, toujours stimulant, sur *Le roman américain d'aujourd'hui* (1926). Il donna, trois ans après, une subtile étude

sur *L'Ame américaine*, et traça, en 1934, en anglais, une esquisse vigoureuse, souvent partiale, mais généreuse, de la littérature française contemporaine : *Modern Thought and Literature in France*. L'une de ses dernières tâches fut l'article de mise au point sur l'un des thèmes favoris du comparatisme, *Baudelaire et Edgar Allan Poe*, qu'il publia dans cette Revue en octobre-décembre 1938. Avec Régis Michaud s'est éteint l'un des meilleurs interprètes de la France dans les universités américaines et l'un des meilleurs connaisseurs français de l'Amérique.

M. G. A. Borgese, l'historien bien connu de la littérature italienne, vient d'épouser aux États-Unis l'une des filles de Thomas Mann, prix Nobel de littérature.

L'Académie française a attribué le prix Saintour à notre collaborateur M. P. Van Tieghem pour le *Répertoire chronologique des littératures modernes* (1937, Librairie E. Droz) dont il a été le metteur en œuvre et le principal rédacteur, et qui rend les services que l'on sait aux études de littérature comparée.

Le club scandinave de Zurich a organisé, le 17 novembre, une soirée Andersen au cours de laquelle M. Martin Bodmer a rappelé l'essentiel de la vie et de l'œuvre du charmant conteur danois, dont ont été lus ou chantés divers fragments caractéristiques.

Livres reçus. — Justus Lipsius. *Two Books of Constancie*, trad. de sir John Stradling, rééd., University Press, New Brunswick.

Reyes (Alfonso). *Capítulos de literatura española*. Mexico, Casa do España.

Wilson (Ronald A.). *The Pre-war biographies of Romain Rolland*. Londres, Humphrey Milford.

Irvine (W.). *Robert Bagehot*. Londres, Longmans.

Siebeck (Berta). *Das Bild Sir Philip Sidneys in der Englischen Renaissance*. Weimar, Böhlaus.

Dechamps (J.). *Hazlitt et Napoléon*. Extrait de la Revue des Études Napoléoniennes, sept.-oct. 1939.

Pusey (W. W.). *L. Sébastien Mercier in Germany. His vogue and influence in the Eighteenth century*. New York, Columbia Un. Press.

Palfrey (Th. R.), Fucilla (J. G.), Holebrook (W. C.). *A bibliographical guide to the Romance languages and literatures*. Evanston (Illinois), Chandler.

Rivoallan (L.). *Littérature irlandaise contemporaine*. Paris, Hachette.

Entwistle (W. J.). *European Balladry*. Oxford, Clar. Press.

Fucilla (J. G.). *Forgotten Danteiana.* A Bibliographical Supplement. Chicago.

Cartojan (N.). *Cercetări literare,* t. III. Bucarest, Facultatei de litere.

Thompson (John A.). *Alexandre Dumas père and Spanish romantic drama.* Louisiana, State University Press, 1938.

Dontchev (N.). *Racine en Bulgarie.* Sofia, L'Essor bulgare.

Gottschalk (L.). *Lady-in-waiting. The Romance of Lafayette and Aglaé de Hunolstein.* Baltimore, The Johns Hopkins Press.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1939 *à la suite de chacun des titres ci-dessous.*

Théorie.

Elton (O.). The nature of literary criticism, dans *Essays and Addresses*. Londres, Arnold.

Harris (J.). Can the study of French Literature survive in America ? *The French Review*, déc.

Read (H.). *Collected Essays in Literary Criticism.* Londres, Faber, 1938.

Genres littéraires, motifs, thèmes et types.

Baker (C. D.). Certain religious elements in the English doctrine of the inspired Poet during the Renaissance, *Journal of English Literary History*, VI.

Büsser (M.). *Die Römerdramen in der Theatergeschichte der deutschen Schweiz.* Fribourg (Suisse), Diss., 1938.

Carlson (H.). Criticism of heredity as a literary motif with special reference to the newspapers and periodicals from 1880-1900, *The Germanic Review* (New York), oct.

Costanzo (L.). *Don Giovanni Tenorio nel teatro spagnuolo e romano.* Naples, Guida, 1938.

Curtius (E. R.). Die Musen im Mittelalter, *Zeitschrift für romanische Philologie*, LIX.

Favrod-Counes (S.). Grandeur et limites des classiques français, *le Mois suisse*, mai.

Feibleman (J.). *In praise of Comedy. A study of its Theory and Practice.* New York, Macmillan.

Flasche (H.). Themen moderner Hispanistik, *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft*, Referatenheft.

Hommel (H.). Der Ursprung des Epigramms, *Rhein. Museum für Philologie*, LXXXVII.

Laux (K.). *Das Pseudoklassizistische und Romantische in E. Youngs Night Thoughts.* Munich, Diss., 1938.

MODDER (M. F.). *The Jew in the literature of England to the end of the 19th century*. Philadelphie, the Jewish publication Society of America.

NEWTON (W.). *Le thème de Phèdre et d'Hippolyte*. Droz.

SCHMIDT (W.). Gemeinsame Themen deutscher, englischer und schottischer Volksballaden, *Die neueren Sprachen*, Heft 6-7.

STAPLEDON (O.). Escapism in Literature, *Scrutiny*, déc.

TURNELL (M.). Literary criticism in France, *Scrutiny*, sept. et déc.

WACHSMUTH (B.). *Der Arzt in der Dichtung unserer Zeit*. Stuttgart, Enke.

WANDRUSZKA VON WANSTETTEN (M. W.). Nord und Süd im französischen Geistesleben, *Berliner Beiträge zur roman. Philologie*, Iéna et Leipzig, Gronau (sur Rostand, Daudet, etc.).

Relations générales.

BALDENSPERGER (F.). *Études d'Histoire littéraire*, 3e et 4e séries, Droz.

BALDWIN (C.). *Renaissance literary theory and practice*. New York, Columbia Univ.

CLASSEN (K.). *Turgenevs Einstellung zum Deutschtum*. Hambourg, Preilipper, 1938.

CLÉMENT (N. H.). *Romanticism in France*. New York, the Modern Language Association Books.

FERGUSON (W.). Humanist views on the Renaissance, *the American Historical Quarterly*, oct.

HAZARD (P.). Europe ? Un idéal toujours menacé, *Nouv. Litt.*, 5 août.

HESS (G.). *Pierre Gassend. Der französische Späthumanismus und das Problem von Wissen und Glauben*. Iéna, Gronau.

LEACOCK (St.). Ch. Dickens and Canada, *Queen's Quarterly* (Canada), Spring number.

LEMMI (F.). *La Riforma in Italia e i riformatori italiani all' estero nel secolo XVI*. Milan, Istituto per gli Studi di politica internazionale.

MACKENZIE (F.). *Les relations de l'Angleterre et de la France d'après le vocabulaire*. 1. *Les infiltrations de la langue et de l'esprit français*. Droz.

PIKE (J.). Dickens, Carlyle and Tennyson, *The Atlantic Monthly*, déc. (visites à ces écrivains en 1863).

ROSSI (G.). Italia e Germania nel Settecento, *Convivium*, 30 juin.

ROWBOTHAM (A.). Gobineau and the Aryan Terror, *Sewanee Review*, avril-juin.

Rozbroj (H.). *J. P. Marat* (1743-1793). *Ein Naturforscher und Revolutionär, sein Zusammentreffen in der Geisteswelt mit Goethe, Lamarck, Rousseau,* etc. Berlin, Diss. 1938.

Szao (L.). L'Europe latine : les deux sœurs, *Nouv. Revue de Hongrie*, oct. et nov.

Schnelle (A.). *Die Staatsauffassung in Anton Ulrichs Aramena im Hinblick auf La Calprenèdes Cléopâtre.* Berlin, Pfau, 1939.

Symposium of literary influences. « My debt to books », série de lettres de divers écrivains d'aujourd'hui sur les livres qui les ont le plus influencés, *Books Abroad* (Norman, Oklahoma), numéros d'hiver, de printemps et d'été.

Influences italiennes.

Bianchi (L.). Eichendorffs « Ezelin von Romano » und Mussatos « Ecerinide », *Zeitschrift für deutsche Philologie*, avril.

Cioranesco (A.). La première rédaction de l'*Ollivier* de Cazotu, *Mod. Lang. Notes*, LIV (Infl. de l'Arioste).

Corsi (M.). Scaramuccia, maestro di Molière, *Rivista Italiana del Dramma*, 15 juil.

Forkey (L.). Montaigne's Trip to Italy, *The French Review*, déc.

Genevois (P.). Impressions d'Italie dans les poèmes de Jeanne-Frédérique Renauld, *Rev. des Études italiennes*, oct.-déc. 1938.

Heusler (R.). *Das Bild Italiens in der deutschen Romantik*, Leipzig, Haupt.

Pratt (R.). Chaucer and the Visconti Libraries, *English Literary History*, sept.

Rehm (W.). *Europäische Romdichtung.* Munich, Hueber.

Rosenfeld (E.). Visioni d'Italia nella poesia di Stefan George, *Convivium*, 28 fév.

Schrinner (W.). *Castiglione und die englische Renaissance.* Berlin, Junker und Dünnhaupt.

Shaw (J. E.). Bibliography of Italian Studies in America, *Italica* (Urbana, Ill.), sept.

Influences espagnoles.

Argona (D. K. and J. H.). *A bibliography of textbooks of Spanish published in the U. S.* (1795-1939). Ann Arbor (Mich.), Edwards.

Barker (G.). Funeral Eulogy on Garcia Lorca, *Life and Letters To-day*, oct.

Bushee (A. H.). *Three centuries of Tirso de Molina.* Philadelphie, Univ. of Penn. Press.

Croce (B.). Gongora, *La Critica*, 13 sept.

Gates (E.). Reminiscences of Gongora in the works of Sor Juana Inés de la Cruz, *Publ. of Mod. Lang. Assoc.*, déc.

Hilton (R.). M. Barrès and Spain, *The Romanic Review*, oct.

Portnoy (A.). Argentina's cultural debt to Spaniards, *Nosotros*, mars.

Influences portugaises.

Revue d'Histoire moderne, numéro sur l'histoire de l'expansion portugaise dans le monde, août-sept.

Influences françaises.

Bentmann (Fr.). Racine und der deutsche Geist, *Deutsch-französisch*, 6.

Berggrün (H.). Französische Einwirkungen auf J. Elias Schlegels Lustspiele, *The Germanic Review*, oct.

Bianquis (G.). Les écrivains allemands et la Révolution française (*suite*), *Rev. Cours et Conf.*, 30 juillet.

Buck (R.). *Rousseau und die deutsche Romantik.* Berlin, Junker und Dünnhaupt.

Castro (Fernandez de). Domingo del Monte, editor y corrector de las poesias de Heredia, *Revista Cubana*, avril-juin 1938.

Chapuisat (Ed.). La Révolution française vue de la Suisse, *La Révolution française*, juillet.

Clark (A. F.). Racine. 1639-1699, *Univ. of Toronto Quarterly*, oct.

Cléry (Robinet de). Goethe et la révolution française, *La Révolution française*, juillet.

Fellows (O.). Rachel and America : a reappraisal, *The Romanic Review*, déc.

Franck (W.). Fichte et la France, *Europe*, 15 août.

Gilbert (D. L.) et Pope (R.). The Cowper translation of Madame Guyon's Poems, *Publ. Mod. Lang. Assoc.*, déc.

Grolman (A. von). Racine-Uebersetzung und Problemlage, *Die neue Literatur*, juillet.

Grossmann (R.). *Rilke und der französische Symbolismus.* Iéna, Neuenhahn, 1938.

Hamilton (A.). Two Spanish imitations of Maître Pathelin, *The Romanic Review*, déc.

Helms (Freienmuth von). German Criticism of G. Flaubert, 1857-1930, *Germanic Studies* (Columbia Univ.).

HILLIG (F.). Claudels Hauptwerk deutsch, *Stimmen der Zeit*, juin.

IORGA (N.). Frédéric II, roi de Prusse, et l'influence française, *Revue historique du Sud-Est européen*, juillet-septembre.

KIMBALL (M.). Jefferson in Paris, *North American Review*, automne.

KINNE (W. A.). *Revivals and importations of French comedies in England*, 1749-1800. New York, Columbia Univ. Press.

LUNA (J. L.). Max Nordau, amigo de las letras hispanoamericanas, *Revista Iberoamericana*, mai.

POWELL (P.). *P. Corneilles Dramen in deutschen Bearbeitungen und auf der deutschen Bühne bis zum Anfang des neunzehnten Jahrhunderts und deren Verhältnis zur zeitgenössischen Literatur in Deutschland*. Emsdetten, Lechte (Diss. Rostock).

PUSEY (W.). *Louis Sébastien Mercier in Germany : his vogue and influence in the XVIIIth century*. New York, Columbia Univ. Press.

QUALIA (C.). The campaign to substitute French neo-classical tragedy for the Comedia, 1737-1800, *Publ. Mod. Lang. Assoc.*, mars.

QUALIA (C.). Voltaire's tragic art in Spain in the XVIIIth century, *Hispania*, oct.

QUALIA (C.). Voltaire's tragic art in Spain, *Publ. Mod. Lang. Assoc.*, déc.

SEWALL (R.). Rousseau's second Discourse in England and Scotland from 1762 to 1772, *Philol. Quarterly*, juillet.

SPENGLER (J.). Moheau, prophet of depopulation, *Journal of Political Economy* (Chicago), oct.

STAUBACH (C.). Fontenelle in the writings of Feijoo, *Hispanic Review* (Pennsylvania), janv. 1940.

STONE (G.). *The journal of David Garrick, describing his visit to France and Italy in* 1763. Mod. Lang. Assoc. revolving Series.

THOMPSON (J.). *English witnesses of the French Revolution*. Oxford, Basil Blackwell.

TOMMASEO (N.). Pensieri sulla Rivoluzione Francese (inediti), *Convivium*, 30 avril.

VILLA (E.). Note sul surrealismo di Eluard e di alcune conseguenze, *Convivium*, 30 avril.

WITTE (M.). *Antonio Perez und der französische Brief am Anfang des* 17. *Jahrhunderts*. Wurzbourg, Mayr, 1938.

WOLFF (H.). Rotrous *Venceslas* und Kleists *Prinz von Homburg*, *Mod. Philology*, nov.

Influences anglaises.

An. Shakespeare in France, *Times Lit. Suppl.*, 21 oct.

Dunn (E.). *Shakespeare in America*, New York, Macmillan.

Fervacque (P.). L'actualité de Carlyle, *le Temps*, 7 juillet.

Hughes (R.). Vers la contrée du rêve. Balzac, Gautier et Baudelaire, disciples de Quincey, *Mercure de France*, 1er août.

Jones (K.). *La Revue Britannique. Son histoire et son action littéraire* (1825-1840). Droz.

Millot (H.). Shakespeare à Paris, *Revue des Jeunes*, 10 août.

Parker (W.). Burns, Scott and Turgenev, *Notes and Queries*, 29 avril.

Pfandl (L.). Das England-Erlebnis der Spanier in den Jahren 1554-58, *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, Munster, Band 7, 1938.

Rebora (P.). Robert Browning nel cinquantenario della morte, *Studi inglesi, Bollettino dell' Istituto britannico di Firenze*, oct.

Seillière (E.). L'actualité de Carlyle, *Nouv. Revue Critique*.

Schloesser (A.). *Die englische Literatur in Deutschland von* 1895 *bis* 1934. Iéna 1937. (Exposé et bibliographie des traductions et des critiques).

Voigt (F.) et Reichart (W.). *Hauptmann und Shakespeare. Ein Beitrag zur Geschichte des Fortlebens Shakespeares in Deutschland.* Breslau, Maruschke und Berendt Verlag, 1938.

Zanco (A.). I *Cenci* di Shelley e l'imitazione di G. B. Nicolini, *Rivista italiana del Dramma*, 15 mai.

Influences allemandes.

Berendsohn (W.). Heine and our times, *Contemporary Review*, déc.

Beyer (W.). Coleridge, Wieland's *Oberon* and the *Ancient Mariner*, *Review of English Studies*, oct.

Brachfeld (Ol.). Juan Valera et l'Autriche-Hongrie, *Bulletin hispanique*, avril-juin.

Capesius (B.). Die moderne deutsche Dichtung in Rumänien, *Der getreue Eckart*, Jg. 16.

Drougard (E.). Villiers de l'Isle-Adam à Munich il y a 70 ans, *Nouv. Litt.*, 29 juillet.

Frohne (K.). Die England-Ideologie der Deutschen, *Die neue Rundschau*, juillet.

Hultsch (P.). Das Denken Nietzsches in seiner Bedeutung für England, *Germ.-romanische Monatsschrift*, 1938, 9/10.

Kant. *The Heritage of*, edited by D. F. Bowers and G. T. Whitney. Princeton Univ. Press.

KIEFT (P.). *Heine in westeuropäischer Beurteilung. Seine Kritiker in Frankreich, England und Holland.* Zutphen, Thieme, 1938.

KRAPPE (A. H.). Goethe et Balzac, *Neuphilol. Mitteil.*, xl, 3/9.

MILOVIC (J.). Goethes Einfluss auf die serbokroatische Literatur, *Geist der Zeit*, 4 avril.

PENSA (M.). *Il pensiero tedesco, saggio di psicologia della filosofia tedesca.* Bologne, Zanichelli, 1938.

ROBILLOT (J.). Deux traductions du *Zarathustra* de Nietzsche, *Rev. Germanique*, juillet-septembre.

SACHS (G.). R. M. Rilke en España, *Revista hispanica moderna* (New York), avril 1938.

SCHNEIDER (H.). Lessing und Amerika, *Monatshefte für deutschen Unterricht*, 1938.

SCHULTZ (F.). *Der Deutsche in der englischen Lit. vom Beginn der Romantik bis zum Ausbruch des Weltkrieges.* Halle, Niemeyer.

SETSCHKAREFF (W.). *Schellings Einfluss in der russischen Literatur der* 20. *und* 30. *Jahre des* 19. *Jahrh.* Leipzig, Harrassowitz.

TRONCHON (H.). Encore Goethe en France, *Rev. Germanique*, juillet-septembre.

Influences néerlandaises.

BERTINI (G.). Erasmo e la Spagna, *Convivium*, 28 fév.

EXNER (H.). *Der Einfluss des Erasmus auf die englische Bildungsidee.* Berlin, Junker und Dünnhaupt.

Influences hongroises.

ZIEGLSCHMIDT (A. J.). Grimmelshausen's Ungarische Wiedertäufer, *Publ. Mod. Lang. Assoc.*, déc.

Influences roumaines.

AN. Un poète-journaliste français célébrant la révolution valaque de 1848 (Léon Plée), *Revue du sud-est européen*, avril-juin.

Influences helléniques.

CAHIERS DU SUD. : Retour aux mythes grecs, août-sept.

GREGORY (H.). The unities and Eliot, *Life and Letters To-day*, oct.

Influences scandinaves.

BAER (K.). Rilke and Jens Peter Jacobsen, *Publ. Mod. Lang. Assoc.*, sept.

Kirsch (E.). Ibsens *Peer Gynt* und Dietrich Eckarts freie Uebertragung, *Zeitschrift für Deutschkunde*, Heft 7.

Maury (L.). Article sur la traduction des œuvres complètes d'Ibsen par P.-G. La Chesnais, *Nouv. Rev. Fr.*, 1er août.

Influences slaves.

Jacoubet (E.). K. Mansfield et Tchekhov, *Études Anglaises*, juil.-sept.

Kolbuszewski (St.). Influence of Czech culture in Poland in Middle Ages, *The Slavonic Review*, juillet.

Nandris (Gr.). The earliest contacts between Slavs and Roumanians, *The Slavonic Review*, juillet.

Pilon (Ed.). La Pologne et nos muses plaintives, *Mercure de France*, 1er nov.

Influences nord-américaines.

Dimnet (E.). *My new world*. Londres, J. Cape, 1938.

Hemminghaus (E.). *Mark Twain in Germany*. New York, Columbia Univ. Press.

Hercourt (J.). *Primauté de Walt Whitman*. Genève, Cahiers de la Cité.

Mesures. Numéro spécial consacré à la littérature américaine, 15 juillet.

Ryan Lee (W.). *French travelers in southeastern U. S.* 1775-1800. Bloomington, Principia Press.

Salvan (A.). Un Français dans le Missouri en 1840 (Victor Tixier), *The French Review*, déc.

Influences orientales.

Bermann (R.). *Home from the Sea* (R. L. Stevenson à Samoa). Indianapolis, Hapgood.

Cirot (G.). La maurophilie littéraire en Espagne au xvie siècle, *Bulletin hispanique*, janv.-mars.

Deny (J.). Les échanges littéraires entre la France et la Turquie, *Nouv. Litt.*, 8 juil.

Kalfayan (A.). The Turkish language in P. Loti's Works, *Philol. Quarterly*, juillet.

Marquet (J.). Sur les pas de P.-J. Toulet en Asie, *Merc. de France*, 1er oct.

Morley (S. G.). A note on Arabic poetry in European poetry, *Hispanic Review*, oct.

Tscharner (H. von). *China in der deutschen Dichtung bis zur Klassik*. Munich, Reinhardt.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Claire-Eliane Engel. — **L'abbé Prévost en Angleterre**. Figures et aventures du xviii^e siècle ; voyages et découvertes de l'abbé Prévost. Préface de Paul Hazard. *Je Sers*, Paris, 1939.

Voici un livre dont l'érudition ne saurait manquer de faire penser. Sous ce titre prometteur, l'auteur déploie une patience, une minutie et un flair remarquables dans la recherche des sources anglaises des œuvres de l'abbé Prévost. Sa prodigieuse documentation, en particulier sur l'histoire du refuge protestant de Londres, justifie à elle seule une lecture attentive. De tels raccourcis n'abondent pas sur la question, Joseph Texte n'ayant fait qu'aborder le problème, sous un aspect différent, dans son livre sur Jean-Jacques Rousseau et le Cosmopolitisme. Et les chapitres sur les voyages et aventuriers des xvii^e et xviii^e siècles contiennent maint détail qui récompense à chaque pas le lecteur. Nulle part l'intérêt du champ parcouru ne faiblit. On oublie aisément quelques hypothèses hasardées en faveur des nombreuses clartés apportées par ailleurs, car la curiosité inlassable de l'auteur ne cesse d'animer sa plume et nous entraîne.

Mais une telle ardeur n'est pas sans contre-partie. Elle conduit à l'éparpillement des menus faits, à une absence de perspective non compensée par l'ordre surajouté d'une table des matières perdue à la fin du livre. Trop pénétrée de son sujet, M^{lle} Engel omet par ailleurs des détails essentiels dans un livre qui n'est pas destiné aux seuls érudits. Il eût été utile de rappeler par exemple que Buckingham et Villiers sont un seul personnage, de même que le chancelier Hyde et Lord Clarendon, sans laisser au lecteur le soin de l'inférer d'après le contexte ou lui faire attendre cet éclaircissement durant plusieurs pages. Suffisait-il aussi d'énumérer rapidement les œuvres de Prévost, avec leur date, dans un chapitre consacré surtout à la vie de l'auteur, sans dresser par ailleurs un utile tableau chronologique qui eût trouvé sa place dans la Bibliographie (3^e partie : documents anciens) ou rappeler la date de l'ouvrage à chaque référence dans la vérification des sources ? Ce dernier procédé, nullement exclusif, eût précisé dans l'esprit du lecteur l'évolution de l'abbé Prévost, qu'on aurait utilement soulignée par une analyse d'ensemble de l'*Homme de Qualité*, et des

comparaisons successives avec *Cleveland*, *Killerine*, les *Campagnes philosophiques*, et *Robert Lade*. Quel que soit le moyen choisi, ces fructueux retours sur les résultats obtenus étaient nécessaires, et c'est justement ce qui manque le plus. Dans tous les chapitres, en effet, il y a une telle disproportion entre la place accordée aux recherches des sources et celle donnée aux conclusions (souvent réduites à quelques phrases) que le livre se partage en une succession d'études divergentes où l'on oublie souvent Prévost, ce qui interdit toute impression d'ensemble.

Du vif intérêt avec lequel on suit chacune des enquêtes se dégage cependant un sentiment qui, peu à peu, va se renforçant. Le résultat de cette moisson de renseignements est-il aussi négatif qu'on nous le dit ? Que, dans le cours de ses voyages, Prévost n'ait été ni archéologue, ni historien, quoi d'étonnant, malgré ses prétentions d'exactitude, puisque les archéologues et les historiens n'étaient guère monnaie courante à l'époque et qu'il eût devancé sur ce point tous ses compatriotes ? Il fut ce qu'il devait être, un voyageur traditionnel, amoureux du pittoresque et de la vie de son époque, et dont Bacon nous a décrit le type au siècle précédent. Réduit à ces limites, son séjour a certainement été fructueux. Nul mieux que lui n'a popularisé l'Angleterre des voyageurs et des marchands aventuriers, au moins dans *Robert Lade* et l'*Histoire des Voyages*. Cette Angleterre, dont 1688 a marqué le triomphe, révélait alors sa brutalité cynique dans une littérature dont M^lle^ Engel souligne combien Prévost aima et répandit les thèmes favoris : filles, prisons, bandits, d'un réalisme alors nouveau. La douteuse morale des héros de Prévost, qui trouvent toujours de spécieux motifs pour céder à leur désir, s'est affirmée au contact d'une société alors éprise de jouissance et de gain, et qui justifiait l'un par l'intervention d'une providence divine et l'autre par la loi de la nature. L'identification amour-vertu, propre à Prévost, n'est qu'un aspect particulier de cette confusion, car, sous le mot amour, M^lle^ Engel souligne bien que Prévost entend mariage riche, c'est-à-dire le plus court moyen de parvenir. On sent que ce moine en rupture de monastère a dû être attiré vers un pays où le clergé se trouvait affranchi des règles dont il souffrait tant lui-même, et où la liberté morale était aussi exceptionnelle que la liberté religieuse ou politique, tant admirée par Voltaire et Montesquieu. Les chapitres sur les sources de *Cleveland* et de l'*Homme de Qualité* témoignent du grand intérêt que porta Prévost à cette Angleterre, et de la rapidité avec laquelle il sut faire un choix, délaissant l'aspect politique et philosophique au profit de l'autre, pris aussi pour modèle, puisque là encore nous étions devancés.

L'argument le plus fort contre la thèse de l'influence est le sui-

vant : l'Angleterre de Prévost est irréelle et la psychologie de ses héros anglais nullement conforme à ce que nous savons être la réalité de l'époque ; tous les autres héros reproduisent ou continuent des types déjà créés dans les deux premiers tomes de l'*Homme de Qualité*, écrits avant le séjour, et les procédés mêmes du romancier n'ont pas changé. Il n'y a donc nulle influence possible.

On ne peut raisonner ainsi qu'en oubliant l'histoire même du roman, puisque l'enquête porte avant tout sur l'*Homme de Qualité*, *Cleveland*, le *Doyen de Killerine*, les *Campagnes philosophiques de M. de Montcal*, et *Robert Lade*, tous romans ou sujets romancés par Prévost. Le grand modèle auquel Prévost restera fidèle est celui du roman romanesque qui continuait alors une belle carrière. Et là il ne saurait être question ni de véritable Angleterre, ni de psychologie anglaise réaliste, mais tout simplement d'un cadre nouveau donné à une ancienne forme littéraire. On s'aperçoit alors, en reprenant le livre, qu'aux périples méditerranéens et atlantiques de pure fantaisie ont succédé des récits où parfois s'insèrent des pages entières de voyages réels, ou des documents puisés aux meilleures sources, et que des protestants, dont on a pu retrouver les noms et reconstituer les aventures, ont fourni, par l'exemple de leur destinée romanesque, un moyen de renouveler, en le rattachant à une vie récente encore mal connue, le type des anciens héros de pastorale. Dans un genre si artificiel, Prévost introduisait donc un peu de ce réel dont il était si fier, et cela sous l'influence de modèles anglais comme Daniel de Foe et cette Penelope Aubin, si peu connue même en Angleterre, et qui semble tenir une assez large place.

Car en définitive, pour un littérateur tel que Prévost, c'est à des modèles littéraires qu'il nous faut revenir. Peut-être alors aurons-nous chance de découvrir l'origine de ce Cleveland « sombre, capricieux, neurasthénique, exalté, torturé par les scrupules, le spleen et le vent d'Est » (p. 174), qui fut le prototype de nos héros anglais du XVIII^{e} siècle. Il nous suffit pour cela de reprendre contact avec les dramaturges de la Restauration, et en particulier Otway, tant admiré de Prévost, nous dit M^{lle} Engel. On ne s'étonnera plus alors que, puisant à la même source, Voltaire ait, vers la même époque, brossé un type national tout proche de Cleveland, ni que de la Restauration qui s'inspira si largement des Élisabéthains, on soit assez vite remonté à Shakespeare.

L'influence de l'Angleterre sur Prévost nous semble donc certaine et suffisamment large pour être considérée comme essentielle. Ce n'est pas une simple coïncidence qui fait de Prévost un précurseur de Richardson, mais une communauté de modèles. Il serait trop long de montrer ici que si Penelope Aubin a probable-

ment contribué à la naissance de Manon, elle est aussi à l'origine de la mystérieuse Pamela, dont Richardson a toujours dissimulé la source. Mais qu'un livre comme celui de M[lle] Engel ait pu mettre un lecteur attentif sur cette piste, cela montre l'étendue et la sûreté des informations apportées.

Répondons pour finir à la passionnante question du modèle qui servit à Rousseau pour la *Nouvelle Héloïse*. Entre *Pamela* et *Clarisse*, romans psychologiques qui réagissent contre l'irréelle complexité des intrigues à la Prévost, et le modèle de Cleveland, Rousseau a fait un choix certain quand il a écarté l'épisode romanesque : « les Amours de Milord Édouard », pour ne garder qu'un thème dépouillé, réduit à ses éléments psychologiques. Le choix fut difficile, mais il reste. Ce qui nous paraît trancher la question sans rien enlever à Prévost de son influence, bien que, par delà ses deux devanciers, Rousseau ait rejoint *Télémaque* et la *Princesse de Clèves*. H. Roddier.

Robert Pitrou, **Rainer Maria Rilke : Les thèmes principaux de son œuvre**, Paris, Albin Michel, 1938, 252 p., in-12.

Sous ce titre, M. Pitrou nous offre un petit volume qui, pour être nourri des plus beaux aspects de la poésie rilkéenne, ne nous donne pas moins l'impression très douce de pénétrer avec lui, presque dès l'abord, jusqu'au plus intime de la vie et de l'âme de Rilke. Dans cette atmosphère qui nous enveloppe d'une infinie délicatesse, nous voyons, et bien plus encore, nous sentons un lyrisme dont l'auteur n'a pas voulu nous expliquer le mystère, — ce qui eût été presque un sacrilège —, mais dont il déroule devant nous « les draperies somptueuses ».

Si c'est seulement la dernière partie de l'ouvrage qui porte le titre de « Rilke, poète européen », chacune des rubriques sous lesquelles M. Pitrou nous présente un des thèmes principaux de Rilke pourrait porter ce sous-titre. C'est bien là, d'ailleurs, le sentiment de l'auteur, qui se demande successivement si l'on doit décerner à Rilke cette épithète, et s'il existe bien réellement sous l'apparente multiplicité européenne, un esprit européen, une culture européenne. Il répond à l'une et à l'autre de ces questions par l'affirmative, invoquant à l'appui de sa thèse des témoignages contemporains, tels ceux d'Antoine de Rohan (Graz) ou de Bernard Faÿ : « l'Europe est une réalité », car l'unanimité est acquise sur certaines valeurs artistiques, — un Cézanne, un Van Gogh — sur certains paysages, sur certains monuments classés ; et l'on révère, sans toutefois les respecter, certaines valeurs morales. A ces témoignages, nous pourrions ajouter les belles lignes de

M. Duhamel parues dans cette *Revue* (janvier-mars) et qui renforcent encore l'opinion de M. Pitrou.

« L'esprit le plus international que l'on puisse imaginer », a écrit M. Paul Valéry de celui qui fut son traducteur, et auquel, à son tour, non seulement par ses œuvres, mais par son contact personnel, il permit l'éclosion, dans la dernière période de sa vie, des magnifiques *Élégies de Duino*.

« Destin paradoxal », écrit finement M. Pitrou en tête de chapitre, de ce poète errant et qui aspirait toujours davantage à la solitude, condition indispensable à l'enfantement de l'œuvre d'art : aussi sa vie se confond-elle avec son œuvre tout entière, au point qu'il serait superflu de chercher à la raconter. En effet, Rilke avait pressenti la nécessité de s'effacer derrière cette œuvre qui l'emplit tout entier. Relisons le portrait que Rilke trace de son maître Rodin, « le grand solitaire qui n'avait pas de vie privée ; sa vie quotidienne, les êtres qui la composent, sont une vallée abandonnée. Il a fait passer sa vie dans son œuvre ». N'est-ce pas, par avance, le portrait du poète lui-même ? Il n'aura pour raison de vivre que son art, et il lui subordonnera tout.

Son destin le fit naître à Prague « à la croisée des chemins », et son appartenance à cette race slave dont il rêve d'être le trait d'union avec la race allemande lui conféra la souplesse nécessaire pour parler européen. Bien qu'il ait détesté Prague au même degré qu'il a méprisé Vienne où il passa plusieurs années de sa jeunesse, enfermé dans une école de Cadets, l'une et l'autre de ces capitales ont agi puissamment sur la formation très européenne du poète. Ses lectures, dès cette époque, ne connaissent pas de frontière, le premier maître de sa pensée n'étant autre que le poète danois Jacobsen.

Ses propensions à l'européanisme sont développées par le contact immédiat avec le monde latin, à Venise d'abord (1897), à Viareggio et Florence (1898) ; car il connaissait et aimait l'Italie depuis sa huitième année. Mais là-bas déjà il se prend à réfléchir sur l'interpénétration de la vie et de la mort, sur nos raisons de vivre : pour la femme, la maternité ; pour l'artiste, l'œuvre d'art à faire naître ; pour le non-artiste, la découverte progressive de Dieu. Voilà déjà préfigurés les thèmes essentiels que nous retrouverons dans les poèmes de Rilke. Pour la première fois, Rilke atteint directement le réel. Le soleil latin, la clarté latine l'ont empêché de s'égarer, peut-être de se perdre dans le vague, le nébuleux, l'imprécis de la pensée et des contours formels, toutes choses auxquelles sa nature délicate et rêveuse l'inclinaient. Le contact de la sculpture personnifiée par Rodin achèvera de donner à sa poésie ultérieure la plasticité, la netteté d'expression que nous

admirons si vivement dans de nombreux morceaux des *Nouveaux Poèmes.*

Il avait retrouvé l'Italie à Viareggio ; en 1898-99, il va par deux fois avec Lou-Andras Salomé, l'ex-fiancée de Nietzsche, et son mari, général russe, trouver la Russie, mais peut-être, elle aussi, déjà pressentie, la reconnaître. En effet, il lui semblera revoir Moscou. Il y est frappé par ces moujiks « dont chacun est profond dans son humilité, sans la crainte de s'abaisser, et, pour cette raison, pieux. Des hommes pleins de lointain, d'incertitude, d'espérance : des devenants ».

Comme M. Pitrou le fait justement sentir, la quête de Dieu chez Rilke porte cette profonde empreinte russe; il arrive à la conception d'un Dieu immanent, lointain, en devenir ; Dieu n'est pas encore, il sera ; il faut l'attendre avec amour, avec patience, avec humilité ; et Rilke l'appelle de tous les noms possibles, dont l'auteur se plaît à nous faire une nomenclature qui, pour longue qu'elle soit, n'est nullement exhaustive, depuis le sombre inconscient du Livre d'Heures, jusqu'à l'oisillon tombé du nid, que nous réchauffons. Dieu sera, mais il faut le créer par nous-mêmes. « Que serait un Dieu que nous ne créerions pas ? »

Ecoutons-le parler de son expérience russe : « La Russie a été, en un certain sens, la base de mon expérience et de ma réceptivité, comme à partir de 1902 Paris, l'incomparable, a été le substrat de ma volonté créatrice. » Rilke apprendra de Rodin que c'est avec la même humilité, la même observation patiente, le même amour qu'il faut s'approcher des choses ; et le poète de s'asseoir devant la nature pour la contempler dans sa divine majesté.

Les séjours réitérés à Paris qui sera son centre jusqu'à la guerre, la fréquentation de Rodin auquel pendant un temps il sert de secrétaire, le feront presque nôtre ; car, s'il se sent à la fois Germain, Slave, Roman, c'est, vers la fin de sa vie, avec une attirance toujours plus grande pour la latinité. Son installation en Suisse, au cœur de l'Europe, et plus encore à Muzot, près du Saint-Gothard, aux confins du monde germanique et latin, à la frontière linguistique franco-allemande, en témoigne. Voyageant à travers toute l'Europe, l'Angleterre exceptée, à travers une partie de l'Afrique du Nord, il a observé et décrit avec le même intérêt sympathique les Allemands de Worpswede (le Barbizon germanique), les Italiens de Capri, les Parisiens, les Suisses romands. Détaché de tout exclusivisme nationaliste, il a pendant la guerre souffert affreusement pour tous les peuples des massacres humains, de cette mort anonyme, lui qui désirait si ardemment que chacun mourût sa propre mort « après l'avoir mûrie et élaborée par un bon travail », comme ce fut son cas. En effet, « l'affirmation

de la vie et celle de la mort » se révèlent comme n'en formant qu'une, la grande unité des Anges.

Dans notre époque grégaire, Rilke incarnait ce que nous pourrions appeler le personnalisme. Au nombre, à la masse, à la quantité, au machinisme, il oppose la qualité, la production individuelle. Au temps du nivellement par le bas, il chante la gloire du Héros, la grandeur d'âme qui implique l'amour des humbles. D'une part, Rilke prêche à notre ère de « nationalisme de bêtes à cornes » (Nietzsche), un idéal supra-national ; d'autre part, à un âge prosterné devant le veau d'or, il recommande la pauvreté franciscaine ; aux orgueils exacerbés, la modestie, le silence.

Pour exprimer un tel idéal, n'était-il pas tout naturel que Rilke rêvât d'écrire dans toutes les langues ? Il réussit, et avec quelle grâce vigoureuse, à réaliser ce rêve pour le russe et le français (ses *Poèmes français* en sont l'admirable couronnement).

« Toute l'Europe, une petite Suisse », tel était son désir et son espoir comme celui de Nietzsche. N'écrivit-il pas au peintre Modersohn : « Il y a mieux que posséder une patrie, c'est de grandir loin d'elle jusqu'au ciel ». Aussi s'est-il mêlé à tous les grands courants contemporains qui circulent de nation à nation, il s'est laissé « traverser » par eux : depuis Tolstoï, Jacobsen, Kierkegaard, par Rodin, Cézanne, Van Gogh, jusqu'à Proust, Paul Valéry, André Gide, Heidegger, Jaspers....

Rilke enchante par sa recherche inlassable tous les « Gottsucher », âmes en quête de Dieu, qui pullulent ; tandis qu'il exalte chez les femmes la poésie, la pureté, le sûr instinct. Comme dit Kaubisch cité par M. Pitrou, « sa mission, par delà toute personne et toute durée, revêtait un caractère non seulement artistique, mais religieux : elle ne visait à rien de moins, en nos temps athéisés, qu'à rétablir, dans son âme, pour lui et pour nous tous, l'image de Dieu ».

Cet idéal d'effort constant pour accroître sa personnalité, pour l'ennoblir (car finalement, tout ce que la personnalité acquiert est profitable à la communauté) — n'est-ce pas là la véritable Poésie ? « Rainer Maria Rilke », conclut M. Pitrou, « est de ceux qui nous empêcheront de sombrer .» Et nous, sachons gré à M. Pitrou d'avoir fait revivre dans des pages si pleines de sensibilité, si riches de contenu et de subtile analyse, le Solitaire de Muzot, le poète du *Livre d'Heures* et des *Élégies de Duino*, l'admirateur et l'ami de nos plus pures gloires poétiques et artistiques.

Suzanne Rémond.

Le gérant : Henri Leduc.

Imprimé à Poitiers (France). — Société française d'Imprimerie et de Librairie

LE ROMAN SENTIMENTAL EN EUROPE DE RICHARDSON A ROUSSEAU

(1740-1761)

I

J'ai tenté à plusieurs reprises [1] d'étudier avec précision, dans ses principaux aspects ou ses principales périodes, le développement du sentiment, de la sensibilité et de la passion dans le roman européen au XVIIIe siècle ; développement où s'entrecroisent les influences internationales, et qui ne peut être suivi avec exactitude dans un pays déterminé que si l'on observe en même temps ce que certaines autres littératures ont produit dans le même genre pendant la même période. Nulle part cet échange d'influences n'est plus manifeste que dans le domaine du roman, et à cette époque. De la première moitié du XVIIIe siècle, on le sait, date le roman moderne ; je voudrais aujourd'hui étudier cette phase de sa formation qui va de Richardson à Rousseau, du succès de *Pamela* (1740) à celui de *La Nouvelle Héloïse* (1761), en cherchant surtout quelle place y tient le *sentiment*, déjà si fort à la mode, quel rôle il joue dans l'analyse psychologique et dans l'enseignement moral que les auteurs prétendent offrir. Si jamais le nom de *préromantisme* est justifié, c'est lorsqu'il s'agit de ces attitudes littéraires, qui n'auront qu'à s'accentuer pour donner au romantisme un de ses caractères les plus saillants.

Pour cette enquête étroitement limitée dans le temps, mais qui s'étend à plusieurs littératures, outre les travaux qui

1. *La sensibilité et la passion dans le roman européen au XVIIIe siècle* (Revue de Littérature comparée, 1926, 3). — *Les droits de l'amour et l'union libre dans le roman français et allemand de* 1760 *à* 1790 (Neophilologus, 1927, 1). — *Quelques aspects de la sensibilité préromantique dans le roman européen au XVIIIe siècle* (Edda, 1927, 1-3). — *Les origines et les débuts du roman sentimental en Europe jusqu'à Richardson* (à paraître prochainement dans un volume de *Mélanges* offert à un savant étranger).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

seront cités en note, et auxquels je suis particulièrement redevable, j'ai consulté, parfois avec fruit, les nombreuses histoires du roman au XVIII^e siècle, dont la plus nettement internationale est celle du regretté J. Prinsen, *De roman in de 18^e eeuw in West Europa* (Groningen et La Haye, 1925). Mais aucun de ces auteurs ne s'est placé au point de vue particulier du sentiment ; aucun non plus n'a essayé de considérer dans leur ensemble les influences internationales.

Le grand succès de Richardson ne fut pas de ceux qui engendrent aussitôt l'imitation. On est étonné de constater comme il a été peu suivi avant que Rousseau vînt joindre son influence à la sienne. Ce que M. Servais Etienne dit de la France [1] s'applique aussi aux autres pays : le cas de Richardson est le meilleur exemple à citer à ceux qui seraient tentés de confondre le succès avec l'influence. On n'imite ni la forme de ses romans, ni leurs amples dimensions, ni leur psychologie minutieuse, ni leur moralisme appuyé, ni leur sentimentalité extérieure. Sans doute, de pareils livres ne se refont pas aisément : le XVIII^e siècle ne comptait guère de romanciers capables d'édifier d'aussi énormes constructions. Mais même dans le détail on trouve peu de scènes à la Richardson, aussi largement développées, aussi variées dans l'expression du sentiment. Ce dernier néanmoins tient un peu plus de place dans certains romans de cette période, sans doute par l'effet d'une influence diffuse de l'auteur de *Clarissa.* Le sentiment est parfois considéré comme le guide de la vie morale, mais non encore d'une façon aussi péremptoire que quelques années plus tard.

Presque partout, la tradition du roman d'aventures, à passions subites et peu expliquées, à péripéties surprenantes, à catastrophes souvent terribles, nuit à l'établissement d'un roman psychologique et nuancé, où le sentiment puisse se déployer à son aise. Aussi le nombre des pays dont nous avons à considérer ici la production romanesque est-il fort limité. La Hollande, les pays scandinaves, slaves et danubiens n'offriront d'œuvres intéressantes en ce genre qu'un peu plus

1. S. Etienne, *Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la « Nouvelle Héloïse » jusqu'aux approches de la Révolution*, 1922.

tard ou beaucoup plus tard. En Espagne, le roman moderne ne fait son apparition, et timide, qu'à la fin du siècle ; jusqu'alors on ne trouve que des imitations médiocres du genre picaresque. En Italie, l'abbé Chiari inaugure en 1753 par *La Philosophe italienne, aventures de la Marquise N. N****, en trois volumes, une série de quarante à cinquante romans qui furent très populaires en Italie, où ce genre littéraire était à peine représenté, mais qui, attaqués par tous les critiques, n'entrèrent jamais dans la haute littérature. Chiari, qui traduisit Fielding et tira une pièce de *Pamela*, démarque les romans français, multiplie les aventures, généralement contées par le héros, et saupoudre son récit de pensées ou maximes. Tout cela offre peu d'intérêt ; et néanmoins Baretti, dans son journal critique *La Frusta letteraria* (1764), nomme l'abbé Chiari comme le seul romancier italien du siècle. En Suède, on commence à concevoir un roman nouveau, plus vrai, plus circonstancié, et en même temps plus moral. A propos des *Egarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils (1736), les *Lärda Tidningar* de Stockholm vantent la substitution au roman d'aventures d'un roman psychologique et moral, qui présente à l'homme ses vrais sentiments, et qui offre autant d'utilité que d'agrément [1]. C'est le roman moderne, avec le moralisme en plus ; ce n'est pas spécialement le roman sensible. Au Danemark, on commence à s'intéresser beaucoup à la théorie du roman, aux questions qui se posent à son sujet ; des romans intéressants commencent à paraître vers le milieu du siècle ; mais le roman d'aventures domine, la sensibilité est peu cultivée, l'influence de Richardson ne se fait sentir que vers 1780-1785 [2].

II

En Angleterre même, on ne rivalise pas directement avec Richardson : les trois grands romans du maître, par leur masse imposante, leur originalité marquée, devaient décourager les imitateurs les plus hardis. On emprunte certains

1. Böök, *Romanens och prosaberättelsens historia i Sverige intill* 1809, Stockholm, 1917.

2. H. Stangerup, *Romanen i Danmark i det attende Aarhundrede*, Copenhague, 1936.

aspects de son œuvre ; on met volontiers le sentiment au service de la vertu. Il est possible que Fielding lui-même ait dû quelque chose à son grand antagoniste [1]. Mais ce sont surtout des femmes qui tentèrent de ravir quelques-uns des secrets de cet auteur si féminin. Une phalange serrée de romancières anglaises paraît alors, qui mettent le sentiment au service de la vertu [2].

Si l'on veut voir comment le succès de Richardson a pu orienter presque immédiatement le roman anglais dans de nouvelles directions, on peut prendre l'exemple de Mrs. Haywood, qui avait déjà beaucoup écrit, mais qui ne pratiqua le roman sensible et moralisant qu'après l'apparition de *Pamela*. Elle en donne aussitôt un calque dans *A Present for a serving-maid* (1741) ; elle l'imite moins étroitement dans *Miss Betsy Thoughtless* (1751), qui fut traduit en français (*L'Etourdie, ou Histoire de Miss Betsy Tatless*, 1754) et sévèrement jugé par Fréron dans *L'Année littéraire*. Les livraisons de *Grandison* commencent à paraître ; aussitôt la romancière livre au public *Jemmy and Jessy Jessamy* (1753), taillé sur le même patron. Véritable caméléon littéraire, a-t-on dit [3]. La sentimentalité de *Clarissa* est plus spécialement imitée dans le roman de Mrs. Frances Sheridan : *Memoirs of Miss Sidney Bidulph* (1761). C'est un journal tenu par l'héroïne et adressé à son amie Cecilia. La pauvre Miss Bidulph est une victime toujours maltraitée sans avoir commis la moindre faute, uniquement parce qu'elle a obéi à sa mère.

Sarah Fielding mérite plus d'attention. Sœur cadette de Henry Fielding, en cette même année 1742 où celui-ci, d'auteur comique qu'il était surtout jusque-là, se révélait romancier, elle publia *The Adventures of David Simple in quest of a friend*, en deux volumes. Beaucoup plus tard, elle donna encore *History of the Countess of Dellwyn* (1759). Le premier et le plus connu de ses romans n'est pas, comme le *Joseph Andrews* de son frère, une protestation contre *Pamela*

1. Walter Fürst, *Die Vorläufer der modernen Novelle im 18. Jahrhundert*, 1897.

2. Sur l'influence de Richardson en Angleterre, et sur les diverses nuances du *sentiment* et de la *sensibilité* dans les romans anglais de cette période, voir le tableau détaillé qu'offre Ernest A. Baker, *The History of the English Novel*, t. V (chap. v et vi), Londres, 1934.

3. Whitford, *The Motives in English Fiction*, 1918.

et le genre de Richardson. Sarah est une admiratrice, une correspondante, une élève du vieux romancier qui l'aime beaucoup, l'estime et la protège. Son *David Simple* paraît dériver des mêmes sources que *Pamela* : les journaux moraux du type du *Spectator*, les correspondances édifiantes [1] ; mais il doit directement beaucoup de traits à *Pamela*. Camilla repousse les offres d'un grand seigneur qui veut faire d'elle sa maîtresse ; elle fait naître en lui la honte de sa conduite, à tel point qu'il lui offre de l'épouser ; mais, à la différence de Pamela, elle refuse. David est un homme simple, mais un héros aussi parfait que Grandison ; il ne connaît même pas la tentation. Il y a dans tout cela beaucoup de naïveté, et jusque dans les noms des personnages, à commencer par le héros ; un autre s'appelle Pride, un autre Varnish. Comme Pamela mariée, Mrs. Bilson consacre son temps et celui de son mari aux pauvres ; elle fonde des hospices et des orphelinats ; c'est un trait qu'on retrouve dans des romans allemands un peu postérieurs. Henry Fielding écrivit lui-même la préface du premier roman de sa sœur. Il loue les qualités par lesquelles elle se rapproche de l'idéal que lui-même allait s'efforcer d'atteindre : la justesse d'observation, la vérité des caractères, la connaissance de la nature humaine ; mais il s'abstient de louer son attitude sentimentale et moralisante. Edmund Gosse considère *David Simple* comme intermédiaire entre les romans de Richardson et ceux de Fielding : moins fade que les premiers, moins vif que les seconds ; d'ailleurs inférieur aux uns et aux autres, mais assez personnel. C'est d'ailleurs à peine un roman ; ou c'est un roman à tiroirs, composé d'une série de récits plus ou moins pathétiques dont le seul lien est dans la personne passive et effacée du naïf David. La satire y occupe beaucoup de place : les mœurs d'une certaine société de Londres y sont peintes avec une âcre ironie ; l'auteur y moralise ouvertement et à outrance ; le sentiment n'y joue pas un rôle dominant. *David Simple* fut traduit en allemand (1746) ; en français deux fois (1745 et 1755). Clément (de Genève), dans ses *Cinq années littéraires*, apprécie les « beautés inaltérables » de l'original, où « les passions sont touchées à

1. G. Pfügge, *Sarah Fielding als Romanschriftstellerin*, 1908.

l'anglaise, je veux dire avec cette hardiesse de pinceau qui appartient aux génies de votre nation », précise-t-il en s'adressant à son imaginaire correspondant britannique. Grimm, dans sa *Correspondance*, constate le succès : « Le roman partage Paris ; en général les hommes en sont plus contents que les femmes. » En 1751, La Place, l'adaptateur de Shakespeare, publia *L'Orpheline anglaise, ou Histoire de Charlotte Summers, imitée de l'anglais.* Ce roman eut un grand succès ; il fut réédité en 1752, 1756, 1773. Cette orpheline est une enfant trouvée : c'est Tom Jones mis au féminin. La Place reconnaît s'être livré à une simple adaptation, mais ne dit pas de quel original. Ce n'est pas de *Tom Jones* en tout cas, puisque l'auteur dit quelque part : « ainsi que dans *Tom Jones* ». Pourtant M. Pfügge admet cette hypothèse. L'opinion courante voit dans l'*Orpheline anglaise* une adaptation de *David Simple.* Si Fréron rapproche ce roman du chef-d'œuvre de Fielding, c'est pour rabaisser par contraste *Les Heureux orphelins* de Crébillon fils, qu'il n'aime pas.

Un autre roman anglais de la même période dépasse de beaucoup les nouveautés sentimentales de Richardson et annonce d'une manière frappante certains des traits les plus originaux de la *Nouvelle Héloïse.* C'est l'unique roman de Mary Collyer (morte en 1763), femme d'un homme de lettres et qui elle-même traduisit quelques ouvrages allemands. Ce roman, à peine signalé par les bibliographes, a été véritablement découvert par Miss Hughes [1]. Il a pour titre *Letters from Felicia to Charlotte.* Le premier volume parut en 1744 ; il eut au moins deux rééditions avant 1750 ; le second parut en 1750. Une jeune fille de la ville aime un jeune homme peu riche, qui vit dans sa propriété à la campagne ; malgré l'opposition de ses parents, elle l'épouse, habite avec lui la campagne, y mène une vie qui est donnée pour modèle, s'intéresse comme lui aux travaux des champs, aux paysans, à la morale, à la religion, puis à l'éducation des enfants. Il y a là, surtout dans le volume de 1749, une foule d'idées et de tendances qu'on croyait plus récentes et dues principalement à Rousseau. C'est un roman religieux : il prend posi-

1. Helen Sard Hughes, *An early Romantic novel* (Journal of English and Germanic philology, Urbana, 1916).

tion contre l'anglicanisme formaliste, contre le méthodisme, pour un christianisme libéral qui a ses racines dans la religion naturelle, pour la tolérance. C'est un roman rustique : une citadine découvre la campagne et ses habitants, s'y intéresse et finit par les aimer très profondément. Le sujet était neuf : avant Mary Collyer, on peignait plus volontiers une jeune fille de la campagne ou de la province découvrant la grande ville : c'était le cas de Marianne, de Pamela ; ce sera encore celui de l'Evelina de Frances Burney. Quand l'auteur nous dit comment il faut vivre avec les paysans, les fermiers, les gardes, on pense à la seconde moitié de *La Nouvelle Héloïse*. La vie rustique est présentée comme la seule saine, la seule vertueuse, comme la vie idéale. L'amie de Felicia, Charlotte, convertie par les lettres de celle-ci, devient la plus enthousiaste des deux : elle « tombe en extase devant la face admirable de la Nature ». C'est enfin un roman pédagogique. Les divers systèmes d'éducation sont passés en revue et étudiés à fond ; Lucius, le mari, fait même de la psychologie infantile. Il y a là sans doute une influence de *Pamela mariée*, mais on pense surtout à l'auteur d'*Emile*. Miss Hughes y voit aussi des influences allemandes ; c'est peu sûr : le fait que l'auteur des *Lettres de Felicia* ait plus tard traduit *Le Messie* publié à partir de 1749 et *La Mort d'Abel* de Gessner (1758) ne prouve rien quant à son roman qui date de 1749. Il n'est pas douteux que l'exemple de la fin de *Pamela* et peut-être de *Clarissa* (1748) ait encouragé Mrs. Collyer à donner un roman de famille avec prédominance du sentiment, dont l'expression reste d'ailleurs tempérée. Il fut traduit en allemand par Haller lui-même en 1753.

Que pouvons-nous conclure sur ce premier point ? L'Angleterre avait la première donné par le *drame sensible* [1] une large part à la sensibilité dans la littérature ; elle avait la première, pour des fins moralisantes, montré que la vertu pouvait s'appuyer sur le sentiment ; elle avait produit le premier romancier qui eût, par des analyses minutieuses, montré la place d'une heureuse sensibilité dans la vie et ses effets sur la conduite morale. Mais après ce premier effort,

1. E. Bernbaum, *The Drama of Sensibility*, Boston, 1915. — J. Kruuse, *Det følsomme Drama*, Copenhague, 1934.

nous ne rencontrons plus de progrès notables, sauf vers un ruralisme qui ne se montrera que plus tard sur le continent. La gloire de Richardson n'oriente pas nettement ses contemporains et ses successeurs immédiats vers de nouvelles voies ; on verra un peu plus tard des médiocres comme Mackenzie, l'auteur du *Man of Feeling*, exagérer lourdement sa manière au point d'en offrir presque une caricature. C'est le roman réaliste et humoristique, brillamment représenté par Fielding et Smollett, qui remporte les plus grands succès pendant cette période. On a d'ailleurs souvent remarqué que l'imitation d'un talent original est impossible, au moins pendant longtemps, à ses compatriotes. Voyons si sur le continent le roman sensible est mieux représenté pendant la même période.

III

En Allemagne surtout, Richardson répondait à un besoin de rénovation complète du roman ; ce genre y était resté très vieux style et insuffisant. On connaît l'enthousiasme qu'y suscitèrent *Pamela* et surtout *Clarissa*, et non seulement parmi les lectrices à l'âme tendre, mais chez les professeurs et les hommes de lettres. On a souvent étudié l'accueil qu'y reçut Richardson, sa diffusion et son influence [1]. Tandis qu'en Angleterre, en France, ailleurs, il est fort admiré mais peu imité, en Allemagne il fait époque et il fait école. « Richardson, dit Erich Schmidt, appartient autant à l'histoire du roman allemand qu'à celle du roman anglais ». Il est la source du *Familienroman* qui devait compter tant de représentants en ce pays. On donne comme imitée de Richardson une *Geschichte des Grafen von P****, par Pfeil (1755), que je n'ai pu voir. Mais surtout on était inondé de romans intitulés *Histoire de...*, *Lettres de famille*, *Histoire tirée d'une correspondance...*, *Histoire véritable de...*. La forme épistolaire elle-même, qui doit tant dans tous les pays au succès

1. Erich Schmidt, *Richardson, Rousseau und Goethe*, Jena, 1875 ; rééd. 1924. — L. M. Price, *On the Reception of Richardson in Germany* (Journal of English and Germanic philology, 1926, 1) ; *Richardson in the moral weeklies of Germany* (University of Wisconsin Studies, n° 92, 1926). — S. B. Liljegren, *The English sources of Goethe's Gretchen Tragedy*, Lund, 1937. — J. O. E. Donner, *Richardson in der deutschen Romantik* (Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, 1897). — Cette liste n'a pas la prétention d'être complète.

européen de Richardson, n'apparaît pas tout de suite en langue allemande. Il paraît que le premier roman par lettres en cette langue est la parodie de Musaeus : *Grandison der Zweite* (1760) ; mais bientôt cette forme deviendra à la mode.

Néanmoins une seule œuvre compte traditionnellement dans le roman allemand entre Richardson et Rousseau, et encore ne faut-il pas en exagérer l'importance dans l'histoire du sentiment : c'est l'unique roman de Gellert : *Das Leben der schwedischen Gräfin von G**** (1747-1748). Depuis le livre d'Erich Schmidt, il est considéré comme un chaînon dans la tradition du roman sentimental européen ; à mon sens, il ne mérite guère cette place, ni par ses qualités, car il en a quelques-unes, ni par ses défauts. Gellert, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, homme respecté et aimé de tous, « le plus raisonnable de tous les savants allemands », disait Frédéric II, auteur de *Fables* et de *Contes* moraux qui jouirent d'un long succès, s'enthousiasma pour *Pamela* dès son apparition, et voulut lui aussi enseigner la morale au moyen d'un roman[1]. Ce qui sortit de sa plume, a-t-on dit avec raison, c'était un mélange repoussant de piétisme, de vertu, de sensibilité et d'immoralité. Ces horreurs étaient destinées, dans l'esprit candide du bon, du pieux Gellert, à faire admirer et suivre la vertu. Leur accumulation naïve fait songer à un roman écrit en cachette dans un pensionnat par des petites filles à l'imagination dévergondée.

Le roman d'ailleurs se lit avec intérêt ; il est court, bien écrit, l'allure en est nette et vive. La densité en est extrême ; on dirait parfois un canevas à peine développé par l'auteur. C'est l'héroïne qui conte ses aventures, coupées parfois de quelques lettres de récit, ou (rarement) de sentiment. Carlson épouse Mariane, qui se trouve ensuite être sa sœur ; mais ils refusent de se séparer et continuent la vie conjugale. La comtesse, son second mari, le comte, cru mort et qui reparaît, et Caroline s'arrangent pour vivre ensemble en une sorte de ménage à quatre. L'action est très gauchement conduite ; l'auteur s'amuse à placer ses personnages dans des situa-

1. Sur le roman de Gellert, voir Fr. Brüggemann, *Gellerts Schwedische Gräfin*, Jena, 1925 ; Elizabeth Kretschmer, *Gellert als Romanschriftsteller*, Diss. Heidelberg. Breslau, 1902.

tions extraordinaires et ne sait plus les en faire sortir. Par faiblesse ou bonté d'âme, il ne se résout pas à dénouer tragiquement ce qui ne pouvait se dénouer qu'ainsi. Ses héros restent passifs dans l'inceste, dans le partage ; c'est peut-être Dieu qui leur a imposé ce sort ? Cette fâcheuse résignation est la qualité la plus prisée de l'auteur. Tout le monde est bon dans son roman, sauf deux coquins qui se repentent plus tard et deviennent exemplaires ; tout le monde possède un cœur simple ; pas de jalousie, aucun conflit, aucun développement de caractère.

En quoi ce roman est-il sentimental ? Les sentiments y sont peu profonds ; comme ils sont nécessaires à l'action, ils sont posés comme des faits acceptés d'avance. Ils se modèlent suivant les circonstances : ainsi, quand le comte revient, le second époux de la comtesse transforme aussitôt son amour en *respect* ; mais le comte, qui reprend aussitôt avec sa femme « la plus douce union conjugale » comme si rien ne s'était passé, leur fait promettre qu'après sa mort ils s'aimeront de nouveau. Rien de plus simple, on le voit : il suffit de tourner le commutateur. Peu d'analyse morale ; à la différence de Richardson, le bon Gellert n'est pas expert en psychologie féminine. Pas un mot de passion, ni même de tendresse un peu vive (sauf dans le cas incestueux de Carlson et Mariane), dans ces diverses combinaisons matrimoniales qui font penser à un jeu d'échecs. On rencontre ici et là quelques réflexions assez justes. La morale est enseignée, mais discrètement ; la religion est montrée comme nécessaire pour supporter les coups du sort. La tolérance surtout est préconisée : le rôle sympathique que jouent les Juifs de Moscou et de Sibérie annonce *Nathan le Sage*. Il règne dans le roman un constant optimisme : tout finit par s'arranger avec de la bonne volonté — on a vu comment — sauf néanmoins pour les victimes de morts tragiques. Un trait que l'on rencontrait moins dans les romans anglais contemporains, qui tient une grande place au contraire dans les romans allemands de cette période, et qui devait se retrouver encore dans tant de romans français jusqu'à George Sand et Feuillet, c'est l'importance de la caste, du rang : la mésalliance est affaire capitale ; on parle beaucoup du *Stand* et de ce qui n'est pas *anständig*.

Que doit Gellert à ses prédécesseurs ? Mlle Kretschmer a particulièrement étudié cette question. Elle pense qu'il a dû quelque chose à Marivaux par l'intermédiaire de Richardson ; c'est admettre l'influence de *Marianne* sur *Pamela*, question fort controversée, on le sait, et aujourd'hui résolue communément par la négative. De Marivaux directement viendrait l'habitude d'interrompre le récit par des réflexions morales ; des expressions à tout faire comme « les mots sont impuissants à dire ce que j'éprouvai... » ou « les langues sont trop pauvres pour exprimer... » ; et la situation d'une jeune fille qui renonce à épouser celui qu'elle aime, dans l'intérêt de celui-ci : Caroline agit à l'égard du comte comme Marianne à l'égard de Valville. Quant à Richardson, cette influence, qui devrait être évidente étant donné l'enthousiasme de Gellert pour son prédécesseur anglais et le but avoué qu'il se propose, est peu sensible en somme, sauf en ce qui concerne l'intrigue romanesque. M. Böök fait, je crois, la part trop belle à l'auteur de *Pamela* (car il ne peut s'agir que de ce premier roman) en disant que *La Comtesse suédoise* montre ce que pouvait donner l'imitation de Richardson quand le talent du romancier manquait. Rien ne rappelle Richardson ni dans le cadre, ni dans l'action, ni dans les détails, ni dans le ton, ni dans la forme ; à peine retrouve-t-on ses intentions moralisantes. C'est que le sentiment était l'âme des romans de Richardson, et que celui de Gellert, s'il constituait par la vivacité du récit un progrès certain dans l'histoire du roman allemand, restait bien sec et terne à cet égard.

Le succès de *La Comtesse suédoise* fut grand en Allemagne. Mathisson raconte dans ses *Mémoires* que les élèves du collège de Klosterbergen écrivaient des lettres d'amour à Mariane, à Julie, à Lotte; cette Mariane est celle de Gellert, qui voisine ainsi avec les héroïnes de Rousseau et de Gœthe. On lut le livre comme le premier des classiques du roman allemand. Il fut traduit en français par Formey à Berlin en 1754, et le *Journal étranger* lui consacre en 1756 un article élogieux. Il fut traduit en Angleterre, peut-être sous les auspices de Richardson ; il y trouva des lecteurs enthousiastes et des imitateurs. En Russie, une traduction manuscrite fut très répandue. Une traduction suédoise parut en 1757. A Göteborg, Gjörwell, l'introducteur habituel des nouveautés

étrangères, déploie à ce sujet son enthousiasme accoutumé et fait ressortir l'utilité morale de ce roman, utilité qu'il nous est difficile aujourd'hui d'apercevoir. « Gellert aime la religion et les bonnes mœurs », dit le *Svenska Mercurius* en octobre 1757.

La tentative de Gellert témoignait de bonnes intentions, mais d'une singulière maladresse. D'ailleurs elle resta isolée. La sensibilité ne devait prendre qu'un peu plus tard dans le roman allemand, encore gauche et à peine formé avant 1760, la place très importante qu'elle y a occupée depuis.

IV

Le succès de Richardson en France fut très vif, on le sait. L'auteur de *Clarissa* devint tout de suite un classique en son genre : le premier, il faisait entrer le roman dans la littérature sérieuse, il le munissait d'une psychologie plus minutieuse que celle de Prévost, il lui conférait une valeur morale. Mais quelle influence a-t-il exercée ? Le plus récent et le plus complet historien de la question, M. Servais Etienne, porte sur ce point un verdict négatif. Entre 1750 et 1760, il trouve, dans quelques-uns des 69 romans qu'il a examinés de près, des détails qui viennent de Richardson ; des gestes surtout, que le roman français, avant cette époque, notait bien rarement avec cette complaisance. Quant à des romans nettement influencés par sa manière si personnelle, il n'y en a guère, du moins avant que Rousseau ait sur certains points renforcé son action. M. Mornet [1], qui passe en revue et classe un nombre immense de romans publiés de 1741 à 1760, paraît accorder peu d'importance à l'imitation de Richardson; il est vrai qu'il ne se place pas du tout au point de vue des influences étrangères, sans quoi il aurait pu, divisant autrement sa matière, consacrer une de ses sections aux romans imités de l'anglais, qui offrent bien des traits communs. Texte [2] admettait que Prévost, traducteur de Richardson, l'avait imité dans l'œuvre de sa vieillesse, *Mé-*

1. Daniel Mornet, *Introduction* (tome I) de son éd. de *La Nouvelle Héloïse* (*Les Grands Ecrivains de la France*, nouvelle série), 1925. — Voir, sur sa méthode et ses résultats, S. Etienne, dans *Revue Belge de philologie et d'histoire*, V, 4, 1927.

2. Joseph Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, 1895.

moires pour servir à l'histoire de la vertu (1762). L'imitation se bornerait, comme l'admet M. Etienne, à l'abus d'une morale trop apparente. Peut-être *Grandison* est-il pour quelque chose dans les *Aventures de Victoire Ponty*, de Bastide (1758, deux fois réédité) ; le héros y est vertueux avec ostentation ; mais la donnée et l'allure du roman sont beaucoup plus audacieuses. L'influence de Richardson, quand elle se manifeste, ne va pas dans le sens du développement de la sensibilité vraie : elle aboutit à de gros effets mélodramatiques et à une morale très simplifiée. Ainsi *Les Heureux Orphelins* de Crébillon (1754), dont la fin est gâtée par l'imitation de *Pamela.* On trouve surtout, dans le roman français de cette période, peu de sentiments vrais, mais des phrases vagues, une sensualité froide — et quelquefois une passion effrénée, sans nuances, posée une fois pour toutes, qui vient plutôt de Prévost que du romancier anglais. De son propre mouvement, le roman français continuait Prévost et, négligeant les modèles qu'offrait Richardson, allait vers le genre passionné et révolté qui est si fortement représenté à la fin du siècle. C'est Rousseau qui, réagissant contre les tendances de son temps, allait mettre de la morale dans l'amour et diriger le sentiment, non vers la révolte, mais vers la vertu.

Le sentiment règne dans le seul roman proprement dit de Baculard d'Arnaud [1] : *Les Epoux malheureux, ou Histoire de M. et M^me^ de La Bédoyère* (1745) ; les récits que multiplia plus tard sa plume féconde et bavarde sont des nouvelles plus ou moins longues. C'est une œuvre de jeunesse, que lui inspira une aventure dramatique très réelle, dont l'opinion s'était beaucoup occupée : un jeune magistrat ayant épousé une comédienne, son père le déshérite, le fait révoquer, cherche à le faire enfermer, etc. Cet ouvrage, peu estimé de la critique contemporaine qui le jugeait bon pour les modistes et les femmes de chambre, n'a pas joui de l'immense vogue européenne qui fut le partage, jusqu'à la fin du siècle tout au moins, des *Epreuves du sentiment* et des *Délassements de l'homme sensible* ; mais il eut au moins 60 éditions en quelques

1. D. Inklaar, *François-Thomas de Baculard d'Arnaud ; ses imitateurs en Hollande et dans d'autres pays*. La Haye et Paris, 1925.

dizaines d'années. Sa date fait une grande partie de son intérêt, et c'est avec raison que les historiens du préromantisme français et du roman français de cette période le mentionnent en bonne place comme un des premiers exemples des sentiments, des attitudes, du langage même qui annoncent une époque nouvelle. Médiocre inventeur, psychologue insuffisant, écrivain banal et déclamatoire qui semble souvent offrir une caricature du style sensible, d'Arnaud a eu cette fois l'adresse ou la chance qui ont permis à de beaucoup plus grands que lui de rendre leurs romans solides et vrais en les appuyant sur des faits réels. Ces situations pathétiques, ces scènes de passion et de violence, ce ton forcené et haletant, ces déluges de larmes, viennent peu de Richardson, pour qui l'auteur afficha plus tard une véritable adoration, mais qui n'était alors que l'auteur de *Pamela* ; on y retrouve plutôt Prévost, mais renforcé et comme exaspéré. La sensibilité y est déjà saluée comme la vertu première de l'homme ; elle doit triompher des usages barbares d'une société fondée sur les droits iniques des parents et l'orgueil du rang ; si elle ne peut vaincre les préjugés, qu'elle les fuie en ensevelissant ceux qui s'aiment au fond des campagnes, parmi les vertueux laboureurs. Cette dernière tendance est surtout visible dans les dernières parties de l'ouvrage, ajoutées en 1783, et qui s'inspirent, comme le montre M. Inklaar, de Rousseau, de Marmontel, et d'autres. Mais tel que le roman parut en 1745, il indiquait déjà, quoique maladroitement, des états d'esprit rarement exprimés littérairement jusqu'alors. Chez le héros, c'est une sorte d'ennui de vivre, « un vide insupportable » ; une aspiration, quand il aime, vers « le bout du monde », « l'univers », « une île déserte, quelque rocher escarpé ». Vingt ans avant Saint-Preux, il s'écrie : « Hélas ! qu'on est malheureux d'avoir un cœur sensible [1] ! » Mais aussi : « Qu'il est de plaisirs pour les âmes sensibles ! » Parmi ces plaisirs, le premier est d'adorer et, autant qu'on le peut, de cultiver la vertu. L'amour conjugal l'emporte sur les passions illégitimes. Les deux infortunés dont nous lisons l'histoire sont des « époux malheureux », non des amants persécutés ; ils ont pour eux, sinon la loi humaine puisque leur mariage est,

1. Expressions déjà relevées par M. Inklaar, p. 93.

paraît-il, irrégulier, du moins la loi divine qui les a unis. Parmi les innombrables torrents de larmes, les évanouissements, les « léthargies », les délires, les enlèvements, les essais de suicide, les séquestrations, les révoltes, on aperçoit l'apologie du sentiment vrai contre la froide raison, des droits de l'amour honnête contre la contrainte sociale, de la vertu véritable contre les vertus apparentes du monde. Ces revendications sont d'ailleurs très modérées dans le fond, sinon dans l'expression, qui est constamment convulsive et déclamatoire.

C'est une atmosphère moins préromantique que nous respirons dans les premiers romans de Mme Riccoboni [1]. Elle avait quarante-quatre ans lors de ses débuts ; elle travaillait lentement et avec soin ; elle avait peu d'imagination et de facilité ; son style, exempt de déclamation comme de marivaudage, date aujourd'hui beaucoup moins que celui de la plupart de ses contemporains. Elle appartient à l'histoire européenne du roman par quatre ouvrages principaux, qui se placent dans la période que nous étudions : *Lettres de Mistress Fanny Butlerd à Milord Charles Alfred de Cantombridge...* (1757), données comme traduites de l'anglais, et rééditées au moins sept fois au XVIIIe siècle ; *Histoire de M. le Marquis de Cressy* (1757), également donnée comme traduite de l'anglais, six rééditions ; *Lettres de Milady Juliette Catesby à Milady Henriette Campley* (1759) ; au moins quinze rééditions avant 1785, plus les contrefaçons ; *Histoire de Miss Jenny* (1764). Sauf *Miss Jenny* qui remplit deux volumes, ces romans sont assez courts.

On sait que c'est Mme Riccoboni qui termina *Marianne*, laissée inachevée par Marivaux. On peut donc supposer qu'elle a subi l'influence du maître. On ne s'en aperçoit guère que par la finesse du détail et une certaine précision dans les circonstances. Quant à Richardson, les marques de son crédit sont visibles : tous les romans de Mme Riccoboni se passent en Angleterre, la plupart sont censés traduits de l'anglais, six sur huit sont des romans par lettres où l'héroïne raconte ses aventures. L'influence de Prévost est indiscutable : les événements surprenants s'enchaînent parfois avec une rapidité éblouissante qui les empêche d'être assez motivés. Dans

1. Emily Crosby, *Une romancière oubliée, Mme Riccoboni*, Paris, 1924.

Juliette Catesby, le plus connu et le plus goûté de ces romans, le sujet est dramatique, mais la trame psychologique un peu mince ; l'aventure l'emporte sur le sentiment. Il y avait de l'étoffe pour un long roman, et celui-ci est assez court; il y a, comme dans Prévost, de la hâte dans la succession des événements, il n'y a pas assez de nuances dans celle des sentiments. Ne parlons pas de l'influence de Rousseau, que suppose gratuitement A. Le Breton : les meilleurs ouvrages de notre romancière ont paru avant *La Nouvelle Héloïse*. Mais, ce qui importe surtout ici, « elle croit, elle aussi, à la supériorité de la morale du cœur sur celle de la raison » [1].

L'impression totale que laissent ses romans est plus moderne que celle qu'on éprouve à lire, non seulement Marivaux et Prévost, mais Richardson et Rousseau [2]. Le cadre et les détails matériels sont réduits au minimum. Les sentiments seuls restent ; mais on ne trouve ni raffinement ni sentimentalisme. Les héros sont le plus souvent d'honnêtes gens — à quelques exceptions près comme le marquis de Cressy —, des gens simples de cœur, à qui la fatalité envoie des aventures redoutables ou bizarres, ou qui se trouvent pris dans leurs passions et celles des autres. Leurs sentiments s'expriment avec tendresse, souvent avec une grâce alerte et parfois souriante. L'auteur a l'expérience de la vie ; elle a éprouvé bien des déceptions ; mais elle ne nourrit point de colère ni d'amertume, quoiqu'elle soit de caractère assez impérieux et d'une nette franchise. Les sentiments exprimés sont parfois plus délicats, plus raffinés que ceux qu'offre Richardson ; nous avons affaire à une femme, et à une Française. Ainsi de *Pamela* rapprochons *Ernestine* (1765). Le riche marquis de Clémengis aime une jeune fille pauvre, il la fait instruire, il l'établit ; il la supplie de se donner à lui, sans quoi il se tuera. Elle lui répond qu'elle y consent, s'il l'exige ; mais qu'auparavant elle lui rendra tout ce qu'elle tient de lui, car elle ne veut pas se vendre. Peu après il se croit ruiné ; elle peut l'épouser. Ernestine est aussi désintéressée que Marianne et Pamela l'étaient peu, et son âme est d'une étoffe plus noble. L'amour d'ailleurs est le seul

1. J. Merlant, *Le roman personnel de Rousseau à Fromentin*, 1905.
2. Sur tout ce qui suit, voir S. Etienne, p. 310 et suiv.

thème de tous ces romans. Si la femme y est toujours au premier plan, cela ne vient pas seulement du sexe de l'auteur, mais de ce que *Fanny Butlerd*, le premier, était en grande partie autobiographique et qu'il réussit. Celles des héroïnes qui ne ressemblent pas à la romancière ressemblent à Marie-Thérèse Biancolelli, son amie, qui vivait avec elle. Ce caractère autobiographique est intéressant à noter, car il est assez nouveau à cette époque ; on sait comme il devait se généraliser dans les romans postérieurs [1]. Aujourd'hui encore, de bons juges, qui connaissent les principaux romans européens de cette période, comme M. Böök, voient dans *Juliette Catesby* un livre plus intéressant, plus moralement vrai que ceux de Richardson.

Le succès de Mme Riccoboni fut assez grand aussi à l'étranger. Six de ses romans furent traduits en anglais, et la traduction de *Juliette Catesby* eut au moins six rééditions de 1764 à 1780. Le même ouvrage eut en italien trois traductions différentes et fut réédité ensuite dans des collections de romans ; Goldoni traduisit *Miss Jenny* en 1791. *Juliette Catesby* fut traduit en russe en 1794; en suédois dès 1761 ; la traduction fut très appréciée par Gjörwell et d'autres, et le roman fut goûté pour sa sensibilité qui n'excluait pas une saine morale, dit le *Svenska Magazinet* en 1766. En 1769 il figure avec les *Contes moraux* de Marmontel, *La Nouvelle Héloïse*, *Cleveland* et *Grandison* en traduction française, parmi les lectures favorites de la bonne société suédoise. La *Stockholmsposten* constate en 1778 que l'auteur s'est acquis une grande célébrité dans toute l'Europe qui lit, et que ses romans portent « la marque d'un vrai génie » ; en 1781, le même journal constate que l'Allemagne n'a point de *Catesby*. Du moins dans ce dernier pays on connaît *Miss Jenny* ; il en est question dans *Werther*.

V

Nous ne trouvons guère de notations nouvelles dans le roman de Mme de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne* (1747), qui fut célèbre, eut 14 rééditions jusqu'à 1780, et fut traduit

1. Sur cette forme du roman sentimental du XVIIIe siècle, voir J. Merlant, ouvrage cité.

notamment en italien. Non que la passion y fasse défaut ; cette série de lettres de la jeune Zilia à son cher Aza, descendant comme elle des Incas, et qu'elle allait épouser au moment même où les Espagnols ont envahi son pays et l'ont emmenée prisonnière loin de lui, offre des parties de satire quand la jeune Péruvienne décrit les mœurs de Paris ; c'est la veine des *Lettres Persanes* ; mais on pense surtout aux *Lettres portugaises*, dont l'imitation me paraît probable. Cet amour fidèle résiste à la passion sincère et respectueuse du gentilhomme français qui a arraché l'héroïne des mains des Espagnols et l'a amenée en France ; il causera la mort de Zilia quand elle apprend que son cher Aza est infidèle et qu'il s'est marié en Espagne ; et c'est un sentiment puissant et absolu, mais dont l'expression n'est pas renouvelée par un talent supérieur, de sorte qu'elle offre quelque monotonie. Cet amour est associé à la vertu la plus parfaite ; c'est le roman d'une femme qui défend son sexe et présente un iédal de jeune fille. Passion, vertu, courageuse fidélité, vont ensemble ; on en conclura que la vraie sensibilité est le code de l'honnête femme comme de l'honnête homme, représenté ici par le chevalier Déterville, dont l'ardente passion est prête aux renoncements et aux sacrifices les plus douloureux et les plus magnanimes [1].

L'œuvre abondante, et un peu décriée sous le rapport des mœurs, de Crébillon fils, passe pour plus sensuelle que sentimentale ; mais il faut distinguer. Pendant la période qui nous occupe en ce moment, il publia au moins un volume qui intéresse l'histoire du roman sensible, et auquel on ne prête généralement pas assez d'attention. Les *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R**** (1744) n'ont d'intérêt que par le caractère de l'héroïne et la progression de ses sentiments ; mais à cet égard elles offrent une singulière valeur. Une femme victime de l'abandon où la laisse son mari, qui en revanche lui conte ses bonnes fortunes ; honnête et peu sensible d'abord, ni coquette ni prude, fine, distinguée même, et qui dans l'amour qu'on lui offre ne veut voir que de l'amitié, avoue enfin qu'elle aime, mais voudrait rester vertueuse ;

1. G. Noël, *Une « primitive » oubliée de l'école des cœurs sensibles, M^me de Graffigny*, 1913.

cède peu à peu, éprouve des remords, connaît les tortures d'une jalousie trop fondée, tremble devant les empressements inattendus de son mari, dépérit et meurt. Emportée par un torrent invincible, elle se noie malgré ses efforts pour se raccrocher à toutes les branches. La morale de l'histoire est évidente : se méfier des sentiments naissants qu'on croit les plus purs, ne pas se laisser prendre dans l'engrenage. « La marquise aimait ; voilà le premier malheur, et les autres n'en sont qu'une suite presque inévitable ». Ce roman tout classique, plus abstrait et détaché des circonstances matérielles que *Marianne*, que *Manon* et même que *La Princesse de Clèves*, offre l'analyse psychologique à l'état pur, sous la forme, qui lui est si favorable, du roman par lettres. Le sentiment y est montré, sans phrases, aux prises avec la vertu dans une âme consciente et douloureuse. Il n'est pas donné comme conduisant à la vertu, ni comme bon en soi; l'auteur ne partage pas ces illusions. Il reste discret, quoique franc, et ne s'arroge aucun droit, si ce n'est celui de faire souffrir celle qui a mis en lui tout son être.

Le premier des deux courts romans de Duclos, *Histoire de Madame de Luz* (1741), est d'une psychologie moins délicate. On y voit aussi une femme qui par vertu, non par amour pour son mari, refuse de céder à un amant qu'elle aime. Mais ce trésor qu'elle défend avec tant de constance lui est ravi à trois reprises : par un magistrat indigne à qui elle est forcée de se donner, pleine de honte et de colère, pour sauver son mari gravement compromis dans la trahison de Biron (le roman se passe sous Henri IV) ; par un amant repoussé qui la surprend évanouie; par son directeur de conscience, libidineux hypocrite qui lui a fait prendre de l'opium. L'auteur a sans doute voulu montrer la vertu vraie, celle de la volonté, indépendante des trahisons du corps, et la beauté d'un sentiment constamment droit. Dans les *Confessions du Comte de **** (1742), Duclos a voulu surtout peindre les divers types de femmes en nous faisant parcourir la longue série de celles qui accordent au narrateur leurs faciles faveurs ; mais il rencontre enfin une figure délicate et digne qui ne se donne à lui qu'après l'avoir aimé longtemps, qu'il épouse, et qui en le purifiant le rend heureux. Il semble que le récit

veuille prouver que le sentiment sincère et profond s'accorde avec la vertu.

Il est possible, comme l'admet M. Böök, que certains des *Contes moraux* de Marmontel aient subi l'influence de Richardson. En tout cas peu d'œuvres, avant le roman de Rousseau ou indépendamment de lui, faisaient une place aussi importante à la sensibilité. Le conte ou nouvelle — il s'agit ici de récits de cinquante à cent, parfois cent cinquante pages — s'interdit en vertu de sa brièveté les longs développements psychologiques, les amples tableaux de famille, les digressions didactiques. Par contre, il s'expose par sa condensation même à forcer les sentiments, qui en peu de pages doivent produire tous leurs effets, à exagérer le pathétique, qui deviendra brusque et violent. Les sentiments nuancés y seront sacrifiés à la passion déchaînée. Le *conte moral*, d'ailleurs, était dans l'air en Europe occidentale depuis le début du siècle; Mrs Barker et d'autres l'avaient tenté; d'où peut-être, pour une part, le succès de Marmontel, qui parut offrir des modèles en ce genre.

Bien qu'ils n'aient été publiés en volumes qu'à partir de 1761, les 23 *Contes moraux* commencèrent à paraître dans le *Mercure de France* dès 1755 ; le dernier parut en 1765. Que le sujet en soit pseudo-antique (*Lausus et Lydie*, *Alcibiade*, *Les quatre flacons*) ou oriental (*Soliman II*) ou rustique (*Annette et Lubin*), anglais (*L'amitié à l'épreuve*) ou le plus souvent français et pris dans la haute société (*Le misanthrope corrigé*, *L'heureux divorce*, *Le bon mari*, *L'école des pères*, *Tour ou rien*, *Heureusement*! etc...), l'intérêt principal y réside dans les sentiments qui luttent les uns contre les autres. L'amour est le plus important ; il lutte contre l'amitié, l'intérêt, la vanité, etc... Chose assez nouvelle : la vie conjugale y tient une grande place. Plusieurs de ces *Contes* ont pour sujet l'histoire d'un ménage qui se détruit et qui finalement se raccommode ; car la plupart des *Contes* finissent bien.

On a discuté bien inutilement sur le sens de ce titre : *Contes moraux*. L'auteur a pris soin de nous l'expliquer lui-même dans sa *Préface* de 1776 : « J'ai tâché partout de peindre, ou les mœurs de la société, ou les sentiments de la nature, et c'est ce qui m'a fait donner à ce recueil le titre de *Contes moraux*.» Ce sont donc des études de mœurs et de sentiments.

M. Servais Etienne, qui est sévère pour ce recueil, croit constater que Marmontel conmença par serrer d'assez près la réalité, puis inclina de plus en plus vers les gros effets mélodramatiques et l'abus du sentiment. Ce dernier est l'élément de son œuvre qui doit nous retenir ici. Il est à la base de la morale. « J'avoue, dit Socrate à Alcibiade, que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c'est une si bonne chose qu'on ne saurait trop cher la payer ». « Un cœur sensible... est le principe de toutes les vertus » (*Les Mariages Samnites*). Si les paysans sont, non seulement vertueux, mais « plus instruits que nos savants », c'est que le sentiment les guide. Les « sentiments de la nature » sont étouffés dans les villes par l'éducation et par des mœurs artificielles ; habitons la campagne et élevons-y nos enfants. A certains égards, Marmontel annonce Gessner, qui le suit de près, Florian, Berquin et Bernardin de Saint-Pierre, mais avec plus de discrétion et de bon sens. Il est vrai qu'à nos yeux cette peinture du sentiment reste trop mélodramatique ; l'auteur aime les tableaux de famille, mais ceux-ci sont généralement conventionnels et sonnent faux ; on n'y peut guère voir l'influence de Richardson. La morale du sentiment, si naïve parfois mais d'intentions si pures chez Richardson et ses émules anglais, prend ici un attrait parfois suspect. En faisant de la vertu la fille de la sensibilité, l'adroit Marmontel, dit avec raison M. Böök, sévère lui aussi pour les *Contes moraux*, a touché ses contemporains juste où il fallait. Point de prêche ennuyeux comme chez Richardson, point d'éloquence déclamatoire comme chez Rousseau ; mais cette *vertu* souvent verbale sert de paravent aux coquettes et aux libertins ; à son langage sentimental, doucereux et parfois pleurard, se mêlent étrangement des notes d'un piquant presque égrillard.

Cette morale du sentiment repose sur un optimisme irréductible ; de là peut-être son succès. Il suffit d'écouter son cœur pour faire le bien, sans se laisser tromper par les apparences, l'opinion, les usages sociaux ; il suffit de retrouver en soi la nature profonde de l'homme. On voit ici comment l'apothéose de la sensibilité a pu développer les tendances morales que M. Seillière a dénoncées chez les romantiques avec tant de force et à tant de reprises différentes. Marmontel, qui a beaucoup connu Rousseau, suit la même ligne

que le philosophe de Genève dans des écrits sensiblement contemporains des siens. Mais il fait preuve d'un optimisme plus discret, et sa conception reste plus terre à terre. La vertu, chez lui, paraît plutôt une affaire de bon sens, de santé morale, de vue claire des situations, éclairées sans doute par le sentiment, que le résultat atteint par un effort sublime. Mais il faut oser jeter par-dessus bord les routines, les préjugés sociaux. L'auteur des *Contes* va même très loin à cet égard. L'amour naïf et pur, qui rompt les obstacles légaux et sociaux, ne recule pas devant ses conséquences : « C'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un, ce n'en est pas un de la donner. » (*Annette et Lubin.*) Fleurs sans fruits, c'est non-sens ; et l'auteur a aussi en vue l'intérêt social : « Coraly est faite pour embellir le monde et pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité. » (*L'amitié à l'épreuve.*) Le sentiment sincère est le seul guide, en amour surtout.

Les tendances du siècle de la sensibilité ont dû se trouver satisfaites par ce mélange de sentiment, de passion, de sensualité, de vie de famille, de morale, tantôt judicieuse et tantôt scabreuse ; car le succès des *Contes moraux* fut aussi grand que celui de *Bélisaire* ou des *Incas* du même auteur, c'est-à-dire éclatant. En France, il égala celui de *La Nouvelle Héloïse* : on compte 110 rééditions de 1761 à 1829, soit en moyenne deux par an pendant ce long espace de temps et à travers tant de bouleversements. Jusqu'à 1830, on trouve comme traductions partielles ou complètes : 18 en anglais, 15 en allemand, en suédois, 8 en italien, en polonais, 4 en espagnol, en portugais, en grec, 3 en hollandais, en danois, en roumain, en hongrois, une en russe par Karamzine. Sur 23 contes, 17 furent mis à la scène en France, 11 en Italie, 10 en Allemagne, 6 en Angleterre. Ils sont, dit un contemporain, dans la main de tous les Italiens. Ils furent imités en russe par Karamzine dans sa *Julia* ; en anglais par Mackenzie dans les trois récits qu'il insère dans *The Man of Feeling* (1771) ; par Miss Edgeworth dans ses *Moral Tales* (1801). En Hongrie, dès 1775 Baróczi en traduit ou plutôt en adapte 6 avec un grand succès [1]. En Suède, on trouve en

1. H. von Wlislocki, *Marmontel in Ungarn* (Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, 1894).

1772 un *Essai dans le goût de Marmontel*, et J. Albrecht Schmidt imite les *Contes moraux* dans les quatre volumes de ses *Plaisirs champêtres* (1772-1773), sorte de *Décaméron* plus moral : des amis retirés à la campagne échangent des contes, dont sept sont imités de Marmontel. De celui-ci, Schmidt retient surtout le ruralisme, et M. Böök croit apercevoir, mêlée à cette influence prépondérante, celle de *Fräulein von Sternheim* de Sophie Laroche. Des paysans dînent à la table du seigneur et sont servis comme lui ; scène surprenante dans un pays resté très soumis au prestige de la noblesse ; scène émouvante, qui fait verser aux spectateurs des larmes de sensibilité. Ce sont les situations, c'est le langage de Marmontel. Les *Contes moraux* sont imités encore plus souvent au Danemark.

Entre la dernière partie de *Marianne* (1741), due, on le sait, à Mme Riccoboni, et *La Nouvelle Héloïse*, ces vingt années de roman français semblent bien être restées surtout sous l'influence de Prévost, plus facile à imiter que Marivaux ou Richardson. Cependant la sensibilité, qui commence à être à la mode dans la société, pénètre de plus en plus la littérature, théâtre et roman. Pour nous borner à ce dernier, on voit, non seulement un jeune préromantique déclamateur, mais une analyste délicate du cœur, une mondaine sensible, un conteur souvent sensuel à froid, un moraliste sec et précis, un écrivain souple et habile à prendre le ton du jour, non seulement donner à la sensibilité une place prépondérante dans le roman, cela n'était pas nouveau, mais la considérer dans ses rapports avec la morale et souvent comme une qualité précieuse qui peut mener au bien, qui peut s'accorder avec la vertu. Ce trait est peu marqué sans doute à côté de ceux qu'offriront les romans dans toute l'Europe occidentale après le succès de *La Nouvelle Héloïse* et surtout celui de *Werther* ; mais on sent en les lisant que leurs auteurs s'engagent déjà dans cette voie. Le roman sentimental, qui deviendra après plusieurs enrichissements et modifications le roman romantique, commence déjà nettement sa carrière, du moins en Angleterre et en France ; il va bientôt tenir, et de loin, la première place.

Paul Van Tieghem.

LA BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE DE MADAME DE STAËL

Quand Madame de Staël quitta Metz, en novembre 1803, pour se rendre en Allemagne, elle offrit à Charles de Villers la jouissance d'un appartement que le décret d'exil l'obligeait à laisser vide à Paris : « Il y a des livres *tous français*, dit-elle, dont vous pourrez peut-être trouver plaisir à disposer [1]. » Cette phrase nous autorise à penser que, dès cette époque, tous les livres allemands possédés par Mme de Staël ou M. Necker étaient bien réunis à Coppet ; et comme, pendant les dix années qui vont suivre, Mme de Staël n'aura pas d'autre domicile fixe, la bibliothèque allemande de Coppet représente, sans aucun doute possible, la principale base de la documentation de l'auteur du *livre de l'Allemagne*.

Les livres devaient rester à Coppet, durant toute la vie de Mme de Staël et jusqu'à la mort d'Auguste, son fils aîné, en 1827. A cette date il y eut un partage de famille et la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, qui venait de s'installer en Normandie, fit transporter au château de Broglie la plus grande partie de la bibliothèque de Coppet et en particulier tous les livres allemands, anglais et italiens, auxquels elle tenait en souvenir des œuvres de sa mère.

Les volumes furent aussitôt classés par les soins de Ximenès Doudan sur les planches de pitchpin où ils se trouvent encore aujourd'hui. L'ex-libris de Coppet permet de les identifier facilement parmi les 40.000 volumes que trois générations de travailleurs de l'esprit ont accumulés à Broglie en

1. *Briefe an Charles de Villers*, p. 291.

un siècle. J'ai entrepris, non sans peine, de faire le catalogue des livres allemands au nombre de 350 environ [1]. Si l'on songe que la plupart des éditions de cette époque sont sans lieu, ni date, ni noms d'auteurs, et que l'identification de chacune d'elles nécessitait de longues recherches dans les répertoires bibliographiques, dans la correspondance et dans l'œuvre de Mme de Staël, on se rendra compte des difficultés que je devais rencontrer. Mais les résultats ont très vite dépassé mes espérances, le travail aride à ses débuts s'est révélé de plus en plus intéressant, et les remarques suivantes ne sont qu'un échantillon des comparaisons et rapprochements ingénieux qu'il sera désormais possible de faire, ayant en main un instrument nouveau.

I

On peut, je crois, considérer comme démontré que Mme de Staël dans ses années de jeunesse avait été peu préoccupée de littérature allemande et ne savait pas l'allemand. Au moment de son mariage, elle avait fait un touchant effort pour apprendre le suédois. Il est probable que vers les années 1787 ou 1788 elle était plus capable d'écrire une lettre en suédois qu'en allemand. Néanmoins, quelques germanisants fréquentaient déjà le salon de Mme Necker autant à Paris qu'à Coppet. On a nommé Humboldt, Henri Meister, Bonstetten, le pasteur Gambs, Jean de Muller, Lavater, Grimm, Jacobi et sans doute bien d'autres. Il nous sera difficile de reconnaître parmi les volumes portant l'ex-libris de Coppet et édités en Allemagne avant 1790, ceux qui ont pu être maniés, sinon lus, par Mme de Staël en son enfance ou sa jeunesse. La date d'édition d'un livre ne renseigne pas nécessairement sur l'époque où il est entré dans une bibliothèque. Nous n'avons de certitude que pour un seul auteur de langue allemande, le poète Gessner. Mme de Staël cite Gessner dans son ouvrage *De la littérature* (en 1800) et semble

1. Le catalogue de la Bibliothèque allemande de Mme de Staël à Coppet a été imprimé en appendice dans ma thèse sur *Auguste Guillaume Schlegel et Mme de Staël.* Editions Albert, Paris, 1938.

le bien connaître [1]. C'est que Mme Necker avait été assez liée avec Huber, le traducteur de Gessner. Le genre lyrique était fort à la mode quand Suzanne Curchod fondait à Lausanne, avec de jeunes muses du pays de Vaud, *la Société du Printemps* [2]. Aussi nous trouverons à Coppet deux petits volumes : *Idylles et poèmes* (Lyon, 1762) et *la Mort d'Abel* (Paris, 1767) offerte par le traducteur Huber « à Mlle Curchod à Genève ». Plus tard Mme de Staël lira *la Vie de Salomon Gessner* par Hottinguer (Zurich, 1797). Il n'est pas surprenant de trouver à Coppet les œuvres de plusieurs autres poètes anacréontiques. D'abord Albrecht von Haller que Mme de Staël nomme trois fois au moins dans le livre *De l'Allemagne* cet « admirable Haller », le « grand Haller », etc... [3]. Au moins un des trois volumes d'Albrecht von Haller pouvait se trouver dans la bibliothèque de Suzanne Curchod. Ce sont les *Poésies de M. Haller*, traduites de l'allemand (Zurich, 1752). Les deux autres : *Versuch Schweizerischer Gedichte* (Biel, 1776) et *Schweizerische Gedichte* (Gottingue, 1788) ont pu être achetés plus tard par Mme Necker, Mais de Hagedorn, l'ami de Haller, nous ne trouverons rien, bien que son nom soit aussi mentionné dans *l'Allemagne*. Il est vrai que c'est pour qualifier son style de « français appesanti [4] ». J. W. Gleim et R. Ramler sont cités ensemble dans le chapitre consacré à Klopstock [5]. Rien cependant ne nous permet d'affirmer que les 4 volumes de Gleim : *Sämmtliche Schriften* (s. l., 1779) ainsi que l'anthologie de Ramler, *Lyrische Blumenlehre* (Leipzig, 1775) se soient trouvés à Coppet avant 1800. En ce qui concerne R. W. Ramler, il est même probable que Mme de Staël s'est procuré son anthologie en même temps que les *Poetische Werke* publiés à Berlin en 1800, sans doute après le voyage en Allemagne de 1803. Dans le genre pastoral, Mme de Staël fera dans *De la littérature* une place à Zacharie [6], mais aucun livre de ce dernier ne figure dans sa bibliothèque, tandis que Jean-George Jacobi, qu'elle

1. *De la littérature*, t. II, p. 15.
2. Haussonville, *Le Salon de Mme Necker*, t. I.
3. *De l'Allemagne*, I, 215-300 ; III, 144.
4. *Ibid.*, I, 207.
5. *Ibid.*, I, 215.
6. *De la littérature*, II, 15.

cite dans *De l'Allemagne* [1], aura ses *Sämmtliche Werke* en deux volumes (Zurich, 1807) à Coppet.

Un livre de poèmes dans le genre pastorale, superbement relié, mais sans nom d'auteur, retient mon attention parce que j'ai eu beaucoup de peine à l'identifier. C'est *Ein Jahr in Arkadien* (Iéna, 1805), recueil des poésies du duc de Saxe-Cobourg qui fut un correspondant aimable et fantasque de Mme de Staël [2]. Malgré cette marque d'amitié, Mme de Staël ne citera pas dans *l'Allemagne* le duc de Saxe-Cobourg parmi les poètes.

Nous pouvions supposer que les œuvres de Lavater devaient se trouver à Coppet dès l'origine. Lavater était un vieil ami de la famille Necker, il s'intéressait paternellement à la jeune Germaine et fut son confident. Elle a fait de lui un portrait vivant dans *l'Allemagne.* Cependant Lavater n'est représenté à Coppet que par les trois volumes de *Aussichten in die Ewigkeit* (Zurich, 1770) et nous savons qu'ils ont été commandés chez Hoepfner en novembre 1808. Mme de Staël prie M. Meister de les réclamer pour elle [3]. C'était au moment où elle écrivait dans *l'Allemagne* le chapitre sur Lavater [4].

Nous serons surpris encore de ne découvrir qu'un seul ouvrage de Frédéric-Henri Jacobi, le philosophe (frère de Jean-Georges Jacobi, le poète), *Ueber Spinoza* (Breslau, 1789), alors qu'il avait fait de longs séjours à Genève et était lié avec les Necker depuis son adolescence. Nous verrons plus loin Fred. H. Jacobi initier Mme de Staël à la philosophie de Fichte. Faut-il penser que le *Phédon* de Mendelsohn, traduit par Junker (s. l., 1772, et cité dans *l'Allemagne* [5], était à Coppet avant 1809 ? On ne sait.

Dans le livre *De la littérature,* Mme de Staël consacre une page à Wieland qu'elle ne connaissait point encore en 1800. Elle avait refusé d'aller le voir à Zurich en 1796, mais chargeait Meister de lui faire « des coquetteries » de sa part [6]. Elle semble avoir lu *Peregrinus Protée,* que nous cherche-

1. *De l'Allemagne*, I, 333.
2. Haussonville, *Mme de Staël et l'Allemagne*, p. 45.
3. Usteri et Ritter, p. 200.
4. *De l'Allemagne*, III, 285.
5. *Ibid.*, III, 244.
6. Usteri et Ritter, p. 137 et 143.

rons en vain à Coppet. Peut-être a-t-elle lu *Obéron* dans la traduction de Borch (Bâle, 1798). Je veux croire que ce petit volume des *Œuvres choisies de Monsieur Wieland* (Zurich, 1796) avec une dédicace autographe : « A M^me^ de Staël de la part de M. Wieland » fut offert par l'auteur à la suite du rendez-vous manqué de Zurich. Plusieurs autres ouvrages de Wieland figurent dans la bibliothêque de Coppet : *Amadis* (Reutlinger, 1777), *Idris* (Carlsruhe, 1777) et deux éditions *d'Obéron* (Weimar, 1781, et Leipzig, 1785). Tous ces ouvrages sont cités dans *l'Allemagne* [1], mais bien qu'édités avant 1800 Mme de Staël ne les a probablement pas possédés avant son séjour à Weimar. Elle écrit à Meister le 2 août 1815 de lui faire envoyer par le libraire de Zurich les lettres de Wieland en allemand : *Ausgewahlte Briefe an verschiedene Freunde* (Zurich, 1815). Deux pages dans *De la littérature* seront consacrées à Klopstock, mais seulement pour analyser la *Messiade* [2]. Dans *l'Allemagne,* Mme de Staël paraît mieux connaître son œuvre et cite des morceaux entiers [3]. Elle possède déjà sans doute les *Œuvres complètes* de Klopstock en dix volumes (Görchen, 1798) et quelques éditions originales.

Faut-il nous étonner de ne trouver à Coppet aucune édition des *Niebelungen* ? Mme de Staël parle de ces poèmes deux fois dans *l'Allemagne* [4] et ne pouvait les connaître que par Auguste-Guillaume Schlegel. Il leur faisait vers 1810 « une réputation homérique ». Plus tard, la jeune Duchesse de Broglie les trouvera bien « monotones », mais pour les lire, elle doit emprunter le volume à la bibliothèque du Val Richer [5].

II

Nous savons par Meister [6] combien furent médiocres les premières lectures allemandes de Mme de Staël. Elle débute, alors que « l'ardeur de l'allemand la transporte » par *Agnès*

1. *De l'Allemagne*, I, 210-280.
2. *De la littérature*, I, 315.
3. *De l'Allemagne*, t. I, surtout p. 215 à 225.
4. *Ibid.*, p. 206 et 306.
5. Lettre de la Duchesse de Broglie à Guizot, inédite, Archives du Val-Richer.
6. Usteri et Ritter, p. 170.

de Lilien, probablement parce qu'elle a eu « quelques relations » avec Mme de Wohlzogen entre 1800 et 1802[1]. Mais Mme de Staël se gardera de parler dans l'Allemagne d'*Agnès de Lilien* et ne conservera pas ce livre dans sa bibliothèque. Il en sera de même pour le romancier polygraphe Lafontaine. Elle aura un mot aimable pour lui[2], mais ne citera pas ses œuvres, et nous savons qu'elle a lu au moins le *Saint-Julien*.

Dans *De la littérature*, le paragraphe sur Schiller est notoirement faible. Mme de Staël ne cite aucune de ses tragédies, sans doute parce qu'elle ne les possède pas. Les éditions des tragédies de Schiller présentes à Coppet sont toutes postérieures à 1800, sauf *Wallenstein* (Cotton, 1800) qu'elle demande à Meister de lui envoyer le 10 septembre 1800 [3], et les *Kleine Prosaiche, Schriften* (Leipzig, 1792), mais rien ne nous prouve que ce dernier volume fût à Coppet en 1800. C'est à Weimar que Mme de Staël rencontre Schiller, avec lequel elle aura tout de suite des relations amicales, Il lira pour elle, dans une soirée intime, deux scènes de *Wilhelm Tell* [4]. C'est seulement en juillet 1807 que Benjamin Constant aura l'idée d'écrire une adaptation en vers français de *Wallenstein* ; pour cela il empruntera l'exemplaire dela bibliothèque de Coppet. En 1805, il propose à Charles de Villers pour sa *Bibliothèque germanique* un essai sur *l'usage des chœurs dans la tragédie, à propos de die Braut von Messina* [5]. Il pouvait trouver ces volumes dans la bibliothèque de Coppet. Sa tragédie de *Wallenstein*, avec une dédicace « à Mademoiselle Albertine », y figure en une splendide reliure.

Mme de Staël avait vu Jean de Muller à Coppet dès 1785 et elle parle longuement de son œuvre dans *De la littérature*, mais ne possède pas les premières éditions. On sait qu'elle empruntait beaucoup d'ouvrages à Meister, à Bonstetten et à Sismondi.

En ce qui concerne Gœthe, nous sommes un peu plus renseignés. Avant 1800, Mme de Staël a lu *Werther* dont elle

1. G. Schweighaüser à Mme de Staël, inédites, arch. de Coppet.
2. *De l'Allemagne*, II, 329.
3. Usteri et Ritter, p. 170.
4. *Journal intime*, p. 12.
5. *Ibid.*, p. 94 et 124.

fera l'analyse dans *De la littérature*, mais ne mentionne pas *Wilhelm Meister*, qu'elle possède cependant depuis 1797 [1]. La raison en est qu'à cette époque elle ne sait pas encore l'allemand et elle ne veut rendre compte que des ouvrages dont elle a lu au moins une traduction. Le *William* (*sic* !) *Meister* si bien relié, dont Gœthe lui a fait présent en 1797 n'a pu être retrouvé. Après les rencontres de Weimar, elle se procure plusieurs éditions des œuvres de Goethe. En 1809 elle achète dès leur parution *Die Wahlverwandtschaften* (Tubingen, 1809) ; en 1812, elle lira en feuilles *Dichtung und Wahrheit* que Guillaume Schlegel lui envoie de Berne avec des commentaires de sa façon [2].

Lady Blennerhasset et d'autres critiques ont remarqué combien il est surprenant que Mme de Staël ne dise pas un mot de Lessing dans *De la littérature*, alors qu'elle le citera abondamment dans les trois tomes de *l'Allemagne*. Peut-être ne possédait-elle pas encore les fables traduites en français par Antelmy (Paris, 1764) ou la *Hamburgische Dramaturgie* (1786) que l'on trouve à Coppet avec *Laokon* (Berlin, 1800). En décembre 1809, elle ne possédait pas encore *Emilia Galotti* et *Minna von Barnhelm* puisque Guillaume Schlegel lui conseille de demander ces deux ouvrages à M. de Voght, mais nous savons par la même source qu'elle « emporte » avec elle à Genève *Nathan le Sage* [3]. Benjamin Constant avait vu jouer *Emilia Galotti* à Francfort en quittant Weimar en 1804. Quant au volume intitulé *l'esprit de Lessing* de Frédéric Schlegel que Mme de Staël prête à M. Turetinni, il est probable qu'il a subi le sort des livres prêtés et n'est jamais rentré à Coppet. Guillaume Schlegel se plaint à plusieurs reprises du désordre de la bibliothèque : « Si les livres vont comme cela de main en main, et si l'on se permet de les prendre dans la bibliothèque, je ne puis répondre de rien ».

Mme de Staël ne devait pas rencontrer Herder. Il était mourant en 1804. Il est peu probable qu'elle eût déjà lu les *Volkslieder* (Leipzig, 1778) que nous trouvons dans sa bibliothèque. Quant à la brochure non signée intitulée *Plastik*, c'est certainement une importation de Guillaume Schle-

1. Usteri et Ritter, p. 146.
2. Thèse, p. 344.
3. Guillaume Schlegel à Mme de Staël, lettre du 1er déc. 1809. Ma thèse, p. 256.

gel à Coppet, ainsi que les 24 volumes des *Sämmtliche Werke* (Tübingen, 1805).

C'est par Charles de Villers que Mme de Staël apprendra d'abord à connaître la philosophie de Kant. Mais avait-elle déjà à Coppet les ouvrages de Kant, publiés avant 1803 ? C'est difficile à affirmer. L'un d'eux : *Metaphysische Anfangsgründe der Rechtslehre* (Königsberg, 1797) porte de nombreuses notes marginales manuscrites et quelques corrections de fautes d'impression dans le texte prouvant que le lecteur savait parfaitement l'allemand. Ce volume appartenait peut-être à Charles de Villers et c'est lui-même sans doute qui a offert son propre ouvrage, aujourd'hui introuvable, sur la *Philosophie de Kant* (Metz, 1801).

De Metz, sur le chemin de Francfort, l'exilée emportait un volume de Jean-Paul Richter, qu'elle lit d'ailleurs sans plaisir et seulement parce que Villers le lui a prêté [1]. C'est peut-être les *Briefe und bevorstehender Lebenslauf* (Leipzig, 1799) ou peut-être *Römischer Anhang zum Titan* (Berlin, 1800). Mme de Staël n'ayant jamais revu Charles de Villers, n'a sans doute pas eu l'occasion de lui rendre le livre prêté. A Francfort, puis à Weimar, la voyageuse verra jouer des pièces de Kotzebue et en analysera plusieurs dans *l'Allemagne* [2]. Mais elle n'a rencontré Kotzebue qu'à la cour de Berlin en 1804. Elle possède à Coppet plusieurs tragédies de Kotzebue et se fait encore envoyer en 1808 par Meister *Johan von Montfaucon* (Leipzig, 1800) [3]. On trouve aussi le petit volume, très rare aujourd'hui, intitulé « *Souvenirs de Paris en* 1804 (s. l., 1805) où il y a un mot aimable pour l'auteur de *Delphine*. C'est par l'intermédiaire du vieil ami Jacobi qu'elle va s'efforcer de comprendre les idées de Fichte, ayant renoncé à se les faire expliquer par l'auteur lui-même. Jacobi envoie donc à Mme de Staël le 12 avril 1804 sa brochure *An Fichte* (Hambourg, 1799) avec des passages annotés et soulignés. L'exemplaire en porte encore les traces. Une fois initiée, Mme de Staël fera l'acquisition d'autres ouvrages de Fichte, tous publiés entre 1793 et 1798. De Jacobi elle

1. *Briefe an Charles de Villers*, lettre du 9 novembre 1803.
2. *De l'Allemagne*, II, 238 et suiv.
3. Usteri et Ritter, p. 200.

se procurera les *Sämmtliche Werke* (Zurich, 1807) et en 1808 le philosophe sera honoré d'offrir « à M. le Sénateur Jaucourt » un ouvrage intitulé : *Ueber Bildung, Lehre und Wandel protestantischer Religions lehrer* (Francfort, 1808) en souvenir d'une « belle matinée de mai 1805 ». Jaucourt, ex-amoureux de la châtelaine s'empressera d'oublier à Coppet cet ennuyeux volume. Nous savons aussi que c'est Jacobi qui révèle à Mme de Staël, encore néophyte, l'existence de Mathias Claudius le Messager de Wandsbeck, dont elle possédera les *Sämmtliche Werke* (Hambourg, 1774 [1]).

III

Le plus gros apport de livres se fera à Coppet après le séjour à Berlin et la rencontre avec Guillaume et Frédéric Schlegel en 1804, Ils offrirent d'abord leurs propres ouvrages : Les trois années de *l'Athenaeum* et cette inquiétante *Lucinde* (Berlin, 1799) qui vingt ans plus tard scandalisera le jeune duc de Broglie. Dès l'arrivée à Coppet (mai 1804), Guillaume Schlegel fait de fortes commandes au libraire érudit Georges Reimer, qui juge le lot encore bien insignifiant [2]. Il y manque selon lui Lessing, Winckelmann, Woss Jean de Muller. Les lacunes ne seront pas comblées tout de suite. Les traductions homériques de Woss ne figurent que dans l'édition de 1806 (le volume est cité par Guillaume Schlegel, dans une lettre datée de décembre 1809), mais Benjamin Constant lit le poème de *Louise*, dès son arrivée à Weimar, en 1803 [3], et sans doute dans l'édition de Königsberg qui se trouve à Coppet.

Mme de Staël écrit à Jacobi le 11 mars 1803 : « ce que j'ai lu de Woss est bien digne d'admiration ». Elle fera dans *l'Allemagne* une analyse pleine de finesse de *Louise* [4].

Le 6 août 1804, Guillaume Schlegel commande encore les *Altdeutsche Gedichte* de Müller et les *Minnesänger* de Bodmer. Tieck, chargé de la commission, doit « envelopper le tout dans une petite caisse et l'envoyer sans retard à Coppet par

1. Lettre de Jacobi à Mme de Staël, 21 fév. 1804 (ma Thèse, p. 86).
2. *Krisenyahre der Frühromantik*, I, p. 98.
3. *Journal intime*, p. 5.
4. *De l'Allemagne*, I, 254 et 300.

la première poste [1] ». Il n'est donc pas douteux que c'est grâce aux Schlegel, à Georges Reimer et à Tieck que se fera désormais l'approvisionnement de Coppet, et c'est de ce mémorable été de 1804 qu'il faut faire dater l'entrée, selon toute vraisemblance, des auteurs du cycle schlégélien : No, valis, Schleiermacher [2], Tieck, Schelling, Sophie Bernhardi Karl Philippe Moritz, Bürger.

Dans le livre de *l'Allemagne*, c'est à l'étude des tragiques allemands que Mme de Staël semble avoir donné le plus de soins, aussi trouverons-nous beaucoup de tragédies dans sa bibliothèque : *Ugolin* de Gestenberg, dont elle parle longuement [3], *les Jumeaux* de Klinger, *l'Agnès* de Törring, *la Nymphe du Danube* de Hensler et d'autres moins connus encore, tels que Mahlmann ou La Motte Fouqué. Adolphe Mullner envoie lui-même « An die Baronnin von Staël » son *Kcnig Yngurd* en 1817.

Nous savons que c'est en janvier 1806 que Mme de Staël entend parler pour la première fois de Zacharias Werner par Frédéric Schlegel [4]. Trois ans plus tard, le singulier personnage est à Coppet (été de 1809) et la châtelaine n'a probablement pas attendu son arrivée pour lire ses œuvres. Werner apporte à Coppet son 24 *février* en manuscrit. La pièce y fut jouée et peut-être retouchée par la maîtresse de maison. Dans la bibliothèque nous trouverons *Martin Luther* (Rentlingen, 1807) et *Wanda* (Tübingen, 1810). En septembre 1810, Prosper de Barante demande à Mme de Staël de lui prêter *Attila*. Peut-être *Attila* n'est-il jamais rentré ! Mme de Staël a consacré un chapitre entier à Zacharias Werner [5].

Elle étudie aussi avec soin les comiques et n'ignore pas la parenté avec les comédies antiques des Grecs et des Romains, prises pour modèles par les auteurs allemands. A Weimar elle voit jouer deux pièces de Térence [6] et on peut croire que ce sont celles qui figurent dans ce catalogue

1. *Krisenyahre der Frühromantik*, I, p. 137.
2. Benjamin Constant lit le *Discours sur la Religion* de Schleiermacher à Coppet les Oct. et Nov. 1805, *Journal int.*, p. 85.
3. *De l'Allemagne*, II, 247.
4. *Krisenyahre*, I, p. 272.
5. *De l'Allemagne*, II, 215 à 237.
6. *Ibid.*, 260.

Die Brüder (Leipzig, 1802) et les *Adelphes*, qui se trouvent dans le recueil *Lustspiele des Terenz* (Leipzig, 1802-1806). Benjamin Constant avait vu jouer *die Brüder* à Weimar en 1804 [1]. Les philosophes, les poètes, les historiens, les critiques seront représentés aussi bien dans le livre de *l'Allemagne* que dans la bibliothèque du Château. Les seules absentes sont les femmes ! L'auteur féminin du livre *De l'Allemagne* ne citera qu'une seule femme dans le texte, Frederike Brun, et encore n'est-ce qu'une allusion [2]. En note, et seulement pour plaire à Guillaume Schlegel, elle nomme Mme Harms, née Berlespch [3]. Mme de Staël avait cependant dans sa bibliothèque les œuvres de quelques femmes de lettres connues en Allemagne. Les poésies de Mme de Chesy, les pièces de théâtre de Sophie Tieck, les « images bibliques » de Caroline Pichler, l'œuvre complète de Frederike Brun et les traductions de Mme de La Motte Fouqué.

On remarquera que Mme de Staël ne cite pas tous les livres qu'elle a sous la main. Un choix a été fait et les omissions sont volontaires, comme par exemple celle très caractéristique de l'ouvrage de Arndt *Geist der Zeit* (s. l. 1806), qu'elle a certainement lu et dont elle ne dit pas un mot. On sait que Arndtdé testait la France, et décrivait les Français comme des poltrons, des voleurs et des assassins. En revanche Mme de Staël citera beaucoup d'ouvrages qui ne sont pas ou ne sont plus dans sa bibliothèque. Ce fait s'explique aisément. Elle a pu emprunter et rendre à leurs propriétaires certains volumes ; d'autres ont pu être prêtés par elle et n'avoir jamais été rendus. Par exemple on voit que Prosper de Barante emprunte en 1807 le « délicieux » roman de Tieck *Sternbald*. En 1810, il ne l'a pas encore lu ! Il n'est donc guère surprenant de ne pas retrouver ce livre à Coppet [4]. D'autres ouvrages encore appartenaient à Guillaume Schelegl et ont été emportés par lui quand il fut nommé professeur à Bonn. On ne sait si c'est par oubli ou volontairement qu'il a laissé l'exemplaire du recueil de contes de Louis Tieck *Phantasus* qui lui est dédié et porte son ex-libris somptueu-

1. *Journal intime*, p. 11.
2. *De l'Allemagne*, II, 378.
3. *Ibid.*, I, 187.
4. Lettres pub. par la Baronne de Barante, p. 264 et 451.

sement armorié. Mais nous aimerions croire qu'il a prêté ce livre à Albertine pour sa traduction du *Philtre*[1] et qu'ainsi le volume est resté à Coppet.

La plupart des ouvrages dont j'ai fait l'inventaire sont fatigués ; reliures usées, pages froissées, annotées, marquées avec des signets de papier ancien. Cependant, nous savons que depuis 1830 ils n'ont guère quitté cette travée 22 où ils furent classés avec soin par des mains pieuses. L'usure est donc contemporaine de leurs premières lectures. Les achats de livres allemands se poursuivront à intervalles irréguliers jusqu'à la mort de M^{me} de Staël et un peu au delà. Auguste désirait ardemment continuer l'œuvre de sa mère et fut à ce titre un des fondateurs de la collection des « Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers » commencée chez Ladvocat en 1823. Il doit se tenir au courant des nouveautés, ce qu'il fait avec conscience, mais sans les élans d'antan. Aussi nous trouverons plusieurs ouvrages recommandés de loin par Guillaume Schlegel, entre autres *die Schuld* (Leipzig, 1817) de Mullner [2]. Après la mort si prématurée d'Auguste, en 1827, sa sœur va continuer quelque temps à compléter la bibliothèque, transportée à Broglie, par l'achat des éditions définitives des vieux amis d'autrefois : Goethe, Schiller, Schelling, les Schlegel, etc..., mais le goût de la littérature allemande va en décroissant chez les Broglie. Ils se désintéressent des polémiques purement littéraires et toutes les sympathies de cette époque et dans ce milieu libéral vont à l'Angleterre. C'est d'un ton presque dédaigneux que la duchesse de Broglie écrit à Guizot en octobre 1837 : « J'ai recommencé à lire de l'allemand, que je ne sais plus... [3]. »

Relégués désormais dans un coin obscur, les fringants auteurs de la nouvelle école, les poètes épiques ou élégiaques, les nébuleux philosophes, les conteurs fantasques, les tragiques ou les comiques d'outre-Rhin vont dormir pendant un siècle. Si aujourd'hui je manie ces vieux livres avec une curiosité et un respect attendri, c'est parce qu'ils évoquent les luttes ardentes, les enthousiasmes d'un passé très

1. Ma Thèse, p. 441.
2. *Ibid.*, p. 533.
3. Archives du Val-Richer, lettre inédite.

proche, que pour des raisons à la fois politiques et sentimentales les générations suivantes ont feint d'oublier.

En étudiant avec plus de science la liste des ouvrages allemands ayant appartenu à M^me^ de Staël, en comparant cette liste à celle des œuvres citées dans les livres *De l'Allemagne*, en faisant des recherches plus approfondies dans la correspondance de M^me^ de Staël avec ses familiers, il serait sans doute possible de faire bien d'autres remarques plus intéressantes, plus savantes, plus judicieuses que celles qui précèdent. Je ne les donne qu'à titre d'indication et ne revendique que l'honneur de les avoir rendues possibles par la révélation de matériaux inconnus dont seule j'avais le secret.

Comtesse Jean de Pange.

GEORGE SAND ET DOSTOIEWSKY

La *Revue de Littérature Comparée* a déjà publié, en 1933, sous la plume d'Alexandra v. d. Brinken, un article intitulé : *George Sand et Dostoïewsky* [1]. Il semble bien que sur certains points ses conclusions puissent être complétées aujourd'hui.

Nul n'ignore que l'influence de la culture française et, en particulier, de la littérature française, a été énorme en Russie il y a cent ans. Toute l'école romantique et spécialement ses romanciers, Chateaubriand, Victor Hugo, Balzac, et George Sand, plus que tout autre furent admirés par les Russes. Le succès qu'elle connut en France est notoire ; mais à l'étranger, surtout en Russie, pour des raisons particulières, son influence fut encore plus profonde.

A dater de la révolte des Décembristes, tout ouvrage traitant de la question sociale fut interdit en Russie ; les œuvres de Fourier, Saint-Simon, etc..., furent bannies. Mais, et cela est difficile à comprendre, la censure tzariste laissait passer les soi-disant romans à thèses socialistes de G. Sand. Celle-ci devenait ainsi l'unique porte-parole, la propagandiste des nouvelles idées occidentales, c'est-à-dire du socialisme humanitaire et de l'émancipation de la femme. Par là s'explique d'une part la considérable diffusion de ses ouvrages. D'autre part, son œuvre purement artistique lui attirait de nombreux admirateurs. « De tous les écrivains étrangers, George Sand eut la plus grande influence sur les belles-lettres russes entre 1840 et 1850 [2]. »

Et il n'existe pas un seul écrivain russe qui ne lui ait consacré quelques lignes ou même des pages entières exprimant la plus grande reconnaissance. Ainsi les articles du grand cri-

1. *Revue de littérature comparée,* 1933, p. 622-629.
2. *Encyclopédie russe.* Saint-Pétersbourg, 1900. Article « George Sand ».

tique Belinsky comme les déclarations d'Annekov, de Tourguenief et, *last but not least*, de Dostoïewsky. Celui-ci, à la mort de George Sand, publie dans son *Journal d'un écrivain*, un long article intitulé : « La mort de George Sand. Quelques mots sur George Sand ». Il constate : « Je crois que je ne me trompe pas en disant que George Sand occupait presque la première place parmi la pléiade des écrivains modernes... Peut-être notre public plaçait-il même Dickens moins haut qu'elle. Je ne parle même pas de Balzac... On doit dire que la gloire de George Sand et la foi dans la puissance de son génie fut si forte entre 1840 et 1850 que nous, ses contemporains, attendions d'elle dans l'avenir un mot beaucoup plus important, même quelque chose de définitif et de décisif. »

Comme nous le voyons, l'admiration générale n'a pu que favoriser l'influence de George Sand.

Pour pouvoir établir si Dostoïewsky a subi l'influence de George Sand, il faut d'abord rechercher ceux des livres de celle-ci que le romancier russe a connus. Quoique l'on n'ait pas trouvé de romans de George Sand dans sa bibliothèque, nous connaissons, soit par sa correspondance et ses œuvres, soit par les mémoires de sa femme, nombre de titres d'ouvrages qu'il a certainement dû lire. Dès son adolescence il dévorait les romans de George Sand et il lui resta fidèle toute sa vie. *La dernière Aldini*, *Leone Leoni*, *L'Uscoque*, *Teverino*, *Jeanne*, *La Marquise*, *Mauprat*, tels sont les romans qu'il a probablement lus.

Dostoïewsky est un écrivain qui doit beaucoup à ses lectures, comme le prouvent ses esquisses et ses romans. C'est à des œuvres étrangères qu'il dut, à plusieurs reprises, son inspiration. Il aime, pour peindre ses propres personnages, évoquer des caractères connus de la littérature mondiale qui éveillent en nous une représentation bien nette et nous aident à définir ainsi ses héros. Manière particulière de travailler qui est encore une preuve de l'importance de ses lectures !

Il va sans dire que ces emprunts nous éclairent d'une façon significative, puisque ces sources littéraires nous sont aussi accessibles qu'au poète lui-même, et la transformation que subit le modèle révèle bien des aspects du caractère de l'écrivain.

En comparant l'œuvre de George Sand avec celle de Dostoïewsky, je laisse de côté leur philosophie. Là on pourrait constater bien des traits identiques ou contradictoires. Seulement tout cela semble trop vague pour qu'on puisse prouver une véritable dépendance. C'est l'influence artistique qui va me retenir exclusivement. Les sujets et les personnages de George Sand ont-ils eu une répercussion dans l'œuvre de Dostoïewsky ?

En comparant les sujets dans les œuvres des deux écrivains, j'ai trouvé déjà dans *Les Nuits blanches*, une des premières nouvelles de Dostoïewsky, l'influence de la nouvelle vénitienne *Leone Leoni* de George Sand. L'intrigue est la même dans les deux ouvrages : Une jeune fille inexpérimentée connaît l'amour pour la première fois. Mais son amant la quitte lâchement ; alors un ami généreux entre en scène. Déjà elle pense à se consoler. Mais à ce moment-là, le premier amant reparaît et regagne son cœur. Son rival est abandonné. On pourrait dire qu'une ressemblance d'un ordre aussi général ne prouve rien. Mais il y en a d'autres plus convaincantes. Je ne parle même pas de la grande ressemblance du caractère des deux héroïnes. Mais des petits détails trahissent l'emprunt littéraire : c'est pendant la nuit que Nasstênka, comme Juliette, fait à son ami le récit de ses amours passées. La scène du retour des amants est identique. Les deux héroïnes écrivent à l'ami abandonné des lettres qui commencent par les mêmes mots, etc... Mais, tout de même, quelle différence entre les deux œuvres ! Chez George Sand, ce qui frappe, c'est le genre sombre et le règne de l'amour-passion. La passion de Juliette pour Leone Leoni est au centre de la nouvelle. L'ami malheureux ne joue qu'un rôle accessoire. Au contraire, c'est l'âme de celui-ci qui préoccupe Dostoïewsky. De cet abandonné il fait le personnage central. L'atmosphère morne et fatale disparaît, les relations entre tous les personnages sont beaucoup plus tendres. Mais n'est-ce pas précisément un trait bien distinctif de notre écrivain russe que ce déplacement du centre de la nouvelle vers l'infortuné qui devient malheureux par le bonheur des autres ? Cette transformation ne révèle-t-elle pas sa pitié typique pour les misérables et les opprimés de ce monde ? La même déformation d'un mo-

dèle littéraire, et dans le même sens, peut être observée encore dans son *Mari éternel*. Cette œuvre, écrite après le désastre de son premier mariage, porte aussi des traces de *Madame Bovary* de Flaubert. Mais ici, on le constate de nouveau, l'amour entre Natalja Vassiljevna et Velcaninov n'est plus au centre de l'action comme celui qui unit Madame Bovary et Rodolphe, c'est le mari trompé, Pavel Pavlovič, émule du pauvre Ch. Bovary, qui tient le principal rôle.

Conformément à l'habitude de Dostoïewsky de revenir aux sujets déjà traités, le thème de *Leone Leoni* réapparaît, comme l'avait remarqué A. v. d. Brinken, dans l'épisode de la mère de Nelly dans les *Humiliés et Offensés*.

Un second emprunt du même ordre, déjà signalé par V. Komarovitch [1], se manifeste encore dans le dernier roman de Dostoïewsky, *Les Frères Karamazov*. Dostoïewsky a utilisé de deux façons le *Mauprat* de George Sand. L'histoire de Katja et Mitja est sans aucun doute une réplique des relations entre Edmée et Bernard, relations qui commencent par le conflit entre deux caractères généraux (Bernard respecte l'honneur d'Edmée qui se trouve en son pouvoir, et celle-ci, ne voulant pas rester moins généreuse, entend lui vouer en revanche sa vie entière) et qui se continuent par l'éducation sentimentale de l'amant. Mitja, à son tour, pourrait déshonorer Katja qui est venue « dans le repaire du lion ». Mais il se maîtrise, lui aussi. Cela provoque la même réaction que Katja : « Ma vie est à vous ». Jusque-là l'identité est frappante. Mais les relations qui se développent entre les personnages diffèrent bientôt. Chez George Sand, l'éducation sentimentale réussit, grâce à la supériorité traditionnelle de ses personnages féminins et à l'infériorité non moins traditionnelle de ses personnages masculins. Dostoïewsky reste plus réaliste dans l'évolution des caractères. Il observe très justement qu'il est d'une noblesse excessive de vouloir sacrifier toute sa vie sans autre raison que celle d'être le plus généreux. Dostoïewsky qui voit jusqu'au fond des âmes, sait que seule une fierté exagérée pousse à ce dévouement, et cet orgueil est de la sorte un sentiment négatif. Mais

1. *Die Brüder Karamazoff. Neue Untersuchungen und Materialen.* Piper Verlag. München, 1929.

surtout un tel sacrifice dépasse les forces de tout être humain. Et c'est pour cela que Katja, craignant pour Ivan qu'elle aime, malgré son dévouement pour Mitja, va trahir tout d'un coup et Mitja, et son rôle sublime d'éducatrice. Et précisément à cause de cette trahison Mitja sera condamné.

D'autre part, toutes les scènes jusqu'aux plus petits détails qui se déroulent autour du meurtre et des débats rappellent également *Mauprat*. Le lieu du meurtre, l'état d'âme des deux héros qui sont eux-mêmes tout près du crime, la découverte de la soi-disant arme meurtrière qui sert d'indice fatal, l'accusation et la condamnation de l'innocent, toute la procédure, le caractère du véritable meurtre, tout cela est emprunté au roman de George Sand.

En comparant les caractères des personnages étudiés par les deux écrivains, on arrive à deux résultats opposés. Entre les héros, presque pas de traces de parenté, si ce n'est entre Master Astley du *Joueur*, et Ralph d'*Indiana*, parenté étudiée déjà par A. v. d. Brinken. Mais ici se termine sa recherche. Après avoir énoncé deux emprunts, *Leone Leoni* comme sujet d'épisode, Ralph Brown comme type d'Anglais, elle conclut :« Tels seraient les « emprunts » que Dostoïewsky aurait faits à George Sand. Ils ne sont ni nombreux ni, avouons-le, très heureux : leur génie différait trop. Les deux thèmes que Dostoïewsky avait transposés dans son œuvre l'ont plutôt déparée ; ils sonnent faux » [1]. D'accord pour les deux thèmes traités. Mais la recherche est incomplète. M[lle] v. d. Brinken s'en tient aux héros. Des héroïnes, elle ne parle point. Et voici justement la trouvaille que nous croyons avoir faite ; c'est elle qui nous forcera de conclure bien différemment : l'influence artistique de George Sand sur Dostoïewsky, d'après nous, a été considérable.

On sait bien qu'il y a une héroïne-type de George Sand. Si l'on retrace la physionomie d'Edmée, de Juliette, de Geneviève, de Valentine, de Jeanne, pour n'en nommer que quelques-unes dans cette famille qui est légion, on trouve que toutes se ressemblent par leur physique comme par leur caractère. Citons sur ce point un passage du *Journal d'un Ecri-*

1. *R. L. C.*, 1933, p. 629.

vain : « Je crois, écrit Dostoïewsky, que tout le monde, comme moi, a été ému par la suprême et chaste pureté des personnages féminins. En effet, beaucoup d'héroïnes représentent le type de la plus haute pureté morale. A côté de la miséricorde, de la patience et de l'acceptation du devoir, un orgueil extraordinaire se montrait dans leurs prétentions. Mais ce n'est que le sentiment de l'impossibilité la plus chaste de s'accommoder du vice et de l'injustice. A cet orgueil répondait beaucoup plus le grand devoir qu'elles s'imposaient volontairement. Ces héroïnes sont avides d'action et de sacrifices. C'est la peinture d'un droit et honnête caractère d'une jeune fille inexpérimentée, de la fière chasteté qui ne craint rien et qui ne se salit pas même au contact du vice. Le cœur de la jeune fille est rempli du désir d'un noble sacrifice que l'on attend précisément d'elle. George Sand n'aimait pas non plus peindre des humiliés, des justes qui cèdent, des opprimés, des mystiques. Au contraire, elle représente ses héroïnes « comme des êtres inflexibles, comme des reines ». Cette analyse des héroïnes de George Sand prouve encore la profonde et durable impression laissée par elles dans la mémoire de Dostoïewsky. Et dans son œuvre cette influence est également indéniable.

Dès la première nouvelle, l'héroïne de George Sand aux traits typiques apparaît chez Dostoïewsky et elle y restera jusqu'à la fin de sa production littéraire. Mais cette héroïne subit des changements bien intéressants. Jusqu'à sa liaison amoureuse avec A. Suslova, Dostoïewsky met l'accent sur le penchant noble et avide de sacrifice de l'âme féminine. Après l'expérience de son roman d'amour, la structure du caractère change nettement. C'est l'orgueil et l'égoïsme qui prennent le dessus et qui déforment peu à peu toutes les véritables qualités de ces âmes. Ce changement est déjà visible chez Dunja Raskolnikova de *Crime et Châtiment* et chez Polinka du *Joueur*. Quelle est la raison de ce changement ? Il s'agit ici d'une convergence très intéressante d'influences littéraires et personnelles. Comme je l'ai déjà mentionné, l'influence en Russie des romans de George Sand ne se limite point à la littérature, mais elle s'étend à toute la vie de la société cultivée. Avant tout, les femmes adoptent les idées de George Sand sur l'amour, le mariage, les droits égaux des deux sexes, etc..., elles se forment ainsi une sorte

de religion et cherchent à la pratiquer. La société cultivée apprend donc l'amour dans les romans de George Sand comme on avait appris l'amour dans les œuvres de Byron une vingtaine d'années auparavant. Or parmi ces liaisons « à la George Sand », il faut ranger celle de Dostoïewsky avec la jeune étudiante A. Suslova, la Polinka du *Joueur*. La psychologie de la Suslova est imprégnée des idées de George Sand et l'on ne peut comprendre son âme et ses actions que si l'on tient compte de cette imprégnation. Elle représente alors pour Dostoïewsky une de ces héroïnes de George Sand, devenue chair et sang. Mais, hélas, la réalité a été bien différente des romans ! Malgré les idées nobles et généreuses dont elle parle toujours, A. Suslova torture Dostoïewsky et finit par le tromper. Par cette expérience personnelle, Dostoïewsky s'aperçoit dès lors du peu de vraisemblance et de réalité de tels types poétiques. A dater de là, il voit ces personnages avec plus de sévérité, ayant reconnu que ces femmes vivent selon des idées trop absolues, et par conséquent irréelles et irréalisables. Si des caractères aussi artificiels arrivent à rencontrer la réalité, ils ne peuvent que s'y briser et trahir leurs pensées élevées. Dans l'œuvre de George Sand, il est vrai, l'héroïne échappe à ce sort, mais seulement parce que l'écrivain fausse la réalité d'après son imagination d'idéaliste. Mais Dostoïewsky ne procède pas de la même façon. Ses héroïnes se heurtent au réel et dès lors il y a deux possibilités : ou l'héroïne est changée par la vie, ou elle renonce à la vie même pour pouvoir garder son idéal chimérique. Et parce que ces héroïnes sont toujours orgueilleuses, elles entendent garder leur supériorité, leur inflexible vertu, même au prix de la vie, cette dernière ne souffrant pas de tels caractères. Ainsi Katzja, elle aussi, veut se retirer pour accomplir son noble devoir qui ressemble beaucoup à un suicide. Ivan se moque d'elle, et avec raison ! « La conscience d'avoir rempli son devoir lui suffira. La vie consistera alors dans l'observation torturante et dans l'analyse de ses sentiments, de son exploit et de sa souffrance. Plus tard, sa vie se passera en une contemplation agréable... d'une résolution prise et remplie pour jamais, et... enfin, cette conscience la satisfera entièrement et la réconciliera avec tout le reste ». Ces femmes n'aiment donc pas la vie de cet amour qui se révèle si puis-

samment en Mitja emprisonné, elles aiment davantage leur supériorité. Et c'est la cause de leur fin tragique à toutes : Dunja Raskolnikova et Katerina Ivanovna de *Crime et Châtiment*, Polinka du *Joueur*, Aglaja Ivanovna de l'*Idiot*, Lisaveta Tusina des *Possédés*, Lisa et Katerina Nikolajevna Achmakova de l'*Adolescent*. Cette dernière est l'incarnation russe de la Jeanne de George Sand. La dernière de cette lignée des héroïnes peintes d'après celles de George Sand est Katerina Ivanovna dans *Les frères Karamazov*.

Toutes ces femmes trop orgueilleuses ont une fin tragique ; il est forcé qu'il en soit ainsi, puisque, pour un Dostoïewsky, ce n'est pas l'orgueil, mais l'humilité, ce n'est pas l'égoïsme, mais l'amour du prochain qui sont les piliers, les soutiens du monde et de la société, de cette société, où « tous sont coupables pour tous ».

Et dans ce sens, l'héroïne de George Sand devient entre les mains de Dostoïewsky un instrument d'expression, un porte-voix à l'aide duquel il exprime ses pensées personnelles, « cette nouvelle parole » dont la Russie enrichira la littérature européenne.

Ottokar Watzke.

KATHERINE MANSFIELD ET LA FRANCE

Les rapports de K. Mansfield et de la France ont été en quelque sorte accidentels. On sait qu'elle a fait de longs séjours à Bandol, à Menton, mais les Français ne sont pas responsables de la beauté ni du climat de la Côte d'Azur, et c'est cela surtout qui attirait en France K. Mansfield. Quant au reste, elle n'a eu ni pour la France ni pour les Français un attachement particulier. Aucune de ses *Lettres* n'est adressée à un Français ; à l'exception de F. Carco, il n'en est pas un seul qu'elle ait bien connu, et sa correspondance avec lui n'a pas été publiée. Elle ne pense guère à la France lorsqu'elle n'y est pas. Dans son admiration et son affection pour les gens du peuple français, ce qui domine est son attachement à la simplicité du peuple en général : ses sentiments pour Mrs Honey, sa servante en Cornouailles, diffèrent peu de ceux qu'elle a pour Juliette. Dans l'œuvre de K. Mansfield, très rares sont les contes dont le décor est en France (*Je ne parle pas français* et *The Daughters of the late Colonel*), et ce décor même y tient une place secondaire. Le seul personnage français de son œuvre est Raoul Duquette, c'est-à-dire Francis Carco. Il est impossible de distinguer une différence quelconque entre les contes que K. Mansfield a écrits pendant son séjour en France et les autres. Bref, on ne peut discerner aucune influence décisive de la littérature ou de la culture françaises sur son art et sa personnalité.

I

Katherine Mansfield et la littérature française.

Cependant K. Mansfield s'est toujours intéressée non seulement à certains écrivains français, mais encore à la

littérature française dans son ensemble ; elle voudrait en avoir une idée complète, et nous la voyons lire l'anthologie d'Oxford de poésie française et une *Littérature Française* de Tissot, qui est, dit-elle, « un mets de choix » [1]. Lors de son dernier séjour à Paris, elle lit des auteurs aussi différents que Michelet, Mme d'Epinay et Remy de Gourmont (« un vieil idiot exaspérant la plupart du temps ») [2]. Et, bien qu'il lui soit arrivé d'approuver le vers de Wordsworth, « La France... a manqué également d'hommes et de livres », il est certains écrivains français auxquels elle tient autant qu'à ses deux idoles, Shakespeare et Tchekhov — par exemple Proust.

Les jugements littéraires de K. Mansfield sont, comme toujours chez elle, l'expression de ses affinités ou de ses antipathies personnelles beaucoup plus que le résultat d'un examen raisonné et motivé. Par exemple, sa haine des conventions lui fait dédaigner nos classiques, sauf le plus libre et le plus direct d'entre eux, La Fontaine, « le seul des classiques français qu'elle ait jamais aimé de tout son œur », nous écrit M. Murry. K. Mansfield, que les hommes intéressent plus que les œuvres, essaie de se le représenter dans une de ses lettres : « Je lisais les *Fables* de La Fontaine dans mon lit. Les connaissez-vous ? Elles sont extrêmement charmantes.... La Fontaine devait être un homme adorable, une espèce de Fabre. Très distrait, très amoureux. Il ne reconnaissait même pas ses propres enfants [3]. » Par contre, toute œuvre qui lui semble morte lui est odieuse : « Pourquoi vouloir lire ce Diderot morose et plein de sornettes [4] ? » Mais, plus encore que les classiques, K. Mansfield déteste le réalisme français, peut-être en raison d'un certain idéalisme qui la porte à fuir les formes les plus dures de la réalité : « Lorsque je lis Balzac, je ressens toujours une exaspération particulière et haineuse de ce que, selon lui, toute la vie repose sur l'argent. Mais il a raison ; c'est vrai — pour les Français [5]. » « J'ai lu deux livres d'Octave Mirbeau, et,

1. *Lettres*, 24 janvier 1918.
2. *Idem*, 9 mars 1922.
3. *Idem*, 19 mars 1922.
4. *Journal*, 1922.
5. *Lettres*, 2 février 1921.

d'après eux, je vois, terriblement et définitivement : 1° que les Français sont un peuple répugnant ; 2° que leur corruption est si *puante* que je ne m'approcherai plus d'eux [1]. » Quant à Maupassant, qu'elle a beaucoup aimé avant 1911, nous écrit M. Murry, son admiration pour lui décroît à mesure que grandit l'influence de Tchekhov ; elle écrit : « C'est du pur Maupassant, pas du Tchekhov du tout : pas assez bon ni assez profond. Non, Maupassant est pour la France [2]. » Puis elle semble avoir quelque remords de son injustice envers celui auquel elle a, dans une certaine mesure, emprunté sa technique du conte ; elle se propose d'en relire. Et elle écrira à propos d'une scène profondément « réelle » : « Cela aurait pu être du Maupassant [3]. »

De même, nous trouvons dans ses goûts poétiques un reflet de sa franchise et de sa sincérité ; l'anthologie d'Oxford provoque sa fureur : « Lorsque j'ai pris le *Livre Français*, j'ai presque sauté par la fenêtre, de rage. C'est comme une interminable galerie de mobilier français de salon, avec des baldaquins, des candélabres, et des amours de porcelaine, tout en arc et en fesses. Evidemment, il y a des exceptions » [4] ; dans le même passage, elle écrit que Victor Hugo évoque pour elle « un taureau blanc prenant un billet pour le Parnasse ». Quant aux exceptions, nous les connaissons : ce sont les poètes simples et humbles, dépouillés de toute rhétorique traditionnelle : Verlaine, que lui a révélé son professeur d'allemand, Walter Rippmann, et qu'elle aime à se représenter « honteux mais digne, avec une ironie extraordinaire [5] » ; Laforgue, qui la passionne en 1915 : « J'ai pris le bras plutôt cynique de Jules Laforgue et je suis descendue au salon pour lire jusqu'à l'heure du dîner [6] », mais dont elle s'est dégoûtée trois ans plus tard, il est vrai : « Pourquoi les jeunes gens se penchent-ils sans cesse sur les vapeurs morbides du pauvre Jules Laforgue, c'est inexplicable [7]. » Au

1. *Journal*, 5 juillet 1918.
2. *Lettres*, 16 janvier 1918.
3. *Idem*, 9 mars 1922.
4. *Idem*, 9 décembre 1915.
5. *Idem*, 21 mars 1915.
6. *Idem*, 8 décembre 1915.
7. *Idem*, juillet 1919.

reste, elle avait plus d'un point de ressemblance avec lui, comme le dit M. Carco : « On pourrait presque rapprocher de Katherine Mansfield le poète des *Complaintes*, par l'amour qu'ils avaient de la vie et leur angoisse de la quitter [1]. » Dans la poésie contemporaine, il est naturel qu'elle ait été attirée par la tendresse ironique et la simplicité des poètes du Divan : outre Carco, dont elle cite un quatrain dans son *Journal* [2], elle fait dans ses *Lettres* une rapide allusion à Toulet, et à la mort prématurée de Pellerin, « très bon poète », écrit-elle [3].

Parmi les romanciers français, elle a une prédilection pour Stendhal, que M. Murry lui a découvert : « J'ai commencé à lire *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Vous pouvez imaginer comme je l'ai trouvé noble et sévère... Mais ce que je sens le plus profondément, c'est comme une grande œuvre d'art a une apparence tragique. Tous ces jeunes *nez-au-venticistes* ont leur place et leur signification dans le monde. Mais il me semblait voir Stendhal, avec sa vilaine figure, son ventre comme un pot et ses petites jambes de cochon, dans une tour solitaire, écrivant son livre et regardant, par la fenêtre, quelques étoiles solitaires » [4]. Et, deux jours plus tard : « J'ai adopté Stendhal. Je le lis maintenant chaque nuit, et le matin dès mon réveil ». K. Mansfield ne semble pas avoir bien connu les autres romanciers français du XIX^e^ siècle. Elle fait à « George Sand, ma sœur », une allusion qui ne prouve pas qu'elle ait bien connu ses œuvres, et ne cite, en passant, de Daudet, que les *Lettres de mon Moulin*. Elle ne semble avoir lu ni Flaubert ni Zola. Parmi ses contemporains, il en est dont elle parle sans y attacher une grande importance ; elle connaissait A. France depuis 1910, puisque son nom apparaît dans *Le Voyage à Bruges* [5] ; elle se méfiera toujours de lui : « Qu'adviendra-t-il d'Anatole France et de son charmant sourire ? Est-ce que cela ne déguise pas un manque de sensibilité ? » [6]. Elle cite en passant Léon Daudet.

1. *Souvenirs sur K. Mansfield.*
2. *Journal*, été 1917.
3. *Lettres*, 6 juin 1922.
4. *Idem*, 23 mars 1915.
5. *Something Childish.*
6. *Journal*, 3 octobre 1922.

Enfin, bien qu'elle n'y fasse aucune allusion, elle a dû lire, de Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, puisque l'*Athenaeum*, dirigé par M. Murry, a publié en 1919 les deux lettres qui forment cette étude ; mais il est probable qu'elle n'y a pas attaché une grande importance.

Il n'est que trois écrivains français qu'elle ait profondément aimés : en 1914-1915, Colette : « J'ai relu *L'Entrave*. Je suppose que Colette est la seule femme en France à faire quelque chose comme cela. Actuellement je me soucie comme d'une guigne de tous ceux que je connais, sauf d'elle » [1]. Et, cherchant comme toujours la personnalité derrière l'œuvre, elle rêve qu'elle est au cirque avec Colette : « J'aimerais que Colette Willy soit habillée exactement comme moi et se trouve dans la même loge ; et pendant les entr'actes, tandis que l'orchestre hurlerait un pot-pourri sur le Toréador, nous sortirions de petites jujubes d'un sac beaucoup trop grand et nous les mangerions en nous racontant l'une à l'autre toute notre enfance ». En 1918, elle découvre Georges Duhamel ; elle se sent immédiatement attirée vers lui, et désire faire sa connaissance. « Elle n'a pas connu M. Georges Duhamel, bien qu'à cette époque j'aie été en correspondance assez régulière avec lui », nous écrit M. Murry. A plusieurs reprises, K. Mansfield parle de lui comme d'une âme sœur : « Oh, la beauté de l'âme humaine, sa Beauté, sa Beauté ! Nous ne devons jamais l'oublier. Duhamel la connaît. Il y en aura d'autres. Nous bâtirons un autel » [2]. « Duhamel, naturellement, est un autre de ceux qui savent ouvrir les yeux » [3]. A ce même moment, elle découvre le troisième écrivain français qui doit la toucher profondément : Marcel Proust. Elle en lit quelques passages, et, désirant le connaître mieux, demande à Sydney Schiff de le lui prêter ; dès qu'elle s'y est mise, elle ne peut plus s'en détacher : « Je me suis enfin tournée vers Proust. J'avais décidé depuis des années de lire Proust, mais cet été, M. et moi avons fait le plongeon. Je pense que sans aucun doute il est de loin le plus intéressant des écrivains contemporains. Il est fascinant. C'est un réconfort de penser qu'il y a quelqu'un qu'on peut admirer aussi

1. *Journal*, 15 octobre 1914.
2. *Lettres*, 16 juin 1918.
3. *Idem*, 25 novembre 1919.

immensément » [1]. Et, quelque temps après, elle écrit de Londres à Violet Schiff : « Même nos entretiens de Paris sont changés pour moi au point que je ne les reconnais plus. On les revoit maintenant avec leur enchaînement, et on se rend compte de l'importance immense de celui qui en était le héros [2], que je n'ai jamais vu et ne verrai jamais » [3]. Notons toutefois que K. Mansfield n'a pu connaître que le début de l'œuvre de Proust, et que probablement elle n'a pas lu *Sodome et Gomorrhe*, paru en 1921 ; et, si elle se rapproche de Proust par l'importance qu'ils accordent tous deux aux petits faits de la vie et au rappel du passé, elle aurait sans doute protesté, comme elle le faisait pour D. H. Lawrence, contre le rôle que donne Proust à la sexualité dans le caractère, rôle qui n'apparaît guère dans les premiers volumes du *Temps perdu.*

Le *Journal* et les *Lettres* ne mentionnent certainement pas tous les auteurs français qu'a lus K. Mansfield ; mais elle était trop enthousiaste et avide de communiquer ses impressions pour que nous ne connaissions pas tous ceux qui ont eu pour elle une importance personnelle.

II

Les Français jugés par K. Mansfield.

Nous ne parlerons pas ici de la France en tant que nation : K. Mansfield déteste également toutes les nations : « Aucune différence entre toutes les nations du monde : elles sont toutes également haïssables » [4]. Quant au pays, nous savons que K. Mansfield se plaît dans tous les sites français où elle séjourne (Bandol, Menton, Avon) et elle nous a dit, dans ses *Lettres* et son *Journal*, tout le bien qu'elle pensait de Paris. Ce sont les jugements de K. Mansfield sur les Français qui nous intéressent ici ; ils se trouvent aussi répandus dans les *Lettres* et le *Journal*, le plus souvent sous forme de fragments assez courts ; nous ne possédons pas un seul jugement d'ensemble, qui pèse le pour et le contre et soit assez long pour être intéressant à étudier en détail. Ce sont plutôt des im-

1. *Lettres*, décembre 1921.
2. Marcel Proust.
3. *Lettres*, 21 août 1922.
4. *Ibid.*, 27 mars 1915.

pressions passagères, souvent généralisées de manière excessive. Lorsqu'il lui arrive un ennui en France, elle se découvre une haine violente contre les Français ; elle est exaspérée par un incident au bureau de poste ou un mauvais voyage pendant la guerre : « Insupportable ! Les trains ne sont pas chauffés, ils ont des heures et des heures de retard ; on ne peut rien obtenir à manger, ni, ce qui est pire, rien de chaud à boire » [1]. Elle se plaint — du reste en plaisantant de manière évidente — de l'inconfort du mobilier français : « Ces petites chaises sont faites pour d'étroits derrières français, et elles me font souffrir » [2]. « Leurs maisons, quel mobilier étonnant, et jamais une chaise confortable! Si vous voulez causer, la seule chose possible est d'aller au lit. Ou il faut rester debout, ou être confortablement couché sous un édredon bien chaud. Je comprends parfaitement la raison de ce qu'on appelle le relâchement moral des Français. Vous êtes obligée de vous coucher, n'importe avec qui. Il n'y a pas d'autre endroit possible. Supposez qu'un homme jeune vienne examiner l'électricité et continue à parler en montrant le plafond, ou qu'un ami vous tombe dessus pour le thé et vous demande si vous croyez au mal absolu. Comment pouvez-vous vous concentrer là-dessus si vous êtes assise sur quatre bosses et un pouce carré de cannage. Il vaut bien mieux être couchée à l'aise et laisser faire » [3]. Parmi les motifs moins strictement égoïstes qu'a K. Mansfield de détester les Français, il faut noter son profond attachement à l'Angleterre ; elle est fière d'appartenir au plus grand Empire du monde, à la nation qui domine les mers ; elle méprise les marins français que la tempête empêche de sortir du port : « Je les ai méprisés pour cela ; je suis sûre que n'importe quels marins anglais en auraient eu raison. Mais, vous savez, je ne crois jamais que les Français puissent diriger un bateau, ou lancer une balle, ou faire quoi que ce soit qui les égale aux Anglais » [4]. C'est peut-être aussi une sorte de sentimentalisme qui influe sur ses jugements, à certaines époques de

1. *Lettres*, 18 janvier 1918.
2. *Idem*, 27 janvier 1918.
3. *Journal*, mars 1916.
4. *Lettres*, 21 janvier 1918.

sa vie : « Je suis très sincère quand je dis que je hais les Français. Ils n'ont pas de cœur, pas de cœur du tout »[1]. Et pourtant, à la même époque, elle se passionne pour le personnage de Raoul Duquette, et elle écrit : « J'ai toujours eu cela plus ou moins présent à l'esprit depuis que je m'intéresse tant aux Français »[2]. La classe sociale qu'elle déteste le plus en France, c'est celle à laquelle elle tient elle-même le plus fort par certains côtés, la bourgeoisie : « Je déteste et j'abomine la bourgeoisie française... Il y en a une douzaine qui sont descendus dans cet hôtel, et tous, après un jour ou deux, se connaissent comme leurs poches, vont bras-dessus bras-dessous, pleurnichent en se confiant leurs éternelles doléances, et « elle m'a dit » et « mon mari m'a dit », et les messieurs avec leur « passez, mesdames ». Dieu que je les déteste ! Il faut que je le montre d'une façon ou d'une autre. Car ils m'évitent comme la peste ; ils éclatent seulement après mon passage d'un rire très *amusé* (vous connaissez le style) et regardent jusqu'à ce que leurs yeux même se congèlent pendant que je mange ; ce sont ces manières répugnantes et cruelles qui me blessent tant, et ces façons froides et méprisantes. Mais je suppose qu'une grande partie de la terre est peuplée de ce fretin ; seulement, en général, nous ne le voyons pas. Mais quand même, je sens que les Français doivent sûrement être les plus bas de tous »[3]. « Une autre chose pour laquelle je hais la bourgeoisie française, c'est l'intérêt qu'ils prennent à l'évacuation. Qu'est-ce qui est constipant ou qu'est-ce qui ne l'est pas ? Voilà un vrai critère... »[4]. Un autre grand défaut de la bourgeoisie française à ses yeux est l'économie : « La vie me semble ignoble ici. Tout roule sur l'argent. Il n'y a que l'argent »[5]. « Je regrette l'Angleterre maintenant, — la nourriture anglaise, le sympathique gaspillage anglais ! Combien cela vaut mieux que ces Français économes, dont les jardins d'agrément ne sont rien que salades en puissance. Il n'y a pas une feuille en France dont on ne puisse *faire une infusion avec*, pas une tige qui

1. *Lettres*, 27 janvier 1918.
2. *Idem*, 4 février 1918.
3. *Idem*, 1er février 1918.
4. *Idem*, 6 février 1918.
5. *Idem*, 2 février 1921.

ne soit *bonne pour la cuisine.* Ah ! j'aimerais acheter une livre de beurre fin, le mettre sur la fenêtre et le regarder fondre, pour les rendre furieux » [1]. Enfin, avec son sérieux anglais, K. Mansfield déteste la légèreté française sous toutes ses formes : le prétendu libertinage, la galanterie, la mode : « J'ai pensé aux femmes françaises et à leur confiance impudente en le pouvoir du sexe » [2]. « Vu cet *idiot* de docteur aujourd'hui. Diddle-dum-dum-dee ! » « *Bad-in-age* ! *Flat-ter-ie* ! *Gal-ant-erie* ! » Grenouilles !!! « *Vous pouvez vous promener.* » Menteur » [3].

Pourtant il arrive à K. Mansfield de porter des jugements favorables sur les Français, quoique rarement. Ce qui l'attache à la France, c'est tout d'abord Paris, et ensuite c'est le peuple. Nous savons quelle affection elle ressent pour Marie et Juliette, ses bonnes à Bandol et de Menton. Elle aime la gaîté, la simplicité et le goût des Français du peuple, et à plusieurs reprises elle exprime son admiration pour eux : « Je voudrais que nous soyons tous en France, avec une vraie fête de Noël en perspective — de la neige, un grand feu, un festin, du vin, des vieux, vieux airs français joués sur une guitare, et tout le monde plus heureux qu'on ne peut dire » [4]. « Comme ils savent vivre ! Et il y a toujours ce sentiment que l'art a sa place... qu'il est accepté par tout le monde, par les domestiques, par l'homme de la rue aussi bien que par les autres comme quelque chose d'important, de nécessaire, et dont on est fier. C'est cela qui fait que la vie en France est si reposante. Si vous arrêtez votre taxi pour regarder un arbre, le chauffeur dit : « En effet, c't arbre est bien joli », et il y a dix chances contre une pour qu'il se mette à agiter les bras pour imiter les branches. J'ai plus appris sur la France de ma servante à Menton que n'importe où ailleurs. Elle était purement française, hautement, profondément civilisée, et elle aurait compris n'importe quoi au monde si vous le lui aviez expliqué, au sens artistique. Le fait est qu'ils sont toujours *vivants*, jamais indifférents, comme les Anglais » [5]. Un

1. *Journal*, mars 1916.
2 et 3. *Idem*, 5 février 1922.
4. *Idem*, 6 février 1922.
5. *Lettres*, décembre 1918.
6. *Idem*, 9 mars 1922.

tel jugement rachète en partie ce qu'a pu dire K. Mansfield contre la France, et cela d'autant plus qu'elle l'a exprimé à la fin de sa vie, lors du plus long séjour qu'elle ait fait à Paris. Certes, elle a détesté les Français pendant presque toute sa vie, mais c'est au moment où elle les connaissait le mieux qu'elle les a le plus appréciés.

III

La diffusion en France de l'œuvre de Katherine Mansfield.

Notons tout d'abord que ceux qui, en France, ont attiré l'attention du public lettré sur l'œuvre de K. Mansfield ne furent pas, tout au début, ceux qui l'avaient personnellement connue ; avant sa préface à la traduction de la *Garden-Party*, M. Edmond Jaloux n'a rien écrit sur K. Mansfield. M. Francis Carco n'a publié ses *Souvenirs* qu'en 1933. Peut-être n'ont-ils pas attaché à K. Mansfield une importance aussi grande qu'ils ont bien voulu le dire ensuite, lorsque le succès du *Journal* et des *Lettres* se fut manifesté sans qu'ils y aient eu part ?

Le premier en France à signaler l'intérêt de K. Mansfield a été M. Louis Gillet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1924. Il y a d'autant plus de mérite que seule l'œuvre littéraire de K. Mansfield est à ce moment publiée, que les *Lettres* sont encore ignorées, et que le *Journal* n'a paru que sous forme d'extraits, en juillet et septembre 1923 et en janvier 1924, dans la revue *The Adelphi.* Une note nous indique que M. Louis Gillet a lu *Something Childish*, *Bliss*, *The Garden-Party* et *The Dove's Nest.* M. Gillet nous donne, comme il est naturel dans une présentation d'auteur au public, une biographie sommaire où il commet une erreur (volontairement sans nul doute, et pour éviter de faire allusion en termes peu flatteurs à une institution encore existante à cette époque), sur la fin de K. Mansfield : « Enfin, dans son dernier été, elle se retira dans une vieille maison à Fontainebleau » : rien ici qui indique qu'elle se trouvait dans une colonie de théosophes, ni même qui suggère qu'elle n'est pas morte dans la solitude. Au reste, M. Gillet est en réalité mieux renseigné que personne sur l'Institut Gurd-

jieff, et en parlera dans un article ultérieur en 1929. M. Gillet montre enfin quelle a été l'attitude de K. Mansfield devant la vie et l'impression générale que laissent ses œuvres. Cet article n'a pas à l'époque un très grand retentissement. L'ensemble du public lettré ne commence à découvrir K. Mansfield et à attacher de l'importance à son œuvre qu'après la publication complète de son *Journal* et de ses *Lettres* en Angleterre, de 1927 à 1928.

En 1929 paraissent en France deux articles importants, et ce fait est d'autant plus significatif qu'ils sont publiés par deux revues entièrement différentes, et qui touchent des milieux opposés à bien des égards. Nous trouvons dans la *Nouvelle Revue Française* du mois de février cinq pages enthousiastes de M. Gabriel Marcel sur le *Journal* et les *Lettres*. L'article étudie les influences françaises et étrangères subies par K. Mansfield, puis, comme M. Gillet, son attitude en face de la vie — qui semble du reste à tous les critiques ce que K. Mansfield apporte de plus neuf et de plus valable à la littérature — et enfin la signification de sa retraite à Avon ; et il conclut : « Le frémissant réalisme du *Prélude*, la tendresse pour le détail du monde et pour l'instant qui le parcourt comme une onde orchestrale, tout cela n'est qu'un aspect et comme le visage tourné vers nous d'une mystique aspiration ; nostalgie conjuguée de l'univers et de soi — de leur rencontre enfin dans la translucide unité de la vie parfaite » [1].

Quelques mois après, le 1er mai, M. Louis Gillet publie dans la *Revue des Deux Mondes* un second article, à propos cette fois des *Lettres* et du *Journal*, et consacré surtout, à côté des quelques réflexions générales, à des précisions biographiques coupées de subtiles considérations esthétiques et psychologiques.

Vers la même époque, M. Gillet signale à M. Chardonne l'intérêt de l'œuvre de K. Mansfield et la nécessité de la révéler au public français. Les éditions Stock se proposent de la lancer en publiant coup sur coup plusieurs volumes. Dans les premiers mois de 1931 paraissent, presque en même temps, *Félicité* et la *Garden-Party*. Le premier de ces volumes, tra-

1. V. plus loin pour la Préface aux *Lettres*.

duit par M^{me} J. G. Delamain, contient une préface où M. Gillet reproduit, en l'abrégeant un peu, son article de décembre 1924. Le second, traduit par M^{me} Marthe Duproix, est introduit par quinze pages de M. Edmond Jaloux; celui-ci, le premier, donne au public français un portrait physique de K. Mansfield par quelqu'un qui l'a connue. Puis, après avoir résumé la vie de K. Mansfield, M. Jaloux analyse *Prélude* pour définir ensuite d'après cet exemple cet art subtil et ténu, et conclut en décrivant l'attitude qu'il convient d'observer devant son œuvre et sa personnalité : « On ne pense pas devant ces tendres et délicates merveilles à faire œuvre de critique, à louer ici pour blâmer là. On les chérit avec son cœur et non avec son esprit. Je souhaite que beaucoup de mes lecteurs les lisent dans le même sentiment que moi ». Et, la même année, M. Jaloux donne une place à cette préface dans son recueil critique consacré à la littérature anglaise, *Au Pays du Roman.* Ni *Félicité* ni *La Garden-Party* n'éveillent un grand intérêt ; du moins, nous ne trouvons dans la presse de cette période aucun article qui leur soit consacré. Mais, en juillet 1931, les *Lettres* sont présentées au public, traduites par M^{me} Madeleine Guéritte et précédées d'une Introduction de M. Gabriel Marcel ; celui-ci y développe les idées déjà exprimées dans son article de 1929, en leur donnant un tour abstrait et métaphysique qui lui est certes habituel, mais qui est à peu près unique dans l'ensemble des études publiées sur K. Mansfield. C'est un bon exemple de la manière dont un grand intellectuel peut réagir devant une œuvre et une âme dépouillées d'intellectualité, et tournées entièrement vers la vie concrète et l'aspect immédiat des choses, que ce passage où l'auteur évoque « le sentiment, dirai-je, qu'il n'y a pas de salut pour l'âme en dehors d'un certain accord fondamental avec la vie, et que cette acceptation se traduit à la fois en elle-même par l'acceptation de l'ordre mystérieux auquel nous appartenons, et, dans l'œuvre d'art, par une transparence qui ne saurait être obtenue que par un renoncement continuel, et, dans son essence, éthique. »

Dès lors, après la publication des deux volumes de contes et des *Lettres*, la critique est en possession d'éléments suffisants pour juger l'œuvre de K. Mansfield. Le premier,

M. Gilbert Charles donne dans le *Figaro*, le 9 juillet 1931, une demi-colonne à propos des *Lettres*, où il reprend l'expression de M. G. Marcel, « une âme transparente »; dès le début, il se manifeste comme un des plus fervents admirateurs de K. Mansfield, et insiste sur le fait qu'elle a profondément aimé la France ; trois jours plus tard, il publie dans le même journal deux fragments des *Lettres*, datés tous deux de mars 1920, et qu'il n'avait pu insérer dans son article précédent.

Le 9 août 1931 paraît dans l'*Action française* un article non signé, *Lettres de Katherine Mansfield*, également élogieux, et qui insiste — chose importante — sur le fait que la maladie dont souffrait l'auteur n'a laissé sur l'œuvre aucune trace morbide ; nous aurons à citer une opinion diamétralement opposée, celle de M. André Thérive, qui estime, au contraire, que toute l'œuvre de K. Mansfield est marquée par sa maladie.

Au début de septembre 1931, les *Annales politiques et littéraires* publient un article très élogieux de M. Benjamin Crémieux, consacré aux *Lettres* ; l'auteur y cite le passage qui concerne Juliette, la bonne de K. Mansfield à Bandol, en exemple à la fois de l'affection que K. Mansfield éprouvait pour le peuple français, et de ses qualités d'observation et de description. Ils souscrit entièrement à l'ensemble du jugement porté par M. G. Marcel dans sa préface, et va jusqu'à faire la même citation que lui sur la haine de K. Mansfield pour les hôtels. Il est assez curieux de voir qu'à travers toute la presse, ily a trois ou quatre citations que nous retrouvons constamment, et d'autres textes, plus intéressants ou plus caractéristiques peut-être, qui semblent n'avoir été lus par personne ; tous les articles ressemblent plus ou moins à des extraits des résumés ou des paraphrases des premiers articles de MM. Gillet, Jaloux et Marcel ; il paraît admis généralement et sans discussion que les *Lettres* sont une des œuvres les plus « essentielles » de toute la littérature, comme le dit le 2 septembre 1931, dans le *Figaro*, un article de M. Jacques-Emile Blanche, *Lectures sous la pluie* ; c'est ce que répéteront à peu près tous les articles qui suivront. Il est vrai que l'œuvre de K. Mansfield n'est pas de celles qui incitent à de nombreuses réflexions ou à une discussion quelconque : on l'accepte ou on la refuse ; ou plutôt, on ne la

refuse pas, on la dédaigne. Les critiques qui n'ont jamais parlé de K. Mansfield la considèrent sans doute comme un auteur de troisième zone, dépourvu de talent, ou, en tant que personnalité, comme une femme insupportable, égoïste, sentimentale, prétentieuse, parlant sans cesse de la nécessité et du devoir d'accepter la vie, sans être capable d'en supporter la vue dans son ensemble, avec ses laideurs et ses plus grandes beautés, et même simplement de la vivre ; mais ce ne sont pas là des défauts positifs, et il est difficile de dire contre K. Mansfield autre chose que ce qu'en a décrit M. Thérive, le seul qui ait publié un article résolument dirigé contre elle ; on se détourne plutôt de son œuvre, on considère sa vogue comme un snobisme collectif, spontané ou habilement lancé par l'éditeur ; tant de louanges ont été répandues sur K. Mansfield que ceux qui abordent son œuvre s'attendent à une révélation, et sont souvent déçus ; mais ils ne discutent pas — que pourraient-ils trouver à discuter dans l'œuvre de K. Mansfield ? Ils dédaignent et se taisent, ou ils acceptent et en parlent. Il n'en va pas autrement des critiques ; c'est pourquoi presque tous ceux qui l'ont mentionnée l'ont louée avec enthousiasme, et presque tous dans les mêmes termes, vantant la délicatesse, la sincérité, la subtilité, la vérité de l'atmopshère, la « transparence », qui forment, disent-ils, le climat de l'œuvre de K. Mansfield. Ils n'en disent rien de plus, que pourraient-ils en dire ? Nous n'analyserons donc pas tous les articles qui ont paru sur elle, ce serait fastidieux et sans intérêt, nous nous contenterons de mentionner chronologiquement les différents ouvrages et articles qui ont paru à son sujet, en accordant une mention spéciale à ceux qui concernent ses opinions sur la France, et surtout à celui de M. Thérive, qui est écrit contre K. Mansfield ou plutôt contre l'importance très exagérée que certains accordent à son œuvre.

Le 19 septembre 1931, les *Nouvelles littéraires* publient un feuilleton de M. Edmond Jaloux sur les *Lettres* ; c'est une reprise, mais plus particulièrement consacrée aux *Lettres*, de la préface écrite pour *Félicité*. M. Jaloux se réjouit en outre de la diffusion en France de l'œuvre de K. Mansfield. Le 1er novembre, la *Revue de Paris* publie vingt-cinq pages d'extraits du *Journal*, traduites par Mme Marthe Duproix, et

précédées de quinze pages d'introduction biographique de M. G. Jean-Aubry. A cette même date du 1er novembre, un article de M. G. Charles dans le *Figaro*, *Le Journal de Katherine Mansfield*, marque sa satisfaction de voir que cette œuvre se répand de plus en plus, et qu'un petit groupe d'admirateurs fidèles se forme autour de son souvenir.

La publication du *Journal* en librairie suit de peu celle des extraits ; en fait, daté de 1932, le volume semble avoir paru à la fin de décembre 1931. Il est traduit par Mme Marthe Duproix, et l'introduction de M. J. M. Murry qui se trouvait dans l'édition anglaise y est reproduite suivie d'un avant-propos de la traductrice.

Le 1er janvier 1932, dans les *Cahiers du Sud*, publiés à Marseille, M. G. B. Bertrand consacre un article intitulé *L'attitude spirituelle de Katherine Mansfield* à l'ensemble formé par les *Lettres* et le *Journal*, qui nous fait connaître complètement l'attitude à la fois immédiate et philosophique de K. Mansfield et ses réactions devant les hommes, la nature et la vie en général. Le titre de M. Bertrand est repris quinze jours plus tard par M. G. Charles, qui dans le « Courrier des Lettres » du *Figaro*, le 14 janvier 1932, signale cette étude et reprend ses remarques et ses réflexions habituelles sur K. Mansfield : le *Figaro* semble l'avoir adoptée et nous y retrouvons constamment des articles qui la concernent : le 27 mai, *Le Journal de K. Mansfield*, par M. G. Charles, qui la compare à Jean de Tinan et à Marie Bashkirtseff, et ajoute : « Et voici qu'elle a ses fidèles, voici qu'une sorte d'amour désintéressé accompagne désormais son souvenir ». Le 1er juin apparaît un thème nouveau : bien que la plupart des jugements de K. Mansfield sur la France soient défavorables et même injurieux, les critiques ont tous jusqu'ici affirmé qu'elle aimait la France, sans donner de précisions là-dessus. Mais, tôt ou tard, le problème devait se poser. Et le *Figaro*, tout à la fois nationaliste et mansfieldien, semble le plus embarrassé par ce dilemme: comment résoudre la question sans ternir ni la gloire de la France ni le souvenir de K. Mansfield ? (car le problème semble avoir pris cette gravité aux yeux de MM. G. Charles et H. Bordeaux). Dans son article *Malentendus*, M. G. Charles, à propos de l'opinion de K. Mansfield sur O. Mirbeau, l'excuse d'avoir injurié la France à ce

sujet [1], et explique : « Au moment que nous disions Barrès, elle répondait Mirbeau. Et sans doute, quand nous songions à Moréas ou à Mallarmé, songeait-elle à Rostand. Ce qui justifie bien des malentendus ».

Et, le 24 janvier 1934, reprenant cette idée, M. Henri Bordeaux, en deux colonnes à la première page du *Figaro*, *Katherine Mansfield aimait-elle la France*? tentera à son tour d'excuser les injures prodiguées à la France par le *Journal* et les *Lettres*. Sortant du plan purement littéraire où s'était placé M. Gilbert Charles, il insiste, comme M. B. Crémieux, sur l'amour de K. Mansfield pour le peuple français, cite les portraits de Marie et de Juliette, et conclut : « Elle n'aimait pas la France ? Allons donc ! elle ne trouve que là la douceur de vivre ».

Reprenons notre exposé chronologique. C'est sans doute, en partie, en guise de légitime réaction contre les articles élogieux qui, jusqu'ici, ont paru de tous côtés, que dans le *Temps* du 7 juillet 1932, M. André Thérive « exécute » K. Mansfield, en deux colonnes de feuilleton ; nous allons voir qu'il s'oppose non seulement à l'opinion générale, mais encore aux éloges accordés par d'autres critiques à K. Mansfield sur certains points très précis : l'absence de morbidité et la maturité de l'œuvre mansfieldienne. Cet article est assez important, en raison de la clairvoyante sévérité dont son auteur est coutumier, pour que nous en citions d'assez longs passages : « Il me sera permis, non pas d'avouer une déception, mais de tracer les limites de l'intérêt que ces textes éveillent [2]. Et elles sont fort étroites. Car on voit dans le *Journal* un drame bizarre et spécifiquement moderne : celui de la vie intérieure, très riche et très profonde dans une âme totalement dénuée d'intellectualité. Blandula, vagula, oui, c'est cela, selon l'ancienne formule ! Il s'ensuivait, de cette misère d'esprit, la sensation d'un grand vide et d'un grand malheur, aggravée naturellement par les circonstances fort pénibles de la vie matérielle, la pauvreté, la maladie : Katherine Mansfield, perpétuelle errante, dans un milieu

1. Voir plus haut.
2. Le *Journal*.

de gens de lettres déracinés, en proie à des affections physiques qui la tuèrent encore jeune, et à des gênes morales qu'elle ne nous cache pas, souffrait encore de quelque chose de pis, qui est assez noble, mais qui n'est pas un signe d'élection : *la puérilité.*

Je sais bien que l'état d'enfance a été loué par tous les poètes et par tous les mystiques; je sais aussi qu'il est censé réserver à ceux qui en gardent le privilège des joies infinies et une espèce de sainteté. Mais je vois surtout que, maintenu dans une personne adulte, qui essaie de penser, il cause les plus grands déboires.... Remarquablement douée pour les sensations ingénues et naturelles, M^me^ Mansfield vivait comme une « écorchée ». Son refuge était dans des rêves éveillés qu'elle entretenait soigneusement et qui la conduisaient à l'hallucination créatrice. Mais si nos yeux égoïstes de spectateurs trouvent ravissant le halo dont la réalité lui semblait entourée, à ses yeux à elle paraissait surtout l'impuissance affreuse de vivre normalement et de gouverner son esprit...

Cette absence complète d'idées dans le Journal intime d'une femme de lettres ne manquera pas de frapper les amis du romanesque. Mais le génie réside-t-il donc dans cette malchance d'une vocation placée à contre-nature ? Les émerveillements et les froissements d'un être adulte qui a gardé, par grâce spéciale, la vision menue d'un bébé sont, au fond, assez pitoyables. On lira à ce sujet des pages sur la vie, sur l'entrevision des choses, et un peu partout des phrases qui suffisaient à nourrir une petite conscience, prête à se défaire. »

Et M. Robert Brasillach, dans *Candide*, le 22 septembre 1932, exprime également des réserves significatives, bien que l'ensemble de son article soit assez élogieux : « *Sur la Baie* et *Prélude* sont en effet des réussites assez étonnantes, bien que quelque mièvrerie et quelque amour du joli en vienne parfois gâter l'amertume secrète. Le *joli* est d'ailleurs le grand péché artistique de Katherine Mansfield. » Il la considère, en tant qu'artiste, comme bien inférieure à Rosamond Lehmann et surtout à Emily Brontë ; mais il rapproche ses *Lettres* de la *Correspondance* de J. Rivière et Alain-Fournier, et son *Journal* de celui de Marie Bashkirtseff ; enfin, s'op-

posant sur ce point à M. A. Thérive, il conclut : « Rien de maladif chez cette malade qui ne considère pas comme un bien enviable d'être malade, mais à chaque instant au contraire s'élance vers ce qu'elle n'a pas, et n'aura jamais ».

Nous arrivons maintenant à une publication très importante, celle des *Souvenirs sur Katherine Mansfield*, de Francis Carco, dans les *Annales politiques et littéraires* des 27 janvier et 3 février 1933. Encore qu'il s'agisse là de matières qu'il est fort difficile de contrôler, il semble bien qu'il soit parfois permis de douter de l'exactitude et de l'impartialité des *Souvenirs*, et qu'ils aient, plus que toute autre chose, contribué à accréditer une sorte de légende de K. Mansfield, notamment au sujet d'une pureté dont on a presque fait une qualité mystique, et qui paraît n'avoir jamais existé que dans l'imagination de certains critiques toujours prêts à exalter les « figures idéales ». Quoi qu'il en soit, un témoignage aussi précis, porté par un homme qui a été au moins l'ami intime de K. Mansfield, n'a pu manquer de faire impression et de renforcer la légende déjà existante. Les *Souvenirs* ne sont pas une étude littéraire ; ils relatent simplement les différentes occasions où l'auteur et K. Mansfield se sont rencontrés ; nous n'avons donc pas à les analyser ; l'impression, fausse à notre avis, que créent ces pages n'a pour cause que le ton de pieux et fraternel *In Memoriam* sur lequel elles sont écrites.

Dès lors, nous ne trouvons plus dans la presse française qu'un concert d'éloges unanimes sur le compte de K. Mansfield. Toutes les réserves à faire sur son art et sa personnalité ont été faites ; seule l'admiration est encore exprimée.

Le 11 mars 1933, les *Nouvelles littéraires* publient *Tableaux de printemps* pour annoncer en quelque sorte la publication de *La Mouche* ; ce recueil, traduit par M^{me} Madeleine Guéritte et M^{me} Marguerite Faguer, paraît à la fin du printemps aux éditions Stock, avec une préface de M^{me} Guéritte. Le 14 octobre 1933, M. E. Jaloux y consacre un feuilleton, naturellement élogieux, dans les *Nouvelles littéraires*. Mais la personnalité de K. Mansfield a toujours paru aux critiques plus importante que son œuvre proprement littéraire, et l'article de M. Jaloux est le seul qui soit consacré à *La Mouche*. En novembre 1933, M. Denis Saurat, dans un article de la *Nou-*

velle Revue française: Visite à Gurdjieff, ne manque pas de présenter comme un des principaux intérêts de cette institution le fait que K. Mansfield en ait été l'un des hôtes, et évoque son existence durant ces derniers mois.

A la fin de l'automne paraît en Angleterre le livre de Ruth Mantz et John Middleton Murry, *The Life of Katherine Mansfield*, et M. L. Gillet, spécialiste et presque patron en France de K. Mansfield, ne manque pas de résumer pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ce document nouveau [1].

Après l'article de M. H. Bordeaux dont nous avons parlé, l'intérêt commence à s'évanouir ; la parution en plaquette séparée des *Souvenirs* de M. Carco (novembre 1934) ne provoque dans la presse qu'un seul commentaire, celui de M. R. Kemp (dans le *Temps* du 24 décembre) qui évoque à leur propos la silhouette de K. Mansfield.

Au début de mars 1935 paraît en français le livre de R. Mantz et J. M. Murry, traduit par Mme Guéritte sous le titre *La Jeunesse de Katherine Mansfield*, et préfacé par M. Jean-Louis Vaudoyer. Ce volume est signalé par deux articles, l'un dans le *Temps* du 12 mars, par M. Emile Henriot, qui reprend les phrases habituelles : « Un être absolument différent de tous les autres, absolument insaisissable... Au delà de son talent exquis et de la délicieuse réussite de ses livres, ce goût de la perfection et ce palpitant amour d'une vie qu'elle savait lui être mesurée, c'est bien sa plus noble beauté, et, on peut le dire, bien qu'il ne faille pas abuser des mots, son incontestable grandeur ». L'autre article, signé « l'Homme qui lit », paraît dans le *Figaro* du 23 mars 1935, avec six reproductions de photographies tirées du volume en question. Dans cette même année 1935, M. André Maurois consacre, en une série de cours à la Société des Conférences sur la littérature anglaise contemporaine, une leçon élogieuse et un peu terne à K. Mansfield ; ce texte est reproduit dans *Magiciens et Logiciens*, paru à la fin de l'année. En 1936, aucun article sur K. Mansfield dans la presse française. En 1937 paraît une thèse pour le doctorat d'Université de Paris, par Mlle May Lilian Muffang, qui exalte K. Mansfield jus-

1. 15 janvier 1934

qu'à la sainteté, mais peut-être aussi jusqu'au ridicule [1]. M. E. Jaloux consacre à ce propos dans le *Temps* du 28 août 1937 un article à la mort de K. Mansfield, et M. Ed. Guyot, dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er novembre, publie quelques lignes pour louer cette thèse et stigmatiser M. J. M. Murry. Enfin, en 1938, les *Souvenirs* de M. F. Carco sont repris dans *Montmartre à vingt ans*, et dans le *Figaro* (seul journal resté fidèle) paraît le treizième article que consacre ce quotidien à l'auteur de *Prélude* : « Katherine Mansfield aurait cinquante ans », par M. Jean-Pierre Auguis. Cette supposition permet à l'auteur d'esquisser — une fois de plus — la silhouette fraîche, délicate, pure, et, nous semble-t-il, profondément fausse, qu'une sorte de légende attribue à Katherine Mansfield.

Conclusion.

Lors de l'apparition de ses œuvres en France, K. Mansfield a connu un succès si considérable, elle a reçu de tous les critiques des éloges si unanimes sous tous les rapports, qu'on ne peut se défendre d'une légère inquiétude. On a l'impression d'une renommée toute faite qui nous arrive d'Angleterre, et que chacun, par paresse, admet sans la contrôler. Tous parlent de l'œuvre et de la vie de K. Mansfield comme de deux réussites inséparables. Disons notre pensée : il nous semble que ce soient au contraire deux échecs inséparables. K. Mansfield elle-même, avec son intelligence tout intuitive et sa lucidité d'artiste encore aiguisée par le malheur, s'en est bien rendu compte. Elle dit de sa vie : « J'essayais de toute mon âme d'être bonne. J'essaie et j'échoue, et le fait que j'en suis consciente donne une grande importance à chacun de mes échecs en particulier, chacun d'eux est un *péché* » [2]. Et voici ce qu'elle pense de son œuvre : « C'est seulement par accident que j'écris quelque chose qui vaille quoi que ce soit, et même alors cela ne fait qu'effleurer la surface, rien de plus » [3]. Et encore : « Je suis lasse de mes

1. Cet ouvrage, étant l'œuvre d'une Anglaise, ne rentre pas exactement dans le cadre de cette étude. Signalons qu'il contient plusieurs erreurs de fait et d'interprétation.

2 et 3. *Journal*, 1er février 1922.

petites histoires comme des oiseaux nourris en cage »[1], etc. Personne chez nous n'a, à notre connaissance, cité ces textes.

Il semble que la gloire de K. Mansfield baisse peu à peu en France ; quoi qu'en dise M. Louis Gillet, il y a eu un snobisme de K. Mansfield, qui a depuis fait place à bien d'autres snobismes. Bien que la légende créée autour de sa pureté et de sa perfection n'ait jamais été attaquée par personne, que nul n'ait jamais opposé à sa volonté d'accepter intégralement la vie, son incapacité d'en supporter tout ce qui n'était pas délicat, pur et dépourvu de violence, l'on commence à oublier K. Mansfield. Malgré la récente publication de *Pension Allemande* en français, malgré les cérémonies célébrées en son honneur à Fontainebleau, son nom est de plus en plus rarement cité, et, sans qu'on puisse donner des signes précis d'une baisse de sa renommée, il semble que les critiques et le public lettré cessent peu à peu de la considérer comme un grand écrivain ou comme une personnalité irrésistiblement attachante. A notre avis, ce n'est que justice. Certes l'égoïsme constant de K. Mansfield et ses échecs répétés ne doivent pas nous faire oublier les malheurs qu'elle a subis. La maladie qui l'a emportée lentement et sa mort prématurée éveillent sans nul doute une pitié profonde à son égard. Il n'est pas certain qu'elles soient une raison suffisante pour justifier l'intérêt excessif que certains ont voulu accorder à son œuvre et à sa personnalité.

Pierre Citron.

1. *Lettres*, 31 décembre 1922.

NOTES ET DOCUMENTS

A PROPOSITO DEL CONCETTO DI RINASCITA PRESSO GLI UMANISTI (UN TESTO DI MELANTONE)

La coscienza che gli umanisti ebbero di partecipare alla formazione di una nuova epoca culturale è fra gli aspetti più interessanti della loro mentalità. Nella concezione generale della cultura di quegli studiosi era fondamentale la volontà di rinnovare l'antico spirito classico e di eliminare ogni traccia dell'epoca medievale. Infatti nei loro scritti complementare all'amore per l'antichità si trova il disprezzo per la barbarie medievale la quale rappresentava, a loro giudizio, un momento di decadenza di un felice sviluppo che de Cicerone giungeva a Lorenzo Valla. Questa particolare concezione agì sull'interpretazione che quegli studiosi diedero delle vicende storiche e li spinse a creare uno schema storiografico in cui lo sviluppo, la decadenza ed il rinnovamento dello spirito classico corrispondevano rispettivamente all'età romana, medievale e rinascenziale. Lo schema venne adoperato sopra tutto per fissare le principali fasi della storia della lingua latina che era appunto l'elemento più concreto della concezione umanistica. L'interpretazione che ne derivó fu a tal punto caratteristica della nuova mentalità e cosi aderente che si diffuse in tutti i centri di cultura tanto che non v'é umanista il quale non abbia fatto uso, anche indirettamente, di quella precisa concezione storiografica. Per questo motivo non è difficile trovare dei testi in cui gli umanisti descrivono l'evoluzione della lingua latina ripetendosi l'un l'altro, adoperando le medesime espressioni e ricordando i medesimi autori.

Per trovare la prima formulazione di questo schema storiografico bisogna risalire al Petrarca. Il poeta infatti, anche se non definisce in modo preciso le tre epoche, affermando da un lato che dopo Boezio nessun scrittore conobbe la purezza del latino classico e da un altro lato che a lui spetta il merito di aver rinnovato la lingua ciceroniana, implicitamente fissa la nuova interpretazione. Tuttavia, a mia conoscenza, lo schema appare in tutta la sua precisione soltanto con Coluccio Salutati. Scrivendo al card. Bartolomeo Oliari, l'illustre umanista ricorda i principali scrittori latini per paragonarli a Cicerone, anticipando con un simile para-

gone una pagina famosa del *Ciceronianus* di Erasmo [1]. Egli limita la grande età classica con Macrobio ed Apuleio ed indica in Agostino e Simmaco gli ultimi scrittori latini degni di questo nome. Dopo essi non vi è che l'ignoranza medievale : « Post quos, egli dice, tanta rei huius iactura facta est tantaque mutatio ut Maronico versiculo liceat conqueri quod « ex illo fluere ac retro sublapsa referri » eloquentia visa sit [2] ». E' pur vero che sono ricordati Bernardo di Chiaravalle, Ildeberto ed altri, ma l'umanista osserva che essi non sono degni neppure di essere paragonati ai classici. Il principio della nuova età è segnato dall'opera di Albertino Mussato : « Emerserunt parumper nostro saeculo studia litterarum et primus eloquentiae cultor fuit conterraneus tuus Musattus Patavinus [3] ». Come si vede, lo schema è qui chiaramente indicato nelle tre epoche nettamente distinte. Il giudizio critico dell'umanista fissa il valore di ciascuna di esse, basandosi puramente su di un criterio estetico : la bellezza formale della prosa latina.

Questa particolare posizione critica ci spiega la ragione delle variazioni dei limiti dell'età di mezzo nello schema in rapporto al mutare dei tempi e degli autori dai quali esso veniva usato. Nel Cinquecento quando per la lunga dimestichezza con i classici e per la loro attenta imitazione, il gusto del latino elegante si sarà largamente diffuso, i termini saranno spostati in modo da prolungare il più possibile l'epoca medievale. Allora anche nei cenacoli umanistici d'oltralpe che erano stati i più renitenti, si ammetterà che l'epoca della decadenza medievale era durata da Boezio al Petrarca. Caratteristica a questo riguardo è la prefazione scritta da Giovanni Despauterio per la sua *Ars versificatoria* [4]. Tracciando a grandi linee la storia della decadenza della lingua latina, l'umanista ricorda l'opera devastatrice dei Goti i quali distrussero con la loro barbarie la potenza della spiritualità romana. Dopo Claudiano, Ausonio e Boezio non vi fu più alcun scrittore latino ed alcun poeta perchè i barbari disprezzavano la bellezza dell'arte che non comprendevano. Gli stessi cristiani dimenticarono i grandi poeti che rifuggivano « ut diaboli pabulum ». Solo dopo lunghi secoli di tenebrosa ignoranza il Petrarca « non sine divino numine » proclamò la guerra a così profonda barbarie e risollevò al dovuto onore gli studi umanistici. In tal modo Despauterio fissa i termini del l'età di mezzo volutamente dimenticando tutta l'attività letterarià

1. Coluccio Salutati, *Epistolario*, ediz. Novati, vol. III, p. 76 e segg.
2. *Ibid.*, p. 82-83.
3. *Ibid.*, p. 84.
4. Joannes Despauterius, *Ars Versificatoria*, Paris, Josse Bad e, 1516.

che avevano esplicato nei vari secoli medievali numerosi autori che il Salutati giudicava pur degni di un ricordo. Nel Cinquecento non vi è più alcuna traccia di essi; il rinnovamento dell'epoca carolingia, quello del sec. XII non hanno alcun valore per quegli uomini tutti presi dal puro amore per l'antichità.

Lo schema nella sua rigidezza e direi quasi nella sua severità critica viene adottato pure dal Vivés [1]. Analizzando le ragioni della decadenza degli studi liberali, l'umanista spagnuolo traccia la storia della loro varia fortuna e ricorda come per essi sia stata fatale l'invasione dei barbari i quali avrebbero distrutto ogui traccia della civiltà romana bruciando le biblioteche e con esse le grandi opere degli autori classici. « Simul, egli dice, irrisae sunt ab eis linguae ac studia omnia nec solum eis detractum est pretium sed contumelia addita [2] ». Dimenticata la lingua latina, gli studi liberali vennero abbandonati ed una oscura notte oppresse per più secoli le intelligenze. Finalmente dopo tanto male qualche studioso pieno di coraggio aveva risuscitato l'antico spirito classico e l'umanista poteva affermare : « Revertuntur tam longo postliminio graeca et latina lingua seu renascuntur verius [3] » Più avanti nella stessa opera l'autore riprende lo schema quando si propone di scrivere la storia della rettorica. Dopo aver indicato il termine dell'eloquenza romana negli ultimi secoli dell'impero, accenna alla debolezza della eloquenza cristiana che andó sempre più imbarbarendosi fino alla sua completa estinzione. Solo per opera degli umanisti italiani viene ripresa la grande tradizione classica. « Memoria patrum et avorum, egli dice, coeptum est in Italia revocari studium linguarum... [4] ».

Come si vede lo schema è sempre il medesimo ; dal Petrarca ai cinquecentisti esso rimane immutato nella sua triplice divisione e nel preciso giudizio che gli umanisti danno di ciascuna età. Bisogna tuttavia osservare che cotesta immutabilità non impedì alcune innovazioni nei particolari. Infatti sono importanti le modifiche cronologiche che vennero addottate dagli umanisti. Importanti, dico, perchè esse ci offrono il modo di comprendere le caratteristiche che distinguono le mentalità particolari ai vari centri di studio indicandoci le principali tendenze delle diverse formazioni culturali.

1. L. Vivés, *De causis corruptarum artium*, in *Opera*, Basilea, 1555, tomo I, fol. 325 e segg.
2. L. Vivés, *op. cit.*, fol. 334.
3. *Ibid.*, fol. 335.
4. *Ibid.*, fol. 401.

Il primo cenacolo umanistico francese per opera di Nicola di Clemanges non accettava la durata del periodo medievale da Boezio al Petrarca. Richiamandosi agli scrittori del sec. XII, l'umanista chiaramente indicava di considerare quel periodo come importante per il rinnovamento classico che veniva separato da quei precursori soltanto da due secoli di tendenze anti-letterarie. Il cenacolo di R. Gaguin era della medesima opinione ; in polemica con gli italiani, i francesi pensavano che la barbarie medievale si prolungava durante i trecento anni che erano trascorsi dal movimento culturale del sec. XII. Questa precisa variazione cronologica imposta allo schema degli umanisti italiani è significativa. Essa indica non solo il grado di formazione culturale dei francesi, meno raffinati nel gusto e quindi meno severi nella loro classificazione, ma principalmente essa ci fa comprendere che la tendenza era diversa da quella italiana perchè preoccupata maggiormente del problema teologico. Richiamandosi infatti agli scrittori del sec. XII, gli umanisti francesi indicavano di voler continuare quella particolare mentalità ; ora è necessario insistere sulle differenze di quest'ultima rispetto al nuovo spirito umanistico italiano ?

Tenendo presente quanto sono venuto precisando, cioé da un lato l'esistenza di un rigido schema storiografico usato dagli umanisti per localizzare storicamente la loro opera rinnovatrice, da un altro le modificazioni cronologiche che a cotesto schema gli stessi umanisti imponevano secondo le loro tendenze, si potrà comprendere l'effettivo valore di un testo di Melantone che mi propongo di illustrare.

Parlando a Wittenberger nel 1518 sulla necessità di riformare gli studi, l'illustre umanista tedesco (« le seul capable de succéder dans la littérature à la réputation d'Erasme », secondo il giudizio di Bossuet [1]), dopo aver ricordato il rapido mutamento che si era realizzato nell'insegnamento grazie all'applicazione dei nuovi metodi umanistici, traccia egli pure la storia delle vicende subite dalle arti liberali [2]. L'autore incomincia col ricordare l'opera devastatrice dei Goti : « Simul cum Romano imperio Romanae litterae sunt intermortuae quod una belli furor et bibliothecas exciderat et Musas otio, ita ut fit, negato extinxerat » [3]. A causa delle nuove

1. Bossuet, *Histoire des variations des Eglises protestantes* in *Œuvres complètes*, 1862, tome IV, p. 484.

2. Melantone, *De corrigendis adulescentiae studiis* in *Declamationes*, edit. Karl Hartfelder (Lateinische Litteratur-Denkmäler des XV. und XVI. Jahrhunderts, vol. IV), Berlino, 1891, p. 13 e segg. — Il testo si trova pure nel *Corpus Reformatorum*, ediz. Bretschneider, tomo XI, p. 15 e segg.

3. Melantone, *op. cit.*, p. 15.

tendenze dei popoli invasori la grande cultura classica veniva indebolendosi anche se essa trovava ancora un valido sostenitore nel papa Gregorio del quale l'umanista ricorda l'opera attiva come di colui che « Romanam ecclesiam administravit et infelicissimi saeculi casum quoad potuit, docendo scribendoque sustinuit [1]. » Ma ugualmente poco a poco ogni segno di vita culturale scompariva dall'Italia, dalla Francia e dalla Germania. « Frigebat Italia, frigebat Gallia, Germania ut semper armis quam littetis instructior erat, eaque tum potissimum in Italia saeviebat [2] ». L'Irlanda diventava l'ultimo rifugio delle lettere classiche ; colà dei monaci studiosi ed attenti tenevano accesa l'ultima — e la prima ? — fiamma dello studio delle lettere classiche. Melantone ricorda il venerabile Beda esprimendosi in termini eloquenti : « Verum hactenus in Scotis atque Hibernis litteras diuturna pax aluerat clarebantque ii cum aliis quibusdam tum maxime venerabili Beda, Graece et Latine haud vulgariter perito, ad haec in philosophia mathematicis sacris sic eruditus ut cum vetustis quoque conferri posset [3] ». Per opera dei monaci irlandesi si preparò il movimento letterario dell'epoca carolingia. Melantone accenna chiaramente all'importanza di questo primo rinnovamento medievale ne si lascia sfuggire l'opera compiuta da Carlo Magno nè l'importanza di Alcuino. « In hanc rerum statum, egli dice, Carolus natus cum fines Romani imperii pacasset, ad instaurandas litteras animum adiecit : nam et ipse praeter multarum linguarum cognitionem plerasque disciplinas quae scholis debent, expeditas et compertas habebat. Alcuinum ex Anglia in Gallos duxit, quo auctore Parisii litteras profiteri cœperunt, auspicio certo laeto : nam purae adhuc erant et accedebat Graecarum rerum mediocris peritia [4] ». Importa mettere in evidenza come l'umanista noti in questo passo il valore letterario del rinnovamento (« nam purae adhuc erant ») che mirava a ridonare la necessaria purezza a quella lingua latina che i barbari avevano alterato e corrotto. Certamenta tale fortunato mutamento, secondo Melantone, era ricco di promesse se non fosse sopravvenuto un nuovo fatto che arrestó lo sviluppo degli studi letterari. Esso consiste nell'introduzione nella cultura medievale delle traduzioni delle opere di Aristotele : « Deinde, spiega l'umanista, usu res acta est incideruntque homines quidam sive libidine ingeniorum sive amore litium ducti in Aristotelem eumque mancum et lacerum et qui alioqui Graecis obscurus καὶ τῷ λοξίᾳ similis videtur, latine sic redditum ut

2. Melantone, *op. cit.*, p. 15.
3. *Ibib.*
4. *Ibid.*
4. *Ibid.*

etiam Sibyllae furentis coniecturas exerceret : huc tamen incauti homines impegerunt [1] ». La diffusione di queste nuove traduzioni spinsero gli studiosi su vie del tutto contrarie agli studi letterari. Rapidamente furono trascurate le arti liberali e nacque la numerosa turba degli scolastici, « proles numerosior Cadmea sobole [2] ».

Attirati verso i nuovi studi, gli intelletti dimenticarono completamente le lettere classiche ed in tal modo con una dannosa incoscienza provocarono la perdita delle preziose opere degli autori latini. Quello che maggiormente addolora Melantone è la constatazione che tale mentalità durò per ben tre secoli. « Haec ratio studiorum, egli dice, annos circiter trecentos in Anglia in Galliis in Germania regnavit [3] » ; nè l'umanista si illude sugli effetti di un così incontrastato dominio e di una diffusione tanto vasta : « Primum desertis veterum disciplinis quando audax ista commentandi et philosophandi ratio invaluit, simul Graeca contempta, mathematica deserta, sacra neglegentius culta sunt. » [4]. Con tristezza egli si domanda : « Quo malo quae saevior pestis esse potuit ? [5] » Onde quasi a conclusione, egli così sintetizza il danno procurato dai metodi della filosofia scolastica : « Hic casus vere Christianos ecclesiae ritus ac mores, ille studia litterarum labefactavit [6] ». Dopo un così severo quadro come non felicitarsi che le arti liberali avessero ripreso il loro antico splendore e che le Muse un tempo disprezzate fossero ora da tutti nuovamente amate ? (« Quo bonas litteras ac renascentes Musas quam maxime commendatas a vobis universis velim [7] »). L'importanza del rinnovamento veniva da Melantone additata ai suoi giovani uditori. Quest'ultimi erano esortati allo studio degli autori latini e greci, le opere dei quali dovevano loro essere di stimolo e di esempio. In tal modo, soggiungeva Melantone, la gioventù tedesca potrà raffinarsi nel gusto e nei costumi ; nè l'umanista con un giusto orgoglio nascondeva a sé ed agli amici suoi di scorgere già i primi risultati. « Videor enim videre mihi tacitus aliquot locis reflorescere Germaniam planeque moribus et communi hominum sensu mitescere et quasi cicurari quae barbaris olim disciplinis effera nescio quid immane solita est spirare [8] ».

1. Melantone, *op. cit.*, p. 16.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. *Ibid.*, p. 16.
4. *Ibid.*, p. 17.
5. *Ibid.*, p. 17.
6. *Ibid.*, p. 17.
7. *Ibid.*, p. 13.
8. *Ibid.*, p. 26.

In questo testo è facile vedere con quale precisione storica Melantone riprenda lo schema classico degli umanisti e con quanta abilità lo sviluppi. Se da una parte giovandosi della concezione comune, egli indica quanto fosse completa la sua adesione al movimento, dall'altra con le modificazioni introdotte, svela nel modo più preciso in quale direzione egli intendesse orientare i suoi studi litterari. In primo luogo merita di essere messa in evidenza l'importanza che egli riconosce al rinnovamento carolingio ed ai suoi benefici effetti. Questa ammirazione ci puóin certo qual modo illuminare circa i possibili rapporti che egli aveva con l'umanesimo francese più che con quello italiano perchè quest'ultimo era in generale sdegnoso di tutte le attivà letterarie del Medio Evo. Secondo il punto di vista storico affermato qui da Melantone, l'epoca carolingia acquista un valore rinascenziale perchè con essa l'oscura barbarie dell'età di mezzo poteva dirsi completamente finita. E questo sarebbe avvenuto se tra il sec. XII ed il XIII uon si fosse introdotto un nuovo indirizzo che deviò la cultura verso preoccupazioni esclusivamente filosofiche. Questo secondo concetto è la più importante modificazione voluta da Melantone. A suo giudizio gli studi letterari e con essi l'educazione classica avrebbero ritrovato l'antico splendore se per opera della nuova diffusione delle opere di Aristotele tutta la cultura, orientata verso i nuovi campi di investigazione che le traduzioni rendevano accessibili, non avesse dimenticato la necessaria formazione letteraria. In tal modo l'umanista accusava i nuovi rappresentanti del pensiero aristotelico di essere il vero ed unico ostacolo che la Rinascenza aveva incontrato nel suo cammino. Melantone traeva questa sua concezione dagli italiani poichè è noto quanto fosse un tema comune dal Petrarca in poi, la lotta contro gli interpreti medievali del filosofo greco. Bisogna tuttavia notare che l'umanista tedesco, pur accusando gli scolastici di aver dimenticato la lingua latina per seguire unicamente il pensiero aristotelico, si pone da un punto di vista molto più ampio. Il Valla parlando di S. Tommaso aveva già notato la medesima cosa, spiegando appunto che la lingua latina si era maggiormente imbarbarita per l'uso eccessivo di termini filosofici importati dal greco [1]. Anche il Bruni aveva accusato i traduttori di Aristotele di essere dei corruttori della lingua latina e con lui Guarino Veronese [2].

1. Un testo interessante è stato pubblicato dal Vahlen, *Laurentii Vallae encomium Sancti Thomae Aquinatis* in *Lorenzo Valla ueber Thomas von Aquino* nella rivista *Vierteljahrschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance*, Leipzig, 1886, p. 384.

2. L. Bruni, *Epistolae*, Amburgo, 1724, libro IV, lettera XVI, p. 147 : « Ex quo magis translatoribus istis indiscretis irasci soleo quod huius philosophi libros admi-

Ma Melantone generalizza il concetto degli umanisti italiani. Accusando, come egli fa, la scolastica e per essa i suoi maggiori esponenti, S. Tommaso e Duns Scoto, di aver arrestato il libero rinnovamento degli studi letterari, egli nega ogui possibile rapporto tra l'umanesimo ed i filosofi scolastici. L'umanista sintetizza alcuni elementi presi dall'umanesimo italiano ed altri derivati da quello francese per formare una nuova interpretazione storica. Accettando l'idea francese che riconosceva capacità letterarie alla cultura medievale, egli si giovava dei motivi addotti dagli umanisti italiani, per indicare le cause della improvvisa estinzione di coteste capacità. Nella nuova sintesi Melantone localizzava storicamente la polemica italiana contro i traduttori del sec. XII dell'opera aristotelica, additando appunto in questi ultimi i principali nemici del nuovo movimento rinascenziale. Non è chi non veda come tale interpretazione storica sia del tutto opposta a quella degli studiosi moderni i quali considerano appunto la grande fioritura filosofica come uno dei principali elementi della rinascita medievale. Nè l'opposizione è meno viva quando si pensi che proprio a proposito di S. Tommaso, considerato da Melantone come un fiero oppositore del movimento letterario, il Gilson [1] ed il Toffanin [2]hanno indicato precise tendenze umanistiche. Bisogna quindi ricercare quali erano le idee generali che guidavano l'umanista tedesco a questa importante modificazione dello schema comune. Nè esse sono difficili a rintracciare.

Infatti Melantone qui rivela in modo chiaro le preoccupazioni che sono caratteristiche alla concezione culturale di Lutero. E'noto che il riformatore accusava gli scolastici di aver paganizzato il Vangelo con la filosofia aristotelica. Egli rimproverava a S. Tommaso di aver troppo seguito Aristotele nel riconoscere una eccessiva importanza alla natura umana in rapporto alla grazia. Come bene spiegò il Gilson, « bien loin de lui reprocher d'avoir ignoré l'Hellénisme, il lui reproche d'en avoir abusé et, paganisant l'Evangile, d'avoir corrumpu l'essence même du Christianisme [3] ». Ora, questa idea fu da Melantone estesa al campo lette-

rabili facundia suvitateque in graeco scriptos, tam absone nobis converterunt. » — Cf. G. Guarini, *Opera*, Basilea, 1531, fol. 76 : « Sed non sunt illi Aristotelis libri nec si vivat ipse suos dici velit sed merae translatorum ineptiae. » — Queste affermazioni gli umanisti rivolgevano contro gli scolastici i quali per scusare la loro negligenza per la parte formale delle loro opere, si richiamavano all'esempio di Aristotele.

1. E. Gilson, *L'humanisme de saint Thomas d'Aquin* in *Atti del V Congresso internazionale di Filosofia*, Napoli, 1925. Cf. del Gilson, *Moyen Age et Naturalisme antique*, in *Héloïse et Abélard*, Paris, Vrin, 1938, p. 183 e segg.

2. G. Toffanin, *Storia dell'umanesimo*, Napoli, 1933, p. 34 e segg.

3. E. Gilson, *Humanisme médiéval et Renaissance*, in *Les idées et les lettres*, Paris, Vrin, 1932, p. 173.

rario. In perfetto accordo con il Valla ed il Bruni [1], egli affermò che a causa della nuova passione per il pensiero greco falsamente interpretato dai traduttori, « sensim neglectae meliores disciplinae, eruditione Graeca excidimus, omnino pro bonis non bona doceri coepta » [2]. In verità gli umanisti italiani non si erano avventurati di sovente al di là delle semplici discussioni linguistiche e auche quando avevano polemizzato nel campo filosofico come il Valla nelle *Dialecticae disputationes*, pur rivendicando in una certa misura la libertà del pensiero, non avevano osato toccare l'ortodossia cattolica. Per opera di Melantone invece, l'avversione che fino ad allora era apparsa semplicemente come una insensibilità letteraria, veniva spiegata come il tentativo fatto dagli scolastici per una completa indipendenza dal pensiero tradizionale cristiano. In questo modo i termini della discussione venivano completamente capovolti e direi quasi sconvolti. Superando i filosofi del sec. XIII, i riformatori si richiamavano ai Padri, proclamandosi loro eredi non solo per il pensiero ma anche per la tendenze letterarie e con questo tentativo affermavano di riprendere la tradizione di pensiero e di bello stile che il movimento scolastico aveva interrotto. La Rinascenza significava quindi il completo rinnovamento degli spiriti e delle forme con la riabilitazione tanto del vero spirito evangelico come della pura lingua latina.

Per tale ragione si può concludere che la modificazione fatta da Melantone allo schema storiografico degli umanisti rivela in modo significativo il preciso orientamento dell'umanesimo tedesco che per opera di uno dei suoi principali esponenti veniva strettamente legato alla Riforma da cui traeva le sue principali idee rettrici.

Franco SIMONE.

1. E' interessante notare che alla fine dell' edit. del 1573 (Witenberga, edit. C. Schleich et A. Schöne) della *Rhetorica* di Melantone, si trovano ripubblicate le note lettere di Pico della Mirandola e di Ermolao Barbaro sui « filosofi barbari » per indicare quanto il pensiero dell'umanista tedesco fosse vicino a quello degli italiani.

2. Melantone, *op. cit.*, p. 16.

QUELQUES ÉRUDITS DU XVI^e SIÈCLE ET L'ESPAGNE.

Pendant les troubles de la Ligue, Villeroy affirmait que l'Espagnol était tellement haï en France que le peuple en oubliait presque sa haine séculaire contre les Anglais [1]. Des pamphlets tels que la *Satire Ménippée* et (le moins célèbre) *Anti-Espagnol* [2], qui dénoncent l'ambition de Philippe II, témoignent de l'exactitude de cette affirmation, mais au cours du XVI^e siècle la lutte contre l'Espagne ne fut pas accompagnée d'un dédain de sa littérature. Des traductions d'œuvres didactiques, comme la *Silva* de Pedro Mexia [3] ou le *Marc-Aurèle* de Guevara [4], de romans et de contes [5] de toute espèce, pullulent. «Coutumièrement, dit Brantôme, au moins ceux qui ont un peu vu, savent parler ou entendent ce langage. » Par « ce langage », il veut dire l'espagnol ou l'italien [6]. Nos recherches sur Claude Fauchet nous ayant mis en contact avec quelques-uns de ces espagnolisants, nous voudrions les signaler ici, en attendant un ouvrage plus ample sur l'influence espagnole au XVI^e siècle.

Parmi les traducteurs, nous trouvons le nom de Jacques Gohory [7], avocat et historien, qui a mis en français les livres X, XI, XIII et XIV de l'*Amadis de Gaule*. Gohory est une figure assez curieuse. Il avait rempli des missions diplomatiques ; il dit qu'il avait été employé « par des princes ingrats » à négocier en Angleterre, en Flandre et à Rome, sans toutefois en avoir recueilli aucune récompense [8]. Déçu, il s'était retiré, s'appelait « le soli-

1. Lavisse, *Histoire de France*, t. VI, 1, p. 325 suiv., p. 338.

2. *L'Anti-Espagnol ou Brief Discours du but où tend Philippe Roy d'Espagne, se meslant des affaires de France*, 1590.

3. *Silva de varia leccion*, trad. en 1552.

4. *Marco Aurelio con el Relox de principes*, trad. en 1531 et dans l'édition augmentée) en 1540.

5. Diego de San Pedro et Juan de Flores, par exemple, dont plusieurs ouvrages furent traduits entre 1526 et 1539. Cf. G. Reynier, *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, 1908 ; M. Magendie, *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France de* 1600 *à* 1660. Paris, 1925, 2 vol.

Les premières traductions françaises furent faites sur l'italien, mais on ne tarda pas à se servir des versions espagnoles.

6. Cité par A. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^re série, Paris, 1888, p. 28.

7. Cf. notre *Claude Fauchet, sa vie, son œuvre*, Paris, 1938, p. 28 et 63. — Sur les *Amadis*, voir H. Vaganay, *Amadis, en français*, 1906 ; W. Mulertt, *Studien*, 1923 ; F. Paxeco, *O Poema do « Amadis »*, 1933.

8. Cf. la préface du livre XIII : « Solitude, à laquelle me suis rengé... par un demy desespoir procedant de l'ingratitude de ceux souslesquels j'ay fait service à nos Rois en leurs embassades en diverses regions. »

taire » et se consacrait à des travaux d'érudition. Peut-être avait-il appris l'espagnol pendant ses services à l'étranger.

Dans les préfaces de ses traductions il nous communique ses opinions. La traduction d'un roman n'est pas un travail bien difficile. Il le fait pour « s'exercer au langage castillan » (Préface du livre X). Il peut « s'esbattre par intervalles en ces légers ouvrages » des « gentils esprits castillans » (livre XIV). Pourtant il est d'avis que le profit qu'on en pourra retirer est aussi grand que celui qui vient des « histoires et croniques » souvent mensongères. Il attire l'attention de son lecteur (livre XIII) sur les nombreux poèmes encomiastiques qui accompagnent ses traductions [1] (Il n'avait guère besoin d'attirer sur eux notre attention !). Ses traductions sont précédées de poèmes en grec, en latin, en français et en italien, écrits par les plus grands érudits et poètes contemporains : Joachim du Bellay, Jean-Antoine de Baïf, Rémy Belleau, Jean Dorat, Estienne Pasquier, Marc-Antoine Muret et d'autres moins célèbres, qui louent sa « faconde ». Evidemment, le travail du traducteur était plus estimé au XVI^e siècle qu'il n'est aujourd'hui.

Un autre hispanisant est l'érudit Jacques Corbinelli [2]. Venu en France en 1566, il eut bientôt ses entrées à la célèbre bibliothèque de Henri de Mesmes, et s'y était lié avec tous les érudits de l'époque. Sa correspondance avec le savant G.-V. Pinelli de Padoue nous fournit des renseignements précieux sur le milieu érudit de la capitale. La *Précellence* de Henri Estienne venant de paraître en 1579, Corbinelli saisit l'occasion pour dire ses préférences personnelles. Estienne voulait démontrer que le français égale et même surpasse toute autre langue. Il mentionne particulièrement l'espagnol et l'italien, donnant la première place au français, la seconde à l'italien et la troisième à l'espagnol. Corbinelli, lui, préfère la langue espagnole [3], parce qu'elle est plus propre à la tragédie : « Io stimo molto una lingua che possa essere capace di coturno » et il ajoute : « La spagnola ha un'eccellenza che non ha forse l'italiana, ed é forse delle prime eccellenze che possa havere una lingua : l'italiana n'ha un'altra. La francese non ha nessuna, se non che per lingua parlativa et per l'uso di parlare è forse più propria et più nobile che l'altre. »

Corbinelli voudrait défendre son opinion, mais il ne se sent pas de force. Il faudrait être Scaliger pour le faire habilement.

Cet Italien étudie aussi le catalan. Vers 1570 et 1580 le pétrarquiste Auzias March paraît avoir suscité un vif intérêt à Paris [1]. Baïf, Scaliger, Dupuy et Corbinelli possédaient ses ouvrages, et l'Italien en envoie un à Pinelli.

1. Calderini, *op. cit.*, p. 155, 156, 158.

Claude Fauchet est apparenté à Gohory et ami de Corbinelli, et on n'est pas étonné de voir qu'il s'intéressait à l'Espagne. Un des « chapitres » de son cahier rédigé en 1555 à l'âge de 25 ans se rapporte à Fernand de Cordoue [1]. Fauchet ne sait pas le nom du jeune homme de 20 ans qui éblouissait tous les docteurs en Sorbonne et était en même temps parfait chevalier, mais il prend un évident plaisir à comparer le récit qu'il a trouvé dans le « Journal d'un bourgeois de Paris » avec les vers de Molinet, notant à la fin que le jeune « Antéchrist » était Espagnol. Fauchet met en marge « Fault voir quand Remond Lull a vescu », nous laissant ainsi savoir qu'il n'ignorait pas que Lull venait de la péninsule, mais nous indiquant aussi qu'il n'était pas bien renseigné sur le personnage catalan.

Le *Recueil* de Fauchet, publié en 1581, contient plusieurs allusions à l'Espagne.

Fauchet note [2] que les Arabes, qui ont conquis l'Egypte, l'Afrique et l'Espagne n'ont pas adopté les langues des pays envahis, mais ont néanmoins étudié les « disciplines », et traduit en arabe « grand nombre de bons livres ». Il signale les noms d'Avicenne, d'Averroès, d'Abu-Maaschar et de Mesué, ajoutant que les « principales sciences auraient grandement souffert » si les livres n'avaient pas été conservés par les Arabes.

Quant à la littérature espagnole, il rappelle [3] que les chansons de geste ont influencé l'Europe ; que les Italiens, Espagnols et Allemands sont venus chercher leurs « romans » en France. Son patriotisme lui fait préférer la littérature française à la littérature espagnole. Il déclare que les poètes de la Pléiade ont dépassé tous ceux qui, depuis le temps d'Auguste, ont écrit en vers : « je n'excepte les Italiens, et encore moins les Espagnols. » Il se range ainsi à côté de Henri Estienne.

Si nous laissons de côté le canoniste et juriste Luiz Gomez, [3] qui a passé sa vie en Italie, le seul auteur espagnol cité dans le *Recueil* est Juan del Encina [4]. Fauchet voudrait prouver que les Français ont été les premiers à se servir de la rime ; il dit à ce propos : « Joan del Enzina confesse que la ryme est passée d'Italie en Espagne. » L'allusion est à l'*Arte de trovar*. Comme le français a continué à se

1. Cf. J. Espiner-Scott, *Documents concernant la vie et les œuvres de Fauchet*, Paris, 1938, p. 172 à 174, et *Claude Fauchet*, p. 228. Julien Havet, *Maître Fernand de Cordoue*, Paris, 1883. Estienne Pasquier, *Recherches*, VI, 39, consacre un chapitre à Fernand.

2. *Recueil, livre Ier*, éd. J. Espiner-Scott, Paris, 1938, p. 74.

3. *Ibid.*, p. 80.

4. *Ibid.*, p. 111, voir les notes.

servir de l'assonance à une époque où le provençal avait déjà adopté la rime [1], le français n'a pu donner la rime à d'autres pays. Quant à l'influence de la littérature italienne sur la littérature espagnole, cette influence s'est manifestée au xv^e^ siècle, favorisée par l'établissement de la monarchie aragonaise à Naples [2].

Le *Recueil* contient aussi une ou deux remarques sur la langue de la péninsule. Fauchet sait qu'elle est appelée « romance castellano » [3], et qu'elle est une langue romane, — ce qui est digne d'être mentionné à une époque où les études romanes linguistiques laissaient beaucoup à désirer.

Il cite aussi deux strophes de la *Chanson de Sainte Foy* [4], ajoutant : « J'estime que ce langage est vieil espagnol, pour le moins cathelan, par le vers

Que fo de razon espanesca

là où *razon* est pris pour *conte et langage* ».

On sait que le dialecte du poème est le vieux provençal, et M. Ernest Hoepffner a montré [5] que la langue est celle qui se parlait entre Narbonne et les Pyrénées, et que *razon espanesca* aide à fixer la région dans laquelle il faut placer l'origine de la chanson. « Qualifier d'*espanesca* une légende qui au fait n'était rien moins qu'espagnole ce n'était possible que devant un public « espagnol » lui-même. Dans ces termes le poète annonçait à ses auditeurs que le sujet qu'il allait traiter devant eux était un sujet de chez eux ». Si Fauchet s'est trompé sur le dialecte de la chanson, il est en tout cas plus près que les romanistes qui s'en sont occupés depuis.

En même temps que philologue et critique littéraire Fauchet est historien, et comme nos récents travaux nous ont amené à manier les principaux ouvrages historiques de l'époque, nous pourrons les considérer ici rapidement.

Ce fut le roi Charles IX qui invita Girard du Haillan [6] à écrire

1. *La Chanson de Sainte Foy*, édit. E. Hoepffner, Paris, Strasbourg, 1926, t. I^er^, p. 220.
2. E. Mérimée, *Histoire de la littérature espagnole*, Paris, 1908, p. 95.
3. *Recueil, livre I^er^*, éd. J. Espiner-Scott, p. 67.
4. *Recueil, livre I^er^*, éd. J. Espiner-Scott, p. 109.
5. *Op. cit.*, t. I^er^, p. 207-208. J. Fitzmaurice-Kelly, *A History of Spanish Literature*, 1898, p. 41, a cité le vers de *Sainte Foy* pour essayer de prouver que l'Espagne avait donné des sujets à la France, même au xi^e^ siècle.
6. Sur du Haillan, cf. C. Sorel, *Bibliothèque françoise*, 2^e^ édit., 1667, p. 373 : « Il a voulu... imiter l'élégance des meilleurs historiens, mais pour y avoir moins de peine, il a presque traduit mot à mot toutes les harangues de Paul Emile, et il l'a

l'histoire de France. Le but de cet historien était de mettre en bon français les chroniques et histoires antérieures, et il ne se donne pas autant de peine pour trouver des sources que certains de ses contemporains.

Son ami, François de Belleforest, qui a eu une carrière de traducteur, mettant en français des contes italiens et des livres de piété espagnols [1], entre un grand nombre d'autres ouvrages [2], s'est bien documenté. Ses *Grandes Annales*, parues en deux volumes en 1579, qui, à cause des fables admises par l'auteur, ne devaient pas plaire à la postérité, auraient pu à la rigueur se passer de sources espagnoles, étant une histoire de France, mais un rapide dépouillement nous a montré que Belleforest connaissait non seulement les sources anciennes, comme Orose, Isidore de Séville et Idace, mais aussi l'ouvrage de Rodrigue Ximenès de Tolède, *De rebus Hispaniae* [4], et celui d'Esteban Garibay y Zamalloa, *Los quarenta libros del compendio historial* [5]. Ce dernier ouvrage paraît avoir joui d'une grande popularité auprès des contemporains, tout le monde le connaît. Peut-être la situation d'historiographe de Philippe II occupée par l'auteur avait fait connaître son ouvrage.

Entre beaucoup d'autres ouvrages, l'humaniste Papire Masson [6] a écrit des *Annales Francorum* [2] et une *Historia Hispaniae.* Dans les *Annales*, à côté de nombreuses sources de toute provenance, il cite, comme Belleforest, les chroniques anciennes et Rodrigue Ximenès. Son *Historia Hispaniae* s'est malheureusement trouvée perdue après sa mort, mais des notes qu'il a laissées font voir une

encore suivi dans ses narrations. Il est vray qu'il y a adjoûté beaucoup de remarques curieuses. »

1. Contes de Bandello, livres de dévotion de Luis de Granada : *Le vray chemin et adresse pour acquerir et parvenir à la grâce de Dieu par Reverend Pere F. Louïs de Grenade...* mis en françois... par F. de Belleforest, Comingeois. 2e édition, Paris 1579. Belleforest dit que son but en faisant cette traduction est de combattre « l'atheïsme » qui « est plus à redouter que pestilence quelconque ».

2. Il a traduit aussi un ouvrage de Guichardin, des *Sentences illustres* de Cicéron, Démosthène et d'autres auteurs, les *Epîtres* de Cicéron, et divers ouvrages d'humanistes contemporains.

3. V. C. Sorel, *Bibliothèque françoise*, 2e édition, Paris, 1667, p. 372 : « Il a esté mesmes un si étrange historien qu'il n'a point fait de conscience de mesler les fables de la poésie avec les veritez de l'histoire. »

4. Sur Rodericus Toletanus, voir A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, Paris, 1901, n° 2755.

5. Anvers, 1571, 4 vol. in-fol.

6. Sur Papire Masson, voir P. Ronzy, *Papire Masson*, Paris, 1924, p. 243, 329, 589. Outre les notes de Masson lui-même sur son histoire d'Espagne, un savant sleswigois Magnus Crusius a laissé une ample description de l'ouvrage, utilisée par Pierre Ronzy, *op. cit.*, p. 335. Dans ses dernières œuvres, Masson s'est servi de Mariana, voir *ibid.*, p. 589.

préparation fort sérieuse. Masson a eu recours aux sources arabes aussi bien qu'aux sources chrétiennes et judéo-espagnoles ; en tout, vingt-deux sources espagnoles sont citées, dont les plus connues, en dehors de celles que nous avons déjà mentionnées, sont Luc de Tuy, auteur d'un *Chronicon mundi* [1], Paul de Carthagène (1350-1435), auteur de *Scrutinium Scripturarum* ; Alphonse de Burgos (1396-1445), auteur d'*Anacephalacosis*, et Antonio de Lebrixa (1444-1532), auteur d'une chronique espagnole, *Rerum in Hispania gestarum decades.*

Dans sa *Bibliothèque historiale*, immense ouvrage en trois volumes in-folio [2], véritable encyclopédie historique, Nicolas Vignier a fait une place à l'Espagne. Il se sert également de nombreuses sources. Ce médecin, qui s'est consacré aux études historiques par amour de la science, a certainement dépassé bien des historiographes professionnels. Il était lié avec Pierre Pithou, dont il loue les éditions de textes, et avec Claude Fauchet, qui lui prêtait des manuscrits [3]. En étudiant l'histoire d'Espagne, il puise comme Masson à des sources chrétiennes et à des sources « sarrazinesques » comme il les appelle, prenant soin de les noter. Son œuvre, pleine de recherches originales, est un des rares ouvrages historiques de l'époque qui aient trouvé grâce devant la postérité [4].

Les *Antiquitez* de Claude Fauchet ne comprennent qu'une histoire des Mérovingiens et des Carolingiens, l'auteur n'ayant pas vécu assez longtemps pour compléter son étude. Il a cité cependant un certain nombre d'Espagnols. Comme ses contemporains, il connaît les sources anciennes, Rodrigue Ximenès et Esteban Garibay [5]. Il lisait aussi des ouvrages de seconde main comme ceux de Vassaeus et de l'espagnolisant contemporain Louis Turquet de Mayerne. Les traités historiques de Fauchet nous montrent qu'il avait quelques œuvres de l'humaniste Louis Vivès en sa bibliothèque, et qu'il possédait le *Comentario de la guerra de Alemana* de Louis d'Avila.

En conclusion, il y a deux points à noter. D'abord les meilleurs historiens du XVIe siècle font voir une grande indépendance d'es-

1. Sur ces auteurs, voir P. Ronzy, *op. cit.*, p. 335.

2. 1587. Un quatrième volume a été publié au milieu du XVIIe siècle.

3. Sur les relations de Vignier avec les érudits contemporains, voir la préface de son premier volume ; et Espiner-Scott, *Documents sur Fauchet*, p. 200.

4. Voir par exemple, la *Biographie* de Hoefer, article Vignier, et cf. C. Sorel, *op. cit.*, p. 297, sur le traité de Vignier, intitulé *De l'Estat et origine des anciens François.* « Vignier a parlé doctement et sincèrement. Il cite les passages de tous les bons autheurs... et en tire des consequences qui donnent un éclaircissement à l'histoire... tellement qu'il n'y a gueres d'autheur qui en parle plus à propos. »

5. Pour les références exactes, voir *Documents concernant la vie.. de Fauchet, Bibliothèque*, p. 214 suiv.

prit à l'égard de toutes leurs sources. Il ne s'agit pas simplement de ce patriotisme qui se manifestait au cours du siècle, et auquel nous avons déjà fait allusion. Papire Masson n'aime pas les Espagnols à cause de leurs prétentions et de leur morgue ; jusqu'à leur teint lui déplaît, mais il est prêt à rendre justice à leur intelligence [1]. Claude Fauchet reproche au Pape Grégoire XIV son désir de transporter la liberté française en Espagne [2], « à nostre honte », et de transformer les Français en « Marranes » (Juifs espagnols), mais lui aussi rend hommage au génie de Louis Vivès qu'il appelle « sçavant autheur ». Nous voulons parler de l'esprit critique qu'ils manifestent. S'il y a divergence entre les autorités, l'historien pèse soigneusement les témoignages, et nous dit son opinion avec les raisons de ses préférences. Il fait une véritable œuvre scientifique.

Ces historiens sont des sujets d'élite, c'est-à-dire, ils ont manié avec maîtrise les instruments de leur travail. Ils lisent les langues anciennes et les trois grandes langues romanes avec la même facilité.

Janet Espiner-Scott.

SUR LA FORTUNE DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE EN ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE.

« Le Projet de Paix perpétuelle, — écrivait en 1761 Jean-Jacques Rousseau — ... fut aussi de tous ceux de l'Abbé de Saint-Pierre celui qu'il médita le plus longtemps et qu'il suivit avec le plus d'opiniâtreté, car on a peine à nommer autrement ce zèle de missionnaire qui ne l'abandonna jamais sur ce point. » Même les ennemis de l'Abbé n'ont pu s'empêcher de rendre témoignage à l'« opiniâtreté » courageuse et à la « grossière bonne foi », comme disait Voltaire, avec lesquelles il assiégeait de sa propagande pacifiste les rois et les ministres contemporains. Quelques lettres manuscrites, conservées à la Bibliothèque du British Museum [3], nous

1. P. Ronzy, *op. cit.*, p. 395.

2. *Traité des privileges et libertez de l'Eglise gallicane* (non paginé, vers la fin) *Œuvres*, 1610.

3. Ces lettres de l'Abbé de Saint-Pierre sont, semble-t-il, restées inédites. Il n'en est pas question dans l'ouvrage admirablement documenté de J. Drouet (*L'Abbé de Saint-Pierre, l'Homme et l'Œuvre*, 1912). La lettre de Hans Sloane à l'Abbé est citée dans E. Edwards, *Lives of the Founders of the British Museum*, 1870, t. I, p. 292, 293.

offrent un autre exemple de son « zèle de missionnaire ». Elles nous apprennent que l'Abbé de Saint-Pierre essaya à deux reprises de propager sa doctrine parmi le public anglais. Sans être jamais sorti de France, il partageait l'anglomanie vague et enthousiaste des Français de son époque. « Les Anglais — écrivait-il en 1737 — travaillent plus que les autres nations à cultiver la Raison universelle [1]. »

La première tentative se place en 1714, au lendemain de la Paix d'Utrecht. En 1712, l'Abbé avait, en qualité de secrétaire, accompagné le Cardinal de Polignac au Congrès d'Utrecht ; et la première version de son célèbre « Projet » fut publiée cette même année, à Cologne. L'année suivante parurent à Utrecht les deux premiers volumes d'une version beaucoup plus détaillée, le « Projet pour rendre la Paix perpétuelle en Europe ». Enfin, en 1714, un libraire anglais se chargeait d'une traduction anglaise de ces deux volumes [2].

Pour assurer le triomphe de sa propagande en Angleterre, l'Abbé s'adressa à un savant qui jouissait d'une certaine célébrité des deux côtés de la Manche. Le Dr Hans Sloane, l'un des fondateurs du British Museum — qui, par parenthèse, a donné son nom à plusieurs rues du quartier sud-ouest de Londres, — était depuis 1693 secrétaire de la Royal Society. C'était un médecin et un botaniste de haute valeur, qui avait suivi autrefois à Paris les cours de l'anatomiste Du Verney, à l'époque où l'Abbé de Saint-Pierre y étudiait lui-même l'anatomie et la chimie. Sloane était membre de l'Académie des Sciences depuis 1708 ; et les manuscrits qu'il a légués au British Museum renferment les lettres de plusieurs savants français, y compris Maupertuis, le Dr Helvétius, père du philosophe, et Fontenelle, qui était, on le sait, l'ami le plus fidèle de l'Abbé de Saint-Pierre. Malheureusement pour celui-ci, Sloane était un homme prudent et avisé, s'intéressant presque uniquement aux sciences naturelles, n'ayant aucun goût pour la politique et, d'ailleurs, débordé de travail. Au mois d'avril 1714 il reçut la lettre suivante de l'Abbé de Saint-Pierre [3] :

« J'apprends, Monsieur, que vous avez lu le *Projet d'un arbitrage permanent entre les souverains pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, mais je ne sais pas encore si vous être *iréniste* [4], c'est-à-

1. *Ouvrages politiques*, t. II, p. 161 (1737).
2. *A Project for settling an everlasting peace in Europe*, London, 1714.
3. Sloane M. S. S., Fr. 4043, f. 246. J'ai cru inutile de reproduire textuellement l'orthographe « simplifiée » de l'Abbé. J'ai ajouté également quelques signes de ponctuation.
4. Du grec *eirênê*, paix : qui croit à la possibilité de la paix perpétuelle. C'est à l'abbé de Saint-Pierre qu'on peut, évidemment, faire remonter l'usage de ce terme.

dire si vous êtes du nombre de ceux qui pensent que ce projet, si beau dans la spéculation, ne laisse pas d'être possible dans l'exécution.

« Si je puis être informé, Monsieur, que vous et quelques-uns de vos amis vous êtes de ce sentiment, je me déterminerai avec plaisir au voyage de Londres pour vous consulter tous sur les moyens que l'on peut prendre pour mettre peu à peu dans votre opinion ceux qui décident dans les États, et pour préserver ainsi l'Europe en général, et votre nation et la nôtre en particulier, des grands malheurs où les guerres soit intestines soit étrangères peuvent les jeter durant le siècle même où nous vivons.

« Je vous supplie donc, Monsieur, vous qui aimez votre patrie et qui vous intéressez au bien des hommes, de faire quelque trêve avec vos autres occupations, de méditer un peu sur ce sujet et de mettre même par écrit quelques-unes de vos réflexions, afin que j'en puisse profiter avec plus de facilité.

« Permettez-moi, Monsieur, de vous assurer que personne n'est plus sincèrement que moi votre très humble et très obéissant serviteur.

« L'Abbé de Saint-Pierre.

« *Paris, Palais-Royal,* 14 *avril* 1714. »

Quelques semaines plus tard, Sloane, qui n'avait pas encore répondu à la première lettre, reçut de l'Abbé le mot suivant [1], vraisemblablement accompagné des épreuves de la traduction anglaise du *Projet*.

« Je vous supplie, Monsieur, de faire rendre ces feuilles à Monsieur Watts, libraire. Il imprime en anglais l'ouvrage sur les moyens de rendre la paix perpétuelle ; il m'en a promis quelques exemplaires. Je vous prie de lui dire que je le prie de vous en donner un de ma part.

« *Paris, Palais Royal,* 30 *avril* 1714. »

La réponse de Sloane se trouve également au British Museum, rédigée par celui-ci dans un français quelque peu incertain, avec plusieurs corrections d'une autre main [2]. Elle est datée du 27 mai 1714.

« Mons^r^.

« J'ai eu l'honneur de recevoir vos deux lettres dont je vous remercie, aussi bien que d'un exemplaire de votre livre traduit en

1. Sloane, M. S. S., Fr. 4043, f. 249.
2. *Ibid.*, 4068, f. 89. J'ai rectifié l'orthographe de quelques mots et ajouté des signes de ponctuation.

anglais, sur un projet de paix universelle, et d'un autre que l'on me donna hier sur les chemins [1]. Aussitôt que j'eus reçu vos papiers je les fis rendre à Mons^{r} Watts par un de ses confrères. Je suis beaucoup obligé à votre bonté de tout cela. Je serai fort aise que la paix générale soit établie pour toujours, car les craintes, quoique fort souvent sans fondement, et, quoique bien fondées, souvent dissipées par des providences imprévues, ne laissent pas de faire du dommage à la santé de pauvres mortels, qui quelquefois ont de telles faiblesses d'esprit que de trouver du danger où n'y en a point. Les mauvais chemins aussi font des gens malades, par exemple les grandes secousses font que les pierres dans les reins ou dans la vessie donnent de la peine, qui autrement seraient restées en repos. Le froid et toutes les incommodités des voyages sur des mauvais chemins... (*plusieurs mots illisibles*).... qui sont fort utiles dans la guérison de plusieurs maladies chroniques. Ainsi je ne puis assez louer des personnes comme vous qui travaillent à tant de biens. Si je vous puis être de quelque utilité dans ces sortes de choses je le ferai très volontiers et suis

« Votre.... »

Sous une apparence de politesse, cette lettre renferme un refus absolu de se prêter aux desseins de l'Abbé de Saint-Pierre. Le projet de paix universelle intéressait Sloane encore moins que l'autre pour le perfectionnement des grands chemins, et il n'avait aucune envie de voir paraître à Londres cet utopiste tout prêt à organiser un groupe « iréniste » parmi les membres de la Royal Society. Qu'il eût lu, comme le croyait l'Abbé, l'édition française du projet, ou non, il ne se souciait pas de le relire en anglais. Sur le manuscrit du British Museum, après la phrase : « Je suis beaucoup obligé à votre bonté de tout cela », on distingue encore les mots : « et je les lirai avec plaisir », que Sloane a biffés avant d'expédier sa réponse [2].

L'Abbé, qui ne se décourageait jamais, n'attacha certes pas trop d'importance à ce petit échec. Dans les années qui suivirent les traités d'Utrecht, il était d'ailleurs en relations suivies avec le Cardinal Dubois, ambassadeur de France à Londres. Nous savons que l'Abbé lui envoyait de Paris des informations précieuses sur la politique française, et que Dubois lui faisait en échange de vagues promesses d'appui pour faire accepter « l'arbitrage universel » [3].

1. Cet ouvrage doit être le « Mémoire sur la réparation des chemins » (1708).

2. Le manuscrit du British Museum doit être le brouillon de la lettre qui fut envoyée à l'Abbé de Saint-Pierre.

3. Voir Aubertin, *L'Esprit public au XVIII^{e} siècle*, p. 114, et I. O. Wade, « The Abbé de Saint-Pierre and Dubois », *Journal of Modern History*, septembre 1930.

Ces relations diplomatiques ont dû lui paraître bien autrement importantes que l'aide qu'aurait pu lui fournir un simple savant.

Ce ne fut qu'en 1729 que l'Abbé, auquel son expulsion de l'Académie française en 1717 et le rôle actif qu'il jouait au Club de l'Entresol avaient valu quelque célébrité, pensa de nouveau à une édition anglaise de ses ouvrages. La traduction de 1714 n'avait point été réimprimée et n'avait eu, paraît-il, aucun succès [1]. Cette fois ce ne fut point à un homme de science qu'il s'adressa, mais à un homme de lettres.

Pierre des Maiseaux était un de ces protestants français établis en Angleterre, qui servaient d'intermédiaires entre les penseurs français et anglais. Il avait déjà publié en anglais des biographies de Boileau et de Pierre Bayle. Ses livres avaient la réputation d'être prodigieusement ennuyeux, mais il jouissait d'une certaine célébrité parmi les esprits forts des deux pays. « Ce Des Maiseaux— écrivait un contemporain, le comte d'Oxford — est un grand homme pour ceux qui se plaisent à être appelés libres penseurs. [2] » En 1726 il fit paraître à Amsterdam une édition des *Œuvres de Saint-Évremond* ; et deux ans plus tard il publia à Londres une traduction anglaise du même auteur. L'Abbé de Saint-Pierre, qui avait des liens de parenté avec la famille de Saint-Évremond, retrouva dans l'édition de 1726 le portrait idéal d'une femme vertueuse et éclairée intitulé : « Idée de la Femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais ». Ce morceau avait été inspiré, paraît-il, par le caractère de la vertueuse et charitable Marie Guillefonds de Bellefonds, mère de l'Abbé, qu'il avait perdue à l'âge de six ans. Celui-ci se hâta de profiter de l'occasion. Après s'être assuré de l'appui d'une vieille amie anglaise, la comtesse de Sandwich, fille du poète libertin Rochester [3], il adressa à Des Maiseaux la lettre suivante [4] :

« J'ai lu avec beaucoup de plaisir, Monsieur, les ouvrages de feu Monsieur de Saint-Évremond, de l'édition dont vous avez pris soin. Comme je suis de ses parents, vous avez un titre pour attendre de moi plus de reconnaissance que des autres lecteurs.

« Je vous dirai même à cette occasion une petite anecdote sur le petit ouvrage qui, dans ses ouvrages, a pour titre : *Idée de la*

1. Nous n'avons pu trouver aucune trace du deuxième volume de cette traduction.

2. Cité par d'Israeli, *Curiosities of Literature*, p. 385 (1866).

3. Il est souvent question de la comtesse de Sandwich dans les lettres de l'Abbé à M^me^ Dupin (Cf. Villeneuve-Guibert, *Le Portefeuille de M^me^ Dupin*, Paris, 1884).

4. Sloane, M. S. S., 4287 (n° 166).

femme qui ne se trouve point. Je l'ai vu en manuscrit en 1679 chez feu Madame la marquise de Sébeville, sœur de ma mère morte 15 ans auparavant ; il avait alors pour titre : *portrait d'Émilie.* Elle me dit que M. de Saint-Évremond l'avait fait pour ma mère dans le temps qu'il venait passer quelques semaines à Saint-Pierre en sortant de Sébeville.

« Je ne vous aurais rien dit de ceci si je n'avais pas imaginé en relisant l'autre jour quelque chose de ses ouvrages, que vous pourriez aussi faire imprimer à Londres quelques-uns de mes ouvrages, et en faire ainsi part à la nation anglaise, à laquelle nous devons beaucoup de bons ouvrages. Madame la Comtesse de Sandwich a bien voulu s'en charger. Si vous approuvez mon dessein, je vous en envoyerai encore d'autres. Je ne demande au libraire qu'un exemplaire.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« L'Abbé de Saint-Pierre.

« *A Paris, au Palais Royal,* 22 *novembre* 1729. »

Cette nouvelle tentative fut, semble-t-il, aussi infructueuse que la première. Il ne reste aucune trace de la réponse de Des Maiseaux ; mais il est certain que le projet d'une nouvelle édition des *Œuvres* de l'Abbé de Saint-Pierre ne se réalisa pas.

Ce ne fut que dix-huit ans après la mort de l'Abbé, survenue en 1743, que l'*Extrait du Projet de Paix perpétuelle,* publié en France par Jean-Jacques Rousseau, parut dans une édition anglaise. Peu de temps après on publia une traduction complète d'un de ses principaux ouvrages, les *Annales politiques*, mélange bizarre de récits historiques et de propagande. Parmi les revues littéraires, qui commencèrent à paraître en Angleterre pendant la deuxième moitié du siècle, et qui publiaient des extraits et des comptes rendus de tous les principaux livres, nous n'avons pu trouver que deux articles consacrés aux versions anglaises des ouvrages de l'Abbé de Saint-Pierre. La *Monthly Review* publia, en juin 1761, un résumé du *Projet de Paix perpétuelle* d'après l'édition de Rousseau. L'auteur anonyme observe sèchement :

« Un écrivain capable de nous offrir une solution réalisable de ce problème serait le plus grand bienfaiteur de l'humanité qui ait jamais existé... Il ne nous paraît pas que cette publication nous offre à ce sujet des données nouvelles ou d'une importance réelle. »

Par contre, l'auteur d'un compte rendu des *Annales politiques*'

paru dans la *Critical Review* en juillet 1762, traite l'Abbé de Saint-Pierre de penseur célèbre et de bienfaiteur de l'humanité. Il comble d'éloges tous ses projets de réforme du gouvernement français, et en profite pour lancer quelques traits contre Voltaire, coupable à ses yeux de basse flatterie dans ses éloges de Louis XIV. En bon Anglais de son époque il loue également les éléments protestants qu'il croit discerner dans les idées morales et religieuses de l'Abbé ; mais dès qu'il en vient à son projet de tribunal international, nous retrouvons les mêmes accusations de rêverie creuse, et de manque de sens pratique.

« C'est là un projet que nous pouvons sans doute qualifier d'utopique... Mais nous pouvons nous dispenser de réfuter un projet qui ne pourra jamais se réaliser si ce n'est dans l'imagination d'un esprit enivré par la passion du bien général. C'est une idée qui est si peu en rapport avec les réflexions judicieuses dont sont parsemées toutes les parties des *Annales politiques* de cet Abbé ingénieux, que nous avons de la peine à croire qu'un même écrivain ait pu exprimer des pensées si diverses. »

Le nom de l'Abbé de Saint-Pierre n'était donc plus celui d'un inconnu pour le public anglais, lorsque la Révolution française vint transformer la situation internationale, et contribuer à créer en Angleterre un nouveau libéralisme radical bien différent de l'ancienne doctrine des Whigs. En 1790 le radical Samuel Romilly, Anglais de descendance huguenote, célèbre plus tard comme réformateur de la législation criminelle anglaise, adressa à une correspondante française une lettre où il est question du *Projet* de l'Abbé de Saint-Pierre. Romilly, en félicitant les Français du vote de l'Assemblée Constituante qui ôtait au Roi le droit de déclarer la guerre, critique, non pas le pacifisme de l'Abbé de Saint-Pierre, mais les tendances monarchistes de son projet de diète européenne.

« Je considère que chaque entrave qu'on oppose à la guerre est autant de gagné pour l'humanité ; et si un projet de paix perpétuelle peut jamais s'établir, je suis persuadé que ce sera plutôt dû au fait que les rois auront été désarmés que par le moyen du congrès de délégués royaux suggéré par l'Abbé de Saint-Pierre[1]. »

A cette époque Romilly était déjà depuis six ans l'ami et le disciple de Jeremy Bentham. Celui-ci, pénétré dès sa jeunesse

1. Romilly à Mme G... *Memoirs of the Life of Sir Samuel Romilly by himself* (1840), t. I, p. 401.

des idées du XVIII^e siècle français, avait déjà rédigé à la veille de la Révolution un projet intitulé « Plan for an universal and perpetual peace », qui ne devait être publié que cinquante ans plus tard [1]. Plusieurs critiques ont cru discerner dans ce fragment, ainsi que dans le Projet de paix perpétuelle de Kant, une influence directe de l'Abbé de Saint-Pierre. Il se distingue du projet français d'abord par le fait que Bentham insiste sur la nécessité du désarmement général *avant* l'établissement d'un tribunal européen, et ensuite, comme on pouvait s'y attendre, par ses tendances démocratiques. C'est sur la force de l'opinion publique des démocraties et non pas sur la bonne volonté et « l'intérêt bien entendu » des rois, que compte Bentham pour faire respecter les décisions de son tribunal. Il est probable, cependant, qu'il a connu le projet de l'Abbé, dans l'édition de Rousseau, et qu'il y a puisé l'idée même d'une organisation internationale. La ressemblance est frappante jusque dans les termes, car Bentham se sert comme l'Abbé des expressions « projet de paix perpétuelle » et « diète européenne ».

Nous avons pu constater que du vivant de l'Abbé de Saint-Pierre ses idées pacifistes se heurtèrent en Angleterre à cette même indifférence, à base de scepticisme foncier, à laquelle il n'était que trop habitué dans son propre pays. Cependant, grâce à sa persistance et à son courage, les libéraux anglais se souvenaient encore à la fin du XVIII^e siècle du nom de l'Abbé de Saint-Pierre et de son projet de diète européenne. Ce souvenir fut transmis au XIX^e et au XX^e siècle ; il persiste encore parmi ceux qui, en présence des événements tragiques de notre époque, se refusent à abandonner tout espoir en l'avenir de l'espèce humaine.

MAY WALLAS.

HEREDIA ET LA MONJA ALFEREZ

Un lundi de 1893 ou plutôt de 1894 (on ne peut dater plus précisément cette lettre), Heredia écrivait à Brunetière : « Ganderax, suivant Sully-Prudhomme, est venu ce matin me demander *la Nonne alferez*, le petit roman espagnol que j'ai traduit et qui doit paraître fin mars, chez Lemerre, illustré par Vierge [2]. Il trouverait, dit-il, le moyen de le faire passer auparavant dans la *Revue de Paris*. Je n'ai pu lui refuser de lui confier les bonnes

1. Dans l'édition BOWRING, « part VIII », p. 546.

2. *La Nonne Alferez* parut en effet dans la « Collection Lemerre illustrée ». Achevé d'imprimer le 13 mars 1894.

feuilles pour qu'il les lise. Mais je n'ai rien voulu conclure sans vous en aviser ; vous avez toujours été trop parfait ami avec moi pour que je veuille rien faire (même et surtout pour une question d'argent, et ce n'est que de cela qu'il s'agit pour moi en ce cas [1]) qui puisse vous être désagréable et vous déplaire. Il y a longtemps que je vous ai parlé de cette traduction de ce joli roman de cape et d'épée qui n'étant qu'une [2] traduction, ne vous avait pas semblé convenable pour la Revue, quoique *l'Abbesse de Castro*, etc., de Stendhal ne fût pas autre chose. Je vous conte ceci afin que vous ayez le loisir d'y réfléchir et je ne ferai rien, pour des raisons de sentiments que nous ne pouvons que seuls comprendre, sans votre entière approbation » [3].

Heredia se faisait scrupule de publier, dans la revue que l'éditeur Lévy venait de fonder, des pages dont il jugeait devoir la primeur à la *Revue des Deux Mondes*. Vers le même temps, il écrivait en effet à Brunetière, qui semblait devoir être appelé à la direction de sa Revue : « Ganderax est venu me demander des vers, et j'ai été bien aise de n'en pas avoir pour n'être pas contraint de lui mentir, ne voulant rien faire en dehors de vous ». Leur amitié datait de quelques années, à cette époque. Sans doute avait-elle commencé vers 1885, à l'occasion du *Romancero* publié cette année-là dans la Revue : le critique avait fait observer au poète une négligence de forme, que le poète s'était empressé de corriger. A la fin de 1887, Heredia lui avait confié le sort des *Trophées* qui allaient paraître dans la Revue : *Le Chevrier* (qu'il retirait au *Figaro* pour le joindre aux sonnets de la même veine), *Les Bergers*, *Epigramme votive*, *Epigramme funéraire*, *A Sextius* (qui avait déjà paru, six ans auparavant, dans *La vie moderne*). *Pour le vaisseau de Virgile*, *Médaille antique* ; et il l'avait pressé de veiller à l'ordre de ces poèmes : « Je vous demande pardon, mon cher ami, de tous ces détails méticuleux». Visiblement il s'adressait plus volontiers au secrétaire qu'à Charles Buloz, le directeur : « Je suis Espagnol et superstitieux, lui disait-il dans une lettre qu'il faut probablement dater de 1893, — et je préfère à Dieu mon saint » [4].

Brunetière profita de l'offre, si discrète et hésitante, du récit espagnol de son ami. Au reste, il savait bien que la prose de Here-

1. En ce cas *ajouté après coup*.

2. N'étant qu'une *à la place de* n'est qu'une *biffé*.

3. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre gratitude à la mémoire de Mme Brunetière qui a mis à notre disposition les papiers inédits de Brunetière.

4. La même année, Brunetière consacrait à Heredia, le 24 mai, une partie de son cours de Sorbonne.

dia n'avait pas moins de prix que ses vers. Sa traduction de la *Véridique Histoire* de Bernal Diaz, parue de 1877 à 1887, avait révélé de quelle trempe était cette prose, replongée aux sources du français du XVI^e siècle. Barbey d'Aurevilly avait jugé sa préface « d'un relief extraordinaire » et la plaçait « au-dessus de ses vers » [1]. Et *la Nonne Alferez* parut dans la livraison du 1^er mars 1894 de la *Revue des Deux Mondes*.

C'était une étrange et authentique histoire que celle de cette novice du XVII^e siècle [2], qui s'était enfuie de son couvent, pour s'embarquer en habit de mousse, courir le Nouveau Monde dans une bande qui guerroyait au Chili, gagner le grade d'*alferez* [3], puis, après maints coups de dague, était rentrée dans un couvent, d'où elle était partie encore pour de nouvelles équipées. Mais ce n'était pas la première fois qu'était présentée au public français les *Vida y sucesos de la Monja alferez doña Catalina de Araujo* (*Erauso*), *doncella natural de San Sebastian, escrita por ella misma.* Publiée coup sur coup en 1625 à Madrid par Bernardino de Guzman et à Séville par Simon Faxardo, la relation de cette vie « exaspérée » (comme disent les Espagnols) existait dans un manuscrit de l'historien Muñoz, sur lequel Joaquin Maria de Ferrer publia en 1829, à Paris, chez Jules Didot, son *Historia de la Monja alferez, doña Catalina de Erauso, escrita por ella misma.* Ce fut à cette version que la duchesse d'Abrantès emprunta le résumé qu'elle donna en 1836 [4]. Onze ans plus tard, Alexis de Valon en donna à son tour une paraphrase, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1847. Et il n'est pas sans intérêt de comparer la version d'Alexis de Valon à celle du poète des *Trophées*, parue dans la même revue à trente-sept années de distance. Deux époques de la revue et de l'hispanisme, deux âges du goût et de la couleur exotique s'y trahissent, et aussi deux systèmes tout contraires de traduction.

Heredia a voulu garder à ce récit, heurté et haché, son pittoresque fruste, son mouvement turbulent ; il l'enferme en quarante-quatre pages, le découpe en vingt-six chapitres, qui vont

1. *Poésie et Poètes*, 1906, p. 311-325. — Cf. Ibrovac, *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre*, 1923, p. 156.

2. Née en 1585, dit-elle au début de ses mémoires : « Naci yo doña Catalina de Erauso en la villa de San Sebastián de Guipuzcoa, en el año de 1585 » ; Ferrer cependant fixe sa date de naissance à 1571, et Alexis de Valon à 1592.

3. « Le grade d'*alferez* dans l'armée espagnole correspond à celui de sous-lieutenant en France ; mais à cette époque l'*alferez* était, à ce qu'il semble, enseigne ou cornette » (Note d'A. de Valon, 1847).

4. *La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal*, par M^me la duchesse d'Abrantès, et MM. Alexandre de Laborde, Charles Nodier, etc...

par bonds successifs, à l'image de cette existence vécue au galop et bride abattue. Alexis de Valon l'étend sur cinquante pages d'un texte serré, l'ordonne en six chapitres où les transitions sont ménagées, où des épisodes de fantaisie atténuent de fades gentillesses, la rudesse des événements ; il enveloppe d'euphémismes comme : « demoiselles d'équivoque tournure » les mots peu édifiants ; il fait observer, avec une indulgence gourmée, les audaces de langage de Catalina ; il ajoute des commentaires oiseux à des traits assez clairs d'eux-mêmes ; il avoue d'assez bonne grâce que son français ne rend pas l'énergie osée de telle injure espagnole. Heredia fait parler son héroïne à la première personne ; Alexis de Valon parle en son propre nom. Prenons, pour marquer l'opposition de cette concision vigoureuse et de cette élégance verbeuse, le même épisode rapporté par nos deux auteurs. Il s'agit du premier duel de la *monja*, devenue commis de boutique :

A. de Valon, p. 597.

« Une troupe de ces acteurs forains qui exploitent en tous pays, « à certaines époques de l'année, la curiosité des villes de pro- « vince, vint s'établir peu de temps après à Païta. Domingo, qui « passait pour un des élégants de la ville, n'eut garde de manquer « pareille fête. Un soir qu'il était, comme de coutume, assis tran- « quillement dans un coin de la salle, ce Reyes dont il se méfiait « vint se placer devant lui de façon à lui cacher la scène. Domingo « le pria poliment de se ranger un peu ; mais le garnement, pour « toute réponse, l'envoya au diable et lui répliqua brutalement « qu'il eût à le laisser tranquille ou qu'il lui couperait la gorge. « C'en était trop, et le faux commis, pâle de colère, se levant tout « à coup, dégaina sa dague. Par bonheur, des amis qui se trou- « vaient là se jetèrent sur lui, l'entourèrent, l'entraînèrent hors « du théâtre, lui apprirent que Reyes avait longtemps convoité « la place de commis qu'il occupait, et lui dirent de pardonner « quelque chose à l'amour-propre blessé. Domingo fit semblant « de les écouter, mais ce cœur indomptable ne pouvait pardon- « ner une pareille offense ; il était rempli de fiel et il attendait « impatiemment, presque avec délices, l'heure de savourer sa « vengeance. Cette heure sonna bientôt. Le lendemain, Reyes « vint à passer devant le magasin, et, apercevant Domingo au « comptoir, il cracha insolemment contre les vitres de la devan- « ture. Aussitôt Catalina s'empara d'une épée de son maître et « la ceignit : c'était la première qu'elle eût portée, mais depuis « elle ne marcha guère sans une bonne lame à son côté ; elle « essaya sur son doigt la pointe de sa dague et courut sur les traces

« de l'insolent. L'ayant rejoint sur la place, où il se promenait « avec un ami, elle l'aborda brusquement : — Eh ! señor Reyes ! « lui cria-t-elle d'une voix stridente. — Que voulez-vous ? reprit « l'autre, étonné de la pâleur du jeune commis. — Je veux t'ap- « prendre, dit-elle, comment on coupe la gorge aux gens. — Et, « tirant son couteau, elle le lui plonga dans la poitrine jusqu'au « manche. Le malheureux tomba, et le vainqueur avait à peine « eu le temps de se reconnaître, que deux alguazils survinrent qui « le saisirent au collet et l'entraînèrent vers la prison de la ville ».

Heredia, p. 127 :

« Qui m'eût dit que cette sérénité devait m'être si peu durable « et promptement suivie de si graves peines ! J'étais un jour de « fête à la comédie, assis à la place que j'avais prise, lorsque, sans « plus d'égard, un quidam nommé Reyes entra et se mit droit « devant, sur un autre siège si collé à moi qu'il m'empêchait de « voir. Je le priai de s'écarter un peu. Il répondit insolemment. « Je répliquai du même ton. Il m'enjoignit de sortir ou qu'il me « couperait la figure. Me trouvant sans autre arme qu'une « dague, je quittai le lieu, plein de rancœur. Quelques amis infor- « més du fait me suivirent et m'apaisèrent. Le lendemain, un « lundi, dans la matinée, tandis que j'étais occupé à vendre dans « ma boutique, le Reyes passa devant la porte et repassa. J'y « pris garde, fermai la boutique, saisis un couteau et, courant « chez un barbier, le fis passer à la meule et affiler en scie. Je me « mis une épée qui fut la première que je ceignis, et, voyant « Reyes qui se promenait avec un autre devant l'église, j'allai à « lui par derrière et lui criai : — Holà ! seigneur Reyes. — Il se « retourna, disant : — Qu'est-ce qu'on me veut ? — Celle-ci est « la figure qui se coupe, fis-je, — le balafrant avec le couteau « d'une estafilade à dix coutures. Il porta les mains à sa plaie, « son ami tira l'épée et me vint sus. J'en fis de même. Nous fer- « raillâmes et je lui entrai ma pointe par le côté gauche. Il tomba. « Je courus à l'église. Tôt après, le corrégidor, don Mendo de « Quiñonez, de l'habit d'Alcantara, y entra, me mena à la pri- « son (ce fut ma première) et me fit ferrer et mettre aux ceps. »

De même, Heredia a mieux deviné l'âme espagnole que son prédécesseur. En lui le sang des Heredia a bondi des passions à la fois sanguinaires et mystiques de son héroïne. Il comprend l'élan imprévu qui la ramène brusquement et passagèrement à sa soumission catholique : la même ardeur un peu folle qui a fait une

aventurière aurait pu faire une sainte. Alexis de Valon, au contraire, ne conte cet épisode qu'avec une réticence ironique. Il insinue une arrière-pensée équivoque dans la conversion de la *monja* ; il n'y voit guère qu'un jeu des circonstances ; il fait de toute cette scène une comédie, où le naïf évêque joue un rôle un peu ridicule, — tandis que Heredia y fait courir le frisson de la religieuse pécheresse, qui garde, dans son roman de sang et de mort, mais non point de volupté, une sorte de pureté farouche.

Tous deux sans doute, Valon et Heredia, s'arrêtent avec la même brusquerie que le manuscrit inachevé de leur aventurière. Mais Valon semble regretter cette coupure décevante ; Heredia, au contraire, y trouve une saveur de récit picaresque, cette impression de je ne sais quoi et d'attente insatisfaite où nous laissent Lazarille et le Buscan de Quevedo... Entre le pâle chroniqueur de 1847 et le conquistador de 1894, quel immense écart, — l'écart même qui sépare le romantisme déclinant du Parnasse triomphant et altier.

Pourtant, quand Brunetière s'avisa que la monja était déjà entrée dans sa revue depuis tant d'années, il eut un sursaut de directeur ombrageux, qui n'accepte que l'inédit. Il en parla à Heredia, et d'un ton sans doute assez vif pour que celui-ci se sentît obligé de se disculper sur-le-champ : sa réponse, en effet, est datée de deux heures du matin, un dimanche, et j'imagine qu'il venait de passer les heures de cette nuit à comparer son texte à celui de son lointain rival :

« J'étais bien sûr de moi, mon cher ami. Néanmoins vous m'a-
« viez fait peur. En rentrant, j'ai pris les « Chroniques et Nou-
« velles » de M. Alexis de Valon et j'ai relu Catalina de Erauso.
« Cela n'a pas le moindre rapport avec ce que j'ai publié dans la
« Revue qui est l'Histoire vraie, fidèlement traduite. L'autre est
« une adaptation ou plutôt une défiguration détestable où la
« Monja s'appelle Pietro (au moins Pedro !). Trois ou quatre
« aventures sont relatées de façon à peu près semblable, avec
« force agréments ridicules. Bref, on peut publier les deux textes
« en face l'un de l'autre. Je ne vous ai jamais donné la *Nonne*
« pour une œuvre originale, mais pour une traduction. C'est une
« version fidèle et vigoureusement écrite. La machine de M. de
« Valon n'est rien du tout.

« Il faut que vous soyez bien nerveux pour vous inquiéter de
« cela. Ne craignez rien. Personne d'ailleurs ne vous en parlera
« non plus que du petit résumé de Madame d'Abrantès qui a paru
« dans un vieux *Musée des Familles* et qui vaut mieux. Si on
« vous en parle (moi-même je vous l'avais dit) vous n'avez qu'à

« répondre [1] que vous avez publié l'*Histoire* complète qui est un « document curieux surtout parce qu'elle était traduite admira- « blement par moi. Et c'est la vérité. Ma version est une œuvre « d'art et c'est à ce titre qu'elle avait droit à être imprimée dans « la Revue. Relisez-la auprès de [2] la rhapsodie de M. de Valon « et dites-moi si ce n'est pas vrai. Vous pouvez dormir tranquille « comme votre ami qui vous serre la main. »

Désormais, la Nonne alferez sera la conquête incontestée du conquistador [3].

Pierre MOREAU.

1. Répondre, à *la place de* dire *biffé*.
2. Auprès de, à *la place d'* avec *biffé*.
3. V. A. Ferdinand Hérold, *La Nonne alferez*, *Mercure de France*, juin 1894, et Edouard Bonnaffé, *La Nonne alferez*, *Journal de Marseille*, 15 avril 1894.

CHRONIQUE

Une nouvelle publication d'esprit comparatiste : le *Journal of the History of Ideas.* — La *Revue de Littérature comparée* ne saurait manquer de signaler avec joie et de saluer avec confiance cette nouvelle revue américaine (College of the City of New York) dont le titre s'explique de lui-même, dont le programme comporte d'emblée l'affirmation suivante, qui a tout ce qu'il faut pour nous plaire :

« Les démarches de l'esprit humain, qui se manifestent dans l'histoire des individus ou des collectivités, ne suivent pas des canaux fermés, correspondant aux divisions établies des Facultés universitaires. Même quand ces mouvements, ou leurs moyens d'expression, ou les objets auxquels ils s'appliquent, sont en bonne logique divisibles en types distincts, de perpétuelles allées et venues les caractérisent. Et les idées sont ce qu'il y a de plus nomade au monde... »

On ne saurait mieux dire, et puisque M. O. A. Lovejoy, à qui est dû l'article-programme directorial auquel nous empruntons ces lignes, ne dédaigne pas l'humour, on lui aimerait voir citer, s'agissant de cette destinée migratoire des idées, la délicieuse boutade — si juste — de J. Chr. Lichtenberg : « L'un engendre l'idée, l'autre la baptise, le troisième lui fait des enfants, le quatrième la visite au lit de mort et le cinquième l'enterre ». Peut-être même, comme nous allons voir, y a-t-il, dans cet aphorisme, pour une « idéographie » qui serait trop sûre d'elle-même, un utile avis de relativité comparatiste [1].

1. Il est arrivé à M. Lovejoy, logicien exigeant et indifférent à l'usage établi de reprocher aux termes « littérature comparée », « comparative literature », etc., une ambiguïté que nous n'ignorons pas et qui permet encore à certains de croire que « comparer » saint Augustin et Confucius ou les deux George, Sand et Eliot, c'est de l'histoire comparative, ou de l'étude comparative. Rappellerai-je ici Matthew Arnold écrivant à sa sœur en mai 1848 : « How plain it is now, though an attention to the comparative literatures for the last fifty years might have instructed any one of it, that England is in a certain sense far behind the Continent » ?

Quoi qu'il en soit, en face de tant de publications qui plus ou moins ouvertement s'autorisent d'une nécessité ou d'une stabilité contestables, ou qui ne se soucient que de l'enveloppe la plus apparente des gestes humains, on a plaisir à suivre les premiers pas d'une Revue faite pour laisser tous leurs droits à la pensée et aux actions exercées ou subies par les esprits et incorporées par l'Histoire, par toutes les variétés de l'Histoire, puisque cet effet des idées a chance, de fait, de toucher toutes les activités humaines. A cet égard il est curieux — surtout pour un « Européen » qui aurait pris part au *Congrès d'histoire littéraire* de Budapest en 1931 — de voir le § 2 du manifeste défendre l'information historique, nullement destructive de la jouissance esthétique et souvent l'aidant à n'en pas douter — comme un élément de l'appréciation littéraire ou artistique. Peut-être faut-il dix ans à nos polémiques pour passer la mer, même sous les auspices d'un *International Committee*. Plus assurément, « il est des morts qu'il faut qu'on tue », et le désir d'apprécier « comme une brute » semble de ceux-là.

Il est aussi des moribonds qu'il faut laisser végéter pour le bénéfice de la démonstration du laboratoire : de ceux-là semble bien être, au gré de M. Lovejoy comme au nôtre, le « marxisme intégral » qui ferait sortir des simples conditions économiques les idées et leur séquelle, alors que l'établissement des « publics », résultat évident des modifications sociales, est un assez ample domaine où installer les derniers adhérents d'une doctrine discréditée.

En revanche, il est des vivants qu'il ne faut pas se lasser de ranimer sans relâche : l'auteur de *La Littérature* (livre II, chapitre Ier) ne peut manquer d'apprécier les exemples si justes, donnés ici, de l'interrelation entre notions intellectuelles et réalisations d'art ou de lettres. Le danger pourrait être dans une insuffisante discrimination entre les deux sens à attribuer au mot même d'*idées* dans la complexité des initiatives (1° systèmes cohérents de philosophie, de morale, etc. ; 2° thèmes d'inspiration qui, par essence indifférents à toute stricte logique, ne peuvent à distance être qualifiés, synthétiquement, que par un vocabulaire intellectuel) ; il pourrait être aussi dans l'éventuelle négligence de ce phénomène de *réfraction des idées* qu'on rencontre, à chaque pas, et qu'il est tout indiqué de rappeler sous les deux formes qu'au seuil et à l'issue des deux « siècles de raison » ou presque, l'Angle-

Il est probable que d'autres disciplines ayant pris le dessus, celle-ci a été négligée — avec son titre — par le monde anglo-saxon. On ne saurait manipuler les expressions existantes comme les définitions d'un *cross word puzzle*, et M. Lovejoy, employant *literature* (p. 5, avant-dernière ligne) dans un sens plus commode qu'orthodoxe, le prouve assez.

terre a données à ce phénomène. Bacon (*Nov. Org.*, Bk I, Aph. XLIX) :

« The human understanding is no dry light but receives an infusion from the will and affections ; whence proceed sciences which may be called « sciences as one would ». For what a man had rather were true he more readily believes... » etc.

Burke (*Reflections on the Revolution in France*) :

« These metaphysical rights derived from abstract ideas entering, into common life, like rays of light which pierce into a dense medium, are, by the laws of nature, refracted from their straight line... in the gross and complicated mass of human passions and concerns... such a variety of refraction and reflections, that it becomes absurd to talk... as if they continued in the simplicity of their original direction... »

Il va de soi que, seule, la connaissance des milieux « mentaux » et, dès lors, une certaine dose de réel « comparatisme » empêchera le danger qui résulterait d'un tracé trop rectiligne des actions idéelles. Il y paraît dès le premier numéro, plein de suggestions excellentes et d'articles solides, dont plusieurs ont leur titre dans notre *Bibliographie*, mais où une étude sur *Le byronisme dans le monde moderne* fait se retourner Edmond Estève dans sa tombe prématurée, étonne dans son Australie natale l'auteur d'une récente enquête sur *Carlyle et la pensée latine*, et déçoit plus simplement ceux qui ont vu le *dandysme* (et un peu *l'art pour l'art*) recueillir l'authentique héritage de la « révolte aristocratique ». Il y aurait de même un sophisme, évident quoique léger, à propos des idées de *nation* et de *patrie* examinées avec grand soin documentaire, à négliger soit les sens divergents de ces mots, soit l'existence de maint jingoïsme ou chauvinisme attestés autrement que par l'adhésion à une idée expresse [1].

Mais que sont ces réserves à côté du programme essentiel

1. Cf., à propos de p. 98 : « The word *patrie* was not common before 1750 », D. Fr. Camusat. *Histoire critique des Journaux*, Amsterdam, 1734, II, 212 : « On reproche encore à cet auteur (De Vizé dans le *Mercure Galant*) la partialité qu'il témoigne partout pour la France. On ne saurait disconvenir qu'il ne soit livré (*sic*) avec excès à l'amour de sa Patrie. Malheureusement ce défaut du *Mercure Galant* est le défaut de tous les pays. Mais, dira-t-on, si c'est une vertu dans un citoyen que d'aimer sa patrie avec excès, c'est un grand vice dans l'historien, qui doit toujours préférer l'exactitude et la vérité à l'amour aveugle de la patrie... » C'est toute une polémique, plus ou moins avouée et explicite, qui tournait autour de la chose, vers 1710.

amorcé par le *Journal of the History of Ideas* ? Que sont des taches légères, *Stendal* p. 29, *Hoelderlein* p. 124, au regard de tant de démonstrations, faites ou à venir, de ce « mouvement » des idées dont le matérialisme de certains voudrait dénier l'efficacité, ou — ce qui est pire — réduire le circuit à une faible émanation de la matière [1] ? Une fois de plus feu Léon Bourgeois pourrait dire, comme il écrivait au fondateur de la *Revue de Littérature comparée* en 1921, que « la méthode synthétique manifeste la solidarité dans les choses et doit déterminer la solidarité dans les esprits et dans les consciences... » Non sans raison, M. Lovejoy met au premier rang des sujets à étudier « l'influence des traditions et des écrits d'Europe sur la littérature, les beaux-arts, la philosophie et les mouvements sociaux des Etats-Unis » : encore un « cercle », non pas concentrique, ou excentrique, mais « sécant » qui suffirait à justifier à nos yeux une belle entreprise.

F. B.

La Littérature Comparée au Congrès de la Modern Language Association of America. — La littérature comparée, envisagée comme une discipline autonome, est encore l'objet de quelque défiance aux Etats-Unis, et peu de grandes universités comptent une section se consacrant en propre à nos recherches. Cela est dommage, dans un pays où la connaissance des langues étrangères est fort répandue dans les milieux savants, où la diversité des origines ethniques devrait orienter beaucoup d'esprits vers les problèmes de rapports et d'influences entre plusieurs cultures. Par la riche variété des éléments qui sont venus se fondre dans son « melting-pot », autant que par l'admirable organisation de ses bibliothèques, il n'est pas de peuple qui puisse, mieux que le peuple américain, étudier les relations des littératures scandinaves, slaves, sud-américaines, et même extrême orientales, avec les grandes cultures d'origine romane, anglo-saxonne ou germanique. Une certaine timidité chez les maîtres des études littéraires en Amérique, et l'existence de cloisons trop étanches entre les divers « départements » de langues modernes dans les universités, ont nui jusqu'ici au développement de ces études. L'expression peu heureuse de « Romance Languages and Literatures », qui fait croire à des rapports particulièrement

1. Je fais allusion à un article peu glorieux pour la corporation des historiens littéraires, où l'on démontre que Lamartine en 1848 était devenu le « pur Nordique »: il va sans dire que, dans de telles fariboles, l'« histoire des idées » est ramenée au-dessous de zéro.

étroits entre les littératures française, espagnole et italienne, sous prétexte que les trois langues ont une commune origine, n'a pas peu contribué à écarter la littérature française des littératures allemande, anglaise et même russe, avec lesquelles, depuis deux siècles, elle a entretenu des échanges autrement variés et féconds.

Aussi est-il particulièrement heureux que les professeurs américains de langues modernes, avec ce goût de la collaboration et cette sociabilité qui sont chez eux de si enviables qualités, se réunissent annuellement pour s'entretenir en commun de sujets érudits et échanger, en même temps que des collègues et des points de vue, de précieuses indications bibliographiques et autres. Le programme du Congrès qui s'est tenu, fin décembre 1939, à la Nouvelle-Orléans, comprend six groupes dénommés « Coopérative Literature ». Ce sont, dans l'ordre : Le roman en prose, la littérature populaire, les romans d'Arthur, la Renaissance, les relations littéraires anglo-françaises, et les relations littéraires anglo-allemandes. Parmi les communications lues à ce récent congrès qui touchent de près à notre discipline, nous relevons les suivantes :

Théorie.

Oberlé (Eug.). *A plea for a closer correlation of English and Romance literary studies.*

Peyre (H.). *André Gide et les problèmes d'influence en littérature.*

Relations générales.

Liepe (W.). *Friedrich Schiller und die Kulturphilosophie des 18. Jahrhunderts.*

Litzenberg (C.). *Anglo-Norse Literary relations in the nineteenth Century.*

Price (L.). *Desiderata in the study of Anglo-German influences in the XVIIIth century.*

Reid (J.). *Pio Baroja looks at the foreigner.*

Influences italiennes.

Guinn (J.). *Piccolomini's novel and Elizabethan prose-fiction.*

Mooney (E.). *Leopardi and James Thomson, B. V.*

Influences hispaniques.

Englekirk (E.). *Unamuno, critic of Spanish American Literature.*

Green (O.). *Spanish Culture in the New World ; a view of Mexico in* 1660.

Knowles (E.). *Don Quixote in England before* 1660.

Van Horne (J.). *Early histories of the Conquest of Mexico as literature.*

Influences françaises.

Adams (N.). *Victor Hugo as a romanticist in Spain.*
Baldensperger (F.). *English artistic Prose and its debt to French writers.*
Bennett (R.). *John Donne in France,* 1611-1612.
Frierson (W.). *The influence of French Naturalism in the Victorian novel.*
Moraud (M.). *Victor Hugo romantique en Angleterre.*
Rodrigue (E.). *French educators in the northern States during the eighteenth Century.*
Silin (Ch.). *Dumas and Hugo on the New Orleans stage.*
Tremblay (N.). *Jules Lemaître and John Erskine ; an influence.*
Zeydel (E.). *Victor Hugo as a romanticist in Spain.*

Influences allemandes.

Alewyn (R.). *Oesterreich und die deutsche Kultur.*
Arndt (K.). *Graf Maximilian von Leon, German mystic of Louisiana.*
Jantz (J.). *Will. Bentley and Christoph Daniel Ebeling.*
Moehlenbrock (A.). *Kotzebue and the New Orleans German Stage.*
Warfel (H.). *Charles Broxkden Brown's German sources.*

Influences anglaises.

Gutowski (A.). *Byron in Polish Literature.*

Influences slaves.

Coleman (A. P.). *Mickiewicz and the British reviewers.*
Klancar (B.). *Mickiewicz and the Slovenes.*
Kain (R.). *The literary reputation of Turgenev in England,* 1867-1906.

Au Congrès annuel de l'*American Association of Teachers of French,* qui se tenait à la même date dans la même ville de la Nouvelle Orléans, riche encore d'émouvants souvenirs de son passé français, quelques communications ont été lues, qui touchent aussi par quelque côté à nos études comparatives. Ce sont :

Durel (L.). *Les caractéristiques de la littérature louisianaise de langue française.*
Moraud (M.). *The first French explorations of Louisiana.*
Peyre (H.). *Présence de Racine, trois siècles après sa naissance.*
Philips (H.). *Spoken French in Louisiana.*

Tharp (J.). *The status of the teaching of French inthe United States.*

Un certain nombre de travaux en cours ont enfin été annoncés au Congrès de la *Modern Language Association.* Signalons quelques titres, en notant combien il serait souhaitable qu'une liste complète et systématique de ces projets d'études érudites fût établie chaque année par un comité de professeurs américains :

Bowe (F.) (St. Johns, Brooklyn) .*Racinein English Translation.*
Courtines (L.) (Queens University). *Bayle et Hume.*
— *Bayle and Spain and Portugal.*
Knowles (E.) (New York). *The identity of Thomas Skelton, first English translator of Don Quixote.*
Lichtenstein (B.). *Patriotism in French Literature of the XVIth Century.*
Merrill (R.) (Chicago). *Neo-Platonism in Renaissance French and Italian Literature.*
Monk (S.) (Northwestern). *The concept « grace » in seventeenth century Criticism.*
Sewer (G.) (Pennsylvanie). *A study of Cleopatra plays in the XVIth century.*
Smalley (V.) (Johns Hopkins). *The sources of Cotgrave's Dictionarie.*
West (D.) (Illinois). *Italian opera in England,* 1660-1740.
Wheatley (K.) (Texas). *Some XVIIth and XVIIIth century English adaptations of Racine.*
Willimas (A.) (Michigan State College). *Attitudes in modern Milton criticism.*

H. P.

Publications récentes. — A une époque où il est singulièrement malaisé de s'abstraire du cours des événements et de limiter ses curiosités au plan littéraire, il nous est agréable de signaler une application aux choses militaires de la méthode comparative. Nous venons de recevoir, en effet, le premier numéro de la *Revue internationale d'Histoire militaire comparée* dont le rédacteur en chef est notre ami M. Albert Depréaux, conservateur de la Bibliothèque et des Archives de la Fondation Thiers. Cette revue comble une lacune. « Depuis longtemps, écrit M. Depréaux, les historiens militaires des divers pays se plaignaient de n'avoir entre eux aucun point de contact. L'étude du « fait militaire » se trouvait donc, par cela même, circonscrite et réduite à n'évoluer que dans un cercle restreint, étroitement national. Pourtant, s'il est des faits entre lesquels il y a interdépendance historique, ce sont bien ceux qui découlent des institutions militaires et navales des

divers pays ; les armées ont eu les unes sur les autres des influences réciproques, que l'historien a le plus grand intérêt à pouvoir étudier impartialement. Si, par exemple, il est encore bien difficile aujourd'hui de connaître exactement quel est le pays qui fut le premier instigateur de telle tactique ou de telle discipline, ne serait-il pas intéressant d'obtenir sur ce point, sinon une certitude absolue, du moins des connaissances aussi proches que possible de la vérité. Il y a donc là un champ d'études, aussi vaste que peu exploré, qu'il est urgent de mettre en valeur.

Les institutions militaires ont réagi ou même conditionné maintes fois la vie économique et sociale des différents peuples et ont été, en retour, influencées par celle-ci dans de nombreux domaines. Comment faire progresser notre connaissance de ces faits, si l'historien, cantonné dans une étroite spécialisation nationale, borne à sa frontière tout son horizon ? »

Ce point de vue est le nôtre, appliqué à une perspective différente, sans doute, mais fondé comme le nôtre, sur le principe que « l'histoire est *une* et qu'on ne saurait, sans en fausser l'esprit, en exagérer ou en négliger la moindre partie. » Il y a un certain « cran » à vouloir mener à bonne fin, avec la collaboration de spécialistes étrangers, en temps de guerre, une telle entreprise. Mais ce premier numéro est encourageant, et nous y avons relevé des articles sur les comtes de Sparre, le comte Axel de Fersen, sur la grande guerre du Nord (1700-1721), qui nous ont instruit en nous ramenant à quelques-unes de nos préoccupations actuelles.

Les vivants et les morts. — Le Dr Albert A. Berg vient de donner, en souvenir de son frère, physiologiste éminent, quelques milliers de livres rares à la Bibliothèque publique de New York : un *Shakespeare* original est du nombre. De son côté, le Germanic Museum de l'université Harvard a reçu en dépôt une admirable collection de livres, surtout allemands, du XVIIIe siècle, formée par un ancien officier wurtembergeois, M. Von Faber du Faur, qui descend du fameux imprimeur Cotta par sa mère, et par ses aïeux paternels de la famille de Pibrac, l'auteur des *Quatrains moraux*.

Tandis que M. Edmond Jaloux parlait à Zurich de *Marcel Proust*, M. Jacques de Lacretelle redonnait à Genève, le 6 janvier, la conférence sur la *Destinée du roman français* qu'il avait faite en septembre au Pavillon français de l'Exposition de New York : où est le temps, cher à Lancelot, où le bon Huet, pour défendre à sa manière le genre du roman, faisait remarquer qu'après tout l'épopée antique avait satisfait aux mêmes curiosités humaines ?

« La nécessité d'être soi-même » serait, au gré du second de ces conférenciers, la clef du roman français d'entre deux guerres.

Travaux en cours.—M. Paul Renucci, professeur au Lycée de Toulouse, étudie en vue du doctorat ès lettres : 1° *Les survivances de la pensée antique dans l'œuvre de Dante* ; 2° *La légende de Troie en Italie au Moyen âge.*

A l'Université de Zagreb, Mlle Greta Janko et M. Nikola Pribitch préparent des thèses de doctorat, la première sur *Baudelaire en Croatie*, le second sur *La connaissance de la littérature yougoslave en France au XIXe siècle.*

M. Bousquet, professeur au lycée Voltaire à Paris, étudie en vue d'une thèse de doctorat ès lettres : *Le rêve dans le romantisme allemand, anglais et français.*

M. Jean Simon, agrégé de l'Université, va publier ses thèses de doctorat ès lettres : 1° *Hermann Melville, marin, métaphysicien et poète* ; 2° *La Polynésie dans l'art et la littérature de l'Occident.*

M. H. Le Maitre va publier comme thèse de doctorat *Essai sur le mythe de Psyché dans la littérature française.*

On ajoutera à cette liste celle des travaux en cours en Amérique annoncés plus haut.

Autour des Universités. — M. Craig La Drière, « junior fellow » de l'Université Harvard, vient d'être chargé, à la Catholic University de Washington (D. C.), d'un enseignement relevant officiellement du département d'Anglais, mais que son titre — *Théorie et histoire de la critique* — rattache nécessairement à nos études.

M. Jacques Grunberg prépare une thèse pour le doctorat ès lettres sur le poète russe *Valère Brioussov* (1873-1924).

Ouvrages reçus. — Aita (A.). *Regards sur l'Argentine.* Buenos Aires.

Baldensperger (F.). *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps.* Paris, Conard, 1940.

Baudouin (C.). *Carl Spitteler, Essai.* Bruxelles. *Les Cahiers du journal des Poètes*, 1938.

Broche (G.). *Quelques lettres de Pierre de Nolhac.* Alliance française, Gênes-Paris.

Bushee (A. H.). *Three centuries of Tirso de Molina.* Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press, 1939.

Carcassonne (E.). *Etat présent des travaux sur Fénelon.* Paris, Belles-Lettres.

Chérel (A.). *La prose poétique française.* Paris, L'Artisan du Livre, 1940.

Dario (Ruben). *Obras escogidas de Rubén Darío publicadas en Chile.* Tome I. Santiago de Chile, 1939.

[Id.]. *Escritos inéditos, recogidos de periódicos de Buenos Aires,* y anotados por E. K. Mapes. Instituto de las Españas en los Estados Unidos, 1938.

[Divers] Gomes-Robleda (J.), Basauri (C.), Nuñez (J. de J.), Martinez (A.), Argoytia (L.), Arguelles (B.), Benitez (J.), Martinez (L.), Rulfo (J. F.), Quiroz (A.). *Caracteristicas biologicas de los Escolares Proletarios.* Mexico, D. A. P. P., 1937.

[Idem] Bontempelli (M.), Marañon (G.), Morand (P.), Puccini (M.), Renoult (G.), Romains (J.), Sergent (E.), Valery (P.). *La Vida y la cultura en la Argentina.* Buenos Aires, Comision de Cooperacion intelectual.

Dumesnil (R.). *Chroniques, études, correspondance de Guy de Maupassant,* recueillies, préfacées et annotées par René Dumesnil, avec la collaboration de Jean Loize, et publiées pour la première fois avec de nombreux documents inédits. Paris, Grund.

Ezra (A. Ibn). *The Beginning of Wisdom. An Astrological Treatise.* Edité par Raphael Levy et Francisco Cantera. Baltimore, The Johns Hopkins Press.

Freud (S.). *Métapsychologie,* traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Anne Bermann, Paris, 1940.

Gracian (Baltasar). *El Criticon. Edicion crítica y comentada por M. Romera-Navarro.* Tomos II et III. Philadelphie, Univ. of Pennsylvania Press, 1940.

Grassi (Ch. R.). *Introduction à l'œuvre de Marcello Fabri.* Paris, La Cité Nouvelle.

Guérard (A.). *Preface to World Literature,* by Albert Guérard, professor of General and Comparative Literature, Stanford University. New York, Holt.

Mc Kee (K. N.). *The rôle of the Priest on the Parisian stage during the French Revolution.* Baltimore, The Johns Hopkins Press.

Mello Franco (A. Arinos de). *O Indio Brasileiro e a Revolução francesa. As origens brasileiras da theoria da bontade natural.* Rio de Janeiro, 1937.

Montchrétien (Antoine de). *Aman, a critical Edition,* by G. O. Seiver, assistant Professor of Romance Languages, University of Pennsylvania. Univ. of Pennsylvania Press.

Paléologue. *Aux portes du jugement dernier.* Elizabeth Féodorowna, Grande-duchesse de Russie. Paris, Plon, 1940.

PROSZWIMMER (K.). *A Francia Ifjuvsagi Irodalom a XVIII Szazadban és a XIX. Szazad Elejen.* Budapest, Bibliothèque de l'Institut français.

SEZNEC (J.). *La survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance.* The Warburg Institute, London.

SILIN (CH. I.). *Benserade and his Ballets de cour.* The Johns Hopkins Studies in Romance Literature and Languages, Extra Volume XIV, 1940.

SPITZER (M.). *Les Juifs de Balzac.* Budapest, Bibliothèque de l'Institut français.

WOOLF (H. B.). *The old germanic principles of Name-giving.* Baltimore, The Johns Hopkins Press.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date 1939 *après chacun des titres ci-dessous.*

Théorie.

ANAGNINE (E.). Il concetto del Rinascimento. *Romana*, mai-juin.

DAVIES (G.). Biography and History. *Modern Language Notes*, mars 1940.

FORD (F. M.). *The March of Literature : from Confucius to Modern Times.* London, Allen and Unwin.

FOSSI (P.). Giudizio critico e interpretazione artistica. *Lettura*, oct.

GUÉRARD (A.). *Preface to World Literature.* New York, Henry Holt, 1940.

KENÉZ (E.). *Le problème du style dans la critique romantique* (1815-1830). Budapest, Bibliothèque de l'Institut français.

ROSSI (J.). De Sanctis' Criticism : Its Principles and Methods, *P. M. L. A.*, juin.

SPITZER (L.). Etude ahistorique d'un texte : Ballade des Dames du temps jadis. *Modern Language Quarterly*, mars 1940.

Genres littéraires, motifs, thèmes et types.

[AN.]. XVIIth Century Faith : The Poetry of sentimentalism. Religion without the sense of Sin. *Times Litt. Suppl.*, 20 janvier 1940.

BORDEAUX (H.). La Famille dans l'œuvre de Paul Bourget. *La Revue Universelle*, mars 1940.

COWDRICK (R. E.). *The early reading of P. Bayle.* New York.

DUBLY (H. L.). *L'idée gœthéenne des « Cavaliers de Dieu ».* Saint-Etienne. Les Amitiés.

Engel (C. E.). Du Chasseur de Chamois au Guide. *Les Alpes*, janvier 1940.

Illyès (G.). La symbolique de la chanson populaire hongroise. *Nouvelle Revue de Hongrie*, sept.

Halstead (F.). The Attitude of Lope de Vega toward Astrology and Astronomy. *Hispanic Review*, juillet.

Hansen (J.). *Le sentiment de la nature et l'inspiration poétique.* Luxembourg, Les éditions des Cahiers Luxembourgeois.

Hollis (Ch.). Romanticism and the Freedom of Man, *The Tablet*, 27 janvier 1940.

Jordan (I.). Don Quijote. *Revista fund- regale*, avril.

Jourda (P.). L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. *Revue des Cours et Conférences*, Déc. 1939-15 mars 1940.

Limares (F. W.). El Teatro francés contemporáneo, *Anales de la Universidad de Chile*, 1938.

Lopez-Celli (F.). *Il romanzo storico in Italia : Dai Prescottiani alle odierne vite romanzate.* Bologna, Cappelli.

Mc Kee (K. N.). *The rôle of the Priest on the Parisian stage during the French Revolution.* The Johns Hopkins Press.

Messières (R. de). La guerre et les relations internationales dans les Fables de La Fontaine. *French Review*, fév. 1940.

Mirambel (A.). L'évolution du roman dans la Grèce contemporaine : les problèmes et les origines du roman néohellénique, *Revue des Cours et Conférences*, 30 janvier 1940.

Nethercot (A. H.). *The Road to Tryermaine ; a Study of Coleridge' « Christabel ».* Cambridge University Press. [Thème romantique du vampire.]

Proszwimmer (K.). *A Francia Ifjuvsagi Irodalom a XVIII. Szazadban és a XIX. Szazad Elején* [La littérature enfantine en France au xviii^e^ et au xix^e^ siècle]. Budapest, Bibliothèque de l'Institut français.

Roncaglia (A.). Madame de Staël o dell' Entusiasmo, *Convivium*, 31 décembre.

Schiaki (I.). *Il problema dello Stato nel pensiero del Rousseau.* Florence, Sansoni, 1938.

Seznec (J.). *La survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance.* The Warburg Institute, London.

Shortliffe (G.). Populism in the Novel before Naturalism. *P. M. L. A*, juin.

Silin (Ch. I.). *Benserade and his Ballets de cour.* The Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and Languages, Extra Volume XIV, 1940.

Spitzer (M.). *Les Juifs de Balzac.* Budapest, Bibliothèque de l'Institut français.

Sticco (M.). *La poesia religiosa del Risorgimento.* Milano, Vita e Pensiero.

Trew (C. G.). *The Story of the dog and his uses to mankind.* London, Methuen.

Taylor (A.). The Themes common to English and German Poetry. *Modern Language Quarterly*, mars 1940.

Zellers (G.). *La Novela histórica en España*, 1828-1850, New York, Inst. de las Españas, 1938.

Relations générales.

Baer (L.). Rilke and Jens Peter Jacobsen, *P. M. L. A.*, déc.

Bang (C. K.). Haller and Wieland, *Modern Language Notes*, février 1940.

Besso (H. V.). Dramatic Literature of the Spanish and Portuguese Jews of Amsterdam in the XVIIth and XVIIIth centuries, V. *Bulletin Hispanique*, oct.-déc.

Bianquis (G.). Les écrivains allemands et la Révolution française, I, II, III. *Revue des Cours et Conférences*, juin-juillet.

Courtney Tarr (F.). Romanticism in Spain and Spanish Romanticism, *Bulletin of Spanish Studies*, XVI.

Coutinho (B. X. C.). *Bibliographie franco-portugaise.* Porto.

Gonçalves Rodrigues (A.). A Correspondência cientifica do Dr Sacchetti Barbosa com Emmanuele Mendes da Costa, Secretário da Sociedade Real de Londres, *Biblos*, 1938.

Goriely (B.). Boris Pasternak et la poésie soviétique. *Yggdrasill*, 25 mai.

Grillon de Gouix (P.). Chateaubriand, ministre de France à Berlin. *Revue Univ.*, 15 janvier 1940.

Hayens (K. C.). Gœthe and English letters, *German Literature and Letters*, III, 3.

Ionescu (C.). Iulia Hasdeu si catina poeti italieni. *Studii italiene*, 1938.

Lanoire (M.). Un Anglo-Français, Georges du Maurier, *Revue de Paris*, 15 mars 1940.

Looten (C.). Érasme et ses amis de St-Omer, Courtebourne, Tournehem et Hames, *Bulletin du Comité flamand de France*, avril-juin.

Mc Nair (L.). Balzac and Huxley, *The French Review*, mai.

Marcu (A.). Un motiv din Tasso în Tiganiada lui Budai Deleanu, *Studii Italiene*, 1938.

[Idem]. Un Arioste inconnu annoté par Malherbe. Extrait des *Mélanges Drouhet*. Bucarest, 1940.

Maynial (E.). Balzac et Casanova, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, oct.-déc. 1938.

Meozzi (A.). La poesia umanistica italiana nella lirica volgare di Europa : sec. XVI-XVII. *Rinascita*, juin.

Naudris (G.). The Earliest contact between Slavs and Roumanians, *The Slavonic Review*, juillet.

Umphrey (G. W.). Fifty years of Modernism in Spanish- American Poetry. *Modern Language Quarterly*, mars 1940.

Willey (B.). *The XVIII*th *Century Background.* London, Chatto and Windus.

Influences italiennes.

Battistini (M.). Documenti italiani nella biblioteca universitaria di Leida. *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. CXIV, fasc. 2-3.

Beall (Ch. B.). *Un Italofilo americano di cent'anni fa : R. H. Wilde.* Istituto italiano d'arti grafiche, Bergamo.

Bertoni (G.). Umanisti portoghesi a Ferrara. *Giornale storico*, fasc. 3-4.

Croce (B.). La *Merope* de Pomponio Torelli et l'*Andromaque* de Racine. *Revue des Et. It.*, oct-déc.

Ferrante (G.). L'opera di Lionello Fiumi nella critica dell' America latina. *Dante*, nov. déc.

Fiumi (L.). Italianismo e Italianisti nel Belgio. Tirage à part, extrait de *Il libro italiano.*

Forkey (L. O.). Montaigne's trip to Italy. *The French Review*, décembre.

Gerace (G.). Lingua e cultura letteraria italiana in Francia dal Rinascimento ai nostri giorni (suite). *Romana*, 4.

Gillet (J. E.). A Note on the « Lazarillo de Tormes » [Influence du Novellino de Masaccio et d'un *Liber Vagatorum* flamand de 1547], *Modern Language Notes*, février 1940.

Kohler (E.). Lope et Bandello, *Hommage à Ernest Martinenche.*

Lemmi (F.). *La Riforma in Italia e i riformatori italiani nel secolo XVI.* Milano, Istituto per gli studi di politica internazionale.

Machado Santos (M.). Verney contra Genovesi. Apontamentos para estudo do « De re logica », *Biblos*, 1938.

La Vecchio Musti (M.). La diffusione dell'opera pirandelliana all'estero. *Romana*, mai-juin.

Munro (D.). An unrecorded play by Dumas ? The Venice of the Doges. *Times Literary Supplement*, 6 avril 1940.

Parducci (A.). Motivi italiani nel romanzo picaresco spagnuolo, *Convivium*, 30 juin.

Pellegrini (C.). Il contributo italiano agli studi nel campo delle litterature moderne. Estratto dell'opera : *Un secolo di progresso scientifico italiano*, Rome, Soc. ital. per il progresso delle Scienze.

Pratt (R. A.). Chaucer's Shipman's Tales and Sercambi, *Modern Language Notes*, février 1940.

Influences espagnoles

Bertini (G. M.). Lo libre de Amic e Amat di Ramon Llull in una versione Castigliana inedita del sec. XVI°, *Bulletin hispanique*, avril-juin.

Gates (E. J.). A Nineteenth Century English Translator of Góngora, *Hispanic Review*, juillet.

Hainsworth (G.). Notes supplémentaires sur Lope en France (xviii^e^). *Bulletin Hispanique*, oct.-déc.

Thomas (R.). Cervantes et Flaubert, *Les langues néo-latines*, avril-juin.

Influences portugaises.

Parreaux (H.). Précisions sur les séjours de William Beckford au Portugal. *Bulletin des Etudes portugaises*, déc.

Influences françaises.

Carrare (M.). Ady à Paris, *Nouvelle Revue de Hongrie*, janv. 1940.

Cedeyco (J.). *German Criticism of Anatole France*. Abstract of Ill. Diss., Urbana.

Cidade (H.). José-Xavier Valadares e Souza (La critique néo-classique française, avant la fondation de l'Arcadie) (*Bulletin des Etudes portugaises*, déc.

Connely (W.). Chesterfield's son and grandsons [Relations franco-anglaises au xviii^e^ siècle], *Times Literary Supplement*, 11 nov.

[Id.]. *The True Chesterfield*, London, Cassels.

Decamps (J.). Hazlitt et Napoléon. *Etudes napol.*, sept.-oct.

Dontchev (N.). Racine en Bulgarie. *L'Essor Bulgare*. Sofia.

GABRIEL (A.). Etudiants hongrois dans le Paris du Moyen Age. *Nouvelle Revue de Hongrie*, mars 1940.

HANSEN (J.). *La contribution des professeurs luxembourgeois aux études littéraires françaises*. Eich, éditions : « Journal des professeurs ».

HARRIS (J.). Can the study of French Literature survive in America ? *The French Review*, décembre.

LLOYD-GILBERT (D.) et POPE (R.). The Cowper Translation of Mme Guyon's Poems. *P. M. L. A.*, déc.

MATSUO (K.). Les auteurs français au Japon depuis la Restauration de Meiji. *France-Japon*, I, II, III, janvier, février, mars 1940.

MAZEAUD (L.). L'œuvre française de collaboration intellectuelle au Japon. *France-Japon*, nos 43-44.

PETRONIO (G.). De Sanctis e Quinet. *Romana*, mai-juin.

PILON (Ed.). Un Polonais à la Cour de Henri IV. Jacques Sobieski. *Mercure*, 1er décembre.

PIZZAGALLI (A. M.). Il duello di Lodovico nei *Promessi sposi* e un passo di Racine. Extrait de *Rendiconti*, Reale Istituto lombardo di Scienze e Lettere, 1939-40, I.

THÉRIVE (A.). Deux poèmes parisiens d'André Ady. *Nouvelle Revue de Hongrie*, mars 1940.

TORMIC (J.). A. G. Matos et la littérature française. *Annales de l'Institut français de Zagreb*, avril-juin.

WARNIER (R.). La célébration du tricentenaire de Racine à Lisbonne. *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 janvier 1940.

YVON (P.). *L'influence de Flaubert en Angleterre*. Caen, Caron.

Influences anglaises.

[AN.]. Shakespeare in France. *Times litt. Supp.*, 21 octobre [à propos de la trad. de M. Messiaen].

[AN.] Heroic Poets of the Gael : Ossian and his Legends. *Ibid.*, 9 mars 1940.

DUSAN Stojanović. Anglo-Yugoslav cultural relations. *The Contemporary Review*, févr. 1940.

GRUBBS (H. A.). An early French adaptation of an Elizabethan Comedy : J. B. Rousseau as an imitator of Ben Jonson. *Modern Language Notes*, mars 1940.

Niess (R. J.). A little-known Spanish translation of Pope's *Essay on Man. Hispanic Review*, 3.

Osborn (M.). *Rousseau and Burke.* London, Milford.

Petter (G. B.). *George Meredith and his German critics.* London, Witherby.

Rice (H. C.). En marge de quelques traductions de Kipling. *Etudes anglaises*, oct.-déc.

Scott (G.). *The Russels in Bloomsbury*, 1669-1771. Cape, Londres [Relations franco-anglaises aux xvii^e et xviii^e siècles].

Influences allemandes.

Morgan (B. Q.). *A critical bibliography of German Literature in English Translation*, 1481-1927, with Supplement embracing the Years 1928-1935. Seconde édition, London, 1938.

Muir (P. H.). Goethe's Faust. *Times lit. supp.*, 14 et 21 octobre.

Kocker (P. H.). The Eenglish « Faust Book » and the date of Marlowe's « Faustus ». *Modern Languages Notes*, févr. 40.

Teodoroff (E. K.). *Deutsche Einflüsse auf Pentscho Slawejkoff*, Diss., München.

Influences helvétiques.

Engel (C. E.). Le Comte Suisse et l'Abbé Prévost, *Journal de Genève*, 27 février 1940.

[Id.]. John Robert Cozens et la Suisse. *Ibid.*, 17 mars 1940.

Influences scandinaves.

Wright (H. G.). Defoe's Writings on Sweden. *Review of English Studies*, janv. 1940.

Influences slaves.

Muchnic (H.). *Dostoevsky's English Reputation.* Northampton, Mass.

Influences hongroises.

Hadrovics (L.). Die ungarischen Vorlagen eines alten Kroatischen Dichters. *Archivum Europae Centro-orientalis*, tome V, fasc. 1-4.

Rez (H.). Ungarn als Vermittler der westlichen geistigen Strömungen nach Süden und Südosten. *Ibid.*

Influences sud-américaines.

Mello Franco (A. Arinos de). *O Indio brasileiro e a Revolução francesa. As origens brasileiras da theoria da bondade natural.* Rio de Janeiro, 1937.

Luna (J. L.). Max Nordau, amigo de las letras hispanoamericanas. *Revista Iberoamericana*, mai.

Influences nord-américaines.

Morandi (C.). G. Compagnoni e la Storia dell'America. *Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa*, fasc. 3.

Pierson (G. W.). *Tocqueville and Beaumont in America*, Oxford University Press.

Roz (F.). Tocqueville en Amérique et son actualité. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1940.

Influences orientales.

Claudel (P.). Trois poèmes japonais et une lettre. *France-Japon*, 45.

Brachfeld (A.). Jorge Tulio Roya, japonisant latino-américain. *France-Japon*, avril.

Dehérain (H.). Les établissements d'enseignement et de recherche de l'orientalisme à Paris. *Revue int. de l'enseignement*, 15 juillet, 15 octobre.

Fenn (W. P.). R. H. Stoddard's Chinese Poems. *American Literature*, janvier 1940.

Grandmaison (R. de). Au souvenir de Lafcadio Hearn. *France-Japon*, 43-44.

Meyerson (Harold). Note on the Etymology of Names in Voltaire's « Zadig ». *Modern Language Notes*, déc. 39 [origines arabes].

Nykl (A. R.). La elegia árabe de Valencia. *Hispanic Review*, janv. 1940.

[Id.]. L'influence arabe andalouse sur les troubadours. *Bulletin Hispanique*, oct.-déc. 39.

Palencia (A. G.). Huellas islámicas en el carácter español, *Hispanic Review*, juillet.

Tanigawa (T.). Orient et Occident. *France-Japon*, n° 45.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Victor Michel. — **Lettre de Sophie de La Roche à C. M. Wieland.** Berger-Levrault, Nancy-Paris, 1939, in-8°.

Au mois d'août dernier, je recevais de M. Victor Michel, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, un ouvrage qui avait pour titre : *Lettres de Sophie La Roche à C. M. Wieland, précédées d'une étude sur Sophie La Roche.* Je connaissais le livre très pénétrant que M. V. Michel a consacré à Wieland : *C. M. Wieland, la Formation et l'Evolution de son esprit jusqu'en* 1772 [1]. Mon attention, d'autre part, avait été précédemment attirée sur Sophie La Roche par la descendante d'une de ses belles-filles, qui avait mis à ma disposition une correspondance fort intéressante [2]. C'est donc avec beaucoup de curiosité que je commençais la lecture de l'ouvrage de M. V. Michel, quand les événements de septembre l'interrompirent brusquement. Je viens de la reprendre pour me reporter vers un temps où les rives du Rhin, transformées aujourd'hui en camps retranchés, offraient au contraire un terrain favorable à l'échange de pensées d'une élite souvent très cosmopolite.

L'étude importante, riche de renseignements, que M. V. Michel a placée en tête de son ouvrage, nous ramène tout de suite à ce XVIII^e^ siècle aussi sentimental que rationaliste, dont Sophie La Roche est bien représentative. Est-il besoin de rappeler le rôle qu'elle joua dans la société cultivée de son temps ? Ses salons à Ehrenbreitstein et à Offenbach sont restés célèbres. Il n'est guère d'écrivain allemand en renom qui ne les ait fréquentés. Elle fut par le mariage de sa fille Maximiliane la grand-mère de Clemens Brentano et de Bettina ; elle devint aussi l'aïeule de Savigny et d'Achim von Arnim. Elle composa elle-même des romans et des contes, des œuvres pédagogiques et des récits de voyage qui lui firent une renommée littéraire. Son roman le plus connu, *Mademoiselle de Sternheim,* est très judicieusement présenté par M. V. Michel dans son *Etude sur Sophie La Roche.*

1. Paris, Boivin, 1938.
2. Voir *Revue germanique*, 1920 et 1921.

Elle avait été, dans sa jeunesse, fiancée avec C. M. Wieland, son cousin, de deux années plus jeune qu'elle. Elle renonça à ce mariage pour épouser, suivant la volonté de son père, en 1753, Michel Franck de La Roche, conseiller de l'Electorat de Trèves. Mais elle resta toujours pour Wieland une amie dévouée.

Les lettres que nous apporte M. V. Michel nous éclairent sur les rapports de Sophie La Roche avec Wieland. Elles vont de 1759 à 1784. Elles sont très souvent écrites en français et l'auraient toujours été si Wieland n'avait pas insisté pour qu'elle écrive aussi en allemand, par une sorte d'exercice d'entraînement. Sophie La Roche s'exprimait avec plus de spontanéité en français : « Tout ce que j'ai à vous dire, tout ce que j'éprouve pour vous, écrivait-elle le 18 mars 1770, est du domaine des termes français, et je suis obligée de traduire ; c'est ce qui rend mes letttres (en allemand) si sèches et si froides ». Sa correspondance prouve que leurs relations furent toujours cordiales malgré des sautes d'humeur fréquentes chez Wieland. « On relève dans les billets particulièrement nombreux en 1769-1771, nous dit M. V. Michel, la sollicitude émue et attentive de Sophie pour la santé et le bien-être de son ami, son attachement à sa famille, son empressement à le servir, son admiration pour ses œuvres, son souci de son avenir. Wieland est associé à tous les détails de la vie mondaine et politique du Conseiller de l'Electeur de Trèves ; il est le confident des premières combinaisons littéraires de Sophie, et tout en se prêtant de bonne grâce à la pétulance exigeante et romanesque de sa cousine, il peut s'appuyer sur l'intelligence robuste et pratique de La Roche, qui le soutient dans sa lutte contre les intrigues cléricales. » Et voici le portrait finement tracé par M. V. Michel de la personnalité de Sophie La Roche, telle qu'elle se dégage de ses lettres :« Ne serviraient-elles qu'à animer cette physionomie féminine, d'un charme si prenant que bien peu lui résistèrent, charme fait de douceur résignée, de bonté active et de suave sensibilité, d'ardeur intellectuelle, d'enthousiasme moral toujours prêt, d'une inlassable curiosité des autres et d'une recherche un peu théâtrale de l'effet..., ces lettres mériteraient d'être connues ».

Remercions M. V. Michel de les avoir publiées, elles présentent vraiment l'intérêt qu'il leur accorde. Les originaux se trouvent à la Bibliothèque de Dresde. Elles ont été utilisées déjà (notamment par Franz Muncker et Bernhard Seuffert), mais elles n'avaient pas encore été imprimées. M. V. Michel a le très grand mérite de les avoir fait sortir de l'ombre où elles étaient enveloppées, et on ne saurait mieux les présenter qu'il ne l'a fait dans son ouvrage. Il met en tête de cette publication une étude approfondie non seulement sur Sophie La Roche, mais sur le cadre de cette

correspondance, sur le milieu auquel les lettres font allusion ; il accompagne chaque lettre de notes propres à faciliter l'intelligence du texte. A la fin de son livre il donne une excellente bibliographie concernant non seulement les œuvres de Sophie La Roche mais aussi sa correspondance. Il indique dans quelles bibliothèques se trouvent les principaux recueils des lettres encore inédites de Sophie. Il rappelle les livres et revues où ont déjà paru des lettres de Sophie ; il présente les différentes études biographiques et critiques qui ont déjà été publiées à son sujet.

Nous avons là un apport précieux à la connaissance de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Ce travail fait honneur au germanisme français qui n'a rien à envier à l'érudition allemande et qui a souvent manifesté dans ses recherches autant de largeur de vues que d'intelligente pénétration.

J. Dresch.

Marguerite Mespoulet. — **Images et Romans.** Société d'édition *Les Belles Lettres*, Paris, 1939.

Le petit livre de Mlle Mespoulet va singulièrement au delà des limites que semble lui assigner son titre, et l'on dirait qu'il enveloppe d'une secrète pudeur le prolongement de ses perspectives et de sa résonance ; il y a là un indice du caractère intime dont témoigne le jugement de l'auteur, et rien ne peut toucher davantage.

Sans doute, Mlle Mespoulet avec autant d'érudition que de grâce fait l'historique des échanges de la lithographie et de la littérature française durant le XIXe siècle, en marquant combien l'estampe a été la plus généreuse ; mais cette étude ne s'arrête pas au simple recensement de son domaine ; comme si elle se laissait emporter par le poids des richesses acquises en cours de route, elle parvient à reconnaître cette activité du génie qui réussit à saisir la vie avec des images ou avec des mots.

Dès le début de la Restauration, la lithographie développe son prodigieux essor. Elle montre tout et de toutes les manières. Elle atteint tout le monde, et elle devient plus qu'une mode, une passion. Aux écrivains, elle offre un plaisir, et bien davantage, une matière, une leçon et un plan, dont Balzac sait s'imprégner et profite le plus avidement.

Un flot d'estampes nourrit et attise les imaginations ; Balzac y trouve une source inépuisable de documents sur les costumes et les mobiliers, les intérieurs, les métiers et les mœurs, la société,

et c'est ainsi qu'il peut composer tant de scènes se déroulant dans des milieux dont il n'a pas la connaissance directe.

La leçon qu'enseigne la lithographie tient dans le fait même de regarder, et de regarder d'une façon *qui sert* dans l'observation, avec l'extrême variété de ses modes. Autant d'artistes lithographes, autant de regards différents les uns des autres. Le champ de cette vision contient toutes les délicatesses de la sensibilité aussi bien que l'accueil d'une nature harmonieuse ou tourmentée, la pitié pour les êtres comme une implacable ironie.

Il contient aussi tout le comique de l'existence, et par la force du rire, le rayonnement de la lithographie s'est étendu au delà des frontières françaises ; Thackeray et Douglas Jerrold s'amusèrent aux vitrines des marchands d'estampes, et c'est là que devait naître l'idée du *Punch* ou *Charivari* de Londres dont le rôle fut par la suite si considérable dans le monde anglo-saxon.

Mais la lithographie offre mieux encore. Par ses images saisies sur le vif, elle met en valeur un grand nombre de détails qui sont vrais, et elle construit un cadre, elle donne l'atmosphère complète de la vie, elle définit un plan tout prêt pour l'invention. A cette école, Balzac, qui est un visuel, se cultive et s'agrandit. Dans chacun de ses romans, il trace une série d'estampes littéraires, auprès desquelles, comme auprès des lithographies, le « réalisme » des Champfleury et des Duranty n'est que pauvreté.

Et c'est Balzac qui donne la clef de cette influence si féconde : chez lui, de même que dans les estampes, les personnages sont à la fois des êtres vivants et des types représentatifs.

Ceci conduit M^lle^ Mespoulet aux pages capitales de son ouvrage, celles où les rapports fondamentaux du réel et de l'art sont évoqués, celles également où l'auteur engage sa personne et son profond parti.

La lithographie fait le point entre la vie et la littérature. Elle établit le passage du concret à l'abstrait. Elle est la forme intermédiaire, l'étape directrice sur l'échelle des décantations que traverse la vie pour arriver à l'état pur, fixé par le romancier.

Nous découvrons là une des voies les plus révélatrices de la création, et nous pouvons supposer dans d'autres aspects de celle-ci des démarches analogues.

Cette alchimie est reine du monde poétique.

Grandville, explorateur du merveilleux, transforme les hommes en animaux et ouvre le domaine de la féerie à Lewis Carrol et à Tenniel, auteur et illustrateur de *Alice in Wonderland* et de *Alice Through the Looking Glass*. Les incantations du mystère et l'attrait des bas-fonds, qu'illustrent Traviés ou Gavarni, retentissent depuis *Les Treize* de Balzac jusqu'aux écrivains de notre

temps. Et comme si l'image se prolongeait déjà vers la littérature, les textes qui soulignent quantité d'estampes libèrent la langue, laissent éclater la rencontre imprévue et significative de mots jouant sans contrainte et précèdent de loin les tentatives de surréalisme de 1924.

Mais l'exemple le plus frappant de ce processus inventif est celui de la lithographie s'emparant de l'épopée napoléonienne pour établir la légende de l'Empereur. La littérature ensuite, — et ici il faut encore citer Balzac, — se remplit de ces images, et elle dégage le caractère « sacré » de Petit Caporal et de ses gestes. Au terme d'un circuit parfait, il ne reste plus à la foule qu'à fondre ses souvenirs du héros avec les œuvres qu'on lui offre et le mythe est créé.

Ainsi la vie arrive-t-elle à une forme absolue.

Cet absolu, il frappe dans toutes créatures vivantes ou dans toutes choses décelées, comme il frappe dans le demi-dieu. Il est dans les images modestes de la lithographie, comme dans les chants inéluctables de Baudelaire, de Rimbaud ou de Claudel. Il est la part livrée du réel, « la vérité qui se déclare ».

Mlle Mespoulet aboutit à un point métaphysique ; nous souhaitons qu'un jour elle s'engage dans la voie dont son livre indique le premier pas.

Blaise Allan.

Hans Gebser. — **Rilke und Spanien**. Ed. Oprecht, Zurich. New York, 1940.

Après les travaux de Brutzer, Bauer, Goertz et de Salis, l'étude des influences étrangères sur l'œuvre de Rilke semblait être épuisée. Et voici que ce petit livre vient de nouveau attirer notre attention sur le voyage espagnol du poète. Non pas que jusqu'ici ce voyage et ses conséquences aient été méconnus ; mais tout simplement, on ne leur assignait pas la grande place que, d'après M. Gebser, ils devraient tenir dans l'œuvre du poète des *Elégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée* ; et, notamment, on ne distinguait pas dans ces œuvres une marque analogue à celle que le voyage en Russie avait laissée dans *Malte* ou dans le *Livre d'Heures*.

Rilke lui-même, qui s'est, à plusieurs reprises, longuement étendu sur les diverses influences qu'il avait subies au cours de sa vie, n'a jamais laissé de souligner l'importance de ce voyage. Et longtemps après, dans les Alpilles de Provence ou même à

Muzot, la « nostalgie fiévreuse » du ciel espagnol continuait de le hanter. En terminant les *Elégies*, il dira la « grande influence » que l'Espagne a eue sur cette œuvre, comme sur les *Sonnets*. Dans une lettre à une jeune fille (1922), il citera, en parlant de ses voyages, « Tunis, Alger et l'Egypte, la Provence française et, enfin, l'événement le plus important depuis la Russie et l'inépuisable Paris : l'Espagne, où j'ai passé tout un hiver (1912)... » Il se proposait même d'y retourner, en compagnie de M^{me} Lou Albert-Lazard, qui l'avait, jadis, guidé en Russie.

Dans un premier chapitre, l'auteur nous dresse l'inventaire spirituel du poète et, surtout, analyse son attitude devant le problème de la mort. Il nous montre ensuite comment le désir d'entreprendre ce voyage, de vague tout d'abord, devint peu à peu irrésistible.

Rilke fit, aux environs de 1902, la connaissance du peintre Ignazio Zuloaga, dont il admirait déjà l'œuvre et sur lequel il avait l'intention d'écrire un livre, qui aurait fait pendant à l'étude sur Rodin.

Plusieurs lettres inédites, adressées par le poète au peintre, figurent d'ailleurs à la fin de ce volume. Elles sont reproduites dans leur texte original français et fourmillent d'incorrections, témoignant ainsi de l'admirable effort fourni par Rilke, pour aboutir, une vingtaine d'années plus tard, à la belle réussite de *Vergers*.

Il y a un peu de tout dans ces lettres : des maladresses et des naïvetés qui étonnent si l'on songe qu'elles sont d'un homme qui allait franchir le cap de la trentaine ; mais aussi, cet enthousiasme pour le beau, duquel jaillit un magnifique échantillon de critique d'art. Et somme toute, si elles ne nous apportent rien de révélateur sur la psychologie de l'auteur de *Malte*, ces quelques lettres ne contribuent pas moins à parachever, par touches et retouches, le portrait de celui que quelqu'un a nommé « un homme d'autrefois ».

C'est dans l'atelier de M. Zuloaga que Rilke fit la connaissance du Gréco. Les quelques toiles qu'il y vit, et notamment *Tolède*, firent sur lui une très forte impression, comme en témoigne la correspondance de l'époque. « Il mourait d'envie de voir Tolède et le Gréco », dit, dans ses *Souvenirs*, la princesse de La Tour et Taxis, qui, à ce moment, lui offrait son hospitalité au château de Duino. « Il venait de faire un rêve de Tolède, un rêve tout spécial ». L'événement décisif, la goutte qui fit déborder le vase, ce fut une séance d'occultisme chez la princesse, qui nous rapporte ce fait et que M. Gebser aurait bien fait de reproduire, car il est assez caractéristique pour un homme comme Rilke, qui croyait à la prédestination. Un soir, on fit des essais avec la « planchette »

et un esprit, qui se nomma « l'inconnue », parla au poète, de Tolède, de terre rouge, de flamboiement, acier, églises, chaînes sanglantes; finalement, elle l'invita à s'y rendre. La riposte de Rilke : « Mon cœur n'a pas de voix maintenant, pourquoi ? » s'attira cette réponse de l'inconnue : — « Oui, cela vaut mieux ainsi ! »

Rilke obéit, mieux, il se précipita et, le 2 novembre 1912, envoya à la princesse une lettre délirante de Tolède : « Je comprends maintenant, dit-il, la légende, d'après laquelle, Dieu, lorsqu'il prit le soleil, le disposa précisément au-dessus de Tolède ». Cette ville unique, située au-dessus d'un ravin profond où le Tage roule son flot jaunâtre et qui pour Barrès semblait être une cité prête à tomber en poussière, le Gréco, aussi, le firent passer de ravissement en ravissement. Mais le grand peintre lui-même y paraissait s'effacer, dont les œuvres « si belles soient-elles, et qui ailleurs seraient tout, ici se perdent dans ce qui est, dans toute cette présence, comme une belle agrafe, qui serrerait la grande apparition plus étroitement autour des choses ». Le poète était venu voir, « le Gréco de Tolède et y trouva la Tolède du Gréco », dit M. Gebser. Finalement le mauvais climat et les malaises qui en furent la conséquence chassèrent Rilke de Tolède. Séville et Cordoue ne le retinrent pas longtemps et, vers le milieu de décembre, il arriva à Ronda. Quelques semaines de séjour devaient lui suffire. A la fin de janvier 1913, en passant par Madrid « pour saluer le Gréco avec enthousiasme, Goya avec étonnement, et Vélasquez aussi poliment que possible », il rejoignait la France.

Quelles furent les suites de ce court voyage d'à peine quatre mois pour l'œuvre poétique de Rilke ? En d'autres termes, dans quelle mesure peut-on parler d'une influence espagnole ? Les deux derniers chapitres de cette étude ont trait à cette question. C'est la partie la plus neuve, la plus hardie, mais peut-être la plus fragile aussi et pas toujours la plus convaincante. Et malgré ses brillantes suggestions, elle laisse l'impression d'avoir été improvisée plutôt que mûrement réfléchie. Les indications et les notes de M. Gebser gagneraient à être développées dans un ouvrage de plus amples dimensions et qui dépasserait le sujet traité ici.

Ne citons que pour mémoire l'influence qui s'est bornée à l'emprunt de thèmes à l'Espagne. M. Gebser reproduit *in extenso* les poèmes inspirés à Rilke par les séjours de Tolède, Cordoue ou Ronda (dont cet adorable sonnet : *Le printemps est revenu.*) Mais il est évident que, quelle qu'en soit la beauté, ces poèmes ne la doivent qu'indirectement au thème choisi. Et ce qui nous intéresse ici, c'est de savoir dans quelle mesure ce voyage a pu

transformer la vision poétique de Rilke. Voilà la problème auquel nous touchons maintenant.

Pour nous faire saisir cette influence, M. Gebser nous invite à examiner avec lui les *Elégies de Duino*. On sait que les deux premières et presque tous les débuts des autres avaient été écrits à Duino avant le voyage castillan. Puis, l'inspiration s'était tue. C'est là le sens de la réponse à l'inconnue : « Mon cœur n'a pas de voix maintenant, pourquoi ? » Enfin, après la guerre, à Muzot, tout à coup l'achèvement de ces poèmes s'est imposé comme « un ouragan indicible, comme une tempête dans l'esprit ». Le 11 février 1922, les *Elégies* étaient terminées, quelques jours seulement après les *Sonnets*, cette œuvre que le poète « n'avait pas voulue ».

Telle est cependant, d'après M. Gebser, la nouveauté de ces vers, qu'il lui paraît imprudent de les aborder, sans avoir fait, au préalable, table rase de ce qu'il appelle l'hypothèque de notre héritage spirituel. Celui-ci comprend tout d'abord l'idée platonicienne des choses, dont Leibniz, déjà, et, après lui, Nerval, Keats, Hölderlin, Schelling et Jean-Paul ont essayé de se débarrasser. Mais l'introduction dans l'art, depuis Léonard, de l'idée de perspective, a eu des conséquences bien plus graves. Cela était bien nécessaire à un certain moment et, au fond, toute l'évolution de la science et de la technique modernes est inconcevable sans cette notion. Mais il faut constater qu'elle a fait son temps. Ce que M. Gebser reproche surtout à la perspective, c'est d'avoir faussé notre vision des choses, en supprimant, en quelque sorte, leur non-dépendance par leur rattachement de force à tel objet, à telle chose, par le refus, en somme, du « tout », en faveur de la « partie ». Car la partie est toujours, jusqu'à un certain point, la négation du tout, et c'est pourquoi la somme des parties ne donnera que fictivement le « tout » (deux et deux font quatre, c'est vrai, mais deux et deux font cinq, quelle charmante chose, disait Chestov). Du reste, une réaction contre la conception léonardesque n'a pas tardé à se dessiner du vivant même de Vinci. Ensuite, au XVIII^{e} siècle, Haydn, Gluck, Cimarosa, Mozart, le Beethoven des premières œuvres et des derniers quatuors, montrent ce que peut être, dans ce domaine, la rupture avec la tradition de la perspective : depuis *Don Juan* notamment, Mozart ne rattache plus ses œuvres à un sentiment humain bien déterminé, mais au « tout », et non plus à un secteur de celui-ci. Par contre, les symphonies et les concertos de Beethoven, lorsqu'ils ne constituent pas de la musique descriptive, et Wagner (sauf, peut-être, le second acte de *Tristan*) sont, par excellence, de la musique à perspective.

Nous espérons avoir rendu aussi claire que possible la pensée de

M. Gebser et nous regrettons de ne pouvoir nous étendre plus longuement là-dessus, mais la question mérite certainement plus ample examen. Notons cependant, au passage, qu'on arriverait ainsi à loger à la même enseigne les créateurs les plus divers et faire, par exemple, de Mozart ou de Cimarosa, les pères spirituels d'un Strawinsky ou d'un Darius Milhaud.

Quoi qu'il en soit, pour M. Gebser, l'art « perspectif », grâce à la révolution spirituelle de la fin du siècle dernier, a fait place à un art sans perspective. La relativité, l'admission d'une quatrième dimension, l'angoisse devant laquelle s'est trouvé placé l'homme occidental, le sentiment de vertige qui s'en est emparé, ont laissé tout d'abord une trace dans sa façon de s'exprimer. Et il n'est que de voir le nouvel usage qu'il a été amené à faire de l'adjectif. Simple épithète chez Homère, son contenu s'est vu élargi avec la Renaissance ; faisant parfois corps avec le substantif, l'adjectif est arrivé à lui donner de la perspective.

Rilke — (et avec lui d'autres contemporains, Valéry en France, Trakl ou Kafka en Allemagne, Jorge Guillén en Espagne) — a été un des premiers (consciemment ou non, peu importe), à enlever à l'adjectif sa valeur de détermination, de fixation, en d'autres termes de le rendre « aperspectif ». Notez, par exemple, dans ce vers de Rilke :

Oft anstaunt ich dich, stand an gestern *begonnenem* Fenster

ou dans ceux-ci de Valéry :

Nous marchions comme des fiancés
Seuls, dans la nuit *verte* des prairies

combien les mots « begonnen » ou « vert » ont perdu leur ancienne mission, qui était de se rapporter, s'ajouter au substantif, et ont acquis une nouvelle signification : celle d'un mot de liaison — dans le cas de Rilke, entre celui-ci et la fenêtre — chez Valéry, entre la nuit et la prairie. L'adjectif ne se rapporte plus à un mot, mais à tous ceux qui l'entourent et y répand une sorte de « lumière spirituelle ». Cette lumière, c'est l'Espagne qui, d'après M. Gebser, l'a révélée au poète...

Après ces quelques éclaircissements, les *Elégies* prennent une tout autre signification sur le plan métaphysique. Pour s'en rendre compte, il n'est que de prendre un des thèmes essentiels de l'œuvre rilkéenne, l'attitude du poète devant le problème de la mort. On sait que c'est là une question qui n'a jamais cessé de le préoccuper pendant toute son existence. « Nous mourons tous de notre propre mort, nous la portons d'ailleurs en nous-mêmes »,

tel était en somme le fruit de l'expérience désabusée de Malte Laurids Brigge. Et la grande réponse du livre était un refus d'envisager la vie comme possible. La fréquentation des « choses » — piètre consolation d'un désenchanté — allait cependant jeter un pont vers les deux premières élégies. Le grand silence, ensuite (et, peut-être le voyage en Espagne), apporta la réponse définitive à ce problème de la mort, qui se révélait ainsi comme un autre aspect du problème même de la vie.

Au vrai, on ne devrait plus, pendant cette dernière période, parler d'attitude *devant* la mort. Car, si cette façon de s'exprimer pouvait encore être valable au temps de *Malte* ou du *Livre d'Heures* (noter bien là l'art à perspective), elle cesse d'être vraie à l'époque des *Elégies*. Avec celles-ci, Rilke franchit les frontières qui le séparaient de la mort, et l'angoisse devant celle-ci n'a plus de sens. Le poète se trouve, si l'on peut dire, à la fois dans la vie et dans la mort. L'acceptation de l'une implique donc celle de l'autre. Le temps, cette quatrième dimension, ne sert qu'à les relier l'une à l'autre. Rilke est, enfin, à même de regarder en face l' « ouvert », cet immense espace dont il est question dans la huitième élégie. Et l'on est ainsi amené à penser à ces individualités d'élite, dont parle D. H. Lawrence, et « qui se trouvent à l'extrême limite de l'intelligence et s'avancent toujours plus au delà des frontières de la connaissance humaine ».

A partir de là il nous paraît impossible de suivre l'auteur dans ses conclusions. « Lorsqu'il s'agit de climat [celui des *Elégies*] on ne peut procéder, dit M. Gebser, que par allusions, car cela est plutôt question de sensibilité ». Malgré ceci, il rattache, avec une certitude déconcertante, tout ce qui paraît neuf dans ces poèmes à l'influence du voyage espagnol.

Tout d'abord, le Gréco. Le poète s'en serait servi « pour se laisser amener vers un but qu'il ignorait lui-même... Il se retrouva lui-même dans le Gréco, il y rencontra ses propres angoisses, sa propre ombre, sa propre intensité et sa propre passion... [mais il ne nous est pas dit en quoi tout cela consistait]. Plus encore : il y vit la possibilité de se dépasser. Les anges du Gréco deviennent de plus en plus les habitants de ce vide qui menaçait de l'engloutir lorsqu'il le rencontra pour la première fois. On peut bien affirmer que le paysage des *Elégies* est un paysage angélique. »

Mais il y a, en dehors de cela, l'atmosphère de ces poèmes. Celle-ci est dominée par une lumière « purement spirituelle, presque aveuglante ; on y trouve une tension tellement forte, qu'elle embrasse à la fois le ciel et la terre, cette vie et celle de l'au-delà ». Eh bien, conclut l'auteur, tout ceci, Rilke l'a trouvé dans la transparence du ciel et de la lumière castillans...

M. Gebser nous force ainsi à aborder le problème de l'influence dans l'art. Au vrai, il y a, à notre sens, deux sortes d'influence : tout d'abord ce que nous appellerons l'influence-*choc*. C'est celle dont on parle couramment et dont on peut affirmer qu'elle arrive à changer l'orientation d'un artiste, en lui injectant, en quelque sorte, des forces nouvelles, qui auront pour lui l'effet d'un choc. Nous avons, ensuite, à l'autre pôle, ce que nous appellerons l'influence-*confirmation* : ici, les faits extérieurs, voyages, lectures, rencontres, n'ont rien d'anormal ; ils sont, pour ainsi dire, attendus et remplissent un vide dont ils embrassent exactement la forme (Rilke disait à M. Jaloux qu'arrivant à Ronda, « il fut stupéfait de l'avoir déjà vue »). De sorte que, dans ce cas, on ne devrait même plus parler d'influence, l'enrichissement de l'œuvre se produisant sans qu'on puisse déceler un lien de cause à effet, un peu à l'instar de ces mutations somatiques dont parlent les biologistes.

Et c'est tout au plus de cette dernière « influence » qu'on peut, à notre sens, parler à propos du voyage en Espagne de Rilke. Le poète lui-même reconnaissait que si, dans sa jeunesse, il pouvait être question d'influences précises, « à partir du voyage en Russie (1899) ... la situation se modifie du tout au tout, de sorte qu'il serait absurde et impossible de les spécifier : il y en a d'innombrables (Lettre à Schaer, *Briefe aus Muzot*, p. 244 ss). Après avoir cependant cité Rodin, Verhaeren, Cézanne, Rilke rappelle comment des faits, en apparence insignifiants, ont pu laisser des traces profondes dans ses œuvres, ainsi, par exemple la rencontre d'une femme, le changement de climat ou le fait « d'avoir entendu avec des amis espagnols, dans une pauvre petite église de Tolède, une vieille neuvaine que des anges chantaient autrefois, lorsqu'au XVII^e siècle cette coutume était interdite ». Ou cette rencontre, dans les rues de Cordoue, d'une chienne « fort laide se préparant à une très prochaine maternité... Quand nous fûmes seuls tous deux, et quoique cela dût lui être déjà très pénible, elle vint jusqu'à moi, leva ses yeux agrandis par les soucis et par le sentiment intérieur le plus profond et elle guetta mon regard, et dans le sien se trouva indubitablement tout ce qui surpasse l'individualité, tout ce qui va jusqu'à je ne sais plus quelle limite, jusqu'à l'avenir, jusqu'à l'incompréhensible... Nous avons, pour ainsi dire, lu la messe ensemble... » (*Souvenirs* de la Princesse de la Tour et Taxis, 144-145).

S'il est donc difficile de préciser une influence quelconque, comme le prétend M. Gebser, il n'en reste pas moins que Rilke a souvent attiré l'attention de ses correspondants sur l'importance que le voyage espagnol a eu pour son œuvre. De Muzot, il

écrit à la princesse de La Tour et Taxis : « Le fait que dans l'apparence de ce paysage d'ici l'Espagne et la Provence semblent intervenir d'une façon étrange m'avait alors frappé particulièrement, car, pendant les dernières années avant la guerre, *ce sont les deux pays qui m'ont parlé avec plus de force et d'autorité que tous les autres* et, à présent, je retrouve leurs deux voix réunies dans cette lointaine vallée des montagnes de la Suisse ».

Que faut-il donc en retenir ?

Quelques thèmes, un ou deux poèmes où l'on arrive vraiment à revivre l'atmosphère d'une toile du Gréco, l'épisode de la chienne de Cordoue transposé dans la huitième Elégie, que reste-t-il à part cela du voyage en Espagne ? Et si la cinquième élégie, par exemple, aux dires même du poète, a été inspirée par un tableau de Picasso (que Rilke avait vu à... Munich), peut-on classer ce fait sous la rubrique « influence du voyage espagnol » ? Nous sommes par ailleurs loin de nier la portée de ce voyage dans lequel le poète a, de toute évidence, cherché remède à son mal, une fin à son aphonie poétique. Mais il faut constater que les visites de Tolède, de Cordoue ou Ronda ne se sont avérées qu'un faux espoir. Et cependant Rilke a dû vraiment trouver un frère dans le Gréco, ce visionnaire devant qui le ciel et la terre se mêlent. Dans cette symbiose étrange de la réalité et du rêve (nous nous plaisons à penser que le poète a vu à Santo Tomè l'hallucinant « Enterrement du comte d'Orgaz ») se trouvait *une* solution pour les tourments du poète. Mais, quoiqu'on en dise, le grand tolédan ne parlait pas le même langage que lui. Ce langage, c'est de Paul Valéry qu'à notre sens il allait l'apprendre.

Rilke connaît Valéry au printemps de 1921. Depuis dix ans il portait en lui une œuvre qui attendait, à peine balbutiante. Et, moins d'un an après, les *Elégies* et les *Sonnets* sont terminés. Et, sans Valéry, du propre aveu de Rilke, ces poèmes n'auraient pas vu le jour. On a souvent parlé de l'influence de Valéry sur les *Sonnets* et jamais sur les *Elégies.* Et cependant on ne peut, et surtout, on ne doit pas dissocier ces deux œuvres qui, dit Rilke lui-même, se soutiennent réciproquement et constamment. « Je vois une grâce infinie, ajoute le poète, dans le fait d'avoir pu, du *même souffle*, gonfler ces deux voiles : la petite voile couleur de rouille des *Sonnets* et la gigantesque voilure blanche des *Elégies* (Lettre à Witold de Hulewicz). Que les traces valériennes soient plus fortes et sensibles dans les *Sonnets*, qui s'en étonnerait ? Elles ne pouvaient l'être que sous une forme insaisissable dans des poèmes dont la plupart avaient été conçues longtemps auparavant. Les *Elégies* n'ont pu subir qu'une lointaine empreinte qui se manifeste dans certaines tournures ; on sent sur-

tout que *la Jeune Parque* a passé par là. Il y aurait des choses intéressantes à dire sur l'analogie des *Elégies* et du poème de Valéry ; notons toutefois en passant que tous les deux constituent en quelque sorte un « cantique de l'effort humain ».

Mais pourquoi Rilke a-t-il accueilli avec tant d'enthousiasme le secours de Valéry ? Quel message y trouvait-il ? « Rilke, a dit le même Valéry, est l'esprit le plus international que l'on puisse imaginer. » Est-ce bien certain ? Ou alors il faut s'entendre. Car Fritz Strich compare l'évolution du poète à celle d'un pendule qui, après avoir oscillé entre l'est slave et l'ouest français, s'arrête au centre, c'est-à-dire « en terre germanique » dans le domaine de la musique ». Et, en effet, pour nous, Rilke représente un *type parfaitement allemand*, avec ses interrogations et ses angoisses métaphysiques, avec cette vie tellement allemande de perpétuel devenir jusqu'à la réponse finale. Mais celle-ci ne fut arrachée (ni auparavant aperçue) qu'avec l'aide des artistes de l'Occident. N'oublions pas que Rodin a été le grand secours du poète dans sa première étape : il lui a enseigné le travail par le culte de la forme. C'est ce même culte qu'allait lui enseigner Valéry, à son point d'arrivée. « J'étais seul, j'attendais, toute mon œuvre attendait. Un jour, j'ai lu Valéry, j'ai su que mon attente était finie ». Ces quelques mots de Rilke nous expliquent à la fois l'achèvement des *Elégies* et le rôle — certes important mais non pas de premier rang — qu'y a joué le voyage espagnol.

M. Gebser nous dit, par ailleurs, des choses fort subtiles sur les transformations capitales subies par la poésie de Rilke. Mais, à notre sens, elles ne constituent qu'une mise au pas, qu'une sorte de synchronisation de l'œuvre de Rilke avec les efforts nouveaux et les récentes acquisitions de l'art européen et qui n'avaient nullement, à notre sens, besoin d'un voyage en Espagne pour éclore. Ce qu'il nous est donc impossible d'admettre, c'est le rapport de causalité, sur lequel est bâti tout le livre de M. Gebser, entre le voyage et ces changements. Bien des choses se sont passées entre 1914 et 1923. Mais ne nous lassons pas de répéter que les deux premières élégies étaient déjà écrites avant le voyage, ainsi que les thèmes et même les premiers vers de presque toutes les autres. Il ne restait plus au poète qu'à résoudre cet éternel problème de la création artistique : le passage du désordre intérieur à l'ordre extérieur — et c'était là un problème d'ordre purement formel.

Ceci dit, le livre de M. Gebser garde néanmoins sa valeur. Et si l'influence espagnole ne nous paraît pas aussi forte — et surtout aussi précise — que le voudrait l'auteur, celui-ci ne nous a pas

moins ouvert des vues profondes sur la vision poétique de Rilke et, d'une façon générale, sur l'élaboration de l'œuvre d'art.

Henri Norbert.

DENNIS

Parmi tant d'initiatives heureuses prises par *The Johns Hopkins Press*, signalons la publication commencée des œuvres de John Dennis (*The critical Works of John Dennis*, edited by Edward Niles Hooker, of the University of California at Los Angeles. Volume I, 1692-1711, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1939). Il n'était pas si commode pour les chercheurs de trouver les œuvres du critique anglais : les voici réunies ; la présentation est sobre et efficace. Dennis intéresse, on le sait, la plupart des courants de pensée qui vont du dix-septième au dix-huitième siècle : le classicisme ; la querelle de la moralité au théâtre ; la querelle de l'opéra italien ; le rôle et la portée de la critique, etc.

P. H.

ROUSSEAU EN ESPAGNE

Voici un livre qui donnera beaucoup à réfléchir sur les chemins, quelquefois étranges, que prennent les idées avant d'arriver à leur diffusion (*Rousseau in the spanish World before* 1833. *A study in Franco-Spanish Literary Relations*, by Jefferson Rea Spell, Auston, The Texas University Press, 1938). Il était entendu qu'au dix-huitième siècle Rousseau avait exercé une influence considérable dans tous les pays Européens, excepté en Espagne : non traduit en espagnol, interdit par la censure, comment aurait-il pu se faire connaître ? — Il était connu, cependant ; avec autant de diligence que de finesse, M. J. Rea Spell multiplie les preuves de cette pénétration. Amis personnels, que Rousseau a rencontrées à Genève et à Paris, et qui, une fois rentrés en Espagne, restent en relation avec l'homme, et lisent ses œuvres, et les répandent ; journaux étrangers, qui apportent des annonces, des comptes rendus, des analyses, des critiques, qui alimentent les curiosités des publicistes, tel Feijóo ; réfutations en règle, qui passent la frontière sans peine aucune ; bruit qui s'élève autour des décrets de l'Inquisition, réclame pour l'auteur interdit ; appât du gain, qui excite certains libraires à se procurer les livres défendus ;

prudentes approches, qui permettent tantôt de nommer Rousseau sans prendre parti pour ses idées, et tantôt d'exposer ses idées sans nommer Rousseau ; action des esprits libéraux : que d'éléments servent à favoriser l'intérêt, puis la connaissance ! Il n'est pas jusqu'à l'expulsion des Jésuites espagnols qui ne concoure au même but. Ceux-ci, réfugiés en Italie, s'emploient à écrire, discutent l'*Emile* ou le *Contrat Social*, font passer la substance de ces livres dans leurs traités... Ajoutons que le critique a poursuivi son enquête dans l'Amérique latine ; qu'il y a trouvé des résultats non moins surprenants : et nous achèverons d'indiquer l'intérêt d'une étude singulièrement nouvelle.

P. H.

LA DAME DE LA SAINTE-ALLIANCE

Sous ce titre même, M. E. J. Knapton publie à New York (Columbia University Press, 1939, in-8°, avec des illustrations) une biographie très informée de *M^me^ de Krüdener.* Il ne s'agit point là d'une simple vie romancée — et le sujet, pourtant, n'y prêterait que trop — mais d'une étude qui, tout en laissant en plein centre l'auteur de *Valérie*, ne la détache pas de ses environs : les mouvements d'idées surtout mystiques à divers titres, qui marquèrent les approches et les lendemains de la Révolution française et de l'Empire, trouvent en Mme de Krüdener la plus émotive des adhérentes. « Plutôt reflet qu'inspiratrice de la Sainte-Alliance », l'Egérie d'Alexandre Ier se trouve ainsi mise dans son vrai jour par un procédé qui n'élimine point sa singulière personnalité, mais la remet à son rang le plus juste.

F. B.

[stamp]

Le gérant : HENRI LEDUC.

Imprimé à Poitiers (France). — Société française d'Imprimerie et de Librairie

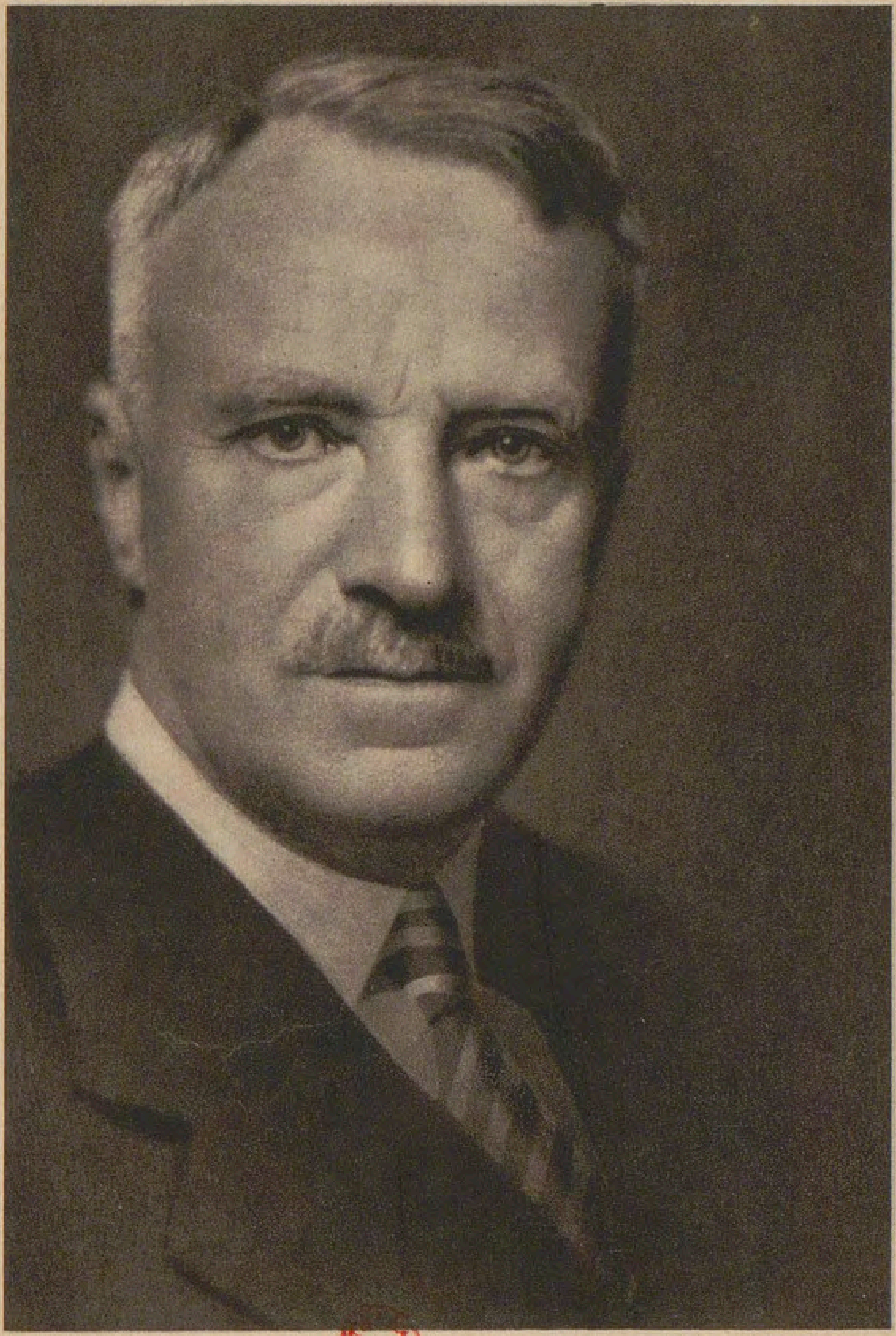
REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France.)



B.F.

Paul Hazard

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

20e ANNÉE — 1940-1946

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

RECOMMENCEMENT

Dans le dernier numéro de la *Revue de littérature comparée*, paru en mai 1940, je consacrais un article à l'élection académique de Paul Hazard et je soulignais la portée nationale de cette consécration. Bon Européen, certes, notre ami l'était, et personne n'avait l'esprit plus cosmopolite au meilleur sens du mot, plus ouvert à tous les frémissements de la pensée étrangère, mais il était épris de clarté latine, de rigueur classique, fidèle à cet idéal de mesure, de goût, de raison qui caractérise l'humanisme. Il se méfiait des sourdes et troubles revendications du germanisme, de cet opaque, de cet impénétrable mystère que cache le dynamisme de la *Kultur.* En l'appelant à siéger sous la coupole, alors qu'il portait encore l'uniforme de lieutenant-colonel et dirigeait un grand service de l'Information, l'Académie entendait couronner à la fois son œuvre de critique et son attitude de Français. Comme je l'écrivais alors, il représentait pour elle et pour nous — en face du pays de l'instinct, de l'instable, de l'indéfini et de l'éternel devenir — le pays de l'esprit, de la raison, de l'équilibre et de l'harmonie, la patrie de Montaigne et de Descartes, de Racine et de Voltaire.

On ne s'attend pas à me voir retracer ici ce que furent sa vie et son œuvre [1]. Je l'ai dit dans ce numéro de 1940 et je ne me doutais pas, hélas! alors que j'exaltais son exemple, que je n'aurais plus un jour qu'à conclure, à en dégager la leçon. Pourquoi faut-il que sa mort me fournisse aujourd'hui l'occasion pathétique d'affirmer notre vie, notre continuité, notre foi, notre volonté d'exister ? Après ces

1. M[lle] Claire-Eliane Engel l'a fait dans la *Neue Züricher Zeitung*, 21 mai 1944, et Henri Peyre, dans la *French Review*, mai 1944.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

années de silence, comme nous aurions eu besoin d'écouter sa voix ! Il s'est tu. Parce qu'il était brisé. Oh ! certes, son esprit était resté merveilleusement alerte et vif, sa curiosité inlassable, sa gentillesse et son sourire toujours aussi accueillants. Mais son cœur était broyé. Comment le délicat, le vibrant chroniqueur de *La ville envahie*, le Lillois patriote, l'officier de renseignements de 1914, aurait-il pu supporter, sans en être irrémédiablement touché dans ses profondeurs, l'intolérable et quotidienne oppression ? Dès qu'il remit le pied sur le sol français, à son retour des États-Unis où l'on était si mal renseigné, son parti était pris, son choix était fait. Les Allemands se méfiaient de lui, et ils n'avaient pas tort. C'est d'un commun accord que nous avons décidé de suspendre la publication de cette revue, car nous ne pouvions imaginer un instant l'idée de la soumettre à la censure allemande.

Qu'est-ce donc que la littérature comparée, sinon l'étude des échanges libres ? Paraître sous l'occupation, c'eût été se mutiler, se condamner à n'examiner les influences que dans une seule direction, à n'étudier que des courants à sens unique. C'eût été, en particulier, se taire sur les choses d'Angleterre et d'Amérique. Non, il n'y avait pas de place pour une discipline comme la nôtre dans le prétendu « ordre nouveau », dans un régime d'autarcie intellectuelle, où l'écriteau *verboten* venait, à toutes les avenues, limiter les explorations. C'est en vain que l'Institut allemand de Paris multipliait les invitations, en vain que l'on m'envoyait, à la Sorbonne, les *Cahiers franco-allemands*, les brochures éditées par le groupe « Collaboration » et tant d'autres publications venues « pour compte rendu » en ligne droite de Berlin. Nous nous taisions.

Mais silence n'est pas somnolence. L'Institut de littérature comparée de l'Université de Paris ne s'endormit pas. Il continua à vivre d'une vie discrète et calfeutrée. Les sujets de ses cours ne furent plus mentionnés sur les affiches. Celles-ci portaient seulement l'indication : « Auteurs et questions inscrits au programme. » On y parla pourtant des généreuses illusions de M^{me} de Staël, des clairvoyantes révélations d'Edgar Quinet, des jugements implacables de Henri Heine sur l'Allemagne. Tous nos étudiants étrangers avaient

pratiquement disparu. Mais quelle ferveur réunissait autour de nous une petite équipe d'étudiants français, de Normaliens ou de Sévriennes, qui venaient respirer à l'Institut l'atmosphère d'autrefois, l'air des enquêtes libres et des voyages à l'étranger !

Qu'il me soit permis de rendre ici un hommage attristé aux jeunes « comparatistes » qui ont payé de leur vie leur fidélité à la France, au Rév. P. Albert Piat, des missions de Montereau, fusillé par les Allemands en juin 1944 dans la cour du Séminaire et dont le corps torturé fut retrouvé dans un puits ; à Gilles Chaîne, élève de l'École normale supérieure (Promotion 1940) qui fit, sous ma direction, un travail sur *Walter Pater et la France* et qui périt sous un bombardement ; à son charmant camarade Michel Cabos (Promotion 1942) qui jetait les bases d'une thèse sur *Voltaire en Angleterre* et qui, emmené par les Allemands au camp de Mauthausen, y mourut, nous le savons, dans des sentiments d'une exaltante élévation.

Mes élèves normaliens suivaient régulièrement les cours de Paul Hazard au Collège de France. Ils étaient, entre nous, les agents de liaison. Je savais par eux bien des choses et aussi que progressait, d'un rythme régulier, le grand ouvrage : *La Pensée européenne au XVIII^e^ siècle*. Après *La Crise de la Conscience européenne*, inutile de dire combien cette suite était attendue. Elle devait, pensions-nous, paraître avec la victoire. Paul Hazard n'a vu ni la victoire ni la publication de son œuvre. Il m'en avait montré des fragments et, lorsqu'il était venu me voir, quinze jours avant sa mort, il m'avait confié le soulagement qu'il ressentait à l'idée de l'avoir menée à bonne fin. Il la tenait sur épreuves. Malgré les fléchissements qu'avait subis sa santé au cours des hivers sans feu, il émergeait de l'inquiétude et du souci, et on le sentait allégé. Mais il n'osait pas trop s'abandonner à cette détente, il se ressaisissait et sur son bon sourire passait parfois une ombre. Verrait-il la libération ? la liberté de l'esprit, des échanges, des voyages, celle des âmes et celle des mers ?

Il ne l'a pas vue, mais nous qui restons, plus privilégiés que lui, nous saurons en profiter pour perpétuer son œuvre. A la Sorbonne, grâce à mon ami M. Paul Van Tieghem,

le vétéran de la littérature comparée en France, qui a assuré pendant cinq ans, avec un dévouement inlassable, la continuité de son enseignement. A la *Revue de littérature comparée*, grâce à mon collègue M. Bataillon, professeur au Collège de France, qui veut bien m'apporter le concours de sa compétence dans le domaine des lettres méditerranéennes et sud-américaines. Grâce aussi à notre éditeur et ami Ch.-Henri Leduc qui nous aide à reparaître et vient d'accueillir, dans sa collection : *Études de littérature étrangère et comparée*, deux de nos thèses de doctorat rédigées sous l'occupation.

Vingt ans d'existence, six ans de silence, d'épreuves et d'espoirs ! Allons ! confiance ! repartons. Que nos abonnés, nos amis des deux mondes qui nous ont, dit-on, gardé un souvenir fidèle, nous fassent crédit ! Les successeurs de Paul Hazard comptent sur leur encouragement [1].

Jean-Marie Carré.

1. Par suite de son isolement pendant la période d'occupation, la *Revue de littérature comparée* a perdu le contact avec les auteurs et les publications de l'étranger. Pour lui permettre d'établir, comme par le passé, une bibliographie trimestrielle et pour alimenter ses rubriques traditionnelles : Chronique, Comptes rendus critiques, Analyses d'ouvrages, elle demande instamment aux auteurs d'ouvrages ou d'articles récents de bien vouloir les lui envoyer. Elle est également disposée à reprendre ses échanges avec les périodiques étrangers.

PRÉFACE
A L'ÉLOGE DE LA FOLIE [1]

La puissance qui se déchaîne devant nos yeux s'appelle l'Esprit critique : redoutable et salutaire puissance. Nous savons, aujourd'hui, quelle fut la vertu du Moyen Age, et il n'est plus un seul historien des idées qui s'aviserait de déblatérer contre lui. Cependant nous savons aussi qu'au temps où Érasme vit le jour, cette vertu était épuisée. Il fallait que l'Esprit critique se réveillât, et qu'il achevât de détruire les maisons branlantes qui abritaient mal les fils des hommes, afin que ceux-ci fussent capables de construire d'autres demeures, pour eux-mêmes et pour leurs descendants... Partout où Érasme, grand inquisiteur des idées fausses, discernait un abus, un mensonge, ou seulement un compromis, il intentait un procès, prononçait un jugement, portait une condamnation. Besogne impossible, et qui aurait dépassé ses forces, s'il n'avait appelé l'Ironie à son secours. Celle-ci était expéditive et vengeresse. Elle avait l'air de louer, et elle se moquait ; ses compliments étaient des sarcasmes ; ses caresses étaient des blessures. Elle lançait ses flèches légères, et elle passait, tant elle était certaine d'avoir visé juste. Nous évoquions Rabelais, tout à l'heure ; c'est Voltaire qu'il faudrait susciter, maintenant : même fantaisie, même adresse, même façon d'en appeler au bon sens, même sûreté dans le trait, même irrespect pris comme principe,

1. La dernière étude que Paul Hazard ait préparée pour l'impression est la préface de l'*Éloge de la Folie* magnifiquement édité à tirage limité par le maître imprimeur A. Tallone. Celui-ci a bien voulu nous autoriser à reproduire ici la deuxième moitié de ce beau texte, et nous lui exprimons nos remerciements.

même résultat infaillible. Encore Voltaire parcourt-il un champ de bataille où déjà il est vainqueur ; la besogne d'Érasme est plus dure, car il commence. Il marque le début d'une attitude mentale ; il se place à l'entrée de l'époque moderne.

Cette valeur historique s'accompagne d'un sens éternel. C'est un paradoxe, je le veux bien, que de signaler partout la présence de la Folie ; mais ce paradoxe contient sa part de vérité. Beaucoup d'entre nous, arrivés à l'âge mûr, et assez riches d'expérience pour connaître le train du monde, acquiesceront à des phrases comme celle-ci : « Qu'est-ce que la vie humaine ? Une comédie dans laquelle chacun joue son rôle sous un masque étranger, jusqu'à ce que le chorège le retire de la scène. » Ou bien : « A combien de calamités la vie des hommes n'est-elle pas exposée et sujette ? Que de misères, que d'ordures, dès leur naissance ! Que de peines dans leur éducation ! Que de mauvais traitements attachés à l'enfance ! Que de travaux pour la jeunesse ! Que de chagrins pour la vieillesse ! Quelle dure nécessité dans la mort ! enfin, pendant toute la vie, que de maladies les attaquent, que d'accidents les menacent ! et que d'incommodités sur eux ! Rien qui ne soit mêlé de fiel. Je ne dénombrerai même pas les maux que l'homme cause à l'homme et qui sont la pauvreté, la prison, l'infamie, la honte, les tourments, les pièges, la trahison, les outrages, les procès, les perfidies. Ce serait vouloir compter les grains du sable... » Absurdité finale de l'amour-propre, de l'ambition. Absurdité de la politique : en vain nous cherchons, depuis le lointain des âges, une forme de gouvernement qui nous satisfasse. Déraison des guerres, qui ne résolvent rien, puisque après les traités qui les terminent, nous retrouvons les mêmes difficultés qui les avaient provoquées, mais accrues. Il y a eu un sage qui s'appelait Socrate : ses compatriotes, qui étaient les hommes les plus éclairés de la terre, l'ont forcé à boire la ciguë.

De sorte qu'on risquerait d'être entraîné du côté du désespoir, en écoutant la plainte qui s'exhale de ces pages, si gaies. Le feu passager qui nous brûle, qui nous entraîne vers une femme, qui fait que nous la parons de prestiges qu'elle n'a jamais eus et qu'elle n'aura jamais — ce feu-là,

c'est l'amour, qui est le principe même de l'existence, et qui est une manière de folie. Ni le peuple ne supporterait son prince, ni le maître son esclave, ni le serviteur son maître, ni le précepteur son disciple, ni l'ami son ami, ni la femme son mari, ni le propriétaire son fermier, s'ils ne se trompaient mutuellement, s'ils ne se flattaient, s'ils ne fermaient les yeux, s'ils ne se frottaient d'un miel de folie. Comment nier qu'aux calculs logiques, la vie oppose toujours son illogisme vainqueur ? Un tourbillon de mouches, ou de moucherons, se combattant, se querellant, se tendant des pièges, se pillant, se jouant entre eux, folâtrant, et qui grandissent, et qui tombent, et qui meurent : voilà ce que nous sommes et voilà ce que dit Érasme. Dans un certain sens, être fou, c'est être homme.

Telle n'est pourtant pas la leçon dernière que nous donne l'*Éloge de la Folie*. La conclusion du livre n'est pas de nous inviter à nous retirer dans quelque désert, comme fit jadis Timon le Misanthrope ; ce pessimisme n'est pas total. J'y trouve, au contraire, l'enseignement d'une âme virile, qui ne veut être ni dupe, ni lâche. Si Érasme raille les rois, c'est pour les ramener à la conscience exacte de leur fonction : le prince se doit tout entier à ses sujets. S'il raille les théologiens, c'est qu'il voudrait remplacer ceux qui ne s'occupent que de la lettre morte par des apôtres de la foi vivante. S'il raille les moines, c'est qu'il doit entendre la voix du Christ qui leur parle : « D'où vient cette nouvelle espèce de Pharisiens ? Je ne reconnais qu'une seule loi, la mienne... J'ai promis l'héritage de mon père non pas à des frocs, à des oraisons, à des abstinences, mais aux œuvres de la charité. » S'il s'en prend aux Évêques, aux Cardinaux, et même aux Papes, c'est afin de les arracher à leur mollesse, à leur insouciance, à leur égoïsme, afin de les rappeler à leur rôle d'humbles serviteurs de l'Église. S'il revient maintes fois à la charge contre les pratiques superstitieuses, c'est pour faire comprendre qu'on n'accomplit pas son salut en baisant des reliques, en partant pour de lointains pèlerinages, en adorant les vaines images de saints hypothétiques, mais en demandant au ciel, avec des prières et avec des larmes, une conversion véritable. Si même il lui arrive de s'opposer à la plus sublime de toutes les folies, celle des mystiques, nous

pouvons encore le comprendre : c'est que la plus belle règle de vie, pour lui, n'est pas l'abandon, mais l'action.

Notre misère morale, il faut du courage pour oser la voir et pour oser la décrire. Il faut du courage, encore, pour chercher et pour découvrir les éléments de notre grandeur. Érasme ne manque ni de l'un ni de l'autre : il flagelle nos vices hypocrites, il exalte notre dignité. Son parti est pris : sachant que celui-là est un juste, qui possède un esprit clair, une ferme raison, une confiance éprouvée dans la loi du Christ dont l'observation doit le conduire aux certitudes et aux béatitudes éternelles, il va son chemin, dussent tous les fous du monde le huer au passage. Tous les fous du monde jettent la pierre au sage, il est vrai : tant pis pour eux, et non pas pour le sage. Tous les fous du monde préfèrent les fleurs aux épines, tant pis pour eux : c'est par la route des épines qu'on parvient à la vérité. Tous les fous du monde se trompent sur les vrais biens, tant pis pour eux. Ils ne voient pas que les jouissances que donne la science ne se payent pas avec de l'or ; que les plaisirs de la vie animale ne sauraient entrer en balance avec ceux de la pensée ; qu'un repas frugal entre amis de choix, qu'une aimable conversation lettrée, qu'une lecture, qu'une méditation, qu'une prière, sont d'un inestimable prix : tant pis pour eux. Ils ne comprennent même pas, tant pis pour eux, que l'homme de bien qu'ils méprisent peut encore se donner le luxe supérieur de se moquer de leur bêtise, et de les fustiger. Qui l'atteindra, qui le blessera dans sa conscience ? Celui qui vit selon la conscience est un homme heureux. Voici ce qu'il devait écrire un jour, ce fier Érasme, en apprenant que son traducteur français, Louis de Berquin, avait été exécuté en place de Grève, le 17 avril 1529, comme suspect de luthéranisme : « Si Louis de Berquin est mort avec une bonne conscience, comme je l'espère fermement, qu'y a-t-il de plus heureux que lui ? Être condamné, mis en pièces, pendu, brûlé, décapité, est chose commune aux hommes pieux et aux impies. Condamner, décapiter, mettre en croix, est chose commune aux juges honnêtes, aux pirates et aux tyrans. Celui-là seul est heureux, qui est absous au jugement de Dieu. » Le sens de ces paroles héroïques est déjà dans l'*Éloge de la Folie*. Être fou, c'est être homme, d'accord. Mais c'est être

homme, aussi, que de lutter contre la brute, et que de travailler à la libération de l'ange, en dégageant des impuretés parmi lesquelles nous vivons le pur élément divin dont nous avons le dépôt. A chacun de choisir ; Érasme a choisi.

PAUL HAZARD.

GEORGES GOYAU [1]

... L'École normale a des défauts que je dirais peut-être, si d'autres n'avaient pris depuis longtemps ce souci. Mais en quel endroit du monde les idées s'assaillent-elles avec plus d'ardeur, avec plus d'audace ? Où les caractères se heurtent-ils dans une plus franche mêlée ? Où professe-t-on un mépris plus souverain du bien-être matériel, et un goût plus passionné pour les choses de l'esprit ? C'est l'usage de cette maison, où l'on déteste les hypocrites et où l'on n'aime pas les neutres, de demander au nouveau, dès l'instant de son arrivée, ce qu'il pense et ce qu'il est. Si on interrogea Goyau, avec la netteté coutumière, il répondit, j'imagine, qu'il était un chrétien. Car telle était sa nature et tel était son vouloir ; il n'appartenait pas à la race de ceux qui cherchent et qui doutent, qui connaissent les nuits de crise et les jours de négation, qui trouvent au fond de leur foi discutée un trouble sans cesse renaissant. Tous les arguments qu'on peut opposer à la croyance, il les connaissait ; il avait lu de bonne heure les critiques de la Bible, les adversaires de l'Église et les ennemis du dogme : mais aucun n'avait eu de prise sur son âme. Il était naturellement orthodoxe, comme d'autres sont des hétérodoxes nés : *anima naturaliter christiana.* Une preuve achevait d'assurer son adhésion totale au christianisme : et c'était sa bienfaisance. « Je suis la Vérité et la Vie... »

... Il deviendra un savant, un spécialiste de l'histoire ro-

1. M[me] Paul Hazard a bien voulu offrir à la *Revue de littérature comparée* la première version du discours que Paul Hazard devait prononcer lors de sa réception publique à l'Académie française. Ce texte a été légèrement remanié pour être lu, sous l'occupation, au cours d'une séance privée. Nous avons préféré le premier jet et nous extrayons l'essentiel du discours écrit au printemps de 1940.

maine. S'armant pour sa conquête, il s'exerce à lire les inscriptions des vieilles pierres et l'écriture des manuscrits. C'est décidé : il fera partie de l'austère tribu des érudits ; il sera l'un de ces chercheurs qui se tiennent volontairement dans l'ombre, qui ont de grandes joies pour de petits sujets, une date rectifiée, une ligne mieux comprise, un mot traduit plus sûrement ; qui se lancent dans de longues controverses et entrent dans de vertueuses colères, à propos du nom d'un auteur oublié depuis deux mille ans. Mais ce sont ceux, aussi, qui entretiennent le culte de ce passé sans la connaissance duquel il n'y a pas de civilisation ; qui enseignent par leur exemple le respect de la vérité, si fragile qu'elle apparaisse, si lointainement perdue dans le temps, si indifférente au commun des hommes ; qui défendent les plus hautes disciplines intellectuelles et morales, la patience, le labeur, la probité, le scrupule ; qui luttent inlassablement contre les puissances de paresse, d'illusion et de mensonge : ils sont la conscience d'une nation.

Ce jeune étudiant timide auquel on ne demande encore que d'apprendre, déjà construit ; il prépare, il publie une œuvre qui ferait honneur à des maîtres, la *Chronologie de l'Empire romain*. Par la voix de Salomon Reinach, la *Revue historique* annonce à la république des lettres qu'une étoile s'est levée dans leur ciel : « Aidé des avis obligeants de son maître, secondé par le dévouement de quelques camarades, servi surtout par une énergie qu'aucun effort ne rebute, M. Goyau s'est acquitté de sa tâche avec une rapidité vraiment étonnante ; et voilà le livre qui paraît, au printemps de 1891, alors que l'auteur n'est pas encore agrégé ! Je suis heureux d'apporter ici mon tribut d'éloges à ce travail austère qui promet, ou plutôt qui assure à l'érudition historique une brillante recrue. Il y a quelque satisfaction à penser qu'une œuvre devant laquelle avait reculé la patience germanique vient d'être menée à bonne fin par un étudiant encore imberbe, et que cette œuvre d'un commençant fait vraiment honneur à la science française : « Réjouissons-nous ; un Mommsen français donne son premier livre ; alléluia ! »

Georges Goyau tard dans la nuit travaille, c'est son habitude. Depuis longtemps ses camarades sont au dortoir ; il est seul. Sous le bec de gaz qui fait entendre sa chanson

ou sa plainte, et qui découpe, dans la petite pièce haut sous les toits, une zone de lumière, il se penche sur les tomes du Corpus, sur les dictionnaires, sur les revues qui encombrent sa table. Ce n'est pas un ambitieux ; il est modeste, modeste il restera tout au long de ses jours ; du haut de la montagne Sainte-Geneviève, ce jeune homme ne rêve pas de conquérir Paris, ses plaisirs et sa gloire. S'il peine ainsi, s'il éprouve le besoin, presque nerveux, de finir vite une besogne commencée, s'il se plonge dans l'étude et s'il s'enivre de fatigue, c'est qu'il a choisi la forme la plus austère du devoir.

L'Angélus épand sur la Ville éternelle les adieux d'un jour fugitif. Les Romains se promènent au Corso, respirant l'air plus vif qui, vers le soir, vient de la mer voisine. Une lumière dorée caresse le rouge fauve et l'ocre des maisons, s'attarde sur le Pincio et sur le Janicule. C'est l'heure où un jeune Français, coiffé d'un chapeau haut de forme et paré d'une jaquette, comme le veut la mode du temps, quitte le palais Farnèse après avoir marqué d'un signet la page qu'il reprendra demain, passe par le Transtevere tout grouillant de peuple, arrive à la place Saint-Pierre, franchit la porte de bronze, fait un signe familier aux gardes, puis aux majordomes, est introduit chez le cardinal Rampolla. Quelquefois, il est appelé dans les appartements particuliers du Pape ; un grand vieillard émacié lui donne à baiser son anneau ; et ils parlent ensemble des destinées de l'Église et du monde.

Georges Goyau a été nommé membre de l'École française d'archéologie en 1892 ; décisive époque. Depuis le milieu du dix-huitième siècle, un fait avait changé les conditions de l'existence humaine : l'avènement de la grande industrie ; la croissance démesurée des centres urbains ; la formation d'un quatrième état. Depuis 1867, Karl Marx avait formulé pour les ouvriers une nouvelle déclaration des droits, matérialisme historique, valeur unique du travail, abolition du capital, lutte des classes, collectivisme. Du mouvement irrésistible qui tendait à revendiquer pour la classe la plus nombreuse et la plus malheureuse de la société une juste part de bonheur, l'Église catholique allait-elle être absente ? La question était là. Tout nouvellement, en 1891,

Léon XIII avait répondu, en proclamant l'union de l'Église et de la démocratie : l'Encyclique *Rerum novarum* avait ému toute la chrétienté.

A cet appel, Georges Goyau a répondu d'enthousiasme. Il change ; sa carrière ne sera pas celle d'un pur savant ; une vocation l'attire hors de la voie dans laquelle il marchait d'un si bon pas. Du savant, il conservera le dégoût du facile et du léger, le besoin du fait précis qui donne à l'esprit une sécurité, l'exigence du document, du texte, qui étayent les affirmations ; et encore l'amour des livres innombrables, des chers livres envahisseurs, dont on décide de se séparer parce qu'ils finissent par vous contraindre et vous gêner dans votre propre maison : mais quand arrive l'homme qui doit les prendre, vous le renvoyez, et vous gardez tous ces amis. Il restera un historien, sans trahir sa passion première ; il continuera de chérir l'histoire, et il dira pourquoi : « à la fois parce qu'elle passionne et parce qu'elle est calme, parce qu'elle éloigne de la vie et parce qu'elle y ramène, parce qu'elle éveille en nous le besoin de l'action, dont elle nous montre la nécessité et les conditions ». Seulement, il ne lui vouera plus un culte exclusif ; et il la fera servir à sa mission.

Pourquoi changeons-nous ? Par quelles influences, par quelles rencontres, par quelles aventures de la vie ? Il a fréquenté la salon de Henri Lorin, le salon du faubourg Saint-Honoré, où tant de théories généreuses ont pris leur vol ; il a subi le charme du maître de la maison, noble figure, âme fervente, qui a mis son temps, sa fortune, sa vive intelligence, son zèle, au service de l'esprit nouveau ; Henri Lorin l'a présenté au cardinal Rampolla, et Georges Goyau s'est fait apôtre... Mais lorsque nous paraissons changer, ne revenons-nous pas, bien plutôt, à notre nature profonde ? Ne répondons-nous pas à la voix intérieure qui nous rappelle à nous-mêmes ? Social ; Georges Goyau est un social, tel Péguy d'Orléans. Aimez-vous les uns les autres, lui a commandé le Maître dont il suit la loi ; il aime de préférence ceux qui peinent, ceux qui souffrent ; et voilà pourquoi l'étude du passé ne suffit pas à remplir son cœur fraternel.

La thèse sur Dioclétien attendra, attendra si longtemps qu'elle ne verra jamais le jour ; il ne portera pas la triple

hermine et le bonnet carré. Quelques articles d'érudition paraîtront encore, moins comme des promesses que comme des adieux : abandonnant l'antiquité romaine, il se jette dans la mêlée. C'était le temps où le cardinal Lavigerie, portant un toast aux officiers de notre escadre faisant escale à Alger, avait déclaré que, quand la volonté d'un peuple s'est affirmée dans le choix de son gouvernement, et si la forme de ce gouvernement n'a rien en soi de contraire aux principes qui font vivre les nations chrétiennes et civilisées, les fidèles peuvent et doivent se rallier à lui : car comment soutenir les colonnes d'un édifice sans entrer dans l'édifice lui-même ? C'était le temps où des discussions sans nombre, des conflits, des batailles, se produisaient tous les jours entre ceux qui voulaient que religion et monarchie fussent indissolublement unies, et ceux qui prenaient le parti du ralliement ; où les catholiques, divisés, avaient fait appel au Souverain Pontifie, et où celui-ci avait décidé : « Lorsque les nouveaux gouvernements qui représentent l'immuable pouvoir sont constitués, les accepter n'est pas seulement permis, mais réclamé, voire imposé par la nécessité du bien social qui les a faits, et qui les maintient. » C'était le temps où Georges Goyau publiait, en collaboration avec les frères Brunhes et sans le signer, un livre de combat qui s'intitulait *Du toast à l'Encyclique*, et où il lançait cette déclaration qui résonnait alors comme un paradoxe et comme un défi : « Je suis catholique et je suis républicain ».

« Je suis catholique, donc je vais vers le peuple », pourrait être l'épigraphe d'un autre ouvrage qu'il donna cette même année 1892, *Le Pape, les Catholiques et la question sociale.* Grand livre ; plein de doctrine et plein d'âme ; digne de rester parmi les témoignages qui jalonnent le chemin des idées, le chemin de la vie : car il y exposait l'essentiel du catholicisme social...

... Un tel livre fit grand bruit, comme on pense. Bientôt après parurent dans les *Débats* certains articles anonymes qui piquèrent l'opinion publique. Cette correspondance romaine était admirablement informée, pleine de couleur et de verve, sérieuse sans morgue et amusante sans vulgarité : quel était donc le journaliste assez discret, l'auteur assez modeste, pour tenir son nom obstinément caché ?

C'est ce qu'on se demandait à Paris et à Rome ; c'est ce qui intriguait le directeur de l'école française, M. Geffroy. On ne plaisantait pas, alors, sur les devoirs des apprentis archéologues ; on eût mal supporté qu'un membre de l'école, au lieu d'étudier la Tétrarchie ou la Numidia militiana, publiât des articles sur la visite de l'Empereur Guillaume II au Vatican, ou sur les arrangements pris entre le Saint-Siège et la France au sujet du clergé de Tunisie. Aussi les soupçons de M. Geffroy se portaient-ils sur le premier étage du palais Farnèse, et sur l'ambassadeur en personne. « Je crois deviner quel est l'auteur de ces lettres romaines », disait-il en regardant finement M. Lefèbvre de Béhaine. Et, se tournant vers Georges Goyau : « Vous devriez les lire, car elles sont tout à fait remarquables. » Celui-ci souriait, de son air ingénu.

Dans les bibliothèques et dans les archives, chez les pasteurs, les curés, les moines, les évêques, auprès des députés au Reichstag, partout on le voit. Il est en Bavière et il est en Prusse, il est en Saxe et dans le Palatinat ; il va d'État en État et de ville en ville ; il lit, il interroge, il note : il s'applique à dresser la carte de l'Allemagne religieuse dans sa complexité vivante et dans son enchevêtrement. Brunetière, qui se connaît en hommes et qui aime découvrir les jeunes talents, l'a convoqué dans ce bureau de la *Revue des Deux Mondes* qui a été pour tant d'écrivains l'antichambre de la célébrité ; et dans sa manière rude, qui déguisait plutôt qu'elle ne cachait sa bienveillance, il lui a dit que s'il importait que l'Université eût de bons professeurs, il n'importait pas moins, et peut-être davantage, que d'une part la France fût renseignée sur l'évolution psychologique d'un peuple dont elle n'avait pas eu à se louer, et qu'on sût d'autre part à quoi s'en tenir sur la qualité des forces morales qu'elle prétendait opposer à la catholicité. Ainsi Georges Goyau est parti à la découverte. Des différents lieux de son pèlerinage, il envoie à la *Revue* ou il rapporte des articles de trente ou quarante pages, qui paraissaient la bonne mesure aux lecteurs de ce temps-là. Les articles s'assemblent en volumes : cinq volumes pour *l'Allemagne religieuse*, protestantisme et catholicisme, qui parurent de 1898 à 1905 ;

quatre volumes pour *Bismarck et l'Église, le Cultur Kampf*, qui parurent de 1911 à 1913. De ce qui aurait pu n'être qu'un reportage, qu'une enquête de circonstance, il a fait un monument durable, qui défie le temps.

Car sans hâte, méthodiquement, profondément, il établit les faits. D'un parti pris de limpidité, d'un système trop lucide, d'une thèse qui prétendrait donner une explication unique, il se méfie : quand on cherche, en conscience, à saisir le réel d'une prise sûre, et à faire besogne qui demeure, « c'est la diversité même des points de vue qui veut être attirante, c'est leur confusion qui veut être instructive : on ne peut s'en évader loyalement qu'après s'y être d'abord attardé. » Mais quand il avait fini de délimiter les grandes masses de croyances, avec leurs frontières et leurs enclaves, de dénombrer les troupes et de montrer le rôle de leurs chefs, de calculer les gains et les pertes, d'observer les changements et de suivre les évolutions, alors commençait pour lui un autre travail : celui de dégager les idées qui, après d'obscurs commencements, prennent force, commandent, et finissent par diriger la vie. Le protestantisme moderne lui semblait poser le problème suivant : y a-t-il une vérité transcendante qui, venue d'en haut, illumine les consciences ? Ou bien sont-ce les consciences qui, sous l'impulsion d'une religiosité vague, qu'elles perçoivent en elles-mêmes, élaborent une vérité qui n'est jamais que leur reflet individuel projeté sur l'univers ? Du tableau du catholicisme il tirait une leçon — sa leçon : d'où vient que ce catholicisme allemand, réduit par la Réforme à n'être plus qu'une religion de minorités, ignoré ou honni par l'État, persécuté par Bismarck, qui pendant des années de lutte implacable le met au ban de la culture et de la vie nationales, finit cependant par triompher, et par amener Bismarck à Canossa ? Est-ce par la supériorité de sa stratégie, par l'habileté manœuvrière des chefs du Centre, comme Windthorst ? Non pas. S'il remporte la victoire, si les lois oppressives sont pour la plupart rapportées ou abandonnées, c'est à cause de la préparation des âmes, c'est à cause des valeurs morales et sociales qui sont sa forte armature. Les assises du parti catholique allemand n'étaient pas de caractère politique, mais religieux...

... Mais n'a-t-il vu en Allemagne que l'ombre de la croix ? Éclairés par le présent, nous avons le droit de lui demander s'il n'est sorti ni des églises ni des temples, s'il n'a pas regardé au dehors, s'il a négligé d'écouter ou refusé d'entendre les voix menaçantes qui disaient que Sadowa et Versailles n'étaient que des commencements, s'il a compté, peut-être, parmi ces marchands d'illusions dont nous avons payé trop cher les rêves et les erreurs... Trop probe, trop fermement décidé à rester dans la perspective qu'il avait choisie pour jouer au prophète, il était trop clairvoyant aussi pour ne pas remarquer les signes dans le ciel. Il a noté et la naissance de l'antisémitisme, et l'hostilité à une Autriche dont l'âme refusait de s'asservir à la Prusse, et la haine obstinée contre une Pologne qui, demeurant fidèle à sa croyance, lui demandait l'espoir d'une résurrection. Il a vu se développer les conséquences d'une philosophie qui, interprétée par des maîtres impérieux, leur permettait de ne considérer le monde que comme un devenir commandé par leur caprice. Il a dénoncé le caractère monstrueux d'un État qui régentait les consciences et se substituait à Dieu. Il a expliqué comment la notion de germanisme tendait à remplacer l'idée de catholicité. Il a parlé des tracasseries policières, de leur violence et de leur grossièreté ; d'une politique qui « consistait à inventer des griefs pour engager des querelles » ; et il a raconté que des pèlerins, en Belgique, ayant chanté le *Magnificat*, le Chargé d'affaires d'Allemagne à Bruxelles s'en vint dire au Ministre qu'en psalmodiant ces mots : *Deposuit potentes de sede*, ils avaient sûrement prié Dieu, du fond de leur cœur, de faire tomber Bismarck. Bismarck : devant l'homme dont nous avons vu depuis lors qu'il n'était qu'une préfiguration, il s'est longuement arrêté, analysant sa duplicité, sa ruse, son enivrement de puissance, son mépris de l'humanité, ses feintes colères, qui l'amenaient à des accès de colère véritables pendant lesquels il dévoilait lui-même ses mensonges ; rapportant ses paroles : « J'ai été fidèle à ceci : l'unification de l'Allemagne, sous l'hégémonie de la Prusse ; tout le reste est accessoire » ; et rappelant enfin le nom que lui donnait Pie IX, dans une allocution du 17 mai 1877 : « le nouvel Attila ».

Au mois de juin 1913, Lucie Félix-Faure Goyau est morte après une longue agonie. Quand deux êtres se sont accoutumés à saisir, d'une pareille ardeur, toutes les occasions de faire le bien ; quand ils se sont voués, par le livre, par l'action, par l'exemple, au même apostolat ; et quand la mort vient briser cette union parfaite, le chrétien n'ose pas se plaindre, attendant le jour où les mystères s'expliqueront ; mais il souffre dans son cœur humain. Georges Goyau quitte Paris, quitte la France, se dépayse et gagne la Suisse. Là, il demande à l'étude sinon la paix, du moins un répit, une trêve ; et dans un livre qui compte parmi ses meilleurs ouvrages, dépouillé, vigoureux, sensible, il fixe la physionomie de cette ville qui fut une église, Genève. A Genève la guerre le surprend ; il rentre ; à la gare de l'Est, les cris des camelots annonçant les journaux du soir lui apprennent l'assassinat de Jaurès.

Il avait médité sur l'idée de patrie et sur l'humanitarisme, et souhaitait que la paix régnât parmi les hommes de bonne volonté. Il croyait que, si ce beau songe peut devenir un jour réalité, ce ne sera point par l'effacement, l'abandon, le reniement de la patrie, mais bien plutôt par l'union volontaire des nations, chacune gardant son caractère, chacune consciente de sa valeur spécifique, et toutes accordant leurs voix pour chanter enfin, dans un chœur aux diverses parties, l'hymne de la paix. Permettez-moi de le citer encore : « Loin de nous aliéner l'humanité, la patrie est comme le point d'insertion par lequel nous prenons racine dans cette humanité même »... « car la patrie crée des liens palpables, elle impose des devoirs précis ; elle propose au jour le jour d'impérieuses occasions de faire le bien et de se dévouer ; s'emparant de notre velléité d'amour des hommes, elle exige que cette velléité devienne un vouloir pratique, agissant, efficace ; et, nous rappelant sans cesse l'existence de ces compatriotes qui sont notre prochain le plus immédiat, elle nous interdit de gaspiller en l'air et dans le vide je ne sais quelle tendresse théorique qui, trop souvent, ne recouvre d'autre sentiment effectif que l'égoïste amour de nous-mêmes... »

... Déjà, dans ses jeunes années, il avait peint le Vatican,

resplendissant de lumière : maintenant, il enlumine l'histoire de la chrétienté. Voici les grands laïcs, qui furent à leur manière les confesseurs de la foi, comme Ozanam ; voici les soutanes noires, les camails violets, les manteaux de pourpre ; voici le cardinal Mercier et son sourire, triste et fin. Voici les saints et les saintes avec leurs auréoles. Voici les cloîtres et les chapelles, autour desquels s'affairent les moines bâtisseurs ; voici, au milieu de la forêt normande, les blanches robes bénédictines. Et voici l'Église de France, sa chère Église de France, dont il retrace l'histoire depuis ses débuts jusqu'à l'aube des présents jours. Il la connaît bien ; il la connaît si bien qu'il doit faire effort pour renfermer en un seul volume le récit de ses combats et de ses victoires, pour sacrifier les détails auxquels il lui plairait de s'attarder : mais ce sacrifice même lui sert, donne à l'ensemble un ton plus soutenu et une allure plus vive, accentue son caractère de drame et son caractère d'épopée. Y a-t-il un pays au monde où, plus qu'en France, les questions religieuses aient été débattues et reprises de génération en génération ? Y a-t-il une littérature qui ait, plus que la nôtre, fait de la foi ou du doute le centre même de son inspiration ? Nation qui aime à voir clair dans sa conscience ; nation qui prend passionnément parti pour les idées ; nation de prosélytes et d'apôtres ; nation où ceux mêmes qui luttent contre le christianisme doivent leurs ardeurs et leurs révoltes à ce qu'ils en sont tout imprégnés, et où le dix-huitième siècle lui-même, suivant le mot profond de Diderot, n'a pu arracher son cœur chrétien. Quelle prodigieuse floraison, d'âge en âge ! Comme on voit surgir, à chaque moment, les fortes âmes obstinées qui, tantôt par la profondeur de leur doctrine et tantôt par l'exemple de leur charité, sauvent une Église toujours en péril et toujours triomphante ! Quelle intime association entre la vie de cette Église et celle de la France ! Paraît sainte Geneviève, et « Paris est nourri par une femme qui jeûne, défendu par une femme qui s'agenouille ». Paraît saint Louis, « un membre de la chrétienne gent, dont le devoir d'État consiste à gouverner la France » Paraît Jeanne d'Arc, et « une sorte de vibration spirituelle relie tous les points d'une France qui voulait rester la France ».

Il continue sa tâche. Les apôtres qui sont allés porter la parole du Christ au delà des mers, a-t-on marqué suffisamment leur place dans le développement de la civilisation ? Ils ont contribué à unir l'Orient à l'Occident : ils ont joué un rôle de premier plan, à l'origine des mouvements d'idées qui ont formé la conscience humaine ; et d'où vient que les histoires générales font si peu de place à l'immensité de leur effort ? Cette négligence tient peut-être à ce qu'on a quelquefois écrit leur légende, mais non point leur histoire. D'où le devoir de mieux étudier l'Église missionnaire, l'Église en marche, comme il disait.

Il écrivait, gros livres, brochures, articles : l'article du *Figaro* ; l'article de *La libre Belgique.* Il parlait en public. Il enseignait. Il rayonnait par sa présence : les Semaines sociales ; la Confédération française des travailleurs chrétiens ; la réunion du 104 de la rue de Vaugirard, où, pendant quarante années, il a donné aux étudiants sa science et son amitié. Il agissait : ce n'est pas révéler un secret que de dire qu'on le consultait sur toutes les affaires importantes de l'Église. Bienfaisants ceux qui, appelés par la dignité de leur caractère et par l'efficacité de leur œuvre à prendre place dans les conseils qui décident de l'orientation des consciences, prennent le parti de la conciliation ! C'est une triste loi de la vie que toutes idées deviennent matière à disputes, que tous tempéraments se heurtent et se blessent, et que les hommes aiment faire de la discorde un jeu, et de la haine un plaisir. Convient-il, dès lors, d'aviver les plaies pour les rendre inguérissables ? ou de corriger l'affreuse loi de nature par l'indulgence et par le pardon ? Il était pour l'indulgence et pour le pardon ; non par quelque timidité, par quelque faiblesse, car son âme était forte ; sa volonté, sa ténacité, étaient sans égales. Mais en apaisant les querelles humaines, il voulait s'insérer dans le plan divin...

... Il souffrait ; son corps, qu'il avait toujours négligé, était comme un esclave las qui se refuse à suivre plus loin son maître, et il s'étonnait de cet abandon. Il ne marchait plus qu'à grand peine, et il allait aux eaux pour se guérir : mais les eaux ne remontent pas le cours du temps. Ses yeux, ses

yeux d'azur et de ciel, se ternissaient et se couvraient d'un voile. Élu à l'Académie Française le 17 juin 1922, vous l'avez choisi le 13 janvier 1938 comme votre secrétaire perpétuel ; et ce lui fut une grande joie ; mais la dernière ; car déjà tombait le soir. « Immortel ! Perpétuel ! répondait-il à un ami qui le félicitait ; pour combien de jours ? »

Du moins a-t-il enfermé, dans une œuvre ultime, la substance de sa foi et l'essence de sa vie spirituelle. On lui a demandé de composer un ouvrage sur le Christ, et cette offre lui a paru providentielle. Regardez : il est assis dans son lit de malade ; quand il demande quelque ouvrage de référence et qu'on le lui apporte, il le laisse tomber, il ne peut plus lire. Mais il peut encore écrire, à condition d'élever le carnet sur lequel il appuie sa plume jusqu'à la hauteur de ses yeux. A celle qui se tient près de lui à tous les instants du jour, à celle qui lui a permis de reconstruire son foyer, à la femme admirable qui fut pour lui Marthe et Marie, il dit : « Il faut que je lutte de vitesse contre la cataracte, si je veux finir. »

C'est dans ces conditions, composant son ouvrage non pas suivant une ligne régulière, mais par fragments et par morceaux qui venaient ensuite prendre dans l'ensemble leur ordre et leur place, qu'il a écrit le testament qui s'appelle *Le Christ.* Christ aux bras grands ouverts, Christ de compassion et de bonté ; moins accablé par la masse des crimes des hommes que sensible à leur misère ; qui a fait des miracles non pour répondre aux ordres des Pharisiens, mais pour accepter « la sommation de la détresse qui appelle, qui crie au secours, et qui dit : « j'ai confiance » ; Christ qui reconnaît ses disciples à leurs actes : « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? » ; Christ qui emporte une adhésion morale non moins que spirituelle, parce qu'il s'est donné personnellement en exemple et « nous a demandé de nous aimer en multipliant tout le premier les marques de son amour » ; qui a condamné un état social dans lequel le pauvre est opprimé par le riche, et le faible par le puissant ; Christ qui nous a laissé cette leçon, intelligible aux simples comme aux sages : « bien vivre pour bien mourir »...

... J'ai écrit ce remerciement, Messieurs, au milieu des

alarmes. Plusieurs fois j'ai dû quitter le chapitre que je relisais, la page d'où j'extrayais quelque citation plus frappante, au bruit des détonations dont s'emplissait le ciel nocturne ; plusieurs fois j'ai abandonné mon travail pour descendre dans l'abri. Je le reprenais ; et j'allais l'achever, quand sont arrivés ces jours de crise où le destin de la France a paru en suspens, et où il était impossible à la pensée de se fixer ailleurs que sur les lignes où nos combattants mouraient pour elle. Il m'a été doux, en ces épreuves, de retrouver la ferme pensée d'un homme qui n'a jamais douté, qui a cru que les épreuves, loin d'affaiblir, purifiaient et exaltaient, et qui a proclamé sa confiance dans le triomphe final du bien. Le grand Pape qui n'a pas craint d'exprimer sa sympathie pour les nations victimes au moment où elles étaient martyrisées par leurs bourreaux, Pie XII, a pris soin de traduire les regrets de la chrétienté, quand est mort celui qui s'est montré l'un de ses plus fidèles défenseurs ; et dans une lettre autographe qu'il a adressée à Mme Georges Goyau, il a dit : « Cette âme de lumière... laisse après soi un profond et bienfaisant sillage. » Dans nos heures de ténèbres, il m'a été doux de revenir à cette clarté. Tous n'ont point partagé sa conception du monde ; ceux-là même accorderont qu'il a rempli la haute mission de chercher, suivant les paroles de Renan, « les vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre, et la font quelquefois aimer ». Pour les autres, je demanderai à Bossuet, son maître, la formule qui résume le sens et la valeur de son œuvre et de sa vie : « Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer. »

Paul HAZARD.

PAUL HAZARD [1]

... Il y a quelques années, l'un des plus spirituels de nos confrères disait ici même à Jacques Bainville qu'il avait pour mission de recevoir : « Par un stratagème dont j'userai le moins possible, le directeur feint d'apprendre au récipiendaire le lieu et la date de sa naissance, dans quel collège il a fait avec plus ou moins d'éclat ses études ; il lui donne des renseignements sur son enfance, sa jeunesse, ses débuts dans la vie ; celui qui se trouve à votre place reçoit ces révélations de l'air qui convient, heureux encore qu'on ne lui demande pas de jouer l'étonnement. »

Cette amusante et malicieuse remarque contient une grand part de vérité ; je crois cependant que le vieil usage académique peut trouver une excuse et même une justification. Si les éloges de nos confrères disparus permettent à notre émotion de les saluer une dernière fois, la tâche de celui qui s'adresse au nouvel élu le met aussi en présence d'une vie et d'une œuvre, comme toujours mélangées l'une avec l'autre. La tradition n'est pas si mal inspirée en liant, comme elle le fait souvent, les détails biographiques parfois les plus menus au caractère, au talent et aux ouvrages de ceux qu'elle veut accueillir.

Seriez-vous tout à fait le même si vous n'étiez pas né à Nordpeene, dans un petit village des Flandres, composé d'une seule rue, dont je vois d'ici les maisons aux toits

1. M. le Duc de Broglie a bien voulu, avec l'autorisation de l'Académie française, offrir à la *Revue de Littérature comparée* la plus grande partie du Discours qu'il a prononcé en 1941 en recevant Paul Hazard sous la Coupole, au cours d'une séance privée.

On a laissé de côté l'exposé de la carrière de Paul Hazard, que nos lecteurs connaissent déjà par le numéro de mai 1940.

rouges, aux toits aigus comme le vieux clocher gris de l'église pour que puisse s'écouler l'eau des pluies du nord, quand les nuages sombres et bas viennent crever sur le mont Cassel, si vos yeux d'enfant ne s'étaient pas ouverts sur ces prairies et ces champs qui s'en vont rejoindre, là-bas, la grande plaine aux horizons infinis qui s'étend de la côte flamande jusqu'à l'Oural ? Grève immense où déferlent au cours des siècles les flots des invasions, où les villages portent des noms de batailles, où les races et les langues gardent la trace de ces flux et de ces reflux.

Bien entendu, il y a une soixantaine d'années, ces temps paraissent bien passés ; dans l'Europe stable et définitive, personne ne s'attend au retour de pareils dangers, mais le souvenir en reste et se réveillerait à l'occasion.

C'est là que votre famille était établie au dix-huitième siècle et vous trouvez parmi vos ascendants des hommes qui déjà faisaient figure d'intellectuels et façonnaient les jeunes intelligences, mêlant au dialecte flamand la langue de la grande patrie du sud. C'est votre grand-père maternel, instituteur, secrétaire de mairie, chantre à l'église, qui instruisit pendant une longue vie des générations et des générations d'élèves ; homme austère et rigoureux, lui dont toute l'existence s'est écoulée dans son petit village, il a fait franchir à ses enfants l'étape qui les essaimera dans la province et au delà. Parmi ses fils l'un est docteur en médecine, un autre chanoine, un autre encore, fonctionnaire.

Votre enfance s'est écoulée près de votre père, directeur d'école à Armentières d'abord, à Lille ensuite. Après l'instruction primaire, vous suivez les cours du collège, dans un décor moins riant et formé cette fois d'usines et de filatures qui assombrissent l'horizon. Très brillant élève, vos maîtres vous dirigent vers le lycée et le lycée vers l'école normale supérieure.

Cependant vous avez dû faire un an de service militaire, vers ce début du vingtième siècle où la vie trop facile et les divisions politiques ont enlevé au métier de soldat une grande partie de son prestige ; ne m'avez-vous pas avoué que vous étiez revenu du régiment quelque peu antimilitariste et bien éloigné, en tout cas, de prévoir qu'un jour, une quinzaine d'années plus tard, le capitaine Paul Hazard

serait cité à l'ordre de l'armée comme un officier de haute valeur intellectuelle et morale, qui a rendu les plus brillants services, comme un chef plein d'entrain et animé d'un sentiment du devoir très élevé, qui s'est à maintes reprises offert spontanément pour accomplir en première ligne des missions dangereuses ?

Mais vous voici à l'École normale, élève de maîtres tels que Brunetière, Gustave Lanson et Joseph Bédier, brillant élève comme toujours et plongé dans cette intense atmosphère intellectuelle qui vous enivre au point de vous faire oublier, dans la passion de lire et d'apprendre, que le monde des idées pures demande aussi, pour exister, un support matériel et un autre monde, j'allais dire un autre monde plus décevant ; mais non, je change de plume et je dirais plutôt « moins décevant » puisque la meilleure école est celle des réalités. Au début d'un roman, vous avez dépeint une noce de village et les illusions de la mariée, si confiante et si peu renseignée sur les dangers de la vie. « Elle ignorait tout, dites-vous, de la mer immense dont elle allait entreprendre, son tour venu, la traversée que toutes les générations recommencent, comme si on la faisait pour la première fois. Elle ignorait les tempêtes qui font tourbillonner les barques fragiles, les gros vaisseaux qui les heurtent et les brisent, les courants qui entraînent traîtreusement à la dérive, et les écueils, et les remous ; elle partait insoucieuse, sans défense contre les ennemis menaçants, sans autre défense que la poussée de vie qui animait son jeune être ».

Un normalien de vingt-trois ans ne ressemble certes pas beaucoup à une mariée rougissante, mais n'y a-t-il pas quelque analogie entre le naïf désir de vivre qui anime cette dernière et le désir de savoir, non moins passionné et souvent aussi novice, qui donne au premier une semblable ivresse. Lui aussi, navigateur inexpérimenté, il s'embarque tout bouillant d'une noble ardeur, sur l'océan immense, confus et trouble de l'inquiétude humaine où ne manquent pas non plus les courants perfides et les remous dangereux.

Je ne veux pas plus médire de cette lune de miel de l'intelligence que de l'autre et, si je les ai comparées, c'est pour les réunir dans une même évocation de tendresse émue pour les élans de jeunesse et d'amour, qui perpétuent, en y as-

sociant notre cœur, la vie du corps comme celle de l'esprit.

Attachement à toutes les traditions puisées dans votre milieu familial, générosité du cœur, enthousiasme dans un travail à la fois méthodique, acharné et joyeux, tels sont les termes dont se servent pour parler de vous ceux qui n'ont pas oublié qu'ils étaient alors vos amis.

Vous voilà maintenant Agrégé des lettres, en pleine possession de tout ce que vous aviez acquis dans votre studieuse et vibrante jeunesse ; vers quel sujet allez-vous tourner la fraîche activité de votre esprit ? Une bourse d'études que vous obtenez et qui vous envoie en Italie paraît en avoir décidé.

Quel meilleur cadre pouviez-vous rêver pour y développer les tendances qui se dessinent chez vous et surtout ce goût pour le cheminement et la contagion morale des idées, qui est déjà et restera toujours la marque de votre talent. Pour tout cela, il faut de la pénétration et de la finesse, le regard aigu qui découvre les faits, le jugement qui les compare et les classe ; il faut donc, à la fois, les qualités de la jeunesse et celles de la maturité ; les unes ne vous manquent pas et vous possédez déjà les autres, c'est pourquoi vous rapportez de votre séjour au delà des Alpes une belle thèse sur *La Révolution française et les lettres italiennes*.

Profond sujet de méditation que ce déversement sur la vieille et confuse Italie, tout imprégnée alors de l'esprit français classique, des flots impétueux et troubles de la littérature révolutionnaire. Par un geste naturel de défense, toutes les autorités établies réagissent pour leur opposer une digue, mais l'élan des temps nouveaux la fait éclater, grâce au soutien qu'apporte aux idées de la révolution le progrès de ses armées et le contact de ses hommes.

Quand l'ordre impérial aura succédé à la liberté quelque peu déchaînée des premiers jours, il se produira un phénomène inattendu. Sa rencontre vous frappe et votre étude l'amène en pleine lumière. Par une sorte de paradoxe, la pression française pour imposer à l'Italie, devenue une dépendance de l'empire, la langue et l'hégémonie morale de la France, va précisément aboutir à la résurrection de la pensée proprement italienne et au réveil de l'esprit national qui réalisera un demi-siècle plus tard l'unité de la péninsule.

En même temps, pour mieux résister à l'influence de notre pays, on lui oppose les autres littératures et vous dites en manière de conclusion :

Reconnaissons qu'il est injuste de vouloir classifier les nations, puisque leurs qualités, étant d'espèce différente ne sont même pas comparables. Celle-ci donnera l'exemple de la discipline patiente et des progrès que peut réaliser l'effort persévérant. Chez celle-là, on admirera l'équilibre persistant du génie latin et l'art d'une forme toujours harmonieuse. Dans le libre échange qui constitue aujourd'hui la vie intellectuelle de l'Europe, chacune donne et toutes reçoivent. La vraie question n'est pas de savoir si l'influence de la France est la première, ou la seconde, ou la troisième : mais si elle a une valeur. Personne ne nous contestera sans doute l'honneur de concevoir des idées claires, clairement exprimées ; d'émettre des paradoxes qui se trouvent être ensuite des vérités ; de commencer des expériences qui servent souvent aux autres, après avoir tourné à notre détriment. Personne ne niera que si nous ne prétendons plus imposer la route à suivre, de gré ou de force, nous nous plaisons cependant à montrer le chemin. La part reste assez belle pour que nous n'ayons rien à regretter....

... Si l'hégémonie de la langue française n'existe plus dans la culture universelle, le français tient encore une place qui est souvent la première après celle de la langue nationale de chaque pays. Notre devoir est de maintenir et d'étendre s'il se peut cet avantage moral. C'est à cette tâche essentielle que vous avez tenu à consacrer une grande part de votre activité.

Pour cela il faut connaître les langues et vous les apprenez, il faut apprécier avec tact le climat intellectuel créé dans chaque nation par sa littérature personnelle et vous connaissez à merveille les auteurs étrangers. Il faut surtout aller de sa personne prendre contact avec la jeunesse des pays qui nous entourent et de ceux que leur éloignement géographique pourrait risquer de séparer de nous par un océan moral. Précisément vous aimez les voyages, vous ressentez profondément la curiosité de l'étranger, vous visitez à plusieurs reprises l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, d'autres nations d'Europe et les deux Amériques.

Chargé d'un cours régulier à l'Université Colombia de New-York, vous y professez pendant trois mois, tous les deux ans, devant une jeunesse bien différente des auditoires du vieux monde par sa formation, par ses habitudes de vie et d'esprit, par sa manière de considérer les hommes et les choses, mais non moins avide de s'instruire avec la fougue d'une jeune civilisation qui voudrait atteindre et dépasser le niveau des anciennes cultures. Comme vous savez intéresser vos élèves par une association à vos travaux qui va jusqu'à la collaboration véritable !

Le cours que vous fîtes en 1928 à l'Université de Chicago aboutit à la publication d'un petit livre à la fois sérieux et enjoué signé en commun de votre nom et de plusieurs jeunes filles et jeunes gens, vos élèves et vos amis. C'est une étude critique sur Manon Lescaut, qui puise à pleines mains dans les richesses du délicieux roman de l'abbé Prévost pour en approfondir l'examen et en faire miroiter les joyaux. Voilà, grâce à vous, des étudiants américains devenus des auteurs français et des critiques littéraires de ce dix-huitième siècle qui porte si profondément l'empreinte de notre pays ; vous réalisez cet amusant paradoxe de nous montrer la charmante amie du chevalier des Grieux devenue un sérieux objet d'études pour un groupe de jeunes filles protestantes.

Aussi quand l'Université de Harvard vous accordera le titre de docteur *honoris causa*, est-ce en félicitant un ami qu'elle entendra décerner cette haute récompense et qu'elle rendra hommage, suivant ses propres expressions, « à un écrivain dont l'œuvre est venue ajouter une nouvelle distinction à son pays, déjà si fameux par le rayonnement de ses lettres ».

Une branche nouvelle de l'érudition et de la critique s'est beaucoup développée depuis une vingtaine d'années sous le nom de Littérature comparée. M. FernandBaldensperger, en fondant avec vous la Revue qui lui est consacrée, a rappelé que ni le mot ni la chose ne sont précisément des nouveautés ; Brunetière présidait déjà il y a quarante ans, avec Gaston Paris, un congrès de littératures comparées, mais les progrès des relations intellectuelles entre les peuples en élargissent chaque jour considérablement le cadre.

Tout ce que j'ai eu l'occasion de rappeler de votre personne et de votre œuvre montre clairement pourquoi vous étiez si bien désigné pour représenter cette formule et pour y attacher votre nom. Vos cours, vos études, les ouvrages que vous avez consacrés à Léopardi, à Cervantes, aux sonnets de Michel-Ange, en sont des preuves éclatantes. Il en va encore de même pour les livres où vous retracez des vies d'auteurs français ; votre charmant Stendhal est tout rempli de l'Italie ; quand vous écrivez la vie de Lamartine, c'est le créateur de Graziella que vous considérez avec le plus de tendresse et, à travers Chateaubriand, vous aimez à retrouver l'Espagne mauresque du dernier Abencérage.

Et vous faites tout cela, sans pédante gravité, avec cette sorte de fantaisie qui dirige votre plume, car il y a deux hommes en vous, Monsieur, quand vous écrivez. Il y a l'architecte, le paysagiste qui trace savamment les allées de son parc en y plantant les belles essences que ses patientes et scrupuleuses recherches lui ont permis de choisir, et le promeneur amusé qui vient errer à l'aventure parmi tout cela, ne se défend pas à l'occasion de piétiner les plates-bandes et de ravager les arbustes. C'est celui-là qui s'arrête pour nous parler quand nous vous lisons, qui nous interpelle au besoin pour réveiller notre attention et fait maintes remarques narquoises. Il ne respecte rien, ni les grands personnages dont il parle, ni les graves sujets qu'il traite. Vous savez trop bien qu'il n'y a là que des hommes et les idées contradictoires qu'ils agitent avant d'en agiter le monde.

Mais voici qu'élargissant encore l'ampleur de votre domaine, qui cependant embrassait déjà un bien vaste territoire, vous portez vos regards sur un sujet plus vaste encore puisqu'il concerne, cette fois, les destinées de l'humanité. L'important ouvrage que vous avez nommé *La Crise de la conscience européenne* porte au-dessous de ce titre deux petites dates : 1680-1715 ; pour les Français la fin d'un grand règne, pour tous, la fin d'un grand siècle et le début d'un nouveau. « Années rudes et denses, dites-vous, toutes remplies de querelles et d'alarmes et lourdes de pensées. Quel contraste ! Quel brusque passage ! La hiérarchie, la disci-

pline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie, voilà ce qu'aimaient les hommes du dix-septième siècle, voilà ce que détestent leurs successeurs immédiats. La majorité des Français pensaient comme Bossuet, tout d'un coup les Français pensent comme Voltaire ; c'est une révolution. »

Peut-être y a-t-il plus encore ; le dictionnaire de l'Académie qui en est encore à la lettre A, s'occupait il n'y a pas bien longtemps du mot aiguillage ; on y songe aussi en pensant à cette période. Il semble bien que vers la fin du XVII^{e} siècle l'Europe ait changé de route et confié à d'autres pilotes la destinée de la barque humaine ; car il est difficile de voir là simplement le mouvement de balance qui met successivement à la mode les diverses attitudes de l'esprit. A plusieurs reprises déjà, dans le passé, les « spiritualistes » et les « rationaux » ont opposé leurs thèses et croisé leurs armes ; mais, pour la première fois, ces derniers paraissent avoir trouvé la machine de guerre qui renversera les obstacles et donnera désormais à leur marche un cours presque irrésistible. Jusque-là le torrent de la pensée rationaliste traversait la forêt en crevant les fourrés et en abattant les grands arbres, mais derrière lui la végétation renaissante venait se refermer comme les vagues de la mer sur le sillage d'un grand navire. Cette fois le développement des sciences expérimentales, les découvertes qu'elles entraînent ont pour ainsi dire pavé la route qui ne s'effacera plus. Les spiritualistes pourront, certes, encore y passer, mais il leur faudra la suivre et s'en accommoder. C'est là, et nous y reviendrons plus loin, qu'il faut sans doute chercher le caractère essentiellement nouveau de la crise dont vous parlez. C'est ce qui lui confère le caractère universel qu'elle a pris et la nature, en quelque sorte irrévocable, des conséquences qui en ont découlé.

Un tel sujet n'a pas manqué d'être traité à maintes reprises ; cependant il ne saurait jamais être épuisé et se renouvelle à chaque période de l'histoire quand le recul accru des événements et l'évolution des idées en présentent l'aspect sous un jour différent. Le titre même que vous avez choisi indique déjà de quelle manière personnelle vous l'avez envisagé ; c'est la crise de la conscience européenne que

vous avez entendu aborder, en faisant appel de toutes parts au mouvement intellectuel qui s'est partout manifesté. Les sources ne vous manquent pas ni les ouvrages d'ensemble ; en Angleterre, en Allemagne, en Italie, vous les consultez, vous les confrontez et vous les mettez à leur place dans le drame intellectuel qui se joue.

... Gustave Lanson, le professeur de votre jeunesse, avait publié autrefois une étude des *Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française* ; c'est à ce travail que vous rapportez l'idée première de votre ouvrage, sans oublier Faguet et Brunetière, dont vous continuez sous cette coupole la brillante lignée.

Votre ouvrage n'est pas un livre à thèse, vous n'avez pas voulu présenter dans un texte fondu et vibrant d'un accent personnel un plaidoyer où vous auriez pris parti. C'est une enquête, une enquête vivante que vous avez poursuivie, une sorte de grand reportage à travers le passé, conduit avec la sérénité de l'histoire et même, suivant votre expression, avec l'impartialité de l'histoire de l'histoire.

Vous mettez d'abord en lumière les grands changements psychologiques qui ont préparé le terrain, les voyages lointains d'où l'on commence à rapporter des tableaux plus ou moins exacts des bons sauvages et des sages persans, à moins que ce ne soit des Chinois athées et vertueux. Puis, vous montrez comment la querelle des anciens et des modernes secoue jusqu'à le ruiner le vieil édifice classique de l'histoire des temps anciens en lui opposant les découvertes de l'érudition nouvelle. Tout cela se double d'une sorte de crise de politique extérieure. La France catholique est alors le rempart de la tradition et pour l'Europe un objet de crainte et d'envie ; voilà qu'autour d'elle, en Allemagne, en Angleterre surtout, surgissent des philosophes hétérodoxes dont les efforts ingénieux ou puissants tendent à ébranler dans tous les domaines l'influence française. Ils trouvent des échos, même chez les nôtres, dans leur lutte contre les croyances traditionnelles qu'ils identifient avec l'hégémonie latine...

... Quel voyage n'avons-nous pas fait, à votre suite, dans le pays des idées, en prenant pour théâtre cette Europe de

la fin du dix-septième siècle, déchirée par tant de rivalités et de guerres, « Europe, dites-vous, lieu de discorde et de jalousies, d'amertume et d'aigreurs. Les Latins méprisent les Germains, tempéraments pesants, lourds esprits. Les Latins se disputent entre eux ; on dirait qu'ils souffrent lorsqu'ils sont obligés de reconnaître les qualités d'une nation voisine, ce sont toujours les défauts qui leur viennent à l'esprit ». Les choses n'ont pas tellement changé depuis deux cents ans.

Quand on y réfléchit, ce qui paraît miraculeux, ce n'est pas que le dix-septième siècle avec son esprit classique, traditionnel, autoritaire et religieux ait trouvé dans la période suivante un renversement complet de ses points de vue, mais c'est qu'il ait pu exister, qu'il ait pu succéder aux mouvements de la Renaissance et de la Réforme, si opposés au fond à tout ce qu'il devait représenter.

Ce qui est prodigieux encore, c'est l'achèvement, la perfection, la splendide ordonnance de tout cet ordre de choses. Peut-être faut-il y voir le reflet de l'unité française qui s'est alors définitivement constituée, dans le cadre de la monarchie, en permettant pour la première fois aux divers éléments de notre pays de fondre leurs qualités dans une si harmonieuse union. La France est trop vivante pour rester figée dans l'immobilité si belle qu'elle soit, mais c'est toujours vers cette période qu'elle se retournera quand elle voudra retrouver un des plus purs aspects de son génie national, un de ceux qui l'ont montrée au monde sous la figure qui lui a fait le plus d'honneur.

L'histoire paraît n'obéir que rarement aux lois des courbes mathématiques régulières qui varient peu autour de leur maximum et redescendent lentement à partir de leur sommet. Dans les affaires humaines il en va tout autrement ; il faut toujours se méfier des apogées. Parvenu au sommet de la colline, on découvre un vaste horizon, mais c'est celui du passé ; une fois le monument achevé et parfait on ne l'habite pas, il devient un musée au lieu de rester une demeure. Comme ces plantes de la légende qui poussent vers le ciel une fleur rare et magnifique et meurent épuisées, les grands siècles, les grandes époques, les grandes civili-

sations ne sont jamais si proches de leur déclin qu'au moment où ils paraissent installés pour toujours.

Quel est le plus français du dix-septième ou du dix-huitième siècle ? On en disputera toujours ; mais on ne peut se défendre d'admirer la souplesse, la variété et la richesse du génie de notre race, capable de fournir des représentants aussi éclatants à des écoles si opposées.

Quels matériaux de tous genres n'avez-vous pas rassemblés, mis à pied d'œuvre et disposés dans un ordre savant ! Chacun a son étiquette d'origine et vient tout droit de Londres, d'Amsterdam, de Berlin ou d'ailleurs. Vous nous promenez au milieu d'eux, en les montrant tour à tour du bout de votre baguette un peu nonchalante ; vous donnez libre cours à des commentaires où la lucidité la plus aiguë est souvent mélangée d'une ironie quelque peu désabusée. Les prenez-vous vraiment au sérieux, ces beaux esprits variés ? En tout cas vous ne paraissez guère songer à réunir tout cela pour en former un édifice dont vous auriez choisi l'architecture. Sans doute le croiriez-vous trop instable et préférez-vous laisser épars ces colonnes, ces cubes et ces prismes comme les jeux de construction dont s'amusent les enfants et qu'ils se plaisent à démolir dès qu'ils les ont assemblés.

Peut-être la fréquentation des philosophes, l'écheveau embrouillé et contradictoire de leurs systèmes ont-ils ramené vos sympathies vers l'époque heureuse de notre existence où ces grands problèmes nous laissent bien indifférents.

Avant d'être les grands enfants que leur manie de raisonner entraîne dans d'obscurs dédales pour échapper au merveilleux, les hommes sont d'abord de petits enfants pour qui le merveilleux est plus simple que le raisonnement ; j'ai gardé pour la fin le charmant petit volume que vous leur avez consacré en l'intitulant *Les livres, les enfants et les hommes.* Nulle part vous ne semblez plus à l'aise pour vous abandonner à la fine ironie de votre critique. Ils ont aussi leur littérature, pauvres petits, mais que va-t-on leur offrir ? et vous écrivez :

Nos enfants savent lire et se font grandelets, disent les hommes ; les voici qui nous demandent des livres, à présent ; profitons

de leur curiosité et de leur appétit. Faisons semblant d'édifier les châteaux qui sont leur joie, mais à notre façon, puisqu'il est entendu que nous possédons toute sagesse. Dans leurs palais, nous placerons des salles de cours, bien déguisées ; dans leurs jardins, nous planterons des légumes, qu'ils prendront pour des fleurs. Au détour des allées apparaîtront et la raison, et l'ordre, et la sagesse, et l'histoire naturelle, et la physique et la chimie ; tout en ayant l'air de continuer les récits de leur nourrice, ce sont des contes savants que nous leur conterons. Comme ils sont naïfs, ils s'en apercevront à peine ; et croyant s'amuser, du matin au soir, ils apprendront.

Mais les enfants sont plus malins qu'on ne le croit et se méfient tout de suite, ils demandent tout autre chose. Pour eux la tradition orale est restée longtemps ce qu'elle était pour l'humanité à son berceau. Les contes des grand'mères et des nourrices, transmis de génération en génération, formaient seuls leur répertoire et leur bibliothèque. Vous avez recherché à quelle époque le livre imprimé s'est enfin décidé à faire une place à la littérature de l'enfance et, chose inattendue, c'est à l'Académie française que vous aboutissez en remontant à Charles Perrault qui, bien timidement et après plusieurs essais, se décida à publier ses *Histoires et contes des temps passés*, en se croyant obligé d'ajouter « avec des moralités ».

Tentative risquée, remarquez-vous, et quelque peu dangereuse pour la considération de son auteur, car enfin un académicien peut publier des poèmes burlesques, s'il en a envie ; il peut préférer les modernes aux anciens et déchaîner des tempêtes, mais ce qui est inouï, c'est qu'il ose imprimer des contes pour les enfants.

Du premier coup, pourtant, c'était un livre selon leur cœur ; mais l'essai, malgré sa réussite, dévia presque aussitôt. Hélas ! on leur servit bientôt, avec Mme de Beaumont, *Le Magasin des enfants ou dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves*. Ces derniers sont tous « de la première distinction », on y trouve entre autres, lady Sensée, âgée de douze ans, lady Spirituelle, du même âge, et l'on s'applique à leur former le cœur, à leur éclairer l'esprit pour le soumettre à « l'empire de la raison ».

Comme nous voilà loin du *Petit Poucet* et de *la Belle*

au Bois dormant. Le dix-huitième siècle a imaginé de faux enfants, comme il avait créé des faux sauvages ; on les retrouve partout dans *Les veillées du château* de M^{me} de Genlis, dans *L'ami des enfants* de Berquin, livres poudreux que les personnes de ma génération ont encore autrefois ouverts un jour de pluie, à la campagne, avec une curiosité vite changée en horreur.

En votre compagnie, Monsieur, on rencontre souvent les philosophes, et nous avons bien flairé l'influence des rationaux sur les petites filles endoctrinées par leurs sages gouvernantes. On n'est jamais très loin non plus de la littérature comparée ; nulle part, peut-être, la différence des génies nationaux ne se montre-t-elle mieux que dans leur attitude vis-à-vis de l'enfance. Vous n'avez pas de peine à passer une brillante revue de ce domaine, tellement plus riche au dehors que chez nous, et vous concluez nettement à la suprématie du Nord sur le Midi. En quoi vous avez pleinement raison, bien que vous alliez, peut-être, un peu loin en constatant que Jules Verne vérifie cette loi parce qu'il habitait Amiens et non pas Toulouse.

Mais oui, la chose est claire ; ce n'est pas la mythologie grecque qui séduit l'enfance et la jeunesse ; les brumes leur plaisent davantage, car elles préfèrent les fées aux déesses. La limpidité du ciel méridional convient aux contours nets de l'exacte raison ; le Nord est plus près de ce mystérieux inconscient qui forme le fond de nous-même, de cet inconscient qui tient chez les enfants une place si grande. C'est lui qui leur permet d'apprendre sans chercher à connaître, c'est grâce à ce qui nous en reste que nous pouvons plus tard assimiler à grand peine ce que nous joignons à nos acquisitions de jeunesse et c'est probablement aussi parce que l'âge le tue que nos têtes vieillissantes tendent à se fermer à de nouvelles activités.

Faut-il, pour terminer, faire comme Perrault et ajouter « une moralité » ?

Et, voyez-vous, il n'y a pas une telle distance, peut-être, entre vos deux ouvrages, celui qui traite doctement de la crise de la conscience européenne et celui dont ma mère l'oye fait une partie des frais.

L'humanité, dans sa jeunesse, a connu bien des choses

que l'âge de raison lui fait ensuite oublier ; les enfants savent qu'il y a des ogres et qu'il faut toujours penser à s'en défendre ; ce sont les hommes qui parfois semblent en avoir perdu le souvenir. Les enfants savent que le monde est immense et plein de mystères.

Quelle aventure pour les philosophes, épris des bons sauvages et de l'innocent état de nature, que d'avoir produit leurs doctrines au moment où les hommes allaient définitivement s'engager dans la civilisation la plus artificielle et la plus éloignée de la simplicité primitive. Quelle ironie dans le sort de ces théories souvent compliquées et pesantes ! Le dix-huitième siècle en extraira une sorte d'essence légère ! puis le dix-neuvième, après l'avoir absorbée, essaiera quelque peu lourdement d'en tirer des applications parfois presque monstrueuses, et le vingtième, tout déconcerté en apercevant à quoi on l'a mené, se demandera si toute culture vraiment humaine ne disparaîtra pas devant une barbarie mécanisée.

C'est, qu'il y a un peu plus de deux cents ans, deux courants distincts ont contribué à la crise dont vous parlez. L'un a frayé la route à l'autre, mais il ne faut pas les confondre.

Les rationaux ont attaqué les spiritualistes, au cours d'un de ces assauts périodiques que livrent, l'une contre l'autre, ces deux formes de notre connaissance, combat incessant qui vient alimenter les spasmes de notre féconde inquiétude.

Les rationaux ont remporté un succès trop complet, trop simpliste et trop exploité par des intérêts qui n'avaient rien d'intellectuel ; ils se voient aujourd'hui menacés par un retour en faveur des valeurs mystiques, moins écrasées qu'il ne semblait.

A côté de cela l'asservissement des forces de la nature et les développements inouïs de la Physique, de la Chimie, de la Mécanique, ont bouleversé le cadre de nos existences ; le progrès des « lumières » n'a pas apporté à l'esprit des hommes une satisfaction définitive, mais il a, tout de même, changé la face du monde. Il semble bien que nous assistions seulement au début des conséquences incalculables qui doivent

en découler. N'oublions pas que la Biologie, restée en retard, pourrait bien démarrer à son tour.

Et ce qui rend tout cela plus obscur et plus étrange encore, c'est qu'au moment où les sciences, dites positives, paraissent bien offrir désormais les meilleures bases aux spéculations des philosophes, elles sont elles-mêmes le théâtre d'une crise intérieure où, par certains points, leur caractère rationnel semble s'estomper et se dérober ; crise transitoire peut-être, mais inquiétante quand même.

Voilà ce dont nos successeurs, quelles que soient leurs doctrines et leurs théories, devront s'accommoder. N'en doutons pas, ils y trouveront des éléments de grandeur et, dans l'avenir, l'avenir heurté et lointain peut-être, il y aura d'autres grands siècles qui paraîtront aussi des promontoires orgueilleux, dominant les vallées où passe le fleuve de l'histoire. Notre pays, fortifié par l'épreuve et forgé par les coups de l'adversité, doit y jouer encore un rôle de premier plan s'il sait, à travers les vicissitudes des idées mouvantes, regarder en face les vérités éternelles.

MAURICE DE BROGLIE.

L'ADIEU DU COLLÈGE DE FRANCE [1]

Notre collègue Paul Hazard nous a été soudainement enlevé le 12 avril dernier : il laisse dans notre maison un grand vide. L'éclat de ses travaux et de son enseignement lui avait assuré une réputation dont le Collège recueillait sa part : car, si différents que nous soyons les uns des autres, et sans que nous le voulions, nous sommes tous ici liés par la solidarité des bienfaits réciproques. Paul Hazard avait choisi, pour les étudier, quelques-uns des aspects de l'histoire des lettres les plus difficiles à saisir et à rendre : il l'a fait avec un talent aussi robuste que brillant. La vigueur de son esprit, affranchi des conventions de l'école, imprimait à tous ses essais la marque du naturel et de la sincérité. Il n'a pas eu besoin de grands mots pour faire sentir son attachement à la vérité, cette vérité dont le miroir reflète tant d'images diverses, toutes également dignes d'être fixées.

Son œuvre écrite, abondante et variée, durera ; et c'est une consolation de savoir qu'il a laissé, tout prêt pour l'impression, la suite du grand ouvrage qu'il a intitulé *La Crise de la conscience européenne.* Mais il faut bien espérer que, dans le bouleversement du monde, quelque chose restera aussi de tout le bien qu'il nous a fait par sa parole à l'étranger. On disait que, parmi les conférenciers, il était de nos ténors : de fait, nulle voix ne s'est fait mieux écouter, et toujours, sans fausse déclamation, pour le meilleur renom

1. Paroles prononcées le 25 juin 1944 devant l'Assemblée des professeurs du Collège de France par M. Edmond Faral, administrateur.

de notre pays. Il n'était pas de ceux qui désavouent leur patrie, ni de ceux que leur patrie ait jamais à désavouer.

Vous savez combien, dans le privé, il était charmant : nulle suffisance, une constante bonne humeur, et, jusque dans ses déplaisirs (car il en avait), la grâce de l'enjouement. Il avait de détachement aimable ce qu'il en faut à l'homme de bonne compagnie ; il avait de foi et de conviction ce qu'il en faut pour faire, sans raideur, un caractère. Nous avons été, les uns ou les autres, les confidents de plusieurs de ses pensées essentielles, les témoins de plusieurs de ses bonnes actions ; nous lui devons cet hommage que tous ses mouvements ont procédé d'une âme généreuse, née en bon terroir, consciente de s'être nourrie du plus sain des traditions françaises, et fidèle, par reconnaissance, au devoir de les défendre.

EDMOND FARAL.

PAUL HAZARD ET LE MONDE IBÉRIQUE

Éteinte en 1924 à la mort de Morel-Fatio, pour permettre la création d'un enseignement entièrement nouveau, la chaire de littérature du Midi de l'Europe[1] renaît après une courte éclipse en 1925, profondément transformée dans son orientation, ouverte sur des horizons plus vastes que jamais. C'est pour Paul Hazard qu'elle s'élargit en chaire d'« histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine ». Comprenons bien le sens de cette annexion d'un continent à un domaine déjà si étendu. Codirecteur de la *Revue de Littérature comparée*, avide d'agrandir son champ d'investigation, Hazard venait de prendre contact avec le monde ibérique à la faveur de missions d'enseignement : avec l'Espagne en 1921, avec le Chili en 1924. Mais ce n'est là que l'origine occasionnelle d'une vocation ibéro-américaine qui semblait devoir infléchir la carrière d'un savant d'âge mûr, possédant déjà la maîtrise des littératures française et italienne, et qui, en fait, apporta à l'hispanisme français un trop bref mais bien précieux renfort.

L'expression « Amérique Latine », contestée par les Espagnols comme étant d'une généralité injuste pour leur rôle historique, n'est pas seulement commode pour désigner brièvement l'Amérique espagnole et portugaise dans son ensemble (pour un tel usage, « Amérique ibérique » serait

1. Au Collège de France. Les pages qui suivent sont un fragment d'une leçon d'ouverture (4 décembre 1945) prononcée dans cette même chaire transformée, après la mort de Paul Hazard, en chaire de Langues et littératures de la Péninsule Ibérique et de l'Amérique Latine.

au moins aussi recommandable). L'épithète « latine » a cet autre avantage de rappeler que les nations filles de l'Espagne et du Portugal, émancipées de leurs métropoles après en avoir reçu l'empreinte ineffaçable, sont restées, pendant tout le premier siècle de leur indépendance, tributaires pour leur ravitaillement spirituel, d'un autre grand pays de l'Europe romane : la France. Paul Hazard apercevait clairement l'intérêt qu'il y avait, pour la littérature comparée, à embrasser, comme formant un tout, l'Europe qui parle les langues latines, zone de vieille et riche civilisation, et l'Amérique dite latine, zone d'expansion spirituelle de cette même Europe.

Son étude de 1927 sur *Les origines du romantisme au Brésil* est un bon exemple de recherche dans ce domaine. En abordant le Brésil romantique, tout frémissant de forces non révélées encore à elles-mêmes, l'historien « comparatiste » rencontrait, en face de la désuète Arcadie poétique toujours régnante au Portugal, le rôle joué par notre compatriote Ferdinand Denis, premier agent de liaison intellectuelle entre le Brésil indépendant et l'Europe, éveilleur d'une Amérique latine enfin libre dans sa poésie comme dans son gouvernement. C'est Ferdinand Denis qui écrivait en 1821 : « Je ne crains pas de le dire, l'Américain, en qui tant de races se sont confondues, l'Américain fier de son climat, de sa richesse, de ses institutions, viendra un jour visiter l'Europe comme nous portons nos pas vers les ruines de l'antique Égypte. Il demandera alors des souvenirs poétiques à cette terre qui aura brillé de tant d'éclat ; il lui paiera un juste tribut de reconnaissance. L'Europe a fondé la grandeur du Nouveau Monde, mais ce sera peut-être un jour son plus beau titre de gloire. »

Une telle prophétie, quoi qu'on pense de sa réalisation, illustre la portée de l'entreprise à laquelle Hazard semblait alors se vouer dans un cadre géographique si vaste. Justifie-t-elle les limitations de ce cadre ? La méthode scientifique qu'on y appliquait, bien qu'assouplie au service d'une sensibilité délicate, était autrement exigeante que celle dont se contentaient un Quinet ou un Philarète Chasles dans leurs études comparatives. La nouvelle littérature comparée, — qu'il vaudrait mieux appeler littérature générale —,

était à bon droit ambitieuse. Elle supposait un terrain déjà organisé par l'érudition historique et philologique, des histoires nationales constituées sans graves lacunes, des répertoires bibliographiques bien établis. Partant d'une connaissance exacte des auteurs et des œuvres, sachant où chercher des documents sur les milieux littéraires et les états d'opinion, elle entendait découvrir une vie de relation à laquelle ni les frontières ni les océans ne font obstacle. Son affaire, c'étaient les grands courants, les échanges, les influences, les façons de penser et de sentir qui se répandent à travers le monde et qui caractérisent un moment de l'histoire bien plus qu'un pays ou même une zone du monde. Pour de telles investigations, est-il un cadre géographique qui vaille, si ce n'est l'Univers habité ?

A la même époque où Paul Hazard, dans la *Revue de Littérature comparée*, donnait son étude sur le romantisme au Brésil, il consacrait un de ses cours à *Don Quichotte* considéré à la fois comme un point de convergence où aboutissent des courants d'art et de pensée, et comme un point de départ d'où rayonnent durablement des influences dans le monde entier. Bientôt, il était impérieusement sollicité ou repris par des sujets qui déplaçaient le centre de gravité de son enseignement aux limites de l'aire initialement prévue, qui l'obligeaient à se prévaloir, pour un autre usage, de la liberté chère à Quinet [1], à inclure dans l'Europe méridionale la France, médiatrice naturelle entre le Nord et le Midi, à considérer le Midi largement entendu dans ses relations avec le Nord.

Tout historien a son époque de prédilection. Paul Hazard était chez lui au temps de Léopardi et de Stendhal. Son premier grand ouvrage avait été sa thèse sur *Les lettres italiennes et la Révolution française.* Son démon intérieur le poussait maintenant à étudier, à l'échelle européenne, les complexes origines de la mentalité moderne dont notre Révo-

1. Quinet, nommé en 1841 à la nouvelle chaire de litératures méridionales du Collège de France, écrivait à sa mère : « Les littératures néo-latines sont un titre avec lequel on a toute liberté. Elles comprennent tout le Midi, l'Italie, l'Espagne, la France, — et comme on peut les comparer au Nord et que d'ailleurs l'enseignement du Collège de France est très peu exigeant sur ses limites, en résumé, cette chaire s'ouvre à tout. »

lution fut la plus puissante irruption dans l'histoire. Lorsqu'il aborde, dans son cours de 1930, le XVIIIe siècle européen, il passe pour longtemps du Midi au Nord, suivant en cela le mouvement de la vie européenne au temps de Louis XIV. « L'hégémonie intellectuelle, a-t-il écrit, ne sortait pas de la latinité. L'Italie l'avait exercée au temps de la Renaissance ; puis l'Espagne avait eu son siècle d'or ; et la France, enfin, venait de recueillir l'héritage. » Je ne me propose pas de dire ce que furent les travaux de Paul Hazard sur le XVIIIe siècle. Son grand livre, *La Crise de la conscience européenne,* nourri de la substance de ses leçons de 1930, en constitue l'introduction magistrale. La suite de ces recherches a pris corps dans un autre livre qui était achevé, par bonheur, quand la mort nous a pris l'auteur si brutalement. Ce livre paraîtra bientôt. Il donnera la pleine mesure d'un effort historique poursuivi pendant près de quinze ans. Je voudrais simplement marquer comment cet effort a détourné Paul Hazard d'enrichir plus longtemps la nouvelle tradition d'hispanisme large qu'il avait inaugurée au Collège de France.

L'époque où se situe *La Crise de la conscience européenne* est pour l'Espagne une époque de décadence, de rayonnement presque nul. Passant en revue les aspirations de cette époque vers un nouveau modèle d'humanité qui remplacerait le courtisan et l'honnête homme, l'historien de ce grand tournant fait bien une rencontre espagnole inattendue : Le *Héros* de Baltasar Gracián paradoxalement remis à la mode un demi-siècle après la première traduction française. Les temps qui viennent sont peu propices à ce *Héros* tendu et secret comme le style de son père spirituel, joignant à sa volonté de grandeur une sorte de machiavélisme chrétien et n'aspirant à la domination du monde que pour faire hommage à Dieu de son pouvoir. Le succès tardif du grand jésuite aragonais est un fait européen. En Allemagne, Christian Thomasius, professeur révolutionnaire, précurseur de l'*Aufklärung,* prend le *Héros* de Gracián comme point de départ d'un examen critique de l'honnête homme et de la civilisation française. Mais ce retour d'espagnolisme que décèlent, à Leipzig comme à Paris, les sensibles antennes de Paul Hazard, n'est qu'un remous secondaire : il est sans

avenir prochain. Même la vogue persistante de *Don Quichotte* tourne alors à la confusion de l'Espagne ou de Cervantès. C'est le temps où l'on s'avise d'une discordance entre Cervantès et son pays. Le temps où Montesquieu dit des Espagnols : « Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui fait voir le ridicule de tous les autres. » En Angleterre William Temple, Steele et Daniel de Foe accusent Cervantès d'avoir brisé le ressort moral de la grandeur espagnole en bafouant l'idéal d'honneur et de galanterie dont son peuple avait vécu. Il nous suffit de lire Paul Hazard pour comprendre que, à partir du moment où il se vouait à l'étude des courants rénovateurs de la pensée européenne au XVIII^{e} siècle, il était amené à rompre le contact avec les littératures du monde ibérique.

Mais l'Espagne et le Portugal ne se laissent pas facilement oublier. Même quand leur heure semble passée, l'originalité de leur destin passionne les esprits. C'est ainsi que, dans ses pérégrinations européennes à travers le siècle des lumières, Paul Hazard recueille les éléments de son ingénieuse *Esquisse d'une histoire tragique du Portugal devant l'opinion publique du XVIII^{e} siècle* : Portugal tragique du tremblement de terre de Lisbonne, Portugal dont l'Inquisition est tristement fameuse et qui surprend le monde en expulsant, bon premier, les Jésuites ! Quel dommage qu'une étude semblable, ou plus poussée, n'ait pas été consacrée aux fantômes espagnols qui hantaient vers le même temps l'imagination des philosophes européens !

L'hispanisme de Paul Hazard, sans être au cœur de ses recherches originales, est demeuré comme une flamme toujours allumée dans cette intelligence sensible à toute élégance et à toute noblesse. « Présence de l'Espagne » : c'est sur ces mots qu'il concluait un article consacré à un sobre bilan de *Ce que les lettres françaises doivent à l'Espagne* en fait de pittoresque, en fait d'expérience des forces morales et de l'amour humain et divin, en fait de formes littéraires. Son étude sur la genèse du *Dernier Abencérage* est une des plus fines analyses qui soient de l'Espagne des romantiques français. Même quand il portait son effort principal sur une époque de l'histoire où il lui fallait prendre acte d'une carence de l'Espagne, il n'oubliait pas que les

influences émanées de ce pays dans ses époques créatrices ont été, pour la France particulièrement, d'une valeur vitale inappréciable. Sachant qu'un Stendhal cultivait secrètement l'orgueil d'avoir « l'âme espagnole » comme sa tante Elisabeth Gagnon, il s'émerveillait de trouver sous la plume de Voltaire une notation non moins favorable à l'espagnolisme à propos de l'hérédité espagnole de Louis XIV. L'Espagne, école de noblesse humaine, restait présente à son horizon.

Enfin il nous reste, fruit d'un de ses premiers cours au Collège de France, son livre sur *Don Quichotte* : synthèse limpide des travaux faits en Espagne et ailleurs sur ce roman des romans, sur sa genèse, sur les formes d'art qu'il présuppose, sur les sources de la pensée qui s'y exprime, sur son rayonnement dans la littérature universelle. Ce volume, mis en forme pour une collection qui s'adresse au grand public et aux étudiants des Universités, offre plus d'une vue neuve. Certes, le *Courtisan* de Castiglione avait déjà été signalé comme une source des idées de Cervantès sur l'amour et la beauté. Mais qui donc, avant Paul Hazard, avait attiré l'attention sur cet art de la *burla* qui remplit le livre II du *Cortegiano* ? Et pourtant, c'est bien à la fois la consécration d'un passe-temps promu à la dignité de raffinement social, et comme la justification anticipée des *burlas* que le Duc, la Duchesse et leur domesticité combinent pour mystifier Don Quichotte et Sancho. Ce sont vingt-huit chapitres du roman immortel, sans compter l'ultime *burla* d'Altisidora, qui prennent ainsi une signification historique dont on ne s'était pas encore avisé. Mais si Paul Hazard se montrait soucieux d'expliquer historiquement le chef-d'œuvre en le replaçant dans la perspective de la Renaissance, son souci le plus vif était de ne pas le dessécher, de ne pas en faire un pur carrefour de tendances et d'idées. « L'expliquer, disait-il, en sauvegardant sa force vive », et sans oublier « qu'il est plein d'allégresse, exubérant de vie, tout retentissant de rires ». Au premier rang des valeurs qui font le *Don Quichotte* impérissable, Hazard plaçait la fraîcheur. Dieu merci, ses analyses ne la flétrissent pas. Parmi tant de livres plus ambitieux, le sien restera, dans l'immense littérature consacrée au *Quichotte*, comme un

de ceux qui restituent le plus fidèlement la démarche de l'invention cervantine, avec son jaillissement continu de scènes pittoresques, son fourmillement de personnages, sa verve intarissable.

Tel est l'héritage, restreint mais précieux, qui revient à l'hispanisme dans la succession de Paul Hazard. Savant de sensibilité exquise, fait pour le survol aisé des larges ensembles plutôt que pour les minuties pédestres de l'érudition, il n'a abordé aucun sujet sans lui imprimer la marque de sa personnalité infiniment aimable, sans l'animer par ce sens de la vie universelle des idées et des formes littéraires qui était l'âme de la littérature comparée telle qu'il la pratiquait. En définitive, il lègue à l'hispanisme, plutôt que des travaux interrompus à poursuivre, des modèles difficiles à imiter.

Marcel Bataillon.

L'ITALIE DANS LA VIE ET DANS L'ŒUVRE DE PAUL HAZARD [1]

La mort de Paul Hazard plonge dans le deuil la science et les lettres françaises, l'Université, l'Académie, tout ce qui exprime et représente le mieux la pensée et l'âme de notre patrie.

L'heure n'est pas éloignée peut-être où un hommage plus digne et plus complet pourra être rendu à la mémoire de cet humaniste, de ce moderne « honnête homme ». Les circonstances feront apparaître de plus en plus clairement la perte qu'ont faite les corps constitués auxquels Hazard appartenait, la perte qu'a faite la France. Je voudrais exprimer ici la douleur qu'éprouve et qu'éprouvera longtemps notre groupe modeste, cette Société d'Études italiennes dont il était président d'honneur, comme l'avait été Pierre de Nolhac et dont plus d'un membre, à commencer par celui qui parle ici, lui doivent tant.

En même temps qu'à sa famille si brutalement et cruellement frappée, en même temps qu'à ses nombreux amis, Paul Hazard manquera douloureusement à ceux qui, par vocation, par goût, par profession, s'occupent des lettres et de la civilisation italiennes. Dans la vie, dans l'action,

1. Au cours d'une séance publique tenue le 6 mai 1944 dans l'amphithéâtre de l'Institut des Langues modernes par la Société d'Études italiennes, le président de ce groupement rendait hommage à la mémoire de Paul Hazard. C'était quelques semaines seulement après la mort du maître, survenue en ce mois d'avril 1944 où les cœurs français s'ouvraient à l'espérance plus sûre d'une libération et d'une victoire prochaines.

Nous croyons pouvoir reproduire l'allocution de M. Bédarida telle qu'elle a été prononcée, avec les résonances particulières qu'elle avait pour l'auditoire à un moment où tant de voix étaient réduites au silence ou contraintes à de prudents ménagements.

(*Note de la Rédaction.*)

dans l'œuvre de ce grand Français, l'Italie a tenu une telle place qu'on ne saurait évoquer l'homme de science qu'il fut sans reconnaître l'étendue ni analyser les qualités de son italianisme. Et cette analyse est de nature à faire comprendre certains aspects de son esprit et de son âme.

Formé aux sévères disciplines de la composition, il aimait les propos fortement ou adroitement articulés en trois points. Par une fidélité de plus à sa méthode, je voudrais : retracer brièvement sa carrière et son rôle de savant historien des idées et des lettres ; montrer à quelle œuvre variée, mais toujours magistrale, l'a porté sa vocation d'italianiste; évoquer enfin l'homme, l'homme de devoir, de tous les devoirs, de toutes les bontés, de toutes les délicatesses.

* * *

L'humaniste d'abord.

Comment Paul Hazard est-il devenu ce grand universitaire, ce professeur difficilement comparable et ce parfait écrivain que nous avons connu ?

Né dans un village de Flandre, à Nordpeene en 1878, fils d'un instituteur qui considérait sa tâche comme un apostolat, notre ami tenait de sa terre et de son milieu le caractère probe, sérieux, vigoureux, tenace qui devait marquer toute sa personne et toute son œuvre. Sa vocation d'éducateur se dessina de bonne heure quand il faisait ses études secondaires au collège d'Armentières d'où il passa, élève de plus en plus brillant, au lycée de Lille puis, pour le couronnement de la Rhétorique supérieure, au lycée Lakanal. C'est là qu'il se prépara à l'École normale supérieure où il fut admis en 1899. Agrégé des lettres, le jeune professeur enseigna tour à tour à Saint-Quentin, à Reims, à Paris, comme suppléant au lycée Louis-le-Grand.

Remarqué par ses maîtres, principalement par Gustave Lanson, expert à discerner les jeunes capables de méditer sur l'histoire et sur les chefs-d'œuvre, Hazard est appelé bientôt à entreprendre les recherches personnelles qui lui ouvriront, avec le domaine de la science, la carrière de l'enseignement supérieur, à se livrer à l'apprentissage qui fera de lui un écrivain et un orateur disert, élégant, sobre, profond.

Docteur ès lettres, il devient professeur à la Faculté de Lyon, où il enseigne déjà comme chargé de cours, suppléant de M. Baldensperger. C'est à Lyon qu'avait été fondée la première chaire de littérature comparée de toutes les universités françaises. Et c'est à Lyon qu'Hazard présenta ses thèses. Sa soutenance reste une des plus brillantes que l'on ait connues dans l'ensemble de nos facultés. C'était en 1910. L'Académie française couronnait l'un et l'autre de ces ouvrages : *La Révolution française et les lettres italiennes* ; *Le Journal de Ginguené* (1807-1808). Encouragé par cette distinction, le jeune professeur se soumettait plus directement au jugement de la docte Compagnie : pour le prix d'éloquence, qu'il remporta effectivement en 1912, il lui présentait un *Discours sur la langue française* (imprimé en 1913).

Puis ce fut la guerre, la première Grande Guerre. En 1919, Hazard était invité, par la Sorbonne cette fois, à suppléer Fernand Baldensperger dans la chaire de littératures modernes comparées. Bientôt, il devenait professeur titulaire de littérature française. Estimé, aimé de ses collègues, le maître était entouré de la sympathie admirative de ses élèves dont je reconnais dans cette salle tel et tel qui veulent témoigner de leur fidélité.

Passé en 1925 au Collège de France, dans la chaire d'histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine, Paul Hazard ne perdit pas le contact avec la jeunesse studieuse ; il élargit seulement son action, en atteignant un public plus varié : hommes faits, auditrices de tous âges, auditeurs dégagés de préoccupations immédiatement scolaires, soucieux de science, de culture, de bonnes lettres. Et de ces auditeurs, j'en retrouve ici à quelques semaines des dernières leçons du maître qui, cette année, s'est attaché à éclairer d'un jour nouveau la personne et l'œuvre de J.-J. Rousseau.

En 1921, Hazard avait, avec Baldensperger, fondé la *Revue de littérature comparée*, qui rapidement s'est fait une place de choix parmi les recueils scientifiques du monde entier. Avec Baldensperger encore, Hazard a dirigé, comme une sorte de prolongement de ce périodique, une « Bibliothèque » qui constitue un des fonds les plus importants et les plus appréciés de la librairie Champion. C'est avec

Jean-Marie Carré, successeur de Baldensperger à la chaire de littératures modernes comparées de la Sorbonne, que s'est poursuivie cette double direction en commun : jusqu'en 1940 pour la *Revue* qui affronta vaillamment l'épreuve de la présente guerre ; jusqu'à ce jour pour la collection d'« Études de littérature étrangère et comparée » dont la librairie Boivin assuma l'édition en même temps que celle de la revue et qui groupe déjà nombre d'ouvrages d'une haute valeur.

Le savant et vivant enseignement de Paul Hazard a porté ses fruits dans le domaine de la production critique. Je me garderai de dresser ici la liste des volumes et des articles qu'il a publiés. Pour la plupart, ces écrits restent présents à vos mémoires. Mieux vaut dégager le fil qui les relie, l'esprit qui les anime. L'étude des lettres françaises entre 1789 et 1815 : tel a été le point de départ des recherches et des travaux de M. Hazard dont un des premiers articles porte sur les *Tendances romantiques dans la littérature de la Révolution*. Cet article parut en 1907. Il suivait à un an de distance celui que son auteur avait publié dans le même recueil, la *Revue d'histoire littéraire de la France*, sur *le Spectateur du Nord : étude sur les relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne* (1797-1802).

Depuis, les investigations du critique, de plus en plus sûr de sa méthode et toujours plus attentif aux grands courants de pensée et de sentiment, ont porté sur les deux siècles qui encadrent la période d'abord explorée. Nul désormais n'étudiera les origines et les caractères du romantisme, nul ne comprendra bien la liquidation du classicisme et le XVIII^{e} siècle en France et en Europe sans recourir aux travaux du maître trop tôt disparu. Le nom de Paul Hazard restera lié à celui de l'abbé Prévost comme à celui de Stendhal. De ces deux écrivains il a pénétré l'esprit, suscitant sur eux des études toujours plus approfondies. En même temps que celui de Joseph Bédier, le nom de M. Hazard s'attachera longtemps à la monumentale *Histoire de la littérature française*, publiée sous cette double direction et dont le chapitre sur *la Révolution et l'Empire*, sur M^{me} de Staël et Chateaubriand, est dû justement à la plume alerte de notre ami. Longtemps aussi on relira ce petit volume sur *Lamartine*,

inséré dans la collection « Grands Cœurs » en 1925, et qui, dans sa concision, fournit un modèle d'interprétation sagace et de fine sensibilité.

Mais surtout les historiens des idées et des lettres reviendront toujours à l'ouvrage capital qu'est *La Crise de la concience européenne*. Ouvrage capital, oui ; résultat d'attentives recherches, de méditations pénétrantes, fruit d'une méthode capable de concilier les exigences contraires de l'esprit critique. Élargir les horizons, franchir les frontières qui se dressent en apparence entre les littératures, multiplier les rapprochements entre les civilisations, élever l'histoire littéraire à la hauteur d'une histoire universelle : voilà ce que M. Hazard a su faire en étudiant cette fin du règne de Louis XIV où se sont élaborées les idées, esquissées les tendances qui devaient triompher au XVIII^e^ siècle. Mais chez notre auteur la méthode historique n'est ni exclusive, ni étroite. Sa méthode à lui embrasse aussi la psychologie des individus représentatifs, le sourd cheminement des doctrines, l'interprétation des menus faits dont la multiplication ou le renouvellement prennent une valeur de signification. Complétant et couronnant l'analyse par une synthèse magistrale, l'historien de la grande crise qui marque les années 1680-1715 a montré comment le classicisme est mort de son succès même ; comment les hommes n'ont pas pu prolonger un stade d'heureux équilibre, s'immobiliser ; comment, enfin, dans son mouvement incessant, la vie a fait resurgir la pensé philosophique de la Renaissance comme une force de destruction et tout ensemble comme un élément de reconstruction.

On peut bien dire aujourd'hui que c'est pour avoir si bien présenté les causes, les manifestations et les résultats de ce grand drame de conscience collective que, à la veille d'une autre crise qui agitait sourdement l'Europe moderne, Paul Hazard put être distingué, reconnu, recherché par les plus ouverts des Quarante. La guerre durait depuis plusieurs mois quand, le 11 janvier 1940, l'Académie française appelait à elle le grand universitaire devenu l'un des guides intellectuels du public cultivé. C'était le juste couronnement d'une féconde activité de savant et d'humaniste, de formateur des esprits et des consciences ; la consécration du rôle

que, avant même de devenir un des chefs du Commissariat général à l'Information, Hazard avait si bien rempli : le rôle d'ambassadeur de la pensée française à l'étranger.

*
* *

L'italianiste maintenant, ou plus exactement dans un instant.

Pour étudier les lettres françaises dans leurs rapports avec les lettres étrangères, le critique avait eu des contacts fréquents et prolongés avec les autres pays. Privilège et obligation du comparatiste. Par goût, par enthousiasme autant que par devoir et par nécessité, Hazard était devenu grand voyageur. Les plus importantes universités des deux Amériques l'ont maintes fois invité pour des séries de cours ou de conférences. Pour des conférences aussi Hazard fut appelé dans nombre de villes d'Europe : de Bruxelles à Bucarest et Sofia ; de Madrid à Gênes, Turin, Milan, Florence, Rome. Je me rappelle, entre autres souvenirs, émus, la visite que je lui fis en sa demeure provisoire de Lyon quelques semaines après que le « clipper » l'eut ramené de New-York où il était allé, en une heure douloureuse entre toutes, porter aux étudiants de l'Université Columbia, avec les trésors de sa science, la voix d'une France meurtrie, mais forte de sa résolution et de son passé, sûre de son droit et de son avenir.

Grand voyageur, certes. Mais son premier voyage, ce fut le voyage d'Italie, qu'il accomplit et prolongea deux ans en qualité de boursier d'études. De ce contact initial qu'il eut avec une terre étrangère sont nés cette préférence marquée, cet attachement particulier (je crois pouvoir le dire sans m'abuser, ni flatter les amis de l'Italie qui m'écoutent) que M. Hazard eut toujours pour la patrie de Virgile et de Dante.

S'il est vrai qu'une carrière et qu'une œuvre s'éclairent plus vivement par leurs origines, je ne craindrai pas de rappeler un des tout premiers essais, une des premières réussites, de la production scientifique de notre ami. Il avait bien en 1906, à propos du *Spectateur du Nord*, le rébarbatif périodique littéraire de Hambourg, étudié les relations in-

tellectuelles entre le France et l'Allemagne. Mais, à trois ans de là, il publiait dans le germanique recueil des *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte* un travail qui marquait une orientation nouvelle : la curiosité, l'intérêt l'avaient amené à préciser *les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin.* 1909 : c'était l'époque où il mettait la dernière main à sa thèse sur *La Révolution française et les lettres italiennes*, grande thèse dans tous les sens du mot, thèse remarquée qui fait époque. Cet ouvrage minutieux et dense, mais clair, alerte et précis, qui déjà s'achevait par une synthèse vigoureuse, était le fruit de recherches approfondies et infatigables dans les bibliothèques, les archives non seulement de Rome, de Florence et de Milan, mais encore de bien des villes secondaires où l'érudit avait soulevé la poussière des vieux fonds, consulté, après les grandes œuvres, les pamphlets anonymes, les collections d'innombrables journaux, jusqu'aux feuilles clandestines qui pullulent aux époques troublées. Car, dans la fleur de ses vingt-cinq ans, le jeune chercheur avait porté ses pas et son ardeur dans presque toute la péninsule.

Il avait connu les paysages prestigieux, les glorieux vestiges et les auberges simples de la Campagne romaine dans ses promenades avec ses amis pensionnaires du Palais Farnèse ou de la Villa Médicis. Il avait goûté le charme et l'harmonie des coteaux toscans, par exemple à San Gimignano, la bourgade aux belles tours où il aima toujours retrouver l'hospitalité de l'abbé Castaldi, de don Enrico. Il avait conquis l'amitié de quelques maîtres maintenant disparus comme Francesco Novati, de quelques émules comme Arcari et Borgese, d'écrivains comme Marino Moretti.

Sur cet enfant des plaines flamandes, l'Italie avait exercé un indélébile attrait. En sorte que le comparatiste qu'il est devenu s'est tourné toujours amoureusement vers les terres transalpines.

Je n'oublie pas, certes, que sa curiosité variée, l'universalité de son esprit l'ont porté ailleurs aussi ; que la préparation de certains travaux de détail, sur l'abbé Prévost par exemple, et la longue élaboration de ses grands ouvrages sur le XVIII^e siècle l'ont conduit vers les bibliothèques d'Angleterre et d'Allemagne. Je n'oublie pas que presque

chaque année, de 1925 à 1940, il enseigna dans les universités américaines. C'est à ce titre qu'il a pu rédiger la conclusion du recueil collectif de souvenirs et d'essais publié en 1936 à Paris sous le titre même de sa propre contribution : *Harvard et la France*. Mais je ne crois pas forcer la vérité en disant que l'Italie est restée pour lui terre d'élection, constant objet d'une nostalgie profonde.

Sans doute le cadre de ses travaux critiques, des essais qu'il publiait dans les revues, à commencer par sa revue, et dans les journaux littéraires, sans doute ce cadre s'est-il progressivement élargi. Je crois, par exemple, que les hispanistes feraient des reproches à ceux des leurs qui oublieraient le solide volume que M. Hazard a consacré en 1930 au *Don Quichotte de Cervantes*, présentant magistralement l'auteur et l'époque, commentant doctement et finement le chef-d'œuvre. Mais les grands poètes français ou les grands romanciers, un Lamartine et un Stendhal, le ramenaient si facilement aux routes chères à sa jeunesse ! Nul ne saurait être parfait stendhalien s'il n'est quelque peu italianiste. Italianiste, Paul Hazard ne l'a pas été seulement d'occasion ou accessoirement.

Les plus récents, les plus importants, les plus neufs de ses travaux, ceux qui retracent la physionomie générale du XVIIIe siècle, font à l'Italie et aux Italiens une juste place. Dans *La Crise de la conscience européenne*, la 4e partie qui porte sur *Les valeurs imaginatives et sensibles* montre comment l'opéra sut triompher en dépit de Boileau, de Saint-Évremont, de Dryden, d'Addison et même de plusieurs Italiens ; comment l'opéra d'Italie, le moins soumis à la distinction des genres, le plus fantaisiste et le plus sensuel par sa musique, réussit à satisfaire le désir du tendre, du pathétique et du merveilleux que nul rationalisme n'avait pu refouler. A côté de Leibniz et de sa métaphysique, la métaphysique de la substance, Hazard a placé la grande figure de Vico, le Napolitain, qui après avoir fait le tour des systèmes, mûrissait dans la solitude les principes et les obscures formules de sa *Scienza nuova* qui devait reléguer au second plan la faculté critique pour exalter l'imagination créatrice et qui devait renouveler la conception comme la méthode de l'histoire. Nul doute que Vico, ce précurseur de génie,

auquel M. Hazard a consacré naguère une suite d'articles dans la *Revue des Cours et Conférences*, ne revienne en bonne place dans la suite attendue à la *Crise de la conscience*, ce livre sur *La Pensée européenne au XVIIIe siècle* que notre ami avait eu le temps d'achever, dont il avait reçu les premières épreuves typographiques et que nous lirons, hélas ! avec une révérence posthume.

En attendant, la vaste synthèse qui date de presque dix ans mais qui n'a point vieilli, qui a connu rééditions en France et traductions à l'étranger, mentionne ou situe nombre de penseurs et de doctrinaires italiens : Machiavel, que M. Hazard présentait au public français en 1929 dans une substantielle et pénétrante introduction du livre du *Prince* ; et, avec Machiavel, Giordano Bruno, Pomponazzi, Vanini et leurs descendants du XVIIIe siècle, notamment le curieux Radicati di Passerano ; et encore les poètes Francesco Redi et Vincenzo da Filicaia, les critiques Muratori, Gravina, Crescimbeni, les musiciens Lulli, Scarlatti, Benedetto Marcello...

Il n'est pas jusqu'à l'essai plus souriant publié en 1932 sous ce titre *Les livres, les enfants et les hommes*, qui ne manifeste chez son auteur une connaissance étendue, une compréhension profonde de l'Italie, de son esprit, de sa littérature jusqu'à la plus simple. Cette compréhension profonde des choses et des êtres, c'est chez Paul Hazard le « fruit d'une sensibilité qui déborde les plus belles réussites de l'intelligence pour atteindre, jusque dans le domaine de l'érudition où il est difficile d'éviter quelque sécheresse, la valeur humaine de l'objet étudié. Nulle part cette qualité précieuse n'apparaît mieux que dans l'admirable étude qu'il a faite de la littérature enfantine comparée des pays nordiques et des pays méridionaux, et à travers elle de l'âme de l'enfant » [1], de l'enfant qui lit, par exemple, *Cuore* d'Edmondo de Amicis ou le populaire *Pinocchio* de Collodi.

Car Paul Hazard s'était à ce point familiarisé avec la littérature italienne qu'il pouvait soit donner une présentation d'ensemble d'un des plus grands poètes du XIXe siècle,

1. M. Vaussard, « Paul Hazard », dans l'hebdomadaire *Temps présent*, 21 janvier 1940.

Leopardi, dans un livre qui remonte à 1913, mais dont les conclusions ne sont pas dépassées, soit souligner en une occasion favorable les traits essentiels de la personnalité, de la survie, de l'influence profonde de tel grand classique ou de tel poète contemporain, soit encore faire connaître au grand public, par le canal de la *Revue des Deux Mondes*, des écrivains à succès et jusqu'à un interprète de l'âme populaire comme l'acteur sicilien Angelo Musco, héritier des mimes de l'antique Trinacrie.

Hazard n'aimait pas les recueils plus ou moins factices d'essais disparates. Il a écrit, et notamment sur l'Italie, nombre d'articles et de contributions qu'il n'a jamais voulu réunir en volume, à moins d'en avoir fait un tout harmonieux et organique. A travers cette abondante production dispersée on retrouverait aisément les plus grands noms de la poésie italienne : à propos du centenaire du « massimo poeta », *Dante et « l'Exilé »*, le journal des émigrés italiens en 1832 ; une étude attentive du latin de Pétrarque, puis un fidèle *Portrait de Pétrarque* pour cette année 1927 que Pierre de Nolhac appelait l'année de Pétrarque. Voici encore Foscolo dont Hazard a suivi les traces au Nouveau Monde ; voici Carducci ; voilà enfin Gabriele d'Annunzio.

Ce sont, sans de trop graves lacunes, les esprits les plus représentatifs de presque toutes les époques. S'il pénètre et interprète la pensée de Machiavel, Hazard s'attache aussi à un autre génie de la Renaissance, au plus puissant peut-être et au plus universel : à Michel-Ange. En 1938, il fait tirer à 125 exemplaires un magnifique in-folio à grandes marges qui contient un choix de sonnets traduits de Michel-Ange. Cette rareté bibliographique est restée le privilège de quelques amateurs et de quelques connaisseurs jusqu'à la fin de 1942, époque où un éditeur intelligent a voulu répandre plus largement ces *XXXII Sonnets de Michel-Ange, mis en français* par Paul Hazard : modèle de fidélité, de précision élégante et souple dans une prose dont les cadences et les sons laissent transparaître la haute et hardie poésie du grand artiste.

Mais la terre des arts et des poètes, une des patries du romantisme, le cadre du long et sinueux pèlerinage d'un Stendhal, mais l'Italie du passé n'est pas seule à attirer

l'ancien boursier d'études toujours avide de fouiller les bibliothèques. Le présent du *bel paese* l'intéresse aussi et parfois le captive. Un jour, devant l'Académie des Sciences morales il s'essaie et réussit à dégager *la psychologie du peuple italien* ; une autre fois, en décembre 1927, pour les membres et les invités du Comité national d'études sociales et politiques, il analyse *les tendances de la jeunesse actuelle en Italie.* Déjà, au retour d'une série de visites qui le conduisirent du Victorial de Gabriele d'Annunzio au Vatican, il avait, sous le titre de *L'Italie vivante,* recueilli des impressions personnelles, si pénétrantes et si riches qu'elles restent un document pour l'histoire des origines et des débuts du fascisme. Le mot de la fin de ce livre est tout pénétré de la grâce italienne : *Se sono rose, fioriranno...* Depuis 1923, les roses épineuses ont fleuri, certes. Elles se sont aussi flétries.

Avec Émile Gebhart, avec Henry Cochin, homme de Flandre par attachement, avec Pierre de Nolhac, Hazard prend rang parmi les maîtres de la critique française qui, sans se consacrer exclusivement à l'étude des lettres italiennes, ont contribué avec le plus d'ardeur à développer la connaissance de l'Italie et la curiosité pour les choses italiennes. En sa personne, une fois encore — la troisième en un demi-siècle — l'italianisme a conquis droit de cité à l'Académie française.

On comprend, dès lors, qu'un représentant à ce point autorisé de l'esprit français ait été souvent délégué à l'étranger, particulièrement en Italie, comme porte-parole de l'Université de France et des lettres françaises.

Je le revois et l'entends encore au Cercle de Rome, dans les salons du Palais Doria, prononçant le 27 avril 1927 une causerie précise et enjouée sur *Les « Promessi Sposi » relus par un Français* : le Français le plus qualifié pour apporter son hommage au romancier lombard, au grand Manzoni. Je le revois, plus tôt encore délégué de l'Université de Paris aux cérémonies organisées à Bologne pour le centenaire de Molière. Je me rappelle avec une amicale fierté les éloges et les applaudissements par lesquels les historiens des lettres (dont bon nombre étaient des Italiens) accueillirent le nom de Paul Hazard quand, au Congrès des sciences historiques tenu en 1933 à Varsovie, j'eus l'honneur de présenter

un rapport que nous avions préparé ensemble sur *L'influence française en Italie au XVIIIe siècle.* Et nous sommes plusieurs ici à nous rappeler la bonne grâce et la distinction avec lesquelles le professeur Hazard a présidé, ou plus exactement conduit et guidé la délégation de savants et d'étudiants français aux Journées d'études franco-italiennes tenues à Rome en juin 1936. L'allocution que notre maître improvisa devant les convives d'une pittoresque auberge de Velletri, à la vue des monts Albains parés d'une verdure encore neuve, reste pour nous une joie de l'esprit, un éclair de soleil dans un ciel que nous avons connu, depuis, chargé de nuages. Cette allocution toute simple, mais ferme et digne, peut-être que certains échos en retentissent encore au cœur de quelques-uns des Italiens qui l'écoutèrent et la saluèrent d'acclamations enthousiastes....

*
* *

C'est ainsi qu'à travers l'italianiste, comme à travers l'humaniste au vaste domaine, l'homme nous apparaît.

Si nous pleurons aujourd'hui un maître révéré, un savant, un artiste, nous pensons aussi à l'animateur fervent et dévoué qu'il fut pour beaucoup d'entre nous, à l'ami pour tout dire. Et nous pensons à celui qui s'est révélé toujours, et principalement aux heures sombres et douloureuses, un digne et grand Français.

C'est certainement l' « honnête homme » de notre siècle, l'homme complet, et non pas seulement l'écrivain que l'Académie française avait discerné en lui, simple et modeste dans sa juste fierté, affable, serviable et bon, l'homme qui unissait au brillant de l'intelligence les qualités les plus exquises du cœur et qui à la ferme volonté qui caractérise les êtres de devoir joignait tout ce que dit si bien le mot italien de *gentilezza.*

Sa fierté digne, elle apparaît dans le culte attendri qu'il a gardé toujours à ses parents : à sa mère qui lui a fourni plus d'un trait pour l'héroïne du roman qu'il a publié sous le pseudonyme de Paul Darmentières et sous le titre suggestif de *Maman* ; à son père qu'il évoquait un jour devant moi

en ces termes : « Ah ! l'instituteur Hazard serait heureux de voir où sont parvenus ses trois garçons : haut poste à la Compagnie Transatlantique, Faculté de Médecine de Paris, Collège de France. » J'ajoute pour mon compte : Académie française...

La modestie de Paul Hazard, elle s'est manifestée précisément à l'occasion de son élection académique. C'est alors que, réservant au *Figaro littéraire* quelques confidences discrètes, il rappelait la « longue route souvent dure » qui l'avait conduit, à travers tant d'examens et de concours qu'il n'en savait plus le nombre, de l'école primaire à l'Institut et qui lui inspirait, non point un regard satisfait sur les obstacles franchis, mais des paroles de reconnaissance envers ceux qui l'avaient aidé à les franchir : maîtres, collègues et surtout étudiants, « cette race fière et quelquefois ombrageuse » dont l'affection fidèle avait, disait-il, fait « sa force et sa joie » au long d'une carrière toute dévouée à la tâche magnifique de former des esprits.

Former des esprits, éveiller des intelligences, susciter des vocations, Hazard s'y est appliqué toujours généreusement. L'éducation se fait à tous les degrés de l'enseignement ; et, pour les éducateurs comme pour les savants, notre ami restera un parfait exemple de probité, de don de soi à la vérité, de totale loyauté dans l'accomplissement de la tâche, d'élégance morale en même temps que l'élégance intellectuelle.

Son enseignement du Collège de France ne l'a pas éloigné de la jeunesse, et ce contact qu'il a conservé avec les futurs éducateurs, avec les savants en herbe, a contribué à maintenir en lui cette fraîcheur de l'âme et du cœur qui lui permettait de saisir les aspirations les plus secrètes des générations nouvelles, leurs inquiétudes ou simplement leurs tendances et leurs besoins. Aux chercheurs de tout âge il a donné son constant appui ; pour ceux surtout qui débutaient il était prodigue de conseils jusqu'aux plus pratiques. Nombre de travaux qu'il a guidés de la sorte sont arrivés à chef, faisant honneur au maître en même temps qu'aux disciples. Si d'autres restent sur le chantier, les ouvriers qui s'en sont chargés trouveront encore un encouragement dans le souvenir de celui qui leur montra la voie, qui les

soutint dans leurs premiers pas, qui reste un magnifique exemple de méthode et de persévérance dans l'effort.

En parlant ainsi je pense aux élèves du comparatiste comme aux disciples de l'italianiste. Je pense aussi à tant d'étrangers, auditeurs d'une saison ou de plusieurs années, à cette sorte de famille intellectuelle dispersée à travers un monde qui fut rarement aussi divisé. Mais je m'en voudrais de négliger tout ce qu'il y avait d'éminemment, d'excellemment français dans toute l'action de ce maître.

Ambassadeur de l'esprit français, Européen véritable bien avant qu'on parlât tant d'Europe, citoyen même du monde, de ce monde auquel appartiennent un Homère et un Dante, un Racine et un Shakespeare, un Voltaire et un Franklin, un Foscolo et un Gœthe, un Henri Heine et un Carducci ou un d'Annunzio, Paul Hazard restera pour nous et pour ses amis du vaste globe un grand citoyen de France, un patriote dans l'âme, dégagé de toute étroitesse comme de tout excès nationaliste.

Aux heures de crise, ce patriote, qu'il portât de 1914 à 1919 l'uniforme de lieutenant puis de capitaine, ou les galons de lieutenant-colonel en 1939 et 1940, ce patriote a bien servi son pays : avec intelligence, dévouement, souple énergie. Toujours il est resté fidèle à l'idéal que peut fonder une tradition d'honneur vrai. Et parmi ses livres il en est un tout mince, mais fort dense, que nul ne saurait relire aujourd'hui sans une poignante émotion : c'est celui que les Italiens peuvent retrouver dans une collection qui n'est point trop ancienne de *Libri dell'ora*. L'heure, une heure longue qui déjà paraissait interminable, l'heure, c'était l'an 1917. L'opuscule était une traduction de *La Ville envahie*, publiée peu auparavant en France sous ce pseudonyme : Paul de Saint-Maurice, du nom d'un quartier de Lille où Paul Hazard avait vécu. Pour connaître l'âme profonde de notre ami, il faut avoir lu cet ouvrage qui ne nomme aucune ville mais qui symbolise en une seule toutes les cités qui connurent la misère, la souffrance et le deuil, mais qui jamais ne s'abandonnèrent ni ne désespérèrent.

*
* *

A ses multiples tâches, Hazard, hélas ! a été ravi trop

tôt, quand il était encore apparemment en pleine force, quand il poursuivait dans le monde des lettres et dans le domaine de la science une ascension riche encore de promesses.

Il projetait de refondre et de continuer jusqu'à nos jours son *Histoire de la littérature française.* Ses amis et ses admirateurs se faisaient une fête de lire un jour, voire d'écouter sous la Coupole son discours de réception à l'Académie. Ses disciples et le public cultivé qui se pressait hier encore à ses cours du Collège de France pourront du moins étudier et goûter dans un proche avenir le livre qu'il a pu terminer sur le XVIIIe siècle. A cet ouvrage comme à celui dont il constituera la suite et le complément, les générations reviendront sans aucun doute comme on revient toujours au *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

> Contrari effetti illuminan le carte
> Di vita più che in vita non solea...

Ainsi proclamait Michel-Ange dans un de ses sonnets pour la mort de Vittoria Colonna. Ces deux vers, Paul Hazard les a parfaitement traduits en une phrase que ses amis ne manqueront pas de lui appliquer à lui-même : « Par un contraire effet, ses écrits resplendissent d'une plus vivante gloire qu'en son vivant. »

L'auteur de la *Ville envahie* n'aura pas senti renaître en lui la joie qu'il éprouva en pensant à sa Flandre natale à l'automne de 1918, de Milan où il se trouvait à la tête d'une importante mission militaire. La soudaineté de sa mort en a fait une épreuve plus cruelle encore pour sa famille et pour tous ceux qui l'aimaient. Mais la dignité de sa vie, l'ardeur de son cœur, sa généreuse bonté, son dévouement total aux plus nobles tâches et aux plus nobles causes constituent pour les siens et pour nous le gage de toutes les survies qui l'attendent, jusqu'à la plus haute.

Pour tous les objets chers à l'esprit et à l'âme du disparu, pour l'avenir de sa patrie comme pour son au-delà, à lui, comment avoir une inquiétude quand a on lu son *Rapport sur les prix de vertu* décernés en 1942 ? Ce discours d'une si haute tenue littéraire et morale, il se termine par ces mots

simples, souverainement évocateurs des grandes réalités humaines et des grandes réalités chrétiennes : « Ayant vu passer devant mes yeux beaucoup de congrégations diverses, rivalisant dans la pratique de la vertu, je demande à l'une d'elles de vouloir bien me prêter son nom, pour une seconde : Notre-Dame de l'Espérance. »

HENRI BÉDARIDA.

SOUVENIR ROMAIN DE PAUL HAZARD

Ma première recontre avec lui (je demande pardon du « moi haïssable », mais comment rendre témoignage sans se mettre en avant ?) fut une rencontre toute livresque, et remonte aux temps lointains de ma licence. Ce fut sans doute dans notre vieille *Sapienza*, dans cette salle au rez-de-chaussée de la Bibliothèque Alexandrine, où l'on accédait par une petite porte ménagée dans le côté nord du glorieux édifice cher au cœur de tous les Romains de ma génération. L'horaire, bien combiné, permettait aux étudiants de fréquenter cette salle aux heures du soir, quand l'Université était fermée. Les lampes basses, masquées par des abat-jour verts, éclairaient des faces imberbes ou barbues, des têtes chevelues, des cravates flottantes. Un œil expert aurait pu reconnaître aussitôt qui venait là pour préparer plus ou moins mécaniquement ses propres examens, et qui, pris du feu sacré ou d'une fièvre de croissance, dévorait livre sur livre, en proie à une ivresse dionysiaque, toute cérébrale. Ce fut alors que je connus les magnifiques thèses françaises de doctorat, dont celle de Hazard sur *La Révolution française et les lettres italiennes* est un exemple insigne, et j'appris ainsi l'existence de ces « italianisants » qui souvent connaissent nos affaires aussi bien et même mieux que nous.

Grâce à Stendhal nous finîmes par nous rencontrer vraiment, je veux dire en chair et en os. Hazard vint à Rome et me demanda de l'accompagner dans une « promenade dans Rome » sur les traces de Stendhal. Il préparait alors sa *Vie de Stendhal* publiée ensuite en juin 1927, et notre ren-

contre, qui eut lieu au printemps, doit se placer une ou deux années plus tôt. Un peu à pied et un peu en voiture, nous poursuivîmes Stendhal partout : de l'hôtel Cesàri, où probablement il écrivit plus d'une page des *Promenades dans Rome*, au Palais Conti (aujourd'hui hôtel de la Minerva), où il écrivit une bonne moitié de la *Vie de Henri Brulard* ; de l'idyllique via Gregoriana, où il avait sa demeure idéale, à la mélancolique via dei Barbieri, où il habita en 1833. Nous nous arrêtâmes via delle Botteghe oscure devant le palais, datant du XVI^e siècle, de ses jeunes amis Caetani et sur la piazza di Pietra devant celui, de la même époque, d'une de ses passions romaines, la belle comtesse Cini. La dernière visite fut pour la dernière demeure de Stendhal à Rome, via Condotti, là où il eut sa première attaque d'apoplexie, dont il décrit les symptômes à son ami franco-napolitain Domenico Fiore avec son habituelle précision d'analyste que ne troublait en rien l'émotion contenue d'un adieu qui pouvait être le dernier. Mais d'abord nous étions passés largo dell' Impresa (encore une adresse de Stendhal), et là je me souviens que Hazard, *stans pede in uno*, polémiqua vivement et brillamment non pas tant avec moi son interlocuteur qu'avec le grand stendhalien Paul Arbelet ; à l'interprétation que celui-ci avait donnée de *La Vie de Henri Brulard* il opposait la sienne : une *Vie de Henri Brulard*, c'est-à-dire, qui, loin de nous rendre l'ardeur de la jeunesse de Stendhal, nous en offre l'image réfléchie dans le miroir déformant de sa nostalgie — la jeunesse vue par un homme mûr. Nous finîmes, je me rappelle, au café Greco. Hazard tint à y aller, persuadé d'y trouver encore l'ombre de Henri Beyle. Et moi, qui savais bien quel mythe représente le vieux café de la via Condotti pour les étrangers qui visitent Rome, je ne me sentis pas le courage de lui rappeler que Stendhal le nomme à peine et que rien ne nous autorise à le considérer comme une de ses stations habituelles.

Je revis Hazard dix ans plus tard, à l'occasion du Congrès culturel franco-italien, qui se tint à Rome au début de juin 1936. Je regrette que dans l'intervalle ma paresse épistolaire m'ait empêché de cultiver une relation, et je voudrais dire une amitié, qui aurait été pour moi un grand réconfort

et un grand honneur. De la part de Hazard ne manquèrent pas les attentions gentilles : une des publications qu'il m'envoya porte en dédicace : *A P. P. Trompeo, pour qu'il me donne signe de vie.* Au Congrès de 1936 je pris à peine part, pour ainsi dire dans la coulisse. La scène, en ce qui concernait l'Italie, était occupée par des personnages officiels plutôt encombrants. Les notes comiques ne manquaient pas : il y avait quelqu'un, par exemple, qui, l'index tendu, dressait un acte d'accusation, comme si les savants et aimables « italianisants » hôtes de Rome étaient descendus des Alpes pour nous disputer nos gloires. Le ciel international allait désormais s'assombrissant. Je me rappelle les belles communications de Bédarida, de Boyer, de Neri, de Silva, de quelques autres encore, comme les manifestations extrêmes d'une internationale de l'intelligence sur laquelle pesait la chape de plomb d'un ciel chargé de menaces. Et ce fut comme un testament de l'esprit européen que m'apparut la lumineuse leçon d'Alfred Jeanroy sur la littérature provençale entre les trouvères et Mistral. Hazard, qui avait publié depuis peu son grand livre sur *La Crise de la conscience européenne*, se montra lui aussi, encore une fois, fervent champion de l'humanisme. On me dit que son discours, improvisé à Velletri, au cours d'un repas qui précéda la descente vers la plaine des Marais Pontins où les congressistes allèrent visiter les travaux d'assainissement, charma et enthousiasma tous les auditeurs. Mais que pouvaient désormais, contre le destin que les responsables de la politique préparaient à l'Europe, la pauvre bonne volonté des humanistes ? Peut-être encore aujourd'hui elle ne peut guère davantage, si toutefois nous ne sommes pas entraînés, par les nouvelles qui courent, à des prévisions trop noires. Quoi qu'il en soit, peu importe : « Il faut cultiver notre jardin. »

Pietro Paolo Trompeo.

PAUL HAZARD ET LE MONDE ANGLO-SAXON

La carrière de Paul Hazard nous pose un problème essentiel qu'il nous faut tenter de résoudre. Lorsque, dès 1902, élève de seconde année à l'École normale supérieure, il déclare en effet à Fernand Baldensperger son intention d'aborder la littérature comparée, c'est à la littérature allemande qu'il songe, car il sait, nous dit-il alors, « très peu d'italien, et encore moins d'anglais », mais il a « fait un peu d'allemand ». Ses deux longs séjours en Italie, après l'agrégation des lettres, expliquent son orientation ultérieure vers la littérature italienne. Mais par quelles étapes est-il devenu une sorte de lien vivant entre la France et le monde anglo-saxon, et particulièrement entre la France et les États-Unis ?

A vrai dire, dans le milieu flamand où s'est écoulée son enfance, l'Angleterre a toujours fait sentir sa présence. La faculté de Lille s'enorgueillit encore du souvenir d'un de nos meilleurs anglicisants : l'humaniste et poète Auguste Angellier, auteur d'une remarquable *Vie de Robert Burns*, et des *Sonnets à l'amie perdue.* Ce que l'on peut appeler l'école de Lille est devenu après lui une pépinière de professeurs en Sorbonne. Paul Hazard avait lui-même un oncle, le chanoine Looten, professeur de littérature anglaise à la Faculté catholique de Lille et qui en fut ensuite le doyen. On comprend qu'une telle parenté le rapprocha bientôt d'Auguste Angellier, qui enseignait toujours à Lille et à l'œuvre poétique duquel il consacra deux longues études d'une sympathie vibrante, et des amis ou disciples de ce dernier, tels Émile Legouis ou Floris Delattre. C'est ainsi que fut éveillé en

l'âme de Paul Hazard un intérêt jamais éteint pour la littérature et la civilisation anglo-saxonnes. Ces mêmes amis l'ont plus tard sans cesse soutenu de leurs conseils, lui apportant le fruit de leur longue expérience, et d'une érudition chèrement acquise au prix d'un long travail. Un peu plus jeune que Paul Hazard, Floris Delattre mérite une mention particulière à cet égard. Ces deux hommes du Nord qui avaient commencé leurs études sur les bancs du même collège, s'y étaient liés d'une amitié que les années n'avaient fait que confirmer ; si bien que le comparatiste ne manquait pas de s'appuyer en mainte circonstance sur les renseignements qu'il avait demandés à son cadet anglicisant.

L'attrait nostalgique du soleil contribua-t-il à pousser le jeune agrégé de 1903 à délaisser l'étude des civilisations nordiques pour celles de l'Italie où il fit ensuite un séjour de deux ans ? C'est possible. Mais bien qu'il consacrât la majeure partie de son temps à réunir les matériaux de sa grande thèse : *La Révolution française et les lettres italiennes*, il n'oubliait pas pour cela les littératures du Nord. Il se passionne un moment pour le journal français de Hambourg, *le Spectateur du Nord*, et son étude, parue dans la *Revue d'histoire littéraire* en 1906, éclaire un aspect jusqu'alors peu connu des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne. Trois ans plus tard, une revue allemande : *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, publie à son tour un article de lui sur *Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie*. Il s'oriente ainsi délibérément vers l'étude du grand problème soulevé par M^me^ de Staël, celui des rapports entre les littératures du Nord et celles du Midi. Il avait senti en lui-même l'importance de pareils contacts et l'illumination qu'ils étaient susceptibles de produire en certaines âmes privilégiées. Vingt-cinq ans plus tard, reprenant cette étude, il devait en tirer son œuvre maîtresse : *La Crise de la conscience européenne*, fruit de toute une vie de labeur et de recherche. Mais il lui fallait au préalable élargir sa vision. Nous allons voir par quelles étapes successives il y a réussi.

Dans l'*Histoire illustrée de la littérature française*, publiée sous sa direction et celle de Joseph Bédier, il se réserve le

chapitre sur Chateaubriand et M^{me} de Staël. Avec le premier, il se penche sur les sources étrangères d'une œuvre qui doit tant, en dernière analyse, au monde anglo-saxon. Avec la seconde, il aborde à nouveau le problème des relations entre les littératures du Nord et celles du Midi, illustré par la triomphante entrée, sur la scène européenne, de la jeune littérature allemande. Cet important ouvrage le fait bientôt connaître du grand public autant à l'étranger qu'en France.

C'est vers la même époque, en 1923, qu'il fait son premier voyage en Amérique. L'Université Columbia a organisé depuis longtemps une session d'été destinée aux étudiants de tous âges et de toutes nationalités qui veulent rafraîchir leurs connaissances. Ce type de cours de vacances appelé « Extension Course », a connu un succès croissant qu'il s'agit de développer encore si possible. Pour la première fois, l'Université invite donc six professeurs français de différentes spécialités dont la réunion constitue à elle seule une petite faculté. Il y a là entre autres Joseph Bédier, le géographe Raoul Blanchard, l'historien Émile Bourgeois, le philosophe Édouard le Roy... et Paul Hazard qui représente la littérature moderne. Le travail est très dur dans la pleine chaleur de l'été new-yorkais. On demande une leçon par jour aux professeurs, parfois deux. A peine ont-ils fini un cours qu'ils doivent revoir la matière de celui qui suivra. Pour qui connaît l'exigente conscience de Paul Hazard, on imagine l'effort qu'il dut fournir. Pourtant, bien que ses trois cents auditeurs, pour la plupart professeurs de littérature moderne, l'aient tout d'abord surpris par leur passivité durant les cours, un contact personnel fructueux finit par s'établir entre eux et lui, après chaque heure de conférence. Une simplicité cordiale marque ces entretiens qui semblent le rafraîchir après un dur labeur. La vie communautaire des universités américaines accentue en lui cette impression. Il trouve partout le même accueil, la même cordialité, dans un maximum de confort destiné à faciliter le travail. Bientôt une amitié durable naît entre lui et son nouveau public. Elle renouvelle et prolonge dans l'esprit de chacun le souvenir de la fraternité d'armes qui unit la France et l'Amérique en 1917-1918, et la session se termine

sur le discours d'un ancien capitaine américain apportant à notre pays le témoignage d'une affection durable.

Désormais, Paul Hazard a trouvé aux États-Unis son « climat ». Il y reviendra presque tous les deux ans. Sa nomination au Collège de France lui permet en effet de partager bientôt sa tâche universitaire entre la France et l'Amérique. Celle-ci est maintenant pour lui une seconde patrie. Partout, les étudiants l'adopent de plus en plus comme l'un de leurs professeurs familiers. Par sa probité intellectuelle, par sa puissance de travail, il a su accomplir chaque fois les tâches multiples de tout professeur d'université américaine avec la même conscience qu'il mettait à nous faire ses cours en Sorbonne. Devant une telle maîtrise, un talent aussi soutenu, on comprend qu'il se soit tout de suite révélé hors de pair, dotant ainsi l'enseignement français d'un prestige nouveau auprès des étudiants américains. Cette seconde carrière lui vaut souvent de douces joies.

Durant l'été de 1928, le voici l'hôte de l'université de Chicago. En tant que directeur d'études, Paul Hazard a l'idée de rassembler autour d'un centre d'intérêt les recherches de ses élèves. Il leur propose d'étudier Manon Lescaut, le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost. En les aidant et en les encourageant de toutes manières dans l'exécution de leur tâche, il réunit les matériaux de son délicieux petit livre : *Études critiques sur Manon Lescaut par Paul Hazard et ses étudiants américains*. C'est là une œuvre collective que les presses de l'université de Chicago se font un honneur de publier dans leurs *Modern Philology Monographs*. Une préface du maître met en relief les efforts conjugués de ses disciples, nommément cités. Mais il a soigneusement revu les textes, introduit une réelle harmonie entre les différents travaux, et l'ensemble présente ainsi la haute tenue de toutes les autres œuvres de Paul Hazard. En mettant au centre de cette « monographie » son admirable article sur le *Jansénisme de Manon*, il a voulu rendre sensible l'étroite collaboration qu'il désirait par-dessus tout entre le professeur et ses élèves. Il a fait du même coup de ce petit livre de cent treize pages la meilleure étude que nous possédions encore actuellement sur Manon Lescaut. On ne pouvait rendre plus délicat hommage

aux humbles efforts d'apprentis chercheurs qui seraient sans lui demeurés obscurs.

Durant toute l'année scolaire suivante, Paul Hazard occupera la chaire de conférencier Hyde à l'Université Harvard. Il poursuit ainsi ses efforts pour le rapprochement intellectuel entre la France et les États-Unis en homme rompu désormais à sa tâche. Pourtant le sort lui réserve encore des surprises. Dès l'automne 1930, nous le retrouvons au collège de jeunes filles de Bryn Mawr, où il est venu faire des cours sur la poésie française aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. L'exceptionnelle situation de cette école, véritable cité dissimulée dans la verdure, non loin de Philadelphie, fait sur lui une profonde impression. La douceur de l'automne y contribue, si différente de la chaleur torride éprouvée à New-York et à Chicago. Les études françaises sont particulièrement poussées à Bryn Mawr. Paul Hazard est rempli de joie à l'idée qu'on a joué *Hernani* avec la « bataille d'Hernani ». Il s'attendrit un jour à l'audition de « frère Jacques », dont le chant lui parvient d'une petite classe de l'école à travers la ramure du jardin. On le sent devenu un véritable apôtre du rapprochement franco-américain. Il soutient de tout son pouvoir les efforts de Raymond W. Kirkbridge, qui organise le séjour de nombreux étudiants en France durant leur troisième année d'études. Et quand Costes et Bellonte atterrissent à New-York après leur traversée de l'Atlantique, il se réjouit profondément de ce succès qui met la presse Hearst au désespoir. A cette époque justement, la crise économique dont souffrent les États-Unis a fait naître en France toute une littérature qui cherche à dénigrer la civilisation d'outre-Atlantique. Après avoir été là-bas le champion de notre culture, Paul Hazard sent maintenant le besoin de prendre chez nous la défense de ses amis américains. Comment accuser d'un matérialisme irrémédiable un pays qui fait au savoir une part aussi belle dans ses universités et collèges ? Pour réfuter cette calomnie, il lui suffira de publier son propre journal durant son séjour à Bryn Mawr. Ce qu'il fait le 1^er^ mars 1931 dans la *Revue des Deux Mondes*.

C'est ici le début d'une prise de position qui ne fera que s'accentuer avec le temps. Il se trouve de nouveau à New-

York à l'automne de 1932, lors des élections qui marquèrent le premier triomphe de Franklin D. Roosevelt. Il en saisit bien l'importance. Il s'agit, déclare-t-il, de maintenir ou de changer la conscience politique des États-Unis. L'expérience est décisive et elle intéresse l'humanité. Toujours pour la *Revue des Deux Mondes*, il écrit donc, avec une attrayante spontanéité, ses impressions durant toute la campagne électorale. On revit, avec lui, cette étrange atmosphère de crise économique où les habitudes américaines de gaspillage ne s'étaient pas perdues, où la misère donnait une certaine popularité à des doctrines économiques qu'auparavant on eût dédaigneusement qualifiées d'extrémistes, où d'anciens combattants de 1918, repoussés de Washington, s'étaient réfugiés dans des camps pour s'efforcer de continuer à servir sans se plaindre. Ce dernier trait est caractéristique. Il marque la volonté tenace de ne pas se laisser abattre, qui a permis à l'Amérique l'extraordinaire redressement que l'on sait. Il montre aussi qu'en dernier ressort, c'est la solidarité spontanée des familles et des groupes sociaux qui soutient les Américains dans l'épreuve. Et Paul Hazard de souligner combien les universités répandent le sens de cette solidarité jusque dans les classes dirigeantes de la société.

L'article se termine sur une note d'espoir après la victoire de F. D. Roosevelt. *Hopes, not fears*, disait déjà Al. Smith durant toute la campagne électorale. L'espoir qui anime encore une société toujours jeune, voilà ce qui, avec leur sens aigu de la solidarité sociale, rend les Américains si sympathiques à Paul Hazard. Car il est lui-même fait de jeunesse et d'espoir, et rien ne l'attriste plus qu'un pessimisme négateur, dans une atmosphère de lutte de classes. Espoir et solidarité, ce sont justement les deux sentiments essentiels que sut incarner en lui F. D. Roosevelt. Désormais l'Amérique possède à sa tête un homme représentatif que Paul Hazard n'oubliera point. Peu avant le dernier conflit mondial, il lui consacrera une brillante conférence au théâtre des Ambassadeurs. Ce sera là le couronnement de toute une activité de propagande qui se prolongera fructueusement en 1939 au ministère de l'Information, sous la direction de Jean Giraudoux,

Si importante qu'ait pu être cette activité, ce n'est pourtant qu'un aspect fragmentaire et presque extérieur des relations entre Paul Hazard et le monde anglo-saxon. Ses fréquents séjours en Amérique ne l'ont pas seulement familiarisé avec le peuple des étudiants, ou même avec ce qu'on appelle l'Américain moyen, si divers sous son apparent conformisme. Ils lui ont surtout fait goûter la paix studieuse des grandes universités ; la possibilité, nouvelle pour un Français, de poursuivre ses recherches dans une atmosphère où le calme de la retraite s'unit à l'inépuisable obligeance d'une administration qui s'ingénie à prévenir le moindre désir, et considère que sa mission est d'être avant tout au service des hommes de science. Quelle moisson bibliographique ne rapporte-t-il pas de ses récents séjours ? Les auditeurs parisiens de ses cours au Collège de France sont là pour en témoigner. Chaque année, Paul Hazard les met au courant de l'érudition internationale et particulièrement anglo-saxonne. De nombreux livres d'Amérique ne sont point encore parvenus en France que déjà il en parle, les fait connaître même à des spécialistes. Il en discute avec eux, souligne certains défauts d'école qu'il aimerait voir disparaître, et admire la vitalité surprenante de jeunes universités, dignes rivales de leurs aînées d'Europe. De plus en plus il est pris par cette atmosphère. Quand il revient de New-York à Paris, au cours de la guerre, après un bref séjour en zone libre, il apporte ainsi à ses auditeurs comme une bouffée d'Amérique qui leur fit l'impression d'un souffle d'air frais.

L'intimité qui s'est créée entre la science américaine et lui a eu sur son œuvre d'importantes conséquences. Bien souvent, c'est de l'autre côté de l'Atlantique qu'il met au point certains projets, ou qu'il conçoit l'idée de nouveaux cours, dont on retrouvera la matière dans ses livres. Vue d'Amérique, l'Europe de 1932 offre justement un bien triste spectacle. La crise économique s'y est progressivement étendue. Un extraordinaire désordre spirituel, qui ne cesse de grandir, en est la conséquence. Paul Hazard est frappé de cette faiblesse qui contraste avec l'optimisme renaissant des États-Unis. D'où viennent tous ces tiraillements, cette fatale indécision dont nous allons bientôt payer les conséquences ? Notre continent a connu déjà dans le passé de

pareilles crises. C'est justement la tâche des comparatistes que d'en retracer la genèse et les conséquences. Il se penche donc sur la période de transition qui marque la fin du XVII^e^ siècle et le début du XVIII^e^ et, utilisant une masse de matériaux déjà accumulés, il en tire son œuvre maîtresse : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715).

Une aussi vaste entreprise paraissait au-dessus des forces d'un seul homme. La période qu'il étudie prépare en Europe le passage de la prépondérance française à la prépondérance anglaise. Lentement, la direction du monde occidental qui échappe aux pays du midi est reprise par ceux du Nord. Paul Hazard retrouve ici le sujet favori de sa jeunesse. Qui mieux que lui pouvait marquer cette lente évolution, puisque spécialiste des littératures françaises et italiennes, il était maintenant suffisamment familiarisé avec le monde anglo-saxon pour se trouver à l'aise dans ce nouveau domaine ? L'immense érudition qu'il a progressivement acquise au prix d'un dur labeur va maintenant lui servir. Il distingue déjà les lignes essentielles de son œuvre : d'abord les grands changements psychologiques qui sont à l'origine de cette évolution, puis la lutte contre les croyances traditionnelles, puis l'essai de reconstruction d'une vision nouvelle du monde et de la vie, et enfin les valeurs imaginatives et sensibles que l'effort rationnel des penseurs n'avait pas réussi à mettre à leur vrai rang, et qui devaient connaître ultérieurement la fortune que l'on sait. Mais après cette vue synthétique, que la mise au point du détail exigera de pénibles recherches. Jamais il ne pliera sous le faix. Simplement il sollicitera de temps en temps l'aide de tel chercheur spécialisé ou l'avis de ses vieux amis de Lille qui lui seront ici d'un inappréciable secours. L'amitié de Paul Hazard avait une telle chaleur, son obligeance à lui était si grande, que chacun se faisait un plaisir de lui rendre de tels services. Et c'est ainsi que peu à peu *La Crise de la conscience européenne* a pris corps pour être magnifiquement publiée en 1935.

Le retentissement du livre fut mondial. La présentation adoptée cependant pouvait offrir quelque danger. Visant à l'idéal de *l'honnête homme*, Paul Hazard avait résolument fait disparaître toute trace de son labeur acharné. Il donnait

à son lecteur un texte net, libre de notes, où l'appareil critique, réduit au minimum, se trouvait rejeté dans un supplément que chacun pouvait consulter à loisir, mais qui n'encombrait plus la marche du lecteur. Si l'on était certain que maint Français serait sensible à l'élégance de la forme qui atteignait ici presque à la perfection, qu'attendre des pays anglo-saxons où l'apparente solidité de nombreuses références semble en général indispensable, même aux honnêtes gens ? Le livre y fut bien accueilli pourtant, car on y reconnut ce que seul, semblait-il, un Français pouvait encore tenter : un effort tenace et victorieux vers un retour à la domination de l'homme sur sa propre pensée, qui est la condition de toutes les œuvres de synthèse.

C'est ainsi que Paul Hazard devint l'historien d'une Europe où l'influence anglaise joue un rôle essentiel. Le spécialiste des littératures méridionales a écrit de la sorte quelques-unes des plus belles pages que l'on possède sur ce moment essentiel de la pensée anglaise illustré par le philosophe Locke, dont il montre l'immense influence sur tout le continent. Il a mis en relief, comme nul ne l'avait encore fait, la diffusion de cette pensée à travers l'Europe par l'intermédiaire de la France, événement unique d'où est né le monde moderne. Après avoir voulu jeter en quelque sorte un pont intellectuel entre la France et l'Amérique, il a tenté dans le domaine de l'histoire un effort comparable entre la France et l'Angleterre.

Pour les besoins de son travail, il a d'ailleurs fait plus d'un séjour à Londres et goûté particulièrement la paix du British Museum. Il a également donné des conférences en Angleterre. Mais il revient toujours avec prédilection à sa chère Amérique. 1936 marque justement le tricentenaire de la fondation de l'université Harvard. Soixante-douze savants français sont invités aux fêtes commémoratives, dont naturellement Paul Hazard, ancien conférencier Hyde à l'Université. Chacun doit exposer en une seule conférence le meilleur de ses découvertes et de ses recherches. De la multiplicité des exposés, dit en substance Paul Hazard, naît une sorte d'enivrement de la pensée, un désir d'inviter les savants à sortir de leur tour d'ivoire pour expliquer aux peuples en désarroi les règles éternelles qui doivent guider la conduite

des hommes. Il voudrait trouver une nation jeune et forte, à l'abri des révolutions et des guerres, riche de moyens et avide de progrès, qui s'attachât à définir l'unité d'esprit et d'âme dont l'Europe semble avoir perdu le sens. Tâche magnifique, à laquelle pour sa part il s'est largement efforcé de contribuer.

Mais il est d'usage que chaque pays invité à la commémoration fasse un cadeau à l'université. Que donnera donc la France ? Asile de la pensée, elle ne peut offrir de plus digne présent qu'un livre. Et ce livre constituera un témoignage durable de la profonde amitié qui unit *Harvard et la France* (1936). Telle est la belle pensée de Paul Hazard qui veut une fois de plus apporter une contribution efficace au rapprochement intellectuel entre la France et les États-Unis. Dans une magistrale conclusion, lui-même résumera les rapports de Harvard avec la France depuis la fondation Hyde, qui permit d'envoyer chaque année un professeur français enseigner sa spécialité à l'Université d'Harvard. Le livre débute par les souvenirs de René Doumic et André Tardieu, anciens conférenciers Hyde. Après eux, le général Paul Azan explique comment une mission militaire dirigée par lui fut envoyée à Harvard en 1917 et put créer dès ce moment une pépinière d'officiers capables, avec l'aide d'André Morize et de Jean Giraudoux. Cinq chapitres sont ensuite consacrés à l'influence de la France sur quelques grands esprits américains : Emerson, Henry Adam, Barrett Wendell et William James, tous anciens élèves de Harvard. Enfin une dernière partie décrit l'interpénétration des sciences française et américaine à Harvard, en particulier dans les disciplines géographique et juridique et l'histoire de l'art, et André Siegfried souligne les relations étroites qui existent entre Harvard et l'École des Sciences politiques.

La réconfortante impression qui se dégage de cette richesse, c'est que la dette de la France envers Harvard égale ou dépasse en certains domaines celle de Harvard envers la France. Quelle plus belle preuve d'amitié désintéressée pouvons-nous trouver, par exemple, que cette œuvre de Barrett Wendell, à présent trop méconnue : *La France d'aujourd'hui*, ou les efforts de certains historiens américains, tels A. Kingsley Porter et Kenneth Conant, dont les travaux

et les fouilles ont renouvelé dans une large mesure la connaissance de notre art roman ? Une émouvante confrontation met également en présence William James et Henri Bergson, deux génies qui longtemps s'ignorèrent, mais eurent ensuite de fructueux contacts. Il règne dans tout le livre une atmosphère de chaude amitié qu'on regrette de voir ensevelie dans un document en quelque sorte officiel, et qui pour cela même nous semble être demeuré trop méconnu.

Les efforts de Paul Hazard se sont poursuivis sans relâche, toujours en faveur du monde anglo-saxon. Pour atteindre un plus large public, il écrit désormais dans les hebdomadaires et même les quotidiens. 1938 est l'année du rapprochement franco-anglais. *La meilleure façon d'honorer l'Angleterre, c'est de comprendre l'âme anglaise,* affirme-t-il dans les *Nouvelles Littératures* du 25 juin 1938, où il semble déjà prévoir les inévitables malentendus qu'on tentera bientôt d'exploiter. Et dans un numéro spécial du *Figaro* (19-22 juillet 1938) il publie également un chaleureux *Témoignage d'amitié à l'Angleterre.* On voit dans quelle mesure il s'était lui-même préparé à la tâche qu'il devait bientôt accepter au ministère de l'Information. Au début de la guerre, il s'y retrouve avec ses vieux amis : Jean Giraudoux et André Morize. Sans se laisser moins que jamais déborder par le travail, il reprend la plume, en appelle à tous les amis étrangers de la France, dont il proclame sans se lasser la haute mission, et quand la défaite accable notre pays, sa première pensée sera de poursuivre désormais sa tâche en Amérique. Il se rend donc à l'Université Columbia, y reprend pour un temps son enseignement, avec un succès peut-être plus net encore.

Mais nous connaissons ici de sombres journées. D'Amérique on a facilement l'illusion qu'il existe encore une France libre, où c'est le devoir de reprendre son poste. Paul Hazard ne peut supporter de laisser son pays souffrir tout seul. Résistant à toutes les offres, il se met en route et rejoint bientôt Lyon où il redonnera des cours comme dans ses jeunes années. Entre temps, nombre de ses collègues sont revenus au Collège de France. Il veut à son tour y reprendre sa tâche interrompue. Après de multiples refus des autorités

allemandes, il obtient enfin l'autorisation de rentrer. Nous avons dit quelle sensation du large il apportait encore à ses auditeurs parisiens. Mais le sacrifice que représenta son retour en France s'est révélé trop grand pour ses forces. Il voulut lutter, continuer à produire en dépit de tous les obstacles et donner en particulier au public la suite de *La Crise de la conscience européenne.* Mais après avoir écrit la première partie de sa nouvelle œuvre : *La Pensée européenne au XVIII^e^ siècle*, il a succombé avant la victoire, sous le froid et les privations, et l'on ne saurait dire combien la France y a perdu. Il eût été un incomparable artisan du renouveau des relations intellectuelles franco-américaines en faveur desquelles il aurait certainement aplani maint obstacle. Son autorité aujourd'hui nous manque auprès de nos amis américains. Mais nous sommes certains que sa mémoire durera longtemps encore dans l'âme de ses élèves d'outre-atlantique, qui n'ont pas manqué d'être pris au charme d'une parole claire, d'un exposé toujours vivant, précis et lumineux, qui donnait la réconfortante impression que la science après tout n'était pas si morose ni difficile. Il est indispensable que le souvenir de ses inlassables efforts, et les multiples amitiés qu'il a fait naître entre la France et les pays anglo-saxons continuent à porter leurs fruits. La paix du monde n'est pas à présent si assurée pour qu'on puisse oublier de tels serviteurs ou méconnaître impunément leur grand exemple.

Henri Roddier.

UN HISTORIEN HUMANISTE : PAUL HAZARD

Évoquons l'homme. Nos vingt années de commerce spirituel, de maître à disciple d'abord, d'homme à homme ensuite, nous en donnent le droit et nous en font un devoir. De plus, chez Paul Hazard, l'homme et l'œuvre s'expliquent mutuellement et se complètent à merveille : rarement une œuvre aura si bien répondu aux signalements de l'homme qui l'a créée.

Il était bon, d'une bonté ingénieuse, infiniment délicate. Le temps qu'il consacrait jusqu'à ses élèves les plus lointains, la patience jamais lasse et le dévouement jamais en défaut qu'il mettait au service de leurs travaux de débutants, passaient de loin la limite de ses obligations professionnelles. On ne quittait jamais son cabinet de la rue du Bac sans avoir renouvelé sa provision de courage et de foi, sans se sentir grandi à ses propres yeux. C'est que le maître vous accueillait d'un cœur, non seulement généreux, mais intelligent, sachant, jusque dans vos imperfections, discerner des promesses d'avenir et toujours à l'affût d'une nouvelle vocation. Quand il croyait tenir cette promesse et cette vocation, il se dépensait sans compter pour leur permettre d'éclore et vous faisait le don de lui-même avec une simplicité parfaite. A force de bonté, d'idéalisme et d'intérêt humain, cet homme si complet aura été un grand inventeur d'hommes.

Il abordait la vie avec ingénuité et bonne humeur. Point d'homme moins solennel, ni de moins pénétré de sa dignité et de son importance. Il condescendait parfois à vivre sans mépris dans le quotidien, comme si le quotidien était toute l'existence, et il se complaisait parmi les choses familières et simples, les recherchant spontanément, mais aussi comme

un correctif conscient à son dur labeur de savant. Quel enjouement était alors le sien, et quelle sa fantaisie !

Du même fonds d'ingénuité, il aimait les enfants. Il les aimait de cœur sans doute, mais aussi de l'amour curieux et réfléchi que l'on a pour la nature à l'état pur, où l'on sent la pulsation directe du mystère et de l'être. Peut-être aussi cherchait-il secrètement, dans la vie fabuleuse de l'enfance, une paradoxale leçon de sagesse et de style : on le croirait presque, à examiner certains tours d'expression, artistement naïfs, qui impriment à quelques-unes de ses plus belles pages un accent inoubliable, et surtout à lire le livre qu'il a consacré aux enfants, à leur pensée, à leurs jeux, à leurs lectures favorites, un des plus personnels et des plus neufs, assurément, qu'il ait composés.

Peu mondain, il n'en était pas moins un parfait homme de société, brillant sans excès, tenant son rôle avec un tact incomparable, sachant en toutes choses garder le juste milieu entre le trop et le trop peu. Il évoluait parmi les hommes avec la même aisance souveraine qu'il mettait dans tous ses actes. Il réalisait en se jouant ce miracle, si français, d'être à la portée de tous et de rester lui-même ; de rehausser le mérite de chacun tout en imposant le sien ; d'abonder admirativement dans votre sens, sans jamais abandonner le parti de la vérité ; de se plier aux règles du jeu social, tout en les jugeant à leur exacte valeur ; de doser en virtuose l'ironie et l'indulgence, le savoir et le sentiment, le sérieux et le plaisant... Toutes choses où revivait la sociabilité française du meilleur aloi et de la plus sûre tradition.

Et quel causeur délicieux ! Il savait écouter, ceux du moins qui, le connaissant, ne s'appesantissaient pas trop dans leur parole et ne s'empêtraient point dans le détail et dans l'insignifiant. Car, il était, lui, primesautier et vif, allant au fait sans détour, prompt à marquer d'un trait décisif les choses et les hommes, portraitiste infaillible, admirable conteur. Et le mot d'esprit jaillissait sans que l'on y prît garde, toujours en situation et comme émanant d'elle sans effort, lourd d'expérience humaine et d'observation directe. La phrase de Paul Hazard, son récit, ses saillies, sa conversation, riches de la psychologie la plus fine, étaient un perpétuel enchantement.

Le propre de son intelligence était la justesse et la souplesse. Très ouvert, il accueillait les nouvelles et les faits avec un étonnement inusable, avec une sorte de candeur apparente, qui donnait le change et qui était sa manière de prendre du champ et de choisir le point de vue le plus propice à la question. Sa curiosité, toujours active, lui faisait d'abord embrasser toutes choses de la meilleure foi du monde, tandis que son intelligence s'exerçait sincèrement à épouser les contours de l'imprévu et à l'assimiler à son propre fonds. Puis, vérification faite, d'un mot, j'allais dire d'un bond, il remettait tout en place et rétablissait les vraies relations et proportions des choses.

Il y avait, chez Paul Hazard, dans cette tactique de la connaissance, quelque chose d'absolument remarquable et qui vaut d'être examiné d'un peu près. Dans leur rapport avec le donné, il se produit souvent, chez les meilleurs, une sorte de rupture d'équilibre qui fait, ou bien que l'intelligence, ayant trop mis du sien, impose au réel son propre schéma unificateur et simplificateur à outrance ; ou bien, au contraire, qu'elle s'en laisse déborder et envahir, s'égarant ainsi elle-même dans la confusion du divers.

Or, l'esprit de Paul Hazard refusait cette rupture d'équilibre. Rarement, en effet, une intelligence si sûre de ses moyens aura été si respectueuse du réel. Pétrie de claire raison, puissamment sélective et rigoureusement cohérente, son intelligence se méfiait du clair-obscur, cette fausse monnaie de la profondeur, haïssait les détours, qui attardent, et la suspension dans l'indéterminé, qui surplombe la difficulté sans la vaincre. Elle aimait, tout au contraire, aller droit au fait, tendre à une fin et conclure. De telles démarches, si décidées, offrent une prise certaine au système et au dogme. Nul cependant n'aura été moins dogmatique ni mieux prévenu contre les attraits trompeurs du système. C'est que, pour Paul Hazard, il n'y avait point d'intelligence sans matière. Une intelligence se nourrissant de sa seule substance risquait fort, à ses yeux, de fonctionner à vide et de demeurer stérile. En d'autres termes, il redoutait l'abstraction et la pure spéculation et ne raisonnait que sur des faits.

C'est dire que le monde lui apparaissait sous les espèces d'un processus ouvert, dont il percevait toute la diversité

mouvante et confuse. Son intelligence s'y engageait avec délices, prête à tout accueillir, prompte à s'émerveiller, toujours à la découverte de l'inconnu. Par un miracle de souplesse, elle se moulait sur le réel avec une délicatesse extrême, épousant sa courbe capricieuse et s'enivrant de son parfum, mais jamais au point d'y succomber et sans jamais perdre la conscience d'elle-même et de ses droits. Amoureuse de l'imprévu et du divers, elle ne cédait point à la tentation de s'y dissoudre. Prudemment, délicatement, elle accomplissait la tâche organisatrice et constructrice qui lui était dévolue.

Ce souple contact d'une intelligence constructrice avec un monde naturellement rebelle à la construction, engendre toute une conception, plus ou moins consciente, de l'histoire et de la vie, et tout un style original. Dans son application au réel, l'intelligence de Paul Hazard n'entend pas créer un monde, mais seulement comprendre celui qui existe. Les solutions qu'il inventait pour les problèmes les plus épineux avaient une modestie — nous ne nous lasserons pas d'employer, à son propos, ce mot qui le peint si bien — une modestie solide et haute, qui vous arrachait aux contemplations sans résultat et vous réinstallait dans le possible. On avait affaire, non pas à un démiurge, mais à un chercheur, à un chercheur très lucide, qui connaissait bien les limites de l'intelligence humaine et s'en tenait sagement en deçà. D'où sa manière d'organiser le divers sans brutalité et d'en distiller subtilement la couleur et le parfum. D'où son goût de la nuance, qu'il refuse de ternir ou de sacrifier, même quand elle résiste à l'unité. D'où la qualité unique du pittoresque et du concret qui enluminent sa vision et son style et qui, ayant perdu une partie de leur teneur matérielle, ne se laissent voir qu'en filigrane, devenus signifiants et significatifs et surpris en pleine métamorphose, alors qu'ils vont se changer en idées.

Dans cette manière d'organiser le monde de la perception, sans le déformer, d'en prendre possession sans se donner l'illusion d'en épuiser le contenu, nous voyons une position spirituelle d'une extrême justesse, située sur la limite exacte du connaissant et du connaissable, comme sur une crête d'où la vue embrasse un double paysage. Position difficile,

qu'il faut conquérir de haute lutte, maintenir et défendre par une action vigilante de chaque instant. Si bien que l'équilibre frappant dont Paul Hazard donnait l'exemple, loin d'être le résultat d'une cristallisation, était le fait d'une intelligence éminemment active et agissante : il équivalait à une lutte.

Tel est d'ailleurs le sens de l'équilibre français, tant célébré et, le plus souvent, assez maladroitement. Paul Hazard en témoignait par toute sa personnalité. Il n'y avait qu'à le regarder vivre, sourire, penser, écrire : tout, dans sa personnalité, apparaissait comme une subtile conciliation des contraires. De là vient qu'il était le plus clair des hommes et cependant le moins tranchant, le plus ouvert à l'imprévu, en même temps que le plus épris d'ordre. Entre l'ordre intérieur et le fatal désordre des choses, il avait opté pour le premier, sachant bien les sacrifices que cette option entraînait de toute nécessité et les ayant acceptés avec une haute et puissante modestie.

Modestie devant la création et devant le destin, modestie d'un homme qui avait bien sondé les limites de l'être et de l'homme, modestie humaine par excellence. Paul Hazard n'ignorait pas le tourment métaphysique, que l'on sentait tout près, derrière la trame solide de sa personnalité ; mais, redoutant sa stérilité, il l'avait éliminé des opérations de son esprit. Il occupait ainsi, face aux problèmes de la vie et du destin, la position la plus efficace et la mieux vérifiée par l'expérience séculaire de toute une civilisation. Si, en effet, le problème le plus urgent de l'homme, à tous les degrés de son évolution, est l'adaptation à la vie et à ses conditions intellectuelles et morales, il faut convenir que Paul Hazard l'avait supérieurement résolu, tout au bénéfice de sa pensée, de sa force créatrice, de sa liberté intérieure.

De toutes ces dispositions d'une des personnalités les plus cohérentes que nous connaissions, une éthique se dégageait, qu'il importe de définir ici brièvement. Une éthique de la modestie, profondément humaine. Avant d'être l'homme qui savait, Paul Hazard aura été l'homme qui avait compris. Il avait compris l'inanité des ambitions métaphysiques et de tous les mirages de l'absolu et qu'il fallait vivre, agir et penser dans le relatif de l'époque. Curieux de l'homme et

rien que de l'homme, ce psychologue, ce moraliste mettait sa science au service de l'homme. Spontanément, toute connaissance se muait chez lui en substance humaine et devenait sagesse. De là vient que sa présence, parmi les remous troublants du divers, vous offrait une oasis reposante entre toutes et vous communiquait une extraordinaire sensation de sécurité.

Par tous ces traits et attraits de sa personnalité, Paul Hazard était Français. Mieux que par son ascendance, nous dirions qu'il était Français par choix et par vocation. Fine fleur d'une civilisation millénaire, à la fois délicate et vigoureuse, il en avait si bien assimilé les valeurs les plus précieuses, qu'elles étaient devenues chez lui des réflexes et des instincts. Nombre de choses qui, chez des individus moins bien servis par leur race, demeurent en suspens ou sont perpétuellement remises en question, se présentaient chez lui sous la forme de vérités acquises une fois pour toutes : dans le champ immense de la vie et de la connaissance, il évoluait d'autant plus librement qu'il y trouvait des repères non trompeurs et constants.

De se mouvoir parmi ces constantes et ces certitudes donnait à son mouvement moral et même physique une aisance qui était pour beaucoup dans le charme qu'il dégageait, comme dans la puissance communicative de son exemple. Français également son sens exquis de la société et de l'humain, son goût et son tact, son équilibre actif, la coloration éthique de sa connaissance et de sa psychologie, autant de dispositions et prédispositions que nous avons tenté de définir et dont l'ensemble obéissait si bien à cet « esprit de finesse » à défaut duquel la pensée et la vie ne sont qu'automatisme et routine. En l'écoutant, on comprenait mieux Montaigne, Racine, Voltaire, Stendhal, dont il résumait, sans y penser, l'idéal intellectuel et moral.

Mais qui dira le charme personnel de l'homme ? Qui définira l'indéfinissable qualité de son sourire et ce mélange de tristesse et d'enjouement, d'acceptation et de courage, qui était le sien ? Toute personnalité est, au fond, tissée d'impondérables. Celle de Paul Hazard était trop fine et trop complexe pour se révéler tout entière à l'analyse. Le souvenir de ceux qui l'ont connu et aimé y suppléera.

*
* *

Ces dispositions de l'homme se reflètent dans son œuvre, comme dans sa conception de l'histoire et, en général, de l'étude.

Sur lui, comme sur beaucoup de ses contemporains, l'influence de Lanson aura été décisive. Il en avait contracté, une fois pour toutes, le respect du document authentique et des sources directes. Sensible aux valeurs idéales et aux principes de la raison, il entendait les plier à la chronologie et les localiser dans l'époque, s'occupant moins d'eux que de leur reflet et de leur incarnation dans l'esprit changeant des générations. C'est dire que, dans sa dialectique, tout en réservant une place raisonnable à l'intuition et à la généralisation, il faisait de la démarche déductive un usage modéré, sachant les dangers, en histoire, de tout *a priori*. Il inclinait bien plutôt vers les solutions et les conclusions positives, en digne représentant d'une époque qui, pour avoir su reculer les bornes de la science, prétendait tout ramener à elle, y compris les jeux aériens de l'esprit.

Cependant, ce respect pour la doctrine du maître n'allait point, chez Paul Hazard, jusqu'à l'idolâtrie. Il éprouva très vite le besoin de regarder les choses d'un peu plus haut et de scruter de plus larges horizons. De fait, entre lui, plus curieux et plus éclectique, et la sévère cohorte des lansoniens de stricte obédience, une différence se fait jour de bonne heure, que les années aggraveront. Très lansonienne d'apparence, sa thèse franco-italienne de 1910 renfermait déjà le germe de futurs développements, moins orthodoxes. Elle le posait en successeur de Joseph Texte, en confrère, plus jeune, de Fernand Baldensperger. Paul Hazard y cédait à l'appel du large, passait les frontières, s'inquiétait de connaître l'effet, chez les Italiens, de certains phénomènes et courants spirituels de provenance française.

Il se trouve cependant que ce travail de littérature comparée ne s'en tenait pas à la pure littérature. Suivre les œuvres et les thèmes littéraires dans leur pérégrination à travers les frontières nationales et linguistiques, c'était bien ; aux yeux de Paul Hazard, ce n'était pas assez. Il entendait, lui, pousser son enquête dans le milieu social, voire poli-

tique, interroger les hommes d'action, les meneurs de l'opinion, les journalistes, les publicistes, toutes gens dont les accointances avec la littérature proprement dite pouvaient paraître indirectes et fortuites. Dès 1910, le comparatiste se doublait d'un historien des idées.

Visiblement, Paul Hazard tentait de se dépasser. Ses obligations professionnelles, épuisantes, feront que ses ambitions et ses recherches mûriront lentement, pour n'aboutir vraiment qu'en 1935, avec son grand ouvrage sur *La Crise de la conscience européenne* vers 1700. On put alors mesurer l'immense chemin que l'historien avait parcouru depuis 1910. Il avait élargi le champ de ses enquêtes à la mesure de sa curiosité jamais lasse. De toute évidence, le lansonien, le comparatiste de jadis s'acheminait vers des synthèses très larges, vers une vision intégrale des époques qu'il étudiait et dont il tendait à filtrer et à condenser l'essence au moyen d'une méthode personnelle, très neuve ou, tout au moins, magistralement renouvelée et mise au point.

Que pensaient et que voulaient, vers 1700, les dix ou quinze personnages de premier plan, — français, anglais, allemands, hollandais, italiens ; et, dans leur ombre, à quoi tendaient cent autres, moins illustres, mais non moins agissants ; quel était le sens de leur lutte à tous, et quel l'enjeu ? questions courantes, à la portée de tout historien. Mais Paul Hazard avait sa manière à lui de les poser, d'en confronter les réponses et de ramener celles-ci à l'unité. Le résultat est d'une vérité et d'une portée exceptionnelles. On se trouve en présence d'un immense réseau de relations, d'influences et d'interférences entre contemporains venant de tous les points de l'horizon géographique et spirituel et dont les divergences, les débats et les haines finissent par se grouper harmonieusement autour de quelques soucis majeurs, qui dominent occultement leur agitation. Des synchronismes inattendus se font jour entre les manifestations les plus variées. Quelques grandes idées de fond apparaissent, indéfiniment reprises dans tous les domaines, qu'il s'agisse de religion, de philosophie, de politique, d'art, et subissant de curieuses déformations chaque fois qu'elles émigrent d'une discipline dans une autre et de la pensée dans l'action, ou inversement. Ce sont ces idées, toujours les mêmes, qui

se soumettent à la spéculation des philosophes et se cristallisent en systèmes ; s'offrent à la contemplation des artistes et fondent dans le sensible ; s'arment de volonté et se jettent dans l'action. Si bien qu'il faut bien convenir que, par delà la diversité des apparences, un ensemble de tendances et d'idées s'agite au fond de l'époque et l'oriente dans son évolution. Spectacle grandiose que celui de ce mimétisme, de ces métamorphoses, de cette incessante réverbération du même dans le divers. Il fallait, pour nous l'offrir et nous l'imposer, une puissance de synthèse peu commune.

Il fallait surtout un esprit constructeur de premier ordre. Moins géométrique et moins dogmatique que Taine, et animé d'un esprit à la fois plus large et plus sélectif que lui, Paul Hazard s'apparente à l'auteur des *Origines* par sa tendance à mettre en valeur le caractère de nécessité des synchronismes, par le grand intérêt qu'il attache aux implications et aux relations des différents domaines de l'esprit et de l'action, par son don de réduire les faits à leur signification et de ramener le divers à l'unité. Il rouvrait ainsi, à l'histoire, des voies où l'on ne marchait plus depuis cinquante ans et où il faudra toujours s'avancer avec la plus grande prudence.

Trop respectueux du document et du fait, il ne s'aventurait certes pas jusqu'aux subtiles spéculations d'idées, un peu en l'air, dont on a vu, depuis vingt ans, des exemples si brillants et si décevants, que l'on nous a donné pour de l'histoire. Il n'en excellait pas moins à découvrir l'intérêt historique et humain des vies et des textes. Interprétée et contée par lui, la vie d'un auteur, même obscur, prenait un relief hallucinant. Placés par lui dans le vif de l'époque, les écrits les plus ternes livraient leur raison d'être et révélaient un sens insoupçonné.

Cependant, s'il avait, à un degré exceptionnel, le don de vie, il n'en abusait pas. Il ne s'en tenait pas à la simple restauration du passé, si naïvement pratiquée par certains voyants, qui confondent volontiers la vie de l'histoire avec la vie tout court. La résurrection des époques s'opérait, chez lui, non point sur le plan du sensible, mais sur celui des idées, avec juste autant de références au concret et au pittoresque qu'il fallait pour attacher solidement ses cons-

tructions à leurs fondements réels. Il savait d'expérience que ce qui demeure d'une époque, c'est un ensemble d'idées et de tendances et que leur résurrection est seule valable et vraiment importante pour l'esprit. Il lui fallait donc dégager ces idées et tendances, en montrer le jeu complexe et la résultante, en un mot *construire*, construire un vaste paysage intellectuel, susceptible de s'intégrer dans l'évolution générale de l'humanité.

Une telle manière d'interpréter le passé pouvait conduire l'historien à la philosophie de l'histoire, vers l'horizon prestigieux des grandes explications abstraites. Mais Paul Hazard n'était pas un théoricien. Pour opérer efficacement, il l'avouait, sa pensée avait besoin du support concret des faits et des textes, nombreux et variés, sans excès. Évoluant sans cesse dans le voisinage des projections philosophiques, il ne cédait pas à la tentation de s'y livrer. Sa construction ne s'achevait point dans la philosophie et moins encore dans la métaphysique.

Elle s'achevait dans l'éthique. A parcourir attentivement son grand ouvrage de 1935, on s'aperçoit que cet historien des idées est davantage encore un historien de l'homme, de ses inquiétudes, de ses idéals, de ses efforts d'adaptation et d'accommodement en vue d'un bonheur toujours reculé et dépourvu d'objet précis. Au centre même de l'ouvrage, se pose le grand problème de la finalité morale de l'homme, un problème qui rayonne dans tout le livre, se reflète jusque dans les moindres détails et fait converger vers lui l'ensemble tout entier. Vu dans cet éclairage éthique, chaque enquête, chaque développement tire à conséquence et rien n'y demeure indifférent. Et ce spectacle humain se déploie sous l'œil, tantôt ironique et tantôt mélancolique d'un historien pour qui l'histoire, plus qu'une discipline et une technique, était un grave et troublant témoignage. Ce constructeur de la plus significative des histoires aura été, avant toutes choses, un moraliste, dans la grande tradition française, penché sur le destin de l'homme et le déchiffrant, non sans anxiété. D'où le pathétique, très discret, mais d'autant plus émouvant, qui, à y bien regarder, se dégage de ce livre où il est question d'une *crise* et d'une *conscience* collectives.

Achevée dans l'éthique, la construction de Paul Hazard se prolongeait aussi dans l'art. Nullement didactique, ni académique, sa composition est une merveille d'ingéniosité, toujours imprévue et rebondissante. Nous avons affaire, de toute évidence, au plus artiste des historiens. Les paysages d'idées qu'il peint s'agencent sans effort en fresques d'époque, et révèlent un sens aigu des proportions. La dialectique de l'histoire se déploie chez lui dans un rythme calqué sur le réel, donc variant à l'infini avec l'objet, tantôt lent, tantôt précipité ; et se résout en symétries et en saillies d'un très grand effet, mais organique et sans recherche. Ce souci d'art fait penser, une fois de plus, à Taine et peut-être un peu, quelque paradoxal que ce rapprochement puisse paraître, à un Jules Lemaître plus rigoureux et moins négligé.

La composition comporte, chez Paul Hazard, un sens dramatique indéniable. C'est de l'histoire en action. Le développement ne traîne jamais ; toujours en progression, il bondit de degré en degré, dans une gradation toujours plus intense et, de ce fait, plus dramatique. La crise de la conscience européenne vers 1700 devient ainsi le drame de la conscience européenne à cette époque, un acte du drame sans fin de l'esprit humain aux prises avec son destin.

Et il y a le style, qui mériterait, à lui seul, toute une étude. Nul, moins que Paul Hazard, n'aura été l'esclave du texte, qu'il dominait comme en se jouant. Chez cet érudit, le moins livresque qui fût, point d'étalage d'érudition. Partout, de l'aisance et des ailes, jusque dans les exposés les plus arides, et une écriture nerveuse, spirituelle et dense, sans ornements rhétoriques, mais chargée de suggestions et de prestiges intrinsèques.

*
* *

Les conceptions de Paul Hazard ont mûri et porté leurs fruits en pleine crise de la discipline historique. Il apparaît clairement, aujourd'hui, que l'histoire a connu, aux environs de 1930, une défaillance dont elle n'est peut-être pas encore complètement remise. Une nette désaffection et une lassitude grandissante se manifestaient alors à son égard.

La simple « vérité » positive et, pour ainsi dire, toute crue des faits et des textes, sans grand souci de l'ensemble de l'homme et de ses problèmes, avait cessé, visiblement, d'intéresser un public autre que celui, extrêmement restreint, des purs spécialistes. Les exhumations gratuites que les historiens bon teint continuaient d'opérer dans les champs du passé, sans grandes perspectives intellectuelles et humaines ; l'extrême platitude de la pensée, qui se faisait jour dans un trop grand nombre de monographies dues à des disciples sans personnalité ; l'espoir, trop longtemps déçu, de voir se coordonner dans des synthèses enfin significatives la masse des petites découvertes, des petites restitutions, des petites réflexions, accumulées avec un zèle louable, mais stérile, par plusieurs générations de modestes apprentis qui, pour étudier et écrire, n'avaient nul besoin de vocation ; toutes ces promesses mal tenues, tous ces efforts mal récompensés, toutes ces facilités dangereuses pour l'esprit avaient fini par tourner à une sorte de pyrrhonisme, ce pyrrhonisme historique dont Paul Hazard dénoncera précisément les méfaits vers 1700.

Or, il est des esprits, et des plus exigeants, pour qui la perpétuelle juxtaposition des faits et des fiches, sans prise réelle sur le fond des choses étudiées, semble monotone, fastidieuse et, somme toute, inopérante. Paul Hazard fut un de ces esprits. Discrètement, il cherchait autre chose, et il le trouvait, non pas dans la théorie, car il lui fallait, malgré tout, nous le répétons, de la matière à modeler et à mettre en forme, mais dans la pratique : son grand livre de 1935, riche de toutes les perspectives que nous venons de décrire, est une brillante tentative de sauver la discipline historique en la renouvelant. Et c'est par cette juste réaction contre des méthodes qui, sombrant dans la routine, risquaient d'entraîner dans leur chute toute une discipline indispensable et bienfaisante en soi, que Paul Hazard et son œuvre marqueront principalement dans l'évolution des idées et de l'esprit.

B. Munteano.

LE PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

De Bergson à Valéry, bien des professeurs au Collège de France ont attiré autour de leurs chaires des foules admiratives mais, hélas ! incapables de suivre leur enseignement. D'autres, moins favorisés, ou plus heureux sans doute, parlent devant un auditoire de disciples fervents ou de spécialistes attentifs. Également éloignés de ces deux destins, les cours de Paul Hazard étaient régulièrement et passionnément suivis par un public qui, pour ne pas être restreint aux comparatistes, n'en savait pas moins se montrer digne du beau jeu qui se jouait là sous ses yeux. Sans doute les sujets traités étaient-ils accessibles à un plus grand nombre que les méditations d'un Bergson ou que les maximes, d'une concentration énigmatique, d'un Valéry ; mais jamais, je crois, on ne put reprocher à Paul Hazard d'avoir pour son public de regrettables complaisances. Chaque hiver, il l'entretenait, avec une élégante maîtrise, d'histoire des idées et de la sensibilité beaucoup plus que de littérature au sens facile du terme. Et si la leçon était goûtée de la femme du monde comme de l'étudiant, le professeur, loin d'en rougir, en pouvait être fier.

***

Tout pourtant semblait refuser à l'auditoire réuni dans cette salle du Collège de France la capacité de s'intéresser de façon suivie aux mêmes questions. Et ce ne fut pas la moindre surprise d'un groupe de Normaliens dont j'étais que de constater, en suivant pour la première fois l'ensei-

gnement de Paul Hazard, la fidélité et la constance de la jeune étudiante comme du haut fonctionnaire en retraite. Nous retrouvions aussi des visages connus : ceux de plusieurs de nos maîtres qui se plaisaient à redevenir, une ou deux fois par semaine, les disciples de celui qui pouvait encore leur apprendre tant de choses. C'était pendant l'occupation et nous appréciions d'autant plus vivement la présence assidue d'auditeurs étrangers. Un matin de février 1944, on put entendre deux d'entre eux discuter courtoisement, mais non sans vivacité, sur le secret des rythmes de la *Nouvelle Héloïse*. Paul Hazard, le sourire aux lèvres, dirigeait le débat, un peu sceptique peut-être sur la précision des résultats qu'on peut attendre de pareilles recherches, mais touché sûrement, en dépit d'une pointe d'ironie, de voir s'échauffer sur les beautés de notre langue, des amis venus de si loin.

L'occasion de ce débat avait été un exposé de M. Pius Servien fait au Collège même, à l'heure du cours sur Jean-Jacques. Ce n'était pas une des moindres originalités de ces réunions du lundi et du mercredi que la participation du public à l'enseignement. Le plus souvent Paul Hazard donnait lecture de communications faites entre deux cours par tel ou tel auditeur, mais parfois c'est à des élèves passés déjà maîtres, comme M. Roddier, qu'il donnait la parole sur un sujet de leur compétence. Il lui arrivait même de bien vouloir faire crédit à la jeunesse étudiante comme lorsqu'il confiait à mon ami Michel Cabos, mort depuis à Mauthausen, et à moi-même, le soin de présenter et d'expliquer un texte curieux de l'abbé du Resnel. Imagine-t-on la surprise des « conscrits » de la rue d'Ulm que nous étions alors, en se voyant chargés d'une tâche modeste certes, mais assignée par un tel maître et en un pareil lieu ?

Ainsi ces réunions bi-hebdomadaires devenaient mieux qu'un cours universitaire ou qu'une conférence mondaine. Elles gardaient de celui-là la sûreté de l'information et de la méthode, tout en empruntant à celle-ci, mais pour la rendre plus active, la sympathie qui y entoure d'ordinaire le conférencier.

***

J'ai suivi pendant les deux derniers hivers de l'occupa-

tion, de décembre 1942 au printemps de 1944, l'enseignement de Paul Hazard. La première année, c'était d'une part une série de *Portraits* du XVIIIe siècle français : Marivaux, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, qu'en comparatiste il considérait surtout dans leurs rapports avec l'étranger, d'autre part un cours plus ambitieux, où étaient examinées dans leur ensemble *Les Relations littéraires en Europe au XVIIIe siècle.* Ainsi Paul Hazard achevait de mettre au point le livre qu'il projetait sur *La Pensée européenne au XVIIIe siècle.* Dans les études de l'année suivante sur *Les Théosophes et les Illuminés,* il se plaisait à montrer le double visage d'un siècle dont nous ne voyons trop souvent que la figure raisonnable. C'est cette préoccupation qui le faisait sans cesse chercher, cette même année 1943-1944, dans les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, « la ligne de partage des eaux entre les rationaux et les sensibles ».

Si les cours de Paul Hazard révélaient la conscience d'une préparation dont il aurait pu s'estimer dispensé par sa connaissance du XVIIIe siècle, s'il mettait sa coquetterie à citer — c'était de 1942 à 1944 — les plus récentes références anglo-saxonnes, trahissant ainsi bien volontiers des contacts jamais tout à fait rompus avec nos amis britanniques ou américains, le caractère le plus frappant de son enseignement était une étonnante allégresse intellectuelle. Je me souviens d'un cours qu'il terminait par une sorte d'hymne aux idées qui mènent le monde : la pensée n'était pas neuve, mais il lui donnait une vie singulière par la foi personnelle qu'il mettait dans cette affirmation. Car c'était bien la foi qu'il fallait pour affirmer de pareilles choses à ce moment-là.

Cet amour des idées expliquait sa prédilection pour le XVIIIe siècle, pour l'âge des « lumières ». Elle expliquait aussi la façon dont il entendait l'enseignement de la littérature : histoire des idées beaucoup plus que des modes d'expression littéraire. Non qu'il manquât de sensibilité artistique : il fallait l'entendre lire les reproches de des Grieux, dont il disait à Harvard en 1936 : « Celui qui l'a entendue, cette tendre voix plaintive, ne peut plus l'oublier ; elle résonne au fond de son cœur, qu'elle remplit de ses charmes et de ses enchantements ;

Ah ! Manon, Manon
il est bien temps de me donner des larmes
lorsque vous avez causé ma mort... »

Cette sensibilité le conduisait même à des curiosités toujours plus accentuées, semble-t-il, pour ce qu'il avait appelé « les valeurs imaginatives et sensibles ». Un de ses derniers cours fut consacré à ces « ferveurs » dont il avait commencé l'étude à la fin de *La Crise de la conscience européenne* : Swedenborg, Lavater, Saint-Martin, ces « hommes de désir » qui se tenaient dans les coulisses du siècle de la raison, l'attiraient et le retenaient quelque temps, pas assez toutefois pour qu'il se laissât séduire par leurs prestiges équivoques. Un matin, à l'issue d'un de ces cours, un auditeur vint lui déclarer qu'il avait été sceptique lui-même jusqu'au jour... où Saint-Martin lui était apparu. J'imagine que, ce matin-là, Paul Hazard eut peine à dissimuler sous son habituelle courtoisie, l'ironique satisfaction qui le remplissait.

* * *

Mais des traits de ce genre ne doivent pas donner de l'homme l'image fallacieuse d'un dilettante épris du pur jeu des idées, sans y engager jamais le meilleur de lui-même. Certes les cours du Collège montraient à tous la conscience professionnelle, le sens critique et la courtoisie d'un professeur à qui sa vivacité interdisait les discours d'ouverture et faisait préférer, même après l'interruption des vacances, les brusques débuts en plein cœur du sujet.

Mais l'homme se révélait encore mieux, avec ses puissances immenses de sympathie et de connaissance, chez lui, rue de l'Arcade, où, chaque mardi, sa porte était ouverte à tous. Il venait à vous, souriant toujours, la main tendue, et qu'on le consultât sur n'importe quelle période de la littérature européenne, il avait un conseil utile à donner, une direction à indiquer, des problèmes à suggérer. Et puis, il se laissait volontiers aller à parler d'autre chose que de littérature dans ce bureau où l'on peut voir encore sa photographie en uniforme d'officier : il parlait de l'Europe et de ses maîtres provisoires, avec mesure toujours et lucidité :

j'ai pu l'entendre décrire, des semaines à l'avance, le processus de désagrégation du fascisme et la procédure qui conduirait ses successeurs à l'armistice avec les Alliés. Ainsi montrait-il qu'il n'avait pas étudié seulement « les lettres italiennes », mais voulait et savait se tenir au fait des réalités politiques et sociales de ce pays.

*
* *

Je ne crois pas, à vrai dire, qu'il ait jamais été de ceux qui séparent orgueilleusement la littérature de la vie. Ni le culte de l'art, ni même celui des idées n'étaient une fin pour lui. Et c'est probablement pour cela, parce qu'on sentait en lui, qu'il s'agît de Michel-Ange ou du cinéma américain, mieux que des connaissances précises, mieux qu'une immense curiosité : une sympathie, au sens le plus noble du mot, qu'il méritait d'être et qu'il fut vraiment, jusqu'à la fin, un Maître.

Marius-François Guyard.

PUBLICATIONS DE PAUL HAZARD[1]

1895

1. — Allocution [prononcée lors d'une excursion du Collège d'Armentières, le 30 mai 1895, à Bailleul, par Paul Hazard, élève de rhétorique.]

Le Journal d'Armentières, 6 juin 1895.

1904

2. — Étude sur la latinité de Pétrarque, d'après le livre 24 des *Epistolæ familiares*.

École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire, 1904, pp. 219-246.

Tirage à part : Rome, Imprimerie de la Paix, de Philippe Cuggiani, 1904, in-8°, paginé 219-246.

1. Il a paru bon de préférer à un classement méthodique, avec sa part inévitable d'arbitraire, un simple relevé, qui, d'ailleurs, traduit avec fidélité, comme pas à pas, tout le développement de l'œuvre que nous a laissée Paul Hazard.

Mais il aurait convenu que cette suite chronologique fût bien complète. Au lieu que, malgré lectures et dépouillements, comme en dépit de communications et de facilités de recherches, — dont nous remercions ceux à qui elles sont dues, — le tableau a ses insuffisances, ses lacunes, peut-être mal évitables en ces temps. Souhaitons les pouvoir pallier, un prochain jour, par un *Supplément* que la Revue se ferait assurément un devoir d'accueillir.

L'arrangement matériel observé ici n'appelle pas de particuliers éclaircissements. On dira seulement que si, chronologiquement parlant, quelques anomalies, de prime abord, y apparaissent, il sera toujours possible de se rendre compte qu'elles sont le fait des publications mêmes, des périodiques principalement.

Enfin, si l'on a fait état de telles indications accessoires, de tels recoupements, c'est qu'ils ont paru intéressants du point de vue critique. A plus forte raison a-t-on retenu ceux qui se sont rencontrés, des comptes rendus d'ouvrages de Paul Hazard. C'est du même point de vue qu'un appendice énumère quelques études ou articles sur le caractère de l'écrivain ou sur l'ensemble de son œuvre.

1905

3. — Les milieux littéraires en Italie, de 1796 à 1799.

École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire, 1905, pp. 243-272.

1906

4. — « Le Spectateur du Nord ». [*Journal politique, littéraire et moral*, publié à Hambourg, de 1797 à 1802].

Revue d'histoire littéraire de la France, janv.-mars 1906, p. 26-50.
Tirage à part, avec le sous-titre : *Étude sur les relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne*, 1797-1802 : Paris, Colin, 1906, in-8°, 27 pages.
Cf. Maurice Pellisson, in : *Rev. pédagogique*, 15 sept. 1900, pp. 301-302.

5. — Discours. Comment les étrangers jugent la France.

Lycée de Saint-Quentin. Distribution solennelle des prix. 29 *juillet* 1906. *Palmarès.* Saint-Quentin, 1906.

1907

6. — Giosuè Carducci.

Revue pédagogique, 15 févr. 1907, pp. 101-113.

7. — Compte rendu. Henri Hauvette, *Littérature italienne*. Paris, 1906.

Revue pédagogique, 15 mars 1907, pp. 299-300.

8. — Compte rendu. *Œuvres choisies de Musset*, p. p. P. Morillot. Paris, 1906.

Revue pédagogique, 15 juin 1907, pp. 587-588.

9. — La critique d'art en 1739 et de nos jours. Lettres de Charles de Brosses et de Marie-Charles Dulac.

Le Correspondant, 25 juin 1907, pp. 1205-1217.

10. — Compte rendu. Maurice Masson, *Fénelon et M^me^ Guyon. Documents nouveaux et inédits*. Paris, 1907.

Revue d'histoire littéraire de la France, avril-juin 1907, pp. 359-361.

11. — Tendances romantiques dans la littérature de la Révolution.

Revue d'histoire littéraire de la France, juill.-sept. 1907, pp. 555-558.

12. — Sully Prudhomme.

Revue pédagogique, 15 nov. 1907, pp. 401-411.

13. — SOPHOCLE, *Antigone. Traduction française, par un groupe d'élèves du lycée de Saint-Quentin.* Saint-Quentin, 1907, in-8°.

La préface mentionne que cette traduction est l'œuvre de BERNIER, J. HÉNIN, LIBAN et MEY, élèves de Première A, sous la direction de Paul HAZARD, professeur de lettres.

1908

14. — « La Nave ». [Sur la tragédie de d'ANNUNZIO].

Revue pédagogique, 15 avril 1908, pp. 369-382.

15. — Histoire d'un qui ne voit pas. Nouvelle. [*Signé* : Paul DARMENTIÈRES.]

Le Correspondant, 10, 25 mai 1908, pp. 530-560, 714-741.
Réimprimé dans : *Maman. Roman.* Paris, [1918], pp. 165-279.

16. — L'enseignement par l'image et la composition française. [A propos d'un article de A. WEIL et É. CHENIN, *Revue universitaire*, 15 janv. 1908.]

Revue pédagogique, 15 mai 1908, pp. 440-444.
Cf. Réponse de A. WEIL et É. CHENIN, *Rev. pédagogique*, 15 oct. 1908, pp. 360-365.

17. — Compte rendu. *Anthologie des poètes du XIXe siècle*, p. p. Georges PELLISSIER. Paris, s. d.

Revue pédagogique, 15 juin 1908, pp. 599-600.

18. — Compte rendu. Ernest ZYROMSKI, *Sully Prudhomme.* Paris, 1907.

Revue pédagogique, 15 juill. 1908, pp. 98-99.

19. — Discours. Ce que les élèves pensent des discours de distributions de prix.

Lycée de Reims. Distribution solennelle des prix. 30 *juillet* 1908. *Palmarès.* Reims, Typ. et lith. de l'Indépendant rémois, 1908, pp. 5-13.

20. — Compte rendu. Jean-Paul NAYRAC, *La Fontaine.* Paris, 1908.

Revue pédagogique, 15 août 1908, pp. 197-198.

21. — Compte rendu. D. MORNET, *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, 1907.

Revue pédagogique, 15 sept. 1908, pp. 294-297.

22. — La classe de français. [A propos de : J. BEZARD, *La classe de français. Journal d'un professeur dans une division de Seconde C (latin-sciences)*. Paris, 1908.]

Revue pédagogique, 15 oct. 1908, pp. 346-359.

23. — Compte rendu. Paul-Albert ALLIÈS, *Une ville d'États : Pézenas aux XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, 1908.

Revue pédagogique, 15 oct. 1908, pp. 399-400.

24. — SOPHOCLE, *Philoctète. Traduction française, par un groupe d'élèves du lycée de Reims*. Reims, Matot-Braine, 1908, in-8°, 72 pages.

(Préface. — Prologos ; — Parodos ; — Epeisodion I ; — Stasimon I ; — Epeisodion II ; — Stasimon II ; — Komnos ; — Exodos.)

La préface (pp. 5-6) mentionne que cette traduction est l'œuvre de J. DUNTZÉ, M. HAUSSAIRE, A. LAVAL, L. LAVEINE et Ch. LECLERC, élèves de philosophie, sous la direction de Paul HAZARD, professeur de lettres, et qu'elle fut imprimée (cf. en plus : *Bulletin annuel de l'Association*, 1908) aux frais de l'Association des anciens élèves du lycée.

1909

25. — Un poète contemporain : M. Auguste Angellier.

Revue pédagogique, 15 mai 1909, pp. 443-462.

26. — A Reggio et à Messine.

Revue pédagogique, 15 août 1909, pp. 119-131.

27. — Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie. I.

Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte, 1909 (III), pp. 308-359.

Tirage à part : Berlin, Duncker, 1909, paginé 308-359.
La seconde partie, annoncée *in fine*, n'a pas paru.

28. — Les discours de distributions de prix.

Revue pédagogique, 15 oct. 1909, pp. 341-370.

29. — Compte rendu. Ch. GUERLIN de GUER, *Comment écrivent nos fils et nos filles. Causeries et conseils*. Paris, 1909.

Revue pédagogique, 15 déc. 1909, pp. 597-599.

1910

30. — Compte rendu. Maurice PALÉOLOGUE, *Dante. Essai sur son caractère et son génie*. Paris, 1909.

Revue pédagogique, 15 janv. 1910, pp. 93-95.

31. — Compte rendu. *Œuvres choisies de Marceline Desbordes-Valmore. Études et notices*, par Frédéric Loliée. Paris, 1909.
Revue pédagogique, 15 janv. 1910, pp. 97-99.

32. — Compte rendu. H. Taine, *Pages choisies. Avec une introduction, des notices et des notes*, par Victor Giraud. Paris, 1909.
Revue pédagogique, 15 janv. 1910, pp. 99-100.

33. — Compte rendu. Eugène Manuel, *Lettres de jeunesse*, p. p. F. Lévy-Wogue et P. Carcassonne. Paris, 1909.
Revue pédagogique, 15 janv. 1910, p. 100.

34. — « Luctus matris ». Un nouveau poème de M. Angellier.
Revue pédagogique, 15 févr. 1910, pp. 145-154.

35. — L'âme italienne, de la Révolution française au Risorgimento, à propos d'une récente publication. [Julien Luchaire, *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie, de* 1815 *à* 1830. Paris, 1906].
Revue des Deux Mondes, 15 avril 1910, pp. 869-900.

36. — Compte rendu. E. Formiggini-Santamaria, *L'Istruzione popolare*,.., etc. [L'instruction populaire dans les États pontificaux (1824-1870)]. Bologno, Modena, 1909.
Revue pédagogique, 15 mai 1910, pp. 498-499.

37. — Un écrivain de demain : Paolo Arcari.
Revue pédagogique, 15 août 1910, pp. 145-160.

38. — Compte rendu. E. Formiggini-Santamaria, *La Psicologia del fanciullo normale ed anormale con speciale riguardo alla educazione. Premio Ravizza*. Modena, 1910 .
Revue pédagogique, 15 août 1910, pp. 199-200.

39. — Un pédagogue politique : Vincenzo Cuoco.
Revue pédagogique, 15 nov. 1910, pp. 408-446.

40. — Compte rendu. *Carteggio del Conte Federico Confalonieri, ed altri documenti spettanti alla sua biografia, pubblicato con annotazioni storiche*, a cura di G. Gallavresi. *Parte I*. Milano, 1910.
Bulletin italien, oct.-déc. 1910, pp. 373-375.

41. — *La Révolution française et les lettres italiennes*. 1789-1815. Thèse [soutenue devant la Faculté des lettres de Lyon, le 9 novembre 1910]. Paris, Hachette, 1910, in-8°, xviii-572 pages.

(Introduction : Ce que la Révolution française trouve en Italie, ce qu'elle y apporte, ce qu'elle y laisse. — I. La conquête révolutionnaire et la littérature italienne (1789-1800) ; — II. La domination impériale et la littérature italienne (1800-1814) ; — III. Les littératures du Nord, la littérature italienne et la littérature française (1789-1816). — Conclusion.)

Paru, dans le tirage courant, avec le sous-titre : Essai sur l'influence française en Italie, de 1789 *à* 1815.
Cf. D. MORNET, in : *Rev. d'hist. litt. de la France*, avril-juin 1911, pp. 453-455 ; — Eug. BOUVY, in : *Bullet. italien*, avril-juin 1911, pp. 178-179 ; — H. HAUVETTE, in : *Rev. critiq. d'hist. et de littérat.* 19 août 1911, pp. 137-139.

42. — *Journal de Ginguené.* 1807-1808. Thèse complémentaire [soutenue devant la Faculté des lettres de Lyon, le 9 novembre 1910]. Paris, Hachette, 1910, in-8°, 83 pages.

1911

43. — Gerolamo Rovetta, d'après une récente publication [Paolo ARCARI, *Un meccanismo umano. Saggio di una nuova conoscenza letteraria.* Vol. pr. : *L'Attività apprensiva.* Milano, 1909].

Revue des Deux Mondes, 15 janv. 1911, pp. 408-437.

44. — Comptes rendus. *Scrittori d'Italia. Lirici marinisti*, a cure di Benedetto CROCE. Bari, 1910. — Benedetto CROCE, *Scritti di Storia letteraria e politica. I. Saggi sulla letteratura italiana del Seicento.* Bari, 1911.

Bulletin italien, avril-juin 1911, pp. 175-177.

45. — Compte rendu. Pietro TOLDO, *L'œuvre de Molière et sa fortune en Italie.* Turin, 1910.

Bulletin italien, avril-juin 1911, pp. 177-178.

46. — L'enseignement secondaire en Italie. (Extrait d'un rapport adressé à M. le Directeur de l'Enseignement secondaire, par M. Paul HAZARD, docteur ès lettres, chargé d'une mission en Italie).

Revue pédagogique, 15 juin 1911, pp. 501-515.

47. — Compte rendu. F. BALDENSPERGER, *Études d'histoire littéraire*, 1re et 2e séries. Paris, 1907, 1910.

Revue pédagogique, 15 juin 1911, pp. 593-594.

48. — Un curieux document pédagogique. [Le Plan d'éduca-

tion dans les principes de Jean-Jacques Rousseau, par Jean-Baptiste Say.]

Revue pédagogique, 15 juill. 1911, pp. 72-80.

49. — Compte rendu. Margherita Azzolini, *Giosuè Carducci und die deutsche Literatur*. Tubingen, 1910.

Revue germanique, juill. 1911, pp. 490-491.

50. — Les enfances de Giacomo Leopardi.

Revue des Deux Mondes, 1er sept. 1911, pp. 202-228.

51. — Compte rendu. Jacques Rambaud, *Naples sous Joseph Bonaparte*. 1806-1808. Paris, 1911.

Bulletin italien, oct-déc. 1911, pp. 368-369.

52. — Compte rendu. *Œuvres choisies de Léon Tolstoï. Avec notice biographique et littéraire, résumés et commentaires*, par Charles Navarre. Paris, 1911.

Revue pédagogique, 15 déc. 1911, p. 600.

1912

53. — Le problème de l'éducation. [A propos d'un mémoire de Maurice Legendre, sur les principes philosophiques de la pédagogie. Académie des Sciences morales et politiques. 1909.]

Revue pédagogique, 15 févr. 1912, pp. 101-117.

54. — Compte rendu. A. Tedeschi, *Ossian, « l'Homère du Nord », en France*. Milano, 1911.

Revue d'histoire littéraire de la France, janv.-mars 1912, pp. 222-224.

55. — Compte rendu. Serge Persky, *Les maîtres du roman russe contemporain*. Paris, 1911.

Revue pédagogique, 15 mars 1912, p. 296.

56. — Les « Boy Scouts ».

Revue pédagogique, 15 avril 1912, pp. 301-313.

57. — Compte rendu. F. Baldensperger, *Alfred de Vigny. Contribution à sa biographie intellectuelle*. Paris, 1912.

Revue pédagogique, 15 mai 1912, pp. 497-498.

58. — Giovanni Pascoli.

Revue des Deux Mondes, 1er juill. 1912, pp. 83-100.

59. — Compte rendu. Dr Ludwig Richter, *Swinburne's Verhältnis zu Frankreich und Italien.* Leipzig, 1911.

Revue germanique, juill.-août 1912, p. 467.

60. — Compte rendu. Francesco Viglione, *Ugo Fuscolo in Inghilterra* (*Saggi*). Catania, 1910.

Revue critique d'histoire et de littérature, 3 août 1912, p. 97.

61. — Compte rendu. Dott. Federico Sternberg, *La poesia neoclassica tedesca e le Odi barbare di G. Carducci.* Trieste, 1910.

Revue critique d'histoire et de littérature, 24 août 1912, pp. 159-160.

62. — Compte rendu. Maria Chianini, *Un adversaire de l'influence italienne en France : Nicolas Boileau-Despréaux*, Imolo, 1911.

Revue d'histoire littéraire de la France, juill.-sept. 1912, pp. 697-698.

63. — Compte rendu. Henri Hauvette, *Dante. Introduction à l'étude de la « Divine Comédie ».* Paris, 1912.

Revue pédagogique, 15 sept. 1912, pp. 297-298.

64. — Compte rendu. Carlo Segré, *Relazioni letterarie fra Italia e Inghilterra. Studi.* Firenze, 1911.

Bulletin italien, oct.-déc. 1912, pp. 371-372.

65. — Compte rendu. *Opere di Al. Manzoni.* Edizione Hoepli. Vol. IV, parte prima. *Carteggio di Al. Manzoni*, a cura di G. Sforza e G. Gallavresi, con 12 ritratti e 2 facsimili. 1803-1821. Milano, 1912.

Bulletin italien, oct.-déc. 1912, pp. 372-374.

66. — Compte rendu. Henry Cochin, *Lamartine et la Flandre.* Paris, 1912.

Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc. 1912, pp. 953-954.

67. — Compte rendu. D. Mornet. *Le Romantisme en France au XVIIIe siècle.* Paris, 1912.

Revue pédagogique, 15 déc. 1912, pp. 590-591.

1913

68. — La physiologie de l'orateur [A propos de : *L'Oratore. Saggio sperimentale*, di M. L. Patrizi. Milano, 1912].

Revue pédagogique, 15 janv. 1913, pp. 17-31.
Publié également dans : *L'Eloquenza*, 30 mai 1913, pp. 256-269.

69. — Discours sur la langue française.

Présenté à l'Académie française sous la devise : « *Oggi si è introdotta ed è divenuta necessaria una lingua comune cioè la francese* » (LEOPARDI, *Pensieri*, t. II, p. 346). Prix d'éloquence 1912.

Revue pédagogique, 15 février 1913, pp. 105-124.

Réimprimé à part, sous le même titre : Paris, Hachette, 1913, in-16, 58 pages.

Cf. R. THUREAU-DANGIN, in : *Institut de France. Académie française. Séance publique annuelle*, 21 *novembre* 1912. *Rapport sur les concours de l'année*, pp. 23-27.

70. — Chronique. Publications italiennes. [*Carteggio di Pietro e di Alessandro Verri dal* 1766 *al* 1799, p. p. Francesco NOVATI. Milano, 1910-1911, 2 vol. in-8° ; — LEVI-MALVANO, *Montesquieu e Machiavelli*. Paris, 1912.]

Revue du dix-huitième siècle, janv.-mars 1913, pp. 116-118.

71. — A Coppet, en 1802.

Revue d'histoire littéraire de la France, janv.-mars 1913, p. 166.

72. — Compte rendu. Amédée PAGÈS, *Auzias March et ses prédécesseurs. Essai sur la poésie amoureuse et philosophique en Catalogne aux XIVe et XVe siècles*. Paris, 1912.

Revue universitaire, 15 mars 1913, p. 238.

73. — Compte rendu. A. BECKMAN, *Influence de Du Bartas sur la littérature néerlandaise*. Poitiers, 1912.

Revue universitaire, 15 mars 1913, pp. 238-239.

74. — Compte rendu. Abel MANSUY, *Le monde slave et les classiques français aux XVIe et XVIIe siècles*. Paris, 1912.

Revue universitaire, 15 mars 1913, pp. 239-240.

75. — Compte rendu. Gabriel MAUGAIN, *Boileau et l'Italie*. Paris, 1912.

Revue universitaire, 15 mars 1913, pp. 240-241.

76. — Compte rendu. Guill. HUSZAR, *L'Influence de l'Espagne sur le théâtre français des XVIIIe et XIXe siècles*.

Revue universitaire, 15 mars 1913, p. 242.

77. — Compte rendu. A. TEDESCHI, *Ossian, l'* « *Homère du Nord* », *en France*. Milano, 1911.

Revue universitaire, 15 mars 1913, p. 243.

78. — Compte rendu. Daniel MORNET, *Le Romantisme en France au XVIIIe siècle*. Paris, 1912.

Revue universitaire, 15 mars 1913, pp. 244-245.

79. — Leopardi et la pensée européenne.

Revue pédagogique, 15 mai 1913, pp. 451-472.

Réimprimé dans : *Giacomo Leopardi*. Paris, 1913, chap. VII, pp. 212-242.

80. — Compte rendu. Georges BOURGIN, *Les études relatives à la période du Risorgimento en Italie* (1789-1870). Paris. 1911.

Bulletin italien, avril-juin 1913, pp. 186-187.

81. — Compte rendu. D. DELAFARGE, *La vie et l'œuvre de Palissot* (1730-1814). Paris, 1912.

Revue pédagogique, 15 juill. 1913, pp. 98-99.

82. — Compte rendu. E. FORMIGGINI-SANTAMARIA, *L'Istruzione pubblica nel ducato estense* (1772-1860). Modena.

Revue pédagogique, 15 juill. 1913, pp. 99-100.

83. — Compte rendu. Antonio EMILIANI, *I Francesi nelle Marche*, 1797-99. *Scene, Episodi, Ricordi*. Falerone, 1912.

Bulletin italien, juill.-sept. 1913, p. 275.

84. — Compte rendu. Lavinia MAZZUCCHETTI, *Schiller in Italia*. Milano, 1913.

Bulletin italien, juill.-sept. 1913, pp. 276-277.

85. — Comptes rendus. Arnaldo AGNELLI, *Un viaggio di propaganda libero scambista nel* 1847 *: Cobden in Italia*. Milan, 1912. — *Il pensiero degli economisti nel periodo del Risorgimento*. Milano, 1912. — *Il materialismo storico e il Risorgimento italiano ; posizione del problema*. Pavia, 1913.

Bulletin italien, juill.-sept. 1913, pp. 277-278.

86. — Compte rendu. *Società per la storia del Risorgimento italiano. Carteggio del conte Federico Confalonieri, ed altri documenti spettanti alla sua biografia*, a cura di G. GALLAVRESI. Parte II, sez. I e II. Milano, 1911, 1913.

Bulletin italien, oct.-déc. 1913, pp. 372-374.

87. — *Giacomo Leopardi*. Paris, Bloud, « Les grands écrivains étrangers », 1913, in-16, 243 pages, frontispice.

(I. L'éducation et le milieu ; — II. La crise ; — III. Au cours de la vie ; — IV. Le pessimisme ; — V. Le lyrisme et l'art ; — VI. Les dernières œuvres, la mort ; — VII. Leopardi et la pensée européenne.)

Cf. H. HAUVETTE, in : *Rev. critiq. d'hist. et de littérat.*, 25 oct. 1913, pp. 333-335 ; — M. PAOLI, in : *Bullet. italien*, oct.-déc. 1913, pp. 374-375.

1914

88. — La littérature enfantine en Italie.

Revue des Deux Mondes, 15 fév. 1914, pp. 842-870.
Réimprimé avec des remaniements, dans : *Les livres, les enfants et les hommes*. Paris, 1932, pp. 187 *sqq.*

89. — Les récents travaux en littérature comparée. Essai de classification.

Revue universitaire, 15 fév., 15 mars 1914, pp. 112-124, 212-222.

90. — Compte rendu. Paolo Bellezza, *Curiosità dantesche*. Milano, 1913.

Bulletin italien, janv.-mars 1914, pp. 87-88.

91. — Énigmes stendhaliennes.

Revue d'histoire littéraire de la France, janv.-mars 1914, pp. 192-193.
Cf. E. Henriot, « Charades stendhaliennes », *Le Temps*, 23 mai 1932.

92. — L'école française jugée par un observateur anglais. [A propos de : Cloudesley Brereton, *Studies in foreign education*. London, 1913.]

Revue pédagogique, 15 avril 1914, pp. 301-320.

93. — Compte rendu. Lucien Foulet, *Correspondance de Voltaire* (1726-1729). *La Bastille. L'Angleterre. Le retour en France*. Paris, 1913.

Revue universitaire, 15 juin 1914, pp. 61-62.

94. — Comptes rendus. *Correspondance de Montesquieu*, publiée par Fr. Gebelin, avec la collaboration d'André Morize. Paris, 1914, 2 vol. — Joseph Dedieu, *Montesquieu*. Paris, 1913.

Revue universitaire, 15 juin 1914, p. 62.

95. — Comptes rendus. Chanoine Marcel, *Le frère de Diderot*. Paris, 1913. — R. Loyalty Crue, *Diderot as a disciple of English thought*. New-York, 1913.

Revue universitaire, 15 juin 1914, p. 63.

96. — Comptes rendus. J.-J. Rousseau, *Du Contrat social*, publié avec introduction et notes, par G. Beaulavon. Paris, 1914, 2e édition. — *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. IX. Genève, 1913.

Revue universitaire, 15 juin 1914, p. 64.

97. — Compte rendu. Chanoine C. Looten, *Histoire d'Anne-Louis-Alexandre de Montmorency, prince de Robecq*. Lille, 1913.

Revue universitaire, 15 juin 1914, pp. 64-65.

98. — Compte rendu. A. LOMBARD, *L'Abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne*. Paris, 1913.

Revue universitaire, 15 juin 1914, pp. 65-66.

99. — Compte rendu. JOUBERT, *Textes choisis et commentés* par Victor GIRAUD. Paris, 1914.

Revue universitaire, 15 juin 1914, p. 66.

100. — Leopardi et Napoléon.

Revue des études napoléoniennes, juill.-sept. 1914, pp. 5-40.

101. — Compte rendu. Ernst ERLER, *Die Namengebung bei Shakespeare*. Heidelberg, 1913.

Revue germanique, sept.-oct. 1914, pp. 594-595.

102. — [Paul Hazard collabore, avec J. BÉDIER, F. BALDENSPERGER et L. CAZAMIAN, à la fondation (1914) et à la direction de la Bibliothèque de littérature comparée. Librairie Rieder. 3 volumes y ont paru.]

1915

103. — Un examen de conscience de l'Allemagne, d'après les papiers de prisonniers de guerre allemands.

Revue des Deux Mondes, 1er avril 1915, pp. 595-612.
Réimprimé à part, avec le même titre : Paris, Bloud et Gay, « Pages actuelles », n° 45, 1915, in-16, 38 pages.
Cf. A. CHUQUET, in : *Rev. critiq. d'hist. et de littérat.*, 23-30 déc. 1916, p. 411.

1916

104. — Le combat et le combattant dans la période actuelle de la guerre. [A propos de : Capitaine André LAFFARGUE, *Étude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre : impressions et réflexions d'un commandant de compagnie.*]

Le Correspondant, 10 mars 1916, pp. 769-790.

105. — *La ville envahie*. Paris, Librairie académique Perrin, 1916, in-16, 111 pages. [*Signé* : Paul de SAINT-MAURICE.]
(I. L'invasion ; — II. L'exploitation ; — III. L'oppression ; — IV. L'âme de la ville ; — V. Les retours.)

Par la suite (1918) une nouvelle couverture (la page de titre demeurant la même) a donné le nom de Paul HAZARD, avec le titre : *La Ville envahie : Lille*, et la mention : « Deuxième édition ».

1917

106. — Le vrai Boccace.

Revue universitaire, 15 juill. 1917, pp. 117-130.

107. — Un nouvel acteur sicilien : Angelo Musco.

Revue des Deux Mondes, 15 juill. 1917, pp. 378-386.

108. — L'hommage aux morts : Pierre-Maurice Masson.

Bulletin des écrivains de 1914-1915-1916-1917, juill. 1917, pp. 1-2.

1918

109. — Maman. [Dédié :] Aux mamans de France. 6 juin 1917. [*Signé* : Paul Darmentières].

(I. Le départ pour la vie ; — II. Apprentissage ; — III. Les enfants ; — IV. Les rayons et les ombres ; — V. L'ouragan sur les nids ; — VI. La ville envahie ; — VII. Pour que les petits deviennent grands.)

Revue de Paris, 15 mai, 1er, 15 juin 1918, pp. 268-301, 474-508, 824-847.

Réimprimé dans : *Maman. Roman*. Paris, [1918], pp. 1-163 ; et dans : *Le Salut public* (de Lyon), mai-juin 1919.

110. — Un romancier italien : M. Guido da Verona.

Revue des Deux Mondes, 1er juill. 1918, pp. 206-217.

111. — *Maman. Roman* [suivi de: *Histoire d'un qui ne voit pas.*] Paris, Calmann-Lévy, [1918], in-16, II-281 pages [*Signé* : Paul Darmentières].

Cf. Frédéric Masson, in : *Institut de France. Académie française. Séance publique annuelle.* 27 *novembre* 1919. Rapport sur les concours de l'année, pp. 32-33 ; — *Anonyme*, in : *Rev. des Deux Mondes*, 15 mars 1919, couverture.

1919

112. — Comment Jean Wouters comprit la guerre [*Signé* : Paul Darmentières].

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1919, pp. 361-377.

113. — La littérature comparée.

La Civilisation française, sept.-oct. 1919, pp. 346-352.

114. — Un historien du génie latin [Francesco Novati].

Études italiennes, oct. 1919, pp. 196-214.

Tirage à part : Paris. Editions Ernest Leroux, oct. 1919, in-8°, paginé 196-214.

115. — Notice. MAUMEJEAN (Roger), né à Alais, le 20 juillet 1880, décédé à Marseille, le 15 septembre 1918. Promotion de 1900.

Association amicale de secours des anciens élèves de l'École normale supérieure. [Annuaire], 1919, pp. 94-95.

1920

116. — Compte rendu. Federico OLIVERO, *Saggi di letteratura inglese.* Bari, 1913.

Revue germanique, janv.-mars 1920, p. 105.

117. — Compte rendu. Lucien CORPECHOT, *Lettres sur la jeune Italie.* Paris-Nancy, 1919.

Études italiennes, janv.-mars 1920, pp. 54-55.

118. — La culture française en Italie.

La Minerve française, mars 1920, pp. 581-595.

119. — La langue française et la guerre.

(I. La figure des mots ; — II. Le rôle international du français ; — III. L'expansion du français dans le monde).

Revue des Deux Mondes, 1er avril, 1er juin, 15 sept. 1920, pp. 580-599, 566-585, 307-327.

120. — Ossian chez les Français, ou du succès en littérature. [A propos de : Paul VAN TIEGHEM, *Ossian en France.* Paris, 1917.]

Nouvelle revue d'Italie, 15 avril 1920, pp. 326-339.

121. — Compte rendu. Carlo POLLEGRINI, *Edgar Quinet e l'Italia.* Pisa, 1919.

Études italiennes, avril-juin 1920, pp. 113-114.

122. — Compte rendu. Suzanne GUGENHEIM, *A propos de Charles Nodier et de Carlo Gozz.* Milano, 1916.

Études italiennes, avril-juin 1920, p. 114.

123. — Compte rendu. Francesco CASNATI, *Paul Claudel e i suoi drammi*, Como, 1919.

Études italiennes, avril-juin 1920, p. 115.

124. — Stendhal aujourd'hui.

Le Gaulois, 26 juin 1920.

125. — L'âme française à la veille de la guerre, d'après une récente publication [F. BALDENSPERGER, *L'avant-guerre dans la littérature française* (1900-1914). Paris, 1919].

Revue internationale de l'Enseignement, 15 juill.-15 août 1920, pp. 264-269.

126. — Dante et la pensée française.

La Minerve française, 15 nov. 1920, pp. 699-716.

127. — Compte rendu. Prof. Antonio Buoso, *Il Machiavelli nel concetto del Fichte*. Portogruaro, 1920.

Études italiennes, oct-déc. 1920, p. 239.

1921

128. — Le livre de Mara. [A propos de l'ouvrage de Ada Negri.]

Nouvelle revue d'Italie, 25 févr. 1921, pp. 112-120.

129. — Compte rendu. Paul Arbelet, *La jeunesse de Stendhal*, t. I. *Grenoble*, 1783-1799 ; — t. II. *Paris-Milan*, 1799-1802, Paris, 1919.

Revue d'histoire littéraire de la France, janv.-mars 1921, pp. 136-138.

130. — Compte rendu. Luisa Graziani, *La poesia moderna in Provenza*. Bari, 1920.

Études italiennes, janv.-mars 1921, p. 60.

131. — Compte rendu. Guido Muoni, *Gustave Flaubert*. Rome, Collection des « Profili », n° 53.

Études ialiennes, janv.-mars 1921, p. 60.

132. — [Paul Hazard fonde et dirige, avec F. Baldensperger, la *Revue de littérature comparée* trimestrielle. Paris, Librairie H. Champion. In-8°. Le 1er fascicule porte la date: janvier-mars 1921.

Un prospectus de lancement, non signé, daté comme ci-dessus, annonce, en plus, que seront publiés, « hors série, des réimpressions et des travaux indépendants ». Ce sera la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, dans laquelle 113 volumes ont paru.]

133. — L'invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIIIe siècle.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1921, pp. 30-67.

134. — Compte rendu. Alice M. Killen, *Le roman terrifiant ou roman noir, de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840*. Paris, 1915.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1921, pp. 174-177.

135. — Napoléon et les lettres.

La Vie des peuples (numéro spécial, consacré au centenaire de la mort de Napoléon Ier), 25 mai 1921, pp. 150-164.

136. — Les plagiats de Stendhal, d'après de récentes publications. [P. ARBELET, *L'* « *Histoire de la peinture en Italie* » *et les plagiats de Stendhal.* Paris, 1913 ; — STENDHAL, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.* Paris (Œuvres complètes de Stendhal), 1914 ; — F. GOHIN, « Stendhal plagiaire de Mérimée », *La Minerve française,* 1er janv. 1920 ; — M. BARBER, « Encore un plagiat de Stendhal : les *Mémoires d'un touriste* », *Mercure de France,* 1er février 1920.]

Revue des Deux Mondes, 15 sept. 1921, pp. 344-364.

137. — Dante, poète mondial.

Nouvelle revue d'Italie (numéro spécial, consacré à Dante), sept.-oct. 1921, pp. 116-122).

138. — Compte rendu. Henri TRONCHON, *La fortune intellectuelle de Herder en France. La préparation.* Paris, 1920.

Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc. 1921, pp. 596-598.

139. — Dante et « l'Exilé » (1832). [*Journal de littérature ancienne et moderne,* publié à Paris, 1832-1834.]

Dante. Mélanges de critique et d'érudition françaises publiés à l'occasion du VIe centenaire de la mort du Poète. Paris, Librairie française, 1921, pp. 157-164.

140. — Préface. Voir : *Catalogue du livre français. Littérature. Première partie : Littérature française (XIXe et XXe siècles).* Paris, Office pour la propagation du livre français [1921], pp. 5-9.

1922

141. — Compte rendu. Silvio TISSI, *L'ironia leopardiana (Saggio critico filosofico).* Firenze, 1921.

Études italiennes, janv.-mars 1922, p. 61.

142. — Compte rendu. Maurice VAUSSARD, *L'intelligence catholique dans l'Italie du XXe siècle.* Paris, 1921.

Études italiennes, janv.-mars 1922, p. 62.

143. — Compte rendu. Louis CAZAMIAN, *L'évolution psychologique et la littérature en Angleterre.* 1660-1914, Paris, 1920.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1922, pp. 147-150.

144. — Ce que Molière représente pour la France.

Nouvelle revue d'Italie (numéro spécial, consacré à Molière), juill.-sept. 1922, pp. 91-113.

145. — Notes sur l'Italie nouvelle.

(I. Impressions de Toscane ; — II. Dans l'Italie du Nord ; — III. Rome ; — IV. Naples. Sur la route du retour).

Revue des Deux Mondes, 15 août, 1er oct., 1er nov., 1er déc. 1922, pp. 779-807,605-643, 87-121, 576-606.

Réimprimé, avec de menues retouches de forme, dans : *L'Italie vivante*. Paris, 1923, pp. 1-242.

146. — Les influences étrangères sur Lamartine. Les « Premières Méditations ». (Cours pris et rédigé par M. Vigneron, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université).

Revue des cours et conférences, 15, 30 janv., 15, 28 févr., 30 avril, 15 juin, 30 juill., 15 déc. 1922, pp. 197-205, 299-307, 468-476, 512-520, 142-155, 441-449, 753-760, 88-96.

147. — Compte rendu. Henri Hauvette, *Études sur la « Divine Comédie ». La composition du poème et son rayonnement*. Paris, 1922.

Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc., 1922, p. 502.

148. — Les ciseaux de Stendhal.

Mélanges offerts à M. Gustave Lanson. Paris, Hachette, 1922, pp.407-418.

1923

149. — Compte rendu. Henri Hauvette, *Études sur la « Divine Comédie ». La composition du poème et son rayonnement*. Paris, 1922.

Journal des savants, mars-avril 1923, pp. 88-89.

150. — *Histoire de la littérature française, illustrée*, publiée sous la direction de MM. Joseph Bédier et Paul Hazard. Paris, Larousse, 1923-1924, 2 volumes, grand in-4°, 322 et 348 pages.

Annoncée par un prospectus : « Aux lecteurs », de 2 pages in-4°, *signé* : « Les directeurs » ; et publiée en 56 fascicules hebdomadaires, du 21 avril 1923 au 10 mai 1924.

Paul Hazard a rédigé, au tome II, pp. 151-176 : *Le XIXe siècle. 1re partie : la Révolution et l'Empire*, 1789-1815 (I. *La littérature révolutionnaire* ; — II. *Sous l'empire* ; — III. *Mme de Staël* ; — IV. *Chateaubriand*.)

151. — Compte rendu. Teresa Gaudioso, *Il Giornalismo letterario in Toscona dal* 1848 *al* 1859. Firenze, 1922.

Études italiennes, avril-juin 1923, p. 121.

152. — L'auteur d' « Oderahi », histoire américaine.

Revue de littérature comparée, juill.-sept. 1923, pp. 407-418.

153. — Six professeurs français à l'Université Columbia.

Revue des Deux Mondes, 1er oct. 1923, pp. 622-634.

154. — Les lettres françaises sous la Révolution.

La Vie des peuples, nov. 1923, pp. 478-496.

155. — *L'Italie vivante*. Paris, Librairie académique Perrin, 1923, in-16, viii-285 pages.

(Avant-propos. — I. La conquête fasciste ; — II. Socialistes et populaires ; — III. L'Italie et l'étranger ; — IV. Autour du Vatican ; — V. Naples ou les originalités régionales ; — VI. Les formes vives ; — VII. Un an après : le fascisme au pouvoir.)

Cf. H. Hauvette, in : *Études italiennes*, avril-juin 1923, pp. 125-126 ; — S. Chabert, in : *Rev. critiq. d'hist. et de littérat.*, 1er juill. 1923, pp. 252-253.

156. — Avant-propos. Voir : Pierre-Maurice Masson, *Œuvres et maîtres*. Paris, Librairie académique Perrin, 1923, pp. i-xi.

1924

157. — « Manon Lescaut » roman janséniste.

Revue des Deux Mondes, 1er avril 1924, pp. 616-639.
Réimprimé avec quelques retouches, sous le titre : *Jansénisme*, dans : *Études critiques sur « Manon Lescaut »*. Chicago, 1929, pp. 47-69.

158. — [Paul Hazard collabore à la fondation — 8 octobre 1924, sur l'initiative de la Société des professeurs français en Amérique — de l'*Association des « Études françaises »*. Il en deviendra président en 1927. La collection publiée (Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres ») compte actuellement 41 cahiers.]

159. — [Interview. « Une heure avec M. Paul Hazard », par Frédéric Lefèvre.]

Les Nouvelles littéraires, 29 nov. 1924.

160. — Comment Chateaubriand écrivit une nouvelle espagnole.

Revue de Paris, 15 déc. 1924, pp. 906-928.
Réimprimé avec des retouches et des coupures, comme préface à : CHATEAUBRIAND, *Les aventures du dernier Abencérage*, édit. par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY. Paris, 1926, pp. VII-XXIV.

161. — Trois mois au Chili.

Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1924, pp. 841-867.

162. — Stendhal corrige la « Chartreuse de Parme ».

Mélanges offerts à Émile Bertaux. Paris, 1924, pp. 147-155.
Tirage à part : Paris, de Boccard, 1924, paginé 147-155.

163. — Les Alpes ou Vallombrosa ? [Étude sur une source de « Jocelyn ».]

Studi critici in onore di G. A. Cesareo. Palermo, 1924, pp. 420-424.

1925

164. — Compte rendu. J.-W. GOETHE, *Viaggio in Italia (Tradotto e illustrato da Eugenio* ZANIBONI). Firenze, [1924.]

Études italiennes, avril-juin 1925, p. 125.

165. — Les enseignements d'un manuscrit inédit de Chateaubriand. [Ms. autographe des *Aventures du dernier Abencérage.*]

Journal des savants, sept.-oct. 1925, pp. 203-223.
Réimprimé avec des augmentations, dans : CHATEAUBRIAND, *Les Aventures du dernier Abencérage*, édit. par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY, Paris, 1926, pp. XXXIV *sqq*, 51 *sqq*.

166. — Le rayonnement français.

Les Nouvelles littéraires, 24 oct. 1925.

167. — Romantisme italien et romantisme européen. [Leçon inaugurale du cours d'Histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine, au Collège de France. 4 décembre 1925.]

Revue de littérature comparée, avril-juin 1926, pp. 224-245.

168. — *Lamartine.* Paris, Plon, « Nobles vies, grandes œuvres », [1926], in-16, 119 pages, 2 portraits.

(I. Les enfances ; — II. Les années d'apprentissage d'Alphonse de Lamartine ; — III. De la douleur à la poésie : les *Méditations* ; — IV. Le diplomate grand seigneur ; — V. Des *Nouvelles méditations* aux *Harmonies* ; — VI. Les débuts de la vie politique et le *Voyage en Orient* ; — VII. Éloquence et poésie ; — VIII. La révolution de 1848, le triomphe et la

chute de Lamartine ; — IX. « Je travaillerai : c'est ma vie » ; — X. Le journaliste du peuple ; — XI. Dernières images ; épitaphes ; conclusions. — Bibliographie.)

Cf. Pierre MOREAU, in : *Causeries*, 1925, pp. 116-119 ; — ANONYME, in : *O Peiz* (de Rio de Janeiro), 28 julho 1926.

1926

169. — Saint François d'Assise [Conférence prononcée au théâtre du Vieux-Colombier, le 1er février 1926].

Analysé dans : *Chronique picarde*, 3 févr. 1926.

170. — Rapport sur l'agrégation et le certificat d'italien. Session de 1925.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, févr. 1926, pp. 56-60.

171. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1925-1926. 1° Le romantisme italien dans le romantisme européen ; — 2° Récents travaux en littérature comparée.

Annuaire du Collège de France, 1926, p. 63.

172. — Pietro Toldo (1860-1926). [Anonyme.]

Revue de littérature comparée, avril-juin 1926, pp. 356-357.

173. — Compte rendu. Virgilio Paolo PONTI, *Lettere inedite di Alphonse de Lamartine alla marchesa di Barolo.* Torino, 1926.

Études italiennes, avril-juin 1926, pp. 122-124.

174. — Compte rendu. Destutt de TRACY, *De l'amour.* Avec une introduction de Gilbert CHINARD. Paris, 1926.

Modern Language Notes, june 1926, pp. 421-422.

175. — O movimento renovador da literatura franceza.

O Jornal (de Rio-de-Janeiro), 16 julho 1926.

176. — [Message :] Au directeur du *Jornal do Brasil.*

Jornal do Brasil, 8 agosto 1926.

177. — [Message :] Au directeur de *Minas Geraes.*

Minas Geraes (de Bello Horizonte), 1 setembro 1926.

178. — Impressões de um viajante, de um professor e de umhomem.

O Jornal (de Rio-de-Janeiro), 5 setembro 1926.

179. — Un brouillon de Lamartine : fragments de « Jocelyn » et de « La Chute d'un ange ».

Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc. 1926, pp. 619-627.

180. — Un traducteur français imprévu de Dante. [L'abbé Borné, curé doyen de Palaiseau, † 1893].

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1926, p. 673.

181. — Compte rendu. Doris Gunnell, *Sutton Sharpe et ses amis français*, avec des lettres inédites. Paris, 1923.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1er déc. 1926, p. 457.

182. — Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencérage*, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry, avec introduction, notes et bibliographie. Paris, Champion, « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* », n° 27, 1926, gr. in-8°, xxxix-110 pages, 2 fac-similés hors texte, et 6 feuillets de musique, non chiffrés.

Cf. Marcel Duchemin, in : *Rev. d'hist. litt. de la France*, avril-juin 1927, pp. 261-269 ; — Albert Bédé, in : *Rev. de litt. comparée*, juill.-sept. 1927, pp. 585-593.

1927

183. — Stendhal et l'Italie.

(I. Le premier séjour ; — II. La cristallisation ; — III. Italiam, Italiam...)

Revue des Deux Mondes, 1er, 15 déc. 1926, 15 janv. 1927, pp. 673-692, 889-912, 406-429.

Réimprimé partiellement et sous une forme modifiée, dans : *La vie de Stendhal*. Paris, 1927, *passim*.

184. — De l'ancien au nouveau monde : les origines du romantisme au Brésil.

Revue de littérature comparée, janv.-mars, 1927, pp. 111-128.

185. — Compte rendu. Stendhal, *Racine et Shakespeare*. Texte établi et annoté, avec préface et avant-propos, par Pierre Martino. Paris, 1926, 2 vol.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1927, pp. 189-193.

186. — Le souvenir d'Henry Cochin.

Revue des Deux Mondes, 1er mars 1927, pp. 202-205.

187. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1926-1927. 1° *Don Quichotte* dans la littérature européenne ;

— 2° Étude du manifeste du romantisme italien, la *Lettera semiseria di Crisostomo*, de Giovanni BERCHET.

Annuaire du Collège de France, 1927, p. 93.

188. — Portrait de Pétrarque. [Allocution prononcée à la Sorbonne à l'occasion du sixième centenaire de la première rencontre de Pétrarque et de Laure. 6 avril 1927.]

Études italiennes (Mélanges de littérature et d'histoire sur Pétrarque), 1927, pp. 26-39.
Tirage à part : Paris, Leroux, s. d.
Publié également, en un texte abrégé et très remanié, sous le titre : *Portrait de Pétrarque il y a six cents ans*, dans : *Le Figaro littéraire*, 9 avril 1927, illustrat.

189. — Une heure avec Frédéric Lefèvre.

Les Nouvelles littéraires, 9 avril 1927.

190. — *Pour un centenaire. Les « Promessi Sposi » relus par un Français.* Conférence faite au cercle de Rome, le 27 avril 1927. Circolo di Roma, 1927, in-8°, 37 pages.

191. — Compte rendu. Paul ARBELET, *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie.* Paris, 1926.

Revue d'histoire littéraire de la France, avril-juin 1927, pp. 250-251.

192. — Dans la lumière de Rio (juillet-septembre 1926).

Revue des Deux Mondes, 1er juill. 1927, pp. 92-119.

193. — La vie de Stendhal. [Portrait de l'auteur de *La Chartreuse de Parme.*]

Le Figaro, 9 juill. 1927.
Réimprimé sous le titre : *La grande tentative* 1814-1821, dans : *La vie de Stendhal.* Paris, 1927, pp. 117-119.

194. — La basilique pythagoricienne de la Porte majeure. [A propos de l'ouvrage par J. Carcopino sous le même titre. Paris, 1927.]

Le Figaro, 30 juillet 1927.

195. — Compte rendu. Georges ASCOLI, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la Guerre de cent ans jusqu'à la fin du XVIe siècle.* Paris, 1927.

Revue critique d'histoire et de littérature, 15 déc. 1927, pp. 477-478.

196. — Comment lisent les enfants.

Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1927, pp. 860-882.

197. — Les tendances de la jeunesse actuelle en Italie. [Communication au Comité d'études. Séance du lundi 19 décembre 1927.]

Comité national d'études sociales et politiques. Fascicule n° 352, s. l. n. d., in-8°, pp. 1-9, 10, 11.
Communication ; réponse à M. Gauvain ; réponse à M. Benjamin Crémieux.

198. — Rapport sur l'agrégation et le certificat d'italien. Session de 1927.
Études italiennes, 1927, pp. 237-241.

199. — *La vie de Stendhal.* Paris, Gallimard, « Vies des hommes illustres », 1927, in-16, 254 pages, portrait.
(I. Les années d'apprentissage de Henri Beyle ; — II. Stendhal, l'Égotiste ; — III. Henri Brulard.)
Cf. Paul ARBELET, in : *Rev. d'hist. litt. de la France*, oct.-déc. 1928, pp. 596-598.

Traduction américaine.

200. — *Stendhal (Henri Beyle)*, by Paul HAZARD. Translated from the French by Eleanor HARD. Published in New-York, by Coward-Mc Cann, Inc. in the year 1929. In-8°, 315 pages.

1928

201. — [Paul HAZARD collabore à la fondation et à la publication de la collection : *Les textes français* comprise dans la *Collection des Universités de France, publiée sous les auspices de* l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ. Il est membre du Comité d'honneur et du Comité de publication. 76 volumes ont actuellement paru dans cette collection.]

202. — La littérature et la pensée françaises contemporaines. [A propos de : D. MORNET, *Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines.* Paris, 1927.]
Les Nouvelles littéraires, 11 févr. 1928.

203. — Pour le centenaire des romantiques français.
Revue générale, 15 févr. 1928, pp. 129-144.
Tirage à part : Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie, 15 févr. 1928, paginé 129-144.

204. — Les origines du romantisme et les influences étrangères : le Midi. [Conférence prononcée à la Sorbonne, sous les auspices de la Société des Amis de l'Université de Paris, à l'occasion du centenaire de la *Préface de Cromwell*. 16 février 1928.]
Annales de l'Université de Paris, juill. 1928, pp. 307-330.

Réimprimé dans : *Le romantisme et les lettres*. Paris, Éditions Montaigne, 1929, pp. 69-101.

205. — Chateaubriand et la littérature des États-Unis.
Revue de littérature comparée, janv.-mars 1928, pp. 46-61.

206. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1927-1928. 1° Le héros préromantique ; — 2° Les récents travaux de littérature comparée.

207. — Taine critique littéraire. [Discours prononcé à la Sorbonne, lors de la célébration du centenaire de la naissance de Taine. 23 mai 1928.]
Le Temps, 25 mai 1928.

208. — Compte rendu. Henri BÉDARIDA, *Parme et la France de* 1748 *à* 1789. Paris, 1927.
Revue critique d'histoire et de littérature, mai 1928, pp. 226-227.

209. — Compte rendu. Maria PISANI, *L'Italia nella « Commedia umana »*. Napoli, 1927.
Revue critique d'histoire et de littérature, mai 1928, pp. 227-228.

210. — Compte rendu. Arturo FARINELLI, *Il Romanticismo nel mondo latino*. Torino, 1927, 3 volumes.
Revue de littérature comparée, avril-juin 1928, pp. 379-392.

211. — Ferveur [A propos du livre de Mathilde POMÈS, publié sous ce même titre.]
Le Figaro, 22 juill. 1928.

212. — Préface. Voir : *En souvenir de Henry Cochin*. Paris, Champion, 1928. pp. I-V [sous le titre : *In memoriam.*]

213. — Annunzio (Gabriele d').
Larousse du XXe siècle, t. I (1928), p. 246, col. 2.

214. — Préface. Voir : CHATEAUBRIAND, *Atala. René. Le dernier des Abencérages. Voyage en Amérique*. Paris, Firmin-Didot, « Collection des Classiques français » [1929], pp. I-XI.

215. — *Sonnets* de MICHEL ANGE BUONARROTI, *mis en français* par Paul HAZARD [Paris], à l'Enseigne du Raisin, 1928, in-folio, 73 pages (non chiffrées). Tiré à 130 exemplaires.
Réimprimé : Paris, Boivin et Cie, 1942.

1929

216. — Croquis mexicains (août-novembre 1928).
Revue des Deux Mondes, 15 févr. 1929, pp. 837-862.

217. — Compte rendu. F. Neri, *Gli studi franco-italiani nel primo quarto del secolo XX*. Roma, 1928.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1929, pp. 192-193.

218. — Découverte de la Russie.

Les Nouvelles littéraires, 23 mars 1929.
Fragment de la préface à : Vladimir Pozner, *Panorama de la littérature russe contemporaine*. Paris, 1929.

219. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1928-1929. 1° Le théâtre italien d'Alfieri à Manzoni ; — 2° Études sur les voyageurs et cosmopolites français au xviiie siècle.

Annuaire du Collège de France, 1929, p. 63.

220. — Lettres espagnoles. Sous le signe de Don Quichotte.

Figaro, 4 avril 1929.

221. — Compte rendu. Victor Giraud, *Le Christianisme de Chateaubriand* : II. *L'évolution*. Paris, 1928.

Revue d'histoire littéraire de la France, juill.-sept. 1929, pp. 464-468.

222. — Anglais, Français, Espagnols, d'après une publication récente. [*Englishmen, Frenchmen, Spaniards ; an Essay in comparative psychology*, by Salvador de Madariaga. Oxford, 1928.]

Revue des Deux Mondes, 1er nov. 1929, pp. 204-218.

223. — Allocution [prononcée le dimanche 22 décembre 1929, lors de la remise à M. Fernand Baldensperger, des *Mélanges d'histoire littéraire générale et comparée* (Paris, 1930, 2 vol. in-8°) à lui offerts par ses disciples, ses collègues et ses amis.]

Brochure-Souvenir de la réunion du 22 décembre 1929, s. l. n. d., pp. 9-11.

224. — Préface. Voir : Vladimir Pozner, *Panorama de la littérature russe contemporaine*. Paris, Kra, 1929, pp. 9-16.

225. — Mérimée et Stendhal.

Le livre du centenaire. Cent ans de vie française à la « Revue des Deux Mondes ». Paris, 1929, pp. 96-101 (avec 2 planches).

226. — Les littératures étrangères.

Le livre du centenaire. Cent ans de vie française à la « Revue des Deux Mondes ». Paris, 1929, pp. 121-127 (avec 2 planches).

227. — *Études critiques sur « Manon Lescaut »*, par Paul Hazard

et ses étudiants américains. The University of Chicago Press, Chicago-Illinois [1929], in-8°, IX-113 pages.

(I. De l'auteur à l'œuvre ; — II. Les *Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, Manon Lescaut, Cleveland* ; — III. Les richesses de *Manon* ; — IV. Jansénisme ; — V. Le style de *Manon Lescaut* ; — VI. L'abbé Prévost et l'Angleterre ; — VII. Bibliographie critique. — Index.)

Paul HAZARD a rédigé (p. IX) la *Note préliminaire*; repris de la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1924, le chapitre IV, *Jansénisme* (pp. 47-69) ; et révisé l'ensemble du volume. Tous les chapitres sont anonymes.

Cf. J. DUCARRE, in : *Rev. de litt. comparée*, juill.-sept. 1930, pp. 564-568 ; — D. MORNET, in : *Rev. d'hist. litt. de la France*, juill.-sept. 1930, pp. 449-451 ; — Gilbert CHINARD, in : *Modern Language Notes*, 1930, pp. 184-185 ; — I. O. WADE, in : *The Romanic Review*, july-sept. 1930, pp. 252-256.

228. — Introduction. Voir : MACHIAVEL, *Le Prince*. Traduction de COLONNA D'ISTRIA, revue par Paul HAZARD. Paris, Alcan, « Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne », 1929, pp. 1-15.

1930

229. — Une source anglaise de l'abbé Prévost.

Modern Philology, febr. 1930, pp. 339-344.
Tirage à part : Reprinted for private circulation from *Modern Philology*, vol. XXVII, n° 3, paginé 339-344.

230. — *Les Français en* 1930 (Conférence prononcée à la Société des Conférences, le 28 février [1930]). S. l. n. d. [Paris, Champion]. « Les amis d'Édouard », n° 150, [1930], in-16, 58 pages.

231. — Traductions populaires des romantiques français au Mexique.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1930, pp. 148-159.

232. — Virgile et les poètes français. [Allocution prononcée en Sorbonne, le 25 mars 1930, au nom du Collège de France, pour la célébration du second millénaire de Virgile.]

Le Message de Virgile. Paris, Firmin-Didot, 1930. 1re partie. L'hommage à Virgile, pp. 19-21.

233. — Rapport sur l'agrégation et le certificat d'italien. Session de 1929.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, mars 1930, pp. 97-101.

234. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1929-1930. 1° Étude des grands courants de la pensée européenne de 1715 à 1730 ; — 2° Étude de la notion d'influence.

Annuaire du Collège de France, 1930, pp. 82-83.

235. — La remise des « Mélanges Baldensperger ».

Revue de littérature comparée, avril-juin 1930, pp. 328-329.

236. — Le charme d'Andersen.

Revue des Deux Mondes, 1er juin 1930, pp. 683-693.
Réimprimé avec des remaniements dans : *Les livres, les enfants et les hommes*. Paris, 1932, pp. 146 *sqq*.

237. — Une thèse en Sorbonne. [Pius Servien Coculesco, *Les rythmes comme introduction physique à l'esthétique. Nouvelles méthodes d'analyse, et leur application à la musique, aux rythmes du français et aux mètres doriens*. Paris, 1930.]

Figaro, 4 juillet 1930.

238. — Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Lakanal, le 12 juillet 1930.

Lycée Lakanal. Discours par M. Paul Hazard, président de la Distribution des prix. S. l., 12 juillet 1930. In-18, 6 pages (non chiffrées).

239. — Appel à l'Italie. [Pour que soit créée une maison des étudiants italiens, à la Cité universitaire de Paris.]

Les Nouvelles littéraires, 30 août 1930.

240. — Qu'est-ce qu'un classique ? [A propos du livre de J.-E. Fidao-Justiniani paru sous ce titre.]

Revue de France, 1er nov. 1930, pp. 160-165.

241. — Avec Victor Hugo en exil.

Revue des Deux Mondes, 15 nov. 1930, pp. 389-420.
Réimprimé à part, sous le même titre : Paris, Les Belles-Lettres, « Études françaises », 23e cahier, 1er janv. 1931, in-16, 50 pages.

242. — Cosmopolite.

Mélanges offerts à F. Baldensperger. Paris, 1930, t. I, pp. 354-364.
Tirage à part : Paris, Champion, 1930, in-8°, 13 pages.

243. — A souvenir of Chicago.

Translated from French by Cargill Sprietsma.
The Bulletin (Publié par : American Women's Club of Paris), 1930.
Tirage à part : Reprinted from *The Bulletin*. Paris, 1930, 4 pages (non chiffrées).

1931

244. — Rapport sur l'agrégation et le certificat d'italien. Session de 1930.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, févr. 1931, pp. 49-53.

245. — Foscolo et Gray au Nouveau-Monde.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1931, pp. 5-12.

246. — « Les Martyrs » en vers espagnols.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1931, pp. 82-85.

247. — Traductions de Lamartine et de Victor Hugo au Brésil.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1931, pp. 117-126.

248. — Les relations intellectuelles entre l'Europe et l'Amérique latine.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1931, pp. 152-162.

249. — Compte rendu. Benedetto Croce, *Scritti di Storia letteraria e politica : XXIII. Storia della età barocca in Italia. Penserio. Poesia e Letteratura. Vita morale.* Bari, 1929.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1931, pp. 166-174.

250. — Compte rendu. Arturo Farinelli, *Conferencias brasileiras (proferidas em São Paulo, em* 1927). Sao Paolo, 1930.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1931, p. 183.

251. — La vie romanesque de Cervantès.

(I. Les années d'apprentissage ; — II. Vers la première partie de *Don Quichotte* ; — III. La seconde partie de *Don Quichotte* ; — IV. La dernière péripétie et la mort.)

Figaro, 20, 21, 23, 24, 25, 28 fév., 1er mars 1931.
Réimprimé, hors la dernière partie de IV : *La fin de Cervantès*, dans « *Don Quichotte* » *de Cervantès*. Paris [1931], pp. 9-55.

252. — Un collège de jeunes filles en Amérique : Bryn Mawr.

Revue des Deux Mondes, 1er mars 1931, pp. 110-125.

253. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1930-1931. 1° Les grands courants de la pensée européenne de 1730 à 1750 ; — 2° Les récents travaux en littérature comparée.

Annuaire du Collège de France, 1931, pp. 111-114.

254. — Préface. Voir : Pierre Jourda, *Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu*. Paris, Stock, « Figures vivantes », 1931, pp. VII-X.

Réimprimé avec le titre : *Stendhal raconté*, dans : *La Critique littéraire. Bulletin mensuel de l'Association syndicale de la critique littéraire*, 15 avril 1931, p. 10.

255. — Pour le IVe centenaire du Collège de France.

Le Correspondant, 10 juin 1931, pp. 662-674.

256. — Le quatrième centenaire du Collège de France.

Revue des Deux Mondes, 15 juin 1931, p. 838-842.

257. — La vie intérieure du Collège de France.

Les Nouvelles littéraires, 20 juin 1931.
Fragment du chapitre : *Michelet, Quinet, Mickiewicz et la vie intérieure du Collège de* 1838 *à* 1852 (*Livre jubilaire du Quatrième centenaire du Collège de France*, Paris, 1932, pp. 261-276.

258. — Compte rendu. F. Ruffini, *La vita religiosa di Alessandro Manzoni. Con documenti inediti, ritratti, vedute e facsimile.* Bari, 1931, 2 volumes.

Revue critique d'histoire et de littérature, juin 1931, pp. 278-279.

259. — Comment les enfants se sont emparés de Swift.

Les Nouvelles littéraires, 12 sept. 1931.
Réimprimé dans : *Les livres, les enfants et les hommes.* Paris, 1932, pp. 97-109.

260. — Les livres, les enfants et les hommes.

Figaro, 8, 11, 16, 21, 26 août, 2, 16, 18 sept. 1931.
Réimprimé dans : *Les livres, les enfants et les hommes.* Paris, 1932, pp. 191-272.

261. — Comptes rendus. *A Tentative bibliography of Brazilian Belles Lettres*, by J. D. M. Ford, A. F. Whittem, M. I. Raphael. — *A Tentative bibliography of the Belles Lettres of Porto Rico*, by G. Riviera. — *A Bibliography of the Belles Lettres of Santo Domingo*, by S. M. Waxman. — *Bibliography of Uruguyan Literature*, by A. Coster. Cambridge, Mass., Harvard University, s. d.

Revue critique d'histoire et de littérature, oct. 1931, pp. 478-479.

262. — La pensée de Vico.

(I. Avant la *Scienza nuova* ; — II. Les valeurs dynamiques de la *Scienza nuova* ; — III. Son influence sur la pensée française.)

Revue des cours et conférences, 30 juillet, 15, 30 déc. 1931, pp. 707-718, 42-53, 127-142.

263. — Introduction. Voir : « *Le Rouge et le Noir* », *by* Stendhal. With [.....] notes by Louis Landré. New-York-Chicago-Boston, Charles Scribner's Sons, « The modern Student's Library », 1931, pp. xi-xxxiii.

264. — Préface. Voir : *Poèmes lettons.* Traduits par Elsa Steiste. Introduction de E. Virza. Riga, 1931, pp. 3-5.

265. — « *Don Quichotte* » *de Cervantès. Étude et analyse.* Paris,

Mellotée, « Les chefs-d'œuvre de la littérature expliqués », [1931], in-16, 378 pages.

(Introduction. — I. De l'auteur à l'œuvre ; — II. Vue d'ensemble ; — III. L'Espagne ; — IV. L'Europe ; — V. Les valeurs humaines ; — VI. Au cours des siècles. — Appendices et Index.)

Cf. Georges Ascoli, « A travers l'histoire littéraire : Don Quichotte », *Les Nouvelles littér.*, 5 sept. 1931 ; — Georges Tyler Northup, in : *Modern Philology*, 1931, pp. 248-250 ; — Boussagol, in : *Bullet. hispanique*, 1932, pp. 82-85 ; — E. Allison Peers, in : *Bullet. of Spanish Studies*, 1932, pp. 56-57.

1932

266. — Une nouvelle collection de Textes français. [Publiée sous les auspices de l'*Association Guillaume Budé.*]

Revue des cours et conférences, 15 janv. 1932, pp. 271-276.

267. — Compte rendu. Americo Castro, *Cervantès*. 1932.

Revue critique d'histoire et de littérature, janv. 1932, pp. 26-27.

268. — Présence de Gœthe.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1932, pp. 244-249.

269. — Progrès. [Au sujet des livres pour enfants.]

Les Nouvelles littéraires, 19 mars 1932.

270. — L'abbé Prévost et les sports d'Angleterre.

Figaro, 25 mars 1932.

271. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1931-1932. 1° Les grands courants de la pensée européenne à la fin du XVII^{e} siècle ; — 2° Esquisse de l'influence de Locke sur la pensée française.

Annuaire du Collège de France, 1932, pp. 112-113.

272. — Avant-propos. Voir : Joseph Bédier, *Pour la science. Discours prononcés à l'occasion du quatrième centenaire du Collège de France.* Paris, Les Belles-Lettres, « Études françaises », 28^{e} cahier, 1er avril 1932, pp. 1-2.

273. — La psychologie des peuples : la psychologie du peuple italien. [Communication à l'Académie des sciences morales et politiques. Séance du 21 mai 1932.]

Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, mars-avril 1933, pp. 224-236.

Publié également dans : *Revue bleue*, 2 juillet 1932, pp. 389-394.

274. — Compte rendu. Charles de BROSSES, *Lettres familières sur l'Italie*, publiées par Yvonne BEZARD. Paris, 1931.

Revue d'histoire littéraire de la France, avril-juin 1932, p. 306.

275. — Boilly. [A propos de : A. MABILLE de PONCHEVILLE, *Boilly*. Paris, 1931.]

Figaro. La vie littéraire, 20 août 1932.

276. — Concours général à New-York.

Figaro. La vie littéraire, 10 sept. 1932.

277. — Études européennes. La fin du XVII^{e} siècle.

(I. La conscience du schisme religieux ; — II. Les nouveaux principes politiques ; — III. L'unité littéraire.)

Revue des Deux Mondes, 15 août, 1er, 15 sept. 1932, pp. 778-795, 97-112, 407-424.

Réimprimé par fragments, sous une forme sensiblement modifiée, dans : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, 1935, t. I, pp. 290-317 et *passim* ; t. II, pp. 45-61 et *passim*.

278. — Compte rendu. André de MARICOURT, *Ce bon abbé Prévost, l'auteur de « Manon »*. Paris, [1932].

Revue critique d'histoire et de littérature, nov. 1932, p. 523.

279. — Compte rendu. André MONGLOND, *La France révolutionnaire et impériale. Annales de bibliographie méthodique, et description de livres illustrés*. T. I, II, et Index. Grenoble, 1930-1931. 2 volumes et une brochure.

The Romanic Review, oct.-dec. 1932, pp. 340-341.

280. — Les rationaux.

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1932, pp. 677-711.

Réimprimé sous une forme sensiblement modifiée dans : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, 1935, t. I, pp. 157-182, 140-153, 182-195.

281. — A New-York pendant les élections.

Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1932, pp. 837-852.

282. — *Les livres, les enfants et les hommes*. Paris, Flammarion, 1932, in-16, 281 pages.

(I. Que les hommes ont longtemps opprimé les enfants ; — II. Que les enfants se sont défendus contre les hommes ; — III. De la supériorité du Nord sur le Midi ; — IV. Les traits nationaux ; — V. Le sens de l'humanité.)

Cf. ANONYME, in : *Rev. de l'Alliance française*, juill. 1933, pp. 144-145 ; — BARBARA MATULKA, in : *The Romanic Rev.*, jan.-march 1934, p. 65.

Traduction américaine.

282 *bis.* — *Books, Children and Men.* New-York, Horn Book Magazine, 1945. Boston, Horn Book Incorporated, 1946.

Cf. « National traits as revealed in children's books ». *The Age*, 20 april 1946.

283. — Michelet. Quinet, Mickiewicz et la vie intérieure du Collège [de France] de 1838 à 1852 (avec 4 planches h. t.)

Le Collège de France (1530-1930). *Livre jubilaire composé à l'occasion de son quatrième centenaire.* Paris, Les Presses universitaires, 1932, pp. 261-276.

Tirage à part : Paris, Les Presses universitaires, s. d., in-4°, paginé 261-276, 4 planches h. t.

284. — Préface. Voir : *Un Genevois à la Cour de Weimar. Journal inédit de Frédéric Soret* (1795-1865), publié par L. H., Paris, F. Roches, 1932, pp. V-XIX.

1933

285. — Rabelais à la Bibliothèque Nationale.

Revue des Deux Mondes, 15 févr. 1933, pp. 930-935.

286. — Pour une histoire de la littérature enfantine.

Figaro illustré, mars 1933, p. 126, illustrat.

287. — Cours professé au Collège de France. Année scolaire 1932-1933. Par quelles raisons d'ordre intellectuel a été préparée la crise qui a séparé le XVII^{e} siècle et le XVIII^{e} ?

Annuaire du Collège de France, 1933, pp. 139-140.

288. — A l'Italie que doit Montaigne ? [Discours prononcé à l'Hôtel de Massa, le 19 juin 1933, pour le quatrième centenaire de la naissance de Montaigne.]

Chronique de la Société des Gens de lettres, juill.-août 1933, p. 460-462.

Réimprimé dans : *Dante. Revue mensuelle de culture latine*, sept.-oct. 1933, pp. 337-339.

289. — Doutes sur l'histoire.

Revue des Deux Mondes, 1er sept. 1933, pp. 178-189.

290. — L'Influence française en Italie au XVIII^{e} siècle. [*Signé* : Henri BÉDARIDA et Paul HAZARD.]

VII^{e} Congrès international des sciences historiques. Résumés des communications faites au Congrès. Varsovie, 1933, t. II, pp. 121-126.

La communication même, avec des développements, sous le même titre a paru en librairie : Paris, 1934.

291. — L'Europe des voyageurs en 1700.

L'Europe centrale (de Prague), 21 oct. 1933, pp. 671-672.

Réimprimé sous une forme sensiblement modifiée, dans : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, 1935, t. I, *passim*.

292. — Le monde en 1700 vu par les voyageurs.

L'Europe centrale (de Prague), 25 nov. 1933, pp 753-754.
Réimprimé sous une forme sensiblement modifiée dans : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, 1935, t. I, pp. 10-18.

1934

293. — Londres d'aujourd'hui.

Revue des Deux Mondes, 1er janv. 1934, pp. 88-100.

294. — Sur un cycle poétique. [Voordracht op 12 Februari 1934 in de Aula der Universiteit van Amsterdam gehouden voor de Allard-Pierson-Stichting, Afdeeling voor moderne Literatuurwetenschap.]

Neophilologus, 1934, Aflevering 3, pp. 161-171.
Tirage à part : J. B. Wolters, Groningen-Den Haag-Batavia, s. d., in-8°, 11 pages
Réimprimé dans : *Quatre études*. Oxford University Press, 1940, pp. 86-111.

295. — Rapport sur l'agrégation et sur le certificat d'italien. Session de 1933.

Études italiennes, janv.-mars 1934, pp. 78-84.

296. — Le rayonnement d'Athènes en 1786. [D'après : *Archivio del general Miranda*, t. I et II, dont le gouvernement venezuelien a entrepris la publication. 1929.]

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1934, pp. 132-141.

297. — Compte rendu. Robert Fitzgibbon Young, *Comenius in England. The visit of Jan Amos Komenski (Comenius) the Tzech Philosopher and Educationist to London in* 1641-1642. London, 1932.

Revue de littérature comparée, janv.-mars 1934, pp. 228-229.

298. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1933-1934. 1° L'abbé Prévost romancier cosmopolite ; — 2° Étude des valeurs imaginatives et sensibles qui ont persisté à se manifester au moment où le rationalisme européen est allé se formant (1680-1715).

Annuaire du Collège de France, 1934, pp. 128-131.

299. — La fortuna de « Don Quijote » en la literatura europea. [Résumé d'une conférence prononcée à l'Institut d'Espagne.]

Boletin del Instituto de las Españas, abril 1934, pp. 65-67.

300. — Machiavel et Richard Simon.

Revue de littérature comparée, avril-juin 1934, pp. 332-333.

301. — Sur l'appareil critique.

Revue de littérature comparée, avril-juin 1934, pp. 380-383.

302. — Mélanges offerts à Henri Hauvette.

Revue de littérature comparée, juill.-sept. 1934, pp. 565-567.

303. — Farces et farceurs au temps de la Renaissance.

Revue des Deux Mondes, 15 oct. 1934, pp. 936-946.

304. — La crise de la conscience européenne. Préface.

Revue des cours et conférences, 15 déc. 1934, pp. 1-6.
Réimprimé dans : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, 1935, t. I, pp. I-VIII.

305. — Compte rendu. Cervantès, *Le « Don Quichotte »*. Introduction et notes par Maurice Bardon. Paris, 1934.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1934, pp. 326-327.

306. — L'Italie et l'abbé Prévost.

Mélanges offerts à Henri Hauvette. Paris, Les Presses françaises, 1934, pp. 347-352.
Tirage à part : Paris, Les Presses françaises, 1934, in-8°, paginé 347-352.

307. — *L'Influence française en Italie au XVIII^e^ siècle.* Paris, Les Belles-Lettres, « Études françaises », 34^e^ cahier [1934], in-16, 123 pages. [*Signé* : Henri Bédarida et Paul Hazard].

(État des travaux. — I. Rapports politiques dans leurs conséquences littéraires ; — II. Italiens voyageant ou rayonnant en France ; — III. Connaissance de la langue française ; — IV. Diffusion des œuvres françaises ; — V. Influence de la pensée et des formes ; — VI. L'intermédiaire de la France ; — VII. La réaction de l'italianisme.)

Cf. P. de Montera, in : *Études italiennes,* avril-juin 1935, pp. 178-183.

1935

308. — A la recherche de l'homme nouveau : le héros selon Gracian. [D'après les ouvrages : *El Heroe, El Politico, El Discreto, El Orâculo Manual, El Criticôn,* par P. Baltasar Gracian.]

Les Nouvelles littéraires, 12 janv. 1935.

309. — La crise de la conscience européenne. Conclusion.

Revue des cours et conférences, 15 janv. 1935, pp. 193-203.
Réimprimé dans : *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, 1935, t. II, pp. 279-296.

310. — [Interview. « Une heure avec M. Paul Hazard », par Frédéric Lefèvre.]

Les Nouvelles littéraires, 26 janv. 1935.

311. — Réception de M. le duc de Broglie à l'Académie française.

Revue des Deux Mondes, 15 févr. 1935, pp. 945-947.

312. — Discours [prononcé à la Sorbonne, le 27 février 1935, lors d'une cérémonie à la mémoire de Pierre Villey.]

Le Valentin Haüy. Revue mensuelle des questions relatives aux aveugles, mars-avril 1935, pp. 29-30.

313. — Rapport sur l'agrégation et sur le certificat d'italien. Session 1934.

Études italiennes, janv.-mars 1935, pp. 49-58.

314. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1934-1935. 1° Le rôle historique du romantisme français ; — 2° Le développement de deux grands thèmes poétiques à travers le lyrisme européen : le thème de la Nuit et des Tombeaux, le thème de la Solitude.

Annuaire du Collège de France, 1935, pp. 159-161.

315. — Espoir.

La Renaissance (numéro spécial, consacré à l'Exposition d'art italien à Paris), 1935, 2e trimestre, pp. 6-9, illustrat.

316. — Stendhal à la Scala. [Fragment du discours prononcé au Club du Giardino, le 14 mai 1935, pour l'inauguration du buste de Stendhal au foyer de la Scala de Milan.]

Les Nouvelles littéraires, 22 juin 1935.

317. — Les tendances actuelles de l'histoire littéraire.

Le Mois, 1er juill. 1935.

318. — Le troisième centenaire de l'Académie française.

Revue de l'Alliance française, juill. 1935, pp. 127-133.

319. — Les traductions de Carducci devant le public de langue anglaise.

Études italiennes, juill.-sept. 1935, pp. 272-274.

320. — Il y a cent ans. [Tableau général de la vie en 1835.]

Revue des Deux Mondes, 15 oct. 1935, pp. 892-905.

321. — Sur les bancs du lycée : la congestion des programmes. [Réponse à une enquête de Michel P. HAMELET.]

Le Figaro littéraire, 19 oct. 1935.

322. — Rentrée 1935. Aux étudiants étrangers.

Les Nouvelles littéraires, 19 oct. 1935.

323. — Le XVII^e^ siècle.

Encyclopédie française, t. XVI, *Arts et littératures* I, fasc. 12, oct. 1935, pp. 2-3.

323 *bis*. — [Exposé préliminaire et interventions lors d'un « Entretien » tenu, le 9 novembre 1935, au siège de l'Union pour la vérité, sur le sujet de l'ouvrage (v. *infra* n° 328) : *La Crise de la Conscience européenne* (1680-1715)].

Union pour la vérité. Bulletin, févr.-mars 1936, pp. 295-301 (55-61) et *passim*.

324. — Françaises. [A propos de l'étude de Roberto MICHIELS dans : *Rivista di politica economica.*]

Les Nouvelles littéraires, 16 nov. 1935.

325. — Analyse d'ouvrage. *Contribution à l'histoire du primitivisme* : DIDEROT, *Supplément au Voyage de Bougainville*, publié par Gilbert CHINARD. Paris et Baltimore, 1935.

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1935, pp. 777-778.

326. — Analyse d'ouvrage. G. ATKINSON, *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*. Paris, 1935.

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1935, pp. 778-779.

327. — Préface. Voir : Marie COLMONT, *Rossignol des Neiges*. « Prix Jeunesse » 1935. Paris, Éditions Bourrelier, 1935, pp. 5-10.

328. — *La Crise de la conscience européenne* (1680-1715). Paris, Boivin et C^ie^, [1935], in-8°, 3 volumes, VIII-326 pages, 6 planches h. t. ; 316 pages, 6 planches h. t. ; 160 pages.

TOME I. Préface. — 1^re^ partie. Les grands changements psychologiques ; — 2^e^ partie. Contre les croyances traditionnelles.

TOME II. 3^e^ partie. Essai de reconstruction ; — 4^e^ partie. Les valeurs imaginatives et sensibles. — Conclusion. — Index.

TOME III. Notes et références.

Publié également sous la forme :

La Crise de la conscience européenne (1680-1715). Paris, Boivin et C^ie^ [1942], in-16, X-474 pages. Ne comprenant pas les « Notes et références ».

Cf. V. GIRAUD, « Les origines du XVIII^e siècle », *Rev. des Deux Mondes*, 15 avril 1935, pp. 890-912 ; — ANONYME, in : *Rev. de l'Alliance française*, avril 1935, pp. 121-122 ; — M.-J. DURRY, « Entre deux siècles », *Le Divan*, mars-avril 1935, pp. 406-410 ; — B. MUNTEANO, in : *Rev. de litt. comparée*, avril-juin 1935, pp. 364-378 ; — D. MORNET, in : *Rev. d'hist. litt. de la France*, juill.-sept. 1935, pp. 396-400 ; — H. BÉDARIDA, in : *Études italiennes*, juill.-sept. 1935, pp. 293-297 ; — « Entretien tenu, le 9 novembre 1935, au siège de l'Union pour la vérité, à la suite d'un exposé de M. Paul HAZARD ». (Interlocuteurs : G. ASCOLI, H. BŒGNER, L. BRUNSCHVICG, *etc.*), *Union pour la vérité. Bulletin*, févr.-mars 1936, pp. 291-319 (51-79) ; — Jacques VIER, in : *Civilisation*, janv.-févr. 1939, p. 32-36.

TRADUCTIONS.

Allemand.

329. — *Die Krise des europäischen Geistes*, 1680-1715, von Paul HAZARD, *aus dem Französischen übertragen von* Harriet WEGENER. Hoffmann und Campe Verlag, Hambourg, 1939, in 8°, 534 pages.

La page de titre porte en tête : *Europa-Bibliothek. Herausgegeben von* Erich BRANDENBURG, Erich ROTHACKER, Friedrich STIEVE, I. TONNIES.

Espagnol.

330. — *La Crisis de la Conciencia europea*, 1680-1715. *Traducción del francés por* Julián MARÍAS. Ediciones Pegaso, Caracas, Madrid, Apartado 4032, 1941, in-8°, 394 pages.

1936

331. — L'homme et l'univers : la littérature et la douleur. [A propos de : Julien TEPPE, *Apologie pour l'anormal : manifeste du dolorisme.*]

Les Nouvelles littéraires, 25 janv. 1936.

332. — Les caractères originaux du lyrisme romantique français.

Revue des cours et conférences, 15 déc. 1935, 30 janv., 29 févr. 1936, pp. 1-13, 289-300, 481-494.

Réimprimé dans : *Quatre études.* Oxford University Press, 1940, pp. 22-85.

333. — Le dialogue sous les étoiles.

Les Nouvelles littéraires, 29 févr. 1936.

334. — [Note circulaire aux lecteurs de la *Revue de littérature comparée*, datée : *février* 1936 et signée : *Les directeurs.*

A la suite du départ de M. F. Baldensperger, Paul Hazard s'est adjoint M. Jean-Marie Carré comme co-directeur de la Revue. Celle-ci paraîtra désormais à la librairie Boivin et Cie. Le premier fascicule paru sous la nouvelle direction, avec la nouvelle firme, est celui de janvier-mars 1936. La *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée* devient, pour la suite, une collection d'*Études de littérature étrangère et comparée* qui compte actuellement 19 volumes.]

335. — Ce que les lettres françaises doivent à l'Espagne.

Revue de littérature comparée (numéro spécial, consacré à l'Espagne), janv.-mars 1936, pp. 5-22.

336. — Ainsi parlait Frédéric II.

Les Nouvelles littéraires, 21 mars 1936.

337. — Cimes humaines. [A propos de : Paolo Ascari, *Il Genio, L'Eroe, Il Santo, Vette umane.* Milano.]

Revue bleue, 21 mars 1936, pp. 181-184.

338. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1935-1936. 1° Le lyrisme européen de 1840 à 1860 environ ; — 2° Voltaire et la pensée européenne.

Annuaire du Collège de France, 1936, pp. 135-136.

339. — L'âme française.

Les Nouvelles littéraires, 25 avril 1936.

340. — Der Rythmus der Geschichte.

Berliner Tageblatt, Sonntags Ausgabe, 31 mai 1936.

341. — Analyse d'ouvrage. *Primitivism and related ideas in Antiquity*, by Arthur O. Lovejoy, G. Boas.

Revue de littérature comparée, avril-juin 1936, pp. 438-439.

342. — Analyse d'ouvrage. *Autografos de Lope de Vega Carpio*, by R. Schevill.

Revue de littérature comparée, avril-juin 1936, pp. 439-440.

343. — Quel terme fixer à l'influence de la pensée philosophique de la Renaissance italienne sur la pensée française ? [Conclusion résumée de la discussion du Rapport de M. René Pintard sur le sujet même : *L'Influence de la pensée philosophique*, etc.].

Revue des études italiennes, avril-sept. 1936, pp. 226-227.

344. — L'actualité : les journées d'études franco-italiennes.

Revue de littérature comparée, juill.-sept. 1936, pp. 580-583.

345. — Un romantique de 1730 : l'abbé Prévost. (A paper delivered at the Tercentenary Conference of arts and sciences at Harvard University. September [16, 17 and 18] 1936).

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1936, pp. 617-634.
Tirage à part : Paris, Boivin et Cie, 1936, in-8°, paginé 617-634.
Publié également dans : *Harvard Tercentenary Publications. Authority and the Individual.* Cambridge, Mass., U. S. A., 1937.
Tirage à part : Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, s. d., 20 pages.

346. — Exigences du lyrisme.

Les Nouvelles littéraires, 19 sept. 1936.

347. — Ce vagabond. [A propos de: Frédéric LEFÈVRE, *Ce vagabond. Roman.* Paris, 1936.]

Revue bleue, 3 oct. 1936, pp. 672-675.

348. — Le troisième centenaire de l'Université Harvard.

Revue des Deux Mondes, 1er nov. 1936, pp. 225-229.

349. — Analyse d'ouvrage. *Creators of Wonderland*, by Marguerite MESPOULET.

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1936, pp. 794-795.

350. — Voltaire et la pensée philosophique de la Renaissance italienne.

Mélanges offerts à Abel Lefranc. Paris, E. Droz, 1936, pp. 473-478.
Tirage à part : Paris, E. Droz, 1936, paginé 473-478.

351. — Harvard et la France.

Harvard et la France. Recueil d'études pour la célébration du troisième centenaire de l'Université Harvard. Paris, Éditions de la « Revue d'histoire moderne », 1936, pp. 215-226 [Conclusion du volume.]

352. — Préface. Voir : Lucien TEXIER et Léonce PEYRÈGNE, *Textes choisis pour l'apprentissage de la langue et de la composition françaises*, 1re *année. Écrivains français des XIX*e *et XX*e *siècles*. Paris, Aubier, 1936, 2e édition, pp. 7-13.

353. — *Textes choisis.* 3e *année. Histoire des idées et histoire littéraire par les écrivains français des XIX*e *et XX*e *siècles*. Paris, Aubier, 1936, in-16, 278 pages. [*Signé* : Paul HAZARD et Lucien TEXIER.]

1937

354. — A la mémoire de Pierre de Nolhac.

Revue des poètes, 15 janv. 1937, p. 12.

355. — Solitude de Baudelaire.

Revue des Deux Mondes, 15 févr. 1937, pp. 844-855.
Réimprimé dans : *Quatre études*. Oxford University Press, 1940, pp. 3-21.

356. — Ce que l'Amérique pense de l'Europe.

Les Nouvelles littéraires, 13 mars 1937.

357. — Cours professé au Collège de France. Année scolaire 1936-1937. Diderot et la pensée moderne.

Annuaire du Collège de France, 1937, pp. 136-137.

358. — Il faut habituer les enfants à considérer le livre comme inséparable de leur vie.

Les Nouvelles littéraires, 17 avril 1937.

359. — Le miroir spirituel : les mots et les mœurs. [A propos de : F. Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. IX.]

Les Nouvelles littéraires, 15 mai 1937.

360. — Analyse d'ouvrage. Chandler B. Beall, *Chateaubriand et Le Tasse* (*The Johns Hopkins Studies in romance literatures and languages*, vol. XXIV), 1934.

Revue de littérature comparée, avril-juin 1937, p. 436.

361. — Giacomo Leopardi. [Avec trois poèmes traduits par Henri Bédarida.]

Yggdrasill (Commémoration de Leopardi), 25 juin 1937, pp. 41-42.

362. — L'Exposition, panorama de l'effort humain. La pensée à travers les âges. [Sur l'« Exposition des arts et techniques ».]

Les Nouvelles littéraires, 26 juin 1937, illustrat.

363. — Résurrection de Maine de Biran. L'effort, principe de la nature humaine.

Les Nouvelles littéraires, 17 juill. 1937.

364. — Le destin prochain des lettres. [Rapport (sur les 13 réponses écrites reçues) présenté comme introduction à l'« Entretien » sur cette question.]

Huitième entretien organisé par le Comité permanent des lettres et des arts, de la Société des nations, du 20 au 24 juillet 1937. Paris, Institut international de Coopération intellectuelle, 1938, pp. 16-22.

364 *bis*. — [Présentation d'un plan pour l'étude du « destin de l'écrivain » : vie intérieure, vie extérieure.]

Huitième entretien organisé par le Comité permanent des lettres et des arts, de la Société des nations, du 20 au 24 juillet 1937. Paris, Institut international de Coopération intellectuelle, 1938, p. 47.

365. — Sur une édition fantôme des « Canti » de Leopardi. [Réponse à un article de Giulio Caprin]

Dante. Revue mensuelle de culture latine, juill.-août 1937, pp. 219-221.

Cf. Panfilo [Giulio Caprin], « Leopardi parigino » (*Corriere della Sera*, 28 màgg. 1937), contestant l'existence de l'édition Baudry, de 1841, due aux soins d'Antonio Ronna, existence que vient démontrer l'article de Paul Hazard. La démonstration fut reprise par Lionello Fiumi, « Un' edizioni fantasma : Leopardi e la Francia », *Il Giornale d'Italia*, 10 lùgl. 1937.

366. — Vacances d'intellectuel !...

Les Nouvelles littéraires, 18 sept. 1937.

367. — Voltaire et Leibniz. [Lecture faite à l'Académie de Belgique. Séance du 8 novembre 1937.]

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques, 1937, pp. 435-449.

368. — Note sur la connaissance de Locke en France.

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1937, pp. 705-706.

369. — Comptes rendus. G. de Beauvillé, *Gaspari Gozzi*. Paris, 1937. — Yian Tsouan Lin, *Essai sur le P. Du Halde et sa « Description de la Chine »*. Fribourg, 1937. — F. Baldensperger, « *Romantique* ». *Ses analogies et ses équivalents*. Cambridge, Harvard University Press. — « Le romantisme allemand », *Les Cahiers du Sud* (numéro spécial), janv.-juin 1937. — Lucienne Portier, *Antonio Fogazzaro*. Paris, 1937. — A. Fogazzaro, *Poésies*. Trad. par L. Portier. — P. Arrighi, *Le Vérisme dans la prose narrative italienne*. Paris, 1937. — Id., *La poésie vériste en Italie*. Paris, 1937. — G. Delpy, *Feijoo et l'esprit européen*. Paris, 1937. — Id., *Bibliographie des sources françaises de B. Feijoo*. — Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*. Paris, 1937. [*Anonyme.*]

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1937, pp. 769-774.

370. — Les origines philosophiques de l'homme de sentiment.

The Romanic Review, dec. 1937, pp. 318-341.
Tirage à part : Printed in the U. S. A., [1937], paginé 318-341.
Réimprimé dans : *Quatre études*. Oxford University Press, 1940, pp. 112-154.

371. — Préface [avec le titre : *Les enfants.*] Voir : *Le visage de l'enfance*. Fascicule I. *Aperçu sur la puériculture à travers les âges*, par le Dr Lesage et le Dr J. Huber. Paris, Les Horizons de France, 1937, pp. 5-10.

372. — *Textes choisis pour la culture générale et l'enseignement du français.* 2e *Année. Écrivains français jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.* Paris, Aubier, 1937, in-16, 283 pages, illustrations. [*Signé* : Paul HAZARD et Lucien TEXIER.]

1938

373. — Rêverie sur quelques séduisantes inscriptions.

Les Nouvelles littéraires, 8 janv. 1938.

374. — Lorsque je suis venu pour la première fois à Paris, *etc.* [Réponse à une enquête de Ch. RAVETTE : *Que devez-vous à Paris* ?]

Le Figaro littéraire, 19 févr. 1938.

375. — Esquisse d'une histoire tragique du Portugal devant l'opinion publique du dix-huitième siècle. [D'après : M. DE LA CLÈDE, *Histoire générale du Portugal.* Paris, 1735 ; et Josué ROUSSEAU, *Histoire du Portugal et des Algarves.* Amsterdam, 1714.]

Revue de littérature comparée (numéro spécial, consacré au Portugal), janv.-mars 1938, pp. 59-68.
Tirage à part : Paris, Boivin et Cie, [1938], in-8°, paginé 59-68.

376. — Cours professé au Collège de France. Année scolaire 1937-1938. L'âge des lumières en Italie (1740-1789).

Annuaire du Collège de France, 1938, pp. 138-140.

377. — L'esprit français axe de la civilisation.

Les Nouvelles littéraires, 2 avril 1938.

378. — L'écrivain contre le monde. [A propos de : Marino MORETTI, *Scrivere non è necessario.* Milan, 1938.]

Les Nouvelles littéraires, 7 mai 1938.

379. — La meilleure façon d'honorer l'Angleterre c'est de comprendre l'âme anglaise.

Les Nouvelles littéraires, 25 juin 1938.

380. — Le classicisme fut le fruit d'un merveilleux équilibre.

Les Nouvelles littéraires, 9 juill. 1938.

381. — Témoignage d'amitié. [Pour le séjour, en France, des souverains anglais.]

Le Figaro (supplément spécial : « Salut à l'Angleterre »), 19-22 juill. 1938.

382. — Le Président de Brosses et l'Australie.

Revue des Deux Mondes, 1er août 1938, pp. 665-672.

383. — Y a-t-il encore une Europe ?

Les Nouvelles littéraires, 20 août 1938.

384. — Édouard Champion est mort.

Revue de littérature comparée, juill.-sept. 1938, p. 544.

385. — Joseph Bédier, chevalier de France.

Les Nouvelles littéraires, 3 sept. 1938.

386. — Comptes rendus. Marcel Duchemin, *Chateaubriand. Essais de critique et d'histoire littéraire.* Paris, 1938. — Johannes Tielrooy, *Littérature hollandaise*, Collection : « Panorama des littératures étrangères ». — B. Munteano, *Littérature roumaine.* Ibid.

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1938, pp. 728-729.

387. — Réponses [à des critiques formulées dans : *Neophilologische Monatsschrift*, mars 1938, et *Hispanic Review*, janv. 1938.]

Revue de littérature comparée, oct.-déc. 1938, pp. 730-732.

388. — Visite aux écrivains exilés. [*Daté* : New-York, décembre 1938.]

Les Nouvelles littéraires, 17 déc. 1938.

389. — Saint-Simonisme et littérature.

Neophilologus, 1938, Aflevering 4 (*Gallas-Nummer. Hommage au professeur* K. R. Gallas), pp. 369-374.
Fascicule tiré séparément : *Gallas-Nummer*, pp. 129-134.
Tirage à part : Overdruk uit *Neophilologus-Gallas-Nummer*, s. d., paginé 129-134.

390. — *Textes choisis pour la culture générale. 4e année. Les grands courants de la pensée contemporaine : Écrivains étrangers.* Paris, Aubier, 1938, in-16, 181 pages. [*Signé* : Paul Hazard et Lucien Texier.]

1939

391. — [Paul Hazard fonde et dirige une collection nouvelle destinée aux élèves des Facultés des lettres : *Le livre de l'étudiant.* Paris, librairie Boivin et Cie. Cette collection comprendra : 1° des études critiques, 2° des réimpressions de textes. Elle compte actuellement 18 volumes.]

392. — Don Quichotte reviendra toujours.
Les Nouvelles littéraires, 7 janv. 1939.

393. — Avec Pie XI au milieu des livres.
Les Nouvelles littéraires, 18 févr. 1939.

394. — Gabriele d'Annunzio.
Revue de littérature comparée, janv.-mars 1939, pp. 9-18.

395. — L'amitié franco-anglaise ne date pas du xx^e siècle. Déjà l'abbé Prévost...
Les Nouvelles littéraires, 18 mars 1939.

396. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1938-1939. 1° La pensée du xviii^e siècle européen (*plus* : une leçon sur la définition que Kant a donnée de l'époque des lumières) ; — 2° Les récents travaux sur le xviii^e siècle.
Annuaire du Collège de France, 1939, pp. 181-183.

397. — États-Unis 1939.
France-Amérique. Revue mensuelle du Comité France-Amérique, avril 1939, pp. 97-124.

398. — Analyse d'ouvrage. Le génie de Milton. Chanoine Looten, *Milton. Quelques aspects de sa pensée.* Paris, 1938.
Revue de littérature comparée, avril-juin 1939, p. 354.

399. — Analyse d'ouvrage. Les enseignements des bibliothèques privées : John Francis Mc Dermott, *Private libraries in Creole Saint-Louis.* Baltimore, 1938.
Revue de littérature comparée, avril-juin 1939, p. 356.

400. — Le rayonnement intellectuel et les amitiés étrangères.
Revue des questions de défense nationale, juill. 1939, pp. 361-375.

401. — L'Europe ? Un idéal toujours menacé.
Les Nouvelles littéraires, 5 août 1939.

402. — Angellier... tel qu'il fut. [A propos de : Floris Delattre, *La personnalité d'Auguste Angellier*, t. I, Paris, 1939.]
Les Nouvelles littéraires, 26 août 1939, illustrat.

403. — Sur les échanges intellectuels, à propos d'une récente publication. [Ricardo Saenz Hayes, *Miguel de Montaigne, 1533-1592.* Buenos-Aires, 1938.]
Revue de littérature comparée, juill.-sept. 1939, pp. 477-482.

404. — Analyse d'ouvrage. Sur la diffusion des idées philosophiques au dix-huitième siècle. Ira O. Wade, *The clan-*

destine organization and diffusion of philosophic ideas in France, from 1700 *to* 1750. Princeton University Press, 1938.

Revue de littérature comparée, juill.-sept. 1939, pp. 518-519.

405. — Amis étrangers, soyez avec nous.

Les Nouvelles littéraires, 16 sept. 1939.

406. — Au pays de la jeunesse.

Revue des Deux Mondes, 1er oct. 1939, pp. 533-547.

407. — Voix de Belgique. [Hommage au manifeste de 58 savants, professeurs, et membres des Académies de Belgique.]

Les Nouvelles littéraires, 28 oct. 1939.

408. — Ce que nous devons défendre.

Revue des questions de défense nationale, oct.-nov. 1939, pp. 143-151.
Tirage à part : Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1939, in-8°, 12 pages.

409. — [Note liminaire. *Signée*: Paul Hazard, Jean-Marie Carré, Ch.-H. Leduc. Sur la convenance, malgré la guerre, de la publication du présent fascicule témoin de la « volonté de perpétuer la grande tradition française ».]

Revue de littérature comparée (Numéro spécial : « *Racine et l'étranger* »), oct.-déc. 1939, p. 521.

410. — Préface. Voir: Claire-Éliane Engel, *Figures et aventures du XVIIIe siècle : Voyages et découvertes de l'abbé Prévost.* Paris, Éditions « Je sers », 1939, pp. 5-9.

1940

411. — Mes étudiants.

Le Figaro littéraire, 13 janv. 1940.

412. — Quand un Flamand découvre l'Italie.

Les Nouvelles littéraires, 20 janv. 1940.

413. — [Interview prise par Maurice Champel, à la suite de l'élection de Paul Hazard, le 11 janvier 1940, à l'Académie française.]

La Patrie (de Montréal), 24 janv. 1940.
Publié également dans : *La Presse* (de Montréal), même date.

414. — La propagande allemande et ses procédés.

Le Figaro, 28 mai 1940, illustrat.

415. — Itinéraire de Paris.

Les Nouvelles littéraires, 8 juin 1940.

416. — L'âme de Paris.

Le Temps, 15 juin 1940.

417. — Le professeur de français [Discours à la réunion de l'*American Association of Teachers of French*, à Boston. 28 décembre 1940. Lu — en l'absence de Paul HAZARD — par le Pr Vincent GUILLOTON, de Smith College.]

The French Review, febr. 1941, pp. 277-283.

418. — The happy few.

Mélanges offerts à Edmond Huguet. Paris, Boivin et Cie, 1940, pp. 394-396.

Tirage à part : Paris, Boivin et Cie, s. d., paginé 394-396.

L'impression des *Mélanges*, commencée en 1940 — dont la page de titre a retenu le millésime — fut poursuivie sous l'occupation. Mais le volume ne put, en fait, paraître qu'en janvier 1946.)

419. — *Quatre études.* Oxford University Press, 1940, in-8°, x-154 pages.

(Avant-Propos. — I. Solitude de Baudelaire ; — II. Les caractères nationaux du lyrisme romantique français ; — III. Sur un cycle poétique ; — IV. Les origines philosophiques de l'homme de sentiment.)

Cf. Henri PEYRE, in : *The Romanic Review*, déc. 1940, pp. 410-412.

1941

420. — Voltaire et Spinoza.

Modern Philology, febr. 1941, pp. 351-364.

Tirage à part : Reprinted for private circulation from *Modern Philology*, vol. XXXVIII, n° 3, paginé 351-364.

421. — Ici et là-bas.

Le Temps, 18 mars 1941.

422. — Chronique.

Le Figaro, 19 mars 1941.

423. — L'école des femmes.

Le Temps, 1er avril 1941.

424. — Jeunesse heureuse.

Le Figaro, 2 avril 1941.

425. — Une révolution à Broadway.

Le Figaro, 30 avril 1941.

426. — L'école des maîtres.

Le Temps, 1er mai 1941.

427. — Esquisses et portraits : Vauvenargues.
Revue des Deux Mondes, 1er mai 1941, pp. 83-94.

428. — Le culte des héros.
Le Temps, 10 mai 1941.

429. — Chronique.
Le Figaro, 22 mai 1941.

430. — Pour le temps des examens.
Le Temps, 23 mai 1941.

431. — Pour une nouvelle ligue.
Le Temps, 7 juin 1941.

432. — Chronique.
Le Figaro, 9 juin 1941.

433. — Chronique.
Le Figaro, 27 juin 1941.

434. — Étudiants et professeurs.
Le Temps, 3 juill. 1941.

435. — Chronique.
Le Figaro, 9 juill. 1941.

436. — Un ami paradoxal.
Le Temps, 15 juill. 1941.

437. — Chronique.
Le Figaro, 25 juill. 1941.

438. — La province et Paris.
Le Temps, 29 juill. 1941.

439. — Chronique.
Le Figaro, 7 août 1941.

440. — De amicitia.
Le Temps, 12 août 1941.

441. — Chronique.
Le Figaro, 15 août 1941.

442. — Un défenseur du progrès.
Le Temps, 31 août 1941.

443. — Chronique.
Le Figaro, 8 sept. 1941.

444. — Esquisses et portraits : Montesquieu.
Revue des Deux Mondes, 15 sept. 1941, pp. 225-234.

445. — L'administration d'Algérie.
Le Temps, 1er oct. 1941.

446. — Sur un rythme éternel.
Le Temps, 21 oct. 1941.

447. — Chronique.
Le Figaro, 3 nov. 1941.

448. — Naguère et aujourd'hui.
Le Temps, 5 nov. 1941.

449. — Chronique.
Le Figaro, 19 nov. 1941.

450. — L'étudiant.
Le Temps, 27 nov. 1941.

451. — Le dictionnaire de l'Académie.
Le Temps, 18 déc. 1941.

452. — Chronique.
Le Figaro, 22 déc. 1941.

1942

453. — Orthographe.
Le Temps, 7 janv. 1942.

454. — Chronique.
Le Figaro, 8 janv. 1942.

455. — Ce qu'on lit.
Le Temps, 22 janv. 1942.

456. — Chronique.
Le Figaro, 10 févr. 1942.

457. — Un vieil almanach.
Le Temps, 12 févr. 1942.

458. — La petite place.
Le Temps, 18 févr. 1942.

459. — Dans mon jardin.
Le Temps, 26 févr. 1942.

460. — Chronique.

Le Figaro, 27 févr. 1942.

461. — C'était un être plein de bizarrerie. [= Stendhal.]

Le Figaro, 24 mars 1942.

462. — Sur le goût du théâtre.

Le Temps, 26 mars 1942.

463. — Cours professé au Collège de France. Année scolaire 1941-1942. L'idée de nature dans la pensée européenne du XVIII^e siècle.

464. — Les bruits de la maison.

Le Temps, 8 avril 1942.

465. — *Institut de France. Académie française. Allocution de* M. Paul HAZARD, *directeur de l'Académie, à l'occasion de la mort de M.* Édouard ESTAUNIÉ (9 *avril* 1942). Paris, Firmin-Didot, 1942, in-4°, 4 pages.

466. — Le souvenir d'Édouard Estaunié.

Le Temps, 23 avril 1942.

467. — Sur une boutade d'Estanines.

Le Figaro, 30 avril 1942.

468. — In memoriam.

Le Temps, 15 mai 1942.

469. — Éloge funèbre de S. Ém. le cardinal BAUDRILLART [Lu en séance de l'Académie française. 21 mai 1942.]

L'Information universitaire, 23 mai 1942.

470. — Un souhait.

Le Figaro, 26 mai 1942.

471. — La couleur dans « La Chartreuse de Parme ».

Le Divan (numéro spécial, consacré à Stendhal), avril-juin 1942, pp. 64-74.

472. — Une maxime de vie.

Le Temps, 6 juin 1942.

473. — L'âme espagnole.

Le Figaro, 15 juin 1942.

474. — Maturation.

Le Temps, 19 juin 1942.

475. — Léonard de Vinci.
Le Figaro, 4 juill. 1942.

476 — Coquetterie.
Le Temps, 9 juill. 1942.

477. — La nature.
Le Figaro, 10 juill. 1942.

478. — Mon cordonnier.
Le Temps, 18 juill. 1942.

479. — Question.
Le Temps, 4 août 1942.

480. — A la campagne.
Le Temps, 27 août 1942.

481. — La parole et l'écriture.
Le Figaro, 1er sept. 1942.

482. — Voltaire et l'Europe.
Le Figaro, 8 sept. 1942.

483. — Horace et les Curiaces. [A propos du livre de G. Dumézil.]
Le Temps, 10 sept. 1942.

484. — Voltaire et l'Europe.
Le Figaro, 12 sept. 1942.

485. — Poésie.
Le Figaro, 16 sept. 1942.

486. — Une leçon.
Le Temps, 24 sept. 1942.

487. — Le culte des morts.
Le Temps, 13 oct. 1942.

488. — Quelques mots.
Le Figaro, 14 oct. 1942.

489. — Histoire vraie.
Le Temps, 30 oct. 1942.

490. — En chemin de fer.
Le Figaro, 6 nov. 1942.

491. — Parmi nos lectures.
Le Temps, 14 nov. 1942.

492. — En écoutant Racine.

Le Temps, 26 nov. 1942.

493. — *Institut de France. Académie française. Rapport sur les prix de vertu, par* M. Paul HAZARD, *directeur de l'Académie, lu dans la séance publique annuelle du* 17 *décembre* 1942. Paris, Firmin-Didot, 1942, in-4°, 22 pages.

494. — *Trente-deux sonnets de Michel Ange mis en français* par Paul HAZARD, *de l'Académie française.* Paris, Boivin et Cie, [1942], in-8°, 82 pages. Avec une Préface (pp. 7-12) et 4 planches h. t.

1943

495. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1942-1943. 1°. Les relations littéraires en Europe, de 1715 à 1760 ; — 2° Dix-huitième siècle : portraits et caractères.

496. — Sur une édition princeps de « La Chartreuse de Parme ».

Formes et couleurs, 1943, n° 4 [juill.-août], article de 9 pages (non chiffrées), 5 fac-similés.

497. — [Préface :] Aux spectateurs. Voir : *Programme, dédié aux prisonniers de guerre des grandes écoles françaises, pour la représentation exceptionnelle de* LA LÉGENDE DU CHEVALIER, *drame en* 3 *actes, du sous-lieutenant* A. DE PERETTI DELLA ROCCA. Comédie française, 29 septembre 1943. 5 pages (non chiffrées).

498. — L'esprit au XVIIIe siècle.

Revue des Deux Mondes, 1er nov. 1943, pp. 104-108.

499. — Le XVIIIe siècle français.

Domaine français (*Messages* 1943). Genève, Éditions des Trois Collines, [1943], pp. 279-283.

1944

500. — M. de Montesquieu voyage en Europe.

Le Petit Journal, 24 mars 1944.

501. — Cours professés au Collège de France. Année scolaire 1943-1944. 1° Études sur les théosophes et les illuminés au XVIIIe siècle ; — 2° L'imagination et la sensibilité au XVIIIe siècle : Jean-Jacques Rousseau.

502. — Préface à l' « Éloge de la folie ». [Fragment de la préface mise à la réédition (Paris, 1944) de la traduction du livre d'Érasme.]

Comœdia, 29 avril 1944.

503. — André Ady. [Fragment de la « présentation » rédigée par Paul HAZARD, et lue par Guy-Emile TOSI, le 4 mai 1944, au *Festival poétique consacré à André Ady*, 1877-1919, par l'Institut hongrois.]

Comœdia, 27 mai 1944.

504. — Pour que vive l'âme de la France. [*Signé* : H. P.]

France de demain [clandestine], mai 1944, pp. 3-6.

Réimprimé (*Signé* : Paul HAZARD) avec deux légères coupures, dans : *Résistance*, 4 sept. 1944; puis dans : *The Romanic Review*, déc. 1944, pp. 273-176.

Tirage à part : Reprinted from *The Romanic Review*, déc. 1944, in-8°, paginé 273-276.

505. — Avant-propos. Voir : Henriette PORTIER-COPPÉRÉ, *Quand j'étais petite. Nos enfants. Nouvelles. Vers.* S. l., 1944, pp. 5-7.

506. — Préface. Voir : ÉRASME, *Éloge de la folie. Traduction de* Pierre de NOLHAC. Paris, A. Tallone, 1944, in-8°, 12 pages (non chiffrées).

1945

507. — Variations sur la littérature enfantine.

Le Portique, janv. 1945, pp. 39-49.

508. — Préface. Voir : [*Catalogue* :] *Bijoux antiques, Bijoux modernes ; Richesse du passé, Jeunesse du présent.* Paris, chez Arthus Bertrand, s. d., pp. v-IX.

1946

509. — *La Pensée européenne au XVIIIe siècle, de Montesquieu à Lessing.* Paris, Boivin et Cie, [1946], in-8°, 3 volumes, v-377 pages, 6 planches h. t. ; 301 pages, 6 planches h. t. ; 156 pages.

Tome I. Préface. — 1re partie. Le procès du christianisme ; — 2e partie. La cité des humains.

Tome II. 3e partie. Désagrégation. — Conclusion. L'Europe et la fausse Europe. — Index.

Tome III. Notes et références.

APPENDICE

SUR PAUL HAZARD ET SUR SES TRAVAUX

Giulio Natali, « Gli studii italiani in Francia », *L'Italia che scrive*, 8 nov. 1918, p. 121.

Frédéric Lefèvre, « Une heure avec M. Paul Hazard », *Les Nouvelles littéraires*, 29 nov. 1924.

Pierre Moreau, in : *Le victorieux XX^e siècle.* Paris, Plon, 1925, pp. 215-230.

Anonyme, « Portraits : M. Paul Hazard », *Revue des Jeunes*, 10 févr. 1926, pp. 293-296.

Henri Bédarida, « Italianizzanti all'estero. Paul Hazard », *Leonardo* (Roma), 20 ott. 1926, pp. 267-269.

R. Doumic, *Institut de France. Académie française, Séance publique annuelle du jeudi* 20 *décembre* 1928. Rapport sur les concours de l'année, pp. 8-9.

Frédéric Lefèvre, « Une heure avec M. Paul Hazard », *Les Nouvelles littéraires*, 26 janv. 1935.

Ernest Tonnelat, « Paul Hazard sous la Coupole », *Les Nouvelles littéraires*, 13 janv. 1940.

M. Vaussard, in : *L'Hebdomadaire du temps présent*, 21 janv. 1940.

Gabrielle Cabrini, « Le professeur Paul Hazard », *Revue des cours et conférences*, 15 févr. 1940, pp. 365-368.

B. Munteano, in : « Méthode et personnalité dans l'étude de la littérature ». [Leçon inaugurale (février 1940) du Cours de langue et de littérature françaises à la Faculté des Lettres de Bucarest, *Revista Fundatiilor Regale* (de Bucarest), févr. 1941.]

Jean-Marie Carré, in : *Revue de littérature comparée*, janv.-mars 1940, pp. 5-12.

Anonyme, « M. Paul Hazard à l'Académie française », *Revue de l'Alliance française*, janv.-mars 1940, couverture, p. 3.

Claire-Éliane Engel, « Paul Hazard à l'Académie française », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1940, p. 83.

Anonyme, « La réception de M. Paul Hazard à l'Académie », *Le Temps*, 20 oct. 1941.

Duc de BROGLIE, *Institut de France. Académie française. Discours prononcé, le jeudi 13 avril 1944, à l'occasion de la mort de M. Paul Hazard.* Paris, Firmin-Didot, 1944.

F. BALDENSPERGER, in : *Pour la victoire* (hebdomadaire de New-York), 6 mai 1944.

Henri BÉDARIDA, Allocution devant la Société des études italiennes (*Séance en hommage à la mémoire de Paul Hazard*), 6 mai 1944.

A. L. SELLS, « Professor Paul Hazard », *The Times*, 18 mai 1944.

Claire-Éliane ENGEL, « Paul Hazard (1878-1944) », *Neue Züricher Zeitung*, 21 mai 1944.

B. MUNTEANO, in : *Universul* (de Bucarest), 31 mai 1944.

Henri PEYRE, « Paul Hazard (1878-1944) », *The French Review*, may 1944, pp. 309-319.

Jean BAILLOU, in : *Voix françaises*, 1er juin 1944, pp. 6-7.

ANONYME, in : *Revue des Deux Mondes*, 1er-15 juin 1944, pp. 214-215.

B. MUNTEANO : « Paul Hazard et l'Histoire littéraire », *Revista Fundatiilor Regale* (de Bucarest), juill. 1944.

Henri MARTINEAU, in : *Le Divan*, juill.-sept. 1944, pp. 334-338.

André ROUSSEAUX, « L'amitié de Paul Hazard », *Le Figaro*, 14 oct. 1944.

Jean-Albert BÉDÉ, in : *The Romanic Review*, oct. 1944.

Robert BASCHET, in : *L'Hebdomadaire du temps présent*, 17 nov. 1944.

[Horatio SMITH], Note accompagnant la réédition de l'article : « Pour que vive l'âme de la France », *The Romanic Review*, déc. 1944, p. 273.

Louis LANDRÉ, « Avec Paul Hazard dans Paris libéré », *The French Review*, dec. 1944, pp. 86-88.

Carlo PELLEGRINI, « Un amico del nostro paese : Paul Hazard », *Corriere del mattino* (di Firenze), 25-26 marzo 1945.

Marie-Jeanne DURRY, in : *Le Divan*, janv.-mars 1945, pp. 7-16.

Robert BASCHET, « Le souvenir de Paul Hazard », *Les Nouvelles littéraires*, 19 avril 1945.

B. MUNTEANO, in : [Interview], *Democratia* (hebdomadaire de Bucarest), 3 juin 1945. Recueilli en volume par M. Ion BIBERI, 1945).

André ROUSSEAUX, « Notre ami Paul Hazard », *Le Figaro*, 15 mai 1946.

J. N., « L'inauguration à l'Université de Lille du buste de Paul Hazard », *Nord-Éclair* (de Lille), 19-20 mai 1946.

Anonyme, « Un fervent hommage à Paul Hazard à l'Université de Lille », *La Voix du Nord* (de Lille), 19-20 mai 1946.

Anonyme, « Lille célèbre Paul Hazard », *Résistance*, 19-20 mai 1946.

Gustave Cohen, « Un grand humaniste français : mon ami Paul Hazard », *Les Nouvelles littéraires*, 23 mai 1946.

J.-H. Louwyck, « A Lille, devant le buste de Paul Hazard », *Les Nouvelles littéraires*, 23 mai 1946.

Gabrielle Cabrini, in : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, juill. 1946, pp. 18-22.

G. Saintville.

CHRONIQUE

Chez les écrivains anglais. — L'excellente revue anglaise *Horizon* a fait paraître en 1945, en français, un numéro spécial consacré à la *Littérature anglaise depuis la guerre.* On y trouve un très suggestif questionnaire adressé à vingt-cinq écrivains britanniques d'aujourd'hui, romanciers, poètes, critiques : 1° Quels sont, à votre avis, les meilleurs livres publiés en Angleterre depuis la guerre ? — 2° Quelles ont été vos lectures préférées depuis la guerre et pourquoi ? — 3° Quelles sont, selon vous, les perspectives de la culture anglaise, les tendances littéraires futures ? — 4° Certains de vos livres ont-ils été traduits en français.

Quelques-uns des auteurs interrogés ont refusé de répondre, comme Alex Comfort ou J. B. Priestley, l'auteur de *Virage dangereux,* et le « speaker » de la B. B. C., parce qu'il n'y a guère pour eux — comme pour nos poètes de la résistance — qu'une littérature d'actualité, ou plutôt d'action, et que la question des « meilleurs livres » ou des « livres préférés » ne peut plus les intéresser. Quelques-uns par contre ont redouté de voir la littérature cesser d'être elle-même, en se mettant au service d'une cause populaire et nationale, par exemple Edith Sitwell, Evelyn Waugh, Raymond Mortimer, Sir Kenneth Clark, l'ex-directeur de la « National Gallery ».

En ce qui concerne leurs lectures, la plupart se sont contentés, pour se détendre ou s'évader, de se replonger dans la solide et paisible littérature victorienne. Le romancier catholique Graham Greene relut Trollope ; le regretté Maurice Baring, Dickens ; Charles Morgan, Thackeray ; Rosamund Lehmann, Jane Austen et Henry James.

Quant à leurs lectures françaises, ils semblent les avoir choisies également dans le milieu du XIX^e^ siècle. Leurs auteurs préférés ne sont pas les modernes, Bergson, Gide ou Valéry, (Le jeune poète métaphysicien David Gascoygne constitue une exception par son admiration pour Jean Wahl). Ils retournent de préfé-

rence à Balzac, à Flaubert, à Sainte-Beuve et, parmi les auteurs récents, à Proust qui leur paraît substantiel à souhait. A. L. Rowse, à qui l'on doit *The English Spirit of History*, « préfère Balzac et Tolstoï parce que les éclairs au chocolat de la littérature ne constituent pas à eux seuls des nourritures suffisantes. » Kathleen Raine lut Balzac « pendant deux années de suite ». Le critique musical Edward Sackville-West également, et il y ajouta Sainte-Beuve (*Port-Royal*) et Proust. Pour D. W. Brogan, l'auteur de *Development of modern France*, ses préférés sont aussi Balzac et Flaubert. Quant à Raymond Mortimer, l'excellent critique qui fit, à Alger et à Paris, des conférences sur les relations littéraires franco-anglaises, on sent, dans ses réponses, que ses lectures françaises lui sont une façon de satisfaire ses nostalgies sentimentales : « Durant la guerre, je me suis consolé en lisant les écrivains français qui me faisaient visiter les villes et les fleuves qui me manquaient atrocement : Balzac, le *Journal* des Goncourt, Proust, Mauriac, et qui me rappelaient la possibilité du bonheur, Sainte-Beuve, Gide, Mallarmé. »

J.-M. C.

La saison anglo-américaine à Paris (1944-1946). Depuis la libération, Paris s'est réjoui d'accueillir un grand nombre d'écrivains et d'universitaires britanniques dont la visite a provoqué de sympathiques échos dans la presse quotidienne et les hebdomadaires. Charles Morgan, Raymond Mortimer, B. Ifor Evans, T. S. Eliot, Stephen Spender, Julian Huxley, etc., ont rencontré partout un public chaleureux.

Plusieurs pièces anglaises ont été jouées avec succès, soit en anglais, soit en français. A signaler surtout les représentations de l'*Old Vic Theatre* : *Richard III*, *Arms and the Man*, à la Comédie-Française en juin 1945.

Les théâtres suivants ont donné en traduction ou en adaptation : La Potinière, *Le Printemps de la Saint-Martin* (*The fallen Angels*), de Noël Coward.

L'Athénée et le Théâtre Marigny : *Arsenic et vieilles dentelles*, de Kesselring.

L'Œuvre : *Virage dangereux*, de J. B. Priestley.

La Comédie des Champs-Élysées : *La nuit de la Saint-Jean* (*Dear Brutus*), de Sir James Barrie.

Le théâtre des Ambassadeurs : *Le fleuve étincelant* (*The flashing Stream*), de Ch. Morgan.

Le théâtre du Vieux-Colombier : *Meurtre dans la cathédrale*, de T. S. Eliot.

En 1945-1946 :

Le théâtre des Noctambules : *Au grand large* (*Outward Bound*), de Sutton Vane.

Le théâtre de l'Humour : *La maison de l'estuaire* (*Ladies in Retirement*), de Percy et Dunham.

Le théâtre Hébertot : *Des souris et des hommes*, de John Steinbeck.

Revues. — Nous sommes heureux de signaler la réapparition des *Langues Modernes*, Bulletin de l'Association des professeurs de langues vivantes de l'Enseignement public (Paris, Didier) où l'on trouvera une intéressante revue critique des livres parus de 1939 à 1946. D'autre part, la « Société des Études Germaniques » édite, depuis le 1er janvier 1946, une revue intitulée : *Études Germaniques, Allemagne, Autriche, Pays scandinaves*, dont les premiers numéros publient d'importants articles ou souvenirs sur Charles Andler et Henri Lichtenberger, la bibliographie de leurs œuvres respectives ainsi que la liste de toutes les communications faites à la Société, de 1928 à 1939. L'attention des comparatistes est amicalement attirée sur ces deux périodiques qui attestent l'activité des groupements universitaires attachés à l'enseignement des langues et littératures étrangères modernes.

Signalons enfin le numéro spécial de la Revue *Fontaine* consacré en 1945 à la littérature américaine et le numéro spécial de la revue *Les lettres* consacré en 1946 au Romantisme anglais.

Présence de l'Espagne. — Sous cette formule, empruntée à Paul Hazard, épinglons quelques témoignages de l'intérêt toujours vivant ici pour l'Espagne éternelle, pendant les années maudites et depuis, en dépit des Pyrénées et d'autres barrières.

En 1942, l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris a célébré dans l'intimité le quatrième centenaire de la naissance de saint Jean de la Croix. Une belle conférence de M. Jean Baruzi, professeur au Collège de France, a redit la grandeur unique du poète de la *Nuit obscure* et du *Cantique spirituel*. Signalons aussi l'apparition, en 1942, du premier volume des *Œuvres spirituelles du Bienheureux Père Jean de la Croix* (« La montée du Mont-Carmel » et « La nuit obscure ») dans la vieille version au P. Cyprien de la Nativité, chère à Paul Valéry. Ce dernier avait réimprimé en une élégante plaquette *Les cantiques spirituels* traduits en vers français par le Carme du XVIIe siècle, en y ajoutant une importante préface (chez L. Rouart, Paris, 1941). C'est l'œuvre totale du grand mystique, — poèmes et commen-

taires — , qui nous est donnée dans la vieille version française avec les retouches nécessaires pour ajuster celle-ci rigoureusement à l'original (par le P. Lucien Marie de S. Joseph, Desclée, de Brouwer, éd.).

Pierre Darmangeat, après avoirpublié (*Poésie espagnole*, 1941) une remarquable anthologie de la poésie castillane, a fait paraître en 1943, chez le même éditeur (Pierre Seghers), la *Première solitude* de Gongora. Ce beau volume fait époque dans l'interprétation française du plus difficile des poètes espagnols. Mentionnons encore, sans sortir du petit cercle des écrivains rares et quelque peu secrets, la première version intégrale du *Romancero gitan* de Federico Garcia Lorca (traduction par Paul Verdevoye précédée d'une étude sur l'homme et l'œuvre par Jean Camp, nº 2 d'Orphée, La nouvelle Edition, Paris, 1944), et *Les Cerises du cimetière*, roman de Gabriel Miró (Sorlot, Paris, 1944) traduit avec amour par Raymond-Jean Vidal.

Au théâtre, l'Espagne du sang, de la volupté et de la mort garde ses droits. *La Célestine* tient l'affiche depuis quatre ans. Mais quelle Célestine ! Comme si elle n'était pas assez espagnole, pas assez violente, l'adaptateur l'a corsée à sa manière, expurgée à rebours. Qu'en aurait pensé Cervantès qui trouvait cette œuvre « divine à condition de mieux cacher l'humain » ?

La *Comedia* du siècle d'or, peut-être parce que le charme de sa poésie est intraduisible, ne fait que des apparitions sans lendemain. La même année 1942 a vu paraître *L'Étoile de Séville* dans une nouvelle adaptation, plutôt libre, par Albert Ollivier, une *Léonor de Silva* (?) d'après Calderón, *Les amants de Galice* (*El mejor alcalde el rey*, de Lope de Vega, adapté par Jean Camp). Ni cette dernière pièce, dont la version française était fidèle sans servilité, et la mise en scène perfectionnée par un plateau tournant, ni *La vie est un songe* de Calderón, jouée en 1944 dans la bonne prose d'Alexandre Arnoux, avec Dullin dans le rôle du vieux roi, ni même *L'Alcade de Zalamea* — le plus humain pourtant des drames caldéroniens —, n'arrivent à communiquer au spectateur une sensation de plénitude dramatique suffisante pour que la résurrection soit décisive. Ce n'est pas le mélange des tons qui gêne. L'action paraît étriquée, son revêtement verbal la drape pauvrement dès lors que les images et les « concepts » ne sont plus soulevés par l'élan du rythme, maintenus à leur tension originelle par le courant sonore des riches rimes et des assonances castillanes.

On peut dire sans paradoxe que les meilleurs hommages rendus ici dans ces dernières années au théâtre espagnol du siècle d'or ont été, à la Comédie-Française, *La reine morte* de Montherlant

et la réalisation scénique du *Soulier de satin.* L'Espagne claudélienne, fantaisie de géant, plus baroque que nature, se moque bien d'imiter le conceptisme espagnol ! Il lui suffit, dans le langage qui est propre à Claudel, de porter à un degré presque insoutenable la tension des passions et de la grâce. Le reste est donné par surcroît. Animation bariolée d'une *comedia de santos*, sévérité théologienne d'un *auto sacramental*, toute la complexité qui semblait rendre le *Soulier de satin* à jamais injouable s'est révélée source de vie intense grâce à un incomparable metteur en scène (novembre 1943). L'originalité de *La reine morte* n'a pas la même portée. Elle tient dans la création de caractères auxquels Montherlant communique son propre goût de la vie, son propre mépris de l'humanité moyenne. Plus que son Inès de Castro, son vieux roi de Portugal, sa petite infante de Navarre ont un inoubliable accent. Pour montrer combien son œuvre était éloignée d'être une adaptation de *Reinar después de morir*, Montherlant a eu la coquetterie d'y joindre, en la publiant, une version fidèle de la pièce de Vélez de Guevara. Nul doute que *La reine morte* (décembre 1942) ne reste une date mémorable dans une histoire qui n'est pas close : celle des libres emprunts du théâtre français à la comedia.

Depuis la libération, le théâtre espagnol contemporain a fait une éclatante rentrée sur la scène parisienne. Mentionnons pour mémoire le retour fugitif de *Notre Natacha*, d'Alejandro Casona, fleur déjà fanée du printemps de la République espagnole. Le triomphateur de la saison 1945-1946 est Federico Garcia Lorca. Non point avec ses délicates estampes romantiques et libérales de *Mariana Pineda* (la version n'en fut pas heureuse, faute d'avoir su capter dans sa prose le charme du drame en vers) mais avec l'imagerie stylisée et forte de *La maison de Bernarda.* Cette œuvre posthume qui nous arrive d'Amérique est de la même veine que *Yerma.* Elle déchaîne, dans une demeure paysanne étroitement close où sont cloîtrées des femmes en deuil — tandis que l'homme rôde autour — la violence de forces élémentaires : tyrannie matriarcale, puissance des préjugés et de la coutume, appel du romanesque et de la vie, attirance des sexes, révolte à l'état pur. La couleur locale andalouse tient dans une chaleur suffocante et dans la présence lointaine d'une olivette. Un tel drame n'a que faire de couleur locale. Et pourtant son intensité même le consacre espagnol aux yeux d'un public français.

L'attrait des « tableaux vivants » violents et colorés a permis à une bonne troupe de gagner cette gageure : faire applaudir pendant plusieurs mois les *Divines paroles* de Don Ramón del Valla Inclán (1946). Peu nombreux auront été les spectateurs

capables de comprendre ce que cette cour des miracles de la Galice rurale représentait pour le romancier des *Comedias bárbaras*, pour le montreur de marionnettes des *esperpentos*. Mais le spectacle « se tenait » ; la traduction était celle de Maurice E. Coindreau, qui la fit bien avant de traduire John dos Passos et Faulkner, et qui était bien loin alors de penser qu'elle se jouerait. Certains spectateurs à demi informés auront pensé que « c'est bien cela, l'Espagne ». D'autres ne se seront même pas avisés que l'auteur était Espagnol et auront situé la chose quelque part à l'Est de l'Europe. Risques de l'œuvre d'art qu'on dépayse....

L'intérêt général pour l'Espagne actuelle nous a valu, sous le titre de *L'Espagne libre* (« Actualité », Collection dirigée par Georges Bataille, Calmann Lévy, Paris, 1946), un substantiel cahier qui s'ouvre par une belle préface d'Albert Camus (« Voici neuf ans que les hommes de ma génération ont l'Espagne sur le cœur... ») et par une brillante synthèse de Jean Camp sur « Le passé et l'essence de l'Espagne ». On y trouve, avec des articles d'information politique et économique, une farce pour marionnettes de Garcia Lorca (*Le retable de Don Cristobal*), et un rappel des plus humains échos que la tragédie espagnole ait éveillés dans la littérature universelle : le poème de W. H. Auden, *Spain*, une étude sur *L'espoir* de Malraux, un extrait de *Pour qui sonne le glas* ? des pages de Georges Bataille où l'Espagne d'Ernest Hemingway est prise comme point de départ pour analyser « cette culture de l'angoisse qui distingue le peuple espagnol ».

Gabriela Mistral à Paris. — La littérature hispano-américaine est venue à nous (janvier 1946) couronnée en la personne de Gabriela Mistral, Prix Nobel de littérature. Ce fut, pour de nombreux Français, l'occasion de faire connaissance avec sa poésie charnelle et maternelle, pénétrée d'amour pour les êtres et les choses. Parmi les efforts tentés pour rendre ses poèmes, recommandons les versions de Roger Caillois dans *Les lettres françaises*. Un texte posthume de Paul Valéry (*Revue de Paris* de février 1946) a analysé le charme qu'exerçait sur lui, à travers les traductions de Mathilde Pomès, cette œuvre poétique si différente de la sienne.

Gabriela Mistral fut reçue à la Société des Gens de Lettres, à la Cité Universitaire, à l'Institut d'Études Hispaniques. Ici, saluée en termes vibrants par le Directeur, G. Delpy, accueillie au milieu des étudiants qui lurent de beaux poèmes de *Tala*, la Chilienne remercia. Elle parla de sa voix sourde, aux inflexions aussi discrètes que le sourire de son regard. Bien à son aise chez

nous, vraiment citoyenne du monde, mais en Espagnole américaine, en « indienne », à la façon du Mexicain Alfonso Reyes dont elle évoqua l'amitié fraternelle... Comme dans sa réponse aux Gens de Lettres, elle fut la voix de toute l'Amérique espagnole. Et s'adressant à une jeunesse préparée à entendre cette voix, elle trouva des accents émouvants dans leur simplicité pour dire ce qu'elle attend d'une France renaissante, pour évoquer la riche diversité du monde hispano-américain, pour rappeler aussi les douleurs de la « madre España ».

Revues. — Saluons enfin l'apparition, en 1945, de revues qui doivent constituer d'importants centres d'échanges spirituels. Ce sont, à Mexico, la *Revue de l'Ifal* (Revue trimestrielle de l'Institut Français d'Amérique Latine) ; à Paris, *América, Cahiers France-Amérique Latine,* que l'on doit à l'initiative de l'éditeur Pierre Seghers. Deux revues luxueusement présentées et riches de substance. Souhaitons-leur une activité prolongée et féconde.

M. B.

La vie intellectuelle en Italie depuis la libération. — C'est un constant regret, pour tous les anciens élèves et amis de Paul Hazard, de se dire qu'il n'aura pas vu la France libérée des Allemands ; c'en est un autre, encore très vif, de penser qu'il n'aura pas eu non plus la joie de retrouver une Italie délivrée du fascisme, une Italie telle qu'il l'avait aimée dans sa jeunesse, avant qu'elle ne présentât aux Français un visage officiel si déplaisant (je parle de l'avant-guerre), une Italie rendue à ses traditions morales, à son indépendance critique et à sa dévorante passion pour les idées. Certes, le feu couvait toujours sous la cendre. Paul Hazard savait avec quelle ténacité, avec quelle ingéniosité beaucoup d'Italiens avaient, dans les inviolables retraites de l'art et de la science, préservé les droits essentiels de l'esprit. Il n'ignorait pas la protestation permanente élevée pendant vingt ans par Benedetto Croce, dont la noble et sereine *Critica* a survécu au régime, et n'a cessé de paraître qu'en 1944, lorsque le philosophe presque octogénaire put considérer que la mission de ces cahiers était remplie. Il suivait aussi sans doute l'effort indécourageable des jeunes revues [1], renaissant à chaque printemps, supprimées à l'automne, après avoir déjoué toute une saison les mots d'ordre du Minculpop (Ministère de la culture populaire) et maintenu le contact avec les

1. Par exemple *Letteratura, Argomenti.*

littératures étrangères, spécialement la nôtre. Il avait pu déchiffrer les romans à clé[1], percer les allusions des essais [2], recueillir les confidences de ses amis, bref, constater que tout n'était pas irrémédiablement perdu. Pourtant il aura été frustré du beau spectacle de voir les méchants confondus, les fidèles promus aux honneurs et aux charges, et les masses elles-mêmes se ruant à la liberté. Il y a déjà six mois que j'ai quitté Rome, et peut-être le ciel s'est-il entre temps quelque peu obscurci. Mais pendant une année au moins, malgré les ruines et la misère, Paul Hazard aurait revécu là-bas quelque chose du début de la « Chartreuse de Parme », ou quelques chapitres de sa thèse sur l'influence de la Révolution française en Italie.

Parmi les conséquences multiples et confuses de cette soudaine décompression intellectuelle, l'une des plus frappantes a été la création d'un nombre presque incalculable de périodiques. Et naturellement ce ne serait pas là en soi un phénomène qui ait lieu d'étonner les Français. Mais les hebdomadaires et les revues qui, de Naples à Rome et de Florence à Milan, levèrent aussitôt sur les traces des armées alliées, avaient ce caractère particulier d'être surtout des organes de culture politique. La littérature pure n'était pas négligée. Mais le refuge intemporel qu'elle avait si longtemps offert à tant d'Italiens semblait hors de saison. C'est de vie politique, de pensée politique, de philosophie politique qu'on avait besoin. D'où la naissance, dans chaque ville, et dans chaque parti, et en dehors des partis, de publications souvent de haute tenue qui, s'élevant facilement au-dessus de l'actualité immédiate, se consacraient, avec un appétit conforme à de séculaires habitudes, et ravivé par le jeûne récent, à la synthèse des événements et à l'élaboration des doctrines [3]. Il s'agissait, par delà les années d'égarement, de renouer avec les trésors accumulés d'une civilisation politique qui pendant de nombreux siècles s'était nourrie de libéralisme ; il s'agissait aussi de rouvrir largement les portes à la connaissance et à la discussion des expériences étrangères, anglo-saxonnes, russes, françaises surtout ; car, on peut bien le dire, c'est vers la France, si affaiblie qu'elle sortît de la guerre, et malgré le prestige exercé dans leurs clientèles respectives par les autres Nations Unies, que toute l'élite de la nouvelle Italie se tourna d'abord, avec

1. *L'Uomo è forte*, de Corrado Alvaro ; *Conversazione in Sicilia*, d'Elio Vittorini.
2. Entre autres le discours de Massimo Bontempelli sur d'Annunzio (27 nov. 1938).
3. A Rome, citons *Città libera*, pour le Parti Libéral ; *La Nuova Europa*, pour le Parti d'Action ; *Rinascità*, pour le Parti Communiste, etc.

une confiance quasi filiale, et ne doutant point que c'était elle qui guiderait le monde vers un meilleur avenir.

L'appel à la pensée française, dans tous les domaines, était en effet pressant et enthousiaste ; déjà du temps de l'occupation allemande, on ne s'était pas fait faute de traduire ou simplement de réimprimer nos auteurs classiques et modernes. Balzac, Stendhal, Maupassant, Gide, Valéry, avaient fait l'objet d'éditions courantes ou d'éditions de luxe ; en arrivant à Rome on y trouvait, élégamment présentées, les Poésies de Mallarmé, presque introuvables en France. Une demi-douzaine de traducteurs avaient simultanément entrepris une version italienne des romans de Radiguet et des comédies de Giraudoux. Une copie frauduleuse de *Toi et Moi* circulait sous le manteau. Le plaisant et le sévère, le meilleur et le pire, tout était bon pour apaiser cette faim insatiable. Quand, après le débarquement allié, on put espérer recevoir des livres français, les « Centres de documentation » ouverts à Rome et à Florence furent pris d'assaut ; les publications de la Maison Française de New-York, les éditions d'Alger et de Beyrouth, *Fontaine*, l'*Arche* et la *Nef*, un hebdomadaire français créé à Rome et tiré à 20.000 exemplaires, *Présence*, étaient absorbés comme des gouttes d'eau dans le désert ; puis, à défaut, on fréquenta assidûment les bibliothèques de prêt improvisées dans nos « Centres » et à l'Institut français de Naples.

Ces lecteurs empressés, très avertis souvent, avaient parfois besoin d'être remis au courant. On constate en effet que la censure fasciste, si elle avait été impuissante à diminuer en Italie le prestige de la littérature française, avait pourtant réussi à fausser l'image qu'on s'en faisait. Elle n'avait laissé filtrer que les nourritures les plus légères, les fleurs délicates de la fantaisie, les jeux brillants de la gratuité. Les gens du monde et les jeunes poètes attendaient de nous surtout, avec les dernières nouveautés, les dernières audaces et les derniers scandales. Pour certains d'entre eux, la libération, c'étaient les cigarettes américaines et Jean Cocteau. En mettant les choses au mieux, on pourrait dire que dans l'éternel dialogue français, qui oppose traditionnellement les voix de Racine et Corneille, de Voltaire et Rousseau, l'une de ces deux voix, la plus mâle ou la plus plébéienne, avait cessé d'être perçue. On ignorait tout, par exemple, de Péguy ; Malraux restait inconnu. La littérature de la résistance fut une révélation. Cependant, en dehors du public à la mode, de vieux professeurs, de vieux journalistes, qui depuis 1925 avaient été condamnés au silence, reprenaient maintenant la parole pour réclamer de nous à grands cris une conception héroï-

que de l'homme, un maître austère de vie et de pensée : c'était Romain Rolland. Je doute que le deuil de l'auteur de *Jean-Christophe* ait été porté ailleurs avec plus de piété qu'il l'a été par ces survivants d'avant le régime, entre autres lors d'une commémoration à l'Académie de Sainte-Cécile où, après plusieurs discours, on exécuta, de Monteverdi à Beethoven, des fragments des musiciens qu'il avait le plus aimés.

Il existe en Italie des organisations qui se sont attachées à discipliner ce bouillonnement fiévreux, dont la curiosité de l'étranger et de la France est l'un des aspects les plus évidents. Le Conseil National des Recherches, à la direction duquel est placé le Prof. Colonetti, a été le premier à s'engager résolument dans la reprise des échanges intellectuels : c'est lui qui a accueilli d'abord les caisses de livres scientifiques que la Direction générale des Relations culturelles a pu expédier à Rome et qui s'est chargé de les répartir dans toutes les Universités italiennes ; en même temps qu'il envoyait en France un choix des répertoires et des travaux les plus récents. D'autre part, l'Institut pour les Relations Culturelles avec l'Étranger (I. R. C. E.), que dirige comme Commissaire le Prof. Antoni, assure la liaison entre les différentes associations de coopération intellectuelle dont le siège est en Italie ; il joue sensiblement le rôle de notre Direction générale des Relations Culturelles, et c'est lui qui, d'accord avec notre Conseiller culturel, a désigné les boursiers italiens qui viennent d'arriver à Paris.

De notre côté, une période pendant laquelle on aura pu, à grand'peine et par des moyens de fortune, faire entendre en Italie les premiers messages en notre langue qui lui fussent parvenus depuis 1940, semble désormais définitivement close. Tous les foyers de vie intellectuelle française sont maintenant en place et en pleine activité. Le lycée Chateaubriand, avec son Centre d'Études supérieures, dont le Proviseur est M. de Montera, avait rouvert ses portes dès octobre 1944. L'Institut français de Florence, en avril 1945, l'Institut français de Naples, en septembre, ont repris leurs cours. M. Albert Grenier, Directeur de l'École française de Rome, a ramené lui-même en novembre dernier une nouvelle équipe de huit farnésiens. M. Jacques Ibert, Directeur de l'Académie de France, vient de réinstaller les Prix de Rome à la villa Médicis. Un jour, qu'on espère prochain, la Fondation Primoli, dont le Commissaire extraordinaire a été depuis la libération le Prof. Trompeo, Professeur à l'Université de Rome, offrira à de jeunes italianisants la jouissance, au cœur de Rome, de sa précieuse bibliothèque et de ses souvenirs napoléoniens. Partout les sections de l'Al-

liance française et les associations des Amis de la France ont recommencé leur œuvre. Les difficultés matérielles persistantes n'empêcheront pas nos savants, nos artistes et nos écrivains de tenir leur place là-bas, dans le travail et l'émerveillement, pour le grand bien des deux pays.

JACQUES HEURGON.

Mission Universitaire en Italie. — Une mission universitaire française destinée à renouer le contact avec les intellectuels du pays voisin s'est rendue en Italie pour les vacances, sous la présidence de M. Bédarida, professeur à la Sorbonne. Composée d'une cinquantaine de professeurs de l'enseignement supérieur ou de l'enseignement secondaire et de 160 étudiants de toutes les universités et de toutes les disciplines, la mission a été reçue à Rome par d'importantes organisations de professeurs et d'étudiants. Elle a visité l'Université et d'autres institutions scientifiques de la Ville Éternelle. A son passage à Milan, elle a été reçue par une nombreuse délégation de maîtres et d'élèves des différents établissements d'enseignement supérieur.

M. Henri Bédarida, professeur à la Sorbonne, a fait en mars 1946 à l'Université de Milan et à l'Institut Français de Florence une conférence sur les « Tendances de la jeune poésie française ». A l'École Française de Rome, le 27 mars, et à l'Association italo-française de culture de Venise, le 3 avril, il a parlé d' « Une poétesse française d'antan : la vénitienne Christine de Pisan ». Enfin, le 29 mars, devant un nombreux auditoire réuni à l'Institut Français de Naples, il a traité « José-Maria de Heredia et l'Italie ».

L'épée académique de Paul Hazard. — En vue de la réception de P. Hazard à l'Académie Française, un comité s'était constitué, au début de l'année 1940, pour recueillir des souscriptions destinées à offrir à Paul Hazard son épée d'académicien. Composé de MM. Edmond Faral, administrateur du Collège de France, Jean-Marie Carré, professeur à la Sorbonne, Jean Thomas, aujourd'hui secrétaire adjoint de l'U. N. E. S. C. O., Charles Pichon, publiciste, ce comité put réunir parmi les amis, collègues, anciens élèves et élèves de Paul Hazard, un chiffre élevé de cotisations qui attestait leur fidélité et leur reconnaissance. L'exécution de l'épée fut confiée à l'orfèvre Paul Grandhomme qui parvint, malgré la pénurie des métaux précieux et les difficultés de l'occupation, à terminer son œuvre pour la plus grande satisfaction du comité. De caractère sobre et mi-

litaire, offrant dans son ensemble le profil d'une épée d'ordonnance, cette belle œuvre exprimait cependant, par un symbolisme discret, les préférences et les particularités du récipiendaire : la fusée d'écaille fut ornée d'une guirlande de laurier en or portant les noms de Dante, de Cervantes, de Stendhal et de Lamartine. Sur la garde de vermeil fut gravée l'image du portique Renaissance du Collège de France ; le pommeau fut constitué par une mappemonde en miniature suggérant les grands voyages, et le fourreau orné du lion héraldique des Flandres.

Le Comité attendait la libération pour remettre à Paul Hazard, au cours d'une cérémonie digne de lui, cette épée offerte par tous ceux qui l'avaient apprécié et aimé. Notre ami put cependant la voir avant de mourir, et elle est fidèlement gardée par sa veuve comme un précieux souvenir.

Dans ce numéro consacré à la mémoire de Paul Hazard, pour exprimer d'une façon plus concrète l'hommage de ses admirateurs et de ses amis, il n'a pas paru déplacé de publier ci-dessous les noms des souscripteurs ; ce sont, sauf omission :

Mesdames et MM. Acremant, Adam, Alazard, Albert (Mlle), Albertini, Allix, d'Andigné (Ctesse), d'Aramon, Armengaud, Arrighi, d'Astre, Aubert.

Bady, Baillou (J.), Bainville (Mme Jacques), Bardier, Baruzi, Baschet (Marcel), Baschet (Robert), Bastid, Bataillon, Bayard, Bédarida, Belle, Bérard (J.), Bernès, Bertanet, Berthomier (Mme), Bertrand (Mlle J.), Bianconi, de Boisne (Ctesse de), Boivin (librairie), Bonnefous, Bonnerot, Bonnet (Henri), Bosworth (Welles), Brémond, Bouvier, Boudout, Bouju, Bourgeois (Maurice), Bourrelier, Bouteron, Boyer (Ferd.), Bray, Bréhier, Brémard (Mme), Breuil (Abbé), Bridgeman (Mme), Brisac, Brugmans, Brulé, Brun, Bruneau (Ch.), Bruneau (Pierre), Brunschvicg, de Bryas, Bulard.

De Cadoudal (Mlle), Calvet (Mgr), Cangardel, Caraccio, Carcassonne, Carré (Jean-M.), Cartojan, Cazamian, Cestre, Champion (Mme Éd.), Chassigneux, Chédanne, Chérel, Chevalier (J.), Cidade (H.), Cioranescu, Clavery, Cobb (Miss), Cohen (G.), Collinet-Guérin (Mme), Connes, Courrier, Curial (Vtesse), Consul général de France à Florence.

Dathies, Daussy (Pascal), Dautry, Deschamps, Delattre (Aug.), Delattre (Fl.), Delépine, Demeester, Descombes, Dezarrois, Didier (Libr.), Dollot, Doutrepont, Droulers, Duraffour, Ducarre, Durry (Mme M.-J.).

Eggen van Terlan, Engel (Mme), Engel (Mlle C.-É.), Engelmann.

Fabre (Jean), Fallot, Faral, Faucher, Ferrari, Fiumi, Franasovici, Fretigny, Frère.

Gaillard de Champris, Gillon, Garnier (Aug.), Gallimard, Germain (G.), Germot, Gouraud (Gal), Grenier, Groult, Guillemin (H.), Guirand, Guyon.

Hachette (Libr.), Hankiss, Hepp, Hickel, Houillon.

Jacomet, Janet (Pierre), Jourda, Jolibois, Jolly (Dr), Joly (Chanoine), Josserand (L.), Josserand, Joubert (Amal), de Kérillis, Killen (Miss). Krans.

Lacau, Lackenbacher, Lambert (Élie), Landowski, Landré, Langevin, Larmurier, La Rochefoucauld (Gabr. de), Laudat, Lauriau, Le Bas (Mme), Lebègue, Lebesgue, Leclercq, Legouis, Leduc, Leduc (Mme Vve), Leman, Lémery, Léon (Paul), Leriche (Dr), Lesure, Levaillant (M.), Leverd, Lichnerowicz, Lignereux, Lirondelle, Lobry (Dr), Loisy, de Luppé (Marquis), Legendre.

MAILLET, MARCAGGI, MAROUZEAU, MARTIN (Arthur), MARTINO, MARX (Jean), MASSIGNON, MAURY (Lucien), MAYER (André), MÉRIMÉE, MESNARD (Pierre), MEZAILLIS, MICHAUT, MIGNON, MILLET, MINDER, MONCHOUX, de MONTERA (M. et Mme), MOREAU (P.), MORETTI, MORNET, MOSTARDI, MUNTEANO, MÄHL.

NAVES, NICOLAS, NOLI (Mlle).

OEHMICHEN.

PAILLERON (Mme M.-L.), DE PANGE (Cte et Ctesse), PAROT, PÉHU (Dr), PEVÉS, PÉZARD, PICARD (Mce), PICHON (Ch.), PIÉRON, PINTARD, POMMIER, PORTIER (Mlle), PRENEZ (Mlle), PRUVOST (Dr), PRZYLUSKI, PUECH (Mme).

RAGG (Mrs), RAVETON, REDDÉ, RÉMOND (Mlle), REYMOND, RENAUDET, RENUCCI, RICKLIN, RIVAILLE, ROBERTSON (Mrs), ROUSSY, RONZY, ROPS(D.),ROQUES (Mario), ROUX (Vincent), RUSSO.

DE SAINT-DENIS, SARRAILH, SCHATZMANN, SCHILTZ, SCHWAB (Raymond), SELLS (Lytton), SEILLIÈRE, SERGENT (Dr), SIEGFRIED, SIMON (Henri), SMITH (Horatio), SOURGET, STEWART (W. Mc. C), TALLIART, THOMAS (Jean), TIELROOY, TIFFENEAU, TONNELAT, TOSI, TOURNOUX, TRIQUENEAUX.

VACARESCO (Mlle H.), VANIER, VAN TIEGHEM, VARENNE (Marc), VENDRYÈS, VÉZINET, DE VILLECHAISE (Ctesse), VILLEY, VINCENT (Hyacinthe), VIVIER.

WALTZ, WURSLIN.

ZEILLER, ZIMMER.

AMERICAN UNIVERSITY UNION.

ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE D'ARMENTIÈRES.

ASSOCIATION FRANCE-ITALIE (COMITÉS DE BORDEAUX ET DE NANCY).

REVUE DES QUESTIONS DE DÉFENSE NATIONALE.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Une collection Paul-Hazard en Angleterre. — La seconde et peut-être la plus angoissante année de la guerre vit affluer au sud-ouest de l'Angleterre un nombre chaque jour croissant de jeunes Français. Animés d'une ardeur incomparable, ils mirent à l'accomplissement des tâches nouvelles qu'ils trouvaient en Angleterre un véritable enthousiasme et un zèle sans exemple. D'où naissait, pour ceux à qui incombait le soin de diriger leurs efforts, le devoir de leur épargner, durant leurs loisirs, la solitude morale au sein d'un pays étranger et de faire de leurs heures de détente autant de moments de sérénité.

Aimablement conviée à donner quelques conférences devant un certain nombre de ceux qui se destinaient plus spécialement aux carrières maritimes, je ne tardai pas à discerner, chez la plupart de mes jeunes auditeurs, le besoin profond de retrouver dans l'exil quelque chose du climat de la patrie et, sur les plages accueillantes du sud-ouest de l'Angleterre, de respirer un peu l'air lointain de la France. La visite imprévue et charmante dans sa simplicité spontanée de quelques marins français acheva de m'ouvrir les yeux, et l'amical pillage auquel ils mirent ma modeste bibliothèque bien pourvue de livres français fut pour moi le trait de lumière décisif : il fallait, d'urgence, créer dans notre

province si spécifiquement anglaise, un foyer à la fois d'attraction et de rayonnement français dont l'organe essentiel et premier ne pouvait être qu'une bibliothèque de livres français accessible au plus grand nombre possible de réfugiés français. Le projet, aussitôt soumis à la haute approbation de l'officier anglais commandant le port maritime de Plymouth, reçut de lui l'accueil le plus compréhensif et le plus sympathique, en même temps que l'autorisation la plus gracieuse et la plus empressée. La *Collection* était fondée. La *Collection Paul Hazard*, car sous quels auspices mieux placer ce nouveau gage d'amitié anglo-français que sous ceux du maître qui a tant fait pour le rapprochement intellectuel et moral, pour la compréhension mutuelle de nos deux patries, pour la fusion intime des esprits et des cœurs anglais et français ? J'acquittais aussi par là une dette de reconnaissance personnelle : pouvais-je oublier que le maître aimé et respecté de tous avait été pour moi le plus fidèle ami intellectuel, le directeur de conscience littéraire le plus éclairé et le rapporteur de ma thèse sur l'*Esthétique de J.-K. Huysmans* en Sorbonne ?

A cette initiative, bientôt connue dans toute la région, répondit le plus généreux effort de solidarité spirituelle : de tous côtés les livres affluèrent et bientôt la *Collection Paul Hazard*, par le nombre et la variété des volumes, était en mesure de remplir chaque jour plus efficacement le dessein de ses fondateurs.

Dis aliter visum : les terribles bombardements qui éprouvèrent nos côtes du sud ne devaient pas épargner une œuvre de fraternelle amitié et de dévouement désintéressé. Centre culturel, livres et bâtiments, tout fut anéanti.

Mais contre la barbarie prévaut tôt ou tard l'esprit. Pour la *Collection Paul Hazard*, l'heure est venue de la juste revanche.

Per damna, per caedes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Sur l'invitation des autorités navales, la Collection en voie de reconstitution trouvera une place honorable dans la Bibliothèque du « Royal Naval College » de Greenwich.

A même de suivre de près la bonne marche et le progrès de l'entreprise, j'aurai pour domaine propre de veiller à élargir, selon les suggestions de la sagesse et de l'opportunité, l'idée première, et à mettre sous l'égide de Paul Hazard, non seulement l'esprit de la culture française et les livres français, mais aussi les manifestations de la civilisation et de la littérature universelles.

Ainsi notre illustre, cher et regretté maître présidera, par delà la tombe, à la formation d'une jeunesse imbue de l'esprit étroitement fraternel et largement ouvert aux souffles du dehors qui sera l'esprit de demain. Paul Hazard continuera de servir la cause de l'humanisme et de ce haut idéal de civilisation supérieure auquel il avait consacré sa vie.

HELEN TRUDGIAN.

Un buste de Paul Hazard à l'Université de Lille. — Une *Société des Amis de Paul Hazard* s'est fondée dans le Nord où il était né ; elle a offert à l'Université de Lille un buste du maître trop tôt disparu, et elle a fêté, le samedi 18 mai, l'érection solennelle de ce buste dans la grande salle de la Bibliothèque de l'Université.

Ce fut une remarquable cérémonie, sobre et d'une haute tenue, digne en tout point des mérites solides et sans faux brillants de celui qu'elle honorait. Le Ministre de l'Éducation nationale avait accepté de la présider ; empêché au dernier moment, il avait délégué pour le représenter M. Albert Pauphilet, Directeur de l'École normale supérieure, qui fut un ami et un camarade de guerre de P. Hazard. Devant une assistance nombreuse, où, autour du Recteur de l'Académie de Lille et du Préfet du Nord, se trouvaient des représentants de l'Université, de la littérature, de l'érudition locale, du clergé, plusieurs allocutions, brèves et suggestives, ont évoqué les divers aspects de la personnalité si riche de M. Hazard.

Après que le président des *Amis de P. Hazard* eut salué l'assistance et remis le buste à l'Université, le Recteur a rappelé des souvenirs de la brillante vie d'écolier de P. Hazard à Armentières et à Lille. Puis M. P. Moreau a parlé du passage de P. Hazard à l'Université de Lyon, et M. André Rousseaux de sa rencontre avec lui, pendant les pires moments de la dernière guerre, toujours à Lyon. M. Munteano, de Bucarest, et le représentant de l'ambassadeur des États-Unis ont dit le rayonnement à l'étranger des écrits ou de l'enseignement de P. Hazard. M. Jérôme Tharaud (dont le discours fut lu par son frère Jean) a rappelé quelques savoureux souvenirs de Normale, et exprimé les regrets de l'Académie française de n'avoir pas assez profité d'un confrère si charmant. MM. Bédarida, au nom de la Sorbonne, et Tonnelat au nom du Collège de France, ont souligné l'éclat de son enseignement et la valeur originale de ses recherches. M. Pauphilet, enfin, faisant en quelque sorte la somme des discours précédents, a mis en lumière le sens général et l'intérêt actuel de l'œuvre de P. Hazard,

de son enquête constamment élargie, qui aboutissait à préciser les éléments de l'histoire spirituelle de l'Europe. Il a montré que son enseignement et son exemple devaient nous convier particulièrement, nous Français, à reconstruire cette Europe qui se cherche dramatiquement, et ne peut se retrouver sans nous.

Dans les universités (1945-1946). — Le professeur Ifor Evans, de l'Université de Londres, a fait, à l'Institut d'Études anglaises de la Faculté des Lettres de Paris, deux conférences sur la littérature anglaise pendant la guerre.

L'écrivain Raymond Mortimer a fait, au « British Institute » à Paris une conférence sur les rapports littéraires franco-anglais.

M. Jean-Marie Carré a fait, en juin 1945, une série de conférences dans les Universités suisses. Il a parlé en particulier à Berne, à Genève, à Lausanne, à Fribourg et à Neuchâtel, et il a surtout traité des interprétations françaises de l'Allemagne au XIX^e^ siècle.

M. M. Bataillon a fait, en novembre 1945 à Cambridge, Oxford et Londres, des conférences sur des sujets de littérature française et hispanique.

MM. Jean Thomas et Las Vergnas sont allés faire des conférences en Angleterre, M^me^ Marie-Jeanne Durry en Espagne et en Suisse.

M. Peter Quennell, éditeur du « Cornhill», a donné, le 11 avril 1946, au « British Institute » de Paris une conférence intitulée : « Literary correspondences between England and France in the 18 th Century. »

M. Gustave Charlier, professeur à l'Université de Bruxelles, et M. Horatio Smith, professeur à l'Université Columbia, ont été nommés docteurs *honoris causâ* de l'Université de Paris.

M. Marcel Bataillon, professeur à la Sorbonne, a été nommé au Collège de France professeur de langues et littératures de la péninsule ibérique et de l'Amérique latine. (Transformation de la chaire de Paul Hazard.)

M. Charles Dédéyan a été nommé professeur à l'Université de Lyon.

M. J. Roos a été chargé de conférences à l'Université de Strasbourg.

COURS DE PARIS (1946-1947). A la Sorbonne :

1. Shakespeare sur le Continent jusqu'en 1830.
2. Rousseau en Angleterre jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.
3. L'Allemagne dans la littérature française de 1800 à 1850.

Cours de Strasbourg (1946).

1. L'aspect européen de la pensée de Blake.

2. Balzac et l'étranger.

Cours de Lyon (1946).

1. Shakespeare en France.

2. Les formes nouvelles du roman dans la littérature européenne.

Thèses de Doctorat. — M. Charles Dédéyan, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes, a soutenu en mai 1944, quelques jours avant le débarquement allié en Normandie, devant la Faculté de Paris, ses deux thèses de doctorat ès lettres : *Le voyage en Italie de Montaigne* (thèse secondaire) et *Montaigne dans le romantisme anglais et ses prolongements victoriens* (thèse principale).

M. R. Michéa, professeur au Lycée de Périgueux, a soutenu sa thèse sur le *Voyage en Italie de Gœthe*, en juin 1945, devant la Faculté des Lettres de Strasbourg.

M^lle^ Hélène Tuzet, professeur au Lycée Lamartine à Paris, a soutenu le 19 juin 1946 ses thèses sur *Les voyageurs français en Sicile à l'époque romantique* (thèse principale) et sur *La Sicile du XVIII^e^ siècle vue par les voyageurs étrangers* (thèse secondaire).

M. Dennis Healy, de l'Université d'Alberta, mobilisé pendant toute la guerre dans l'armée canadienne, est revenu à Paris soutenir, le 11 mai 1946, sa thèse pour le doctorat d'université sur *Mérimée et les Anglais*.

M^lle^ Gennari a soutenu le 15 juin 1946, à Paris, pour le doctorat d'Université, sa thèse sur *Le premier voyage de Madame de Staël en Italie et la genèse de Corinne.*

M. Bencheneb a soutenu, à Paris, le 28 juin, pour le même diplôme, sa thèse sur *Saadi en France.*

M. J. Roos, chargé de conférences à la Faculté des lettres de Strasbourg, achève sa thèse de doctorat : *Les aspects littéraires du mysticisme philosophique à l'aube du romantisme : Blake — Novalis — Ballanche.*

M. Henri Roddier, professeur au Lycée Claude-Bernard, achève sa thèse sur *Rousseau en Angleterre.*

Diplômes d'études supérieures. — A signaler les mémoires suivants :

à Paris (1943-1944) :

M. R. Verrier, *Les sources espagnoles de l'Introduction à la vie dévote.*

M. Didier, Élève de l'École normale supérieure : *Aldous Huxley et la France.*

M. Gilles Chaîne, Élève de l'École normale supérieure : *Walter Pater et la France.*

M^lle^ Berthet, Élève de l'École normale supérieure de Sèvres : *Charles Du Bos et l'Allemagne.*

M^lle^ M. Rochette, professeur au Lycée de Chambéry : *Charles Du Bos et l'Angleterre.*

à Rennes (1944-1945) :

M^lle^ M. Mayer : *Balzac et Hoffmann.*

M. J. Orieux : *Musset et l'Angleterre.*

M^lle^ Rapinel : *Sainte-Beuve et Wordsworth.*

à Paris (1945-1946). :

M^lle^ Bellomet : *La notion de temps chez Proust et chez Virginia Woolf.*

M^lle^ Rosenblum : *La Forsyte Saga de Galsworthy et le roman cyclique contemporain.*

M. Baroli : *Les premiers romans de D'Annunzio dans leurs rapports avec les romans français contemporains.*

M^lle^ Haro : *L'influence de quelques romans français contemporains sur Aldous Huxley.*

M^lle^ Portalier : *Sterne et Diderot.*

M. D. Ternois : *La découverte du Gréco dans la littérature française.*

à Lyon (1945-1946) :

M^lle^ Guérin : *Thomas Morus et Rabelais.*

M^lle^ Jasse : *Arnold Bennett et Maupassant.*

M^lle^ S. Soulier : *L'exotisme de Baudelaire.*

M^lle^ I. Lemaître : *Le Pétrarquisme de l'Olive et de la Délie.*

Les Morts. — Georges Ascoli (1882-1944). Le 21 février 1944, Georges Ascoli, professeur de littérature française à la Sorbonne, était arrêté avec sa femme et transféré au camp de Drancy. Le 7 mars tous deux furent jetés dans un train de déportés et emmenés jusqu'à Auschwitz. Le 10 mars, ils débarquaient à la gare proche du camp tragique et étaient immédiatement exécutés.

On a tout lieu de supposer que, séparés ou non, ils n'ont même point passé par les baraquements, mais qu'ils ont été dirigés sans délai sur la chambre à gaz et le four crématoire. Quinze jours d'internement, trois jours de convoi, quelques heures d'af-

freuse attente et d'agonie, voilà comment l'Allemagne a traité un grand universitaire français.

Son crime ? Il était israélite. Qui le savait chez nous, ou s'en souciait ? J'ai été le collègue de Georges Ascoli pendant des années à la Sorbonne, et sans les mesures antisémites prises par Vichy, je ne l'eusse point soupçonné. Il était Français, fils de parents français, d'une famille dont on repère la lignée jusqu'au seizième siècle. Il avait consacré sa vie d'universitaire à la France et à son histoire littéraire. Il l'avait magnifiquement servie à l'étranger au cours de nombreuses missions en Angleterre, aux États-Unis, au Brésil, en Hongrie et même en Allemagne. Se doutait-il alors qu'il y reviendrait deux fois encore, en 1940, pour y mener la vie des prisonniers de guerre ; en 1944, pour y être supplicié par un matin glacé de mars ?

A la France il avait offert sa vie au cours de l'autre guerre. Lieutenant de réserve en 1914, porte-drapeau dans l'infanterie, puis capitaine et chef de bataillon, il avait été blessé à trois reprises, avait reçu la croix de guerre avec palmes et la rosette de la Légion d'honneur. Je relis ses cinq citations, et j'y retrouve toujours la consécration des mêmes vertus : « dévouement sans bornes » (1915), « bravoure à toute épreuve » (1916), « courage et activité au-dessus de tout éloge » (1918), « haute valeur morale... exemple entraînant... énergie indomptable » (1918). Il avait demandé en 1939, à cinquante-sept ans, à être maintenu dans les cadres, et c'est comme lieutenant-colonel qu'il fut fait prisonnier, le 17 juin 1940. Libéré en août 1941, après quatorze mois de captivité, il ne rentra dans son pays que pour s'y voir interdire son enseignement, et pour en repartir un jour vers son tragique destin.

D'autres que moi rappelleront ce qu'a été son œuvre dans le domaine de l'histoire littéraire de la France. Comme directeur d'études à la Sorbonne, comme rapporteur de thèses, comme professeur, comme conférencier, quelle impulsion n'a-t-il pas donnée à tous ceux qui ont eu le privilège de travailler avec lui et de suivre ses cours ! Son dévouement à ses étudiants était inlassable et n'avait d'égal que sa haute conscience scientifique, son goût de la recherche sûre et probe. Qu'il s'agisse de Voltaire et du XVIII^e^ siècle, de Victor Hugo et du Romantisme, l'ampleur et la rigueur de son information étaient incomparables. On l'a dit et on le redira ailleurs. Mais nous ne pouvons pas oublier ici l'importante contribution qu'il a apportée aux recherches de littérature comparée. Nombreux sont ceux d'entre nous qui ont eu recours à ses grandes études : *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de Cent ans jusqu'à*

la fin du XVI^e siècle (1 vol., Paris, 1927), *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle* (2 vol., Paris, 1930). Notre discipline ne comporte pas seulement des études d'influence. Elle retrace aussi les interprétations successives d'un pays par un autre. Elle s'attache à faire revivre les idées, les images que nous nous faisons de l'étranger, et cette histoire nous éclaire tout autant sur nous-mêmes que sur les autres. Les explorations de Georges Ascoli dans ce domaine des relations franco-anglaises sont aussi minutieuses que suggestives, et, sans vouloir l'annexer, le disputer à l'admiration et à l'estime des historiens de la littérature française, il convient de marquer dans cette revue, spécialement dans ce numéro consacré à la mémoire de Paul Hazard qui l'aimait et qui l'appréciait, les obligations que nous lui gardons. Par sa culture étendue, son esprit européen, ses curiosités cosmopolites, son enseignement à l'étranger, il était des nôtres, et nous lui conservons un souvenir fidèle et fraternel.

J.-M. C.

Henri Tronchon (1877-1941).—La *Revue de Littérature comparée* se doit de signaler — bien tard sans doute, à cause des circonstances — la disparition de Henri Tronchon, et de rendre hommage à la mémoire de cet excellent travailleur, qui avait conquis une place très distinguée parmi les comparatistes français. Muni d'une solide culture classique (il était agrégé de grammaire), il s'orienta de bonne heure vers les littératures étrangères modernes, appuyé sur un savoir linguistique d'une étendue peu commune : outre les principales langues romanes et germaniques, il avait, grâce à un séjour prolongé en Hongrie, acquis la connaissance de la langue hongroise, et il n'était pas ignorant des idiomes slaves. Grand voyageur, il profitait de toutes les occasions pour faire dans les pays les plus divers des séjours qui ne satisfaisaient pas seulement sa vive et constante curiosité des choses étrangères et d'où l'histoire littéraire aussi tirait profit. Il parcourut les pays baltes, l'Amérique du Nord ; il enseigna en Hongrie, et en Esthonie, au Brésil d'où il rapporta un livre fort intéressant qui résume ses observations et ses réflexions. Il cultivait beaucoup de relations scientifiques avec l'étranger ; autour de sa chaire de l'Université de Strasbourg, où durant quinze ans— dix-huit ans si l'on ajoute ses dernières années à Clermont-Ferrand — il représenta dignement la littérature comparée, de nombreux étudiants, surtout de l'Europe centrale, venaient s'initier à cette discipline, nouvelle pour eux, et à nos méthodes.

Infatigable travailleur, Henri Tronchon a publié en moins de vingt ans des livres et des articles en quantité considérable, la plupart consacrés aux relations intellectuelles internationales du milieu du XVIII^e^ siècle à la fin du XIX^e^, qui portent sur les questions les plus variées ; on y trouve partout les mêmes éminentes qualités : érudition abondante, minutieuse et utile ; aperçus féconds qui invitent à suivre, par delà même la question traitée, ses prolongements en divers sens et l'entrecroisement des influences ; exposition ferme et serrée, exempte de remplissage, mais dans sa densité ne manquant pas d'agrément parfois ni de sel. Sa thèse sur *La Fortune intellectuelle de Herder en France* (1920), lui donnait déjà place parmi les bons comparatistes ; mais ce volume, sous-intitulé *La Préparation*, s'arrête avant l'entrée en scène de Michelet et de Quinet ; la suite n'a jamais paru. L'auteur y travaillait depuis lors ; espérons que de ses papiers on pourra tirer au moins l'essentiel des résultats certainement très intéressants qu'il avait obtenus. Un fragment important de la même enquête se trouve dans *Le jeune Edgar Quinet ou l'aventure d'un enthousiaste* (1937). On peut y rattacher l'article substantiel *Gœthe, Herder et Diderot* (1932), dans le volume publié pour le centenaire de la mort de Gœthe par l'Université de Strasbourg ; et, quoique d'un peu plus loin, *Le premier mouvement folkloriste en France* (1930), contribution aux *Mélanges Baldensperger*. Herder conduisait Tronchon à l'histoire des religions ; il fut amené à étudier Renan, qu'il considéra comme comparatiste (*Rev. de Littérature comparée*, 1926), et à qui il consacra un ouvrage très riche et intéressant, *Ernest Renan et l'étranger* (1928), qui fut couronné par l'Académie française et reçut les éloges des juges les plus compétents (long et important compte rendu de J. Pommier dans la même *Revue*, t. IX, p. 405).

Mais outre ces principaux ouvrages, Tronchon a montré la variété de ses points de vue, l'étendue du domaine qu'il savait parcourir, la richesse et la sûreté de son information, dans deux recueils d'études : *Romantisme et Préromantisme* (1930) et *Études* (1935) : quatorze morceaux en tout, traitant de sujets très divers, histoire de l'esthétique, de la philosophie, du droit, de la philosophie de l'histoire, rencontres et influences littéraires, moments significatifs de la pensée française, caractère véritable des *Harmonies* de Lamartine, etc... Dans la plupart de ces beaux travaux, l'auteur s'attache plus au fond qu'à la forme, au cheminement des idées qu'aux vicissitudes de l'expression littéraire ; bon nombre d'entre eux ressortissent plutôt à l'histoire des idées qu'à celle de la littérature. N'oublions pas divers articles ou notices dans cette revue ou ailleurs ; sa participation active aux

congrès d'histoire littéraire organisés par la Commission internationale d'Histoire littéraire moderne ; ses tournées de conférences à l'étranger, etc... L'enseignement français et la littérature comparée ont fait une grande perte en la personne de ce probe et vaillant travailleur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

P. V. T.

Le gérant : Henri Leduc.

Imprimé à Poitiers (France). — S. F. I. L. et Imp. Marc TEXIER réunies.

BOIVIN & Cie, ÉDITEURS, 5, RUE PALATINE, PARIS (VIe)

PAUL HAZARD

de l'Académie française

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE (1680-1715)

Un livre débordant de faits et d'idées, passionnant comme une aventure, et en outre, d'un intérêt fort actuel. Em. Henriot (*Le Temps*).

Une œuvre magistrale qui doit rester.
F. Strowski, de l'Institut (*Le Quotidien*).

Ce vaste et passionnant ouvrage constitue l'une des œuvres de critique générale les plus importantes de ce temps, peut-être bien la plus importante.
Léon Daudet, de l'Académie Goncourt (*Candide*).

M. P. Hazard vient de faire paraître un admirable ouvrage que toute la critique a salué comme un événement. André Billy (*Le Figaro*).

Eclairer les époques de transition suppose une érudition immense. Ce remarquable ouvrage montre les enchevêtrements infinis des causes et des effets, le secret cheminement des idées dans l'histoire.
André Thérive (*Le Temps*).

Un livre qui rend à l'histoire la vérité complexe de la vie.
André Rousseaux (*Le Figaro*).

Il y a longtemps que la critique universitaire ne nous avait donné un livre aussi remarquable à tous égards et d'aussi haute portée.
Victor Giraud (*Revue des Deux Mondes*).

Dans la production française de 1935 cette œuvre occupera, et à juste titre, une place de premier plan. Benjamin Crémieux (*N. R. F.*).

L'art de l'auteur a été de restituer à ce vaste tableau de l'Europe intellectuelle son atmosphère et son mouvement.
Louis Gillet, de l'Académie française (*Echo de Paris*).

L'ouvrage de Paul Hazard est un très grand livre, l'un de ceux qui resteront.
Daniel Mornet (*R. Histoire littéraire*).

De longtemps personne ne dépassera un aussi bel effort de synthèse... Depuis Sainte-Beuve pourrait-on me citer un autre historien de la littérature qui ait droit à un pareil éloge. J. Vincent (*La Croix*).

D'érudition aussi bien portée, peut-être n'en vit-on point depuis Renan.
M. J. Durry (*Le Divan*).

Etc., etc., etc...

Deux volumes in-8° carré luxueusement imprimés en caractères neufs sur papier pur alfa, ornés de bandeaux, lettrines, culs-de-lampe de l'époque.
Les deux tomes *vendus ensemble*, brochés. . . . . 80 fr.

Le tome III : **Notes et références**, *se vend séparément*, broché. . 30 fr.

BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS, 5, RUE PALATINE, PARIS

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

publiées sous la direction de

PAUL HAZARD
de l'Académie française

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

Vient de paraître :

N° 12 — YVONNE BEZARD
Docteur ès lettres
Archiviste aux Archives nationales

LE PRÉSIDENT DE BROSSES
ET SES AMIS DE GENÈVE

Un volume in-8° raisin. 50 fr

Antérieurement parus :

N° 1 — PROSPER MÉRIMÉE
LETTRES A FANNY LAGDEN
TEXTE ET TRADUCTION — 50 fr.

N° 2 — LUCIENNE PORTIER
ANTONIO FOGAZZARO — 60 fr.

N° 3 — MONA E. MACKAY
MEREDITH ET LA FRANCE — 45 fr.

N° 4 — PAUL ARRIGHI
LE VÉRISME
DANS LA PROSE NARRATIVE ITALIENNE

N° 5 — **LA POÉSIE VÉRISTE EN ITALIE** — 40 fr.

N° 6 — ANTONIO FOGAZZARO
POÉSIES
traduites par LUCIENNE PORTIER — 25 fr.

N° 7 — PIERRE JOURDA
L'EXOTISME DANS LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE DEPUIS CHATEAUBRIAND
LE ROMANTISME — 40 fr.

N° 8 — ALAN CAREY TAYLOR
CARLYLE ET LA PENSÉE LATINE — 60 fr.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES ET L'AUSTRALIE — 30 fr.

N° 10 — VICTOR MICHEL
C.-M. WIELAND — 80 fr.

N° 11 — SISTER M.-C. BOWE
FRANÇOIS RIO — 50 fr.

Vingtième Année. — N° 2 Avril-Juin 1940

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR
F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ HARVARD

DIRIGÉE PAR

P. HAZARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

SOMMAIRE

Pages

P. Van Tieghem. . . . *Le roman sentimental en Europe de Richardson à Rousseau (1740-1761).* 129
Csse J. de Pange. . . . *La bibliothèque allemande de Madame de Staël* 152
O. Watzke . . . . *George Sand et Dostoïewski* . . . 165
P. Citron. . . . . *Katherine Mansfield et la France.* . 173
Notes et Documents : A proposito del concetto di Rinascita presso eli umanisti (un testo di Melantone) (Fr. Simone). — Quelques érudits du xvie siècle et l'Espagne (J. Espiner-Scott). — Sur la fortune de l'abbé de Saint-Pierre en Angleterre au xviiie siècle (May Wallas). — Heredia et la monja Alferez (P. Moreau). 194
Chronique. 223
Bibliographie. 234
Comptes rendus critiques : V. Michel, Lettres de Sophie de La Roche à C. M. Wieland (J. Dresch). —M. Mespoulet, Images et Romans (B. Allan). — H. Gebser, Rilke und Spanien (H. Norbert) 242
Analyses d'ouvrages 255

PARIS
BOIVIN & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Paraît chaque trimestre Tous droits réservés.

BOIVIN ET C^ie^, ÉDITEURS, 5, Rue PALATINE, PARIS

Tél. Danton 01-82 Chèques Postaux : Paris 1604

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE *VINGTIÈME ANNÉE*

Abonnements (1 an, 1940) { France et Colonies. **100** fr. / Étranger.. . . . **130** fr.

Le numéro { France et Colonies. **30** fr. / Etranger (franco).. **35** fr.

Années antérieures. Prix de l'année complète. . . . . **150** fr.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et C^ie^, 5, rue Palatine, Paris.

Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance*, *réclamation* ou demande de *changement d'adresse.*

COMMUNICATION

De nombreux collègues, amis, élèves et lecteurs de Paul HAZARD ont exprimé le désir de s'associer afin de lui offrir, à l'occasion de sa récente élection, son épée d'Académicien.

Un Comité s'est constitué pour déférer à leur vœu et en assurer la réalisation. Il comprend :

Georges DUHAMEL, l'Amiral LACAZE et M. Louis MADELIN, de l'Académie Française,

MM. Gustave ROUSSY, de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris,

Edmond FARAL, de l'Institut, Administrateur du Collège de France,

Jean-Marie CARRÉ, professeur à la Sorbonne,

Horatio SMITH, Professeur à Columbia University (N. Y.),

Eugenio D'ORS, de l'Académie Espagnole,

Afranio PEIXOTO, de l'Académie Brésilienne,

Jean THOMAS, Professeur à l'Université de Lyon,

Charles PICHON, Ancien élève de la Faculté des lettres de Paris.

Les souscriptions doivent être envoyées à M. Charles PICHON, 172, Boulevard du Montparnasse, Paris (XIV^e^), soit sous forme de chèque barré, soit par versement à son compte de chèques postaux Paris, 6945.

BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS, 5, RUE PALATINE, PARIS-VIe

Vient de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES
56 volumes parus

PIERRE TRAHARD
Professeur à l'Université de Dijon

LE MYSTÈRE POÉTIQUE

Un volume in-16 jésus. . . . . 25 fr.

Vient de paraître :

GARNET REES M. A.
Docteur de l'Université de Paris

REMY DE GOURMONT

ESSAI DE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Un volume in-8o carré avec un portrait. . . . . 45 fr.

Librairie E. DROZ

57, rue de Tournon, PARIS (6e) - 47, rue Plantamour, GENÈVE

Vol. I. Claude Fauchet, sa vie et son œuvre. Pp. 448.

17 planches hors texte.
(*A*) La vie de Fauchet. (*B*) Fauchet, historien de la littérature française (*C*) Les œuvres historiques.

Vol. II. Documents concernant Claude Fauchet. Pp. 291.

Documents - Inédits - la Bibliothèque de Fauchet - Extraits de poésies françaises du moyen âge copiés par Fauchet d'après des manuscrits perdus.

Les deux volumes **100** fr.

Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise.

Livre 1er de Claude Fauchet. Edition critique annotée. Pp. 150. 1 planche. 30 fr.
Par J. ESPINER, *docteur ès lettres.*

" Un monument de science et de conscience... Je ne sais si l'avenir nous réserve d'autres découvertes en ce qui concerne Fauchet, mais j'ai bien peur qu'il n'y ait plus, après cette diligente enquête, de porte à ouvrir. " HENRI CHAMARD.

LE LIVRE DE L'ÉTUDIANT

Nouvelle collection in-8° tellière dirigée par

PAUL HAZARD,

de l'Académie française.

Vient de paraître :

N° 6 HENRI GUILLEMIN

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux

LAMARTINE, L'HOMME ET L'ŒUVRE

Ce n'est pas un bien gros livre, mais c'est un ouvrage complet, plein de choses, et d'une remarquable sûreté d'information. Rien n'y manque de ce qu'il faut savoir de Lamartine. M. Henri Guillemin connaît d'ailleurs son héros mieux qu'homme au monde... Je le louerai d'être allé plus loin qu'aucun interprète de Lamartine dans le secret de cette âme inquiète et religieuse...

Fortunat Strowski
Membre de l'Institut

Un volume . . . . 16 fr. 50

Parus antérieurement :

N° 1 DANIEL MORNET, Professeur à la Sorbonne

COMMENT PRÉPARER ET RÉDIGER UNE DISSERTATION POUR LA LICENCE ÈS LETTRES

Un volume. . . . . 13 fr. 50

N° 2 JEAN PLATTARD, Professeur à la Sorbonne

LA VIE ET L'ŒUVRE DE RABELAIS 13 fr. 50

N° 3 ADRIEN CART, Professeur de Première Supérieure au Lycée Louis-le-Grand

LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVII^e^ SIÈCLE 19 fr. 50
(1594-1630)

N° 4 PIERRE MOREAU, Doyen de la Faculté des Lettres de Besançon

MONTAIGNE, L'HOMME ET L'ŒUVRE 15 fr.

N° 5 MARGUERITE DE NAVARRE

COMÉDIE DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST 13 fr. 50

Texte établi et présenté par

PIERRE JOURDA, Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier

Cette collection a été créée en vue de rendre service à l'étudiant qui, sortant du collège ou du lycée, se trouve un peu perdu en arrivant à la Faculté des Lettres et ne sait où trouver les informations détaillées dont il a besoin pour travailler son programme.

Nous lui offrons des volumes de dimensions restreintes, mais substantiels, qui lui donneront des connaissances précises grâce auxquelles il entrera vite dans l'intimité des chefs-d'œuvre.

Ces ouvrages ont été rédigés avec soin par des critiques choisis parmi les Maîtres les plus expérimentés et les plus réputés de notre Enseignement.

En préparation :

D. Mornet : Diderot. — R. Naves : Voltaire. — J. Calvet : Bossuet. — P. Moreau : Racine. — J. Cousin : Les Études latines. — H. Gaillard de Champris : Théophile Gautier. — A. Cart : La Poésie au XVII^e^ siècle (1630-1700). — M.-J. Durry : Marivaux. — E. Carcassonne : Fénelon. — R. Bray : Boileau, etc.

BOIVIN ET C^ie^

Revue de Littérature comparée

HOMMAGE

A

PAUL HAZARD

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Vingtième Année. — N° 3 & 4 Octobre-Décembre 1946

HOMMAGE A PAUL HAZARD
(1878-1944)

SOMMAIRE

HORS-TEXTE : *Portrait de Paul Hazard*

Articles

J.-M. CARRÉ	*Recommencement*	5
P. HAZARD	*Préface à l'*Eloge de la folie	9
P. HAZARD	*Georges Goyau (Discours de réception à l'Académie française)*	14
DUC DE BROGLIE	*Paul Hazard (Réponse à son discours de réception à l'Académie française)*	27
E. FARAL	*L'adieu du Collège de France*	42
M. BATAILLON	*Paul Hazard et le monde ibérique*	44
H. BÉDARIDA	*L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de Paul Hazard*	51
P.-P. TROMPEO	*Souvenir romain de Paul Hazard*	67
H. RODDIER	*Paul Hazard et le monde anglo-saxon*	70
B. MUNTEANO	*Un historien humaniste*	82
M.-F. GUYARD	*Le professeur au Collège de France*	94

Bibliographie de Paul Hazard 99
établie par G. SAINTVILLE

Chronique

Chez les Ecrivains anglais (J.-M. C.). — *La saison anglo-américaine à Paris* (1944-1946). — *Présence de l'Espagne* (M. B.). — *La vie intellectuelle en Italie depuis la libération* (J. HEURGON). — *L'épée académique de Paul Hazard.* — *Une collection Paul Hazard en Angleterre* (H. T.). — *Un buste de Paul Hazard à l'université de Lille.* — *Dans les universités.* — *Les morts : Georges Ascoli* (J.-M. C.), *Henri Tronchon* (P. V. T.). 155

Prix de ce numéro spécial { **250** fr. pour la France. **300** fr. pour l'Etranger.

Voir l'avis à nos abonnés à la page 3 de la Couverture

BOIVIN et Cie, ÉDITEURS, 5, Rue PALATINE, PARIS

Chèques Postaux : Paris 1604 Reg. Com. : Seine n° 84.115

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE *VINGT ET UNIÈME ANNÉE*

DIRIGÉE PAR

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

MARCEL BATAILLON
Professeur au Collège de France

ABONNEMENT (Un an) 1947 { France et Colonies.... ~~800~~ fr. 750
Etranger............ 900 fr.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous envoyons à tous nos abonnés ce numéro spécial d'**Hommage à Paul HAZARD,** en compensation des deux numéros de la vingtième Année (1940) que nous avons été, par suite des évènements, dans l'impossibilité de publier.

Les conditions économiques se sont considérablement modifiées depuis la guerre. Nous avons donc été obligés de porter le prix de ce numéro spécial à 250 francs pour la France et à 300 francs pour l'Etranger. Nous espérons que nos anciens abonnés comprendront nos difficultés actuelles et nous aideront à la reprise de notre revue. Nous les prions de bien vouloir nous adresser, *s'ils désirent conserver ce numéro*, la somme de 150 francs pour la France et de 200 francs pour l'Étranger. Ils pourront ajouter cette somme au prix du renouvellement de leur abonnement à la revue dont la publication sera reprise régulièrement à partir du premier trimestre 1947.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et Cie, 5, rue Palatine, Paris.

Avis important. - Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance, réclamation* ou demande de *changement d'adresse.*

BOIVIN ET C^ie, ÉDITEURS, 5, RUE PALATINE, PARIS

PAUL HAZARD

de l'Académie française

LA PENSÉE EUROPÉENNE

AU XVIII^e SIÈCLE

DE MONTESQUIEU A LESSING

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : LE PROCÈS DU CHRISTIANISME. — La critique universelle. — Le bonheur. — La raison. — Les Lumières. — Le Dieu des chrétiens mis en procès. — Contre les religions révélées. — L'Apologétique. — Les progrès de l'incrédulité.

Deuxième partie : LA CITÉ DES HOMMES. — La religion naturelle. — Les sciences de la nature. — Le droit. — La morale. — Le gouvernement. — L'éducation. — L'Encyclopédie. — Les lettres. — Les mœurs.

Troisième partie : DÉSAGRÉGATION. — Le devenir. — Nature et raison. — Nature et bonté. — L'optimisme. — La politique naturelle et le Despotisme éclairé. — Nature et liberté. — Le sentiment. — Primitivisme et civilisation. — Diderot. — Le Déisme. — Bolingbroke et Pope. — Voltaire. — Lessing.

Conclusion : L'Europe et la fausse Europe.

L'ouvrage in-8° carré, illustré, se compose de deux tomes de texte (vendus ensemble)........ 525 fr.
et d'un tome de Notes et Références (vendu séparément)........ 175 fr.

Rappel

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

(1680-1715)

Ouvrage in-16 broché en 1 vol......... 200 fr.